

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XVIII.

VIAN–ZYPO.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

CHEZ	L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater ; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17 ; GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau ;	à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

ALLO	Amiens.
FRÈRE, aîné.	Rouen.
VALLÉE, aîné.	*Id.*
RENAULT	*Id.*
BLOCQUET et CASTIAU.	Lille.
STAPLEAUX.	Bruxelles.
GAMBIER.	*idem.*
Victor MANGIN.	Nantes.
BUSSEUIL, jeune.	*Id.*
LAFITE.	Bordeaux.
DURVILLE.	Montpellier.
FOURIER-MAME.	Angers.
CATINEAU.	Poitiers.
GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.	
DESOER.	Liége.
BOVARD.	Aix-la-Chap.
LEROUX.	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL.	Tarascon.
GOSSE.	Baïonne.
PERTHÈS	Hambourg.
IMMEREL et Compagnie	Amsterdam.
UNLIG	Berlin.
ARTARIA	Vienne.
ALL, Libraire de la Cour.	St.-Pétersb.
RIS et SAUCET.	Moscou.
BRUMMER.	Copenhague.
MOREL et PICHARD.	Rome.
MOREL et PICHARD.	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD.	Milan.
GRIESHAMMER.	Leipsick.
ESSLINGER.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc. depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brottier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

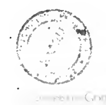
TOME XVIII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1812.



AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur aura attention d'enlever les deux feuillets déchirés de la feuille 7, et les deux feuillets de la deuxième feuille 9. Le folio marqué par erreur 144, de la première feuille 9, dont la réclame de l'artcile VONDEL (Juste *ou* josse), qui termine ainsi : *qu'on souffre de le voir si souvent dans*, correspond à la page 133, qui commence : *dans l'enflure* et *dans la bassesse*. Toutes ses poésies, etc.

PORTRAITS
QUI SE TROUVENT
A LA FIN DU TOME XVIII.

Nota. *Le relieur placera à la fin du tome* XVII *les numéros* 89, 90 et 91.

PLANCHE LXXXXII.

Villars (Louis Hector).
Villiers de l'Isle-Adam.
Vincent-de-Paule (Saint).
Vinci (Léonard de).
Virgile (Publius, Virgilius Maro).
Vitellius.
Voisenon (Claude Henri de Fusée de).
Voiture (Vincent).
Voltaire (Arouet de).
Vondel (Juste ou Josse du).
Von-Flue ou Flue (Nicolas).
Vosterman (Lucas).

PLANCHE LXXXXIII.

Vouet (Simon).
III. Voyer de Paulmy (Marc-René de).
Waller (Edmon).
Wallis (Jean de).
I. Walpole Robert.
Walstein (Albert).
Warburton (Guillaume).
Warin (Jean).
Wharton (Thomas).
Waser (Jean Henri).
Wasington.
Watt.

PLANCHE LXXXXIV.

Wauwermans (Philippe).
Weimar (le duc de).
Wepffer de Schafhausen.
Werdemuler (Jean Rodolphe).
Werff (Adrien).
Wickam (Guillaume).
Wicleff (Jean).
Winckelride (Arnou de).
Winckelmann (Jean).
Winslow (Jacques Benigne).
Witt (Jean de).
Wolfs (Jean Christierne de Wolfius).

PLANCHE LXXXXV.

Wolsey (Thomas).
Wren (Christophe).
Wycherley (Guillaume).
Xénophon.
Ximenès (François, cardinal de).
Young (Édouard).
Zamoski (André comte).
Zénon.
Ziska.
Zuingle Ulric.
Zurlauben (Beat fidèle Antoine).
Zurlauben (Beat Jacques).

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



I. VIALART (Félix), évêque de Châlons, né à Paris en 1613, et mort en 1680, fut un des plus illustres prélats du siècle de Louis XIV. Sa vertu étoit solide, sincère et sans amertume. La paix de Clément XI se fit en 1669 en partie par ses soins. On a de lui un *Rituel*, des *Mandemens* et des *Instructions pastorales*.

II. VIALART (Charles). *Voy.* CHARLES DE ST.-PAUL, n° LXVII.

* VIALI (Félix), médecin, né à Padoue, mort le 22 janvier 1722, enseigna d'abord la botanique à Pise, puis devint directeur du jardin des plantes de sa ville natale: il a laissé, *Plantæ satæ in seminario horti Patavini*, anno 1686, Patavii, in-12.

VIALLIER (N.), de Lyon, curé de Saint-Étienne-en-Bresse, publia, au milieu du 18e siècle, un *Recueil* d'oraisons funèbres.

* VIANÉE (Vincent), célèbre médecin et chirurgien du 15e siècle, né à Maida en Calabre, paroît avoir le premier possédé le secret de raccommoder les parties du corps mutilées, et de les rendre à leur état naturel. Gabriel Barri lui conteste cette invention.

I. VIARD *ou* WIARD, chartreux à Lugny, mort au commencement du 13e siècle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquels il imposa une règle très-austère, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Ces ermites donnèrent à leur monastère le nom de Notre-Dame du Val-des-Choux, devenu chef-d'ordre, et réuni à l'abbaye de Sept-Fonts, maison réformée comme la Trappe.

† II. VIARD (Nicolas-André), avocat, mort en 177... *Ses vrais Principes de la lecture et de l'orthographe*, augmentés par Luneau de Boisgermain, 1786, in-8°, et ses *Epoques les plus intéressantes de l'Histoire de France*, 1771, in-12, sont utiles à la jeunesse, à laquelle il avoit consacré ses talens.

* VIARDEL (Côme), chirurgien-accoucheur de Paris, vivoit

dans le 17e siècle : il a donné dans beaucoup d'opinions erronées, dont il parle lui-même dans un ouvrage intitulé, *Observations sur la pratique des accouchemens naturels, contre nature et monstrueux*, Paris, 1671, in-8°, ibid., 1748, in-8°; avec quelques nouvelles observations de peu d'importance. Il y a aussi une édition en allemand, assez estimée, Francfort, 1678, in-8°.

VIAS (Balthasar de), poète latin, né à Marseille en 1587, mort dans la même ville en 1667, marqua, dès son enfance, une inclination particulière pour les muses latines qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627 il fut fait consul de la nation française à Alger, emploi qu'occupoit son père, et qu'il remplit avec le plus grand applaudissement. Le roi le récompensa de son zèle par les places de gentilhomme ordinaire et de conseiller d'état. Ses ouvrages sont, I. Un long *Panégyrique de Henri-le-Grand*. II. Des *Vers élégiaques*. III. Des pièces intitulées *Les Graces*, ou *Charitum libri tres*, Paris, 1660, in-4°. IV. *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4°. V. Un *Poëme* sur le pape Urbain VIII, etc. Il y a, dans ces différentes pièces, de l'esprit, de la facilité; mais son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, et l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudroit. Aussi ses poésies ne sont guère que dans les grandes bibliothèques, avec une infinité d'autres abandonnées à la poussière et aux vers. A la qualité de poète il joignit celles de jurisconsulte et d'astronome; il avoit formé un cabinet curieux de médailles et d'antiques, qui lui mérita la réputation d'amateur.

* VIATOR (le frère), célèbre capucin, né à Coccaglio dans le Bressan, un des premiers littérateurs de son siècle, mourut sur la fin du mois de janvier 1793 dans le couvent de Saint-Jacques de Cologne. Ses principaux ouvrages sont, I. *Tentamina theologico-scholastica*, Bergami, 1744. II. *Synopsis tentaminum theologicorum in moralibus*, Venetiis, 1791. III. *L'Esprit philosophique de saint Prosper d'Aquitaine*, Brescia, 1760. IV. *Ricerca sistematica sul testo e sulla mente di S. Prospero d'Aquitania nel suo poema contra gli ingrati*, 2 vol. in-4°.

VIAUD. *Voyez* THÉOPHILE V.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire géographique*, où il parloit des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Bocace a depuis travaillé sur le même sujet; et quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le Dictionnaire de Vibius avec Pomponius Mela, 1575, in-12, édition donnée par Josias Simler, et à Roterdam, 1711, in-8°.

I. VIC (Henri de), le plus habile mécanicien du 14e siècle, étoit d'Allemagne. Charles V le fit venir à Paris, où il plaça, sur la tour du palais, une grosse horloge qui sonnoit les heures. C'est le premier ouvrage d'horlogerie qu'on ait vu en France, quoique Gerbert, dès le 10e siècle, eût commencé à décrire les horloges à roues. De Vic mourut vers l'an 1369.

II. VIC (Dominique de), gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, se

signala par son affabilité et par son humanité, autant que par sa valeur. Il s'informoit dans tous les lieux où il commandoit des marchands et des artisans qui jouissoient d'une bonne réputation ; il les visitoit comme un ami et alloit lui-même les prier à dîner. L'histoire rapporte de lui deux traits bien touchans. Ayant eu en 1586 le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau, et ne pouvant plus monter à cheval sans ressentir les douleurs les plus vives, il s'étoit retiré dans ses terres en Guienne. Il y vivoit depuis trois ans lorsqu'il apprit la mort de Henri III, les embarras où étoit Henri IV, et le besoin qu'il avoit de tous ses bons serviteurs. Il se fit couper la jambe, vendit une partie de son bien, alla trouver ce prince et lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivri et dans plusieurs autres occasions. Deux jours après l'assassinat de ce roi, de Vic passant dans la rue de la Féronnerie et regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis, fut si saisi de douleur qu'il tomba presque mort, et il expira le surlendemain 14 août 1610. — Son frère, Méri de Vic, mort en 1622, fut garde de sceaux sous Louis XIII. Dominique de Vic ne laissa pas de postérité.

III. VIC (dom Claude de), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Soreze, petite ville du diocèse de Lavaur, professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Ses supérieurs instruits de sa capacité, l'envoyèrent à Rome en 1701, pour y servir de compagnon au procureur général de sa congrégation. Ses connoissances lui concilièrent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne et de plusieurs cardinaux. On le rappela en France en 1715, et il fut choisi avec dom Vaissette, pour travailler à *l'Histoire de Languedoc*. Le premier volume de ce savant ouvrage étoit imprimé lorsqu'il mourut à Paris le 23 janvier 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine de la Vie de dom Mabillon par Ruinart. Cette version fut imprimée à Padoue en 1714.

* IV. VIC (Jean-Baptiste), né à Naples en 1670 d'une famille honnête, fit la majeure partie de ses études grammaticales au collége des jésuites, ainsi que sa philosophie. Il se livra ensuite à la jurisprudence, qu'il approfondit pendant neuf ans dans le château de Cilento, où il élevoit les neveux de Jérôme Rocca, évêque d'Ischia. De retour à Naples en 1697, il y obtint une chaire de rhétorique, puis de droit. Charles de Bourbon étant venu à Naples, le nomma son historiographe. Il mourut le 20 janvier 1744. On compte de lui vingt-cinq ouvrages divers, tels que *Panégyriques*, *Oraisons funèbres*, *Traités de philosophie*, *de jurisprudence*, *de métaphysique*, etc., etc.

V. VIC (Énée). *V.* Vico.

I. VICAIRE (Philippe), doyen et ancien professeur de théologie dans l'université de Caen sa patrie, curé de Saint-Pierre de la même ville, né le 24 décembre 1689, et mort le 7 avril 1775, parut dans l'université lorsque les tristes querelles à l'occasion des matières de la Grace y étoient dans la plus grande effervescence. Son attachement à

la Bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque : il donna lieu plus d'une fois au parti opposé de lui en reprocher l'excès. Il ne fit pas paroître moins de zèle pour la réunion des protestans à l'Eglise catholique, et gouverna sa paroisse avec prudence. Nous avons de lui, I. *Discours sur la naissance de Monseigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4°. II. *Oraison funèbre de M. le cardinal de Fleury*, 1743, in-4°. III. *Demandes d'un protestant faites à M. le curé de***, avec les Réponses*, 1766, in-12. IV. *Exposition fidèle et preuves solides de la doctrine catholique, adressées aux protestans*, etc. Caen, 1770, 4 vol. in-12.

* II. VICAIRE (Jean-Nicolas de), jurisconsulte du 16e siècle, né à Salerne, a mis au jour : *Scripta in lecturâ primæ partis Infortiati, videlicet super soluto matrimonio*, etc., in-folio.

* VICARIUS (Jean-Jacques), médecin du 17e siècle, fut reçu docteur en philosophie et en médecine à Fribourg, et y occupa la première chaire. Il fut membre de l'académie imp. d'Allemagne. Voici ses principaux ouvrages: *Hydrophylacium, seu discursus de aquis mineralibus*. Ulmæ Suevorum, 1699, in-8°. *Basis universæ medicinæ*, etc. Argentorati, 1710, in-8°. *Tractatus de intemperato Hippocratico*, etc. ibidem, 1712, in-4°.

* VICARS (Jean), auteur anglais, né à Londres, mort en 1652; fut un zélé presbytérien, qui se distingua dans les guerres civiles. Les ouvrages qu'on a de lui sont, I. *Dieu dans la Montagne* ou *le Moniteur de l'Angleterre*, poème, in-4°. II. *Le Miroir des Malveillans*. III. Quelques *pamphlets* virulents *contre les royalistes*. Buttler fait mention de lui et le représente comme inspiré par la bière ou quelque autre liqueur.

* VICARY (Thomas), le premier qui ait écrit en anglais sur l'anatomie, il étoit citoyen de Londres, sergent-chirurgien sous Henri VIII, Édouard VI, Marie I et Elizabeth, et chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemi. Son ouvrage parut en 1548 et a pour titre, *Traité de l'anatomie du corps humain, compilé par T. Vicary et publié par les chirurgiens de l'hôpital de Saint-Barthélemi* ; il a été réimprimé en 1577, in-12, in-4° en 1633, et a eu depuis d'autres éditions. C'est un court abrégé à l'usage des élèves, tiré de Galien et des auteurs arabes.

VICECOMÈS *ou* VICOMTI (Joseph), né à Milan vers la fin du 16e siècle, fut choisi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler dans la fameuse bibliothèque ambrosienne, fondée à Milan par ce savant prélat. Vicecomès, Rusca, Collius, etc., avoient mérité par leur capacité ses regards ; et afin que sa bibliothèque ne fût pas oisive, il leur distribua à chacun les matières qu'ils devoient traiter. Le premier eut pour lot les rits ecclésiastiques. Il remplit sa tâche avec érudition par un ouvrage imprimé à Milan, en 4 vol. in-4°, sous ce titre, *Observationes Ecclesiasticæ de Baptismo, Confirmatione et de Missâ*. Cet ouvrage rare, ainsi que tous ceux appelés ambrosicus, parut en différentes années ; le premier volume en 1615, le second en 1618, le troisième en 1620, et le quatrième en 1626. Le dernier contient ce qui regarde les cérémonies de la messe. Les

anciens rits usités pendant le sacrifice et ceux qui leur servent de préparation y sont détaillés avec étendue. Il est auteur de quelques autres *ouvrages* moins considérables.

* VICELIN, natif d'Hamelen. Cet homme d'un mérite extraordinaire, après avoir été supérieur des chanoines de St.-Augustin à Falderen, fut à la fin sacré évêque d'OEdembourg. Jusqu'à cette époque (le 12e siècle), les Finlandais avoient témoigné la plus grande aversion pour la religion chrétienne; mais trente années d'efforts, soutenus au milieu des dangers et dirigés par la sagesse, couronnèrent le ministère de Vicelin du succès desiré.

VICENCE (Jean de), dominicain. *Voyez* EZZELIN.

VICENTE (Gilles), fameux dramatiste du 16e siècle, qu'on regarde comme le Plaute de Portugal, eut la facilité du poète latin. Il a servi de modèle à Lopez de Véga et à Quévedo. Ses ouvrages dramatiques parurent à Lisbonne en 1562, in-folio, par les soins de ses enfans, héritiers des talens poétiques de leur père. Cette collection, partagée en cinq livres, comprend dans le premier toutes les pièces du genre pieux; dans le second, les comédies; dans le troisième, les tragi-comédies; dans le quatrième, les farces, et dans le cinquième, les pantomimes..... Vicente écrivoit facilement, mais sans correction et sans goût. Son sel étoit fade pour tout ce qui n'étoit pas peuple. On prétend néanmoins qu'Erasme apprit exprès le portugais pour lire ses ouvrages.

* VICENTINO (Nicolas), ecclésiastique italien du 16e siècle, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *la Musique antique réduite à une pratique moderne*. Il inventa un instrument appelé *archicymbale*.

VICHARD DE SAINT-RÉAL. *Voyez* RÉAL, n° I.

VICHEM, nom de plusieurs graveurs en bois qui ont perfectionné leur art dès son origine. Christophe Vichem commença à se distinguer au commencement du 16e siècle; son fils a gravé la suite des portraits des *Hommes illustres*, dessinés par Tobie Stimer, dans un ouvrage latin publié à Bâle en 1591, l'un des plus précieux monumens de la gravure en bois. C. S. VICHEM, fils de ce dernier, a vécu plus d'un siècle, et fut aussi l'un des plus habiles graveurs en bois de son temps. Il a beaucoup gravé d'après Goltzius et Matham.

* VICINI (Jean-Baptiste), né à Final en 1709, fut premier poète de la cour de Modène, et historiographe de la ville de Corrégio. Il cultiva beaucoup la poésie italienne, et auroit sans doute obtenu un rang distingué parmi les poètes de son siècle, si la correction de son style eût répondu à la facilité de son génie. Il mourut à Modène le 22 mars 1782. Il a mis au jour un grand nombre de poésies telles que, *Sonnets*, *Epîtres*, *Stances légères*, *Eglogues*, *Hymnes sacrées et profanes*, un *poème des Quatre Saisons*, *et les traductions* de Bion, Moschus, Théocrite, etc.

* VICO (Enée), graveur de Parme, et le premier qui ait écrit en Italie sur la science numismatique, ou du moins qui l'ait réduite à des règles à peu près certaines, publia à Venise, en 1555, ses *Discours sur les Mé-*

dailles, qu'il dédia au grand-duc Côme de Médicis, amateur de tous les arts et sur-tout de celui-ci. L'érudition dont ce livre est rempli est d'autant plus remarquable qu'il n'avoit été connu jusqu'alors que comme graveur. Il le fut en effet de Charles-Quint et des grands-ducs Côme et Hercule II. Ce savant artiste mit encore au jour les *Images des Césars*, avec leur histoire et l'explication des médailles. Il fit peu de temps après le même travail sur les *Images des impératrices*: mais ses ouvrages furent effacés par ceux de Bastien Erizzo en 1770, noble Vénitien, qui possédoit le même savoir que Vico, mais qui avoit plus de méthode.

* VICOMTERIE DE ST.-SAMSON (Louis de la), député à la convention nationale, partisan exalté de la liberté, mais probe, n'ayant jamais connu l'intrigue; écrivain médiocre: on a de lui, *Eloge de Voltaire*, ode qui a concouru pour le prix de l'académie française, suivie d'une lettre du roi de Prusse à l'auteur, Paris, 1782, in-8°. *La liberté*, ode avec des notes, 1789, in-8°. *Du Peuple et des Rois*, 1790, in-8°. *Des Droits du peuple sur l'assemblée nationale*, 1791, in-8°. *Les crimes des rois de France depuis Clovis jusqu'à Louis XVI*, 1791, grand in-8°. *La République sans impôt*, 1792, in-8°. *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, etc. Après la session de la convention nationale, La Vicomterie obtint une médiocre place de commis à la régie du timbre et observa le plus grand incognito. Il mourut en 1809, à l'âge de 67 ans.

VICOMTI. *Voy.* VICECOMÈS.

† VICQ-D'AZIR (Félix), médecin, né à Valogne le 28 avril 1748: fils d'un médecin renommé, il suivit avec ardeur la profession de son père. Plein d'ambition, agité par le désir de se faire un nom et de percer dans le monde, il vint à Paris à l'âge de 17 ans, et s'y distingua bientôt par ses écrits sur l'anatomie et la physiologie, par son esprit méthodique et la pureté de son style. Il avoit eu de bonne heure la poitrine délicate, et lorsqu'il vint en 1775 en Guienne, à l'occasion de l'épizootie (et non en Languedoc comme on l'a écrit), il dit qu'il craignoit toujours que cette malheureuse disposition ne s'aggravât. Il y succomba enfin, et non à l'ouverture des veines que La Harpe prétend faussement qu'il se fit faire. L'ambition dont il étoit dévoré ne servit pas peu à aigrir ses maux, sur-tout lorsqu'il eut perdu ses places et ses protecteurs. Le moral lui servit à détruire le physique. Bientôt après il devint l'un des principaux fondateurs de la société de médecine, dont les travaux pouvoient faire obtenir à la France la même prééminence en médecine qu'elle avoit en chirurgie. Vicq-d'Azir y prononça les éloges de Haller, Linnée, Bucquet, Lieutaud, Duhamel, Pringle, Hunter, Sanchez, Lorry, Macquer, Bergman, Serrao, Scheele. Ces éloges, d'un style élégant et harmonieux, lui firent une si grande réputation qu'en 1788 l'académie française l'appela dans son sein pour succéder à Buffon. Auparavant il étoit membre de l'académie des sciences. Des travaux continus, l'impression douloureuse que faisoient sur son cœur les victimes de la révolution, altérèrent sa santé; et dans l'ardeur de la fièvre qui termina ses jours il parla sans cesse du tri-

bunal révolutionnaire. Il succomba le 20 juin 1794. Vicq-d'Azir avoit une taille avantageuse, une physionomie spirituelle, un langage agréable et la mémoire la plus heureuse. Pour parvenir sûrement à son avancement il employa non-seulement son mérite, mais beaucoup d'adresse pour se faire des partisans et des protecteurs. Outre les *éloges* cités, on lui doit, I. Ceux de Vergennes, de Franklin et de Buffon. II. Plusieurs *Mémoires* sur l'anatomie des oiseaux. III. Des *Observations* anatomiques sur trois singes, et sur plusieurs points d'anatomie comparée. Il y prouve que l'homme étant le seul être qui ait la faculté de joindre le pouce avec l'index, c'est à cet avantage, si petit en apparence, que l'on doit en grande partie les prodiges de tous les arts. IV. *Description* des nerfs de la deuxième et troisième paire. V. *Mémoire* sur la voix. VI. *Autre* sur la structure et la position des testicules. VII. Quatre *Mémoires* sur la structure du cerveau, du cervelet et de la moelle alongée. VIII. *Observations* sur la clavicule et sur les os claviculaires. Les *OEuvres de Vicq-d'Azir* ont été recueillies et publiées avec des notes et un *Discours* sur sa *Vie* et sur ses *Ouvrages*, par J. L. Moreau (de la Sarthe), docteur-médecin, sous-bibliothécaire de l'école de médecine, etc. 6 gros vol. in-8°, ornés d'un frontispice allégorique dessiné par M. Girodet, et gravé par M. Delaunay, avec un volume de planches, grand in-4°, dont partie est in-folio, et forme une nouvelle édition du traité du cerveau, en tout 7 vol. Cet ouvrage est très-utile à ceux qui veulent étudier la médecine physique et morale.

VICTOIRE *ou* NICÉ (Mythol.), déesse du paganisme : elle avoit un temple à Athènes et un autre à Rome. On la disoit fille de la déesse Styx et du géant Pallas. On la représente sous la figure d'une jeune fille toujours gaie, avec des ailes, tenant d'une main une couronne d'olivier et de laurier, et de l'autre une branche de palmier. Les Athéniens ne donnoient point d'ailes à leur déesse Victoire, comme pour l'empêcher par-là de s'éloigner d'eux. Les fêtes ou réjouissances qui suivoient ses faveurs s'appeloient *Niceteria*.

I. VICTOIRE. *Voy.* VICTORINE.

II. VICTOIRE DE BAVIÈRE, dauphine de France. *Voy.* MARIE, n°. XVIII.

I. VICTOR (saint), d'une illustre famille de Marseille, se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303 qu'il eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ. Les fameuses abbayes de Saint-Victor à Marseille et à Paris ont été fondées sous son invocation.

II. VICTOR (saint), Africain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Eleuthère, le 1er juin 193. Il y eut de son temps un grand différent dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devoit toujours la célébrer le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques ni schismatiques ceux qui observoient une pratique contraire, jusqu'à ce que la question eût été décidée par le concile de Nicée. Les montanistes essayèrent de se mettre bien dans l'esprit de ce pape, et ils lui envoyèrent des présens accompagnés de dé-

clarations catholiques en apparence. Trompé par l'intérieur de leurs vertus et la sévérité de leur morale, il avoit dressé des lettres de communion. Mais Praxeus qui dans la suite fut hérésiarque lui-même, ne l'eût pas plutôt informé du véritable état des choses, qu'il refusa leurs présens et révoqua ses lettres de paix. Ce fait est attesté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*) qui étoit lui-même montaniste. Il ne nomme point le pape. Cave et quelques autres écrivains pensent que ce pape étoit Eleuthère ; mais d'autres critiques soutiennent que c'est Victor I (*V.* Nain de TILLEMONT *et* CEILLIER sur Victor.) Ce saint pontife scella de son sang la foi de Jésus-Christ, sous l'empire de Sévère, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epitres* ; et saint Jérôme le compte le premier parmi les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit en latin.

III. VICTOR II, appelé auparavant Gébéhard, évêque d'Eichstadt en Allemagne, pape après Léon IX, le 13 avril 1055 par la faveur de l'empereur Henri III, n'accepta la tiare que malgré lui ; mais il l'illustra par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence, envoya Hildebrand en France en qualité de légat, et tint un concile à Rome l'an 1057. Le zèle de Victor pour la discipline lui attira des ennemis implacables. Un sous-diacre attenta à sa vie et mit du poison dans le calice ; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Victor mourut à Florence l'an 1057, laissant vacant le trône pontifical et le siége d'Eichstadt qu'il avoit aussi gardé jusqu'à sa mort.

IV. VICTOR III, appelé auparavant Didier, étoit cardinal et abbé de Mont-Cassin, lorsqu'il fût placé, malgré sa résistance, sur la chaire de Saint-Pierre le 14 mai 1086. Il assembla au mois d'août de l'année suivante un concile des évêques de la Pouille et de la Calabre à Bénévent ; il y prononça la déposition de l'antipape Guibert qui prétendoit toujours se maintenir à Rome, et renouvela le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile, et il fut obligé de retourner promptement au Mont-Cassin, où il mourut le 16 septembre 1087. Plusieurs auteurs, dit le P. Longueval, ont écrit qu'il étoit mort du poison que les émissaires de l'empereur avoient fait mettre dans le calice lorsqu'il célébroit la messe. Mais ces assertions n'ont d'autre fondement que la briéveté de son pontificat. Grégoire VII l'avoit désigné pour son successeur. Victor ressembloit à ce pontife par ses vertus. Il s'étoit principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Epîtres*, des *Dialogues*, et un *Traité des miracles de St. Benoît*, dans la Bibliothèque des Pères. Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Victor, nommé l'an 1138, après la mort d'Anaclet, et qui presqu'aussitôt quitta la chaire pontificale. *V.* INNOCENT II.

V. VICTOR DE VITE *ou* D'UTIQUE, évêque de Vite en Afrique. Le roi Hunneric prince arien alluma une persécution contre les catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque *écrivit* vers l'an 487 l'Histoire de cette persécution avec plus d'exactitude que d'élégance. Son ouvrage

(publié par le père Chifflet, Dijon, 1665, in-12, et par dom Ruinart, Paris, 1694, in-4°) peut servir non-seulement pour l'histoire de l'Église, mais même pour celle des Vandales. L'auteur raconte que ce tyran avoit fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques qui parlèrent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute, dit le saint évêque, qu'il aille à Constantinople et il y trouvera entre autres un sous-diacre nommé Reparat qui parle nettement, sans aucune peine, et qui par cette raison est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon et principalement de l'impératrice.» Il n'y a pas de fait, suivant quelques écrivains, mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. Victor est honoré comme confesseur le 23 d'août.

VI. VICTOR de Capoue, évêque de cette ville, composa un *Cycle pascal* vers l'an 545, et une *Préface* sur l'Harmonie des quatre Evangélistes, par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Le vénérable Bède a conservé quelques fragmens de son *Cycle pascal*.

VII. VICTOR de Tunones, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit le fit exclure en 555. Après avoir essuyé plusieurs mauvais traitemens, il fut renfermé dans un monastère de Constantinople où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui renferme les événemens arrivés dans l'Église et dans l'État. Le discernement, l'exactitude, le choix des matières n'y président pas toujours; mais elle peut servir pour les 5e et 6e siècles de l'Église. On la trouve dans le *Thesaurus Temporum* de Scaliger, et dans Canisius.

VIII. VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, né le 14 mai 1666, succéda à son père Charles-Emmanuel, à l'âge de 11 ans, en 1675. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur, frère de Louis XIV, lui assura les armes de la France. Ce fut en partie par le secours du roi qu'il chassa entièrement les Vaudois des vallées de Luzerne et d'Angrone. Mais à peine jouissoit-il de la paix que Louis XIV lui avoit procurée, qu'il se ligua contre ce monarque. Catinat le battit le 19 août 1690 à Staffarde, et lui enleva toute la Savoie. Victor fit une invasion dans le Dauphiné deux ans après et se rendit maître de Gap et d'Embrun; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat le défit encore dans la plaine de la Marsaille en 1693: (*Voyez* Chaulieu.) Obligé de faire la paix en 1696, il entra dans la guerre de 1701, malgré ses traités avec la France; et il lui en coûta la Savoie et Nice. Il étoit étonnant que ce prince, beau-père de Philippe V, beau-père du duc de Bourgogne et petit-fils d'une sœur de Louis XIII, abandonnât ses deux gendres, et même à ce qu'on croyoit ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettoit tout ce que ses gendres lui avoient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnoit. S'il manquoit aux lois de l'équité, il

ne croyoit pas manquer aux lois de la politique. Mais il y avoit un point essentiel qu'il oublia ; ce fut de retirer ses troupes qu'il laissa à la merci des Français, tandis qu'il traitoit avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer ; elles n'étoient à la vérité que de cinq mille hommes ; mais ce n'étoit pas un petit objet pour le duc de Savoie. Les Français occupèrent une partie de ses états, et le duc de La Feuillade fut envoyé en 1706 pour faire le siége de Turin. Heureusement le prince Eugène vint dégager cette place le 7 septembre. Victor étant rentré dans ses états, alla mettre le siége devant Toulon qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée après avoir régué 55 ans, lassé des affaires et de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de 64 ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, et il s'en repentit par un autre caprice. Un an après il voulut remonter sur le trône que son inquiétude lui avoit fait quitter. Son fils le lui auroit, dit-on, remis si son père seul l'avoit redemandé et si la conjoncture des temps l'eût permis ; mais c'étoit une maîtresse ambitieuse qui vouloit régner, et tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes et de faire arrêter celui qui avoit été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli près de Turin le 31 octobre 1732. C'étoit un habile politique et un guerrier plein de courage, s'exposant en soldat. Condorcet tâche de justifier ce prince dans une note sur le siècle de Louis XV. Il prétend que Victor n'eut point le projet de remonter sur le trône, que cette idée ambitieuse lui fut imputée par d'Orméa, qui vouloit s'emparer de l'esprit du fils et se rendre maître de toutes les affaires sous ce nouveau roi. Il attribue à ce même ministre la prison de Victor-Amédée et les rigueurs qu'on exerça contre lui et son épouse, la marquise de de Saint-Sébastien. *V.* ORMÉA.

*IX. VICTOR (Conrad), maître d'école à Marpurg, très-versé, à ce qu'on prétend, dans les langues orientales, après avoir signalé son zèle contre les juifs, particulièrement pour la défense de la doctrine de la Trinité, au point qu'il se félicitoit d'avoir dans l'anagramme de son nom les mots *Carus Deo Triuno*, abjura le christianisme, et professa cette même religion judaïque dont il s'étoit montré l'ardent adversaire. Il passa à Thessalonique, d'où il écrivit le 23 décembre 1614 une lettre apologétique de sa conduite, sous le nom de *Moses Parto, quondam in gentilismo vocatus M. Conradus Victor, Marpurgensis.*

†X. VICTOR, appelé aussi Victorin et Victorius, savant mathématicien, originaire d'Aquitaine, florissoit à Bordeaux au 5e siècle. On lui doit l'invention du cycle pascal, appelé de son nom *Période Victorienne*, composé d'après les calculs d'Hippolyte, d'Eusèbe, de Théophile et de saint Prosper. Ce comput étoit en usage avant la réformation du calendrier grégorien. L'auteur est peu cité dans les biographies, quoique ses travaux le soient beaucoup en chronologie. On lui doit *Canon Paschalis*, imprimé à Anvers, 1644, in-fol.

XI. VICTOR. *Voyez* AURÉLIUS-VICTOR, n° I.

XII. VICTOR. *V.* CLAUDIUS, n° III, MARTIN, n° XII, et MAXIME, n° I. *A la fin.*

I. VICTORIA (Vincent), peintre du grand-duc de Toscane et antiquaire du pape, fut élève de Carle Marate, et très-recherché pour ses portraits. Il gravoit aussi assez bien. Il étoit né à Valence en Espagne; mais il vécut et mourut à Rome.

II. VICTORIA. *V.* FRANÇOIS, n° XVIII.

III. VICTORIA. *V.* COLONNA.

VICTORIN (*Marcus Piauvonius Victorinus*), fils de la célèbre Victorine, porta les armes de bonne heure, et se fit généralement estimer par ses talens politiques et militaires. Associé à l'empire l'an 265 par Posthume, tyran des Gaules, Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, qu'un greffier, nommé Atticius, dont il avoit violé la femme, le fit poignarder à Cologne. —VICTORIN le Jeune, son fils, qu'il avoit déclaré empereur, fut assassiné peu de temps après.

VICTORINE, *ou* VICTOIRE, (*Aurelia Victorina*), mère du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance qu'elles lui donnèrent le titre de *Mère des Armées*. Elle les conduisoit elle-même avec cette fierté tranquille qui annonce autant de courage que d'intelligence. Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius et ensuite au sénateur Tétricus qu'elle fit élire à Bordeaux l'an 268. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince. On a prétendu que Tétricus, jaloux de sa trop grande autorité, lui avoit ôté la vie; mais plusieurs auteurs assurent que sa mort fut naturelle.

VICTORINUS (Marius), ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui rhetores latini*, Paris, 1599, in-4°, redonnés par l'abbé Capperonnier, à Strasbourg, in-4°.

† I. VICTORIUS (Pierre), savant Florentin, dont le nom italien est *Vettori*, étoit très-habile dans les belles-lettres grecques et latines. Il fut choisi par Côme de Médicis, pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entre autres le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Victorius ne bornoit pas ses connoissances à la littérature, il avoit l'esprit des affaires. Côme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades, et Jules III le fit chevalier et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 87 ans. Sa réputation étoit si étendue qu'on venoit exprès pour le voir à Florence, et plusieurs princes de l'Europe tentèrent de l'attirer chez eux par les offres les plus avantageuses; mais il préféra sa patrie aux vaines espérances des cours. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avoit un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en

est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui, I. Des *Notes* critiques et des *Préfaces* sur Cicéron, sur ce qui nous reste de Caton, de Varron et de Columelle. II. Trente-huit livres de divers *Leçons*, Florence, 1582, in-folio, ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures. III. Des *Commentaires* sur la politique, la rhétorique et la philosophie d'Aristote; le premier, imprimé à Florence, 1576, in-folio; le second, 1578, in-folio; le troisième, 1584, in-fol. IV. Un *Traité* de la culture des oliviers, *Lodi e coltivazione degli olivi*, Florence, 1569, in-4°. On le trouve aussi avec l'ouvrage de Davanzati sur la Vigne, Florence, 1734, in-4°. Il est écrit en toscan, et il fait autorité chez les grammairiens pour la pureté du style, comme parmi les agronomes pour la bonté des préceptes. V. Un *Recueil d'Epîtres* et de *Harangues* latines. VI. Une *Traduction* et des *Commentaires* en latin sur le *Traité* de l'élocution de Démétrius de Phalère. Les manuscrits de Victorius, formant plus de 250 volumes, transportés vers la fin du 17e siècle de Rome à Manheim, se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque de Munich. Ils sont tous écrits de la propre main de ce savant, et en grande partie, des copies des classiques grecs et latins, faites sur les originaux les plus anciens, et accompagnées de variantes et de notes. Il y a de plus différens *Traités* de Victorius, des *Lettres* originales, etc.

II. VICTORIUS, *ou* DE VICTORIIS (Léonelle), né à Faenza, et professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers l'an 1530, a donné, I. Un *Traité des maladies des Enfans*, Venise, 1557, in-8°. II. Une *Pratique de la médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4°, et Lyon, 1546, in-8°. On n'y trouve que la pure doctrine des Arabes.

III. VICTORIUS, *ou* DE VICTORIIS (Benoît), médecin de Faenza, neveu du précédent, né vers l'an 1481, posséda la connoissance théorique de son art, excella dans la pratique et fut professeur de médecine à Bologne. Il vivoit encore en 1551. Ses ouvrages sont, I. *Médecine empyrique*, in-8°. II. La *Grande Pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-folio. III. Des *Conseils de médecine* sur différentes maladies, in-4° et in-8°. IV. *De Morbo gallico liber*, 1551, in-8°; qui est une espèce de paraphrase de l'ouvrage de Jérôme Fracastor. et plusieurs autres *ouvrages* dans lesquels on ne trouve presque que les noms des maladies, mais en revanche une foule de remèdes.

* IV. VICTORIUS (Ange), médecin italien du 17e siècle, a fait paroître, *Historia palpitationis cordis, ruptarumque costarum Philippi Neri*, 1613. On a encore de lui un vol. in-folio de *Consultations*, imprimées à Rome en 1640.

* V. VICTORIUS (Victor), poète et médecin associé aux plus célèbres académies, né le 22 décembre 1697, au bourg d'Ostiglia, cultiva les lettres avec succès. Il mourut à Mantoue le 8 janvier 1763. On a de lui, I. *Histoire de la fièvre*, Mantoue, 1756. II. *Poésies légères*, ibid., 1755. Son style est pur, ses pensées et ses expressions naturelles. Il eut de deux lits vingt-cinq enfans; aucun n'étoit d'un âge mûr à sa mort, plusieurs d'entre eux ont

soutenu la réputation de leur père, tels que l'abbé François Victorius, ex-jésuite, et Anne-Marie Victorius, connue dans la république des lettres pour l'élégance de sa versification.

* VI. VICTORIUS (François), d'une illustre famille de Rome, savant antiquaire, membre de l'académie de Toscane, et directeur perpetuel du Musée pontifical du Vatican, s'acquit de la réputation par ses écrits. Il mourut vers l'an 1780. Nous avons de lui, I. *De vetustate et formâ monogrammatis nominis Jesu*, Romæ, 1747. II. *Dissertatio philologica de museo*, etc., ibidem 1751, in-4°. III. *Dissertatio apologetica de quibusdam Alexandri Severi numismatibus*, ibid., 1749, in-4°.

† VIDA (Marc-Jérôme), né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue; il en sortit quelque temps après, et se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connoître à Léon X, ce pape lui donna le prieuré de Saint-Sylvestre à Tivoli. Ce fut là qu'il travailla à sa *Christiade* que le pape lui avoit demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur et le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro. Vida se retira dans son diocèse, où il se signala par sa vigilance pastorale. Ce prélat mourut le 27 septembre 1566. Parmi les différens morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue, I. *L'Art poétique* qui parut à Rome en 1527, in-4°, et qui a été réimprimé à Oxford dans le même format en 1723. Batteux a joint sa Poétique à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux, sous le titre des Quatre Poétiques, 1771, 2 vol in-8°. Une imagination riante, un style léger et facile rendent le poème de Vida très-agréable; on y trouve des détails pleins de justesse et de goût sur les études du poète, sur son travail, sur les modèles qu'il doit suivre. On y sent la chaleur de l'enthousiasme qui animoit l'auteur. Pour lui le poète est un être divin; il veut que tous les plaisirs innocens embellissent son enfance; que toutes les peines, que toutes les contradictions fuient son heureux asile; il trace le plan d'éducation qu'il doit recevoir, plan plus beau que facile à exécuter. Vida sembloit ne point se douter que l'on n'élève point un enfant pour en faire un poète, que les plus célèbres écrivains qui aient charmé les peuples, et agrandi le domaine de l'imagination, ont cultivé leurs talens en dépit de la fortune, des obstacles de toute espèce, et même de l'autorité paternelle. Ce qu'il dit de l'élocution poétique est rendu avec autant de force que d'élégance; mais son ouvrage ainsi que la Poétique de Scaliger, est plutôt l'art d'imiter Virgile que l'art d'imiter la nature. II. Un *Poëme sur les vers à soie*, imprimé à Lyon en 1537, in-8°, et à Bâle la même année. Il est intitulé *De bombycum curâ et usu*, lib. II. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct et plus châtié que ses autres productions, et on y trouve plus de poésie. III. Un *Poème sur les Echecs (Scacchia Ludus)*, qui tient le second rang parmi ses poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique* faite à Rome en 1527. IV. *Hymni de rebus divinis*, imprimées à Louvain, in-4°, en 1552, V. *Christiados libri*

sex, Crémone, 1655, in-4°. Ce poëme a été fort applaudi; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes. Ses écrits en prose sont, I. Des *Dialogues sur la dignité de la République*, Crémone 1556, in-8°. II. *Discours contre les Pavesans*, Paris, 1562, in-8°; rare. III. Des *Constitutions synodales*, des *Lettres* et quelques autres *Ecrits* moins intéressans que ses vers. L'édition de ses *Poésies*, Crémone, 1550, 2 vol. in-8°, est complète ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725 et 1733, 3 vol. in-8°.

† I. VIDAL (Pierre), troubadour, étoit fils d'un pelletier de Toulouse, et mourut en 1229. Un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, le caractérise tellement, qu'on pourroit l'appeler le *don Quichotte des troubadours*, dit l'abbé Millot dans son Histoire littéraire des Troubadours, où il a donné un article intéressant à celui-ci, t. 2, p. 266-309. (*V.* Fabliaux, par Le Grand, tom. 1 préface, pag. 14.) On trouvera des rapports entre le caractère de Pierre Vidal et celui de Poinsinet le mystifié.

† II. VIDAL (Raimond), de Besaudun, autre troubadour et probablement fils de Pierre, a mérité un article dans la même Histoire, tom. 3 pag. 277, 308.

III. VIDAL (Arnaud), né à Castelnaudary, fut le premier qui remporta le prix de la *gaie société* de Toulouse en 1324. Ce prix fut une violette d'or. C'est vraisemblablement le même Vidal qui devint chef de la classe des galliadours ou des médisans du beau sexe. Il porta la peine de ses railleries : un chevalier lui fendit la langue pour avoir médit d'une dame. Dans sa vieillesse, Vidal repentant fit un ouvrage sur l'*Art de retenir sa langue*.

VIDEL (Louis), né à Briançon en 1598, d'un médecin, fut secrétaire du duc de Lesdiguières, puis du duc de Créqui et enfin du maréchal de l'Hôpital. N'ayant pas su conserver les bonnes graces de ses maîtres, il se retira à Grenoble; il fut obligé pour subsister d'y enseigner les langues latine, française et italienne. Il mourut en l'année 1675, laissant, I. L'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1638, in-folio. II. L'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651. III. La *Melantes*, histoire amoureuse, 1624, in-8°.

† VIDUS-VIDIUS est le seul professeur en médecine et en chirurgie que le collége royal ait eu sous le règne de François Ier. C'étoit un Florentin à qui l'exercice de ces deux arts avoit acquis, dans sa patrie, une haute réputation. François Ier le fit son médecin, et il remplaça auprès de ce prince le fameux Guillaume Cop. Cet honneur, et la chaire qu'on créa pour lui vers 1542, ne furent pas les seuls bienfaits qu'il obtint de la magnificence de son maître; il ne s'attacha qu'à lui en France. Après la mort de François Ier, le grand-duc de Toscane, Côme Ier, rappela Vidius dans sa patrie, et le chargea de faire des leçons publiques de médecine à Pise; la faculté de Paris n'a point oublié l'ardeur avec laquelle il ranima dans cette ville toutes les études qui ont la santé pour objet; son nom y est resté célèbre. Il avoit, dit-on, de grandes connoissances dans l'anatomie, dans la botani-

que, dans toutes les parties de la médecine ; il enseignoit, il exerçoit également bien ; il avoit la main aussi adroite que l'esprit éclairé ; en un mot, il guérissoit, si l'on en croit le Prussien Knobelsdorf, qui, dans sa description de Paris, l'appele un *Podalire* et un *Apollon*, et dit qu'il forçoit les Parques à filer, et l'avare Acheron à relâcher sa proie. Il savoit d'ailleurs très-bien le grec et le latin, et il avoit bien etudié les anciens. Il mourut à Florence en 1567, dans un âge avancé. L'évêque d'Ast, François Panigarole, lui fit deux épitaphes, qui roulent à-peu-près sur la même idée, et dont le sens général est qu'en enlevant les autres à la mort, il s'y est dérobé lui-même; que vivant, il triomphoit du trépas ; que mort il en triomphe encore. Les *ouvrages* de Vidius furent recueillis long-temps après sa mort, en 3 vol. in-folio, par son neveu, nommé comme lui Vidus-Vidius, qui les dédia au grand-duc Côme II ; ils embrassent les objets les plus importans de la médecine et de la chirurgie.

I. VIEIL (Pierre), peintre françois, né en 1708, mort en 1772, a publié l'*Art de la peinture sur verre et de la vitrerie*, 1774, in-fol.

* II. VIEIL (Guillaume le), peintre sous verre du 18e siècle, né à Rouen, fut élève de Jean Jouvenet, oncle du fameux peintre de ce nom. Après avoir travaillé de bonne heure aux vitraux de Sainte-Croix d'Orléans, il fut conduit à Paris, où son talent se fit bientôt connoître. Mansard, surintendant des bâtimens, l'employa à la chapelle royale de Versailles. Il exécuta encore divers ouvrages pour la cour dans cette ville, et revint à Paris, où il entra chez Pierre Favier, dont il épousa la fille. Son chef-d'œuvre fut un panneau, représentant Pie V, exposé dans l'église des dominicains. Le saint pontife étoit à genoux, implorant le ciel contre les ennemis de la chrétienté. Cet ouvrage resta cependant à Le Vieil, qui ne voulut pas s'en défaire. Il mourut en 1731, à 55 ans environ.

III. VIEIL DE LA MONTAGNE. *V.* VIEUX de la Montagne.

† VIEILLEVILLE (François DE SCEPEAUX, seigneur de), maréchal de France, étoit d'une maison d'Anjou, connue dès le commencement du 15e siècle et qui subsistoit encore en 1789. Il fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de Saint-André qui le fit connoître et le produisit à la cour ; il fit ses premières armes en Italie, se trouva aux prises de Pavie et de Melphe en 1528, aux siéges de Perpignan, de Landrecies, Saint-Dizier, Hesdin et Térouane, à la bataille de Cerizoles en 1544, et eut beaucoup de part au siége et à la prise de Thionville par le duc de Guise en 1558. Il avoit obtenu en 1553 le gouvernement des Trois-Evêchés, Metz, Toul et Verdun. Celui de Bretagne ayant vaqué depuis par la mort du vicomte de Martigues (Sébastien de Luxembourg), il y fut nommé ; mais le duc de Montpensier étant venu le demander au roi pour lui-même, ce prince ne put le lui refuser et révoqua le don qu'il en avoit fait à Vieilleville qui *rendit son Brevet sans murmurer*, (disent les Mémoires de sa vie) et n'accepta 13000 écus que le roi lui envoya dans cette occasion, que sur une lettre de sa main, par laquelle il lui marquoit que s'il ne les acceptoit, il

ne vouloit plus le voir de sa vie. Il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'étoit pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse. Il mourut empoisonné dans son château de Duretal en Anjou le 30 novembre 1571, pendant un voyage que la cour y fit pour jouir du plaisir de la chasse. Les Mémoires de sa vie, composés par Vincent Carloix son secrétaire, qui étoient restés manuscrits dans les archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en cinq volumes in-8°, par les soins du père Griffet, jésuite. Ils contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes pour l'histoire de son temps; mais le ton du panégyrique y domine un peu trop. La Vieilleville y est dépeint comme un homme tranquille et sage au milieu d'une cour tumultueuse et folle. Il paroît qu'il étoit toujours pour les partis les plus modérés. Il ne laissa que des filles.

VIEIRA (N...), prédicateur portugais, surnommé par ses compatriotes le *Cicéron Lusitain*, dut ce titre à l'ignorance et au défaut des bons modèles. Ses *Discours* sont remplis de singularités qu'à peine peut excuser la barbarie de son siécle. Dans un de ses *Sermons*, après avoir fait un éloge pompeux de la *Figure circulaire*, il continue ainsi : « Que si le Tout-puissant étoit dans le cas d'apparoître sous une forme géométrique, ce seroit sûrement sous la circulaire préférablement à la triangulaire, à la carrée, à la pentagonale, à la duodécagonale ou à toute autre connue des géomètres, etc.

* VIELMI (Jérôme), né à Venise en 1519, frère dominicain, enseigna publiquement à Padoue la théologie, l'Écriture sainte et la métaphysique. Le pape le nomma évêque d'Argos en Achaïe, et suffragant de la cathédrale de Padoue. Pie V lui donna ensuite l'évêché de Citta-Nova en Istrie. Vielmi fit l'éducation de saint Charles-Borromée, cardinal et archevêque de Milan. Il mourut le 7 mars 1582. On a de lui, I. *De sex diebus conditi orbis*. II. *Oratio apologetica theologiæ*. III. *De episcopis titularibus*.

* I. VIEN (Joseph-Marie), ancien directeur de l'académie de France à Rome, ancien premier peintre du roi, et chevalier de son ordre, membre de l'institut de France, du sénat-conservateur et comte de l'empire, né à Montpellier le 18 juin 1716, de parens honnêtes, mais peu fortunés, cultiva la peinture dès sa plus tendre enfance. Ses parens qui le destinoient au barreau, le firent entrer chez un procureur; mais comme les écritures d'un homme de loi ne s'accordent guère avec le goût des beaux-arts, le jeune Vien quitta l'étude du procureur, et suivit son penchant pour la peinture. En 1740 il se rendit à Paris, et entra dans l'école de Natoire, où ses progrès dans le dessin et la peinture furent sensibles. Il remporta la première année, à l'académie, la seconde médaille de dessin d'après nature; l'année suivante, la première médaille; et le grand prix de peinture la troisième année. Il resta encore un an à Paris, et n'entra qu'au mois de décembre 1744 à l'école de Rome, où son talent se décida. Les résultats de ces cinq années de séjour à Rome sont étonnans; car sans compter

les copies d'après les grands maîtres, et un nombre prodigieux d'*études* peintes ou dessinées ; il exécuta neuf *tableaux* d'église, trois de chevalet, et son *Ermite endormi*, qui est maintenant au musée du sénat. Ce tableau, pour lequel Vien eut toujours de la prédilection, dut le jour à un de ces hasards si ordinaires dans le cours de la vie. L'artiste désiroit trouver un beau vieillard d'après lequel il pût terminer une figure qui lui restoit encore à faire dans un des six tableaux de l'*Histoire de sainte Marthe*, dont on l'avoit chargé pour l'église de Tarascon, lorsque se promenant hors des murs de Rome, il rencontra un ermite qui lui parut convenir à ses vues, et qui consentit à servir de modèle. Cet ermite aimoit la musique, et l'un des pensionnaires lui fit cadeau d'un mauvais violon. Il en racloit, apres avoir déjeûné, dans l'atelier du peintre, et aussi dans les momens de repos que ce dernier lui laissoit. Un jour que l'artiste peignoit un pied, d'après l'ermite, le violon cessa tout-à-coup de se faire entendre : Vien lève la tête et voit son modèle endormi dans l'attitude exacte où il est représenté dans le tableau. Cette pose lui paroît pittoresque; il se lève doucement, quitte sa palette, et crayonne la figure entière. L'ermite éveillé fut le premier à dire que ce croquis pourroit devenir un beau tableau ; c'étoit précisément ce que Vien avoit déjà résolu, et dans huit jours il fut exécuté tel qu'on le voit aujourd'hui. Ce tableau est remarquable, non-seulement par la vivacité de l'exécution, mais par la vérité de la nature ; il a signalé le retour de l'école française au naturel et à la simplicité. Vien, de retour à Paris en 1750, travailla à son tableau de l'*Embarquement de sainte Marthe*, que l'on classe parmi les ouvrages qui font le plus d'honneur à son talent. C'est par ce tableau qu'il réunit l'unanimité des suffrages, pour être agréé de l'académie royale de peinture : il fut reçu titulaire peu de temps après, sur son tableau de *Dédale* et d'*Icare*. Il n'eut depuis que des éloges et des honneurs à recueillir. Chargé d'abord de la direction des élèves qui remportoient les grands prix, jusqu'à leur départ pour Rome, il le fut bientôt de l'académie de Rome elle-même, où il arriva en 1775, vingt-cinq ans apres en être sorti comme pensionnaire. Les changemens heureux qu'il fit dans cette académie, le goût de l'antique qu'il y rappela, sont des témoignages des talens de ce peintre qui, s'il ne passe pas pour un des premiers de l'école française, est un de ceux néanmoins qui firent revivre cet amour du beau, principe de la perfection des arts, et les dégagea de ces manières vicieuses introduites avant lui par des peintres qui s'assujettissoient moins a la nature qu'aux caprices de la mode. Parmi les autres tableaux de ce peintre, on remarque *le Centenier*, *la Piscine miraculeuse*, qui doivent être à Marseille. Le peintre étoit alors pénétré du *Guide* et du *Guerchin*, et il les rappelle. Le tableau de *Vénus sur les eaux* et qui appartient à cette même époque, est composé avec grace ; le caractère du dessin en est noble, et l'exécution brillante ; mais le tableau qu'il fit pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il se voit encore, et qu'on a surnommé *la Bannière*, paroît être regardé comme son plus bel ouvrage : le peintre y semble inspiré par le génie du Guide et du Dominiquin réunis.

Aussi recherché dans son exécution, mais plus expressif que le premier, il est simple comme le second dans l'ordonnance générale de ses tableaux, et peut-être est-il encore plus animé. Il offre les plus beaux moyens de ces deux maîtres sans qu'on puisse dire qu'il leur ait rien emprunté, car il règne une si grande vérité dans ce tableau que le peintre ne semble avoir consulté que la nature, et qu'il reste original. Le tableau de *Mars* et *Vénus* est aussi un ouvrage très-distingué. La couleur en est belle ; Vénus est posée avec grace, mais Mars n'a point le caractère du dieu de la guerre, et il est mollement dessiné ; néanmoins c'est un tableau marquant dans l'école française. Vien, après cette belle époque de son talent, cédant au goût particulier du célèbre Caylus en faveur de l'antiquité, fit beaucoup de ces petits tableaux qu'on disoit être dans le style grec, et qui séduisoient par la grace de la pensée et l'amabilité du sujet ; mais le style de Vien y perdit de sa force, et son pinceau de sa chaleur. Cependant le tableau de la *Prédication de saint Denis*, qu'il fit en concurrence avec Doyen pour l'église Saint-Roch, est du même temps ; c'est un bel ouvrage qui fera toujours honneur à son auteur. Cet artiste distingué préféroit en général la simplicité aux conceptions hardies, les expressions douces aux mouvemens violens de l'ame ; et par la même cause, sans doute, son dessin avoit plus de naïveté que de force ; sa couleur étoit douce et manquoit d'énergie. Dans sa plus belle époque, son pinceau fut brillant et vigoureux ; il devint doux et précieux dans son moyen âge, et il est resté tel jusque dans l'extrême vieillesse. M. Ducis, membre de l'institut, dans une strophe de son épître à Vien, s'exprime ainsi :

De l'école française heureux restaurateur,
Qui du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple ;
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talens,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage ;
Vien, c'est toi, le premier, qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.

Les élèves les plus distingués de l'école de Vien sont MM. David, membre de l'institut, officier de la légion d'honneur, premier peintre de S. M. l'Empereur ; Vincent, de l'institut et membre de la légion d'honneur, Taillasson, Monsiau, Lemonnier, etc. Il mourut à Paris le 27 mars 1807, et reçut les honneurs du Panthéon.

* II. VIEN (Marie Thérèse REBOUL), femme du précédent, reçue à l'académie de peinture en 1757, peignoit avec beaucoup de vérité les papillons et les oiseaux. Ses *ouvrages* sont recherchés, et ont passé pour la plupart en Russie, dont ils ornent le cabinet impérial. Elle est morte à Paris au commencement de 1806.

VIENGET (N.), auteur dramatique, a donné au théâtre les *Aventures de Policandre et de Bassalie*, tragédie imprimée à Paris en 1633.

I. VIENNE (Jean de), en latin *de Viana*, né à Bayeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Terouane, enfin

archevêque de Reims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siége par les réserves papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crécy en 1346, et accompagna fidèlement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils le 28 août 1350, et la reine Jeanne de Bourgogne son épouse le 21 septembre suivant, et mourut en 1351.

† II. VIENNE (Jean de), seigneur de Rolans, Clervaux, Monthis, etc., amiral de France et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une ancienne maison de Bourgogne connue dans le 13e siècle. Les rois Charles V et Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit et brûla la Rye, saccagea l'île de Wight et plusieurs autres villes, avec dix lieues de pays, et y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec 60 vaisseaux qui, joints à ceux des Ecossais, entrèrent dans la mer d'Irlande, et brûlèrent la ville de Peureth. Une si puissante flotte eût pu faire beaucoup davantage, si à quelques mois de là l'amiral ne se fût brouillé avec la cour d'Ecosse. De Vienne, amoureux jusqu'à la folie d'une parente du roi d'Ecosse, fit des présens et donna une fête à sa belle maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru de grands risques, s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs français qui allèrent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, et y périt les armes à la main le 26 septembre 1396, avec 2,000 gentilshommes. Son père Guillaume de Vienne ordonna qu'on mît sur sa tombe cette épitaphe : *Il fut père de Jean de Vienne*. Jean de Vienne avoit pour maxime que « les Anglais n'étoient jamais plus lâches et plus aisés à vaincre que chez eux. — Françoise de VIENNE, épouse de Charles de La Vieuville, morte en 1669, ne fut pas le dernier rejeton de cette famille illustre, car elle subsistoit dans une autre branche en 1789.

* III. VIENNE (de), musicien français, mort à Charenton près Paris en 1802, des suites d'une longue maladie qui avoit fini par altérer sa raison, a, par une quantité d'ouvrages d'un style aimable et chantant, régénéré la musique des instrumens à vent. Il a aussi enrichi le théâtre de quelques productions qui y resteront, telles que les *Visitandines*, les *Comédiens ambulans*, le *Valet des deux maîtres*. Son plus bel ouvrage est sa *Méthode de flûte*, qu'il a revue, corrigée et considérablement augmentée quelque temps avant sa mort. Ses *Quatuors* sont joués par-tout; la grace et l'amabilité y dominent toujours sur la science. Ses *Romances* ne s'oublieront point.

VIERZY. *Voy.* JOSLIN.

VIÈTE (François), maître des requêtes de l'hôtel de la reine Marguerite, né à Fontenai en Poitou l'an 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit dans l'algèbre des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues. Il trouva que les solutions, de propres qu'elles étoient à un cas particulier, de-

venoient par sa méthode absolument générales, parce que les lettres pouvoient exprimer toutes sortes de nombres. Cet avantage étant reconnu, il s'attacha à faciliter l'opération de la comparaison des quantités inconnues avec les quantités connues, en les arrangeant d'une certaine manière, et en faisant évanouir les fractions. Il inventa aussi une règle pour extraire la racine de toutes les équations arithmétiques. Cette découverte le conduisit à une autre: ce fut d'extraire la racine des équations littérales par approximation, ainsi qu'il le faisoit pour les nombres. Il fit plus; comme l'algèbre, par la nouvelle forme qu'il venoit de lui donner, étoit extrêmement simplifiée, en examinant les problèmes de près, il découvrit l'art de trouver des quantités ou des racines inconnues par le moyen des lignes, ce qu'on appelle *Construction géométrique*. Toutes ces inventions donnèrent une nouvelle forme à l'algèbre et l'enrichirent extrêmement. On lui doit encore la *Géométrie des sections angulaires*, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Adrien Romain ayant proposé à tous les mathématiciens de l'Europe un problème difficile à résoudre, Viète en donna d'abord la solution et le lui renvoya avec des corrections et une augmentation. Il proposa à son tour un problème à Romain, qui ne put le résoudre que mécaniquement. Le mathématicien allemand, surpris de sa sagacité, partit aussitôt de Wurtzbourg en Franconie où il demeuroit, et vint en France pour le connoître et lui demander son amitié. Viète ayant reconnu que dans le calendrier grégorien il y avoit plusieurs fautes qui avoient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau accommodé aux fêtes et aux rits de l'Eglise romaine. Il le mit au jour en 1600, et le présenta dans la ville de Lyon au cardinal Aldobrandin qui avoit été envoyé en France par le pape pour terminer les différens nus entre le roi de France et le duc de Savoie. L'habile mathématicien se signala bientôt par des découvertes plus utiles que son Calendrier, qui étoit rempli d'erreurs. Comme les états du roi d'Espagne étoient fort éloignés les uns des autres, lorsqu'il s'agissoit de communiquer des desseins secrets, on écrivoit en chiffre ou en caractères inconnus pendant les désordres de la ligue; ce chiffre étoit composé de plus de 500 caractères différens, et quoique l'on eût souvent intercepté des lettres, on ne put jamais venir à bout de les déchiffrer, il n'y eut que Viète qui eut ce talent. Son habileté déconcerta d'une telle manière les Espagnols pendant deux ans, qu'ils publièrent à Rome et dans une partie de l'Europe que le roi n'avoit découvert leur chiffre que par le secours de la magie. Ce grand géomètre mourut en 1603. C'étoit un homme simple, modeste et fort appliqué; il passoit souvent plusieurs jours de suite sans sortir de son cabinet, et il falloit le contraindre à prendre des alimens; mais il ne quittoit pas pour cela ni son fauteuil ni son bureau. Un repas étoit pour lui une corvée dont il se débarrassoit le plus promptement qu'il lui étoit possible. Lorsqu'il faisoit imprimer quelques-uns de ses Ecrits, il en retiroit tous les exemplaires qui étoient en petit nombre, et les distribuoit à ses amis et à des personnes capables de les entendre. Il jugeoit inutile que le public les vît; les savans seuls

les connoissoient. Il a donné le Traité de géométrie d'Apollonius de Perge, avec ses Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4°. Ses *ouvrages* furent réunis en 1646, en un volume in-folio, par François Schooten, avec des notes.

VIEUSSENS (Raymond de), natif de Rouergue, devint médecin du roi et membre de l'académie des sciences en 1688; il étoit déjà de la société royale de Londres en 1685. On a de lui, I. *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, in-fol; 1761, in-fol.; et Toulouse, 1775, in-4°. La partie anatomique de cet ouvrage est très estimée; mais la physiologie qui comprend la moitié du volume ne l'est guère et ne le mérite même pas. II. *De Mixti principiis et de naturâ fermentationis*, Lyon, 1686, in-4°: ouvrage qui a été mal accueilli et qui est aujourd'hui oublié. III. *Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang*, 1688, in-12. IV. *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12. V. *Traité du cœur, de l'oreille et des liqueurs*, chacun in-4°. VI. *Expériences sur les viscères*, Paris, 1755, in-22. VII. *Traité des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son Traité des vaisseaux du corps humain, en 4 vol. in-4°. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'étoit dépouillé de l'esprit de système qui l'avoit long-temps dominé. L'auteur, tourmenté par la goutte, avoit quitté Paris pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1715.

VIEUVILLE. *Voyez* Cerf. — Asfeld, n° II. — Aligre. — Plessis-Richelieu, n° V.

* VIEUX *ou* Viel de La Montagne est le roi de cette branche d'assassins ou Ismaéliens, qui abandonnèrent la secte fondée en Perse par Hassan, et vinrent s'établir en Syrie dans quelques châteaux inaccessibles, au milieu des rochers et des montagnes. Cette peuplade dépendoit de celle de Perse, et subsista même plusieurs années après sa destruction. C'est en 1257 de J. C. que Rokneddin, dernier prince de la Dynastie de Perse, fut égorgé avec sa famille, et ce n'est qu'en 671 de l'hégire, 1272 de J. C., que Bibars, sultan d'Egypte, détruisit les Ismaéliens de Syrie, et leur enleva leurs châteaux. (*Voy.* Hassan-Ben-Sabbah.) Le lecteur nous saura gré, sans doute, de lui mettre sous les yeux la notice suivante de l'évêque de la Ravaillère, publiée dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tom. 16. « Quiconque, dit-il, a lu l'histoire des Croisades, connoît le souverain d'un petit canton de la Phénicie, qui, du haut de ses montagnes, sembloit exercer le droit de vie et de mort sur tous les autres souverains de la terre; prince d'autant plus redoutable, que le fanatisme de ses sujets étoit le fondement de sa puissance. Les Orientaux le nomment *Scheikh* ou *Scheikh-al-Gebal*; les historiens latins *Senex*, ou *Senex de Montanis*; les historiens français *le Vieux de la Montagne* ou *le Vieux* absolument. C'étoit le titre de sa dignité et non la marque de son âge. L'état du Vieux, selon Guillaume de Tyr, ne consistoit qu'en dix châteaux, bâtis sur des rochers inaccessibles, et en quelques bourgades répandues dans

les vallées qui séparent ces montagnes. Il comptoit environ 60000 sujets, réduits à 40,000 par Jacques de Vitri, nommés Ismaéliens par les Orientaux, Arsacides par Guill. Le Breton, Rigor et Nangis; Assissins, par l'archevêque de Tyr; Assassins, par Jacques de Vitri. Ce dernier nom est le véritable; il vient de l'arabe *hassa*, tuer : il a passé dans notre langue pour signifier ce qu'étoit réellement chacun des sujets du Vieux de la Montagne. Elevés dans l'exécrable préjugé qu'après leur mort ils jouiroient d'un bonheur éternel, s'ils perdoient la vie en exécutant les ordres justes ou injustes de leur souverain, l'assassinat étoit pour eux un acte de religion. Tous les auteurs s'accordent à leur attribuer ce dogme impie, mais tous les faits particuliers qui nous ont été transmis comme des preuves de la barbarie du prince et de la monstrueuse soumission des sujets ne sont pas également certains. Selon les anciens chroniqueurs, Conrad, marquis de Montferrat, fut tué par ordre du Vieux de la Montagne; Philippe Auguste fut peu après menacé d'un pareil attentat; le Vieux envoya des assassins en France pour poignarder St. Louis. » De La Ravaillère s'inscrit en faux contre ces trois récits. *Voyez*, sur l'histoire des Assassins et sur leurs dogmes, les mémoires de Falconnet, insérés dans ceux des inscriptions et belles-lettres, tom. 17. Un savant de nos jours (M. Silvestre de Sacy) ne partage pas l'opinion qui vient d'être rapportée sur l'étymologie du nom d'*Assassins*, donné au sujet du Vieux de la Montagne. Les Ismaéliens de Syrie, dit-il, étoient connus dans l'Orient sous le nom de *Haschischin* dont on a fait *Assassini*, *Haissessini* et *Assassins*; mais *Haschischin* est le pluriel du mot arabe *Haschischi* et celui-ci est dérivé de *Haschich*, qui proprement signifie herbe. Ce nom de *Haschisch* et *Haschischa* est celui du chanvre, dont la vertu enivrante auroit mérité à cette plante le titre d'herbe par excellence. On sait en effet que les Orientaux font grand usage des substances qui peuvent leur procurer une ivresse plus ou moins violente. Ainsi le nom d'Assassins donné aux sujets du Vieux de la Montagne ne désigneroit pas l'action de tuer qu'ils exerçoient habituellement, mais seulement la plante par excellence dont ce Scheik Elchasisin faisoit grand usage pour enivrer les sens des jeunes gens courageux et robustes qu'il destinoit à ses expéditions, pour exalter leur imagination, et les amener successivement au degré de persuasion et de fanatisme dont il avoit besoin.

* I. VIEYRA (Sébastien), né à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les jésuites en 1591, à l'âge de 16 ans, passa aux Indes en 1602, et au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines et à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'Eglise du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très-distingué, lui donna des brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avoient écrit, et l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans le champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés et des peines, il entra au Japon, déguisé en matelot chinois, avec la qualité de provincial de la compagnie et d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes

ses précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, et mis en prison à Nangasacki, et de là transporté à Omura; l'empereur le voulut voir, et on le mena à Lédo, où ce prince signa son arrêt de mort et celui d'autres missionnaires qui avoient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le P. Vieyra, trouvé encore sain et sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

* II. VIEYRA (Antoine), né à Lisbonne le 6 février 1608, d'une famille illustre, fut conduit par ses parens au Brésil, où il entra dans la société des jésuites en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec succès. Philippe IV, qui lui connoissoit d'autres talens, l'employa dans les ambassades de Hollande et d'Angleterre. Appelé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses talens pour la chaire; mais la société des barbares du Brésil lui fut plus chère que les applaudissemens qu'il recevoit dans la capitale du monde chrétien. Il demanda à retourner chez eux, et y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vastes contrées en instruisant une multitude de sauvages. Ses forces étant épuisées, et ayant perdu la vue, il se retira à la baie de Tous-les-Saints, où, avec le secours d'un de ses confrères, il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avoit commencé depuis longtemps, intitulé *Clavis prophetarum*. Il mourut le 18 juillet 1697; son corps fut porté par le gouverneur du Brésil, son fils, l'évêque de Saint-Thomas et deux autres grands seigneurs. Ses *Sermons* ont été imprimés à Lisbonne, 1673, 1693, 12 vol. in-folio. C'est ce qu'il y a de mieux écrit en Portugais. Ils ont paru à Madrid, traduits en espagnol, 21 vol. in-fol. Sa *Clavis prophetarum* a paru à Rome en 1723, 1 vol. in-4°.

VIGAND (Jean), né à Mansfeld en 1523, fut disciple de Luther et de Mélanchthon, ministre à Mansfeld et ensuite surintendant des Eglises de Poméranie en Prusse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui lui firent un nom dans son parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg*, Bâle, 1562, 13 tomes in-fol. Ce théologien mourut en l'année 1587. Il étoit savant; mais il n'avoit ni l'art de comparer les faits ni celui de peser les témoignages.

* VIGARANI (Gaspard), célèbre architecte, naquit à Reggio en 1586. Outre les superbes édifices dont il a donné le dessins, tant pour Modène que pour d'autres villes, Louis XIV le fit venir à Paris pour diriger les fêtes et spectacles qui eurent lieu à ses noces. De retour en Italie, il mourut à Modène le 9 septembre 1663. On a de lui un traité orné de figures, intitulé *Principes géométriques pour les fortifications*, avec un *Traité de la Chiromancie*.

VIGENÈRE (Blaise de), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522 à Saint-Pourçain en Auvergne, mort à Paris le 19 février 1596, est un traducteur aussi maussade qu'infidèle. Ses *versions*, estimées de son temps, sont méprisées aujourd'hui; on fait cas cependant des notes qui les accompagnent: elles manquent d'art et d'esprit, mais l'érudition y est prodiguée. Les ouvrages de Vigenère sont, I. Des *Traductions* des Commentaires de César, de l'Histoire de Tite-Live, de Chal-

condyle, etc, avec des notes. II. Un *Traité des chiffres* ou *Secrète manière d'écrire*, 1586, in-4°. III. Un autre des *Comètes*, in-8°. IV. Un troisième du *Feu* et du *Sel*, in-4°. V. *La suite de Philostrate, contenant les images ou tableaux de plate peinture du jeune Philostrate, les héroïques de l'ancien et les statues de Callistrate*, Paris, 1596, in-4°. Cette suite avec ce qui la précède a été revue et corrigée sur l'original, et imprimée avec les Epigrammes d'Artus-Thomas sieur d'Embry sur chaque tableau, et des figures en taille douce, Paris, 1614, in-folio; ibid., 1629 et 1637, in-fol. « Il est assez probable, dit Nicéron, que Vigenère n'a fait sa traduction que sur la version latine, qui n'étant pas exacte est cause des fautes qu'il a commises. Les figures qu'on a ajoutées dans les éditions in-folio sont passables pour la plupart, quelques-unes même sont assez belles; mais il y a un défaut essentiel, qui consiste en ce qu'elles ne sont pas faites sur la seule description de Philostrate, comme elles le devoient être, mais quelquefois suivant la fantaisie de celui qui les a dessinées: ce qui fait qu'elles ne servent pas beaucoup à entendre l'original. » VI. *Philostrate de la Vie d'Apollonius Thyanéen, traduit du grec par Blaise de Vigenère, avec les Commentaires d'Artus Thomas sieur d'Embry*, Paris, 1611, in-4°, 2 tomes. De toutes les traductions de Vigenère, celle d'Onosander, 1605, in-4°, est la plus recherchée.

VIGEON (Bernard du), peintre en miniature, mort à Paris en 1760, à 77 ans, a donné en 1738 la *Partie de campagne*, comédie très-médiocre en prose.

VIGEVANO. *V.* TRIVULCE, I.

I. VIGIER (François), jésuite de Rouen, mort en 1647, se fit une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui, I. Une excellente édition accompagnée de sa *version* latine de la Préparation et de la Démonstration évangélique d'Eusèbe, avec des *notes*, Paris, 1628, in-fol., 2 vol. II. Un bon traité *De Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12; et Leyde, 1766, in-8°. Cet auteur étoit habile dans cette dernière langue.

II. VIGIER (Jean), avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble d'Angoumois, mourut fort âgé vers l'an 1648. Il laissa un *Commentaire* estimé sur les coutumes d'Angoumois, d'Aunis et du gouvernement de La Rochelle, et augmenté par Jacques et François VIGIER, ses fils et petits-fils, Paris, 1720, in-fol.

* III. VIGIER (Jean), médecin du dix septième siècle, membre de la faculté de Montpellier, étudia spécialement la chirurgie. Tous ses traités sur cet art ont paru en latin sous ce titre: *Opera medico-chirurgica, in quibus nihil desiderari potest*, etc., Hagæ Comitis, 1659, in-4°.

† VIGILANCE (*Vigilantius*), étoit Gaulois et natif de Calaguri, petit bourg près de Cominges. Il devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone, dans la Catalogne. Son savoir et son esprit le lièrent avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme. Ce père de l'Eglise étoit alors en Palestine, où Vigilance avoit dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Le pieux et illustre solitaire ayant appris qu'il répandoit des erreurs dangereuses, prit la plume con-

tre lui. Voici ce qu'il en dit; « On a vu dans le monde des monstres de différentes espèces; Isaïe parle des Centaures, des Sirènes et d'autres semblables. Job fait une description mystérieuse de Léviathan et de Behemoth: les poètes content des fables de Cerbère, du sanglier de la forêt d'Erimanthe, de la Chimère et de l'Hydre à plusieurs têtes. Virgile rapporte l'histoire de Cacus; l'Espagne a produit Gérion, qui avoit trois corps; la France seule en avoit été exempte et on n'y avoit jamais vu que des hommes courageux et éloquens, quand Vigilance ou plutôt Dormitance a paru tout d'un coup, combattant avec un esprit impur contre l'esprit de Dieu. Il soutient qu'on ne doit point honorer les sépulcres des martyrs, ni chanter *alleluia* qu'aux fêtes de Pâques; il condamne les veilles, il appelle le célibat une hérésie et dit que la virginité est la source de l'impureté. » Vigilance affectoit le bel esprit; c'étoit un homme qui aiguisoit un trait et qui ne raisonnoit pas. Il préféroit un bon mot à une bonne raison; il ne cherchoit que la célébrité, et il attaqua tous les objets qui pouvoient fournir à la plaisanterie. Mais il faut avouer que si Vigilance différoit d'opinion avec les autres théologiens de son temps, cette différence n'étoit point relative au dogme, mais à la discipline, à des cérémonies et des pratiques minutieuses. Vigilance soutenoit, par exemple, qu'allumer des cierges en plein jour sur les autels, c'étoit imiter les pratiques du paganisme. Il faut avouer encore que saint Jérôme met beaucoup d'emportement, de véhémence dans ses réponses à Vigilance, et fort peu de raisons.

I. VIGILE, pape, et Romain de nation, n'étoit encore que diacre lorsqu'il fut envoyé à Constantinople par Agapet. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de Saint-Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les actes d'un concile tenu à Constantinople contre les prélats séparés de la communion romaine qu'elle soutenoit. Vigile promit tout et fut élu pape le 22 novembre 537, du vivant même de Sylvère, qui fut envoyé en exil. Après sa mort, arrivée en 538, Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des Acéphales, pour satisfaire l'impératrice; mais peu après il alla à Constantinople, où il excommunia les hérétiques et Théodora. Sa fermeté se démentit: il assembla un concile de soixante-dix évêques, et le rompit après quelques sessions; il aima mieux prier les évêques de donner leur avis par écrit, et envoya tous ces écrits au palais. « Il en agissoit ainsi, disoit-il, pour éviter qu'on ne trouvât quelque jour dans les archives de l'Eglise romaine ces réponses contraires au concile de Chalcédoine. » On doit remarquer que le pape n'étoit pas libre à Constantinople; on le voit par une protestation qu'il fit dans une assemblée, où, se voyant pressé avec la dernière violence de condamner les trois chapitres, il s'écria: « Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre. » On appelle *les trois chapitres*, trois fameux écrits qui furent déférés au jugement de l'Eglise, comme remplis des blasphèmes de Nestorius. I. Les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste, le maître de Nestorius. II. La Lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris. III. Les Réponses

de Théodoret, évêque de Cyr, aux écrits de saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius. Vigile condamna et approuva tour-à-tour ces trois ouvrages anathématisés par le concile de Constantinople. L'empereur Justinien, mécontent de sa conduite, l'envoya en exil. Il n'y fut pas long-temps. A son retour en Italie, il mourut de la pierre à Syracuse le 15 janvier 555. On a de lui 18 *Epîtres*, Paris, 1642, in-8°.

II. VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Bizacène en Afrique, fut enveloppé dans la persécution qu'Huneric, roi des Vandales, excita vers l'an 484 contre les catholiques. La crainte d'aigrir les persécuteurs lui fit cacher son nom. Il emprunta ceux des Pères les plus illustres pour donner plus de cours à ses ouvrages, principalement chez les Vandales et les autres barbares ariens, peu savans dans la critique. « Ainsi il composa, dit Fleury, une dispute entre saint Athanase et Arius, qu'il suppose s'être passée publiquement à Laodicée, par ordre de l'empereur Constantius, en présence d'un juge nommé Probus; et il y rapporte tous leurs discours, comme s'il en avoit trouvé les actes. Mais il reconnoît lui-même, dans un autre ouvrage, que ce n'est qu'une fiction. Il composa de même sous le nom de saint Augustin, un *Dialogue* contre Félicien, arien, touchant l'unité de la trinité; et on lui attribue avec raison la fausse *Dispute* de saint Augustin contre Pascentius, et le *Symbole* qui a passé si long-temps sous le nom de saint Athanase. Cet artifice de Vigile de Tapse a produit de la confusion dans les ouvrages des Pères; car on a long-temps attribué les siens aux auteurs dont il avoit emprunté le nom, et les nouveaux critiques lui en ont attribué d'autres dont les auteurs sont moins certains. Enfin son exemple peut avoir enhardi plusieurs écrivains téméraires à supposer, sous de grands noms, de fausses pièces, de faux actes de martyrs et des vies des saints. » Après la mort de Vigile de Tapse on eut beaucoup de peine à reconnoître les *Ecrits* qui étoient véritablement de lui. Les cinq *Livres* contre Eutichès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople; et comme il y jouissoit d'une liberté entière, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Ses *Ouvrages* et ceux qu'on lui attribue furent imprimés à Dijon, 1665, in-4°, avec des notes et des remarques.

* VIGLIUS DE ZUICHEM-D'AYLA, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, né près de Leuwarden, dans la seigneurie de Zuichem, patrimoine de ses ancêtres, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire; ensuite à Padoue, où il publia ses *Notes* sur le titre des Testamens. Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les Institutes grecques de Théophile, qu'il avoit tirées de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, et ensuite du conseil privé. Pendant le temps des troubles il se conduisit avec autant de prudence que de zèle pour la chose publique. Après la perte de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique. En 1579 il fut nommé chanoine de Gand, et presqu'en même temps gouverneur de Hollande et de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, âgé de 70 ans, et fut enterré dans l'église

cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe :

Qui curas regum et regnorum pondera obivit,
Pervigil hic dormit Viglius in tumulo.
Parce pios, lector, manes turbare, q uietem
Hæc post tot vigiles vindicat umbra dies.
At vigili Vigli exemplo vigil esse memento :
Nil etenim vita est, sit nisi vita vigil.

† VIGNACOURT (Adrien DE LA VIEUVILLE D'ORVILLE de), grand'croix de l'ordre de Malte et grand-prieur de Champagne, mort en 1774, étoit un bel esprit et un homme de bonne compagnie. On a de lui divers romans qui eurent du succès. Les principaux sont : *La Comtesse de Vergi*, in-12; *Adèle de Ponthieu*, in-12; *Mémoires de Saldaigne*, in-12; *Liderie*, in-12; *Amusemens de la campagne*, in-12; *Le Comte de Foix*, 1 vol. in-12; *Aventures du Prince Jakaya*, 1732, 2 vol. in-12.

VIGNAI (Jean de), religieux hospitalier de Saint-Jacques, fut l'un des premiers en France qui cultiva les lettres dans un temps de barbarie. Il présenta au roi Jean, père de Charles V, une *Traduction* du livre de la Moralité du Jeu des Echecs.

* I. VIGNATI (Ambroise), né à Lodi en 1460, passa pour un des premiers littérateurs de son siècle. Il enseigna publiquement le droit à Turin, Bologne, etc. On a de lui, I. *Tractatus de hæresi*. II. *De rescriptis*. III. *De usuris*.

* II. VIGNATI (Louis), né à Lodi, étudia d'abord le droit, puis vint à Rome, où il fut auditeur général d'Urbain VIII, alors cardinal. Il remplit aussi les fonctions de préfet des vivres, et de conseiller intime de l'administration de Rome. Il entretint correspondance avec de grands personnages, tels que le roi d'Espagne, le grand-duc de Toscane, les ducs d'Urbin et de Parme. Sa mort arriva en 1629. On a de lui, I. *Legatum dotis, an in casu religionis cedi possit aliis quàm monasterio*. II. *Legatum quando dicatur temporale*, etc.

I. VIGNE (André de la), auteur français du 15e siècle, se rendit recommandable sous Charles VIII par les armes et par les lettres. Anne de Bretagne, femme de ce prince, le prit pour son secrétaire. Ses exploits guerriers sont moins connus que ses ouvrages. On lui doit une *Histoire de Charles VIII*, qu'il composa avec Jaligni, imprimée au Louvre, in-folio, par les soins et avec les remarques de Denys Godefroi. Il est aussi auteur du *Vergier d'honneur*, Paris, 1495, in-folio. C'est une Histoire de la célèbre entreprise sur Naples par Charles VIII, très-détaillée et très-exacte.

† II. VIGNE (Jacques), d'abord avocat à Bordeaux, se retira ensuite à Saintes, où il devint l'oracle de son pays par ses conseils. Il avait laissé manuscrit, un *Commentaire* latin sur la coutume de Saint-Jean-d'Angély, que son fils publia en 1637, in-4°, sous le titre de *Paraphrasis ad consuetudinem Santangeliacam*.

* III. VIGNE (Michel de la), né à Vernon le 5 juillet 1588, enseigna la rhétorique à Paris dans le collége du Cardinal Le Moine, puis se fit recevoir docteur en médecine dans la faculté de cette ville, dont il devint le doyen. Il excella dans la cure des fièvres, et fut nommé médecin de Louis XIII. On n'a de lui qu'un petit ouvrage, intitulé *Diæta sa-*

norum, *seu ars sanitatis*, Parisiis, 1671, in-12.

IV. VIGNE (Anne de la), de l'académie des Rienvrati de Padoue, fille du précédent. Elle avoit un frère doué d'un génie assez borné; aussi son père disoit: « Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils; et quand j'ai fait mon fils, j'ai pensé faire ma fille. » Cette ingénieuse littératrice mourut à Paris en 1684, à la fleur de son âge, des douleurs de la pierre, que son application lui avoit procurée. Elle fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût et ses talens pour la poésie. On remarque dans ses vers de la grace et des tournures agréables; mais ils manquent quelquefois d'harmonie et de coloris. Rivale de Sapho dans la poésie, elle eut plus de vertu qu'elle. Elle répondit à un homme d'esprit qui vouloit être aimé d'elle :

Ah ! sur mon cœur cessez de rien prétendre,
Cessez de le faire souffrir.
Le ciel ne l'a pas fait si sensible et si tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

Ses principales pièces sont, I. Une *Ode*, intitulée *Monseigneur le Dauphin au Roi*. Un inconnu lui envoya pour récompense une boîte de coco, où étoit une lyre d'or émaillée, avec des vers à sa louange. II. Une autre *Ode* à mademoiselle de Scudéry son amie. III. Une *Réponse* à mademoiselle Descartes nièce du célèbre philosophe : mademoiselle de La Vigne goûtoit beaucoup ses principes. IV. Quelques autres petites *pièces de vers* qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, et qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames*, par de Sauvigni.

VIGNE (Malcrais de la). *Voy.* DESFORGES.

VIGNÉ (Gacé de la). *Voyez* BIGNE, n° I.

VIGNEAU. *Voy.* DUVIGNEAU.

VIGNEROD. *V.* WIGNEROD.

VIGNES (Pierre des), né à Capoue, s'éleva de la naissance la plus basse à la charge de chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui étoit son père; la mère mendioit son pain pour elle et pour son fils. Il fit ses études à Bologne par le secours de quelques personnes charitables, charmées de la vivacité de son esprit. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais et ne tarda pas à s'avancer. Devenu habile dans la jurisprudence et ayant l'esprit des affaires, il gagna entièrement les bonnes graces de son maître. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, et entra dans toutes les affaires secrètes de Frédéric. Il servit avec zèle ce prince dans les différens qu'il eut avec les papes Grégoire IX et Innocent IV, et fut député en 1245 au concile de Lyon pour empêcher que ce prince n'y fût condamné. Il jouit long-temps d'une faveur distinguée qui lui fit beaucoup de jaloux. Ils l'accusèrent, dit-on, d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, et cette variété peut causer quelque soupçon. Quelques-uns croient que Pierre des Vignes étoit véritablement coupable. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, le conseil, l'ami de son maître, ait tramé un aussi abominable complot? Et pourquoi? Pour plaire au pape son ennemi. Où pou-

voit-il espérer une plus grande fortune ? Quel meilleur poste le médecin pouvoit-il avoir que celui de médecin de l'empereur ? Quoiqu'il en soit, il est certain que Pierre des Vignes eut les yeux crevés. Frédéric, après l'avoir fait promener dans plusieurs villes d'Italie, le livra aux Pisans qui le haïssoient mortellement. Plusieurs autres Italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace et porta Frédéric II à cette cruauté ; ce qui est plus vraisemblable. L'infortuné chancelier, las de se voir dans une dure prison, se cassa la tête en 1249 contre une colonne à laquelle on l'avoit attaché. Pierre des Vignes, dit M. Landi, peut passer pour un second Cassiodore. Il y eut une ressemblance marquée entre ces deux ministres, leur génie, leurs inclinations, leur pouvoir, leurs aventures et leurs ouvrages. Ce ne fut que leur fin qui fut très-différente. Cassiodore se retira sagement de la cour, au lieu que Pierre ayant voulu faire tête à ses ennemis, succomba aux efforts qu'ils firent pour le perdre. On a de lui, I. *Epistolæ*, dont la moins mauvaise édition est celle de Bâle par Iselin, 1740, 2 vol. in-8° ; et la plus rare celle de la même ville, 1539, in-8°. Ces Lettres écrites la plupart au nom de Frédéric II, sont une preuve de la mauvaise latinité de son siècle ; et il faut plutôt y chercher les événemens qui ont rapport à ce prince, que les graces du style et la pureté du langage. Au reste l'édition de Bâle est défectueuse à plusieurs égards. Il y manque plusieurs lettres imprimées ailleurs : il y en a d'apocryphes. On n'a pas observé l'ordre chronologique, et l'on trouve plusieurs passages si défigurés, qu'ils sont inintelligibles. II. Un Traité *De Potestate imperiali*. III. Une autre *De Consolatione*, etc... On a attribué à Frédéric II et à Pierre des Vignes le livre imaginaire *De tribus Impostoribus*. Ce qui a pu y donner lieu, est la lettre de Grégoire IX que nous avons citée (article Frédéric II) ; mais ni cet empereur, ni son chancelier, ni aucun de ceux à qui cette production a été attribuée, n'en est l'auteur ; du moins elle a échappé à la recherche des savans. Le livre qui a paru sous la date de 1598, in-8°, composé de 46 pages sans titre, est une imposture moderne. On attribue cette fraude à Stranbius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753. La prétendue ancienne édition sans date, d'après laquelle celle-là a été faite, n'a jamais été vue de personne. Au reste Grégoire IX ne dit point que Frédéric ni son chancelier aient fait un livre des *trois Imposteurs*, mais seulement qu'il a mis J. C. au rang des imposteurs.

VIGNEUL DE MARVILLE. *Voyez* Argonne.

I. VIGNIER (Nicolas), né en 1530 à Bar-sur-Seine, mort à Paris en 1595, s'acquit beaucoup de réputation dans la pratique de la médecine. Il s'appliqua aussi à l'histoire et devint historiographe de France. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, qu'on ne lit plus, mais que les savans consultent avec fruit. Le plus curieux est son *Traité de l'origine et demeure des anciens Français*, Troyes, 1582, un volume in-4°. Le laborieux compilateur André du Chesne traduisit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de sa collection des anciens

historiens français. On a encore de lui, I. *Rerum Burgundionum Chronicon*, Bâle, 1575, in-4°. Cette Chronique de Bourgogne s'étend depuis le commencement du 5e siècle jusque vers la fin du 15e. II. *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8°. III. *Fastes des anciens Hebreux, Grecs et Romains*, 1588, in-4°. IV. *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-fol. Quoique ce livre ne soit pas exempt de fautes et qu'il soit assez mal écrit, l'abbé Lenglet dit qu'il est assez estimé et qu'il peut tenir une place dans les bibliothèques. V. *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, in-folio, 1601, peu estimé, et dans lequel ses fils qui le publièrent ont fourré, dit Nicéron, tout ce qu'ils ont voulu.

II. VIGNIER (Antoine), jésuite, né à Figeac et mort à Poitiers en 1622, à l'âge de 40 ans, a publié quelques *Ecrits* ascétiques et un *Panégyrique de Louis XIII*, 1620, in-4°.

III. VIGNIER (Nicolas), fils du précédent, fut ministre à Blois au commencement du 16e siècle, et rentra après l'an 1631 dans le sein de l'Église catholique, comme avoit fait son père avant de mourir. Il a donné plusieurs *Ecrits de controverse*, entièrement oubliés.

IV. VIGNIER (Jerôme), fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le calvinisme et devint bailli de Baugenci. Ayant ensuite abjuré la religion protestante il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut supérieur de différentes maisons. Il excella dans la connoissance des langues, des médailles et des antiquités, et de l'origine des maisons souveraines de l'Europe. Ce savant mourut à la maison de Saint-Magloire à Paris le 14 novembre de l'année 1661. Tout ce que nous avons de lui est plein de grandes recherches; mais le style de ses ouvrages est rebutant. Les principaux sont, I. *La véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche, etc.*, Paris, 1649, in-fol. L'auteur justifie les faits par les titres et les chartres; mais il y a bien des fautes de chronologie. II. Un *Supplément* aux Œuvres de St. Augustin, Paris, 1654, in-folio, dont il trouva des manuscrits à Clairvaux qui n'avoient point encore été imprimés. III. Une *Concordance* française *des Evangiles*. IV. *L'Origine des Rois de Bourgogne*. V. La *Généalogie des Comtes de Champagne*. VI. *Stemma Austriacum*, 1650, in-folio. On lui est encore redevable de deux volumes de l'*Histoire ecclésiastique gallicane*; de plusieurs *Pièces de poésies*; de quelques *Paraphrases des psaumes* en latin; d'une *Oraison funèbre*, etc.

† VIGNOLE (Jacques Barrozzio surnommé), né en 1507 à Vignola au duché de Modène, d'un gentilhomme modénois que les discordes civiles avoient obligé de quitter sa patrie, étudia la peinture à Bologne, et composa pour son instruction un *Traité de perspective* qui fut aussitôt publié et généralement accueilli; il a été commenté par Le Danti. Son goût le porta vers l'étude de l'architecture; il en alla puiser les principes au milieu des monumens de Rome antique. Ce fut sur ces modèles qu'il composa son *Traité des cinq ordres d'architecture*, rédigé avec une telle simplicité qu'il devint sur cet art la règle universelle, et

qu'il est encore aujourd'hui le livre élémentaire le plus connu et le plus généralement suivi, sur-tout en France. Ce Traité a été traduit et commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4°, et 1738, 2 vol. grand in-4°. Vignole cultivoit cependant toujours la peinture, mais il y faisoit peu de progrès, et l'abandonna entièrement. Le Primatice fit vers 1540 un voyage en cette ville par ordre de François Ier pour y acheter des antiques; Vignole lui donna plusieurs dessins des monumens, et fit avec lui le voyage de Paris, où il demeura deux ans: il fut employé à Fontainebleau, et donna des projets pour d'autres édifices que les guerres civiles ne permirent pas d'exécuter. Vignole retourna donc à Bologne, et déploya ses talens dans la façade de la Bourse et celle du portail de l'église de Saint-Pétrone, qui obtint les suffrages de Jules Romain et de Christophe Lombard, architecte du fameux dôme de Milan. Sa réputation fut dès-lors établie, et il se trouva chargé d'un grand nombre d'ouvrages importans; il acheva aussi le canal *del Navilio* pour cette ville, alla à Plaisance, donna les dessins du palais ducal, et parcourut l'Italie, où il construisit plusieurs édifices. De retour à Rome, il fut présenté par Vasari à Jules III qui déjà l'avoit vu à Bologne, et il eut la direction des travaux à faire pour l'eau de Trevi, en même temps qu'il érigea la belle maison de campagne connue aujourd'hui sous le nom de *Papa Giulio*, le petit temple de *S. Andrea di Ponte mole*, etc. Vignole bâtit encore une partie du palais Farnèse, l'église du Jesu et mit le sceau à sa gloire par l'érection du magnifique château de Caprarole, situé à trente milles de Rome. Il eut encore l'honneur de succéder à Michel-Ange pour la conduite de Saint-Pierre de Rome dont il fit ériger les deux coupoles latérales. Il donna les dessins du célèbre palais de l'Escurial; mais il ne voulut pas quitter Rome pour aller l'exécuter en Espagne. Il mourut à l'âge de 66 ans, et fut enterré en grande pompe au Panthéon en 1573.

I. VIGNOLES (Etienne de), plus connu sous le nom de *La Hire*, étoit de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs terres par les Anglais, s'établirent en Languedoc. Il fut l'un des plus fameux capitaines français du règne de Charles VII. Ce fut lui qui fit lever le siége de Montargis au duc de Bedfort, et qui accompagna la fameuse pucelle Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, où il se signala avec cette héroïne. La Hire finit ses jours à Montauban en 1447. Il tint un rang distingué parmi les héros qui rétablirent Charles VII sur le trône. *Voy.* à l'art. de ce monarque une réponse généreuse de La Hire.

II. VIGNOLES (Alfonse de), fils d'un maréchal-de-camp, d'une ancienne famille, naquit au château d'Aubais en Languedoc en 1649, dans le sein du calvinisme. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il étudia à Saumur pour pouvoir exercer le ministère. Il fut d'abord ministre à Aubais, puis à Cailar, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Réfugié dans le Brandebourg, il fut bien accueilli par l'électeur, et devint successivement ministre de Hall, de Schwedt et de Brandebourg, près de Berlin. Son savoir pro-

fond le fit mettre sur la liste des membres de l'académie des sciences de Berlin, lors de l'établissement de cette compagnie en 1701. Le célèbre Leibnitz, ami de Vignoles dont il étoit capable de sentir le mérite, engagea le roi de Prusse à le faire venir à Berlin. Il s'y rendit en 1703, et y demeura les quarante dernières années de sa vie, aussi estimé pour les talens de l'esprit qu'aimé pour les qualités du cœur. Il fut élu directeur de l'académie roy. des sciences de Berlin en 1727; place qu'il remplit avec distinction. Vignoles s'étoit annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in 4°. Ce livre suppose une lecture prodigieuse, un travail incroyable et les plus profondes recherches. (On en trouve des extraits dans la nouv. édition des Tablettes de l'abbé Lenglet du Fresnoy.) On a encore de Vignoles un grand nombre d'*Ecrits* et de *Dissertations* dans la Bibliothèque germanique; dans les Mémoires de la société royale de Berlin; dans l'Histoire critique de la République des lettres par Masson, etc. On estime sur-tout son *Epistola chronologica adversùs Harduinum*, et ses *Conjectures* sur la quatrième Eglogue de Virgile, intitulée Pollion. Cet illustre savant mourut à Berlin le 24 juillet 1744. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il trouva dans une sage économie le moyen de secourir les indigens. La frugalité étoit son trésor. Le précieux don de la tranquillité d'esprit contribua sans doute à prolonger ses jours.

VIGNON (Claude), peintre, né à Tours en 1590, mort en 1670, suivit la manière de Michel Ange de Caravagio; mais l'imitateur étoit très-loin de son modèle.

* VIGO (Jean de), médecin du seizième siècle, né à Gênes, fut premier chirurgien du pape Jules II. Il travailla dix ans à une pratique de chirurgie qui parut à Rome sous ce titre : *Practica in arte chirurgicâ copiosa, continens novem libros*, 1514, in-folio. Cet ouvrage fut universellement accueilli et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'édition de Paris est intitulée *Pratique de chirurgie de très-excellent docteur en médecine Jean de Vigo*, etc., 1530, in-fol. Malgré la profonde érudition de Vigo, il ne publia pas son ouvrage sans l'avoir soumis à un autre médecin de ses amis, Jean Anthracini, par la suite premier médecin d'Adrien VI.

I. VIGOR (Simon), fit ses études à Paris et fut recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, et accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente. Nommé curé de Saint-Paul à Paris, il prêcha avec tant d'acharnement contre les calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il continua de s'y signaler, et comme controversiste et comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4°: ils ne servent aujourd'hui qu'à prouver dans quel triste état se trouvoit l'éloquence française au 16e siècle. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent en 1566 une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Surrau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en

1568, in-8°. Le savant Pierre Pithou fut une des conquêtes de ce prélat, qui mourut à Carcassonne le 1er novembre 1575.

II. VIGOR (Simon), neveu du précédent, mourut le 29 février 1624, à soixante-huit ans, conseiller au grand-conseil. On lui attribue une histoire curieuse et peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum regem christianissimum et Bonifacium VIII*, 1613, in-4°. Il se distingua par son zèle pour les libertés de l'Eglise gallicane. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur. On a de lui quelques *ouvrages*, recueillis en un vol. in-4°, 1683, sur ces deux objets et sur l'autorité des conciles généraux et des papes.

• * III. VIGOR (Mistriss), fille de Goodwin, riche ecclésiastique du comté d'Yorck, née en 1699, morte à Windsor en 1783, fut mariée pour la troisième fois à M. Vigor. On a de cette dame des *Lettres écrites de Russie*, inférieures pour le style aux Lettres de mylady Montague, mais dans lesquelles on trouve beaucoup de détails curieux sur les mœurs et l'histoire de cet empire. Ces lettres, composées de 1730 à 1739, parurent en 1775. Après la mort de leur auteur, on en a publié onze nouvelles qui étoient demeurées dans son porte-feuille, et qui ne sont pas moins intéressantes que les premières.

* VIGUIER (Jacques de), mousquetaire, né à Narbonne en 1731, n'est guère connu dans la république des lettres que par quelques *Odes*; celle qu'il fit en 1763 pour la statue équestre du roi n'est pas sans mérite.

* VILARIS (Marc-Hilaire), né à Bordeaux en 1720, d'un apothicaire de cette ville, fut envoyé à l'âge de dix-huit ans à Paris pour y perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises en chimie et en histoire naturelle sous son père. Employé dans les armées en qualité de pharmacien pendant les campagnes de Hanovre, il y déploya tout à la fois ses talens et son désintéressement. De retour à Bordeaux, il y fit avec succès des cours de chimie. Chargé de la direction du laboratoire de son père, il s'appliqua à la pratique de la pharmacie. Le perfectionnement de certains instrumens, l'invention de quelques nouvelles machines, une meilleure distribution dans les presses furent le premier résultat de ses travaux. Reçu apothicaire en 1748, et en 1752 membre de l'académie des sciences de Bordeaux, il se mit à voyager pendant trois ans dans la Guyenne, et y trouva la terre blanche avec laquelle on fabriquoit la porcelaine de Sèvres; ce fut à Saint-Yriex qu'il découvrit cette terre nommée *kaolin*. L'usage des viandes salées étant regardé comme la cause première du scorbut des marins, on cherchoit le moyen de nourrir les équipages de viandes fraîches, ou celui de la préparer sans sel. Villaris, après bien des essais, crut avoir trouvé dans la voie de la dessication cette précieuse recette, et en fit part au gouvernement en 1768-69, qui voulut en faire l'expérience. Elle réussit. Néanmoins cette heureuse découverte fut négligée par ce même gouvernement, qui refusa d'acheter ce secret important. Le défaut de manipulation faisant perdre beaucoup de sucre dans les ateliers où on le prépare, il adressa en

1780 un *Mémoire* au gouvernement, avec le plan de machines nouvelles, et la manière différente d'exploiter la canne à sucre; il offrit même de passer en Amérique pour y établir son nouveau procédé, et engager par son exemple les colons à l'adopter. La guerre avec l'Angleterre empêcha l'exécution de ce projet avantageux. Ce savant chimiste mourut dans sa patrie le 26 mai de l'année 1792.

VILATE (Joachim), prêtre, né à Allun dans le département de la Creuse, prit sous le règne de la terreur le surnom de *Sempronius Gracchus*, et devint un des jurés du tribunal révolutionnaire de Paris, qui envoya tant de victimes à l'échafaud. A la chute de Robespierre il crut, en dévoilant quelques-uns des crimes projetés par les scélérats dont il étoit le complice, échapper à la mort; mais il n'y fut pas moins condamné avec Fouquier-Tinville le 6 mai 1795, à l'âge de 26 ans. Vilate a publié quelques écrits curieux par les anecdotes et les principes qu'ils renferment; tels sont: *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, 1795, in-8°. *Continuation des causes secrètes*, 1795, in-8°. *Mystères de la mère de Dieu dévoilés*, in-8°. Troisième volume des *Causes secrètes*, 1795, in-8°.

VILFROY. *Voy.* VILLEFROY.

* I. VILLA (N.), voyageur du 17e siècle, a publié, en l'an 1668, *Voyages en Dalmatie et au Levant*. C'est plutôt une histoire du siége de Candie qu'une description exacte des pays que l'auteur a parcourus.

* II. VILLA (l'abbé Ange-Théodore), illustre savant, né au commencement du dix-huitième siècle dans un bourg du Pavesan, fit ses études à Pavie et à Milan, et obtint dans cette dernière ville la protection de Charles de Firmian, le Mécène des gens de lettres, qui le nomma professeur d'éloquence et de langue grecque à l'université de Pavie. Il est mort en 1794, âgé de plus de 70 ans, et a laissé un grand nombre d'*ouvrages* en tous genres, qui sont estimés.

* VILLADEI (Alexandre), grammairien qui vécut au commencement du 13e siècle, a écrit en vers latins, mais barbares, un traité des *Elémens de la langue latine*, livre qui, tout mauvais qu'il étoit, devint élémentaire pour les écoles, du moins en Italie, et qui a joui assez long-temps de cet honneur; il commençoit ainsi:

Scribere clericulis paro doctrinale novellis,
Pluraque doctorum sociabo scripta meorum.

* VILLACORTA (François-Henriquez de), docteur en médecine du 17e siècle, fut premier professeur dans la faculté d'Alcala, et médecin du roi Philippe IV et de Charles II son successeur. Il a laissé, *Laureæ doctoralis medicæ Complutensis tomi duo*, Lugduni, 1670, in-fol.

VILLAFAGNE (Jean ARPHE de), auteur espagnol: il est connu par un livre aussi rare que recherché, intitulé *Quilatador de la Plata, Oro, y Piedras*, Valladolid, 1572, in-4°. L'édition de Madrid, 1598, in-8°, moins rare, est augmentée d'un livre.

VILLAIN (Étienne-François), mort à Paris en 1784, embrassa l'état ecclésiastique, et publia une *Histoire* de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie, 1758, in-12; et une autre de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, 1761, in-12.

*VILLALOBOS (François de), de Tolède, médecin ordinaire de l'empereur Charles-Quint et de son fils, vivoit dans le 16e siècle; il publia, I. *Glossa in Plinii historiæ naturalis primum et secundum libros*, Compluti, 1524, in-folio. II. *Problema con otros dialogos de medicinà y familiares*, Zamora, 1543, in-fol.

*I. VILLALPANDE (Jean de), chef d'une secte d'illuminés, qui parurent dans les diocèses de Séville et de Cadix en Espagne vers l'an 1575, étoit originaire de Ténériffe. Il fut secondé dans la propagation de ses erreurs par une religieuse carmelite, nommée Catherine de Jésus. « Les hommes, dit le P. d'Avrigny, font les hérésies, et les femmes leur donnent cours.» Celle-ci ressembloit beaucoup au quiétisme, qui se répandit dans le siècle suivant en Espagne, en Italie et même en France. Leur principale erreur étoit que l'oraison pouvoit les mettre dans un état si parfait, qu'ils n'avoient plus besoin ni de sacremens, ni de bonnes œuvres, et qu'ils pouvoient même se livrer aux plaisirs les plus infâmes sans pécher. Un grand nombre de disciples de Villalpande furent poursuivis par l'inquisition, et punis de mort à Cordoue, au lieu d'être envoyés aux Petites-Maisons. Plusieurs abjurèrent leurs dogmes extravagans, et le saint-office leur pardonna. Cette secte ressuscita en France en 1634; et selon Victorio Siri, elle prit naissance dans un ordre très-réformé. Les guérinets, disciples d'un autre fou appelé Pierre Guérin, se joignirent aux illuminés. Le cardinal Richelieu, auquel le P. Joseph les dénonça, les fit poursuivre avec tant de vivacité, qu'ils furent détruits en peu de temps. Ils prétendoient que Dieu avoit révélé à l'un d'entre eux, nommé frère Antoine Bocquet, une pratique de vie suréminente, inconnue presqu'alors à tous les chretiens. Ni saint Pierre, homme simple, ni saint Paul, ni les PP. de l'Église n'avoient rien connu à la spiritualité. Dans dix ans, leur doctrine devoit être reçue par tous les fidèles; et alors ils n'auroient plus besoin ni de prêtres, ni d'évêques. Ils se servirent des femmes pour répandre leurs illusions. Le droit qu'ils leur donnoient de prêcher parmi eux comme les hommes les attachoit à la secte. Persuadés que leurs charmes étoient un moyen sûr d'accréditer leurs dogmes, il les envoyoient de tous côtés pour établir des communautés de filles dévotes. Mais le gouvernement, secondé des magistrats, obligea bientôt les spirituels et les spirituelles de s'éclipser.

II. VILLALPANDE (Jean-Baptiste), jésuite de Cordoue, habile dans l'Écriture-Sainte, mort le 22 mai 1608, après avoir publié un *Commentaire*, aussi savant que diffus, sur Ezéchiel, en 3 tomes in-fol., Rome, 1596. La description de la ville et du temple de Jérusalem est ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, quoiqu'à cet égard il y ait bien des conjectures hasardées. L'auteur a épuisé sa matière; mais il est aussi difficile d'être aussi patient à le lire qu'il fut constant à le composer. « De fort habiles gens, dit Calmet, croient que ce savant homme, tout rempli des idées qu'il avoit de l'architecture grecque et romaine, et trop prévenu en faveur d'un temple dont Dieu même avoit donné le modèle à David, s'étoit

imaginé qu'il ne pouvoit le peindre ni trop grand, ni trop beau, ni trop superbe. Il y a mis plusieurs embellissemens qui ne sont pas décrits dans le texte sacré, mais qui devoient y être selon les règles de l'architecture que l'on a supposé être parfaitement connues de Salomon, comme si ces règles étoient les mêmes chez tous les peuples et dans tous les siècles, et comme si ce prince, vivant long-temps avant les premiers architectes d'Athènes et de Rome, avoit dû suivre les préceptes qu'ils donnèrent depuis. De plus, Villalpande a multiplié contre l'autorité formelle de la Bible, les cours, les portiques, les pavés de porphyre, les murailles de marbre de Paros. » La figure du temple ne se trouve pas dans tous les exemplaires du Commentaire de Villalpande. Au reste, ce jésuite étoit habile architecte, et il étoit plus propre qu'un autre à donner la description d'un temple que la plupart des interprètes, presque tous fort ignorans en architecture ; mais il a été entraîné au-delà du vrai par son imagination. (*Voyez* PRADO.) L'auteur publia encore à Rome en 1598, in-folio, *Explanatio epistolarum sancti Pauli*, sous le nom de Rémi de Reims à qui l'éditeur l'avoit vu attribué dans un manuscrit daté de 1067 ; mais on convient aujourd'hui que ce Commentaire est d'un autre Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, au 10e siècle. *Voyez* l'Histoire littéraire de la France, tom. 3, et la Bibliothèque latine de Fabricius.

III. VILLALPANDE (Gaspar), théologien-controversiste de Ségovie et docteur dans l'université d'Alcala, parut avec éclat au concile de Trente, et mit au jour divers ouvrages de controverse dont on ne se souvient plus.

IV. VILLALPANDE (François TORREBLANCA), est auteur d'un Traité rare, intitulé *Epitome Delictorum* seu *De invocatione dæmonum*, Hispali, 1618, in-folio. Il y a à la fin, *Defensa en favor de los Libros de la Magia*.

† VILLAMÈNE (François), graveur, élève d'Augustin Carrache, naquit à Assise en Italie vers l'an 1588, et mourut à Rome vers 1648. Ce maître est recommandable par la correction de son dessin et par la propreté de son travail ; mais on lui reproche d'être trop maniéré dans ses contours. Cela n'empêche pas que ses estampes ne soient recherchées. Les meilleures sont, I. Une Dispute de paysans, connue sous ce titre, *les Gourmeurs*. II. Une autre représentant *Jean Acto dans une place publique*. III. *Saint Bruno dans le désert*, d'après Lanfranc. IV. Une *Descente de Croix*, d'après Barroche. V. La *Présentation au temple*, d'après Paul Véronèse, et une infinité de morceaux d'après les meilleurs maîtres.

† I. VILLANI (Giovanni), célèbre historien de Florence, alla à Rome en 1300 vers le temps du jubilé ; à ce sujet il forma le projet d'une histoire à laquelle il se livra tout entier lorsqu'il fut de retour à Florence, ainsi qu'il le dit lui-même, liv. 8, chap. 36. Les nombreux travaux que lui coûta cet ouvrage, ne l'empêchèrent pas de s'occuper des affaires publiques. En 1316 il eut part au traité de paix qui fut signé entre les habitans de Pise et ceux de Lucques. Villani mourut de la peste en 1348. Son Histoire se distingue autant par la force de conception que par la

pureté et l'élégance du style. Elle ne fut publiée qu'en l'année 1537, à Florence. La dernière édition est celle qui parut à Milan en 13 volumes, dans le recueil des écrivains italiens.

† II. VILLANI (Matthieu), frère du précédent, continua son Histoire, et la termina en l'année 1363. Mais attaqué aussi de la peste qui ravagea une partie de l'Italie dans cette année, il mourut le 12..... Matthieu ne soutint pas la réputation de son frère dans la continuation de son *Histoire*. Son style est diffus et embarrassé; néanmoins son Histoire, qui est insérée dans toutes les éditions de celle de son frère, est estimée parce qu'elle est écrite par un auteur contemporain, qui est bien instruit des faits qu'il rapporte.

* III. VILLANI (Philippe), fils du précédent, fut jurisconsulte et professeur de droit dans l'école de Florence, où il donna le poëme du *Dante*. Il ajouta 42 chapitres à l'Histoire de son père, et la continua. Nous avons aussi de lui, I. *Vies des hommes illustres de Florence*, avec de nombreuses et savantes notes, qui fut publiée à Venise en 1747, in-4°. II. *De origine civitatis Florentiæ, et ejusdem famosis civibus*. Philippe Villani mourut en 1404.

* IV. VILLANI (Nicolas), qui florissoit à Rome dans le 17e siècle, étoit un savant critique, et se distingua sur-tout par des poésies latines. On a de lui deux satires en latin, écrites avec beaucoup d'élégance; l'une commence *Dii vestram fidem*, sans nom d'auteur ni d'éditeur : on croit que ce fut le sénateur Dominique Molino, patricien de Venise, qui la fit imprimer; elle fut tirée à un très-petit nombre d'exemplaires. Son autre satire commence ainsi : *Nos canimus surdis*. Elle attira à son auteur l'envie, et lui fit beaucoup d'ennemis; elle se distingue comme la première par l'élégance du style. On a encore de Villani, I. *De laudibus Gregorii XV carmen*, Viterbii, 1621, in-4°. II. *Ragionamento dell' accademico Aldaneo sopra la poesia giocosa de' Greci, de' Latini, e de' Toscani con alcune poesie piacevoli*, Venezia, 1634, in-4°. Villani s'exerça aussi dans le genre épique. Il a composé un poëme, intitulé *la Fiorenza difesa*, mais qu'il n'acheva pas. Il mourut en 1641.

* V. VILLANI (Jacques), né à Fossoli, près de Modène, le 21 février 1605, s'adonna à l'étude de la jurisprudence et de l'état ecclésiastique. Il exerça sa profession à Rome, à Bologne, et particulièrement à Rimini, où il s'occupa d'histoire. En 1646, il fut auditeur de monseigneur Sacrati, nonce pontife. De retour à Rome, Villani fut nommé auditeur-général de la légation d'Avignon, et fut chargé ensuite de divers gouvernemens dans l'état pontifical, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut le 5 novembre 1690. On a de lui plusieurs morceaux insérés dans le recueil des historiens d'Italie, de Burmann; entre autre un intitulé *de Gestis episcoporum Ariminensium*.

VILLANOVANUS. *V.* SERVET.

I. VILLARET (Foulques de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de Villaret, son frère et son prédécesseur, avoit formé de s'emparer de l'île de Rhodes.

A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V il en vint à bout l'an 1310, chassa les Sarrasins, et se rendit encore maître de plusieurs îles de l'Archipel. Le convent de l'ordre fut transféré à Rhodes, et les hospitaliers furent depuis appelés Rhodiens, ou chevaliers de Rhodes. Les Turcs ayant assiégé cette île en 1315, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avoit rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers, indignés de son despotisme et de son luxe, l'obligèrent à se démettre, l'an 1319, entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. On lui donna pour dédommagement le prieuré de Capoue; mais il préféra d'aller demeurer en France auprès de sa sœur, dame de Tiran en Languedoc, où il termina sa carrière en l'an 1327.

II. VILLARET (Claude), né à Paris en 1715, de parens honnêtes, fit de bonnes études. Les passions de la jeunesse, qui l'agitèrent assez long-temps, l'empêchèrent d'abord d'en profiter. Il débuta dans le monde littéraire par un roman très-médiocre, intitulé *la Belle Allemande*. Il fit ensuite en société une *Pièce* qui fut jouée sans succès au théâtre français. Des affaires domestiques l'obligèrent, en 1748, de s'éloigner de Paris et de prendre le parti du théâtre. Il alla à Rouen, où sous le nom de Dorval il débuta par les rôles d'amoureux; il y joua ensuite le Glorieux, le Misanthrope, l'Enfant prodigue, etc. Il fut souvent applaudi à Compiègne pendant les voyages de la cour. Il sentit bientôt les dégoûts d'un état pour lequel il n'étoit pas né et qu'il n'avoit embrassé que par nécessité. En 1765 il renonça au théâtre à Liège, où il étoit à la tête d'une troupe de comédiens qui ne se soutenoient que par ses talens; et il se retira à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Il fut nommé premier commis de la chambre des comptes, et contribua beaucoup à mettre de l'ordre dans ce dépôt qui avoit été la proie des flammes en 1738. Ce travail l'arracha à ses dissipations et lui fit connoître les vraies sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presque en même temps secrétaire de la pairie et des pairs. Ces diverses occupations affoiblirent entièrement sa complexion, naturellement délicate. Une maladie de l'urètre dont il étoit affligé l'emporta au mois de mars 1766. Son caractère étoit excellent. Quoiqu'il fût extrêmement timide et par conséquent un peu sombre, il étoit avec ses amis doux, honnête, poli et d'un bon commerce. Sa continuation de l'*Histoire de France* commence au 8e volume par le règne de Philippe VI, et finit à la page 348 du 17e. Elle est pleine de recherches intéressantes et d'anecdotes curieuses; mais il n'est pas assez concis. On lui reproche des préfaces, des longueurs, des écarts, des détails rebattus dans toutes les histoires générales, et qui l'éloignoient de l'objet primitif, qui étoit l'histoire de la nation. Son style, élégant et plein de feu, est quelquefois trop abondant, trop poétique, et s'écarte de temps en temps de la grave simplicité de l'histoire. On a encore de lui des *Considérations sur l'art du Théâtre*,

1758, in-8°; ouvrage où il y a peu de réflexions neuves; et l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8°.

† I. VILLARS (André DE BRANCAS, seigneur de), d'une famille ancienne originaire de Naples, mais établie en France depuis 1399, s'étant laissé séduire par les partisans de la ligue, soutint le siége de Rouen contre Henri IV en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. Sully avoit été chargé de négocier avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation étoit sur le point d'être conclue, lorsqu'on persuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de sa personne pour le faire assassiner. Villars arrache sur-le-champ le traité des mains de Sully et le jette au feu. La modération de l'un calma les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci, et Villars, après avoir fait pendre l'auteur de l'imposture, signa son traité. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission et de son courage. Ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Dourlens le 24 juillet 1595 par les Espagnols, il fut tué de sang-froid et sans pitié par le peuple. Villars étoit brave, désintéressé, plein d'audace, incapable de dissimulation, indigné contre tout artifice, mais fier et emporté. Il avoit plusieurs traits de ressemblance avec Henri IV qui l'estimoit beaucoup. L'amiral n'ayant pas été marié, un de ses frères forma la branche des ducs de Villars Brancas.

† II. VILLARS (Louis-Hector, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi et de la toison d'or, gouverneur de Provence, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais en 1653, d'une famille originaire de Lyon qui remontoit au 16e siècle, et qui a donné cinq archevêques de suite à l'église de Vienne, et des hommes distingués dans la robe et dans l'épée. Louis-Hector étoit fils de Pierre de Villars, chevalier des ordres du roi, qui servit l'état avec distinction et comme militaire et comme ambassadeur dans diverses cours. Il porta les armes fort jeune; son courage et sa capacité annoncèrent dès-lors à la France un défenseur. Il fut d'abord aide-de-camp du maréchal de Bellefons, son cousin. Il servit ensuite, en 1672, en Hollande et se trouva au passage du Rhin. Au siège de Maëstricht, en 1673, il se lança dans la tranchée parmi quelques grenadiers, quoiqu'il fût alors cornette de chevau-légers. Louis XIV, témoin de son danger, crut devoir modérer une telle ardeur, et lui rappela, d'un ton sévère, qu'il avoit défendu aux volontaires, et sur-tout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans permission. « J'ai cru, Sire, répondit le jeune Villars, sans se troubler, que Votre Majesté me pardonneroit d'apprendre le métier de l'infanterie, sur-tout quand la cavalerie n'a rien à faire. » Au même siége, une poignée de gendarmes repoussoit les ennemis avec une intrépidité remarquable. « Qui donc commande ces gendarmes, demanda le roi? On lui répondit : Villars. Il semble, dit-il, que dès qu'on tire en quelque endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. » De semblables éloges lui furent donnés par Turenne et le grand Condé. En 1674, ce prince, prêt à livrer la bataille de Senef, lui entendit faire une ob-

servation si juste qu'il ne put s'empêcher de lui dire : « Jeune homme, qui vous en a tant appris? » A l'instant où Condé fit sonner la charge et tira son épée, « Ah! s'écria Villars, voilà ce que j'ai tant souhaité! je vois le grand Condé l'épée à la main! » Après s'être trouvé à plusieurs siéges et à différens combats, il attaqua sous les ordres du maréchal de Créqui l'arrière-garde de l'armée de l'empereur dans la vallée de Quekembacq au passage de Kinche en 1678. Il fit de si belles choses dans cette campagne que Créqui lui dit devant tout le monde : « Jeune homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt que personne. » Il se trouva la même année au siége et à la prise du fort de Kell, où il justifia cet éloge. Honoré du titre de maréchal de camp en 1690, il se distingua l'année d'après à Leuse, où 28 de nos escadrons triomphèrent de 60; et l'année suivante à Pfortsheim, où le duc de Wittemberg fut pris et son armée défaite. Après la paix de Ryswick, il alla à Vienne en qualité d'envoyé extraordinaire; mais il en fut rappelé en 1701. On l'envoya en Italie, où dès son arrivée il se signala par la défaite d'un corps de troupes qui vouloit l'enlever. De là il passa en Allemagne. A peine est-il arrivé qu'il passe le Rhin à la vue des ennemis, s'empare de Neubourg, et remporte à Fridelinghen par un mouvement habile, le 14 octobre 1702, une victoire complète sur le prince de Bade qui y perdit trois mille hommes tués sur la place. L'année d'après, il gagna une bataille à Hochstet de concert avec l'électeur de Bavière. Cet électeur n'avoit pas voulu d'abord combattre; il vouloit conférer avec ses généraux et avec ses ministres. « C'est moi qui suis votre ministre et votre général, lui dit Villars : vous faut-il d'autre conseil que moi quand il s'agit de donner bataille? » Il la donna en effet et fut vainqueur. De retour en France il fut envoyé au mois de mars 1704 commander en Languedoc, où depuis deux ans les fanatiques, appuyés par des puissances étrangères, avoient pris les armes et commettoient des violences extrêmes. « Je tâcherai, dit-il, à Louis XIV, de terminer par la douceur des malheurs où la sévérité me paroît non-seulement inutile, mais dangereuse. » En effet, le maréchal de Villars eut le bonheur de réduire les rebelles autant par la prudence que par la force, et sortit du Languedoc au commencement de 1705, avec la consolation d'y avoir remis le calme. Villars, nécessaire en Allemagne pour résister à Marleborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étoient sur la Moselle, où il déconcerta tous les projets des ennemis. Après les avoir obligés de lever le blocus du Fort-Louis, il remporta une victoire, en 1707 à Stolhoffen, et y trouva 166 pièces de canon. Il traversa ensuite toutes les gorges des montagnes et tira de l'empire plus de dix-huit millions de contributions. Le Dauphiné fut en 1708 le théâtre de ses exploits; l'habile général fit échouer tous les desseins du duc de Savoie. « Il faut, disoit un jour ce prince éclairé, que le maréchal de Villars soit sorcier, pour savoir tout ce que je dois faire; jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin. » Après la campagne, Louis XIV dit à Villars : « Vous m'aviez promis de défendre Lyon et le Dauphiné; vous êtes homme de parole, et

je vous en sais bon gré. — Sire, répondit le maréchal, j'aurois pu mieux faire si j'avois été plus fort. » Rappelé en Flandre, il battoit les ennemis à Malplaquet près de Mons en 1709, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour se faire administrer le viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pas pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. » On prétend que lorsqu'il partit pour rétablir les affaires de la France, madame la duchesse de Villars voulut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le maréchal rejeta ce conseil timide. « Si j'ai, dit-il, le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandre avant moi : si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne. » Il eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément le 24 juillet 1712 sur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut pour le forcer. La chose étoit difficile; mais Villars ne désespéra pas d'en venir à bout. « Messieurs, dit-il à ceux qui étoient autour de lui, les ennemis sont plus forts que nous; ils sont même retranchés. Mais nous sommes Français : il y va de l'honneur de la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple. Après avoir ainsi parlé, il se met à la tête des troupes qui, excitées par son exemple, font des prodiges et battent les alliés commandés par le prince Eugène. Villars sut vaincre et profiter de sa victoire. Il emporta avec la plus grande célérité Marchiennes, le fort de Scarpe, Douay, le Quesnoy, Bouchain. Ses succès hâtèrent la paix. Elle fut conclue à Rastadt le 6 mai 1714, et le maréchal y fut plénipotentiaire. Après la mort de Louis XIV, le vainqueur de Denain conserva d'abord son crédit à la cour, qui avoit besoin de ses talens et de ses lumières. Il fut fait président du conseil de guerre en 1715, et admis au conseil de régence en 1718. Au milieu des intrigues qui agitèrent ce temps orageux, Villars garda une neutralité qui augmenta la considération dont il jouissoit et nuisit à sa faveur. Mais quand le bouleversement occasionné par le système de Law eut affligé la moitié de la France, Villars crut devoir mettre sous les yeux du régent la fortune incroyable d'une foule de traitans, la cherté affreuse des vivres, la diminution des revenus de l'état, la perte du crédit public. Law, le premier auteur de tous ces maux, avoit tâché de gagner l'esprit du maréchal, et n'avoit pu y réussir. Il fut enfin renvoyé, et Villars contribua au choix de son successeur, Pelletier de La Houssaie, le septième administrateur des finances depuis Louis XIV, et dans l'espace de cinq ans. Lorsqu'après la mort du duc d'Orléans, en 1723, le gouvernement général des affaires passa entre les mains du duc de Bourbon, Villars entra dans tous les conseils. Sa fortune à cette époque sembloit ne pouvoir plus s'accroître. Maréchal de France, duc et pair, gouverneur de Provence, grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, membre des conseils et académicien, il avoit tout ce qui peut satisfaire l'ambition et irriter l'envie. Il eut part à toutes les affaires de ces temps-là, marqués principalement par les défiances semées entre la cour de France et celle

d'Espagne, par les liaisons de celle-ci avec la maison d'Autriche, par les intrigues pour l'en détacher, par les contrariétés dans le conseil. Tous ces mouvemens aboutirent, en 1731, à un traité entre l'empereur, l'Angleterre et l'Espagne; et la France se trouva abandonnée de tous ses alliés. Enfin la guerre ayant été allumée en 1733, Villars fut envoyé en Italie après avoir été déclaré général des camps et armées du roi. Ce titre n'avoit point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paroît en avoir été honoré le premier. A 82 ans Villars partit pour le Milanais. Il arriva au camp de Pisighitone le 11 novembre 1733, et se rendit maître de cette place par capitulation après 12 jours de tranchée ouverte. Un officier général, lui représentant pendant ce siége, qu'il s'exposoit trop : « Vous auriez raison si j'étois à votre âge, répond le maréchal; mais à l'âge où je suis j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager ni négliger les occasions qui pourroient me procurer une mort glorieuse. » L'affoiblissement de ses forces ne lui permit de faire qu'une campagne; mais cette campagne fraya le chemin de la victoire. Comme il s'en retournoit en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin. Son confesseur l'exhortant à la mort, lui dit, à ce qu'on prétend, que Dieu lui avoit fait de plus grandes graces qu'au maréchal de Berwick qui venoit d'être tué d'un coup de canon au siége de Philipsbourg. « Quoi! répondit le héros mourant, il a fini de cette manière! Je l'ai toujours dit, qu'il étoit plus heureux que moi. » Il expira peu de temps après, le 17 juin 1734. « Cette réponse, dit Duclos, est bien dans le caractère de Villars, qui mouroit dans son lit à la tête d'une armée. Mais je doute qu'il l'ait faite. Il n'est guère possible qu'il ait appris à Turin le 17 juin, jour de sa mort, celle de Berwick tué le 12 en Allemagne. » Quoi qu'il en soit, il expira le jour que nous venons de marquer 1734, à 82 ans. C'est un bruit populaire, qu'il soit né et qu'il soit mort dans la même ville et dans le même appartement. Lorsque le prince Eugène apprit cette mort, il dit : « La France vient de faire une grande perte. qu'elle ne réparera pas de long-temps. Le maréchal de Villars étoit un homme plein d'audace et de confiance, et d'un génie fait pour la guerre. Il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, et ce qui étoit plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parloit avec la même hardiesse qu'il servoit. On lui reprochoit de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur. Il parloit de lui-même comme il méritoit que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenoit congé pour aller commander toute l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous laisse au milieu des miens... » Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'état, appelé *système* : « Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis de l'état. » Il écrivit à Chamillard : « J'apprends que le roi vient de faire dix maréchaux de France; je souhaiterois qu'il eût fait autant de bons généraux d'armée. Vous avez une tâche plus difficile que de gérer les finances, c'est d'étu-

dier les hommes qui n'approchent jamais du roi et de vous qu'avec un masque sur le visage.... Les serviteurs fidèles grondent souvent, écrivoit-il à madame de Maintenon; les courtisans seuls approuvent tout. » Ses discours, où il mettoit le même courage que dans ses actions, rabaissoient trop les autres hommes déjà assez irrités par son bonheur. Aussi, avec de la probité et de l'esprit il n'eut jamais l'art de se faire valoir ni celui de se faire des amis. Dès son entrée au service, il s'étoit fait remarquer par une bravoure à toute épreuve. On le pressoit inutilement en 1677 du prendre une cuirasse pour une action, qui selon toutes les apparences devoit être vive et meurtrière. « Je ne crois pas, répondit-il tout haut en présence de son régiment, ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens-là.... » Villars regarda toujours comme un devoir de se trouver aux endroits les plus dangereux pour encourager les autres par son exemple. Il dit en 1703 à quelqu'un qui l'exhortoit à se ménager, « qu'un général devoit s'exposer autant qu'il exposoit les autres. » Le maréchal de Villars étoit de l'académie française, où il fut reçu en 1714, couvert des lauriers de ses victoires. Aussi La Chapelle, en répondant à son discours de réception, lui dit : « La fortune devoit mettre Cicéron à ma place pour répondre à César. » Le maréchal de Villars fut presque le dernier des héros français; car dans la guerre de 1741 les victoires ne furent remportées que par des généraux étrangers; et il nous fallut un Saxon pour gagner des batailles, et un Danois pour prendre des villes. La guerre de 1756 prouva encore plus notre décadence dans l'art militaire. Le maréchal de Villars avoit été président du conseil de guerre sous la régence. On a imprimé en Hollande les Mémoires du maréchal de Villars, en 3 vol. in-12. Le premier est absolument de lui; les deux autres sont d'une autre main. *Voyez* MARGON. Mais on a quelque chose de meilleur dans la *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même et publiée par Anquetil, quatre volumes in-12, 1784. On trouve dans ce recueil intéressant les *Lettres*, les *Souvenirs* et le *Journal* même d'Hector de Villars, que l'éditeur n'a communiqués au public qu'après les avoir mis en ordre. Les anecdotes qu'on y trouve sont propres à faire connoître de Villars. *Voyez* VENDÔME.—Le duc de VILLARS, son fils, gouverneur de Provence, est mort sans postérité masculine.

III. VILLARS (Honorat DE SAVOIE, marquis de), maréchal de France en 1571, et amiral en 1572, étoit fils de René, bâtard de Philippe II, duc de Savoie. Il secourut Corbie et se signala aux batailles de Saint-Denys et de Montcontour. Il mourut à Paris en 1580, ne laissant qu'une fille mariée en premières noces au maréchal de Montpesat, et en secondes au duc de Mayenne.

IV. VILLARS (l'abbé DE MONTFAUCON de), d'une famille noble de Languedoc, étoit cousin-germain du célèbre dom de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où son talent pour la chaire lui donnoit des espérances. Il y plut par les agrémens de son caractère et de son esprit. Il se fit sur-tout connoître par son *Comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. Villars n'y a mis que la façon; le fonds a

été puisé dans le livre de Borri, intitulé *la Chiave del Gabinetto*. Cette petite production est écrite avec assez de finesse. L'auteur y dévoile agréablement les mystères de la prétendue cabale des frères de la Rose-Croix. Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. L'abbé de Villars se préparoit cependant à donner une suite à son *Comte de Gabalis*, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1674, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. « Les rieurs, dans un affaire si triste, raconte l'auteur des Mélanges, connu sous le nom de Vigneul-Marville, dirent que c'étoient des gnomes et des sylphes déguisés qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les secrets de la cabale. On a encore de lui un assez mauvais *Traité de la Délicatesse*, in-12, en faveur du père Bouhours, et un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans foiblesse*, qui est très-médiocre.

* V. VILLARS (Elie Col de), médecin, né à La Rochefoucauld en 1675, et mort le 26 juin 1747, étudia à Paris, fut 18 ans médecin du roi au châtelet, de l'hôtel-Dieu, de l'hôpital des incurables, et professeur de chirurgie. On a de lui, I. *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine*, Paris, 1764, in-12. II. *Dictionnaire français et latin des termes de médecine et de chirurgie*, 1741, 1760, in-12.

I. VILLE (Antoine de), né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, se distingua dans le génie et les fortifications. On a de lui, I. Un *Livre de Fortifications*, in-12, qu'il publia à l'âge de 31 ans. II. Le *Siége de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-folio. III. Le *Siége d'Hesdin*, 1639, in-folio, etc. Ces ouvrages étoient estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

II. VILLE (Jérôme-François marquis de), Piémontais, servit sous le duc de Savoie, où il signala son courage et ses lumières. Il avoit le grade de lieutenant général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappela en 1678. Il quitta l'île le 22 avril, au grand regret des soldats et des officiers qui comptoient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires* sur le siége de Candie, Amsterdam, 1671, en deux vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siége fameux.

III. VILLE (Arnold de), du pays de Liége, fit exécuter en 1687 la machine de Marly. On prétend qu'il avoit surpris le secret de cette machine d'un de ses compatriotes nommé Rendequin Sualem. Ce dernier, mort en 1708, âgé de 64 ans, est qualifié seul inventeur de la machine de Marly dans son épitaphe qui se voyoit dans l'église de Bougival près de Marly. Il peut en avoir conçu les premières idées qui ont été perfectionnées par Arnold de Ville.

IV. VILLE (André-Nicolas de), né en 1662, s'attacha au maréchal de Vauban, et devint un ingénieur célèbre. Il fortifia Mont-Dauphin, Embrun et Queyras. Fixé à Lyon, il y ouvrit près de cette ville le chemin de la montagne de Tarare jus-

qu'alors impraticabls. On lui doit les casernes de Montbrison et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il mourut en 1741. L'un de ses ancêtres fut le premier qui parvint, le 26 juin 1492, sur le sommet du Mont-Aiguille en Dauphiné, appelé jusqu'alors la montagne inaccessible. Ce dernier étoit gouverneur de Montélimar, et suivit Charles VIII daos sa célèbre expédition d'Italie.

* V. VILLE (l'abbé de la), de l'académie française, mort en 1774 dans un âge assez avancé, fit ses premières études chez les jésuites; ses heureuses dispositions n'échappèrent pas à l'œil de ses maîtres, qui n'oublièrent rien pour l'attirer à eux, et qui surent y parvenir. Il entra donc dans cette société, dont le sort fût toujours d'essuyer ou de susciter des orages. Il aimoit le travail et les lettres; peut-être même l'esprit dominant du corps dont il étoit membre n'étoit-il pas tout-à-fait étranger à son caractère : mais il sentit que le sacrifice de la liberté n'est raisonnable, et ne peut même avoir un véritable prix qu'autant qu'il se fait toujours librement. Il ne voulut point lier le système de sa vie à la volonté d'un moment; il sortit de la société des jésuites. Peu de temps après, ayant accompagné Fénélon, ambassadeur en Hollande, il fut employé avec le caractère de ministre dans des négociations importantes et délicates. L'abbé de La Ville auroit pu espérer les plus grands succès dans la carrière des négociations, lorsqu'il se vit appelé à l'emploi de premier commis des affaires étrangères. Comme il avoit fait une étude approfondie de la langue, le style de ses dépêches étoit noble, simple et correct, tel, en un mot, qu'il doit être lorsqu'on fait parler des hommes d'état, qui, toujours occupés de grands objets, ne doivent avoir que de grandes idées. Sa conversation étoit assaisonnée de mots et de réflexions qui supposoient une grande connoissance des affaires, et la connoissance plus rare et plus nécessaire encore des hommes par qui les grandes affaires sont conduites. Près de quarante années de services utiles parurent mériter une distinction : le titre de directeur des affaires étrangères fut créé pour lui; et presque en même temps on l'éleva aux honneurs de l'épiscopat. Il fut fait évêque de Tricomie, *in partibus*. On a de lui son *Discours* de réception à l'académie française, et un grand nombre de *Mémoires* qui sont dans le dépôt des archives du ministère des relations extérieures. M. Suard, son successeur à l'académie, a prononcé son éloge. *V.* GRAND, n° III.

* VI. VILLE (V. de), fils d'un laboureur de Tiberville près Bernay, servit d'abord dans le bataillon *dit* de la Montagne, envoyé de Rouen contre les Vendéens, passa dans leurs rangs et fit la guerre avec eux jusqu'à la pacification. Ayant perdu le goût du travail et contracté de funestes habitudes, il se mit à la tête d'une troupe de brigands et pilla les diligences. Vivement poursuivi par les tribunaux, il passa à Londres, d'où il revint avec Georges en 1804, fut arrêté avec lui, condamné à mort le 21 prairial (8 juin) et exécuté le 5 messidor an 12 (24 juin 1804). Il cria vive le roi en montant à l'échafaud. Il étoit âgé de 31 ans.

VILLEBÉON (Pierre de),

d'une maison illustre de France, devint chambellan par la mort de son frère aîné, Gautier de Villebéon, et fut ensuite ministre d'état du roi saint Louis. Il rendit à ce prince les services les plus importans, le suivit dans ses voyages d'outre-mer et fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires. Après avoir fait des prodiges de valeur dans les guerres d'outre-mer, il mourut à Tunis en 1270, sans avoir été marié.

I. VILLEDIEU (Alexandre de), religieux franciscain du 13e siècle, fut auteur du *Doctrinale puerorum*, ouvrage de grammaire élémentaire qu'Alde Manuce imprima à Venise dès 1476.

II. VILLEDIEU. *V.* JARDINS.

VILLEFORE (Joseph-François BOURGOIN de), d'une famille noble de Paris, vit le jour le 24 décembre 1652. Pour se livrer plus librement à son goût pour la vie tranquille et pour l'étude, il passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de Saint-Sulpice; mais son mérite le décela, et il fut admis en 1706 dans l'académie des inscriptions. Il s'en retira de lui-même en 1708, sous prétexte que la foiblesse de son tempérament ne lui permettoit pas d'en suivre les exercices. Il alla ensuite se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il passa le reste de sa vie, que la mort termina le 2 septembre 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages du premier genre sont, I. La *Vie de saint Bernard*, in-4°. Elle est écrite avec une simplicité noble. II. Les *Vies des Sts. Pères des déserts d'Orient*, en 2 vol., puis en 3 in-12. III. Les *Vies des Saints Pères des deserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnauld d'Andilly dans le même genre. IV. La *Vie de Ste. Thérèse*, avec des *Lettres choisies* de la même sainte, in-4° et en 2 vol. in-12. V. *Anecdotes* ou *Mémoires secrets* sur la constitution *Unigenitus*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, entrepris à la prière du cardinal de Noailles, est semé de portraits tracés avec assez de fidélité. Les menées du jésuite Le Tellier pour desservir ce cardinal auprès de Louis XIV y sont bien dévoilées. Le style, quoiqu'un peu négligé, est en général agréable et coulant. Il y a quelques faits qui paroissent hasardés, d'autres trop satiriques: aussi ces mémoires furent-ils supprimés par arrêt du conseil, de même que la *Réfutation* qui en a été faite par Lafiteau, évêque de Sisteron. Au reste, les anecdotes de la constitution ne sont en plusieurs endroits qu'un abrégé du journal de l'abbé d'Orsanne. VI. La *Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon*, duchesse de Longueville, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1739, en 2 vol. petit in-8°..... Les traductions de Villefore sont, I. Celles de plusieurs ouvrages de *saint Augustin*, des *Livres de la Doctrine chrétienne*, in-8°; de ceux *de l'Ordre* et *du Libre-arbitre*, in-8°; des *trois Livres contre les Philosophes académiciens*, du *Traité de la Grace* et *du Libre-arbitre*, in-12, et du *Traité de la vie heureuse*, in-12. II. Celles de plusieurs ouvrages de *St. Bernard*; des *Lettres*, deux vol. in-8°; et des *Sermons choisis*, in-8°, avec des *notes* qui servent à éclaircir le texte. III,

Celles de plusieurs ouvrages de Cicéron ; des *Entretiens sur les Orateurs illustres*, in-12 ; et de toutes les *Oraisons*, en 8 vol. in-12. Ces différentes versions ont été bien accueillies. Elles ont presque toujours le mérite de la fidélité et quelquefois celui de l'élégance ; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction et des périphrases languissantes.

† VILLEFROY (Guillaume de), prêtre, docteur en théologie, né à Paris le 5 mars 1690, mourut professeur d'hébreu au collége royal en 1777. Il avoit été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'étoit un homme d'étude et laborieux. On a de lui, *Lettres de M. l'abbé de*** à ses Elèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12 ; et d'autres *Ecrits* réfutés par Ladvocat et le Père Houbigant. En introduisant dans la Bible un système grammatical, on a paru craindre qu'il n'en altérât la simplicité et le sens. On lui doit encore, *Essai de Cantiques arméniens*, et le *Catalogue* des livres tant imprimés que manuscrits de la bibliothèque impériale.

VILLEGAGNON (Nicolas DURAND de), chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise d'Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte dont il a donné une *Relation* française, 1553, in-8°, ou en latin, in-4°. Né pour les entreprises singulières, il tenta de se former une souveraineté vers le Brésil en Amérique. Il s'établit dans l'île de Coligny. Ayant annoncé qu'on vouloit en faire une retraite pour les réformés, il eut d'abord beaucoup de colons ; mais s'étant avisé de les contredire sur leur croyance, ils l'abandonnèrent. Les Portugais s'emparèrent du fort qu'il avoit fait bâtir pour protéger sa colonie. Villegagnon, après avoir fait jeter dans la mer le ministre protestant et quelques mutins, abandonna l'île, et, après une navigation fort périlleuse, aborda vers la fin de mai 1558 sur les côtes de Bretagne. Il mourut en décembre 1571, dans sa commanderie de Beauvais en Gâtinois. On a de lui plusieurs *Ecrits* contre les protestans, qui prouvent qu'il avoit plus de talens pour la guerre que pour la controverse.

* I. VILLEGAS (Ferdinand Ruiz de). Cet auteur, disciple de L. Vivès, ami de Budé, grand admirateur d'Erasme dont il a célébré la mémoire par plusieurs épitaphes, étoit tombé dans le plus profond oubli, quand en 1700 Emmanuel Martinus déterra dans la bibliothèque du marquis de Villa-Torcas un Mss. de ses poésies latines. Frappé de leur élégance, il résolut de les publier. Il chercha inutilement des renseignemens sur ce poète dans tous les auteurs espagnols contemporains. Il ne put pas réussir mieux à s'en procurer dans la ville de Burgos, sa patrie : mais il a recueilli sur Villegas plusieurs détails intéressans tirés de ses ouvrages mêmes. Voici le titre sous lequel ils ont paru : *Ferd. Ruizii Villegasi Burgensis, quæ extant, opera ; Emm. Martini, Alonensis decani, studio emendata. A Bern. Andr. Lama iterum recognita ac recensita nunc primum prodeunt*, Venetiis, 1734, in-8°.

II. VILLEGAS. *V.* QUEVEDO.

* III. VILLEGAS (don Esteban Manuel), poète espagnol, naquit à Nagera, dans la province de la Rioxa, en 1595. Après avoir étudié le droit à Salamanque, il se livra tout entier à son goût pour les belles-lettres et la poésie, et devint, jeune encore, un des premiers poëtes de sa nation. A l'âge de 14 ans il fit une traduction en vers espagnols d'Anacréon, des meilleurs morceaux d'Horace, et composa ses *Erotiques*, où l'on trouve réunies les idées voluptueuses d'Anacréon, au naturel de Théocrite. Villegas termina sa carrière à Nagera le 3 septembre 1669. On a de lui, I. Les *Erotiques*, Nagera, 1618. Elles furent réimprimées plusieurs fois. Don Nicolas de Azara s'occupa long-temps avant sa mort d'en donner une édition; on ignore si elle a été publiée. II. *Variæ Philologiæ*, *sive Dissertationum criticarum*. Cet ouvrage, écrit de la main de l'auteur, ne vit jamais le jour. On ignore également si le savant père Sarmiento, qui possédoit ce précieux manuscrit en 1770, le fit imprimer. La bibliothèque de Cuença possédoit aussi quelques manuscrits de cet auteur; savoir : Un *Recueil de Lettres politiques et littéraires*, adressées à don Lorenzo Ramirez de Prado. Une *Satire* contre la corruption des mœurs de son temps, et une *Traduction* de la tragédie d'Euripide intitulée *Hippolyte*. Villegas a laissé aussi une excellente traduction en prose et en vers du *Traité de la Consolation* de Boëce. Cette traduction, imprimée à Madrid en 1680, est devenue très-rare. Don Nicolas Antonio paroît même n'en avoir pas eu connoissance, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa Bibliothèque.

* VILLEGOMBLAIN (François Racine, seigneur de) nous a laissé ses *Mémoires* bons à consulter des troubles arrivés en France sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Il servit avec distinction sous ces trois règnes. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris, 1667, 2 vol. in-12.

VILLEHARDOUIN (Geofroi de), chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, et cultiva les lettres dans un siècle ignorant et barbare. On a de lui l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Français en* 1204, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-fol., 1657. Les exemplaires en grand papier sont préférés au petit. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté et de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits et des circonstances.

* VILLEMERT (Pierre-Joseph Boudier de), avocat, né à Alençon en 1716, a publié, *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12 : cet ouvrage frivole est écrit avec assez de correction et de facilité. Son *Ami des femmes*, dont la dernière édition est de 1791, in-8°, plus sérieux, renferme d'excellens conseils que le sexe ne suivra pas, mais qu'il lui seroit avantageux de suivre. Il a été traduit en espagnol. Ses autres ouvrages sont, I. *Abrégé historique et généalogique de la maison de Seyssel*, 1739, in-4°. II. *Réflexions sur quelques vérités importantes*, où on ne trouve rien de nouveau. III. *L'Andrométrie, ou Examen philosophique de l'homme*, 1753, in-12. IV. *Examen de la question proposée sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12. V. *Le monde joué*, 1753, in-12. VI. *L'ir-*

religion dévoilée, ou la philosophie de l'honnête homme, 1774, in-12. VII. *Le nouvel ami des femmes*, Paris, 1779, in-8°. VIII. *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*, 1785-86, 4 vol. in-16. Villemert a aussi *travaillé* au Journal de l'Avant-Coureur en 1760.

* VILLEMET (Pierre-Remy), directeur du jardin botanique de Nancy, naquit à Hornoy, village de la Lorraine, l'an 1736. Le spectacle des champs, que dans son enfance il avoit eu constamment sous les yeux, décida son goût pour l'étude des sciences naturelles. Il avoit observé longtemps avant de consulter les livres auxquels il ne dut que sa seconde instruction. Il a publié les ouvrages suivans, qui ont eu l'approbation des connoisseurs, I. *Matière médicale indigène*, etc., in-8°, avec le doct. Coste: elle a eu trois éditions. II. *Pytographie économique des plantes de la Lorraine*, ouvrage couronné par l'académie de Nancy, in-8°, 1779. III. *Lichénographie, ou histoire des lichens utiles dans la médecine et dans les arts*, in-8°, 1787. IV. *Monographie pour servir à l'histoire naturelle et botanique de la famille des plantes étoilées*, couronné par l'académie de Dijon, in-8°, 1790. V. *Dictionnaire pharmaceutique de l'Encyclopédie méthodique*, in-4°. VI. *Catalogus plantarum horti botanici Nanceiensis*, in-8°, 1802. VII. *La Flore de la Lorraine*, etc.; et une foule de *Dissertations* et de *Mémoires* dans les journaux scientifiques et les recueils des académies. Quand sa Flore parut, il apprit qu'un jeune littérateur de Nancy (M. Justin Lamoureux) en avoit préparé une notice pour être insérée dans les journaux, et qu'en rendant justice aux travaux de son compatriote Buchoz, il faisoit sentir la supériorité de l'ouvrage publié par Villemet. Celui-ci s'empressa d'exiger qu'on retranchât cette observation très-vraie; mais qui pouvoit affliger un vieillard à qui, dans une autre circonstance, il fit passer des secours pécuniaires. Villemet, doué d'un cœur excellent, étendoit même aux animaux sa bienveillance. On a remarqué qu'il recherchoit avec soin tous les faits que présente l'histoire naturelle à l'appui de leur sensibilité. La perte de son fils, mort à Seringapatam, et qui donnoit de si grandes espérances, fut pour lui une source continuelle de larmes et empoisonna le reste de ses jours; il mourut à Nancy le 21 juillet 1807.

VILLEMOT (Philippe), né à Châlons-sur-Saône en 1651, fut curé de La Guillotière de Lyon, et se fit connoître par son savoir en astronomie. Son *Explication du mouvement des planètes*, imprimée en 1707, in-12, eut beaucoup de succès. Malezieu l'attaqua. Le médecin Rey le défendit, et il fut traduit en latin par Camille Falconet. Villemot avoit un goût si prononcé pour les mathématiques, que son expression favorite à la lecture d'un morceau éloquent de prose ou de poésie étoit : « Cela est beau comme une équation. » Il mourut le 11 octobre 1713.

* I. VILLENA (Henri, marquis de), grand-maître de l'ordre de Calatrave, né vers l'année 1380, étoit parent de Ferdinand *dit* Le Juste, roi d'Aragon; mais il est plus connu par son mérite personnel que par sa haute naissance. Versé dans la philosophie et les mathématiques, il excelloit

aussi dans la poésie espagnole, dont on le considère comme le créateur. Son rang et son mérite lui attirèrent des persécutions qui le forcèrent à abandonner la cour et à se retirer à sa maison d'Yniessa; où il consacra tous ses momens aux belles-lettres. Villena mourut en 1434. On a de lui, I. *La gaie science*, ou *Histoire des troubadours*. II. *Les travaux d'Hercule*. III. *Commentaires* sur l'Enéide. Ces commentaires sont peu propres à éclaircir les passages difficiles de Virgile. Il a laissé de plus une *traduction* en espagnol du Dante, et un *recueil de poésies* éparses dans des collections de son temps. Tous ces écrits sont très-estimés et placent Villena au premier rang parmi les écrivains espagnols du 15e siècle.

II. VILLENA. *V.* PACHECO.

† I. VILLENEUVE (Huon de), troubadour célèbre, fut auteur de beaucoup de *romans* qui firent les délices de nos aïeux. On lui attribue ceux de *Renaud* de Montauban, de *Guiot* de Nanteuil, d'*Aie* d'Avignon. Il écrivoit, à ce que l'on croit sous le règne de Philippe-Auguste. Dans le poëme de Renaud, l'auteur fait mention des plus illustres Croisés, et entre autres des comtes de Rames, de Galerans de Saïte, de Geoffroi de Nazaret, tous barons d'Outremer, qui se signalèrent lors de la prise de Jérusalem par Saladin. L'histoire place cet événement en l'an 1200, et l'on croit que Huon-de-Villeneuve mourut environ ce temps-là. Le ton de sa poésie est plus grave que celui des autres troubadours de son temps. Il est parlé de ce troubadour dans le président Fauchet et dans la Bibliothèque française de La Croix-du-Maine et de du Verdier Vau-Privas.

† II. VILLENEUVE (Hélion de), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidoit alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII, qui le connoissoit également courageux et habile. Son élection se fit à Avignon en 1319. Le premier soin du nouveau grand-maître fut d'assembler un chapitre général à Montpellier. On prétend, au rapport de plusieurs historiens, que ce fut dans cette assemblée qu'on divisa le corps de l'ordre en différentes langues ou nations, et qu'on attacha à chaque langue des dignités particulières et les commanderies de chaque nation. Villeneuve ayant terminé ce chapitre, se rendit à Rhodes vers l'an 1332, et il y vécut en prince qui sait gouverner. La ville et l'île entière lui furent redevables d'un bastion qu'il fit élever à ses dépens à la tête d'un faubourg. A cette sage précaution, le grand maître ajouta le secours d'une garnison nombreuse qu'il entretint constamment de ses propres deniers. D'ailleurs sa présence et sur-tout ses bienfaits attirèrent à Rhodes un grand nombre de chevaliers; cette île devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galères pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les infidèles. Différens abus s'étoient glissés dans l'ordre, et le pape Clément VII en avoit été instruit. Villeneuve fit différens réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter des draps qui coûtassent plus de deux florins l'aune et demie. On leur interdit la pluralité des mets et l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de temps après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le

grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bientôt Villeneuve; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, par son économie, et qui pendant son magistère acquitta toutes les dettes de la religion. » Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, et sur-tout lorsqu'il réduisit l'île de Lango, révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeler Manlius, parce qu'il dépouilla de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avoit combattu et terrassé un monstre qui infestoit Rhodes. Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'île: une église où il fonda deux chapelles magistrales, et un château qui portoit son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastère de chartreuses dans le diocèse de Fréjus, où sa sœur Roseline de Villeneuve fut prieure. La maison dont étoit le grand maître de Rhodes, alliée à la famille de Bourbon et distinguée par l'illustration des grandes dignités, a produit un grand nombre de personnages recommandables, tels que Romée de VILLENEUVE, premier ministre de Raimond Béranger, comte de Provence, mort en 1250. C'est à lui qu'on doit le mariage de Béatrix de Provence avec Charles de France, comte d'Anjou, qui procura la réunion du comté de Provence à la couronne.—Guillaume-Louis DE VILLENEUVE, seigneur de Sorenon, premier marquis de Trans, étoit chambellan de Charles VIII et un des généraux de ses armées navales. Nous finirons cette liste honorable par Christophe DE VILLENEUVE Bargemont, seigneur de Bargemont et de Vauclause (et non Vaucluse, comme le dit le président Hénault). Lorsque Charles IX et ses dangereux conseillers eurent résolu de verser dans toute la France le sang des calvinistes, le comte de Carces, commandant en Provence, députa Villeneuve à la cour pour obtenir la révocation de cet ordre sanguinaire. Dans la première audience qui lui fut accordée le roi fut inflexible. Villeneuve ne se découragea point et attendit un moment plus favorable. En effet, Charles IX l'ayant fait appeler une seconde fois, lui dit: « Vous direz au comte de Carces de ne pas faire ce que je lui ai commandé par La Molle, d'autant que j'ai résolu de faire une entreprise de grande importance; et si l'on faisoit la tuerie, cela pourroit détourner la mienne. » Villeneuve retourna sur-le-champ en Provence, où il fut reçu comme un Dieu sauveur; et cette province, graces à son zele, fut préservée du carnage dont une partie de la France fut souillée. Après s'être signalé par d'autres actes de courage et de générosité, il mourut en 1615, laissant plusieurs enfans qui montrèrent, comme leur père, l'alliance des vertus civiles avec la valeur guerrière. Le service rendu à la Provence par Christophe de Villeneuve est consigné dans plusieurs historiens. *Voyez* l'Histoire de Provence, par Gaufridi; les Mémoires sur les hommes illustres de Provence, par Bougerel; la Galerie du seizième siecle, par Mayer, etc., etc. La famille de Villeneuve subsiste encore et s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont connues par les dénominations de *Trans*, de *Bargemont*, de *Flayose*, d'*Esclapon*. Enfin, l'ordre de Malte doit à la maison de Villeneuve plus de cent chevaliers, et l'Église un grand nombre de prélats

dont les lumières ont égalé les vertus.

III. VILLENEUVE (Humbert de), baron de Joux près Tarare en Lyonnais, se distingua par son savoir. Il passa successivement de la place de conseiller au grand-conseil à celle de second président au parlement de Toulouse, et à celle de premier président au parlement de Bourgogne. Louis XII lui confia diverses négociations importantes auprès des Suisses et de la république de Venise, et l'envoya à l'assemblée d'Orléans pour s'opposer aux entreprises de Jules II. Les Suisses l'ayant fait prisonnier, le duché de Bourgogne le racheta de ses propres deniers. Il mourut le 18 juillet 1515. A sa mort, le parlement de Dijon assista à ses obsèques.

IV. VILLENEUVE (N.), maître de musique de la cathédrale d'Aix, est auteur de celle de la PRINCESSE ELIDE, opéra de l'abbé Pellegrin, représenté en 1728, et qui eut quelque succès à l'époque où elle parut.

V. VILLENEUVE (Gabrielle-Susanne BARBOT veuve de Jean-Baptiste de GAALON de), morte le 29 décembre 1755, avoit de l'esprit et de l'aménité. Son mari étoit lieutenant colonel d'infanterie. Elle s'exerça dans le genre romanesque et elle eut à cet égard quelques succès. On a d'elle, I. *La Jeune Américaine* ou *les Contes Marins*, quatre parties in-12. II. Le *Phénix conjugal*, in-12. III. Le *Juge prévenu*, in-12. IV. Les *Contes de cette année*, in-12. V. Les *Belles solitaires*, en trois parties in-12. VI. Le *Beau-Frère supposé*, quatre parties in-12. VII. *Mesdemoiselles de Marsange*, in-12. VIII. Le *Temps et la Patience*, 2 vol. in-12. IX. *La Jardinière de Vincennes*, en cinq brochures in-12. Ce dernier roman, qui a eu plusieurs éditions, est le plus lu. C'est un tableau des caprices de l'amour et de la fortune, sans force et sans coloris; mais les situations attendrissantes, la noblesse des sentimens, la justesse des réflexions rachètent le défaut de la foiblesse et de l'incorrection du style. Ses autres romans ont à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les plans n'ont rien de neuf; les événemens n'y sont pas toujours vraisemblables, et l'auteur les chargeant de détails minutieux et de réflexions longuement exprimées, affoiblit l'intérêt qu'on y trouveroit en les lisant.

VI. VILLENEUVE (Arnaud de). *Voyez* ARNAUD, n°. IV.

VII. VILLENEUVE. *V.* BRANCAS, n°. III. *et* LUCO.

VILLEPATOUR. *V.* TABOUREAU.

VILLER (Michel). *Voyez* VILLERMAULES.

* VILLERMAULES *dit* VILLERS (Michel), prêtre du diocèse de Lausanne en Suisse, naquit en 1667 au village de Charmey d'une famille ancienne et des plus considérables du canton : on le confia d'abord à un curé qui le forma à la piété et aux lettres humaines. On remarquoit dès-lors dans ce jeune homme un caractère de droiture, d'humilité et de douceur qu'il a conservé toute sa vie. On le fit ensuite étudier chez les jésuites de Fribourg, après quoi on l'envoya au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, où il fit son cours de théologie, et auquel il fut ensuite agregé. Envoyé par ses supérieurs à Avignon en qualité de directeur des pensionnaires

de la maison de St. Charles, il prit sur lui de retirer ses étudians du collége des jésuites, et leur enseigna lui-même une bonne théologie pour les prémunir contre le molinisme. Les jésuites irrités, lui suscitèrent tant des tracasseries, que MM. de St. Sulpice furent forcés de le rappeler à Paris. Son attrait pour les missions étant connu, on l'envoya au Canada. Il y fit de si grands progrès, que l'évêque de Quebec le prit pour son grand vicaire, et il le fut 18 ans. Il y déplut aux jésuites au point qu'à force d'intrigues ils vinrent à bout de le faire rappeler en Europe. Il alla d'abord à Rome et y passa 3 ans, ensuite il fut chargé de la supériorité du séminaire d'Avignon. Il étoit alors fort prévenu contre Port-Royal. Mais la lecture des ouvrages sortis de cette école dissipa ses préventions. Au retour d'Avignon, Villermaules, dégagé des liens qui l'avoient attaché à St. Sulpice, revint à Paris et travailla à l'ouvrage qu'il méditoit et dont il avoit formé le projet à Rome; il en résulte 7 vol. des *Anecdotes de la Chine*, ou y voit qu'il étoit fort opposé à la bulle. Son ouvrage n'a pas le mérite de la précision, ni toujours celui de l'impartialité. Ce respectable prêtre mourut sur la paroisse Saint-Etienne-du-Mont le 17 mars de l'année 1757.

VILLERMOZ, médecin à Lyon, habile chimiste, membre de l'académie de sa patrie, mort en 1794, exerça sa profession avec autant de succès que de bienfaisance. Il a publié des *Ecrits sur les cimetières et sur les moyens de procurer la meilleure eau à la ville de Lyon*, 1784, in-8°.

VILLEROI. *Voyez* AUBESPINE, n° IV *et* NEUFVILLE.

* VILLERS (Servais-Augustin de), né à Huy dans l'état de Liége le 28 août 1701, étudia la médecine à Louvain, et y obtint en 1744 la place de professeur primaire de la faculté. On lui avoit confié également la chaire de langue française, et celle des eaux minérales. Il mourut le 3 décembre 1759. On a de lui: *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont*, Louvain, 1741, in-12. On y examine la nature et les preuves des premiers principes qui caractérisent les eaux minérales en général, et celles de Marimont en particulier; on y joint une exposition succincte et raisonnée des cas auxquels les eaux minérales sont convenables ou nécessaires, avec la manière de les boire et le régime qu'il faut observer pour lors. *Institutionum medicarum libri duo, complectens physiologiam et hygieinen*, Lovanii, 1736, in-12. Ce fut à l'occasion de ces institutes qu'il s'éleva une dispute littéraire entre l'auteur et Favelet, son confrère, qui dégénéra bientôt en aigreur et en personnalités. Après des écrits satiriques lancés de part et d'autre, les parties en vinrent enfin à un raccommodement. *Dissertatio de Hæmorrhoidibus*, Lovanii, 1748, in-12.

* VILLETERQUE (Alexandre-Louis de), né le 31 juillet 1759, d'une famille noble, à Ligny, petite ville du ci-devant duché de Bar, étoit fils d'un major d'un régiment de cavalerie. Après avoir fait de bonnes études à Metz; il entra à 18 ans dans le régiment de Normandie, infanterie; au moment de la révolution de l'année 1789 il étoit capitaine. Peu après il fut obligé de quitter son régiment, pour

cause de l'insubordination des soldats de son corps. Avant perdu sa fortune, il chercha alors de la distraction et des consolations dans la culture des lettres. Il fut d'abord un des *rédacteurs* du Journal des Arts. Il publia ensuite les *Veillées philosophiques* ou *Essais de Morale expérimentale* et *Physique systématique*, 2 vol. in-8°. On compte parmi ses ouvrages deux comédies : savoir, le *Mari Jaloux, rival de lui-même*, et *Lucinde* ou *les Conseils dangereux*, *Zena* rêve sentimental qu'il composa à 18 ans ; la *Fatalité*, conte philosophique ; *Les Lettres Athéniennes* ou *Correspondance d'un agent du roi de Perse à Athènes pendant la guerre du Peloponèse*, traduit de l'anglais. Une nouvelle *édition* de la traduction de Juvénal par Dusaulx. Il y joignit l'éloge historique de ce savant. De Villeterque étoit membre correspondant de l'institut, et depuis 12 ans, l'un des *collaborateurs* du Journal de Paris, dans lequel les articles de sa façon respiroient cette douce philosophie qui doit être l'apanage de tout écrivain périodique. On y remarquoit encore beaucoup d'érudition et de savoir. Il est mort à Chaillot, près Paris, le 8 avril de l'année 1811.

VILLETHIERY. *V.* GIRARD DE VILLETHIERY.

† I. VILLETTE (François), Lyonnais d'origine, le père et ses deux fils établis à Liege, ingénieurs de son altesse électorale de Cologne, évêque et prince de Liége, sont connus, 1° par la construction de *Miroirs géométriques* ; 2°. de deux autres *Miroirs*, dont l'un de 34 pouces de diamètre, fut placé vers 1670, par ordre de Louis XIV, à l'observatoire de Paris, où il étoit encore en 1716 ; l'autre étoit de 43 pouces de diamètre. Sa description, imprimée à Liége en 1715, 1717, in-12, fut annoncée par un extrait étendu dans les mémoires de Trévoux, 1716, novembre. Le *Miroir géométrique*, que les sieurs Villette ont construit, est un des plus beaux ouvrages de l'art.

II. VILLETTE (Charles marquis de), né à Paris, épousa la nièce de Voltaire qu'il avoit encensé toute sa vie, et qu'il reçut chez lui à Paris lorsque ce dernier vint y mourir. Après l'avoir fait embaumer, il fit enfermer son cœur dans un vase de marbre, avec cette inscription un peu trop fastueuse :

Son esprit est par-tout, et son cœur est ici.

Villette avoit de l'esprit naturel ; mais trop d'affectation et une grande immoralité dont il se vantoit, finirent par lui attirer plus de mépris que d'éloges. Nommé député à la convention nationale, il mourut bientôt après, le 10 juillet 1793, et l'assemblée assista par députation à ses funérailles. On lui doit les *Eloges* de Charles V et de Henri IV; des *Lettres* et quelques *Poésies*. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1784, in-8°, imprimées avec luxe en 1786 ; il publia un supplément à ce recueil en un volume in-16, imprimé sur du papier fait avec de l'écorce de tilleul à la manufacture de Buges. A la fin du volume, on trouve plusieurs échantillons de papiers faits avec des orties, du fusain, du chiendent, des roseaux et de la mousse. On lui doit encore, depuis cet écrit, des *Lettres choisies* sur les principaux événemens de la révolution, 1792, in-8°.

* VILLIC (Josse), né à Resel en Prusse en 1501, enseigna à l'âge de quinze ans les humanités à Francfort sur l'Oder, et y expliqua publiquement les Bucoliques de Virgile. Quelques années après il y fut nommé professeur en langue grecque et recteur de l'académie. Enfin, après y avoir enseigné la médecine avec une grande réputation, il mourut à Lubuse, où il étoit allé pour se garantir de la peste qui ravageoit Francfort. Villic est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, *Compendium artium.* — *De formando studio in quolibet artium genere.* — *De locustis dialogus.* — *Commentarius anatomicus.* — *Consilia medica.* — *Observationes in Lactantium de opificio Dei.* — *Expositio in Evangelia.* — *Commentaria in epistolas Pauli ad Timotheum*, etc. Il laissa un fils qui fut aussi médecin, et qui mourut à Francfort sur l'Oder en 1590.

I. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Ile-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ses intrigues et par son courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu suspect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Bastille par ordre de ce prince, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435; mais peu de temps après il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise et facilita la réduction de Paris. Ce héros se préparoit à d'autres exploits, lorsqu'il fut tué à Bruges dans une sédition populaire en 1437.

† II. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Philippe de), élu en 1521 43e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et de la même maison que le précédent, commandoit dans l'île de Rhodes lorsque cette île fut assiégée par 200 mille Turcs en 1522. On vit dans cette grande et mémorable lutte, tout ce que l'enthousiasme religieux peut ajouter à la valeur. Réduit à ses propres forces, abandonné des princes chrétiens qui, en n'écoutant même que les lois de la politique, auroient dû lui prodiguer leurs secours, de Villiers presque toujours sur les brèches ou dans les retranchemens, fit périr par le fer 40,000 assiégeans, tandis qu'un pareil nombre succomboit victime de la famine et des maladies. enfin, trahi par le Portugais d'Amaral, chancelier de l'ordre; n'ayant pour défense que les débris de ses murailles foudroyées par le canon et par les mines; privé de presque tous ses chevaliers que le siége avoit fait périr ou mis hors de combat, le défenseur de Rhodes fut contraint de se rendre après 5 mois de siége, le 20 décembre de la même année. Le vainqueur, plein d'estime pour le vaincu, rendit une visite au grand-maître qui étoit encore dans son palais. Il le traita avec beaucoup d'honneur, jusqu'à l'appeler son pere, et l'exhorta à ne se laisser point accabler par la tristesse et à supporter avec courage le changement de fortune. Quelques auteurs disent que le grand-seigneur étoit sans garde et sans escorte, et qu'en prenant congé du grand-maître, il lui dit: Quoique je sois venu seul ici, ne croyez pas que je manque de bonne escorte; car j'ai avec moi ce que j'estime mieux qu'une armée en-

tière : la parole et la foi d'un si illustre grand - maître, et de tant de braves chevaliers ; » et en se retirant, il dit au général Achmet qui l'accompagnoit : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de sortir de sa maison. » On prétend qu'il lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester avec lui ; mais de Villiers préféra les intérêts de son ordre à sa fortune. Après avoir erré pendant 8 ans avec ses chevaliers sans retraite assurée, l'empereur Charles-Quint lui donna en 1530 Malte, Gozo et Tripoli de Barbarie ; et le grand - maître de Villiers en prit possession au mois d'octobre de la même année. C'est depuis ce temps que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont pris le nom de Chevaliers de Malte. De Villiers mourut le 21 août de l'année 1534, pleuré de ses chevaliers dont il avoit été le défenseur et le père. On grava sur son tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.* — Son petit-neveu Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable Anne de Montmorency en 1527, du consentement de son frère puîné Claude qui avoit cependant plusieurs enfans.

III. VILLIERS (N.), comédien de l'hôtel de Bourgogne, mort vers l'an 1680, a donné au théâtre un assez grand nombre de comédies dont aucune n'est restée après lui. En voici les titres : *Le Festin de Pierre*, les *Trois visages*, l'*Apothicaire dévalisé*, les *Ramoneurs*, la *Vengeance des marquis*, les *Côteaux*. Elles furent réimprimées dans le temps.

† IV. VILLIERS (Pierre de), né à Cognac sur la Charente en 1648, entra chez les jésuites en 1666. Après s'y être distingué et dans les colléges et dans la chaire, il en sortit en 1689 pour rentrer dans l'ordre de Cluni non réformé. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris le 14 octobre 1728. Cet écrivain, appelé par Boileau le *Matamore de Cluni*, parce qu'il avoit l'air audacieux et la parole impérieuse, étoit d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un recueil de *Poésies*. L'abbé de Villiers faisoit peu de cas de ses vers, et il se rendoit justice, quoique poëte et auteur. Sa poésie, exacte et naturelle, est trop languissante. Ses ouvrages poétiques, recueillis par Colombat, 1728, in-12, sont, I. *L'Art de prêcher*, poëme qui renferme les principales règles de l'éloquence. II. *De l'amitié.* III. *De l'éducation des rois dans leur enfance.* Ces trois poëmes sont sur de grands sujets, mais le style en est simple, dénué d'harmonie et d'images, et plein de petits détails que l'expression ne relève jamais ; à peine s'élève-t-il jusqu'au rang de versificateur. IV. Deux livres d'*Epîtres*. V. *Pièces diverses*, etc. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs *Sermons*, et par différens ouvrages en prose. Les principaux sont, I. *Pensées et réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 volumes in-12. II. *Nouvelles réflexions sur les défauts d'autrui, et sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 volumes. III. *Vérités satiriques*, en 50 dialogues in-12. IV. *Entretiens sur les Contes des Fées et sur quelques ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*,

1699, in-12. Il s'élève dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pièces.

* V. VILLIERS (Placide de), bénédictin, né à Vesoul, et mort à Luxeuil en 1689, est auteur de beaucoup d'ouvrages qui, quoique manuscrits, ne sont pas moins estimables. Dom Calmet en a donné les titres dans sa Bibliothèque de Lorraine. Le principal est une Histoire de l'abbaye de Luxeuil, intitulée *Eductum è tenebris Lixovium*, où l'on trouve beaucoup d'érudition et de bonne critique. Le savant Grappin, secrétaire actuel de l'académie de Besançon, a relevé le mérite de ce religieux aussi modeste qu'érudit.

VI. VILLIERS (Cosme DE SAINT-ÉTIENNE de), né à Paris, entra chez les carmes de la province de Tours, fut définiteur, et mourut après le milieu du 18e siècle. On a de lui *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans, 1752, 2 volumes in-folio. La diction est nette et coulante; l'auteur est autant réservé dans ses éloges qu'on peut l'attendre d'un frère qui loue ses frères. Cet ouvrage, plein de recherches, est défiguré par un grand nombre de fautes typographiques ou peut-être d'inadvertances de la part du compilateur, distrait par la grande variété des choses qui sont l'objet de ces sortes de collections. Il y a à la tête: *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*. Il fait remonter la vie monastique au temps du prophète Elie, et prétend prouver de siècle en siècle que l'ordre des carmes tire son origine de ce saint prophète. Les différentes dissertations répandues dans le cours de sa *Bibliotheca carmelitana*, ont pour objet de réfuter les sentimens du père Papebroch, qui étoient opposés aux prétentions de l'auteur.

VII. VILLIERS (Marc-Albert de), avocat, a publié une *Apologie du célibat chrétien*, 1761, in-12; une *Vie de Louis IX*, 1769, in-12; un autre ouvrage, intitulé *Dignité de la nature humaine*, considérée en vrai philosophe et en chrétien, 1778, in-12. On lui doit encore, *Instructions de saint Louis, roi de France, à sa famille, aux personnes de la cour et autres*, 1766, in-12. Cet auteur est mort le 30 juin 1778.

VIII. VILLIERS. *Voy.* BUCKINGHAM, ROUSSEVILLE *et* TRUAUMONT.

* IX. VILLIERS (Jacques-François de), né à Saint-Maixent en Poitou, prit le bonnet de docteur en médecine dans la faculté de Pont-à-Mousson en 1757, et depuis dans celle de Paris. Devenu médecin des armées du roi, et médecin de l'Ecole royale vétérinaire, il cultiva et étendit les connoissances qu'il avoit acquises dans les différentes parties de son art. On lui doit un grand nombre d'articles de chimie pour les volumes 5, 6 et 7 de l'Encyclopédie; il a aussi donné la collection des fourneaux, vaisseaux et instrumens. Il a pris part à la traduction des Aphorismes de Chirurgie de Boërhaave, commentés par le baron Van-Svietten. Cette traduction vit le jour en 1753. Il acheva la traduction des Instituts de chimie, par M. Cadet, et outre les notes dont il l'a enrichie, il a augmenté considérablement le catalogue des auteurs qui se trouve à la fin de ce Traité. On lui est encore redevable du *Catalogue* des pièces sur les contestations des médecins et des chirurgiens de Paris, qui est in-

séré dans le tome 6 de l'Histoire de l'anatomie de Portal, et d'une *Lettre* sur l'édition grecque et latine des œuvres d'Hippocrate et de Galien, publiées en 1639, 1649 et 1679, que l'on doit à R. René Chartier. Cette lettre est insérée dans les Mémoires de Goulin. Les ouvrages qui lui appartiennent en propre sont, I. *L'Art des Essais de Cramer*, traduit du latin, Paris, 1755, 4 vol. in-12. II. *Supplément au Mémoire sur le Seigle ergoté*, Paris, 1770, in-4°. C'est une suite de celui de Vétillart. III. *Méthode pour rappeler les noyés à la vie*; brochure in-4° de 55 pages. IV. *Manuel secret et analyse des remèdes de* Sutton, *pour l'inoculation de la petite vérole*, Paris, 1774, in-8°. Ce médecin est mort sur la fin du 18e siècle.

* VILLOISEAU (Michel de), élevé sur le siége épiscopal d'Angers en 1240, et mort au mois de novembre 1261, selon son épitaphe que l'on voyoit dans le couvent des dominicains, qu'il avoit fondé à Angers en 1259, a fait des *Statuts synodaux* que l'on trouve dans le recueil de ceux de ce diocèse, de l'édition in-4°, 1680, page 418 jusqu'à 423.

VILLOISON. *Voy.* Ansse.

VILLOTTE (Jacques), né à Bar-le-Duc le premier novembre 1656, se fit jésuite, et fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en Europe en 1709, gouverna plusieurs colléges de la Lorraine, et mourut à Saint-Nicolas près de Nanci le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rouen à l'imprimerie de la Propagande. I. Une *Explication de la foi catholique*, 1711, in-12. II. *L'Arménie chrétienne* ou *Catalogue des patriarches et rois arméniens, depuis J. C. jusqu'à l'an* 1712, Rome, 1730, in-12. III. *Abrégé de la doctrine chrétienne*, Rome, 1713, in-12. IV. *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4°. V. *Dictionnaire latin-arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1713, in-folio. Le même auteur a donné en français, *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie et Barbarie*, Paris, 1714, in-fol. Nicolas Frizon, de la même société, a mis en ordre les *Mémoires* du père Villotte, a corrigé les fautes de style, et les a fait imprimer.

* VILT (Jacob), orfèvre à Bruges, auteur d'une traduction flamande, composée de prose et de vers, du Traité de la Consolation, de Boëce. Cette traduction commencée en 1462 et finie en 1466, est restée manuscrite : il ne faut pas la confondre avec la traduction flamande imprimée à Gand en 1485. Huydecoper possédoit un exemplaire de cette traduction, écrit partie sur vélin, partie sur papier et finie en 1470. Il la cite fréquemment dans ses ouvrages philosophiques. Lors de la vente de sa bibliothèque, ce manuscrit a été acheté par Herm. Ger. Oosterdyk, docteur en médecine à Amsterdam.

* VILVAINE (Robert), d'Excester dans le Dévonshire, après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine à Oxford le 20 juin 1611, exerça sa profession dans sa ville natale. Econome de son temps, il le partageoit entre la visite des malades et l'étude du cabinet. Il a com-

posé des *épigrammes*, et a publié quelques ouvrages de théologie et de chronologie qui furent estimés de son temps. Ce médecin mourut le 12 février 1663.

* VIMERCATE (Etienne), de l'ordre des Prêcheurs, fut le premier qui fut nommé théologien de l'église métropolitaine de Milan, par l'archevêque Othon Visconti en 1295. Il remplit peu de temps cette fonction, car il mourut l'année suivante. Il a écrit un *Poème* sur les événemens qui eurent lieu dans cette ville, depuis 1262 jusqu'en 1295 : ses vers peuvent passer pour les meilleurs de ce temps. Muratori a publié ce poème dans le 3e vol. de son grand Recueil des écrivains italiens, et il y fait mention de plusieurs *Ouvrages* sur l'histoire, sur le droit civil et canonique du même auteur.

* I. VIMERCATI (François), noble Milanais, l'un des meilleurs philosophes de son siècle, fut professeur royal à Paris, où François Ier l'avoit fait venir. Il passa ensuite à Turin sous le duc de Savoie, qui lui confia le même emploi. Son école a produit des hommes célèbres, tels que Louis Settala, médecin. Vimercati mourut en 1570. On a de lui, I. *Commentarius super Aristotelem de animâ*. II. *In eumdem de meteoris*. III. *In libros de generatione et corruptione*. IV. *De concordiâ Platonis et Aristotelis*. V. *De principiis rerum naturalium*. VI. *De beneficiis commentarius*.

* II. VIMERCATI (Jean-Baptiste), noble Milanais et chartreux, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui un *Dialogue* sur les cadrans solaires, qui fut imprimé plusieurs fois du vivant de l'auteur.

* VINAY (Alexandre de), ministre de l'Eglise réformée d'Annonay, publia en 1626 un livre qui a pour titre : *Actes de la conférence tenue à Annonay depuis le 10 décembre 1625 jusqu'au 25 février 1626, entre Alexandre de Vinay, ministre de la parole de Dieu, et Jean-François Martinecourt jésuite, touchant la créance des pères sur les poincts de la suffisance des Escritures et de l'Eucharistie ; y jointe une continuation tant de l'un que de l'autre article, et un traicté du Purgatoire par le susdit de Vinay.* Ce livre fut imprimé à Genève, et contient 634 pages in-8°.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connoître par des poésies latines. I. *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournai, 1639, réimprimées à Mayence, 1737. II. *De cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide, ce qui donna lieu à cette anagramme : *Joannes Vincartius* : NASONI ARTE VICINUS. III. *Vita Sancti Joannis Chrysostomi*, Tournai, 1639. IV. *Vita Sancti Joannis Eleemosynarii, Climaci et Damasceni*, 1650.

I. VINCENT (Saint), diacre et martyr dans le 4e siècle, né d'une illustre famille de Saragosse, fut mis dès son enfance sous la conduite de Valère, évêque de Saragosse, qui l'éleva et lui fit prendre les ordres du diaconat. Arrêté en 303, avec son évêque, par l'ordre de Dacien, gouverneur de la province de Tarragone, ils furent conduits à Valence, chargés de chaînes et relégués dans une affreuse prison

où ils restèrent long-temps. Ayant comparu devant le tribunal du gouverneur, rien ne put ébranler leur constance. Valère fut envoyé en exil, et Vincent fut exposé aux plus cruelles tortures. On l'étendit sur un chevalet, puis sur un gril de fer, sous lequel on avoit allumé du feu, ensuite sur des débris de pots cassés. Ce saint mourut le 22 janvier 305. On voyoit autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un bras de ce saint martyr et sa tunique de diacre, que Childebert apporta d'Espagne.

II. VINCENT DE LERINS, célèbre religieux du monastère de ce nom, étoit natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa en 434 son *Commonitorium*, dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius que l'on venoit de condamner. Sa règle est « de s'en tenir à ce qui a été enseigné par tous, dans tous les lieux et dans tous les temps. » Ce Mémoire, plein de choses et de principes rendus avec netteté, étoit divisé en deux parties, dont la seconde traitoit du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'Abrégé qu'il en avoit fait et qu'il a mis à la fin de son Mémoire. Cet illustre solitaire mourut en 450. La meilleure édition de son ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec Salvien ; 1684, in-8°. Cette édition enrichie de notes a reparu augmentée à Rome, 1731, in-4°. Nous avons une traduction française du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grace, auxquelles saint Prosper a répondu ; mais elles sont d'un autre VINCENT qui vivoit au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses notes sur le Martyrologe romain, au 24 mai. *Voyez* aussi la Vie et l'Apologie de saint Vincent, par le père Papebroch, dans les *Acta Sanctorum* ; D. Cellier, le cardinal Orsi et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean Le Clerc. Vossius a supposé Vincent semi-pélagien, et l'on ne conçoit pas trop sur quelle preuve. Sans doute qu'il l'aura confondu avec l'auteur du livre des Objections. On reproche aussi à ce solitaire d'avoir eu saint Augustin en vue dans le Mémoire contre les hérétiques. Cette imputation n'est pas mieux fondée que la première. Ce Mémoire ne fournit pas un seul passage qui soit contraire à la doctrine de ce père.

* III. VINCENT (Marie de S.), savant carme déchaussé, né à Bormio, passa successivement par toutes les dignités de son ordre, et devint confesseur d'Innocent XI. Il mourut à Rome en 1680. Nous avons de lui des *Voyages aux Indes Orientales*, divisés en cinq livres, Rome, 1672, in-folio.

IV. VINCENT DE BEAUVAIS, *Voyez* BEAUVAIS n° I.

† V. VINCENT-FERRIER, (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angle-

terre, en Écosse, firent éclater son zèle dans une partie de l'Europe. Il l'exerça sur-tout pendant le schisme qui déchiroit l'Église. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII et son plus ardent défenseur. Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Église, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obéissance; il s'attacha au concile de Constance, et abandonna son pénitent. En 1417 il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419. Nous avons de lui plusieurs ouvrages publiés à Valence en Espagne, 1491, in-fol. On trouve dans ce recueil, I. Un *Traité de la Vie spirituelle ou de l'Homme intérieur*, en latin. Madame Louise de Maisons, religieuse de l'ordre de saint Dominique à Poissi, en donna une traduction française sous ce titre: *Exercices de piété pour passer chrétiennement la journée*. II. *De la Fin du Monde* ou *de la ruine de la dignité ecclésiastique et de la Foi catholique*. III. Un Traité intitulé *Des deux avènemens de l'Antechrist*. IV. Une *Explication de l'oraison dominicale*. V. Des *Sermons*, en trois gros volumes, Lyon, 1521, in-8° gothique. On a joint dans cette édition qui est rare, quelques *Sermons* qui ne sont pas de Vincent Ferrier. Il est le premier qui ait introduit l'usage de réciter la prière appelée *Ave Maria* après l'exorde du discours. Si l'on en croit l'auteur de *la Vie des Pères*, son éloquence étoit si pathétique, si émouvante, qu'il se trouvoit souvent obligé de s'interrompre au milieu de ses Sermons, pour laisser un libre cours aux larmes et aux sanglots de ses auditeurs attendris; ou en voyoit même d'autres tellement affectés par la force de ses paroles, qu'ils se laissoient tomber en pamoison; mais si l'on prend la peine de lire le recueil volumineux de ses *Sermons*, on en concevra une idée toute différente. On verra qu'ils sont dignes de figurer au rang de ceux des frères Maillard, Menot, Barlette, Pepin, etc., et que les miracles absurdes, les contes ridicules, les grossières plaisanteries qui y sont exposés, au lieu d'édifier les auditeurs modernes, d'exciter chez eux les larmes et les sanglots du repentir, les scandaliseroient ou les feroient rire de pitié. Des ames pieuses qui ont lu ces sermons et les éloges qu'on leur avoit donnés autrefois, ont pensé que Vincent-Ferrier n'en étoit pas l'auteur.

V. VINCENT DE PAULE, (saint), né à Poy, au diocèse d'Acqs, le 24 avril 1576 de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenoit à Narbonne tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens dont il convertit le dernier qui étoit rénégat et Savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec

laquelle il parloit du jeune prêtre français l'ayant fait connoître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de St.-Léonard de Chaulme. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galères. Mad. de Gondy mère de ses élèves avoit beaucoup de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iroient faire des missions à la campagne. Vincent obtint la place d'aumônier général des galères en 1619. Le ministère de zele et de charité qu'il y exerça fut long-temps célèbre à Marseille, où il étoit déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus extrême misère, Vincent de Paule avoit offert de se mettre à sa place; ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, et ce qui est peu vraisemblable, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie du poids des fers honorables qu'il avoit portés. St. François de Sales qui ne connoissoit pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que lui, le chargea en 1620 de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de Mad. de Gondy, il se retira au collége des Bons-Enfans, dont il étoit principal, et d'où il ne sortoit que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avoit associés à ce travail. Quelques années après il accepta la maison de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de sa congrégation. « Sa vie ne fut plus qu'un tissu de bonnes œuvres, dit l'abbé Ladvocat. *Missions* dans toutes les parties du royaume, aussi bien qu'en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar, etc.; *Conférences Ecclesiastiques* où se trouvoient les plus grands évêques du royaumes : *Retraites spirituelles*, et en même-temps gratuites : *Etablissemens pour les Enfans-Trouvés*, à qui par un discours de six lignes il procura 40,000 livres de rente : *Fondation des Filles de la Charité* pour le service des pauvres malades. Ce n'est là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à l'Eglise et à l'Etat. Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpêtrière, de la Pitié; ceux de Marseille pour les forçats, de Sainte-Reine pour les pélerins, du Saint Nom de Jésus pour les vieillards, lui doivent la plus grande partie de ce qu'ils sont. Il envoya en Lorraine, dans les temps les plus fâcheux, jusqu'à deux millions en argent et en effets. » Avant l'établissement pour les Enfans-Trouvés, on vendoit ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri 20 sous la pièce, et on les donnoit par charité, disoit-on, aux femmes malades qui en avoient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paule fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvoit exposés aux portes des églises; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans; et ce spectacle, joint à une

exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes ; et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-Trouvés fut fondé et doté. Pendant dix années qu'il fut à la tête du conseil de conscience sous Anne d'Autriche, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étoient les plus dignes. (*Voy.* HARLAY, n° III.) L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius l'a fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné. Il travailla à la *Réforme* de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'*Etablissement des grands Séminaires*. Vincent, accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa carrière le 27 sept. 1660. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, et Clément XII au nombre des saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement saint Vincent de Paule, peuvent lire la vie que Collet en a donnée en 2 vol. in-4°. On ne peut qu'estimer Vincent en lisant cet ouvrage, et quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est que très-peu flatté. Sa congrégation possédoit environ 84 maisons, divisées en neuf provinces. Elle ne s'est pas illustrée comme d'autres dans la littérature : ce n'étoit pas le but de son fondateur. L'éditeur de Ladvocat cite à la suite de l'article de Vincent de Paule, l'*Avocat du Diable*, 3 vol. in-12 ; mais il auroit dû avertir que ce livre est un libelle, où le fondateur des lazaristes est traité d'infâme délateur et d'exécrable boute-feu. Il y a tant d'emportement dans cet ouvrage, que l'auteur paroît réellement avoir été inspiré par celui dont il se dit l'avocat. L'abbé Maury, aujourd'hui cardinal et archev. de Paris, a publié un panégyrique de ce saint, plein de feu et d'éloquence ; d'après son discours, Louis XVI ordonna d'ériger une statue à saint Vincent de Paule, comme à l'un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité.

VI. VINCENT (Jacques), né au Mans, se fit imprimeur à Paris et y mourut en 1760, après avoir publié plusieurs éditions importantes qui lui ont mérité de la réputation parmi les typographes. On distingue parmi elles le *Saint Cyrille* en grec et latin, 1720, in-folio ; les Œuvres d'*Origène*, grec et latin, 4 vol. in-folio ; l'*Histoire du Languedoc* par Vaissette, 5 vol. in-folio ; le *Dictionnaire italien* d'Antonini ; une jolie *Bible* en 7 vol. in-24, remarquable par la netteté des caractères.

* VII. VINCENT (Thomas), théologien anglais, mort à Hoxton en 1671, curé de Sainte-Marie-Magdeleine à Londres, dépossédé pour non-conformité. Lorsque la peste exerça ses ravages dans cette ville, Vincent n'en sortit point, et continua très-régulièrement ses prédications pour la consolation des habitans dans ce temps d'affliction. On a aussi de lui quelques ouvrages, I. *La Voix terrible de Dieu dans la peste et la flamme*, in-8°. II. *Explication du Catéchisme*. III. Plusieurs autres *Livres de piété*.

* VIII. VINCENT (Nathaniel), ministre anglais, non-conformiste, mort en 1697, curé de Langlois-Marsh, au comté de Buckingham ; mais dépossédé en 1562, et mis en prison pour avoir prêché en conventicule. Cepen-

dant il fut relâché dans la suite. On a de lui plusieurs ouvrages, I. *La Conversion du Pécheur et le jour de grace*, in-8°. II. Plusieurs *Sermons*. III. Quelques *Livres de Piété*.

* IX. VINCENT (François-Nicolas), né à Paris, fils d'un concierge d'une des prisons de Paris, et clerc d'un avocat au moment de la révolution, étoit né avec un caractère violent. Pourvu d'une demi-instruction qui exalta son imagination sans la régler, et égaré par les orateurs anciens qu'il lut souvent sans les comprendre, il embrassa la révolution avec enthousiasme, et commença à y figurer en 1792. Nommé en octobre chef des bureaux de la guerre, par le ministre Pache, il en fut renvoyé en février 1793, par Beurnonville; mais Bouchotte, qui succéda à ce général, confia aussitôt à Vincent le poste important de secrétaire-général de la guerre; et dès-lors il devint un des chefs marquans des cordeliers, distribua des places, se forma une cour, fit nommer son ami Ronsin général de l'armée révolutionnaire, et l'envoya contre les Vendéens signaler son ineptie et sa cruauté. Accusé de dilapidations, et dénoncé par Philippeaux comme auteur (ainsi que Ronsin) des déroutes de l'armée républicaine de la Vendée, il fut décrété d'arrestation le 17 décembre 1793 et relâché le 2 février 1794, par l'ascendant des cordeliers. Il se formoit dans le sein des cordeliers mêmes, une seconde faction, celle de la commune ou des hébertistes; qui, fière des services qu'elle avoit rendus contre les Girondins, crut pouvoir dominer seule dans la capitale, et finit par succomber sous les efforts réunis des jacobins et des cordeliers qu'elle venoit de déserter. Vincent s'étoit attaché à cette faction, et il succomba avec elle. Arrêté avec ses complices, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 4 germinal an 2 (24 mars 1794), comme conspirateur. Il étoit âgé de 27 ans. Il avoit assuré un jour, dans une seance des cordeliers, qu'il n'y avoit qu'un moyen de sauver la France, c'étoit d'égorger un tiers des habitans (les nobles et les prêtres), pour assurer la prospérité des deux autres tiers. — Un autre VINCENT, général au service de la république, servit utilement, sur-tout en 1794, à l'armée de la Moselle, et fut employé en 1800 à Saint-Domingue.

* X. VINCENT (madame), née Adélaïde LABILLE, et plus connue sous le nom de madame GUYARD, naquit à Paris en 1749. Elle étudia les premiers élémens de la peinture sous Elie Vincent, peintre en miniature très-distingué, fit auprès de lui de rapides progrès, et eut des succès assez marqués aux expositions de l'académie de Saint-Luc, pour que cette société s'empressât de la recevoir au nombre de ses membres. Toujours avide d'apprendre et de perfectionner ses premières études, elle sollicita les conseils du fameux peintre en pastel La Tour, et ne tarda pas à se montrer digne d'un si habile maître. Ses ouvrages en pastel la rendirent recommandable aux artistes du premier ordre; elle fut agréée et reçue à l'académie de peinture le 31 mai 1783. A une des expositions du Louvre, on admira avec étonnement, mais avec charme, son beau tableau composé de trois figures grandes comme nature, représentant une femme

occupée à peindre, et deux jeunes personnes la regardant. Les portraits en grand de Mesdames de France et de l'infante d'Espagne, duchesse de Parme, exposés aux salons de 1787 et 1789, consolidèrent la réputation de madame Vincent et lui valurent le titre de peintre de Monsieur; ce qui lui fournit l'occasion d'exécuter un des plus grands tableaux qu'aucun peintre de son temps ait eu à faire. Le sujet étoit *la Réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, par M. le grand-maître de cet ordre*. Ce tableau étoit presque terminé lorsque la révolution l'enveloppa dans ses proscriptions. Il fut anéanti avec fureur. En l'an 7 elle exposa au salon un *Tableau de famille*, dans lequel on reconnoissoit la vigueur et la facilité de son pinceau. Le dernier de ses ouvrages fut le *portrait du fils de M. Elie Vincent*. Ce peintre célèbre fut son maître, son ami et devint ensuite son époux. Madame Vincent est morte à Paris en 1803.

* VINCENTI (Pierre), né à Ostuni dans le 17e siècle, fut archiviste de la monnoie royale à Naples. On a de lui, I. *Théâtre des illustres Amiraux*. II. *Théâtre des illustres Protonotaires*.

VINCENTINI. *V.* THOMASSIN, n° VI, *et* VALERIO, n° II.

† VINCI (Léonard de), peintre, naquit de parens nobles, dans le château de Vinci près de Florence en 1452. Les sciences et les arts étoient familiers à ce peintre; il avoit inventé une lyre d'argent à 24 cordes, dont il touchoit parfaitement. Ses profondes connoissances en mécanique lui avoient fait exécuter un lion marchant, et dont la poitrine s'ouvrant laissoit paroître des fleurs-de-lis. Il connoissoit l'architecture et l'hydraulique. Il ne tarda pas à s'acquérir une grande réputation presque dans tous les arts qu'il avoit cultivés. Louis Sforce, duc de Milan, l'appela à sa cour et lui donna la place de directeur de l'académie d'architecture qu'il venoit d'établir; Léonard s'empressa d'en bannir le goût gothique qui régnoit encore, pour y substituer cette heureuse simplicité et cette pureté de style qui caractérisent les travaux des Grecs et des Romains. Ce fut à lui que le duc Louis s'adressa pour l'exécution du dessein qu'il avoit formé d'un nouveau canal pour approvisionner d'eau la ville de Milan. Vinci, pour s'acquitter avec succès de la tâche qui lui étoit imposée, s'appliqua long-temps à l'étudier; il s'attacha à connoître les moyens que les Ptolomées avoient employés pour conduire les eaux du Nil dans les différentes parties de l'Égypte, et les travaux de Trajan pour établir une communication entre la mer et la ville de Nicomédie, en rendant navigables les lacs et les rivières qui se trouvent dans l'intervalle. Il parvint enfin à atteindre son but et acheva avec succès ce qu'on avoit jusqu'alors jugé impraticable; on put naviguer avec sécurité à travers les collines et les vallées. Ce canal, long de 200 milles, qui porte le nom de Mortesana, traverse la Valteline et la vallée de Chiavenna, conduisant jusque sous les murs de Milan les eaux de l'Adda. Peu de temps après que Vinci eut commencé à étudier la peinture, Verrochio son maître le crut en état de travailler à un ange qui restoit à peindre dans un de ses tableaux dont le sujet étoit le baptême de Jésus-Christ. Le

jeune Léonard le fit avec tant d'art que cette figure effaçoit toutes les autres. Verrochio, piqué de se voir ainsi surpassé, ne voulut plus manier le pinceau. Un des plus magnifiques ouvrages de Léonard est la *Représentation de la Cène de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan, ville où il fonda l'école de peinture qui y fleurit. Il avoit commencé par les apôtres; mais s'étant épuisé par l'expression qu'il leur donna dans les airs de la tête, il ne trouva rien d'assez beau pour le Christ et le laissa ébauché. Cependant le prieur du couvent, homme inquiet, le tourmentoit sans cesse. Léonard, pour se venger de ce moine impatient, le peignit à la place de Judas, dont la figure restoit aussi à finir. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par ordre du sénat, à orner la grand'salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Il est rare que la jalousie ne détruise point l'union qui sembleroit devoir régner entre les personnes à talent. Cette cruelle passion força Léonard de quitter l'Italie, où Michel-Ange partageoit avec lui l'admiration publique. Il vint donc en France à la cour de François Ier; mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1519 à Fontainebleau entre les bras du roi, qui l'aimoit et le considéroit, et qui l'étoit venu visiter dans sa dernière maladie. Sensible à cette faveur, il se souleva pour témoigner sa reconnoissance au monarque; mais il expira d'une foiblesse. On dit que François Ier, voyant les courtisans étonnés des marques d'intérêt qu'il donnoit à ce grand artiste, n'hésita pas de leur dire: « Dieu seul peut faire un homme tel que lui; les rois peuvent faire des hommes tels que vous. » Aux graces de la figure, aux charmes de l'esprit, Léonard sut allier tous les talens agréables qu'il possédoit à un degré supérieur. Doué d'une force de corps prodigieuse, il fit dans ce genre des choses qui auroient même étonné le maréchal de Saxe. Si nous le considérons comme peintre, son coloris est foible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissoit tellement ce qu'il faisoit, que souvent son ouvrage en devenoit sec. Il avoit aussi une exactitude trop servile à suivre la nature jusque dans ses minuties; mais ce peintre a excellé à donner à chaque chose le caractère qui lui convenoit. Il avoit fait une étude particulière des mouvemens produits par les passions. Il y a une correction et un goût exquis dans son dessin. On remarque aussi beaucoup de noblesse, d'esprit et de sagesse dans ses compositions. Le *Traité de la Peinture*, en italien, Paris, 1651, in-folio, que ce peintre a laissé, est estimé. Nous en avons une traduction française, donnée par Chambray, Paris, 1651, in-folio, une in-8°, 1 vol. avec 58 figures, Paris, 1800, et une de 1716, in-12. Nous avons encore de lui, I. *Des Têtes et des Charges*, 1730, in-4°. II. Un *Traité* sur l'anatomie des chevaux et sur l'art de les représenter. Il l'écrivit très-correctement de la main gauche. L'institut de France possède 13 volumes manuscrits de Léonard de Vinci.

* VINCIGUERRE (Antoine), Vénitien, vécut dans le 15e siècle, et fut secrétaire d'état, qui l'employa aux affaires les plus

délicates. Il fut le premier qui composa des *satires* en italien. Elles furent imprimées à Bologne en 1495, in-4°.

† VINDING (Erasme), savant Danois, célèbre par sa profonde connoissance de la langue grecque, vivoit à la fin du 17e siècle. On lui doit plusieurs éditions et entre autres celle de la paraphrase du sophiste grec Eutecnius sur un poème d'Oppien, intitulé *La Chasse aux oiseaux*, qui s'est perdu. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit du Vatican, revu par Holsten à Copenhague en 1702, in-8°. Il renferme une savante préface sur les termes de chasse usités chez les Grecs. Dans son ouvrage intitulé *Heken*, imprimé pour la première fois dans le 11e volume des Antiquités grecques, par Gronovius, l'auteur traite à fond de tous les peuples de l'ancienne Grèce, de leurs migrations, de leurs colonies et de leurs actions, de la fondation des villes et des royaumes de ce même pays, de leurs changemens, de leur ruine, et des successions des divers princes qui y ont régné.

* VINER (sir Robert), orfèvre et banquier de Londres sous le règne de Charles II, jouissoit d'un crédit immense, et sut en plusieurs occasions le rendre utile au gouvernement, auquel il prêta des sommes considérables. L'intérêt de l'argent étoit alors très-haut, car Viner le payoit lui-même à raison de six pour cent. Il parvint à obtenir la mairie de Londres, et le roi lui fit l'honneur de dîner à sa table, faveur qui, sous ce règne, fut assez fréquente. (Spectateur, n° 462.) Viner érigea à S. M. sur la place de Stocksmarket une statue équestre qui avoit été originairement fondue pour Jean Sobieski, lorsqu'il fit lever le siége de Vienne investie par les Turcs.

† VINET (Elie) naquit d'un simple cultivateur du village des Vinets près de Barbezieux en Saintonge. André Govéa, principal du collége de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. Il fut pour Bordeaux ce que Rollin a été depuis pour Paris. C'est lui qui forma cette pépinière de savans qui se distinguèrent soit au barreau, soit dans le parlement. Sa réputation attira dans le collége de Guienne presque toute la jeunesse de la province. C'étoit un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude, que dans sa dernière maladie il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisoit. Son affabilité et la candeur de ses mœurs égaloient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587 à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont, I. *L'Antiquité de Bordeaux et de Bourg*, 1574, in-4°. Celle de *Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4°. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. III. *La manière de faire des Solaires* ou *Cadrans*, in-4°. IV. *L'Arpenterie*, in-4°. V. *La Maison champêtre*, 1607, in-4°. On y trouve trop de contes puériles, analogues à l'esprit du temps, tel que celui qu'un enfant aura de l'esprit si, pendant le temps de la grossesse, la mère a mangé des coings, etc. VI. Des *Traductions françaises de la Sphère de Proclus* et de la *Vie de Charlemagne*, écrite

par Eginard. VII. De bonnes *éditions* de Théognis, de Sidonius Apollinaris, du livre de Suétone sur les grammairiens et les rhéteurs, de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc., avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS (N....), architecte hollandais du 17ᵉ siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à La Haye, 1736, in-folio.

VINIUS, favori de Galba. *V.* l'article de cet empereur, vers le milieu.

VINNIUS (Arnold), célèbre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui un *Commentaire* sur les Institutes de Justinien, Elzevir, 1665, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Arnoldi Vinnii jurisconsulti in quatuor libros institutionum imperialium, commentarius academicus et forensis*, etc. ; *cui accedunt ejusdem Vinnii quæstiones juris selectæ*, Lyon, 1761, Paris, 1778, 2 vol. in-4° ; un autre *Commentaire* sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8°, qui fait suite aux auteurs *cum notis Variorum* ; et plusieurs autres *ouvrages* sur la jurisprudence. On remarque dans les Œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial, beaucoup de lecture et une grande connoissance des langues grecque et latine, ainsi que du droit et des antiquités romaines. Son style est élégant et fleuri ; aussi se fait-il lire avec plus de plaisir qu'aucun autre jurisconsulte.

VINOT (Modeste), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. La littérature n'étoit pas son seul talent. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'Histoire ecclésiastique, il mérita que d'Hervaux, archevêque de Tours, le nommât chanoine de Saint-Gatien. Le P. Vinot conserva ce canonicat le reste de ses jours sans sortir de la congrégation, qui le regarda toujours comme un de ses plus illustres membres. On a de lui, I. Une *Traduction* en beaux vers latins des Fables choisies de La Fontaine, conjointement avec le P. Tissard ; et d'autres *Poésies* latines imprimées à Troyes en deux petits volumes in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. II. Une *Dénonciation raisonnée d'une Thèse de Théologie* soutenue à Tours le 10 mai 1717. Le P. Vinot mourut à Tours le 20 décembre 1731, à 59 ans. Il avoit de l'esprit, de l'imagination et le génie de la satire. Quelques écrivains lui ont faussement attribué le Philotanus. (*Voyez* Grécourt *et* Jouin.)

VINTIMILLE (Charles-Gaspar-Guillaume de), d'une des plus anciennes familles de France, mort le 13 mars 1746, à 91 ans, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. L'amour de la paix fut son principal mérite. Les disputes du jansénisme qui troublèrent son diocèse n'altérèrent point la tranquillité de son caractère. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre Pâris publièrent contre lui.

† VIO (Thomas de), célèbre cardinal, plus connu sous le nom de GAIETAN, naquit à Gaïète dans le royaume de Naples le 20 février 1469. L'ordre de Saint-Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit et par son savoir, devint docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre; et enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit l'année suivante son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther; mais son zèle et son éloquence, dit un écrivain, ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaïète, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome où il mourut le 9 août de l'année 1534. Malgré les affaires importantes dont il étoit chargé, il s'étoit fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-fol. Ces commentaires sont trop diffus. II. *De auctoritate Papæ et Concilii, sive Ecclesiæ, comparatâ*, en vingt-huit chapitres: livre où domine l'ultramontanisme. III. Des *Traités* sur diverses matières. IV. Des *Commentaires sur la Somme de St. Thomas*, qu'on trouve dans les éditions de cette Somme de 1541 et 1612. Ces différens ouvrages sont une source d'érudition; mais l'auteur manque quelquefois de jugement. Le célèbre cardinal de Cajetan avoit beaucoup lu et beaucoup compilé; mais ses livres sont trop volumineux pour croire qu'il l'eût toujours fait avec discernement. Il faut ajouter à la liste de ses ouvrages: *Paradigmata de quatuor linguis orientalibus præcipuis, arabicâ, armenianâ, syriâ, æthiopicâ*, Paris, 1596, in-4°. Il ne put y mettre les caractères de ces langues, et ceux qu'on y trouve sont gravés en planches de bois; quelquefois il se sert de caractères hébreux pour rendre divers passages arabes, syriens, arméniens et éthiopiens, parce qu'il n'avoit point de caractères de ces idiomes; mais son hébreu est beau. (Il paroît que les caractères de Postel (*Voyez* ce nom) avoient été perdus ou abandonnés comme ils méritoient de l'être); l'ouvrage est imprimé chez Etienne Prevosteau, imprimeur du roi pour le grec. On donne à Cajetan, dans le privilège, le titre de *professeur royal des langues orientales*, et cependant il ne se rencontre pas dans la liste des professeurs royaux. (DE GUIGNES, Notices des manuscrits de la bibliothèque impériale, tom. 1.)

* VIOLART (Charles), religieux feuillant, puis évêque d'Avranches, mort en 1641, nous a laissé une *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, Paris, 1649, 1 vol. in-folio, que le parlement condamna à être brulée par la main du bourreau le 11 mai 1650. Cette flétrissure fut sans doute l'ouvrage de quelques familles peu ménagées par l'auteur, ami zélé et sincère admirateur du cardinal. Son Histoire ne va que jusqu'en 1633. On dit qu'il y en avoit encore un volume que l'arrêt du parlement a empêché de paroître.

VIOLE (le), peintre italien,

mourut à Rome en 1622, âgé de 50 ans. Annibal Carache lui donna des leçons et perfectionna ses talens pour le paysage, dans lequel ce maître a excellé. Le pape Grégoire XV, charmé de son mérite, l'attacha à son service; mais les bienfaits de sa sainteté, loin de l'animer au travail, lui firent embrasser une vie oisive. — On doit le distinguer de VIOLE ZANINI qui cultiva l'architecture et qui écrivit sur cet art.

VIOLENTE (N.), célèbre danseuse de corde, étoit d'Italie. Elle débuta à la foire Saint-Laurent à Paris en 1717, et on la vit danser les *Folies d'Espagne* sur une planche en équilibre de huit pouces de largeur, avec autant de grace que de justesse.

* VIOLET (Jean), médecin du 17e siècle, a laissé *La parfaite et entière connoissance de toutes les maladies du corps humain causées par obstructions*, Paris, 1635, in-8°.

VIOLETTE. *V.* CHESNE, n° III.

† VIONNET (George), jésuite de Lyon, né en 1712, d'un caractère aimable, étoit un bon littérateur et un poète foible. Nous avons de lui une Tragédie de *Xercès*, en cinq actes et en vers, 1749, et quelques *Poésies latines* sur différens sujets, entre autres un petit Poëme intitulé: *Musœum nummarium*. Il termina sa carrière en 1754.

VIOT (Marie-Anne-Henriette PAYAN DE L'ESTANG), née à Dresde en 1746, se fit d'abord connoître sous le nom d'ANTREMONT, ensuite sous celui de BOURDIC, et les rendit tous les trois célèbres. Douée d'une imagination active qui n'excluoit pas le goût, elle apprit l'allemand, l'anglais, le latin et l'italien. Mariée à douze ans, elle devint à seize veuve de son premier époux, habitant du comté Venaissin. La poésie, la musique, la culture de tous les arts agréables contribuèrent à la consoler de cette perte; et quelque temps après elle contracta un nouvel hymen avec M. de Bourdic, major de la ville de Nîmes, officier aussi estimé pour son esprit que pour sa probité. Reçue à l'académie de cette ville, elle composa pour son discours de réception un *Eloge de Montaigne*, son auteur favori, qu'elle lisoit sans cesse, et que dans son écrit elle a su bien apprécier; mais c'est principalement par ses *poésies légères* que madame Viot s'est distinguée. On y trouve la saillie de l'esprit, souvent les graces du sentiment. Son expression est facile et toujours bien choisie. On peut citer d'elle une *Ode au Silence*, l'*Eté*, la *Romance de la Fauvette*, l'*Epître à M. de LaTremblaye sur son voyage en Grèce*, qu'à son aisance et à sa grace, on croiroit être de Voltaire; une *Requête* pour obtenir un bénéfice à simple tonsure. On lui doit encore un Opéra reçu, mais non représenté, intitulé *La Forêt de Brama*. Bonne, modeste, enjouée, madame Viot fit les délices des sociétés où elle se trouva. Elle aimoit beaucoup la parure et les jeux de son enfance. Avec une taille élégante, elle n'étoit pas jolie; aussi disoit-elle qu'en elle la nature avoit manqué la façade. Une femme fatiguée de la voir se regarder souvent dans une glace, lui en fit le reproche. « Je veux savoir par expérience, lui répondit madame Viot, si on peut s'accoutumer à la laideur. » Son penchant à la coquetterie et

au bel esprit ne fut point un ridicule, parce qu'elle plaisoit sans effort et amusoit par son esprit. Elle faisoit les honneurs de sa maison avec aisance, et y recevoit plusieurs hommes de lettres distingués. Son ton étoit naturel, et si elle prenoit quelquefois un peu d'emphase, c'étoit par l'enthousiasme que lui inspiroient les talens ou quelques objets rares. Tel est le portrait qu'elle a tracé d'elle-même à une amie. « J'ai le front étroit, de très-petits yeux, assez expressifs lorsque quelque sentiment agréable agite mon ame ; vous les trouverez donc tels quand ils se fixeront sur les vôtres ; la face aplatie, les joues arrondies, le teint blanc, mais marqué de petite vérole ; ma taille a été belle, elle se gâte depuis que je prends de l'embonpoint. Sous cette enveloppe la nature a placé un cœur droit et sensible, et cette sensibilité a été long-temps voilée par un vernis de légèreté qui ne m'a pas nui aux yeux de mes amis, mais qui m'a dérobée à ceux du public. L'étourderie tient à la franchise ; j'en ai eu infiniment et il m'en reste encore : minutieuse à l'excès sur tout ce qui est sentiment, je passe légèrement sur tout ce qui est étiquette. J'ai beaucoup d'égalité dans l'humeur, mais beaucoup de variété dans tout ce qui s'appelle goût. Avec la candeur d'un enfant j'ai rarement de l'esprit, quelquefois de l'imagination... » On a souvent cité des reparties ingénieuses de madame Viot et un grand nombre de pensées philosophiques, parmi lesquelles on rappelle celle-ci : *Ce n'est pas l'homme qui sort de la vie qu'il faut plaindre; il ne pleure qu'en y arrivant.* Madame Viot fut l'amie de mad. du Bocage, et contribua à lui faire obtenir une pension du gouvernement. Cette dernière lui fit don en mourant d'une miniature représentant la noce Aldobrandine, qu'elle avoit reçue du pape Benoît XIV, comme prix de ses talens et qu'elle légua au même titre à Madame Viot. Ces deux amies se suivirent de près au tombeau. Madame Viot est morte le 19 thermidor an X, d'une fièvre inflammatoire, dans une maison de campagne près de Bagnols dans le département du Gard. Dans ses écrits, ainsi que dans ses discours, madame Viot avoit des saillies de réflexion; elle étoit douée sur-tout d'une présence d'esprit rare qui la mettoit à même de répondre gaîment aux traits malins qu'on lui lançoit. Quelquefois, dans sa conversation, un trait malin partoit, sans qu'elle y mît de malice. La Harpe, qui a chanté la palinodie, lui avouoit un jour que, tout bien considéré, il avoit dit son *Confiteor;* « Oui, reprit-elle, mais vous avez passé le *Credo.* »

* VIOTTI (Barthélemi), professeur en médecine dans l'université de Turin, sa patrie, mourut en 1568. Outre un livre *sur l'Art de guérir*, il mit au jour en 1553 un ouvrage précieux, intitulé *De balneorum naturalium viribus libri quatuor.*

VIPERANI (Jean-Antoine), chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, est auteur d'une *Poétique*, de *Poésies latines*, et d'autres *Ouvrages*, Naples, 1606, 3 vol. in-folio. Ils eurent du succès. L'auteur mourut en 1610.

* VIREAU (Jean), jésuite bordelais : après avoir professé les humanités dans divers colléges de sa société, il se retira dans celui de Paris, où il mourut le 18

octobre 1638, âgé de 80 ans. On a de lui 3 vol de *Lettres annuelles, écrites du Japon*, Paris, 1627, in-12. Vireau fut l'éditeur de cet ouvrage, qui lui fit beaucoup de réputation.

† VIRET (Pierre), ministre calviniste, né à Orbe en Suisse en 1511, s'unit avec Farel pour aller prêcher à Genève. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1571. Le zèle lui avoit donné une espèce d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en français, I. *Opuscula*, 1553, in-folio. II. *Disputations sur l'état des Trépassés*, 1552, in-8°. III. La *Physique papale*, 1552, in-8°, que les esprits, amis de la satire, recherchent, ainsi que sa *Nécromance papale*, Genève, 1555, in-8°. IV. Le *Requiescat in pace* du purgatoire.

† I. VIRGILE (Publius Virgilius Maro), surnommé le *Prince des poètes latins*, né à Andès, village près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, d'un potier de terre. Les ides d'octobre qui étoient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance. Il passa les premières années de sa vie à Crémone, où il commença ses études à l'âge de 17 ans. Après avoir pris la robe virile, il alla à Naples pour cultiver les lettres grecques et latines. Il s'appliqua ensuite aux mathématiques et à la médecine, qu'il sacrifia bientôt aux charmes de la poésie. Ayant été chassé de sa maison et dépouillé d'un petit champ, son seul bien, par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan et du Crémonois, il vint à Rome pour exposer ses malheurs. Il s'adressa à Mécène et à Pollion qui lui firent rendre son patrimoine par Auguste. Ce fut pour remercier ce prince qu'il composa sa première *Eglogue*. Cette pièce fit connoître son grand talent pour la poésie, et devint la source de sa fortune. Il finit ses *Bucoliques* au bout de trois ans : ouvrage précieux par les graces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent. Peu de temps après, Virgile entreprit les *Géorgiques* à la prière de Mécène. Il paroît que, pour que sa muse fût moins distraite, il se retira à Naples. C'est lui même qui nous apprend cette particularité à la fin de ce Poëme, le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. « Aucun poète, à mon avis, dit Roucher, n'a eu au même dégré que Virgile le talent d'intéresser. J'éprouve en lisant certains morceaux de ses *Eglogues* et de ses *Géorgiques* un attendrissement qui ne se manifeste point, il est vrai, par des larmes, mais qui peut-être en est plus doux parce qu'il me fait tomber comme dans une rêverie amoureuse. Lucrèce avoit plus que lui de cette profondeur de génie qui donne beaucoup à penser; Horace, de cette philosophie pratique qui rend tous les jours de notre vie également heureux : mais ni l'un ni l'autre ne pénètrent l'ame de cette sensibilité du moment qui ressemble aux émotions de l'amour. Les deux premiers ont vanté le bonheur de la vie champêtre; mais il me semble toujours que ce sentiment est en eux le fruit de la réflexion : dans Virgile

c'est un mouvement involontaire de son ame, une espèce d'instinct, le cri de la nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier.» Les *Géorgiques* lui coûtèrent sept ans de travail. Après les avoir lues à Auguste, il commença l'*Enéide*. Ses différens ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié de l'empereur, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. La vénération qu'on avoit pour lui à Rome étoit telle qu'un jour s'étant rendu au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations : honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'empereur. Tant de gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étoient Bavius et Mævius. On attaqua sa naissance, on déchira ses ouvrages, on ne respecta pas même ses mœurs ; on lui prêta des goûts infâmes, ainsi qu'à Socrate, Platon, etc. Virgile encourageoit les critiques par une grande modestie qui dégénéroit en timidité. Sa gloire l'embarrassoit en bien des occasions : quand la multitude accouroit pour le voir, il se déroboit en rougissant. Il négligeoit ses habillemens et sa personne. Cette simplicité cachoit beaucoup de génie ; mais ce n'étoit pas aux sots à le voir. Un certain Filistus, bel esprit de cour, prenoit plaisir dit-on, à l'agacer continuellement, même en présence d'Auguste .. « Vous êtes muet, lui dit-il un jour, et quand vous auriez une langue vous ne vous défendriez pas mieux.... Virgile piqué se contenta de répondre : mes ouvrages parlent pour moi. » — Auguste applaudit à la repartie, et dit à Filistus ; « Si vous connoissiez l'avantage du silence vous le garderiez toujours. » Cornificius, autre Zoïle, déchiroit Virgile. On en avertit le poète qui répondit simplement : « Cornificius m'étonne. Je ne l'ai jamais offensé, je ne le hais point ; mais il faut que l'artiste porte envie à l'artiste, et le poète au poète. Je ne me venge de mes ennemis qu'en m'éclairant par leur critique. » Un de ceux dont il fût le moins blessé, c'est Bathille ; Virgile avoit attaché pendant la nuit à la porte du palais d'Auguste, ce distique où il le fait égal à Jupiter :

Nocte pluit totâ ; redeunt spectacula manè :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connoître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle ; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fit honneur du distique et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique ce vers ;

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores ;

Et le commencement du suivant :

Sic vos non vobis, répété quatre fois.

L'empereur demanda qu'on en achevât le sens ; mais personne ne put le faire que celui qui avoit enfanté le distique. Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Quand Auguste fut de retour de la guerre contre les Cantabres, Virgile lui fit la lecture des second, quatrième et sixième livres de ce poème, en présence d'Octavie sa sœur, qui venoit de perdre M. Claudius Marcellus, son fils unique. Le poète avoit placé l'éloge de ce jeune prince à la fin du sixième avec tant d'art, et l'avoit tourné d'une manière si touchante

que ce morceau fit fondre en larmes l'empereur et Octavie. On dit que cette princesse récompensa Virgile en lui faisant compter dix grands sesterces pour chaque vers : ce qui faisoit une somme de près de 32;500 livres. On ajoute même qu'elle s'étoit évanouie à ces mots : *Tu Marcellus eris*. Virgile, après avoir achevé son Enéide, se proposoit de se retirer pendant trois ans dans une solitude pour la revoir et la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce ; mais ayant rencontré à Athènes Auguste qui revenoit de l'Orient, il prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué en chemin de la maladie dont il mourut. Il avoit employé onze ans à la composition de l'Enéide ; mais voyant approcher sa fin sans avoir pu y faire les changemens qu'il méditoit, il ordonna par son testament qu'on la jetât au feu. Ses amis Tusca et Varius lui dirent qu'Auguste ne permettroit pas qu'on exécutât un ordre si rigoureux. Alors il leur légua son poème, à condition qu'on le laisseroit tel qu'il étoit : de là vient qu'on y trouve tant de vers imparfaits. L'auteur de cet ouvrage unique mourut à Brindes en Calabre, où il s'étoit arrêté, le 22 septembre de l'an 19 de Jésus-Christ, à 51 ans. On ne peut donner une idée de la perfection du style de Virgile, qu'en le comparant à celle de l'Apollon du Belvédère. M. l'abbé Delille, son habile traducteur, l'a caractérisé ainsi :

Ta vigueur, sans effort, c'est la grace elle-même.
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Brillant, mais naturel, et pur, quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse :
Le goût fut ton génie. . . . . .

Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poème, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, cependant c'est une question indécise et qui le sera vraisemblablement toujours, de savoir lequel des deux poètes a le mieux réussi dans la poésie épique. On a inséré dans l'article d'Homère le parallèle de ces deux grands hommes. Ce parallèle nous dispense de tracer ici le caractère de l'Enéide et de son auteur. Comme les talens sont bornés, Virgile n'étoit plus le même lorsqu'il écrivoit en prose. Senèque le philosophe nous apprend qu'il n'avoit pas mieux réussi en prose que Cicéron en vers. La santé de ce poète avoit toujours été foible et chancelante ; il étoit fort sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachemens de sang : aussi mourut-il d'une colique à laquelle il étoit fort sujet, au milieu de sa carrière. Il laissa des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On assure qu'il avoit reçu de ce prince et de ses amis plus de 1200 mille liv., somme prodigieuse pourlors. Peu de poètes ont fait une pareille fortune. Son corps fut porté près de Naples ; et l'on mit sur son tombeau ces vers qu'il avoit fait en mourant :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Un éloge qu'on ne peut refuser à Virgile, c'est que si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses ex-

pressions. Et quand au dernier article, il paroît que c'étoit une folie passagère que lui-même se reproche comme telle.

O Coridon, Coridon, quæ te dementia cepit!

Les éditions les plus recherchées des ouvrages de Virgile, sont celles de 1470, 1471, 1472, in-folio; — du P. La Cerda, Lyon, 1619, 3 volumes in-folio; — de Sédan, 1625, in-32; — d'Elzévir, 1636, in-12; — du Louvre, 1641, in-folio; — de Londres, 1663, in-folio, donnée par Ogilbi, avec 102 figures et une carte; — *Cum notis Variorum*, 1680, 3 volumes in-8°; — *Ad usum Delphini*, Paris, 1682, in-4°; — de Leewarde, 1717, in-4°; — Florence, 1741, in-4° — Amsterdam, 1746, 4 volumes in-4°; — Rome, 1741, in-folio, faite sur un ancien manuscrit dont on a figuré l'écriture; — ibid, 1763, en trois volumes in-folio avec figures, italien et latin; — de Londres, Sandby, 1750, 2 vol. in-8°, figures; — Birmingham, Baskerville, 1757, in-4°. Chr. J. Heyne en a donné une édition très-estimée, 4 vol. in-8°, Leipsick, 1767. La plupart de ces éditions, et sur-tout l'avant-dernière, sont superbes; mais ceux qui ne cherchent dans les livres que la commodité du format et l'exactitude de l'impression, peuvent se borner à l'édition d'Elzévir, en observant que dans l'édition originale, les *Bucoliques* et l'*Enéide* sont précédées d'une page dont les capitales sont en rouge; ou à l'édition de Coustelier, 1745, en 3 volumes in-12, que Philippe dirigea. Il la revit exactement sur celle de Florence, donnée en 1741, sur un manuscrit de 1300 ans. Quant aux nombreuses traductions françaises, dont on a surchargé notre littérature, celle de l'abbé Desfontaines, qu'on prétend n'être pas de lui, mais de Fréron, est préférable, comme plus exacte et plus élégante. *Voy.* son article, et celui d'Annibal Caro, à qui nous devons une bonne traduction italienne. Celle dite des *quatre professeurs*, quoique moins estimable que cette dernière, est précieuse pour ceux qui veulent être aidés en lisant Virgile. La traduction de M. Binet (René) est bien meilleure, 4 vol. in-12, Paris, 1804. M. l'abbé Delille a donné une traduction des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, qui est devenue classique. M. A. P. F. Tissot a donné une traduction en vers français des *Bucoliques* de Virgile, accompagnée de remarques sur le texte, et de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités; 1 volume in-12. Cette traduction a eu deux éditions. *Voyez* aussi dans ce Dictionnaire les articles Catrou; Mallemans; Marolle; Martin, n° XV; Gresset; Richer, n° III; Scarron, etc.

II. VIRGILE. *V.* Polydore II.

III. VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pépin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odillon, duc de Bavière. Virgile fut élevé à la prêtrise, et se fixa à Saltzbourg. Saint Boniface, apôtre d'Allemagne, le déféra au pape Zacharie comme enseignant des erreurs; entre autres « qu'il y avoit un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. » *Quod alius mundus, et alii homines sub terrâ sint, seu alius sol et luna.* (Bibliothèque des Pères, dans les lettres de saint Boniface, et lettre 10 du

tome 6e des conciles). Zacharie répondit qu'il falloit le déposer s'il persistoit à enseigner de semblables erreurs, ordonna à Virgile de venir à Rome afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu de là, que Zacharie condamnoit le sentiment de ceux qui admettoient les antipodes; mais il ne s'agissoit point d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface; mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendoient point d'Adam, et qui n'avoient point été rachetés par Jésus-Christ.

* IV. VIRGILE (Benoit), né en 1620 à Villa-Barrea dans l'Abruzze, fut d'abord conducteur de troupeaux. Ayant appris à lire et à écrire, il dévora dans ses momens de loisir l'Arioste, Le Tasse, et d'autres poétes. Il essaya aussitôt de composer quelques poésies, et le fit avec tant de facilité, que, dédaignant les sujets médiocres, il commença un poème. Son sujet fut la *Vie de saint Ignace*. Il le publia à Trani en 1647, le retoucha depuis, le réduisit en 11 chants, et le remit au jour en 1660. Il mourut quelque temps après. On a de lui plusieurs autres poèmes, tels que *Savérius, apôtre de l'Inde*, en 21 chants; la *Vie de Louis Gonzague*; la *Grace triomphante*. Ce dernier manque d'élégance; le style est lâche et diffus; mais on trouve assez de noblesse et d'énergie dans les pensées.

VIRGINIE, jeune fille romaine, dont Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle seroit remise à Marcus Claudius, avec lequel il s'entendoit, jusqu'à ce que Virginius son père fut de retour de l'armée. Ce vénérable vieillard ayant été averti de la violence qu'on vouloit faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher: « Ma chère Virginie, lui dit-il, voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver l'honneur et la liberté. » Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante. Il s'échappe de la multitude et vole au camp avec 400 hommes qui l'avoient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du mont Aventin. Tout le peuple soulevé contre Appius le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui étoit à Rome et qui avoit souffert le jugement tyrannique de son collégue, se donna la mort; et Marcus Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs l'an 449 avant J. C. La mort de Virginie est le sujet d'un très-beau tableau de M. Doyen, qui a été son morceau de réception à l'académie de peinture.

† VIRIATES, simple soldat lusitanien, réunissoit au talent d'un général l'ame d'un héros. Ses services importans lui valurent le commandement de l'armée de la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal. Les historiens romains ont donné à Viriates les qualifications de rebelle et de brigand; mais ils ont été forcés d'avouer que ce héros étoit doué d'une grande habileté et d'un courage intrépide. Ils n'ont pu disconvenir non plus que la tempérance et la chas-

tété faisoient partie de ses vertus sociales, et qu'il donna constamment des preuves de générosité et de bonne foi. Viriates, dans sa jeunesse, s'étoit occupé de la chasse. Si des richesses mal acquises, qu'il employa pour dépouiller les Romains, ont, dans un siècle plus éclairé et plus civilisé, jeté quelque défaveur sur son caractère, tout est bien compensé par l'intégrité qui dirigea généralement ses actions. Lorsqu'il posséda l'autorité suprême, son pouvoir fut fondé sur la base la plus solide et la plus honorable, le suffrage spontané de ses concitoyens, que sa grande réputation rallia sous ses drapeaux. Il possédoit particulièrement l'art de tempérer avec succès l'impétueuse bravoure de ses troupes contre une multitude d'hommes non moins brave, et mieux disciplinée. Le premier qui fit l'épreuve de ses talens fut Vetilius; ce général romain vaincu sous les murs de Tribola, tomba lui-même vivant entre les mains des vainqueurs. Le préteur Plantius et Claudius Unimanus envoyés à son secours essuyèrent le même sort. La fortune et la renommée de Viriates alarma Rome. Cette fière république fut forcée de reconnoître le mérite de son ennemi et de lui opposer un général qui descendoit et étoit l'allié d'une race de héros. Le consul Quintus Fabius Æmilianus, frère du jeune Scipion, fut chargé du commandement de l'armée d'Espagne. Cependant Viriates ne fut point intimidé par la réputation de son adversaire. Il défia souvent le général romain pour l'amener à une action, et le consulat d'Æmilianus expira sans qu'il eût obtenu le plus léger avantage sur son antagoniste. Son successeur Servilianus, défait à son tour, entra en négociation avec Viriates, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On ignore les limites des nouveaux domaines de Viriates. Cependant on peut supposer qu'ils comprenoient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qu'il destinoit à devenir la capitale de son royaume, se trouvoit située près des rives de l'Anas, aujourd'hui Guadiana. La fierté de Rome se trouvoit blessée par le traité qu'elle avoit conclu avec un barbare, et s'embarrassant peu de sa réputation, elle eut la perfidie de le rompre. Quintus Servilius Cepion, auquel étoit confié le gouvernement de tout ce qui restoit à la république dans l'Espagne ultérieure, désespérant de vaincre Viriates, le fit assassiner par ses compatriotes, l'an 140 avant J. C. Le général lusitanien méritoit l'affection et l'attachement de ses compagnons de fortune, et avoit en eux la plus grande confiance. Jamais aucun soldat ne gardoit l'entrée de sa tente; tous à quelque heure que ce fut y trouvoient un libre accès. Il termina ses jours, victime d'une imprudence. Cet homme, qu'aucun autre n'avoit vaincu, mourut par trahison. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettoit à table, les traîtres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Ayant expiré au même moment, ses troupes qui l'adoroient lui firent des funérailles pompeuses. Lorsque ses assassins se présentèrent à Cépion pour réclamer le salaire dû à leur crime, ils apprirent par la réponse que le consul leur fit qu'il n'existe aucun sentiment de bonne foi et de délicatesse dans des ames que le crime a souillées. « Vous pouvez, leur

répliqua-t-il, jouir en sûreté de ce que vous avez déjà reçu; mais n'attendez que de Rome seule une dernière gratification. »

* VIRIDET (Jean), médecin, né à Paray en 1655, étudia à Montpellier, et fut reçu docteur à Valence. Il pratiquoit à Paris, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de se retirer à Genève. Il vivoit encore à Rolles en 1735. On a de lui, I. *Tractatus de primâ coctione*, Genevæ, 1691, in-12, 1693, in-8°. II. *Dissertation sur les vapeurs*, Yverdun, 1726, in-8°.

* VIRIEU (F. H. comte de), colonel du régiment du Limousin, député de la noblesse du Dauphiné aux états généraux en 1789, demeura fidèle à ses mandataires qui prescrivoient le vote par tête à tous les départemens de cette province, et se réunit au tiers-état avec la minorité de son ordre. Il se rapprocha, tantôt des patriotes, tantôt des royalistes, et finit par se faire rejeter des deux partis. Le 13 juillet 1789, moment où le roi rassembloit des troupes près de Paris, il proposa de renouveler le serment du *Jeu de Paume*, c'est-à-dire, de ne pas se séparer avant la confection de la constitution. Le 28 il s'opposa à l'établissement du comité des recherches, et, dans la séance de la nuit du 4 août, il s'écria, au milieu de la discussion relative à l'abandon des privilèges, « qu'il apportoit aussi son moineau sur l'autel de la patrie, et proposoit la destruction des colombiers. » Le 20 il parla en faveur d'une déclaration des droits de l'homme, demandant qu'elle fût remise à la tête de la constitution. Le 7 décembre il prononça un discours en faveur des deux chambres, et du véto absolu à accorder au roi, et défendit plusieurs fois cette dernière opinion avec force. Nommé président le 27 avril 1790, il prononça le discours d'usage, et prêta le serment civique; mais le lendemain il envoya sa démission. Le 17 mai 1791 il présenta un projet sur les monnoies de cuivre. Le 31 il s'éleva avec force contre les calomnies que des pétitionnaires payés et quelques membres de l'assemblée dirigoient contre les officiers. Il signa ensuite les protestations des 12 et 15 septembre 1791. S'étant trouvé à Lyon lors du soulèvement des habitans contre la convention, il prit les armes avec eux, fut arrêté et condamné à mort.

VIRINGUS, *ou* VAN VIERINGEN (Jean WAUTIER), né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1573; il devint ensuite chanoine d'Arras. Son zèle pour les anciens usages de l'Église et ses talens lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs Albert et Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui, I. Un *Abrégé du théâtre anatomique de Vesale*, en flamand, Bruges, 1569, in-4°. II. *De jejunio et abstinentiâ medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4° avec cette double épigraphe: *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccl. 37; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippocr.

VIRIPLACA (Myth.), déesse ainsi appelée du mot *vir*, homme, et de *placare*, apaiser. Elle présidoit au raccommodement des

maris avec leurs femmes, quand il y avoit des brouilleries dans le ménage. Cette divinité avoit un temple à Rome sur le mont Palatin, où se rendoient ceux qui avoient quelque différent entre eux ; et après s'être expliqués en présence de la déesse, ils s'en retournoient bons amis.

VIRLOIS *ou* VIRLOYS (Charles-François ROLAND de), né à Paris le 2 octobre 1716, et mort en 1772, fit élever en 1751 le théâtre de Metz, dont il publia le plan gravé par lui-même en 1758. On lui doit quelques ouvrages, I. *Traduction des Elémens de Physique* de s'Gravesande, 1747, 2 vol. in-8°. II. *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne, et de tous les arts et métiers qui y ont rapport*, 1770, 3 vol. in-4°. III. Une nouvelle édition de *Vitruve* avec une *Dissertation* instructive sur les divers commentateurs de cet écrivain.

VIROTTE. *V.* LAVIROTTE.

VIRSUNGUS. *V.* WIRSUNG.

VIRUÈS (Alfonse), l'un des premiers poètes espagnols qui fit sortir la tragédie de la barbarie où elle avoit jusqu'alors été plongée dans son pays. Il a précédé Lopez de Véga et a vécu au commencement du 16ᵉ siècle.

† VISCH *ou* VISCA (Charles de), de l'ordre de Cîteaux, natif de Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastère des Dunes à Bruges, y fut élu prieur en 1646, et y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches. I. *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Douai, 1649, Cologne, 1656 in-4°, assez estimée, quoiqu'écrite d'un style plat et incorrect. II. *Vitæ B. B. Eberardi de Commanda*, et *Richardi de Frisid*, Bruges, 1655. Ces deux saints étoient de l'ordre de Cîteaux ; le premier est mort l'an 1191, le second l'an 1266. III. *Histoire de plusieurs monastères de son ordre*. IV. Une édition des *OEuvres d'Alain de Lille*, Anvers, 1653, in-fol.

VISCELLINUS. *V.* CASSIUS.

* I. VISCHER (Jean), médecin, né à Wemdingen en Bavière le 16 décembre 1524, et mort le 22 avril 1587, étudia dans les universités de Wittemberg, Tubinge, Padoue et Bologne. Il prit le bonnet de docteur dans cette dernière ville. La faculté de Tubinge lui confia en 1568 une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui, I. *Enarratio brevis aphorismorum Hippocratis, etc.*, Tubingæ, 1691, in-4°. II. *Epistola ad Matthiolum, de vertigine, occipitis dolore, stupore, etc.*

* II. VISCHER (Roemer), né à Amsterdam en 1547, partagea avec ses amis Spiegel et Koornhert, la gloire d'avoir été un des premiers restaurateurs de sa langue maternelle, et il a obtenu par son talent pour l'épigramme le surnom du *Martial hollandais*. Dousa le nomma ainsi dans sa préface de la Chronique rimée de Mélis-Stoke, publiée pour la première fois en 1591. Vischer réunissoit chez lui les plus beaux esprits de son siècle ; ce fut dans cette société que Vondel donna les premières preuves de son talent. Il eut deux filles qui se rendirent célèbres, comme lui, par leur goût pour les lettres et les arts, l'une nommée Anne, l'autre Marie. Toutes deux furent très-

liées d'amitié avec Constantin Huygens et Pierre, fils de Corneille Hooft. La deuxième portoit le surnom de *Tesselschade*, et est auteur d'une traduction hollandaise de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Elle faisoit les délices du château de Muyden, qu'habitoit Hooft, qui parle fréquemment d'elle dans ses lettres.

VISCLÈDE (Antoine-Louis CHALAMONT de la), né à Tarascon en Provence en 1692, d'une famille noble, et mort à Marseille en l'année 1760, remplit avec distinction pendant plusieurs années la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Il en avoit été pour ainsi dire le fondateur, et c'est à ses soins et à son zèle qu'elle dut une partie de sa gloire. La Visclède étoit le Fontenelle de Provence par ses talens autant que par son caractère. Doux, poli, affable, officieux, sensible à l'amitié, il eut beaucoup d'amis et ne mérita aucun ennemi. Les traits qu'on lui lança ne parvinrent pas jusqu'à lui, il profita de la critique et sut oublier l'insulte. Son goût n'étoit pas aussi sûr que son esprit étoit fin; et il auroit volontiers préféré les fables de La Mothe à celles de La Fontaine. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avoit très-peu dans le caractère; et peu d'hommes de lettres ont eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation ne brilloit pas par les saillies; mais son commerce étoit sûr et utile à ceux qui en jouissoient. Les jeunes gens avoient en lui un ami, un conseil et un consolateur. La Visclède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. L'académie française et les autres compagnies du royaume le couronnèrent plusieurs fois; et, suivant l'expression d'un homme d'esprit, il auroit eu de quoi former un médaillier des différens prix qui lui furent adjugés. Ses ouvrages sont, I. Des *Discours académiques*, répandus dans les différens recueils des sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés et bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. II. Des *Odes* morales, dignes d'un poète philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'Ame*, les *Passions*, les *Contradictions de l'Homme*, le *Chagrin*. III. Diverses *Pièces de Poésies* manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *OEuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol, in-12. Ce recueil essuya beaucoup de critiques.

I. VISCONTI (Azzo). *Voy.* AETIUS, n° II.

† II VISCONTI (Matthieu), deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfans mâles en 1355; ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnoit dans Milan, tandis que Galéas régnoit à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean Galéas, qui lui succéda. Bernabo, génie ambitieux et perfide, voulut se rendre maître de tout le duché en mariant Catherine, sa fille, à son neveu, veuf d'Isabelle de France, et en l'attirant à sa cour où il espéroit s'en défaire aisément. Jean Galéas, de son côté, formoit le projet de s'emparer de la succession de son oncle, qu'il égaloit en ambition, et qu'il surpassoit en ruses et en artifices. Il avoit toujours le masque de la religion sur le visage, et ses actions n'eurent ja-

mais un dehors plus pieux que lorsqu'il méditoit quelque crime. Un jour il alla en pèlerinage à une chapelle dédiée à la Vierge, auprès de Milan, avec sa garde ordinaire de 2000 hommes. Bernabo qui ne se méfioit de rien, va au-devant de lui; mais on l'arrêta à l'instant avec ses deux fils, qui finirent leurs jours dans la prison avec leur père. Jean Galéas, par cette perfidie, étendit sa domination dans le Milanais. L'an 1395 il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de Vertus, qu'il avoit porté jusque-là du chef d'Isabelle de France, sa première femme, de laquelle sortit une fille unique, Valentine, mariée à Louis, duc d'Orléans, qui devoit succéder au duché de Milan apres l'extinction de la postérité masculine des Visconti. Il termina sa carrière en 1402, laissant de sa seconde femme Jean-Marie et Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron gouvernoit Rome. Il faisoit dévorer par des chiens les malheureux qui lui avoient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1412. Philippe-Marie, qui régnoit à Pavie, devenu souverain (*Voy.* CARMAGNOLE), laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille, Blanche-Marie, qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan au préjudice du duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerre du Milanais, qui fut pendant long-temps le tombeau des Français.

* VISCONTI (Joseph), né à Milan vers la fin du 16e siècle, fut choisi par le cardinal Borromée pour travailler à la bibliothèque ambrosienne de sa ville natale. Il eut en partage les rits ecclésiastiques, et s'en acquitta avec talent. Son ouvrage fut imprimé à Milan sous ce titre, *Observationes ecclesiasticæ de baptismo, confirmatione, et missa*, 4 vol. in-4°.

VISDELOU (Claude de), né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des jésuites. Ses connoissances littéraires, mathématiques et théologiques le firent choisir, en 1685, par Louis XIV, pour aller, en qualité de missionnaire, à la Chine avec cinq autres jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Ses progrès furent si étonnans et si rapides, que le fils du grand empereur Cam-Hi, héritier présomptif du trône, surpris de l'aisance singulière avec laquelle le P. Visdelou expliquoit les livres les plus obscurs des Chinois, lui en donna de lui-même une attestation des plus authentiques et des plus flatteuses. Pendant plus de vingt ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Évangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint-siége, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgraces et s'unit avec lui contre les jésuites ses confrères pour former des chrétiens, non suivant la politique mondaine, mais selon l'Évangile. Son zèle déplut à son ordre, t on obtint de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondi-

chery, où le cardinal de Tournon l'avoit placé. Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre extorqué par la vengeance; et le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Il mourut à Pondichery le 11 novembre 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, qui mériteroient d'être imprimés. Les principaux sont, I. Une *Histoire de la Chine*, en latin. II. La *Vie de Confucius*. III. Les *Eloges des sept Philosophes chinois*. IV. Une *Traduction* latine du rituel chinois. V. Un *Ouvrage* sur les cérémonies et sur les sacrifices des Chinois. VI. Une *Chronologie chinoise*. VII. Une *Histoire abrégée du Japon*. VIII. Une *Notice* sur l'Y-King, premier livre canonique des Chinois que de Guignes a fait imprimer en 1750, à la suite du Chou-King.

* I. VISDOMINI (François), né à Ferrare d'une ancienne et noble famille, apprit les langues grecque et hébraïque, l'astronomie, les mathématiques, la musique, et obtint, dans ces diverses parties, un égal succès. Il s'appliqua spécialement à l'étude de l'Ecriture-sainte, entra dans l'ordre des mineurs conventuels, et occupa plusieurs chaires. Son goût le portoit vers la prédication, et il exerça cette fonction pénible dans les principales villes d'Italie. En 1564 on frappa en son honneur une médaille, avec cette épigraphe : *Vox Domini in virtute*. Il mourut à Bologne le 29 octobre 1573. On a recueilli ses *Sermons* et ses *Homélies* en 2 vol. in-8°, imprimés à Venise, 1575.

* II. VISDOMINI (Eugène), né à Parme dans le 16e siècle, secrétaire du duc Octave Farnèse, et gouverneur de Novare, épousa Claudia Noceti, célèbre par ses poésies. Il fonda en 1574, à Parme, l'académie des Anonymes, qui compta parmi ses membres, Le Tasse, Manfred, etc. Il mourut dans sa patrie le 6 mai 1622. On a de lui diverses poésies; il a laissé aussi quelques tragédies inédites, telles que l'*Amate*, l'*OEdipe*, etc.

VISÉ (Jean DONNEAU, sieur de), poète français, né à Paris en 1640, étoit cadet d'une famille noble. Ses parens le destinant à l'état ecclésiastique, il en prit l'habit, et obtint quelques bénéfices; mais l'amour lui fit quitter cet état : il se maria à la fille d'un peintre malgré l'opposition de ses parens. Des nouvelles galantes et des comédies l'occupèrent dès l'âge de 18 ans. Il commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure Galant*, 488 volumes; journal qui lui fit quelques admirateurs en province, et qu'on a bien perfectionné depuis. Si La Bruyère eût vécu de nos jours, il ne se seroit certainement pas avisé de mettre cet ouvrage au-dessous du rien. Le théâtre fut encore une des ressources de Visé. Il donna plusieurs comédies : *Zélinde*, la *Mère coquette*, la *Veuve à la mode*, *Délie*, les *Amours de Vénus*, les *Intrigues de la Loterie*, le *Mariage d'Ariane*, les *Amours du Soleil*, les *Dames vengées*, le *Vieillard couru*, le *Gentilhomme campagnard*. La première fois qu'on représenta sa comédie intitulée le *Gentilhomme Guespin* ou le *campagnard*, il y avoit sur le théâtre beaucoup de gens de condition, amis de l'auteur, qui rioient à chaque endroit. Le parterre ne fut pas de leur avis, et

siffla de toute sa force. Un des rieurs s'avança sur le bord du théâtre, et dit : « Messieurs, si vous n'êtes pas contens, on vous rendra votre argent à la porte; mais ne nous empêchez pas d'entendre des choses qui nous font plaisir. » Un plaisant lui répondit aussitôt :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus?

Et un autre ajouta :

Non; d'en avoir tant dit, il est même confus.

Visé composa aussi des *Mémoires* sur le règne de Louis XIV, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son *Mercure*, et où il n'y a rien de nouveau. Enfin il embrassa plusieurs genres, toujours avec des talens médiocres. Cet auteur perdit la vue quatre ans avant sa mort, arrivée à Paris en 1710. Il avoit de l'esprit, de la politesse; il connoissoit le monde, et savoit plaire par l'amabilité et les agrémens de son caractère.

* VITA (Jean de), illustre prélat, né à Bénévent le 7 juin 1708, y apprit les premiers élémens des sciences. Il passa ensuite à Naples pour continuer ses études, qu'il acheva à Rome. De retour dans sa patrie, il étudia le droit municipal, embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt gouverneur du séminaire. Il fut ensuite chanoine de l'église métropolitaine, auditeur et vicaire de l'archevêque Pacca et de son successeur Colombini. Clément XIII, instruit de son mérite, le nomma évêque de Riéti le 26 novembre 1764. Il mourut le 31 mars 1774, et a laissé les ouvrages suivans : I. *Discours prononcés dans le séminaire de Bénévent*, Naples, 1748. II. *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, Romæ, 1754. III. *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum*, Romæ, 1759. IV. *Homélies et Discours spirituels*, Naples, 1757, et quelques autres *Opuscules* sur diverses matières de théologie.

VITAKER. *Voyez* WHITAKER.

I. VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du 13e siècle par le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avoit dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais l'austérité de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux nommé, à ce qu'on croit, de la Sainte-Trinité. Cet ordre se donna depuis à Saint-Bernard. (*voyez* SERLON), et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux. Vital mourut en 1219.

II. VITAL. *Voyez* ORDERIC.

I. VITALIEN, Scythe de nation et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetoit le concile de Chalcédoine, et persécuta ceux qui l'admettoient. Vitalien prit le parti des orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageoit tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne pas inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Jus-

tin ; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, prévint son oncle contre lui. L'empereur, redoutant le pouvoir qu'il avoit sur les troupes, ne crut pas devoir le faire arrêter avec éclat. Il lui écrivit en Thrace où il étoit retiré, de venir à Constantinople recevoir ses instructions pour aller négocier une affaire importante dans une cour étrangère. Vitalien se rendit promptement auprès du prince qui le combla de caresses et le désigna consul pour l'année suivante, afin de pouvoir éclairer sa conduite. Mais ayant reconnu que cette dignité lui donnoit plus de crédit et le rendoit plus dangereux, il le fit mourir en juillet 520, le septième mois de son consulat. Le prétexte de ce meurtre fut l'extrême ambition de Vitalien qui l'avoit engagé tantôt de prendre la défense des catholiques pour se faire un parti ; tantôt de se mettre à la tête des eutychiens qu'il disposoit, dit-on, secrètement à prendre les armes au premier signal.

II. VITALIEN, de Ségni en Campanie, pape après St. Eugène Ier, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa à procurer le bien de l'Eglise, et mourut le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises.

* VITALINI (Boniface), jurisconsulte du 14e siècle, connu sons le nom de Boniface de Mantoue, né dans cette ville en 1320, fit ses études dans sa patrie, puis à Padoue, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Avignon, où siégeoit la cour romaine. Clément VI le combla de distinctions, et lui donna une chaire dans l'université de cette ville. Grégoire XI en 1377 lui confirma l'emploi d'avocat de la chambre apostolique, et le déclara auditeur du sacré palais. A la mort de ce pontife, le schisme qui s'éleva pour l'élection d'un nouveau pape l'obligea de quitter la cour. Il se retira à Avignon, où il finit tranquillement ses jours vers l'an 1389. Nous avons de lui, I. *Opus de Maleficiis*, Mediolani, 1503, in-folio. II. *Tractatus universi Juris*, Venetiis, 1548, in-folio. III. *Commentarii in Constitutiones Clementis* V. Ibid., 1574.

* VITALIS (Sanctorius), célèbre médecin et savant littérateur du 16e siècle, né à Palerme, est connu par un ouvrage intitulé *De Medicamento solvente sexto die non adhibendo*, Panormi, 1570, in-4°.

VITEL (Jean de), poète français, né à Avranches, fut orphelin de bonne heure. Deux frères lui restoient qu'il eut encore le malheur de perdre. Le premier après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, vint mourir à Paris. Le second, qui étoit le plus jeune et dont les talens donnoient des espérances, fut enlevé à la fleur de son âge à Rennes en Bretagne. La contagion s'étant répandue dans cette ville où Vitel se trouvoit, il fut obligé de se retirer à Condac. Ses amis lui conseilloient d'embrasser l'étude du droit ; mais séduit par les charmes de la poésie, toute autre occupation lui paroissoit sèche, stérile et rebutante. Il vint à Paris, où il versifia l'an 1575. Dutouchet, gentilhomme protestant de Normandie, ayant su que

la garnison et les habitans du mont Saint-Michel devoient faire le jour de la Magdeleine un pélerinage, y fit glisser trente soldats déguisés en pélerins. Ils pénétrèrent dans la ville et dans le château, tuèrent le prêtre qui avoit célébré la messe en leur présence, et se saisirent du gouverneur de la place. L'alarme se mit dans la basse ville. M. de Viques, lieutenant du maréchal de Matignon, se hâta de secourir les assiégés. Les protestans furent obligés de se rendre, et on leur accorda la vie à l'exception de trois des principaux que Matignon fit pendre. Vitel fit de cet événement le sujet d'un Poëme qui ne manque ni de feu ni d'invention. C'est ce qu'il y a de mieux dans ses *Exercices Poétiques*, Paris, 1588, in-8°. On ignore l'année de sa mort.

I. VITELLI (Ciapin), marquis de Cetone, étoit un brave capitaine italien qui avoit d'abord porté les armes pour Côme grand-duc de Toscane. Etant entré au service de l'Espagne, Philippe II le fit maréchal de camp de l'armée des Pays-Bas sous le duc d'Albe. Il seconda puissamment ce général, et mourut quelque temps après lui. Il étoit si gros et si gras qu'il falloit échancrer la table où il mangeoit. Les protestans de Flandre, qui n'avoient pas à se louer de Vitelli, lui firent cette Épitaphe :

O Deus omnipotens, crassi miserere Vitelli,
Quem mors præveniens non sinit esse bovem!
Corpus in Italiâ est; tenet intestina Brabantus.
Ast animam, nemo. Cur? quia non habuit.

* II. VITELLI (Corneille), né à Cortone, florissoit dans le 15e siècle. En 1481 il tenoit à Venise au collége de jeunes nobles, tandis que George Merula enseignoit dans la même ville l'éloquence depuis 16 ans. Quelques débats littéraires qu'il eut avec lui le contraignirent de se rendre à Paris, où il professa l'éloquence. On a de lui un *Opuscule* contre Merula, dans lequel il combat diverses opinions énoncées par son adversaire dans ses Commentaires sur Pline et Martial. Son style est dans le goût des professeurs de ce temps, qui ne se croyoient pas assez savans, s'ils ne maltraitoient indignement leurs rivaux.

VITELLIO ou VITELO, opticien polonois du 13e siècle. On a de lui un *Traité d'Optique*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1572, in folio. Cet ouvrage ne peut être que d'une utilité médiocre aujourd'hui, quoique l'auteur fût de son temps un homme très-estimable. Son livre n'est proprement que l'Optique d'Alhazen, mise dans un meilleur ordre.

I. VITELLIUS (Aulus), né l'an 15 de J. C. de L. Vitellius, qui avoit été trois fois consul, passa les dernières années de son enfance et les premières années de sa jeunesse à Caprée, séjour dont le nom annonce la conduite qu'il y tint. On crut qu'il avoit acheté par ses infâmes complaisances les graces que Tibère accorda à son père, le consulat et le gouvernement de Syrie. Toute sa vie répondit à de si honteux commencemens; et les traits les plus marqués de son caractère sont des débauches de toute espèce, et une gourmandise qu'il portoit jusqu'à l'usage habituel de se faire vomir pour se redonner le plaisir de manger. Son nom lui ouvroit les entrées à la cour, et il plut à Caligula par le mérite de bon cocher, et à Claude par sa passion pour le

jeu. Les mêmes recommandations le rendirent agréable à Néron; mais sur-tout un service d'un genre singulier et bien conforme au goût de ce prince lui en acquit toute la faveur. Néron souhaitoit passionnément de monter comme musicien sur le théâtre, et un reste de pudeur le retenoit. Pressé par les cris du peuple qui le sollicitoit de chanter, il s'étoit même retiré du spectacle comme pour se dérober à des instances trop importunes. Vitellius, qui présidoit aux jeux où se passoit cette scène, se fit le député des spectateurs pour le prier de revenir et de se laisser fléchir; et Néron lui sut très-bon gré de cette douce violence. C'est ainsi que Vitellius, aimé et favorisé consécutivement de trois princes, parcourut la carrière des magistratures, réunissant toutes les dignités avec tous les vices. Il commandoit les légions de la Basse-Germanie lorsque les cohortes prétoriennes proclamèrent Othon empereur, l'an 69. Son armée, qu'il s'étoit attachée par des présens, lui décerna en même temps l'empire et il fut obligé de marcher contre son rival. Il perdit trois batailles; mais il fut vainqueur dans la quatrième, livrée entre Crémone et Mantoue près de Bédriac. A la fin de la journée, il voulut s'arrêter sur le champ de bataille uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les ames sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air sentie vivement par ceux qui l'accompagnoient. Il leur dit quand ils s'en plaignirent que « l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours agréable ; » et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats et s'enivra avec eux. Il ne croyoit être souverain que pour tenir table. Sa grande occupation étoit de déjeûner, dîner, souper et quelquefois d'y ajouter une collation. Il s'excitoit à vomir entre chaque repas, pour se préparer au suivant. Glouton plutôt que gourmand, il se remplissoit aussi bien des mets les plus grossiers que des plus délicats. Plusieurs de ceux qui étoient à sa cour furent ruinés par sa voracité qu'ils vouloient satisfaire, pour satisfaire à leur tour leur ambition. Lucius son frère ayant voulu lui donner un repas, on servit deux mille poissons tous exquis, et sept mille oiseaux de prix. Mais Vitellius dépensa encore davantage pour un seul plat qu'il fit remplir de foies, de cervelles, de langues et de laites des poissons et des oiseaux les plus rares. A force de boire et de manger, il devint si abruti, que la facilité qu'il trouvoit à satisfaire ses honteuses passions pouvoit seule le faire souvenir qu'il étoit empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Etant particulier, il avoit empoisonné un fils qu'il avoit eu de Pétronia sa première femme, pour jouir de ses biens. Parvenu au trône, il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avoit prédit qu'il régneroit long-temps s'il lui survivoit. Cette femme infortunée le savoit sans doute capable d'une action dénaturée ; car lorsqu'elle eut appris qu'il étoit proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius

étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups l'an 69 de J. C., après un règne de huit mois. Son corps fut traîné avec un croc et jeté dans le Tibre. Lucius Vitellius son père étoit parvenu à la fortune par ses bassesses. Il fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un Dieu; il prodigua les mêmes hommages à Claude et obtint comme une grace particulière de l'impératrice Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avoit soin de porter sous sa robe des souliers de cette princesse, qu'il baisoit souvent. A sa mort, arrivée vers l'an 49 environ, le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui étoit d'une piété inaltérable à l'égard de son prince.*

II. VITELLIUS *ou* Telle (Regnier), né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collége de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné, I. Une Traduction en latin de la *Description de la Germanie inférieure* de Louis Guichardin, avec *des additions*, Amsterdam, 1625, in-folio, et 1635, 2 vol. in-12, avec figures. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. II. Un *Abrégé* du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8°; bien fait. Vitellius a conservé autant qu'il a pu les expressions de son auteur, et n'a retranché que des faits qui n'avoient point de rapport à la géographie. Sa traduction en flamand du livre *de la Trinité* de Michel Servet prouve qu'il n'étoit point fanatique.

VITERBE. *V.* Annius *et* Godefroi *de Viterbe*.

VITERIC, roi des Visigoths, se plaça sur le trône après la mort de Liuva qu'il assassina vers l'an 603. Comme il n'étoit point du sang royal, il voulut se rendre recommandable à la nation en privant les empereurs d'Orient de ce qu'ils possédoient encore en Espagne. Après plusieurs défaites, il eut quelque avantage sur eux dans une bataille près de Siguença Ememberge sa fille avoit été destinée à Thierri roi de Bourgogne. Elle vint en France pour consommer ce mariage; mais Brunehauts'y étant opposée, elle fut obligée de repasser en Espagne. Viteric mourut en 610.

I. VITET (Aymar), descendant d'Edouard Vitet, chirurgien du prince de Galles en 1356, et qui resta en France après la bataille de Poitiers, a publié deux *Traités*; l'un sur les *hernies*, et l'autre sur la *génération* et les *accouchemens*. Il ne quitta point Lyon sa patrie, où il a laissé plusieurs descendans qui ont suivi avec succès ses traces et se sont perpétués dans la profession du même art.

* II. VITET (Louis), né à Lyon, docteur en médecine, maire de cette ville pendant le cours de la révolution, président du département du Rhône

et Loire, homme instruit et d'un caractère bienfaisant, partisan zélé du système républicain, mais ami de l'ordre, nommé en septembre 1792 député à la convention nationale, fut envoyé à Lyon avec deux de ses collègues pour y rétablir le calme. Cette mission n'eut point de succès, attendu la division prononcée des partis. De retour à l'assemblée, il vota la détention de Louis XVI et l'expulsion des Bourbons; s'étant, vers le mois de février 1793, retiré chez lui à sept lieues de Lyon, pour cause de santé, on l'accusa injustement d'avoir pris part aux troubles qui éclatèrent alors dans cette ville, et en juillet il fut décrété d'accusation. Cependant ayant survécu aux proscriptions, un décret le réintégra dans ses fonctions. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il y dénonça avec chaleur le parti de la réaction qui avoit ensanglanté sa ville natale. Etant sorti du conseil en 1798, il y fut réélu par son département, fit divers rapports sur les écoles de médecine, et fut élu secrétaire le 20 janvier 1799. Il est mort en 1809. On lui doit des ouvrages de médecine estimés; entre autres, *Médecine vétérinaire*, 1771; *Pharmacopée*, Lyon, 1778; et la *Médecine expectante*, publiée en 1804. Enfin un *Traité sur les sang-sues*, Paris, chez Mame. L'auteur en a surveillé l'impression, et il est mort lorsqu'il n'y avoit plus que quelques feuilles à imprimer, lesquelles ont été vues par son fils.

* VITEZ DE CSOKONA (Michel), mort le 18 janvier 1805 à Debreczin en Hongrie, où il étoit né le 17 novembre 1773, avoit un talent distingué pour la poésie légère et badine. Il s'occupoit depuis long-temps d'un poëme épique, dont le sujet étoit la fondation du royaume de Hongrie par les peuples qui l'habitent aujourd'hui. Il est intitulé l'*Arpadiade*. Vitez a prouvé par son exemple qu'avec des talens et de l'esprit un auteur sait façonner sa langue, fût-elle même des plus ingrates. Ses *poésies* démontrent que la langue hongroise n'est nullement dénuée de graces ni d'harmonie.

VITIGÈS. *V*. BÉLISAIRE.

VITIKIND. *V*. WITIKIND.

VITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, régna cinq ans avec son père Egica, et gouverna seul pendant neuf autres années depuis 701 jusqu'en 710. Son naturel emporté et féroce excita de fréquens murmures. Vitiza craignant que des plaintes on n'en vînt à une rébellion ouverte, désarma une partie de ses sujets et fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite il forçoit à l'obéissance; mais il se privoit de secours et de défense contre les ennemis étrangers. Aussi fit-il fortifier en même temps quelques places; mais il intimida sans se faire aimer.

† VITRÉ *ou* VITRAI (Antoine), imprimeur de Paris, s'est immortalisé par le succès avec lequel il a fait rouler la presse. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de Le Jay, l'un des chefs-d'œuvre de l'imprimerie. Les caractères orientaux que Savari de Brèves avoit fait fondre, auxquels Le Jay joignit des caractères samaritains, servirent à cette impression. Les autres éditions de Vitré soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise d'être le premier homme

de France pour son art. Il auroit surpassé même Robert Eti:nne, s'il eût été aussi savant et aussi exact que lui; mais à peine savoit-il traduire en français les auteurs les plus faciles. Il mourut en 1674, étant imprimeur du clergé. Un défaut de cet excellent imprimeur étoit de ne pas toujours distinguer la cousonne d'avec la voyelle dans les lettres J et V. Son *Corps de droit*, Paris, 1628, 2 vol. in-fol.; et ses *Bibles latines*, in-fol. et in-4°, 1666, recherchées pour les cartes géographiques; et 1652, 8 vol. in-12, sont au nombre de ses meilleures éditions. Sa devise étoit un Hercule avec ces mots: *Virtus non territa monstris*.

VITRINGA (Campége), né en 1659 à Leewarde dans la Frise, fut l'ornement de l'université de Franeker, où il mourut le 3 mars 1722, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, I. Un savant *Commentaire* latin sur Isaïe, 2 vol. in-folio. II. *Apocalipseos anachrisis*, 1719, in-4°. III. *Typus theologiæ practicæ*, in-8°. IV. *Synagoga vetus*, in-4°. V. *Archisynagogus*, in-4°. VI. *De Decemviris otiosis synagogæ*, in-4°. VII. *Observationes sacræ*, 1711, in-4°. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart.

II. VITRINGA (Campége), fils du précédent, né à Franeker en 1693, mort en 1723, professeur en théologie, se fit connoître avantageusement par un *Abrégé de la théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4°.

†VITRUVE (M. Vitruvius Pollio), né à Formie, aujourd'hui le Môle de Gaïète (non à Vérone ni à Plaisance, comme l'ont cru quelques historiens), fut élevé avec soin par ses parens. Il s'appliqua à toutes les sciences utiles et passa pour posséder ce qu'il appelle lui-même l'*encyclopédie*, c'est-à-dire, la connoissance des sept arts libéraux. Jules-César le connut et l'estima. Après la mort de ce prince, Octavie le recommanda à Auguste, qui lui donna l'inspection des balistes, des scorpions, des béliers et des autres machines de guerre. Les soins de Vitruve furent récompensés par une forte pension. Encouragé par les libéralités d'Auguste, il composa un *Corps d'architecture* qu'il dédia à cet empereur. C'est le seul traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du genie de son auteur et même de la noblesse de son caractère. La meilleure édition de ce livre est celle d'Amsterdam, 1649, in-folio. Il y en a eu une version italienne avec les commentaires du marquis Galliani, Naples, 1758, in-fol., fig. Nous en avons une bonne traduction française, par Perrault, in-folio, Paris, 1684. En 1801 et 1802 il a paru à Berlin, en 2 vol. in-4°, une édition de Vitruve, par M. de Rode; mais une édition supérieure à toutes les autres est celle publiée en 1808 par M. Schneider, professeur à Francfort-sur-l'Oder, Leipsick, 4 vol. in-8°.

VITRY. *V.* HOSPITAL (Nicolas), *et* JACQUES, n° XVI.

VITTEMENT (Jean), d'une famille obscure de Dormans en Champagne, qu'il illustra par son esprit et par ses vertus, naquit en 1655. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais à Paris, il succéda à son professeur même dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'état, qui sut dis-

tinguer son mérite. Avant en l'honneur de complimenter Louis XIV en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit : « Jamais harangue ni orateur ne m'ont fait tant de plaisir... » Louis XIV ne se borna pas à des éloges; il le nomma à la fin de la même année 1697 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de huit mille ducats pour le fixer à sa cour; mais il refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe, et repassa en France. Nommé sous-précepteur de Louis XV par le duc d'Orléans, il ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, ni même une place à l'académie française. Ce prêtre désintéressé avoit fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il auroit de quoi subsister. La cour étoit pour lui un exil; il la quitta en 1722, et alla mourir dans sa patrie en 1731. Le célèbre Coffin honora son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son ame. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien Testament; une *Réfutation* du système de Spinosa, et quelques *écrits philosophiques* et *théologiques* assez médiocres.

* VITTORI (Grégoire), né dans le territoire de Cori le 16 mai 1714, se fit jésuite à l'âge de seize ans. Il joignoit aux connoissances littéraires celles de la philosophie moderne et de la théologie dogmatique. Il professa la première de ces sciences dans le collége des jésuites à Rome, puis la morale, et enfin la théologie polémique. Il mourut le 14 janvier de l'année 1795. On a de lui, *Illustrationes philosophicæ carminibus explicatæ, libri XII*, Romæ, 1767. Cet ouvrage estimé est chargé de notes intéressantes.

I. VITTORIA (Alexandre), né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella sur-tout dans la sculpture, et ne le cédoit de son temps qu'à l'illustre Michel-Ange Buonarotti. On voit quantité de ses *ouvrages* à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Brescia; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Cet artiste a beaucoup travaillé. Il mourut en 1608. Ses *ouvrages d'architecture* ont un mérite médiocre.

* II. VITTORIA (François de), dominicain, né à Navarre, professa la théologie à Salamanque, où il mourut en 1549. Il a laissé beaucoup d'ouvrages qui forment un volume in-folio, intitulé *Prælectiones theologicæ*.

VITULA (Mythol.), déesse de la joie selon quelques-uns; d'autres disent qu'elle présidoit aux alimens qui servent à l'entretien de la vie. Il y en a qui prétendent que ce n'étoit qu'un surnom de la Victoire.

* VIVA (Dominique), jésuite et illustre théologien, né à Naples vers l'an 1647, mourut dans la même ville le 5 juillet 1726. Le savant cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, en faisoit beaucoup de cas. Nous avons de lui plusieurs ouvrages recueillis en 5 vol. in-4°, avec ce titre : *P. Dominici Vivæ opera omnia theologico-moralia*,

in unum corpus collecta, Ferrariæ, 1757.

I. VIVALDI (Jean-Louis), dominicain, né à Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arbe, une des îles Adriatiques, en 1519. On a de lui, I. Un traité estimé *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis præcepta*, in-8°. II. Sept autres petits *Traités* recueillis et imprimés sous le titre d'*Opus regale*, Lugduni, 1508, in-4°. Ce savant prélat mourut dans son diocèse, qu'il avoit édifié et éclairé.

II. VIVALDI (Antonio), célèbre musicien italien, mort vers 1743, étoit maître de musique de la Piéta à Venise. Son nom est célèbre parmi les *virtuoses*, par son talent pour le violon ; et parmi les compositeurs, par ses *Symphonies*, entre autres, par ses *Quatre Saisons*.

† VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre, et chancelier de l'université de Paris sa patrie, né en 1683, contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal et à l'établissement des prêtres de Saint-François de Sales à Paris. On a de lui, I. Un *Traité contre la pluralité des Bénéfices*, en latin, 1710, in-12. II. Un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*. III. Il eut aussi beaucoup de part au *Bréviaire* et au *Missel* du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de *Proses*, de *Collectes* et de quelques *Hymnes*. L'abbé Vivant mourut à Paris le 30 novembre 1739.

* VIVARÈS (François), célèbre graveur, né en 1709 au village de Saint-Jean de Bruel en Rouergue, mort en 1780, à l'âge de 18 ans, vint à Londres, où il avoit un oncle tailleur, qui le destinoit à sa profession ; mais son goût le portoit à la gravure. Un peintre italien nommé Amironi, l'encouragea dans le projet de se consacrer à cet art, et lui donna des leçons de dessin. Vivarès s'est marié jeune, et a eu trois femmes qui lui ont donné trente-trois enfans, dont il eut seize de la première. Cet artiste a sur-tout réussi dans le paysage. On admiroit particulièrement le fini de ses feuillages, et la richesse de ses fonds. Wollet ne travailloit jamais sans avoir sous les yeux quelques gravures de Vivarès.

† VIVENS (François, chevalier de), membre de plusieurs académies de France, mort à Clairac sa patrie en 1780, à l'âge de 80 ans, s'attacha à la physique, à l'histoire naturelle, et a publié les écrits suivans, I. *Mémoire sur le vol des oiseaux*, in-12. II. *Observations sur divers moyens de soutenir l'agriculture en Guienne*, 1744 et 1763, 2 vol. in-12. III. Nouvelle *Théorie du Mouvement*, 1746, in-8°. IV. *Essais sur les principes de la physique*, Bordeaux, 1749, in-12. Vivens entretenoit une correspondance active avec les savans de la capitale et des pays étrangers, et réunissoit au goût des sciences la modestie et la bienfaisance.

† VIVÈS (Jean-Louis), né à Valence en Espagne en 1492, professa les belles-lettres à Louvain avec succès. De là il passa en Angleterre, où il enseigna le latin à Marie reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisoit tant de cas du savant Espa-

gnol, qu'il alloit exprès à Oxford avec la reine son épouse pour entendre ses leçons; mais malgré son estime, il le retint en prison pendant six mois, parce qu'il avoit osé désapprouver de vive voix et par écrit son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté, repassa en Espagne, se maria à Burgos et mourut à Bruges le 6 mai 1540. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur les livres de la Cité de Dieu de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent quelques endroits trop hardis et trop libres. II Un *Traité* judicieux et savant sur la Corruption, la Décadence des arts et des sciences. III. Un *Traité de la Religion*. IV. Plusieurs autres *Ouvrages* recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-folio. Erasme, Budé et Vivès passoient pour les plus savans hommes de leur siècle, et étoient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vivès étoit inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée. Quelques-uns de ses livres ne sont qu'un amas de passages ramassés sous différens titres et de vrais lieux communs.

I. VIVIANI (Vincent), né à Florence le 5 avril 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20 avec Galilée, qui le regarda comme un disciple digne de lui. (*Voy.* GALILÉE.) Après la mort d'un si grand maître, il consacra deux ou trois ans à l'étude de la géométrie sans aucune interruption; et ce fut en ce temps-là qu'il forma le dessein de sa *Divination sur Aristée.* Cet ancien géomètre avoit composé cinq livres sur les Sections coniques, qui se sont perdus et qu'il entreprit de faire revivre par la force de son génie. Son nom se répandit dans toute l'Europe: il reçut en 1664 une pension de Louis XIV, d'un prince dont il n'étoit point sujet et à qui il étoit inutile. Viviani avoit résolu de dédier au roi le *Traité* qu'il avoit autrefois médité sur les lieux solides d'Aristée; mais il en fut détourné par des ouvrages publics, et même par des négociations que son souverain (Ferdinand II, grand-duc de Toscane) lui confia. En 1666 il fut honoré par ce prince du titre de premier mathématicien de son altesse. Cet homme illustre mourut le 22 septembre 1703, membre de l'académie des sciences. « Il avoit, dit Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avoit point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. Il étoit affable, modeste, ami sûr et fidèle; et ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, reconnoissant au souverain degré. » Pour s'acquitter envers Louis XIV, il fit rebâtir sa maison sur un dessin très-agréable et aussi magnifique qu'il pouvoit convenir à un particulier. Il appela cette maison *Ædes à Deo datæ;* elle porte ce titre sur son frontispice: allusion heureuse et au premier nom qu'on avoit donné au roi et à la manière dont elle fut acquise. Ses ouvrages sont, I. Un Traité intitulé *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol.; ouvrage plein de recherches profondes sur les Sections coniques. Ce fut sa dernière production et ce n'est pas la moins savante. II. *De Maximis et Minimis geo-*

metrica divinatio, *in quintum conicorum* Apollonii Pergæi *adhuc desideratum*, 1659, in-folio. III. *Enodatio problematum universis geometris propositorum à* Claudio Commiers, 1677, in-4°. IV. Un *Traité des Proportions*, 1674, in-4°. Ce livre, entrepris pour éclaircir le 5e livre d'Euclide qui ne paroît pas s'être expliqué nettement sur ce sujet, est surtout remarquable, dit Fontenelle, par les sentimens de son cœur qu'il y a répandus en divers endroits.

* II. VIVIANI (Julien), né à Pise, professa le droit canon dans sa ville natale. Il fut évêque *in partibus*, puis nommé à l'archevêché de Cosenze ; mais il mourut en octobre 1641, comme il alloit à Rome recevoir le manteau archiépiscopal. On a delui, *Praxis juris patronatûs acquirendi*, Venetiis, 1652, in-folio.

I. VIVIEN (Joseph), peintre, né à Lyon en 1657, mort à Bonn ville d'Allemagne dans l'électorat de Cologne, en 1735, entra dans l'école de l'illustre Le Brun qui connut en peu de temps que le talent de son disciple étoit pour le portrait. Vivien se rendit à ses conseils : cherchant à se distinguer, il peignit au pastel. Il mettoit beaucoup de vérité dans ses ouvrages; il saisissoit très-bien la ressemblance. Son art alloit jusqu'à représenter non-seulement les traits extérieurs, mais encore les impressions de l'ame qui animent le visage et caractérisent une personne. Il a peint en pastel des portraits en pied. On voit quelques *tableaux* de lui où l'histoire, la fable et l'allégorie concourent à embellir sa composition. Il eut plusieurs fois l'honneur de peindre la famille royale. L'académie le reçut dans son corps et le roi lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Cologne et de Bavière le nommèrent leur premier peintre. Ce maître s'est souvent exercé à manier le pinceau et à peindre à l'huile des portraits historiés, où l'on admire la fécondité et la beauté de son imagination, jointes à l'excellence de son talent pour l'exécution. On a plusieurs *Portraits* gravés d'après lui.

II. VIVIEN. *V.* CHATEAUBRUN.

† I. VIVIER (Jean du), né à Liége en 1687, mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure. Son goût pour cet art le conduisit à Paris où il le perfectionna. Il s'adonna principalement à la gravure des médailles, et son mérite en ce genre lui mérita bientôt des récompenses. Il fut nommé graveur du roi, obtint un logement au Louvre, et fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de Louis XV. La douceur et la force brillent dans ses gravures. La modération et la bonté formoient son caractère.

II. VIVIER. *V.* MONTHOLON. II.

* I. VIVIERS (Emmanuel de), capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, et correspondant de celle de Paris, se rendit recommandable par ses connoissances et ses talens. La gnomonique et l'optique furent ses occupations favorites. Il a donné, sur l'une et l'autre de ces parties de la physique, quelques ouvrages intéressans et curieux. Il mourut à Toulouse en 1738.

II. VIVIERS. *Voyez* BROGNI.

* VIVOLI (Joseph), chanoine et mathématicien, né à Ravenne

en 1550, s'appliqua à la prédication, et y eut beaucoup de succès. Après avoir occupé les principaux grades de son ordre, il mourut le 13 septembre 1629. Nous avons de lui, I. Un livre d'*Observations sur le desséchement du Pô et d'autres fleuves d'Italie*. Bologne, 1598. II. *Poésies diverses*.

VIVONNE. *V.* CHATEIGNERAY. — RAMBOUILLET. — ROCHECHOUART, n° I.

* VIZZANI (Enéc), philosophe et médecin bolonais, né en 1549, professa la médecine dans sa patrie, où il mourut le 4 octobre 1602. On a de lui, I. *Consilia medica*, Francofurti, 1605. La même famille a produit Pompée VIZZANNI, né en 1540, mort le 21 août 1607, duquel nous avons *Dix livres de l'histoire de sa patrie*, Bologne, 1596, et quelques autres ouvrages.

VLADERACCUS (Christophe), savant grammairien du 16e siècle, né à Geffen près de Bois-le Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant 40 ans à Bois-le Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui, I. *Polyonima ciceroniana*, Rouen, 1625. C'est un recueil de phrases tirées de Cicéron. II. *Flores Plauti cum scholiis*. — Jean et Pierre, ses fils et héritiers de ses talens, ont donné plusieurs *ouvrages* qui font honneur à leur savoir.

* VLAMING (Pierre), né à Amsterdam en 1686, mort en 1733, possédoit plusieurs langues anciennes et modernes, et il a cultivé avec succès la poésie hollandaise. En 1711 il publia, avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un *Recueil de récréations poétiques;* en 1730, une *Traduction de l'Arcadie de Sannazar;* en 1723, il procura une nouvelle édition du poème de Sprigel, intitulé *Le miroir de l'ame*, et de quelques autres poésies morales de cet auteur, dont il a mis la vie à la tête de ce volume, qu'il enrichit encore de *Notes* et d'une *Traduction* de *tableau de* Cébès. En 1725 il donna la *Rhétorique hollandaise de* David van Stoogstraten. Il a encore procuré une nouvelle édition in-8° des poésies latines de Michel de l'Hopital. La mort le surprit au milieu d'un grand travail sur l'histoire de la ville d'Amsterdam. Wacgenaar, qui en parle, ne dit pas ce qu'en sont devenus les matériaux. Lui-même a rempli depuis parfaitement cette tâche.

* VLASTA, l'une des filles attachées à la célèbre Lybussa, reine de Bohême, jouissoit de la confiance de sa maîtresse. A la mort de celle-ci, vers l'an 506, le gouvernement fut exclusivement devolu à son mari Primislas. Alors Vlasta forme la résolution d'affranchir entièrement son sexe de la domination de l'autre; en conséquence, elle donne à ses compagnes un festin à la fin duquel elle leur communique son projet: « Quoi! leur dit-elle, Lybussa a pu asservir les hommes sous le joug desquels nous retombons depuis sa mort. Avec elle le courage de notre sexe n'est pas éteint; car, parmi vous, j'aperçois de fidèles disciples de l'héroïne qui leur apprit son art, et moi-même avec vous j'entrerai dans la lice pour rendre à notre sexe sa dignité et sa prééminence. Nous pouvons rapidement la reconquérir, si vous me secondez contre Primislas, qui, de ses oc-

cupations champêtres, élevé au trône, est absolument incapable de gouverner. » Cette harangue enflamme ses compagnes, qui jurent de concourir à son entreprise. Des femmes mécontentes de leurs maris, d'après le conseil de Vlasta les assassinent et se réunissent à la troupe de filles qui, sous les ordres de Vlasta, s'occupant des exercices militaires, formoient un corps composé d'infanterie et de cavalerie. L'audace de ces amazones réveille le courage des hommes qui, rassemblés tumultuairement autour de Primislas, le pressent de se mettre à leur tête pour étouffer au plutôt la conjuration ourdie par des femmes. Sur le refus du lâche monarque, ils s'avancent contre elles sans chef et en désordre. Vlasta marche à leur rencontre à la tête d'une troupe régulière, les bat, tue sept hommes de sa main, se retranche ensuite dans une citadelle, et, par un pillage de vivres, de bestiaux dans toute la contrée adjacente, accumule dans le lieu de sa retraite des provisions de tout genre. Ce qu'elle avoit le plus à redouter, c'étoit la bravoure des jeunes Bohémiens. Une ruse atroce la débarrassa des principaux d'entre eux. D'après son conseil, les filles les plus distinguées de son armée par leur rang et leur naissance écrivent à ces jeunes gens des lettres de tendresse pour réclamer leur secours contre Vlasta qui, disent-elles, les a subjuguées et les empêche de se réunir à leurs compatriotes à qui elles offrent leur main. Trompés par ce récit, ces jeunes gens concertent une attaque qui d'abord ne leur offre aucune résistance; ils pénètrent dans la citadelle, et, au moment où ils se croyoient victorieux, Vlasta avec sa troupe fond sur eux, les fait égorger, et continue d'exercer des cruautés, celle entre autres de crever l'œil droit et de couper le pouce droit aux enfans mâles pour les mettre hors d'état de manier l'arc et de faire la guerre. Ces atrocités et divers autres racontées par Dubraw (dans son Histoire de Bohême, l. 2), portèrent les hommes à la vengeance. Ils livrèrent aux femmes conjurées une autre bataille où elles furent vaincues, et Vlasta y périt les armes à la main, après avoir épouvanté et ravagé la Bohême pendant environ sept ans.

VLEUGHELS, qu'on prononce Veugles (Nicolas), peintre, natif de Flandre, vint en France. Ce maître n'a guère peint que de petits tableaux de chevalet. Ses compositions sont ingénieuses. Il s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talens, son esprit et son érudition, qui le mettoient en commerce avec les savans et les gens de lettres, le firent nommer par le roi directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville le 10 décembre 1737, âgé de 68 ans. Il est l'auteur d'une *Traduction* infidèle et peu élégante du Dialogue italien sur la peinture de Lodovico Dolce, intitulé l'*Aretino;* précédé d'une préface où l'on combat les jugemens de Richardson père et fils sur les ouvrages de Raphaël.

* I. VLIERDEN (Lambert de), né à Herstel près de Liège en 1564, suivit pendant quelque temps le parti des armes; mais dégoûté de cette profession, comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, et se dévoua au barreau pendant près de 50 ans, sans né-

gliger la poésie pour laquelle il avoit des talens. Nous avons de lui, I. *Eloge d'Ernest et Ferdinand de Bavière, évêque de Liège*, en vers latins, Liège, 1613, in-8°. II. *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8°. III. *Fasti magistrales civitatis Leodiensis*. IV. *Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi et vicinis provinciis ab anno* 1477 *ad annum* 1623, Liège, 1623, in-4°. V. Plusieurs *Poëmes*. Ses vers sont clairs et harmonieux, et sa prose est nerveuse.

* II. VLIERDEN (Daniel Van), médecin de Bruxelles qui vivoit dans le 16e siècle, prit le bonnet de docteur dans l'université de Bologne, et revint dans sa ville natale, où son talent le fit nommer médecin de Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint. On a de Vlierden : *Epistola theologica atque medica, etc.*, Basileæ, 1544, in-8°.

* VLIET (Jean-George Van), graveur hollandais, nous a laissé beaucoup d'estampes. On remarque parmi elles le *Baptême de l'eunuque de Candace*, *Loth et ses filles*, toutes deux d'après Rembrandt, ainsi qu'un *Saint Jérôme priant dans une caverne*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

† VLITIUS (Jean), savant Hollandais, fut professeur de grammaire à Breda. On lui doit une édition des Poëmes de Némésien et de Gratius, imprimée à Leyde chez les Elzevir en 1645 et 1653. Il y maltraite fort dans ses notes les remarques antérieures de Barthius; mais il donna bientôt après un exemple de justice et de modération rare parmi les auteurs. Dans une édition suivante, faite à Leipsick en 1659, in-4°, il avoue s'être trompé sur Barthius, et reconnoît qu'il a erré dans ses jugemens.

* VOCHS (Jean), médecin de Cologne, vivoit vers l'an 1500. On a de lui, *De pestilentiâ anni* 1507 *et ejus curâ*, Magdeburgi, 1508, in-4°.

* VOECHTIUS (Gilles), chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés dans l'abbaye d'Everbeur ou Everboden (*Averbodium*), en Campine, disciple de Wendelin, et comme lui très-appliqué à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1653, après avoir exercé la charge de proviseur pendant 45 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everbeur. I. *Historia episcopatuum totius mundi*. II. *Commentarium de jure abbatum*. III. *De comitatu Lossensi in Tungriâ et Taxandriâ*. M. l'abbé Gheyquieru a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta sanctorum Belgii*, t. I, p. 299.

* VOEL (Jean), jésuite, né en 1541 dans un village de Franche-Comté au bailliage de Gray, composa des *commentaires* fort estimés sur quelques parties des œuvres de Cicéron. L'abbé d'Olivet en fait un grand éloge dans la préface de sa belle édition de Cicéron, page 16 Voici la liste des ouvrages du père Voel : I. *Artificium orationis cujuscumque componendæ longè facillimum*; Lugduni, 1588, in-16, — Colon. Agr., 1597, in-16, — et Brixiæ, 1601, in-8°. II. *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Turnoni, 1601, in-12, — Lugduni, 1619, in-12. III. *De horologiis sciothericis* (horloges solaires), Turnoni,

1608, in-4°. Cet ouvrage prouve que Voel avoit des connoisssances étendues dans plus d'un genre. IV. *Index in breviarium concilii Tridentini ad conciones aptissimus*, Turnoni, 1609, in-16, — Moguntiæ, 1614, in-12. V. *De oratore libri quatuor ex M. T. Cicerone potissimùm collecti*, Lugduni, 1610, in-8°. On regrette beaucoup une analyse des oraisons de Cicéron que cet auteur a laissée en manuscrit, et qui a disparu. Le père Voel termina ses jours à Tournon en 1610. (*Voy.* JUSTEL.)

* VOERST (Robert Van der), habile graveur hollandais, né en 1610, et mort à Londres à 59 ans, a gravé beaucoup de portraits : on distingue entr'autres ceux de Charles Ier et de son épouse, de plusieurs seigneurs anglais, et le sien propre, d'après Van Dyck.

I. VOET (Gisbert) *Voëtius*, né à Heusden le 3 mars 1589, exerça le ministère dans sa patrie qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1634 il fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales ; il le fit avec succès. Après avoir professé dons cette ville pendant quarante-deux ans, et y avoir exercé quelque temps les fonctions de pasteur, il mourut le 1er novembre 1677. C'étoit l'ennemi déclaré de la philosophie et de la personne de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les impertinences du théologien et condamnèrent deux Lettres apologétiques du philosophe. Ses sectateurs furent appelés Voëtiens, et ont toujours été les plus grands adversaires des Coccéiens. Ses ouvrages sont, I. *Exercitia et Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652. II. *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4°. III. *Diatriba de cœlo beatorum*, etc., et beaucoup d'autres écrits aujourd'hui oubliés.

† II. VOET (Paul), fils du précédent, né à Heusden en 1619, professa à l'académie d'Utrecht la métaphysique, la logique, le grec et enfin la jurisprudence. Il mourut en 1667 à la fleur de son âge ; il s'est fait connoître par les ouvrages suivans : I. *De Duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où parmi quelques assertions vraies il y en a un grand nombre de fausses. II. *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12. III. *De jure militari*, 1666, in-8°. IV. *Commentarius in Institutiones imperiales*, Goreum, 1668, 2 vol. in-4°. V. *De mobilium et immobilium naturâ*, Utrecht, 1666, in-8°.

* III. VOET (Daniel), frère du précédent, né en 1629 à Heusden en Hollande, et mort le 29 juillet 1660, étudia la philosophie et la médecine à Utrecht, et y prit le bonnet de docteur. En 1652 il obtint la chaire extraordinaire de logique et de métaphysique, et fut nommé professeur ordinaire quatre ans après. Il a écrit, I. *Compendium physicæ. Meletemata philosophica. Compendium metaphysicæ*, Trajecti, 1660, in-12. II. *Compendium pneumaticæ*, ibidem, 1661, in-12. III. *De rerum naturâ libri sex*, Amstelodami, 1661, in-12.

IV. VOET (Jean), fils de Paul, et neveu du précédent, professeur en droit à Leyde et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé,

I. Un excellent *Commentaire* sur les Pandectes, La Haye, 1698-1704, 2 vol. in-folio. Il n'a point paru de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale et mieux méritée. II. *De erciscundâ familiâ liber*, Bruxelles, 1717, in-12.

* V. VOET (Alexandre), graveur d'Anvers, né en 1613, est connu par beaucoup de gravures. Les meilleures sont : *Judith victorieuse d'Holopherne*, d'après Rubens; *la Folie tenant un chat*, d'après J. Jordaens; un *Portement de croix*, d'après Van Dyck; *des Joueurs de cartes*, d'après Corneille de Vos, etc.

VOETS (Melchior), jurisconsulte allemand du 17ᵉ siècle, conseiller de l'électeur Palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié, I. *Historia juris civilis Juliacensium et Montensium*, Cologne, 1667, in-folio; et Dusseldorf, 1694 et 1729. II. *Tractatus ad observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-folio, et plusieurs livres de droit en allemand.

* VOGELS (Evalde), alchymiste du 16ᵉ siècle, est souvent confondu par les biographes avec Thibaut de Hoghelande. On ignore si leur identité est bien ou mal fondée : quoi qu'il en soit, nous citerons ici le principal ouvrage de Vogels, intitulé *De lapidis philosophici conditionibus, etc.*, Coloniæ, 1595, in-12.

VOGLERUS (Valentin-Henri), professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville en 1622, et y mourut en 1667, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui, I. Une *Notice des bons écrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4°, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. II. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4°. III. *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4°. IV. *De naturali in bonarum doctrinarum studio propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4°. V. *Physiologia historiæ passionis Jesu Christi*, 1673, in-4°. VI. *De Valetudine hominis cognoscendâ liber*, 1674, in-4°. VII. *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio commentarius*, 1682, in-4°.

* VOGLI (Jean-Hyacinthe), professeur de médecine, né à Budrio dans le Bolonais en 1697, fit son cours de belles-lettres au collége des jésuites de Bologne, ainsi que sa philosophie et sa médecine. Il passa ensuite à Florence, où il exerça dans l'hôpital de Sainte-Marie. Après avoir parcouru les principales cités de l'état d'Urbin, il retourna à Bologne et y professa l'anatomie jusqu'à sa mort, arrivée le 23 juin 1762. On a de lui, I. *De Antropogoniâ dissertatio*, Bononiæ, 1718. II. *Fluidi nervei Historia*, ibid., 1720. III. *Tables chronologiques des hommes illustres de l'université de Bologne*, ibid., 1726.

† VOIGT (Godefroi), théologien luthérien, natif de Misnie, recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, mourut à la fleur de son âge en 1682. On a de lui un *Traité sur les Autels des anciens chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8°, et plusieurs autres *ouvrages* en latin.

On voit qu'il n'avoit rien laissé échapper de ce qu'il avoit trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite. — Un auteur du même nom a publié à Breslau, en 1741, un *Essai sur l'art du jardinage*.

* VOILLARD (Vincent), né à Rioz en Franche-Comté, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement chanoine et doyen de la collégiale d'Avalon en Bourgogne. C'étoit un esprit médiocre. On a de lui un ouvrage intitulé *Discours sur l'Incrédulité*, Paris, 1779, in-12. L'auteur répète dans un style trivial ce qui a été dit avant lui avec plus de force et d'élégance par les célèbres Bossuet, Fénélon, etc.

* VOIRON, mort à Paris en 1794, est auteur de plusieurs articles sur les arts, insérés dans les Journaux. Il avoit été un des conservateurs du Muséum des arts avant sa dernière organisation. Il préparoit, lorsqu'il est mort, un Voyage en Italie où il avoit demeuré long-temps pour y travailler à une Traduction des *Monimenti inediti* de Winkelmann.

† VOISENON (Claude-Henri DE FUSÉE de), abbé de l'abbaye du Jard, membre de l'académie française, né au château de Voisenon, près de Melun, le 8 janvier 1708, mort dans le même château le 22 novembre 1775, avoit le titre de ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. C'étoit un de ces esprits délicats et faciles, qui, malgré quelques petits ridicules, sont les ornemens des meilleures sociétés. Il avoit commencé par être grand-vicaire de l'évêque de Boulogne dont il faisoit les mandemens. Le style épigrammatique qu'il y employoit fut censuré dans un écrit avec tant d'amertume, que le magistrat crut devoir faire mettre en prison l'auteur du libelle. Aussitôt que l'abbé de Voisenon en fut informé, il alla solliciter la délivrance du prisonnier, et il l'obtint. Celui-ci courut lui faire ses remercîmens : « C'est moi qui vous en dois, lui répondit l'abbé en présence de l'évêque, pour m'avoir averti que les vérités de l'Evangile exigent de ceux qui les annoncent un style plus simple, un ton plus noble et plus grave; je n'aurois pas dû l'oublier; et je vous promets de faire usage de vos conseils. Mais il abandonna bientôt les dignités ecclésiastiques, se connoissant peu propre à les bien remplir. Il étoit né plutôt pour l'état militaire, dit La Place, puisqu'ayant plaisanté un officier qui le trouva mauvais, il se battit avec lui, le blessa et le désarma. Depuis cette époque singulière dans l'histoire d'un ecclésiastique il se livra entièrement au monde et au théâtre. Il fut souvent l'objet de la satire et il la dédaigna. Un poète lui porta un jour une épigramme contre lui, et fut assez impudent pour lui en demander son avis. On ne nommoit point l'auteur contre qui la pièce étoit dirigée. L'abbé de Voisenon écrivit au haut : « contre l'abbé de Voisenon; » ensuite la rendant au satirique, il lui dit : « Vous pouvez à présent faire courir votre épigramme; les petits changemens que j'y ai faits la rendront plus piquante. » Ce trait de modération déconcerta l'homme à l'épigramme qui la déchira en mille pièces, après lui avoir demandé beaucoup de pardons. Quoique tout entier au monde, il disoit son bréviaire exactement et en marquoit les renvois avec des couplets de chansons. Etant

tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre Père de Neuville : « Mon Père, lui dit il en le voyant près de son lit, je ne veux point aller en enfer, c'est un logement trop incommode. -- Vous avez raison, mon cher abbé ; mais si vous persistez à faire vos opéras comiques, cela pourroit bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en enfer, mon cher ami, vous y seriez hué. » Cet écrivain, qui avoit reçu de la nature beaucoup d'esprit et même du talent, ne fut point tout ce qu'il pouvoit être, parce que les applaudissemens précoces qu'il reçut dans des sociétés brillantes, par ses gentillesses, ses saillies, son ton badin, lui persuadèrent qu'il pouvoit s'épargner la peine de travailler ses ouvrages. Aussi la littérature n'ayant été pour lui qu'un amusement, « sa réputation littéraire ne fut pas moins fluette, dit M. Palissot, que sa complexion, et ressembla parfaitement à sa petite santé. » L'abbé de Voisenon disoit lui-même de sa complexion que la nature l'avoit formé dans un moment de distraction. Il publia divers Romans en quatre petits volumes in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé *L'Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose ; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales, finement exprimées. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Ses Comédies des *Mariages assortis*, publiée en 1744, et de la *Coquette fixée*, en 1746, sont du bon genre, c'est-à-dire de celui que Molière n'eût point désapprouvé. Le tour de ses vers est heureux. Il est fertile en tirades et en maximes, mais il a l'art de les placer et de leur donner de la saillie. La Coquette fixée prouve qu'il savoit former un plan, peindre les mœurs et tracer des caractères. On y applaudit beaucoup cette tirade :

Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même ;
Si le soir, par hasard, lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme, un moment, il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ?
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se lève, et madame, avec un air transi,
Dit : Ne vous levez pas, messieurs, c'est mon mari ;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe ;
Tous d'un ennui marqué semblent enveloppés ;
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'homme qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il sort.

On a de lui beaucoup d'autres Pièces applaudies dans leur nouveauté, et aujourd'hui peu lues et point du tout représentées. L'abbé de Voisenon se distingua encore par un grand nombre de *Poésies fugitives ;* productions futiles d'un homme répandu dans le grand monde dont la muse est aussi légère que piquante. Son seul défaut est de tomber quelquefois dans l'affectation, les pointes, les équivoques, en cherchant trop la finesse et la gaieté qu'on ne doit pas paroître chercher. Parmi ses pièces, quelques-unes sont chantantes : telles que le poème lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758 et applaudi. Ses Œuvres ont été recueillies en 1782, en cinq vol. in-8° par Mad. de Turpin son amie ; il y en a quatre de trop. Il falloit se borner aux comédies que nous avons citées, à deux ou trois *Oratorio*, à une demi-douzaine

de Pièces fugitives et à l'*Histoire de la Félicité*, au lieu qu'on y a fait tout entrer jusqu'à des *Anecdotes littéraires* et à des *Fragmens historiques* qui ne sont qu'un recueil de pointes et de calembourgs. Parmi les différens mots de l'abbé de Voisenon, rapportés dans le précis de sa vie, qui est en tête de ces mêmes œuvres, on remarque celui-ci : « Il rendoit des devoirs assidus à une dame recommandable par ses mœurs. Madame D*** en fit des reproches ou des plaisanteries à cette dame en présence de l'abbé · *Madame*, lui dit-il, *ma vertu est de l'aimer, la sienne est de le souffrir.* » Le duc de Choiseul lui avoit fait donner 6000 livres de pension pour s'occuper de l'Histoire de France; et ces *Fragmens historiques* furent le fruit de son travail. « Presque toutes les bagatelles de l'auteur, dit La Harpe, plus ou moins médiocres, avoient paru séparément pendant la vie de l'abbé, sans beaucoup d'inconvénient; mais cinq gros tomes de futilités mettoient trop en évidence son esprit; et il ressemble sous cette forme à un papillon écrasé sous un in-folio. Tout ce qui pouvoit se lire sans ennui pouvoit fournir un petit volume in-18, emblème de l'écrivain, de l'homme et de l'abbé..... Voisenon, ajoute-t-il ailleurs, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort long-temps ce qu'on appelle un homme à la mode. Né de condition et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'auroit encore été à titre d'homme aimable. Il y portoit cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaieté qui en étoit la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il sembloit en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusoient comme d'un homme sans conséquence. On n'examinoit pas si sa manière d'être dans la société n'appartenoit pas à la frivolité d'esprit et à la foiblesse de caractère : il semble que dans le monde on ait besoin d'agrémens plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agrémens tous les jours. Ceux de l'abbé de Voisenon lui tinrent lieu de tout. » Voltaire lui fit cette jolie épitaphe :

> Ici gît ou plutôt frétille
> Voisenon, frère de Chaulieu;
> A sa muse vive et gentille
> Je ne prétends point dire adieu;
> Car je m'en vais au même lieu,
> Comme cadet de la famille.

Tour-à-tour sceptique et dévot, Voisenon montra dans ses derniers momens plus de fermeté qu'on n'en auroit pu attendre de son caractère versatile et léger. On raconte que certain de ne pas échapper à la maladie mortelle dont il étoit atteint, il fit apporter dans sa chambre le cercueil de plomb dans lequel son corps devoit être placé; l'ayant considéré quelque temps, « voici donc, s'écria-t-il, ma dernière redingotte ! » puis, se retournant vers son valet de chambre auquel il avoit pardonné plus d'un larcin, « j'espère, lui dit-il, que tu ne seras pas tenté de me voler celle-ci. » Lorsque Voltaire, lui écrivoit, il ne manquoit jamais de l'appeler le *très-aimable et très-indigne prêtre;* étoit-ce approbation ou critique ? Voltaire avoit dans le goût la sévérité de Nicole dans la morale; et ce fut elle qui lui

donna des mœurs qu'on prit quelquefois pour des vertus.

† I. VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Elevé au sacerdoce, il devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui, I. Une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4°, en latin. II. Un *Traité* latin de la Loi divine, in-8°. III. *Traité* latin du Jubilé selon les Juifs, in-8°. IV. De savantes *Notes* sur le *Pugio Fidei* de Raymond Martin, 1651. V. Une *Défense* du prince de Conti contre la Comédie que l'abbé d'Aubignac avoit attaquée, 1672, in-4°. VI. Une *Traduction* française du Missel romain, en 4 volumes in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé et proscrite par un arrêt du conseil. Cette version n'en a pas moins été réimprimée depuis; et en l'anathématisant on voulut seulement condamner l'intention de l'auteur qui étoit, dit-on, de faire dire la messe en français. C'étoit une calomnie; mais les ennemis de Voisin avoient intérêt de la faire valoir. Cet écrivain mourut en 1685; c'étoit un homme d'une grande érudition. Les langues vivantes et les langues mortes lui étoient familières, et il connoissoit les finesses de la sienne.

† II. VOISIN (Daniel-François), conseiller au parlement de Paris, et petit-fils d'un secrétaire du roi, devint maître des requêtes de l'hôtel en novembre 1684, intendant des armées de Flandre en mars 1688, conseiller d'état en septembre 1694, ministre et secrétaire d'état en juin 1709, enfin garde des sceaux et chancelier de France le 15 juillet 1714. Il mourut subitement la nuit du 1er au 2 février 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre. Louis XIV ayant promis sa grace à un scélérat insigne, Voisin refusa de sceller les lettres. Le roi demanda les sceaux et les rendit au chancelier, après en avoir fait usage.... *Ils sont pollués*, dit Voisin en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus*. — Louis XIV s'écrie : *Quel homme !* et jette aussitôt les lettres au feu. — *Je reprends les sceaux*, dit le chancelier, *le feu purifie tout*. Ce n'est pas la seule occasion où il résista aux volontés de ce prince. Cela ne semble guère se concilier avec ce que dit R. L. d'Argenson, dans ses Essais que la place de chancelier fut pour Voisin le prix de sa docilité pour la volonté absolue de Louis XIV.

III. VOISIN (Catherine DES HAYES, veuve du sieur de MONT-VOISIN, et plus connue sous le nom de la), s'unit vers l'an 1677 avec la Vigoureux, un ecclésiastique nommé Le Sage et d'autres scélérats obscurs, pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé Exili, qui avoit fait dans ce genre de tristes découvertes. Ils cachoient leur infâme commerce par des prédictions et des apparitions d'esprits dont ils amusoient les ames foibles et curieuses. Plusieurs morts subites faisant soupçonner des crimes secrets, une chambre ardente fut établie à l'Arsenal en 1680. La Voisin, convaincue de divers empoisonnemens, fut brûlée vive le 22 juillet de la même année. L'envie de faire une grande dépense l'avoit portée à ces attentats, autant que la perversité de son

caractère. Un bon carrosse, un Suisse à sa porte et un appartement superbe qu'elle occupa pendant quelque temps, exigeoient beaucoup d'argent; elle en trouva en disant la bonne aventure, en promettant de faire voir le diable, enfin en vendant chèrement des poisons. Son supplice ralentit les recherches qui furent faites dans ce temps-là contre plusieurs grands seigneurs, tels que le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons. Mais ses crimes laissèrent dans les esprits un penchant funeste à soupçonner bien des morts naturelles d'avoir été violentes.

* IV. VOISIN (Jean-François), prêtre de l'Oratoire, mort le 10 octobre 1775, a publié, I. *Prosæ in resurrectionem Domini*, 1742, in-16, II. *Lodoix Carmen*, pastorale, 1744, in-4°.

† VOITURE (Vincent), né à Amiens en 1598, reçu à l'académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin; et comme il avoit la petitesse de rougir de sa naissance et d'être sensible aux plaisanteries que sa vanité occasionnoit, on le badinoit souvent. Mad. Desloges lui dit un jour en jouant aux proverbes: « Celui-là ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. » Un officier lui fit à table cet impromptu, le verre à la main:

Quoi! Voiture, tu dégénère!
Hors d'ici maugrabi de toi;
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin ni n'en bois.

Il étoit si sensible à ces plaisanteries, que Bassompierre disoit: « Le vin qui fait revenir le cœur aux autres le fait perdre à Voiture. » Les agrémens singuliers de l'esprit et du caractère de ce poëte lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla beaucoup par ses saillies. Boileau, qui a flétri la gloire de ce rendez-vous des beaux esprits, dont Voiture étoit l'oracle, a respecté celle de cet écrivain. Il met Voiture sur la même ligne qu'Horace:

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

J. B. Rousseau est plein aussi d'éloges de Voiture, et il assigne à cet auteur le même rang qu'à La Fontaine:

Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on passe, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré les beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours.

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ces éloges que la postérité n'a point ratifiés. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut avoir Voiture en qualité d'introducteur des ambassadeurs, et de maître des cérémonies. Il fut aussi interprète de la reine-mère. Il fit dire un jour à un ambassadeur étranger de belles choses qui n'étoient point dans son discours. On le fit remarquer à Voiture, qui reprit brusquement: « S'il ne le dit pas, il doit le dire. » Ce bel esprit fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols que tout le monde crut être de Lopez de Véga, tant la diction étoit élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut maître-d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui l'auroient dû mettre

dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Il se vantoit d'avoir embrassé dans le choix de ses amours depuis le *sceptre jusqu'à la houlette*. Ce poëte mourut le 27 mai 1648, à 50 ans, et l'academie française prit le deuil : honneur qui n'a été renouvelé depuis pour aucun de ses membres, quoiqu'un grand nombre aient eu beaucoup plus de titres pour le mériter. Le commerce des grands l'avoit rendu fort vain, et, en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avoit communiqué tous les vices. Il aimoit à railler; mais il n'aimoit pas les réponses qu'on opposoit quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit Voiture; vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron; vous voulez me tuer; hé bien! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture avoit d'ailleurs le cœur généreux. Balzac lui envoya demander quatre cents écus à emprunter : Voiture prêta galamment la somme; et prenant la promesse de Balzac que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'acte : « Je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents. » Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Il éprouva de ses amis la même générosité qu'il avoit pour eux. Ayant perdu 1400 louis sur sa parole et n'ayant qu'un jour pour dégager son honneur, il écrivit à Costar avec lequel il etoit tendrement lié : « Envoyez-moi, je vous prie, promptement deux cents louis dont j'ai besoin pour achever la somme de 1400 que je perdis hier au jeu. Vous savez que je ne joue pas moins sur votre parole que sur la mienne. Si vous ne les avez pas, empruntez-les : si vous ne trouvez personne qui veuille vous les prêter, vendez tout ce que vous avez, jusqu'à votre bon ami M. Pauquet; car absolument il me faut 200 louis. Voyez avec quel empire parle mon amitié : c'est qu'elle est forte : la vôtre qui est encore foible, droit : *Je vous supplie de me prêter deux cents louis si vous le pouvez sans vous incommoder; je vous demande pardon si j'en use si librement.* » Costar lui envoya les deux cents louis avec la réponse qui suit : « Je n'aurois jamais cru avoir tant de plaisir pour si peu d'argent. Puisque vous jouez sur ma parole, je garderai toujours un fonds pour la dégager. Je vous assure de plus qu'un de mes parens a toujours mille louis dont je puis disposer comme s'ils étoient dans votre cassette : je ne voudrois pourtant pas vous exposer par-là à quelque perte considerable. Un de mes amis me dit hier que feu son bien avoit été le meilleur ami qu'il eût au monde : je vous conseille de garder le vôtre. Je vous renvoie votre promesse. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. de Balzac. » Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que ses plus belles lettres. Despréaux disoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs écrits. « La société de Balzac, ajoutoit-il, loin d'être guindée et épineuse comme ses lettres, étoit remplie de douceur et d'agrémens. »

Voiture, au contraire, faisoit le *petit souverain* avec ses égaux. Accoutumé à fréquenter des *altesses*, il ne se contraignoit qu'avec les grands. La seule chose par où se ressembloient ces deux auteurs, c'est dans la composition de leurs lettres, dont la plus courte leur coûtoit souvent quinze jours de travail. On a recueilli ses *ouvrages* à Paris, 1729, en deux vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très-fin; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées en déparent la plupart. Ne partant point du cœur, ne peignant ni les mœurs du temps ni les caractères des hommes, elles sont plus propres à former un bel esprit maniéré qu'un homme de goût. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses *Poésies* françaises, italiennes et espagnoles; il y a de la légèreté de temps en temps; quelques-unes même sont d'une tournure piquante, et n'ont pas été inutiles à Voltaire qui en a mis en œuvre les pensées les plus délicates: mais on remarque dans le plus grand nombre l'abus de l'esprit, la recherche des idées et l'inobservation des règles les plus communes. Ses poésies consistent en *Epîtres*, *Elégies*, *Sonnets*, *Rondeaux*, *Ballades et Chansons*. Son *Epître* au prince de Condé est pleine de noblesse et de graces. « On y remarque sur-tout avec plaisir, dit Boileau, cette familiarité décente et noble qu'un homme de lettres peut prendre, même avec les grands. » C'est en effet le premier, ajoute un critique moderne, qui a inventé l'art de familiariser le talent avec la grandeur, et d'assaisonner d'une gaieté vive et spirituelle les fades louanges dont on repaissoit avant lui la beauté. Il faut bien prendre garde de distinguer l'invention de la perfection; la première est le fruit du génie, la seconde est celui du temps. C'est une excellente observation de Fontenelle que lorsqu'on juge deux hommes qui ont appartenu à des siècles différens, il faut d'abord estimer et comparer les lumières du temps où ils ont vécu. Tel, perfectionné par la culture générale de son siècle, a passé pour un homme de beaucoup d'esprit, qui ne seroit pas sorti de la foule dans un âge inculte. Celui qui composoit une stance correcte du temps de Malherbe avoit peut-être plus de génie que celui qui aujourd'hui, graces aux modèles qui l'entourent, enfante des poèmes avec un agrément et une facilité qui ne lui coûtent rien. C'est qu'il y a plus de mérite à ouvrir de nouvelles routes qu'à courir dans des routes frayées et battues. Il faut donc remarquer qu'il s'est écoulé plus d'un siècle de perfection entre Voiture et nous; aussi cet écrivain inventif et original est demeuré obscurci par les défauts du langage qui n'étoit pas encore fixé. » Celui qui a rédigé en un vol. les *Lettres choisies* de Voiture et ses meilleures Poésies, a rendu un double service et au public paresseux, et à Voiture lui-même qui étoit déjà oublié. *Voy.* BENSERADE, LONGUEVILLE *et* COSTAR (Pierre).

VOLATERRAN. *V.* Maffei.

VOLCATIUS Epidius, grammairien de Rome, qui compta parmi ses disciples Marc-Antoine et Auguste. Il écrivit la *Vie* de Pompée-le-Grand et de son père : ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ce fut le premier affranchi qui fut historien ; avant lui l'histoire avoit été l'occupation des personnes les plus illustres, selon Cornélius Népos.

I. VOLCKAMER (Jean-George) de Nuremberg, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, mort en 1693, à 77 ans, a donné, I. *Opobalsami examen*, 1644, in-12. II. *Flora Noribergensis*, 1718, in-4°.

II. VOLCKAMER (Jean-Christophe), botaniste de Nuremberg, publia en allemand *Nuremburgenses Hesperides*, 1708, in-folio, qui furent traduites en latin, 1713, deux vol. in-folio, avec figures : ouvrage estimé. C'est un traité de la culture des orangers, des citronniers, des limoniers et de leur usage. Il y parle aussi des fleurs rares que l'on cultive à Nuremberg, et de plusieurs plantes des Indes. L'auteur mourut en 1720.

VOLDER (Burchel de), né à Amsterdam le 26 juillet 1643, devint professeur de philosophie, puis de mathématiques à Leyde, et il s'y acquit une grande réputation. Ce fut le premier qui introduisit la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il réfuta dans des thèses la censure de cette philosophie, qu'en avoit faite Huet. Ce mathématicien mourut en 1709, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un ami fidèle, d'un philosophe humain et généreux. Il étoit régulier dans sa conduite, doux, affable, modeste, n'ayant jamais dessein de choquer personne, circonspect dans toutes ses manières, suivant toujours le parti de la justice et de la vérité autant qu'il lui étoit connu, mais sans emportement contre ceux qui étoient d'une autre opinion ou dans d'autres principes que lui. Il instruisoit ses disciples d'une manière claire et avec un ordre très-méthodique. Plusieurs habiles gens sortirent de son école et ils honorèrent toujours leur maître. Il étoit souvent consulté sur des questions importantes, et ses réponses étoient reçues comme des oracles, parce qu'elles étoient fondées sur l'évidence. Ce fut lui qui conseilla de fonder dans l'académie de Leyde une espèce de théâtre où l'on fit toutes les expériences de physique nécessaires ; et afin qu'il n'y manquât rien il eut ordre d'aller en France pour y acheter tous les instrumens qu'il jugeroit convenables. Il y vint pour remplir cet objet en 1681, comme il avoit été en Angleterre en 1674. On a de lui plusieurs *Harangues* et différentes *Dissertations*, in-8°, en latin, assez bien écrites, sur des sujets philosophiques. On y trouve des raisonnemens judicieux.

VOLFAND (saint). *Voyez* Henri II, empereur.

VOLKELIUS (Jean), ministre socinien, natif de Grimma dans la Misnie, mourut vers 1630. Il lia amitié avec Socin, embrassa ses opinions, et devint l'un de ses apôtres. Son principal ouvrage est un Traité en cinq livres, qu'il a intitulé *De verâ Religione*. Cette production renferme le système complet de la doctrine socinienne, avec un

Précis de ce que les sociniens ont dit de mieux pour l'établir. Il fut brûlé à Amsterdam. La meilleure édition de ce livre est celle qui est in-4°, imprimée à Cracovie en 1630, précédée du Traité de Crellius, *De Deo et ejus attributis*. On a encore de Volkelius une Réplique à Smiglecius, intitulée *Nodi Gordii*, *à* Martino Smiglecio *nexi*, *dissolutio*.

VOLKIR DE SERONVILLE (Nicolas), secrétaire d'Antoine duc de Lorraine au 16e siècle, s'est fait connoître par divers ouvrages assez rares. I. *Chronique des rois d'Austrasie* en vers, 1530, in-4°. II. *Traité de la Désacration de* Jean Castellan, *hérétique*, 1534, in-4° III. *Histoire de la victoire du duc Antoine contre les Luthériens*, Paris, 1526, in-folio.

* VOLKOF (Feodor), fut, disent les auteurs de la Biographie anglaise, le Garrick de la Russie, et égala dans les talens qu'il déploya comme auteur ceux que Sumorokof avoit développés comme écrivain dramatique. Il naquit en 1729 d'un commerçant d'Yaroslaff, et fit ses études à Moscou, où il apprit l'allemand, la musique et le dessin. Son père étant mort, sa mère se remaria à un fabricant de salpêtre, qui l'envoya à Pétersbourg pour les affaires de son commerce. Le jeune Volkof, alors âgé de douze ans, y suivit avec empressement le théâtre allemand, et sentit se décider le goût qui l'entraînoit à la profession du théâtre. Il ne fut pas plutôt de retour à Yaroslaff, qu'il construisit lui-même dans l'appartement de son beau-père un théâtre, dont il peignit les décorations et où il se livra avec quatre autres de ses frères au plaisir de jouer la comédie devant d'assez nombreuses assemblées. Ils commencèrent à mettre en action les histoires de l'Ecriture sainte de l'archevêque de Rostof; ils jouèrent les tragédies de Lomonozof et de Sumorokof, et quelquefois des pièces de leur composition, contenant des traits satiriques contre les habitans d'Yaroslaff; l'affluence des spectateurs étoit d'autant plus grande, qu'elle étoit gratuite : elle devint à charge au beau-père. Alors Volkof, à l'aide de quelques amis, fit construire une salle, s'adjoignit des acteurs qu'il forma luimême, et fit une entreprise utile de ce qui jusque-là n'avoit été qu'un amusement. L'impératrice Elisabeth ayant eu connoissance de leurs succès, les fit venir à Pétersbourg, fixa des appointemens, et donna à leur établissement tout à-la-fois plus de régularité et plus d'étendue ; les pièces russes de Sumorokof, les traductions des meilleures pièces du théâtre français lui donnèrent un grand essor. Catherine II l'honora de sa protection, et lui prodigua les encouragemens. Volkof et l'un de ses frères furent anoblis et enrichis de biens fonds. Malheureusement Volkof vécut peu, il mourut âgé de 35 ans. Il réussit également dans les rôles tragiques et comiques, et excelloit dans les rôles de fureur.

* VOLMAR (Isaac), docteur en droit, conseiller de l'archiduc Ferdinand-Charles, et l'un des plénipotentiaires de l'empereur pour le traité de paix de Westphalie, est auteur de *Mémoires* écrits en latin, qui contiennent les principales transactions entre les catholiques et les protestans, qui ont eu lieu à Munster et à Osnabruk, depuis septembre

1643 jusqu'en janvier 1648. Il mourut en 1662. Wicquefort, dans son Traité de l'ambassadeur, le cite comme l'un des ministres les plus habiles qui aient assisté aux conférences du traité de Westphalie, et fait un grand éloge de ses vertus et de ses talens.

* VOLPATO (Jean), né à Bassano en 1735, pratiqua d'abord la broderie qu'il avoit apprise de sa mère; ensuite il s'appliqua à la gravure, dans laquelle il n'eut d'autre maître que son génie. Il publia ses premiers ouvrages sous le nom déguisé de *Jean Renard.* Il se rendit à Venise, et ce fut là que le célèbre Bartolozzi le prit chez lui et l'instruisit dans tous les secrets de son art. Il fit alors un grand nombre de gravures d'après Piazzeta, Maiotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc. Enfin il alla à Rome, où il eut encore plus d'occasions de faire connoître ses talens. Une société d'amateurs ayant conçu le projet de faire graver de nouveau et avec magnificence les peintures de Raphaël, qui se trouvoient dans le palais du Vatican, Volpato fut de tous les graveurs qui eurent part à cette entreprise celui qui se distingua le plus. Ce même artiste a aussi publié des dessins en miniature qui, au moyen des couleurs, donnent encore une idée plus parfaite des originaux; il perfectionna aussi les estampes peintes à l'aquarelle. Il est mort à Rome le 21 août 1802.

* VOLPATUS (Jean-Baptiste), peintre et écrivain estimé, naquit à Bassano en 1633. Au sortir de l'adolescence, son père lui fit prendre l'habit clérical qu'il abandonna bientôt pour la peinture. Il habita Vicence, Padoue et Venise, et vint mourir dans sa ville natale en 1706. Il a mis au jour le *Courrier des amateurs en peinture*, Vicence, 1685, in-4°, ainsi que plusieurs autres *ouvrages.*

* I. VOLPI (Jean-Antoine), académicien de la Crusca, célèbre philologue et littérateur, né à Padoue le 11 novembre 1686, étudia les belles-lettres dans le collége des jésuites de sa patrie, puis la philosophie et le droit sous d'autres maîtres. Le principal objet de ses soins fut la poésie, pour laquelle il se sentoit de grandes dispositions. S'étant fait connoître par quelques ouvrages, il fut nommé, en 1727, professeur de philosophie dans l'université de Padoue, et obtint, en 1734, la chaire d'éloquence grecque et latine, vacante par la mort de l'abbé Lazzarini. Après l'avoir occupée 26 ans avec distinction, le sénat lui accorda sa retraite. Il consacra ses dernières années à la poésie, dans laquelle il eut peu d'égaux; il en faisoit ses plus chères délices, comme il le dit lui-même dans une épigramme spirituelle :

Ussit me puerum doctarum forma sororum,
Idem ego, fata jubent, uror amore senex.
Sic poterunt juvenes ad nostrum dicere bustum
Quàm tibi vita fuit, tam tibi longus amor.

Volpi mourut le 24 novembre 1766. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux, I. *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Patavii, 1710. II. *Discours académiques*, Padoue, 1723. III. *De utilitate poetices liber*, ibid. 1743. IV. *Carmina et opuscula*, ibid., 1725. V. *Œuvres diverses latines ou italiennes*, ibid., 1735. VI. *Opuscula philosophica*, ibid., 1744.

* II. VOLPI (D. Gaëtan), savant ecclésiastique, frère du pré-

cédent, né à Padoue en 1689, contribua comme lui à illustrer la littérature italienne, et laissa beaucoup d'*ouvrages*, tous dans sa langue maternelle, et dont l'énumération est trop longue pour être rapportée ici.

I. VOLPI (Jean-Antoine dit le *vieux*), frère du précédent, né d'une illustre famille de Côme, le 31 janvier 1514, étudia la jurisprudence à Pavie; les succès qu'il obtint dans cette carrière le firent choisir pour la rédaction des statuts municipaux de cette ville, qui l'envoya ensuite à la cour de Charles V. L'ambition le conduisit à Rome où il demeura quelque temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse; mais bientôt dégoûté des intrigues de la cour de Rome, il retourna à Côme sa patrie. Il gouverna pendant plusieurs années l'église de cette ville pendant l'absence de Bernard della Croce, son évêque, auquel il succéda en 1569; envoyé deux fois en qualité de nonce chez les Suisses par les papes Paul IV, et Grégoire XIII, il assista au concile de Trente. Après avoir gouverné pendant trente ans son église avec autant de prudence que de sagesse, il mourut le 30 août 1588. Ses poésies furent recueillies et publiées à Padoue en 1725, in-4°., par Jean-Antoine Volpi le jeune, qui les fit précéder d'une vie de l'auteur. Parmi ses poésies, on distingue sur-tout deux *Satires*, dans lesquels Volpi le *vieux* a imité heureusement Horace. On a encore de lui, des *lettres* et quelques ouvrages polémiques.

II. VOLPI (Benoît), chanoine de la cathédrale de Côme, et vicaire de l'évêque Jean-Antoine Volpi son frère, cultiva avec succès la littérature légère. Dans le recueil des lettres de Bernard Pino, imprimées à Venise en 1582, on en trouve quelques unes de Benoît Volpi; ses poésies ont été insérées par Jean Cyhero dans son recueil intitulé *Les Délices des poètes italiens*.

III. VOLPI (Jérôme), frère des précédens, est auteur de quelques *poésies* qu'on a insérées à la suite de celles de Jean-Antoine; quoique moins nombreuses que les poésies de son frère, elles ne leur cèdent point pour l'élégance. On en conserve encore d'autres manuscrites, et qui toutes sont relatives aux belles statues possédées par le cardinal Augustin Trivulce. Une épigramme de Molza nous apprend que Jérôme Volpi composa une cosmographie adressée à Charles V, et Mathieu Toscano dit précisément qu'il a surpassé tous les cosmographes de son temps; mais on ignore si ce livre a été publié.

IV. VOLPI (Volpiano), neveu des précédens, né le 22 juin 1559, montra dès sa jeunesse des éclairs de génie, et du goût pour les belles-lettres. S'étant transporté à Rome, il devint auditeur d'un cardinal. Le pape le nomma référendaire du secrétariat, abréviateur de chancellerie, et ensuite archevêque de Chieti. Sous Paul V, il fut chargé de diverses ambassades, dont il s'acquitta à la satisfaction de ce pontife qui l'éleva à l'emploi de secrétaire de la congrégation des évêques. Le même pape le nomma en 1619 évêque de Navarre; mais en 1622, il eut la faculté et obtint l'agrément de ses supérieurs pour résigner son bénéfice à Jean Pierre Volpi son neveu, mort en 1635. Grégoire XV, lui donna l'hono-

rable emploi de datairc ; il devint aussi secrétaire des brefs et majordôme. La mort qui le surprit en 1629, lui déroba pour ainsi dire, la pourpre dont il alloit être décoré. Volpi a laissé manuscrits plusieurs volumes de lettres relatives en grande partie à ses nonciatures et à ses divers légations.

V. VOLPI (Jean-Baptiste), né à Padoue en 1687, devint professeur d'anatomie dans l'université de cette ville ; il étoit l'élève du célèbre Morgagni, savant émule des plus illustres médecins de son temps, il sut réunir la théorie à la pratique ; son érudition étoit immense : il s'appliqua principalement à donner des éditions des écrivains les plus renommés dans son art, et à les enrichir de préfaces, d'observations, de notes et de remarques. On a de lui : I. *adversaria anatomica omnia Joannis Baptistæ Morgagni, novis pluribus æreis tabulis et universali accuratissimo indice ornata ; opus nunc verè absolutum, inventis et innumeris observationibus ac monitis refertum, quibus universa humani corporis anatome, et subindè etiam, quæ ab hoc pendent, res medica et chirurgica admodum illustrantur*, etc., Patavii 1719, in-4°. II. *Cornelii Celsi Aurelii de medicinâ, lib. 8.* Patavii, 1727. III. *Cornelius Celsus, et Q. Serenus Samonicus de medecinâ, etc., editio novissima, in quâ ad cætera omnia epistolæ sex accedunt celeb. Jo. Bapt. Morgagni nunquam anteà vulgatæ* ; Patavii, 1750. Volpi avoit déjà donné une première édition de ce dernier ouvrage en 1722. On sait que le jésuite Lagomarsini écrivit une lettre à Morgagni, dans laquelle il lui faisoit passer les différentes leçons de quelques manuscrits très-anciens de la bibliothèque Laurentienne de Florence, sur plusieurs passages importans de Celsus ; Volpi mourut à Padoue le 26 décembre 1757.

VI. VOLPI (D. Gaetano), savant et pieux ecclésiastique, frère des précédens, né à Padoue en 1689, avoit des connaissances étendues en littérature, et passoit pour un des hommes les plus érudits de son temps ; il contribua avec son frère Jean-Antoine, aux éditions de plusieurs ouvrages importans. Après avoir employé la plus grande partie de sa vie à des travaux littéraires, et à enrichir la république des lettres d'un grand nombre d'ouvrages, il éprouva tout à coup des scrupules sur sa conduite. Devenu rêveur, inquiet, l'ame sans cesse agitée par le doute, la crainte et la terreur, il termina misérablement ses jours, le 18 février 1761. On a de lui : I. *Due celebri ragionamenti del ven. Giovani d'Avila alli sacerdoti intorno al altezza ed eccellenza della loro dignità*, avec des notes et une dédicace adressée à tous les serviteurs de Jésus-Christ ; Padoue, 1727. II. *La Vita della ven. Serva di dio suor Caterina Vannini, monaca convertita ; compilata dal ven. Cardinal Federico Borromèo arcivescovo di Milano*, édition corrigée et enrichie de notes ; Padoue, 1756. III. *Sermoni familiari di S. Carlo Borromeo fatti alle monache dette Angeliche et con illustrazioni*, Padoue, 1720. Volpi trouva ces espèces de discours familiers ou prônes manuscrits, dans la boutique d'un libraire, et les publia pour la première fois. IV. *Crispi Sallustii ope-*

ra, quæ extant ex optimis codicibus accuratissimè castigata, accedunt Julius exsuperantius, etc., avec des notes et une épître; Padoue, 1722. V. *Lettere di Bernardo Tasso*, etc., en 2 v., avec une dédicace de Volpi, adressée au comte Jean-Jacques Tassis, de Bergame; Padoue, 1733. VI. *La divina commedia di Dante*, etc.; Padoue 1727, 3 vol. Le catalogue chronologique de plusieurs des principales éditions de ce poème fut fait par Volpi, qui l'enrichit encore de notes curieuses et savantes. VII. *Vita di S. Caterina da Siena*; Padoue, 1756. Cette vie fut composée d'après celle qui fut imprimée à Florence, au monastère de St.-Jacques de Ripoli, de l'ordre des frères prêcheurs, en 1477, in-fol. VIII. *Vita di S. Caterina da Genova coll' altre opere spirituali ridotte a miglior lezione, e illustrate*; Padoue, 1743. Dans les *vitæ auctorum italorum*, etc., t. XIII, pag. 295, Pise, 1787; le savant Fabronius, dans l'éloge qu'il fit de Jean-Antoine Volpi, s'exprime ainsi au sujet de Gaetan Volpi: *Erat Cajetanus presbiter sanctissimis moribus, idemque satis doctus et diligentissimus in omni, quod suscipiebat, negotio; ejus verò diligentiæ in primis referre debemus acceptam emendationem librorum per Cominium impressorum, sanctitati editionem multorum operum, quæ ad retinendos bonos mores, revocandosque antiquos pertinent.*

VII. VOLPI (Joseph-Roch), jésuite, frère des précédens, né à Padoue le 16 août 1692, fit ses premières études à un collége de prêtres séculiers, et apprit ensuite les belles-lettres chez les jésuites, dans l'ordre desquels il entra à Rome en 1707; il s'y distingua par son savoir et ses vertus. Après avoir rempli le cours de ses études dans diverses écoles, à Frascati, à Sienne et à Livourne sous les maîtres les plus distingués, il devint préfet au collége grec de Saint-Athanase à Rome. Ce fut à cette époque qu'il entreprit un ouvrage très-considérable dans lequel il se proposa de démontrer qu'on devoit préférer les rits sacrés de l'église latine à ceux de l'église grecque; mais on ignore jusqu'où il a poussé cet ouvrage. Le cardinal Corradini ayant demandé au général Tamburini un sujet capable de continuer son ouvrage intitulé le *Latium profane et sacré*, dont il avoit déjà publié les deux premiers volumes, Tamburini lui désigna Volpi, qui, répondant à l'opinion qu'on avoit donnée de lui, parvint, à l'aide de veilles et d'un travail continuel, à achever cet ouvrage qui forme 9 vol. in-4°. Il est écrit en bon latin, le style en est exact et régulier; on y remarque surtout une profonde érudition; il fut imprimé avec luxe. Ce travail important ne l'empêcha point de remplir divers emplois auprès du pape Clément XII, qui savoit apprécier son mérite et ses talens. Ce jésuite aussi savant que laborieux, attaqué d'une fièvre maligne, mourut à Rome le 26 septembre 1746. Ses ouvrages sont, I. *Vetus Latium profanum, tom. 3, in quo agitur de Antiatibus et Corbanis*; Padoue, 1726, in-4°, *fig.* 1. II. *Tom. 4, de Veliternis et Noranis*, ibid., 1727, in-4°, fig. III. *Tom. 5, de Lanuvinis et Ardeatibus*, ibid., 1732, in-4°, fig. IV. *Tom. 6, de Laurentinis et Ostiensibus*; ib., 1734, in-4°, fig. V. *De Albanis et Aricinis*; ibid. 1736, in-4°, fig. VI. *De Tusculanis et Algidensibus*; Romæ, 1742, in4°, fig. VII. *Tom.*

9, *de Prænestinis et Gabinis*; Romæ, 1743, in-4°, fig. VIII. *Theses contrà Judæos, de LXX hebdomadibus*; Romæ, 1720, in-4°. Dans ces thèses qu'il soutint, Volpi donna un essai de l'étendue de son savoir dans l'Écriture-sainte et les langues orientales. Volpi y ajouta encore deux autres volumes : indépendamment de cet ouvrage qui occupa une grande partie de la vie de l'auteur, on a encore de Volpi plusieurs productions savantes et littéraires; des *poésies* latines, des *Lettres* insérées dans les Recueils du temps. On lui doit aussi les *vies* de plusieurs saints, avec des notes et des remarques.

VIII. VOLPI (don Joseph), patrice de Bari, mais d'une famille originaire de Côme, a publié, I. *Genelaogia della famiglia Volpi discritta da D. Giulio Puppese* (*D. Giuseppe Volpi*), Naples, 1718. Cette généalogie est dédiée aux décurions de la ville de Côme. II. *Cronologia de' Vescovi Pestani, ora detti di Capaccio, in cui si dà contro de' fatti più memorabili de' vescovi che hanno governato quella chiesa de' luoghi antichi, e delle cose notabili avenute nella loro diocesi*, etc.; Naples, 1720, édition corrigée et considérablement augmentée en 1752, in-4°.

† VOLPILIÈRE (N... de la), docteur en théologie, étoit né près de la ville d'Allanche en Auvergne. Doué de talens pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du 18ᵉ siecle. On a de lui, I. Des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8°. II. Des *Discours synodaux*, 1704, 2 vol. in-12. III., *Théologie morale*, 7 vol. in-12, où il traite des cas de conscience et des obligations d'un chrétien dans les divers états de la vie. IV. *La Vie réglée dans le monde*. Le P. de La Volpilière jésuite, son frère ou son parent, a aussi publié quelques *ouvrages* de piété.

I. VOLPINI ou Vulpinus (Jean-Baptiste), médecin et philosophe, natif d'Asti, dans le Mont-Ferrat en Piemont, florissoit au commencement du 18ᵉ siècle. Il a donné plusieurs ouvrages estimés; le principal fut imprimé en 1710, sous le titre de *Spasmologia*. Il s'y fait un plaisir de critiquer la doctrine de Galien, principalement sur ses purgatifs. Si le célèbre Hecquet n'a point copié cet auteur, il a pensé comme lui, tant sur cet objet que sur plusieurs autres. Volpini est mort dans sa patrie âgé de 74 ans, après en avoir passé 50 à pratiquer la médecine avec succès.

II. VOLPINI (Joseph), médecin italien du 18ᵉ siècle, frère du précédent. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le recueil a été publié à Parme, en 1726, in-4°, sous le titre d'*Opere medico-pratiche filosofiche*. On y trouve six *Traités*. Le premier parle des vers qui se rencontrent ordinairement dans le corps de l'homme, et dans le second, des moyens propres à s'en préserver. Il examine dans le troisième, l'opinion de ceux qui ont recours aux vers spermatiques, pour expliquer le mystère de la génération, et dans le quatrième, il répond aux objections du docteur Dominique Marie Taravazzo, contre le système des ovaristes. Le cinquième traité contient les observations pratiques de l'auteur, et une exposition des remèdes qu'il croit les plus sûrs dans le traitement des maladies. Enfin le sixième

roule sur l'usage et l'abus des vésicatoires et des épispastiques en général; c'est de la nature de la maladie, de la constitution du sujet, et de la qualité dominante des humeurs, que le docteur Volpini déduit les raisons qui le portent à condamner ou à conseiller l'application de cette espèce de médicament topique.

VOLTA (Achille dalla), noble bolonais, étudia les lois et fut reçu docteur en droit en 1480. Les succès qu'il obtint dans cette carriere, furent encore relevés par une profonde érudition. S'étant rendu à Rome, il y fut accueilli favorablement par monseigneur Giberti, dataire du pape Clément VII, qui lui procura plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables. Vers l'an 1525, ayant eu quelques démêlés avec Pierre Aretin, pour une intrigue amoureuse avec une cuisiniere de Monseig. Giberti, piqué d'une satire que ce dernier avoit composée contre lui, Volta chercha son rival et l'ayant trouvé seul, il l'assaillit vivement, lui porta plusieurs coups de stilet, et le blessa dangereusement aux mains. L'Aretin, irrité de cette espèce d'assassinat en porta ses plaintes au pape et à Giberti, et demanda vengeance d'un tel guet-à-pens. Mais ses clamations n'ayant point été accueillies, le ressentiment qu'il en eut, alluma sa bile, et lui fit composer de nouvelles satires contre Volta. Berni, qui étoit secretaire de Giberti et ami de Volta, composa un sonnet où il tourne l'Aretin en ridicule, et que l'on trouve dans les recueils du temps. On ignore l'époque de la mort de Volta. Fautuzzi, parle d'un Della Volta, illustre prélat de la même famille, qui est mort en 1529.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de), naquit à Châtenay près Paris, le 20 de février 1694, et ne fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André-des-Arcs, que le 22 novembre de la même année. Son excessive foiblesse fut la cause de ce retard, qui pendant sa vie a répandu des nuages sur le lieu et l'époque de sa naissance. On fut aussi obligé de baptiser Fontenelle dans la maison paternelle, parce qu'on désespéroit de la vie d'un enfant si débile. Il est assez singulier que les deux hommes célèbres de ce siècle, dont la carrière a été la plus longue, et dont l'esprit s'est conservé tout entier le plus longtemps, soient nés tous deux dans un état de foiblesse et de langueur. François Arouet, ancien notaire à Paris, pere de Voltaire, exerçoit la charge de trésorier de la chambre des comptes; sa mère, Marguerite d'Aumart, étoit d'une famille noble du Poitou. Leur fils prit le nom de Voltaire, conformément à l'usage alors généralement établi dans la bourgeoisie riche, où les cadets, laissant à l'aîné le nom de famille, portoient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. La fortune dont jouissoit M. Arouet procura deux grands avantages à son fils; d'abord celui d'une éducation soignée, sans laquelle le génie n'atteint jamais la hauteur où il auroit pu s'élever; puis l'avantage de naître avec une fortune indépendante n'est pas moins précieux. Jamais Voltaire n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à sa liberté pour assurer sa subsistance, ni de soumettre son génie à un travail commandé par la nécessité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les passions d'un protecteur. Le jeune Arouet fut mis au collége des Jé-

suites; il eut pour professeur de rhétorique le père Porée, homme d'esprit, qui voyoit dans le jeune Arouet le germe d'un grand homme; et le père le Jay, à la pénétration duquel n'échappa point l'indépendance d'opinions qui caractérisoit son élève. Au sortir du collége, il retrouva dans la maison paternelle l'abbé de Châteauneuf, son parrain, ancien ami de sa mère. C'étoit un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état ecclésiastique par complaisance, ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, sacrifient ensuite à l'amour d'une vie libre la fortune et la considération des dignités sacerdotales. L'abbé de Châteauneuf étoit lié avec la célèbre Ninon; il lui présenta Voltaire enfant, mais déjà poëte, tourmentant par de petites épigrammes, *son janséniste de frère*, et récitant avec complaisance la *Moïsade* de Rousseau. Ninon avoit goûté l'élève de son ami et lui avoit légué par testament deux mille francs pour acheter des livres et se former une petite bibliothèque. Ainsi dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenoient même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce et honorable; et, en le rapprochant de quelques êtres supérieurs aux opinions vulgaires, lui montroient que l'esprit de l'homme est né libre, et qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connoître. Avec madame de Maintenon s'étoient introduits à la cour de Louis XIV vieilli, les Jésuites, l'hypocrisie et l'esprit persécuteur qui distingue toute secte : on s'y occupoit à détruire le jansénisme, beaucoup plus qu'à soulager les maux du peuple; la réputation d'incrédulité avoit fait perdre à Catinat la confiance due à ses vertus et à son talent pour la guerre. On reprochoit au duc de Vendôme de manquer quelquefois à la messe, et on attribuoit à son indévotion les succès de l'hérétique Marlborong et de l'incrédule Eugene. Cette hypocrisie avoit révolté ceux qu'elle n'avoit pu corrompre; et par aversion pour la sévérité de Versailles, les sociétés de Paris les plus brillantes affectoient de porter la liberté et le goût du plaisir jusqu'à la licence. Voltaire brillant de jeunesse et d'esprit, fut introduit par l'abbé de Chaulieu dans les sociétés qui recherchoient avec le plus d'ardeur dans l'usage de la liberté présente le dédommagement de la contrainte et de l'ennui passés. Entre ces sociétés, il affectionnoit celle du duc de Sully, du marquis de La Fare, de l'abbé Servien, de l'abbé de Chaulieu, de l'abbé Courtin, du prince de Conti, du grand prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguoient la cour de Louis XIV. M. Arouet crut son fils perdu, en apprenant qu'il faisoit des vers, et qu'il voyoit bonne compagnie; il pria le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande, de l'emmener avec lui en qualité de page. Cette espèce d'exil ne fut pas de longue durée; madame du Noyer, connue par ses *Lettres galantes*, et qui s'y étoit réfugiée avec ses deux filles pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivoit alors, à la Haye, d'intrigues et de libelles, et prouvoit, par sa conduite, que ce n'étoit pas la liberté de conscience qu'elle y étoit allée chercher. Voltaire devint amoureux d'une de

ses filles ; la mère trouvant que le seul parti qu'elle pût tirer de cet amour étoit d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur : ce ministre défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec mademoiselle du Noyer, et le renvoya dans sa famille pour n'avoir pas suivi ses ordres. Madame du Noyer ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec *les Lettres* du jeune Arouet à sa fille, espérant que ce nom, déjà très connu, feroit mieux vendre son livre ; et elle eut soin de vanter sa sévérité maternelle et sa délicatesse, dans le libelle même où elle déshonoroit sa fille. De retour à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour ; mais il n'oublia point de travailler à enlever à une mère intrigante une fille aimable et née pour la vertu. Il employa le zèle du prosélitisme; plusieurs évêques, et même des jésuites, s'unirent à lui : ce projet manqua ; mais Voltaire eut dans la suite le bonheur d'être utile à mademoiselle du Noyer, alors mariée au baron de Vinterfeld. Cependant son père mécontent de sa conduite en Hollande, et le voyant toujours obstiné à faire des vers et à vivre dans le monde, l'avoit exclu de sa maison. Les lettres les plus soumises et les plus tendres ne touchèrent point son cœur. Son fils lui demandoit même à passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ il lui permît d'embrasser les genoux paternels. Il fallut se résoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur. L'élève d'Apollon n'y resta pas long-temps. M. de Caumartin, ami de M. Arouet père, fut touché des dégoûts qu'éprouvoit le fils, loin des beaux-arts et du grand monde. Il demanda la permission de le mener à sa terre de St-Ange, où, éloigné des sociétés alarmantes pour la tendresse paternelle, il pourroit mieux réfléchir sur le choix d'un état. Voltaire y trouva le vieux Caumartin, vieillard respectable, passionné pour Henri IV et pour Sully, alors trop oubliés de la nation. Il avoit été lié avec les hommes les plus instruits du règne de Louis XIV, et savoit les anecdotes les plus secrètes, et se plaisoit à les raconter. Il sut inspirer à Voltaire son enthousiasme pour ces deux héros. Voltaire revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique dont Henri IV seroit le héros, et plein d'ardeur pour l'étude de l'Histoire de France. C'est à ce voyage que nous devons la *Henriade et le Siècle de Louis XIV*. Ce prince venoit de mourir. Le peuple, dont il avoit été si long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avoit pardonné son faste, ses profusions, ses favorites, qui avoit applaudi à ses persécutions contre les protestans, insultoit à sa mémoire par une joie indécente. Une bulle sollicitée à Rome contre un livre de dévotion, avoit fait oublier aux Parisiens cette gloire dont ils avoient été si long-temps idolâtres. On prodigua les satires à la mémoire de Louis-le-Grand, comme on lui avoit prodigué les panégyriques pendant sa vie. Voltaire, accusé d'avoir fait une de ces satires, fut mis à la bastille; elle finissoit par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il en avoit un peu plus de vingt-deux, et la police regarda cette espèce de conformité d'âge comme une preuve suffisante pour le priver de sa liberté. C'est à la Bastille que Voltaire ébaucha le *Poëme de la Ligue*, corrigea sa

tragédie d'*OEdipe*, et fit une *pièce de vers* fort gaie sur le malheur d'y être. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, lui rendit la liberté et lui accorda une gratification. *Monseigneur*, lui dit Voltaire, *je remercie votre altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement*. La tragédie d'*OEdipe* fut jouée en 1718, et le succès de cette pièce fut si brillant, que le maréchal de Villars dit à Voltaire en sortant d'une des représentations : « La nation vous a bien de l'obligation de ce que vous lui consacrez ainsi vos veilles. » — « Elle m'en auroit bien davantage, Monseigneur, lui répondit vivement le poète, si je savais écrire comme vous savez parler et agir. » Voltaire n'étoit encore connu que par des *pièces fugitives*, par quelques *épîtres* où l'on trouve la philosophie de Chaulieu, avec plus d'esprit et de correction, et par une *ode* qui avoit disputé vainement le prix de l'académie française; on lui avoit préféré une pièce ridicule de l'abbé du Jarri; il s'agissoit de la décoration de l'autel de Notre-Dame. Né avec un goût sûr et indépendant, il n'auroit pas voulu mêler l'amour à l'horreur du sujet d'OEdipe, et il osa même présenter sa pièce aux comédiens sans avoir payé ce tribut à l'usage; mais elle ne fut pas reçue. L'assemblée trouva mauvais que l'auteur osât réclamer contre son goût. *Ce jeune homme mériteroit bien*, disoit Dufresne, *qu'en punition de son orgueil on jouât sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle*. M. Arouet, qui vouloit que son fils fût avocat, vint à une des représentations de la nouvelle tragédie : il fut touché jusqu'aux larmes; il embrassa son fils au milieu des félicitations des femmes de la cour; et il ne fut plus question de faire du jeune Arouet un jurisconsulte. A une représentation d'*OEdipe*, il parut sur le théâtre portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de Villars demanda quel étoit ce jeune homme qui vouloit faire tomber la pièce. On lui dit que c'étoit l'auteur. Cette étourderie, qui annonçoit un homme si supérieur aux petitesses de l'amour-propre, lui inspira le désir de le connoître. Voltaire, admis dans sa société, eut pour elle une passion, la première et la plus sérieuse qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuse, et l'enleva pendant assez long-temps à l'étude, qui étoit déjà son besoin; il n'en parla jamais depuis qu'avec le sentiment du regret et presque du remords. Délivré de son amour, il continua *la Henriade*, et fit la tragédie d'*Artémire*. Une actrice formée par lui, et devenue à-la-fois sa maîtresse et son élève, joua le principal rôle. Le public, qui avoit été juste pour *OEdipe*, fut au moins sévère pour *Artémire*; effet ordinaire de tout premier succès. Cette nouvelle tragédie ne valut à Voltaire que la permission de revenir à Paris, dont une nouvelle calomnie et ses liaisons avec les ennemis du régent, entre autres avec le duc de Richelieu et le fameux baron de Gortz, l'avoient fait éloigner. En 1722, Voltaire accompagna madame de Rupelmonde en Hollande. Il vouloit voir à Bruxelles, Rousseau, dont il plaignoit les malheurs et dont il estimoit le talent poétique. Voltaire le consulta sur son poème de *la Ligue*, lui lut l'*Epître à Uranie*, faite pour madame de Rupelmonde,

et premier monument de sa liberté de penser, comme de son talent pour traiter en vers et rendre populaires les questions de métaphysique ou de morale. De son côté, Rousseau lui récita une *Ode a la Postérité*, qui, comme Voltaire lui dit alors, à ce qu'on prétend, *ne devoit pas aller à son adresse;* et le *Jugement de Pluton*, allégorie satirique. Les deux poëtes se séparèrent ennemis irréconciliables. Rousseau se déchaîna contre Voltaire, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. De retour à Paris, Voltaire donna en 1724 sa pièce de *Mariamne empoisonnée par Hérode;* c'étoit le sujet d'*Artémire* sous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée et moins romanesque; c'étoit surtout le style de Racine; la pièce fut jouée quarante fois. En 1726, une nouvelle détention à la bastille ajouta aux désagrémens que lui procuroit quelquefois la littérature. Ayant blessé le chevalier de Rohan par ce propos: « Je ne traîne pas un » grand nom; mais je sais hono- » rer celui que je porte, » ce lâche courtisan s'en vengea en le faisant insulter par ses gens, sans compromettre sa sûreté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sully où il dînoit, qu'il reçut cet outrage. Voltaire, au lieu de prendre la voie de la justice, disent les Mémoires de Villars, estima la vengeance plus noble par les armes: on prétend qu'il chercha son adversaire avec soin, mais trop indiscrètement. Le cardinal de Rohan demanda à M. le duc de le faire mettre à la bastille; et, pour obtenir plus promptement l'ordre de cet emprisonnement arbitraire, on montra à M. le duc, qui étoit borgne, les vers que Voltaire avoit adressés, dit-on, à sa maîtresse, la marquise de Prie:

> Io, sans avoir l'art de feindre,
> D'Argus sut tromper tous les yeux;
> Nous n'en avons qu'un seul à craindre:
> Pourquoi ne nous pas rendre heureux?

Voltaire, après six mois de détention, ne recouvrit sa liberté qu'à condition qu'il sortiroit du royaume. L'Angleterre fut son asile. Dès ce moment il se sentit appelé à détruire les préjugés de toute espèce, dont son pays étoit victime, il sentit la possibilité d'y réussir par un mélange heureux d'audace et de souplesse, en sachant tantôt céder aux temps, tantôt en profiter ou les faire naître; en se servant tour à tour, avec adresse, du raisonnement, de la plaisanterie, du charme des vers ou des effets du théâtre; en rendant enfin la raison assez simple pour devenir populaire, assez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, assez piquante pour être à la mode. Le grand projet de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple, en l'arrachant à ses erreurs, enflamma l'ame de Voltaire, échauffa son courage. Il jura d'y consacrer sa vie, et il a tenu parole. Il fit imprimer à Londres la *Henriade*. Le roi Georges Ier, et surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui accordèrent des gratifications et lui procurèrent beaucoup de souscripteurs, ce qui le mit dans une grande aisance. C'est à son séjour dans ce pays que nous sommes redevables des tragédies de *Brutus* et de la *Mort de César*. On trouva dans Brutus la force de Corneille avec plus d'éclat et de pureté, avec un naturel que Corneille n'avoit pas, et l'élégance soutenue de Racine. Jamais matières politi-

ques n'avoient été traitées sur le théâtre avec plus de force, d'éloquence, de précision même, que dans le premier acte de *Brutus*. Le cinquième acte est un chef-d'œuvre de pathétique. Son *Essai sur la Poésie épique* fut aussi fait en Angleterre, et composé d'abord en anglais. Sa fortune étant considérablement augmentée par les rétributions de ses ouvrages, par la faveur des princes, et par des intérêts qu'il avoit dans différentes spéculations maritimes, ou dans les fonds publics, il revint en France en 1728. Le décès de son père et de son frère lui laissèrent plus de 40,000 liv. de rente; il mit l'argent qu'il avoit rapporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur général des finances, et s'associa pour cette opération avec une compagnie nombreuse et fut heureux; le fameux Pâris Duverney lui ayant procuré un intérêt dans les vivres de l'armée, il en retira près de 800 mille liv.; ces divers capitaux accumulés, lui procurèrent plus de 130 mille livres de rente; ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assuroit son indépendance, il joignit celui de ne la devoir qu'à lui-même: l'usage qu'il en fit auroit dû la lui faire pardonner. Des secours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyoit apercevoir le germe du talent, en absorboient une partie. Les spéculations de finance ne l'empêchèrent jamais de cultiver les belles-lettres qui étoient sa passion dominante. Il donna en 1736 son *Brutus* qui n'obtint pas d'abord un grand succès. Revenant un soir d'une représentation de cette pièce, Voltaire apprit qu'un bâtiment nommé aussi *Brutus*, chargé pour son compte, et qu'il croyoit naufragé, étoit arrivé à Marseille. «Puisque le *Brutus* de Barbarie est retrouvé, dit-il à Dumoulin son facteur, consolons-nous du peu d'accueil qu'on fait au *Brutus* de l'ancienne Rome; on lui rendra peut-être justice un jour.» Fontenelle lui conseilla de renoncer au genre dramatique, qui, selon lui, n'étoit pas le sien. Le grand Corneille, oncle de Fontenelle, avoit donné le même avis à Racine, après avoir entendu la lecture de son *Alexandre*; Voltaire répondit à ce conseil, en donnant, en 1732, *Zaïre*, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait vu au théâtre depuis Phèdre. Le succès passa ses espérances. Cette pièce est la première où, quittant les traces de Corneille et de Racine, il ait montré un art, un talent et un style qui n'étoient plus qu'à lui. Jamais un amour plus vrai, plus passionné n'avoit arraché de si douces larmes; jamais aucun poète n'avoit peint les fureurs de la jalousie dans une ame si tendre, si naïve, si généreuse. On aime Orosmane, lors même qu'il fait frémir; il immole Zaïre; cette Zaïre si intéressante, si vertueuse, et on ne peut le haïr. Combien la religion n'est-elle pas imposante dans le vieux Lusignan! Quelle noblesse le fanatique Nérestan met dans ses reproches! Avec quel art le poète a su présenter ces chrétiens qui viennent troubler une union si touchante. *Zaïre* est dans toutes les opinions, comme pour tous les pays, la tragédie des cœurs tendres et des ames pures. Cette pièce fut suivie d'*Adélaïde du Guesclin*, qui fut sifflée à la première représentation, dès le premier acte. Un plaisant du parterre avoit empêché de finir *Mariamne*, en criant: *La reine boit*. Un autre fit tomber

Adélaïde, en répondant *Coussi*, *Coussi*, à ce mot si noble et si touchant de Vendôme : *Es-tu content*, *Couci?* Cette même piece reparut sous le nom du *Duc de Foix*. Les endroits qui avaient été le plus sifflés, furent ceux qui excitèrent les plus vifs applaudissemens; ce qui fit dire à Voltaire : « Vous demanderez peut-être auquel des deux jugemens je me tiens, je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs, devant lesquels il plaidait : *il mese passato, le vostre excellenze hanno judicato cosi; et questo mese, nella mededesima causa, hanno judicato tutto il contrario, e sempre ben* : vos excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon dans ma cause; quelques mois après, elles ont jugé le contraire dans la même cause, et toujours à merveille. » Ce fut peu de temps après qu'il fit imprimer son *Temple du goût*. Dans cet ouvrage charmant, Voltaire jugeoit les écrivains du siècle passé et même quelques-uns de ses contemporains; le temps a confirmé tous ses jugemens; mais alors ils parurent autant de sacriléges. Ses *Lettres philosophiques*, c'est-à-dire, *lettres sur les Anglais*, furent l'époque d'une révolution; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise. Le clergé demanda la suppression des *Lettres sur les Anglais*, et l'obtint par un arrêt du conseil. Ces arrêts se donnoient sans examen, comme une espèce de dédommagement du subside que le gouvernement obtenoit du clergé. Le parlement brûla le livre, suivant un usage jadis inventé par Tibère. Dans le même temps, les miracles du diacre Pâris et ceux du Père Girard couvroient les deux partis de ridicule et d'opprobre; il étoit juste qu'ils se réunissent contre un homme qui osoit prêcher la raison. On alla jusqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philosophiques*. Le garde des sceaux fit exiler Voltaire, qui alors absent, fut averti à temps; il fut encore poursuivi pour l'épître à *Uranie* L'indiscrétion avec laquelle les amis de Voltaire récitèrent quelques fragmens de la *Pucelle*, fut la cause d'une nouvelle persécution. Voltaire crut alors devoir changer sa manière de vivre : il plaça une partie de sa fortune dans les pays étrangers, et quitta la capitale. La curiosité le conduisit au siége de Philisbourg. « M. de Voltaire, lui dit le maréchal de Berwick, vous viendrez sans doute avec nous voir la tranchée.... Non, non, M. le maréchal, je me charge de chanter vos exploits, sans avoir l'ambition de les partager. » Voltaire étoit lié alors avec la marquise du Châtelet, et ils étudioient ensemble les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton. Il se retira pendant plusieurs années à Cirey, où cette dame avoit une terre, près de Vassi en Champagne, et y fit bâtir une galerie où l'on fit toutes les expériences sur la lumière et l'électricité. Il travailla en même temps à *ses élemens de philosophie de Newton*. Après avoir donné quelques années à la physique, Voltaire consulta sur ses progrès Clairaut, qui eut la franchise de lui répondre, qu'avec un travail opiniâtre, il ne parviendroit qu'à devenir un savant médiocre, et qu'il perdroit inutilement pour sa gloire un temps dont il devoit compte à la poésie et à la philosophie. Voltaire l'entendit, et céda au goût naturel qui sans

cesse le ramenoit vers les lettres; cette retraite de Cirey ne fut point toute entière absorbée par les sciences. C'est là qu'il fit *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*; qu'il acheva ses *Discours sur l'homme*; qu'il écrivit *l'Histoire de Charles XII*, prépara le siecle de Louis XIV, et rassembla des matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. *Alzire* et *Mahomet* sont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poésie à l'esprit philosophique, peut élever l'art de la tragédie. On voit dans *Alzire*, les vertus nobles, mais sauvages et impétueuses de l'homme de la nature, combattre les vices de la société corrompue par le fanatisme et l'ambition, et céder à la vertu perfectionnée par la raison, dans l'ame d'*Alvarès* ou de *Gusman*, mourant et désabusé. On y voit à la fois comment la société corrompt l'homme, en mettant des préjugés à la place de l'ignorance, et comment elle le perfectionne dès que la vérité prend celle des erreurs; mais le plus funeste des préjugés est le fanatisme, et Voltaire voulut immoler ce monstre sur la scène, et employer pour l'arracher des ames, ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire. *Mahomet* fut d'abord joué à Lille en 1741. On remit à Voltaire pendant la première représentation, un billet du roi de Prusse, qui lui mandoit la victoire de Molwitz; il interrompit la pièce pour le lire aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ses amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera reussir la mienne*. On osa la risquer à Paris; mais les cris fanatiques obtinrent de la foiblesse du cardinal de Fleuri, d'en faire défendre la représentation. Voltaire prit le parti d'envoyer sa pièce à Benoît XIV, avec deux vers latins pour son portrait. Lambertini, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'esprit, lui répondit avec bonté et lui envoya des médailles. Crébillon, censeur de la police, fut plus scrupuleux que le pape. Il ne voulut jamais consentir à laisser jouer cette piece à Paris. En 1751, d'Alembert nommé par le comte d'Argenson pour examiner *Mahomet*, eut le courage de l'approuver, et de s'exposer en même temps, à la haine des prêtres, des devots et des gens de lettres ligués contre Voltaire. Les premiers sur-tout ne pouvoient lui pardonner d'avoir dit dans un ses de ouvrages: « Les prêtres ont trouvé ce que cherchoit Archimède; un point dans le ciel, sur lequel ils pussent s'appuyer, pour de-là, soulever la terre. » *Zulime* n'eut point de succès. Les *Discours sur l'homme* sont un des plus beaux monumens de la poésie française. La *Vie de Charles XII*, est le premier morceau d'histoire que Voltaire ait publié. Le style aussi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événemens romanesques, qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Cependant on accusa cette histoire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avoit tout l'intérêt. C'étoit en vain que Voltaire avoit cru que la retraite de Cirey le déroberoit à la haine : il n'avoit caché que sa personne, et sa gloire importunoit encore ses ennemis. Un libelle où l'on calomnioit sa vie entière, vint troubler son repos. On le traitoit

comme un prince ou comme un ministre parce qu'il excitoit autant d'envie. L'auteur de ce libelle, l'abbé Desfontaines, qui devoit à Voltaire la liberté et peut-être la vie, accusé d'un vice honteux que la législation et la morale ont mis au rang des crimes, avoit été emprisonné dans un temps où l'on croyoit à-propos de brûler quelques hommes, afin d'en dégoûter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnoit faussement d'avoir quelque penchant. Ce fut encore Voltaire qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies. Desfontaines y fit un libelle contre son bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir sauvé la vie. La liaison qui se forma vers le même temps, entre Voltaire et le prince royal de Prusse, étoit une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent alors contre lui. Le jeune Frédéric n'avoit reçu de son père que l'éducation d'un soldat, il étoit relégué à Rémusberg par son père qui ayant formé le projet de lui faire couper la tête, en qualité de déserteur, parce qu'il avoit voulu voyager sans sa permission, avoit cédé aux représentations du ministre de l'empereur, et s'étoit contenté de le faire assister au supplice d'un de ses compagnons de voyage dans cette retraite. Frédéric, passionné pour la langue française, pour les vers, pour la philosophie, choisit Voltaire pour son confident et pour son guide, ils s'envoyoient réciproquement leurs ouvrages ; le prince consultoit le philosophe sur ses travaux, lui demandoit des conseils et des leçons. Frédéric, en montant sur le trône, ne changea point pour Voltaire. Les soins du gouvernement n'affoiblirent ni son goût pour les vers, ni son avidité pour les ouvrages conservés alors dans le porte-feuille de Voltaire, et dont, avec madame Duchâtelet, il étoit presque le seul confident ; mais une de ses premières démarches, fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel*, Voltaire obéit ; et ses soins qu'il donnoit à regret, furent infructueux. Il désiroit encore plus que son disciple, devenu roi, prît un engagement public qui répondit de sa fidélité aux maximes qu'il avoit voulu combattre. Il alla le voir à Wesel, et fut étonné de trouver un jeune roi en uniforme sur un lit de camp, ayant le frisson de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha point le roi de profiter du voisinage pour faire payer à l'évêque de Liége une ancienne dette oubliée. Voltaire écrivit le mémoire qui fut appuyé par des soldats ; et il revint à Paris, content d'avoir vu que son héros étoit un homme aimable. Mais il résista aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès de lui, et préféra l'amitié de madame Duchâtelet à la faveur d'un roi, et d'un roi qui l'admiroit. Le cardinal de Fleuri mourut, Voltaire fut désigné pour lui succéder dans l'Académie française. Il venoit d'y acquérir de nouveaux droits qui auroient imposé silence à l'envie, si elle pouvoit avoir quelque pudeur ; il venoit d'enrichir la scene d'un nouveau chef d'œuvre, de *Mérope*, jusqu'ici la seule tragédie où des larmes abondantes et douces, ne coulent point sur les malheurs de l'amour. L'auteur de *Zaïre* avoit déjà combattu cette maxime de Despréaux:

De cette passion la sensible peinture,
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il avoit avancé que la nature peut produire au théâtre des effets plus pathétiques et plus déchirans; et il le prouva dans *Mérope*. Le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple; il demanda pour la première fois à voir l'auteur : cet honneur créé pour un grand écrivain, a été prodigué depuis à des auteurs médiocres. Voltaire se trouvoit dans ce moment dans la loge de la maréchale de Villars; celle-ci le présenta au parterre, qui la pria de l'embrasser, elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration et de plaisir. Voltaire désiroit une place à l'Académie, pour se mettre sous l'égide de ce corps à l'abri de nouvelles traverses; aux titres que lui offroient ses succès littéraires, se joignoit la protection de madame de Châteauroux, maîtresse de Louis XV, alors gouvernée par le duc de Richelieu. Ce seigneur se disoit l'ami de Voltaire, et l'étoit autant que pouvoient le permettre la légèreté de son caractère, son humeur capricieuse, son petit despotisme sur les théâtres, ses nombreuses prétentions et son mépris pour tout ce qui n'étoit pas noble ou homme de cour. Il servit le poète auprès de madame de Châteauroux; mais M. de Maurepas, plein de la petite vanité de briller dans un souper, et trop souvent éclipsé dans ce genre de gloire par Voltaire, l'écarta de l'académie. Peu de temps après le ministère sentit combien l'alliance du roi de Prusse étoit nécessaire à la France : ce prince craignoit de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique étoit alors incertaine et timide. On imagina d'envoyer Voltaire, mais en secret, à Berlin pour le déterminer. Voltaire eut l'adresse de saisir le véritable motif de son incertitude et de son peu de confiance : c'étoit la foiblesse qu'avoit eue le ministère français de ne pas faire la guerre à l'Angleterre, et de paroître par cette pusillanimité demander la paix, quand elle auroit pu prétendre à en dicter les conditions. Cependant le roi de Prusse ne tarda pas à se déclarer pour la seconde fois contre la reine de Hongrie, et par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service, dû en partie à Voltaire, joint à celui d'avoir pénétré, en passant à la Haye, les dispositions des Hollandais, encore incertaines en apparence, préparèrent les voies aux récompenses auxquelles il avoit droit de prétendre : il vouloit sur-tout quelques marques de considération pour se faire un rempart contre ses ennemis en littérature. Secondé par le marquis d'Argenson, ministre philosophe, et aidé du crédit de madame d'Etiole, depuis marquise de Pompadour, il obtint les faveurs de la cour. Il fut chargé de composer une pièce pour le premier mariage du Dauphin. Il fit *la Princesse de Navarre*. On lui donna la charge de gentilhomme ordinaire, et la place d'historiographe de France. C'est à cette occasion qu'il fit ces vers :

Mon Henri-Quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

C'étoit juger un peu trop sévèrement la *Princesse de Navarre*, ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante. Cependant la faveur de la cour ne suffisoit pas

pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé, pour désarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de Latour, où il protestoit de son respect pour la religion, et, ce qui étoit bien plus nécessaire, de son attachement aux jésuites. Malgré l'adresse avec laquelle il ménagea ses expressions dans cette lettre, il valoit mieux sans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la foiblesse de l'écrire, et cette foiblesse seroit inexcusable, s'il avoit fait ce sacrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvoit plus honorer le nom de Voltaire; mais il le faisoit à sa sûreté, il croyoit qu'il trouveroit dans l'académie un appui contre la persécution; et c'étoit présumer trop du courage et de la justice de ses confrères. Enfin il obtint la place en 1746. Voltaire fut le premier qui ne se conforma point à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu et de Louis XIV. Son exemple fut suivi et perfectionné depuis par d'autres académiciens. Les satires, dont cette réception fut l'occasion, l'inquiétèrent beaucoup: un nouvel orage de libelles vint tomber sur lui, et il n'eut pas la force de les mépriser. Il retourna donc encore à Cirey, et bientôt après avec la marquise du Châtelet à Lunéville auprès du roi Stanislas. Voltaire menoit une vie douce et tranquille lorsqu'il eut le malheur d'y perdre son amie. Madame du Châtelet mourut au moment où elle venoit de terminer sa traduction de Newton, dont le travail forcé abrégea ses jours. Le roi vint consoler Voltaire dans sa chambre, et pleurer avec lui. Il revint à Paris, et se livra au travail; moyen de dissiper la douleur que la nature a donné à très-peu d'hommes. Voltaire se lassoit d'entendre tous les gens du monde, et la plupart des gens de lettres lui préférer Crébillon, moins par sentiment que pour le punir de l'universalité de ses talens; car on est toujours plus indulgent pour les talens bornés à un seul genre, qui, paroissant une espèce d'instinct, et laissant en repos plus d'espèces d'amour-propre, humilient moins l'orgueil. Enfin, Voltaire voulut se venger, et forcer le public à le mettre à sa véritable place, en donnant *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, trois sujets que Crébillon avoit traités. Toutes les cabales animées contre Voltaire s'étoient réunies pour faire obtenir un succès éphémère au *Catilina* de son rival: pièce dont la conduite est absurde et le style barbare, où Cicéron propose d'employer sa fille pour séduire Catilina, où un grand-prêtre donne aux amans des rendez-vous dans un temple, y introduit une courtisane en habits d'homme, et traite ensuite le sénat d'impie, parce qu'il y discute des affaires de la république. *Rome sauvée*, au contraire, est un chef-d'œuvre de style et de raison: Cicéron s'y montre avec toute sa dignité et toute son éloquence; César y parle, y agit comme un homme fait pour soumettre Rome, accabler ses ennemis de sa gloire, et se faire pardonner la tyrannie à force de talens et de vertus; Catilina y est un scélérat, mais qui cherche à excuser ses vices sur l'exemple, et ses crimes sur la nécessité; l'énergie républicaine et l'ame des Romains ont passé tout entières dans le poète. Voltaire fit ces trois pièces à Sceaux chez madame la duchesse

du Maine. Elle aimoit Cicéron, et c'étoit pour le venger des outrages de Crébillon, qu'elle excita Voltaire à faire *Rome sauvée*. Il avoit envoyé *Mahomet* au pape; il dédia *Sémiramis* à un cardinal. Il se faisoit un plaisir malin de montrer aux fanatiques français que des princes de l'Église savoient allier l'estime pour le talent au zèle de la religion, et ne croyoient pas servir le christianisme, en traitant comme ses ennemis les hommes dont le génie exerçoit sur l'opinion publique un empire redoutable. Ce fut à cette époque qu'il consentit enfin à céder aux instances du roi de Prusse, et qu'il accepta le titre de chambellan, la grande-croix de l'ordre de mérite, et une pension de 20,000 livres. Il se voyoit dans sa patrie l'objet de l'envie et de la haine des gens de lettres, sans leur avoir jamais disputé, ni place, ni pension; sans les avoir humiliés par des critiques, etc. Les dévots, qui se souvenoient des *Lettres philosophiques* et de *Mahomet*, en attendant les occasions de le persécuter, cherchoient à décrier ses ouvrages et sa personne. On l'accusoit d'impiété, pour le rendre odieux au gouvernement; madame de Pompadour avoit facilement oublié leur ancienne liaison, quand elle avoit aperçu que Louis XV avoit pour Voltaire une sorte d'éloignement; le même prince qui le dédaignoit, la même cour où il n'essuyoit que des désagrémens, furent offensés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honoroit la France, et la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un asile. Voltaire arriva à Postdam au mois de juin 1750. Il trouva dans le palais du roi de Prusse, la paix et presque la liberté, sans aucun autre assujettissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses ouvrages et lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. Il soupoit presque tous les jours avec lui. Ces soupers où la liberté étoit extrême, où l'on traitoit avec une franchise entière toutes les questions de la métaphysique et de la morale, où la plaisanterie la plus libre égayoit ou tranchoit les discussions les plus sérieuses, où le roi disparoissoit presque toujours, pour ne laisser voir que l'homme d'esprit, n'étoient, pour Voltaire, qu'un délassement agréable; le reste du temps étoit consacré librement à l'étude. Il perfectionnoit quelques-unes de ses tragédies, achevoit le *Siècle de Louis XIV*, corrigeoit la *Pucelle*, travailloit à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et faisoit le *Poème de la loi naturelle*. La famille royale protégeoit les goûts de Voltaire; il adressoit des vers aux princesses, jouoit la tragédie avec les frères et les sœurs du roi; et, en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenoit à mieux sentir les beautés de notre poésie; voilà ce que Voltaire appeloit le palais d'Alcine; mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. Les gens de lettres furent jaloux d'une préférence trop marquée, et surtout de cette espèce d'indépendance qu'il avoit conservée. La Métrie dit à Voltaire que le roi, auquel il parloit un jour de toutes les marques de bonté dont il accabloit son chambellan, lui avoit répondu : *j'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange, et on jette l'écorce.* Voltaire piqué, forma le projet de s'échapper. En même temps, on dit au roi que Voltaire avoit

répondu un jour au général Manstein, qui le pressoit de revoir ses Mémoires : *Le roi m'envoie son linge à blanchir, il faut que le vôtre attende.* Qu'une autre fois, en montrant sur la table un paquet de vers du roi, il avoit dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme là, c'est César et l'abbé Cottin.* Nous avons raconté dans l'article de Maupertuis et de Kœnig, l'Histoire du fameux différend du poète français avec le président de l'académie de Berlin, suivie de la disgrace la plus complète. (*Voyez* MAUPERTUIS *et* KOENIG) Voltaire ayant fait imprimer sa *Diatribe d'Akakia*, contre Maupertuis, le roi qui n'aimoit pas Maupertuis, et ne pouvoit l'estimer, mais qui étoit jaloux de son autorité, fit brûler cette plaisanterie par le bourreau : manière de se venger qu'il est assez singulier qu'un roi philosophe ait empruntée de l'inquisition. Voltaire, outragé, lui renvoya sa croix, sa clef et le brevet de sa pension, avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendresse,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Il écrivit de Berlin, où il étoit malade, pour demander une permission de partir. Le roi de Prusse, qui ne vouloit que l'humilier et le conserver, lui envoyoit du quinquina, mais point de permission. Voltaire écrivoit qu'il avoit besoin des eaux de Plombières; on lui répondoit qu'il y en avoit d'aussi bonnes en Silésie. Enfin, Voltaire prit le parti de demander à voir le roi : il se flatta que sa vue réveilleroit des sentimens qui étoient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoya ses anciennes décorations, il courut à Postdam, et vit le roi ; quelques instans suffirent pour tout changer. La familiarité renaquit, la gaîté reparut, même aux dépens de Maupertuis, et Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais en promettant de revenir. Il se rendit à Leipsick, où il s'arrêta pour réparer ses forces. Maupertuis lui envoya un cartel ridicule, qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses intarissables plaisanteries. De Leipsick, il alla chez la duchesse de Saxe-Gotha, princesse supérieure aux préjugés, qui cultivoit les lettres et aimoit la philosophie. Il y commença pour elle ses *Annales de l'Empire*. De Gotha il part pour Plombières, et prend la route de Francfort. Maupertuis vouloit une vengeance : son cartel n'avoit pas réussi, les libelles de la Beaumelle ne lui suffisoient pas. Il excita l'humeur du roi de Prusse. La lenteur du voyage de Voltaire, son séjour à Gotha, un placement considérable sur sa tête et sur celle de madame Denis, sa nièce, fait sur le duc de Virtemberg, tout annonçoit la volonté de quitter pour jamais la Prusse ; et Voltaire avoit emporté avec lui le Recueil des Œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour. Frédéric donna ordre à un fripon bréveté qu'il entretenoit à Francfort pour y acheter et voler des hommes, d'arrêter Voltaire, et de ne le relâcher que lorsqu'il auroit rendu sa croix, sa clef, le brevet de pension, et les vers que Freitag appeloit l'*Œuvre des poeshies du roi son maître*. Malheureusement ces volumes étoient restés à Leipsick. Voltaire fut étroitement gardé pendant trois semaines ; madame Denis, sa nièce, qui étoit venue au devant de lui, fut

traitée avec la même rigueur; enfin on remit entre les mains de Freitag, l'*Œuvre de poeshies*, et Voltaire fut libre. Échappé de Francfort, il vint à Colmar. Le roi de Prusse, honteux de sa ridicule colère, désavoua Freitag. Frédéric dans le temps de sa passion pour Voltaire, lui baisoit les mains dans le transport de son enthousiasme; et Voltaire comparant, après sa sortie de Francfort, ces deux époques de sa vie, répétoit à ses amis : *il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner*. Il n'avoit publié à Berlin que le *Siècle de Louis XIV*, la seule histoire de ce règne que l'on puisse lire. Les événemens politiques ou militaires y sont racontés avec intérêt et avec rapidité : tout y est peint à grands traits. Ses chapitres sur le calvinisme, le jansénisme, le quiétisme, la dispute sur les cérémonies chinoises, sont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuses maladies de l'humanité. On peut lui reprocher seulement une sévérité trop grande contre les calvinistes : les découvertes dans les sciences, les progrès des arts y sont exposés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, et les jugemens toujours dictés par une raison saine et libre, par une philosophie indulgente et douce. Voltaire passa près de deux années en Alsace. C'est pendant ce séjour qu'il publia les *Annales de l'Empire*, le seul abrégé chronologique qu'on puisse lire de suite, parce qu'il est écrit d'un style rapide, et rempli de résultats philosophiques exprimés avec énergie. Ainsi Voltaire a été encore un modèle dans ce genre. Il avoit d'abord songé à s'établir en Alsace : mais malheureusement les jésuites essayèrent de le convertir, et n'ayant pu y réussir, ils répandirent contre lui ces calomnies sourdes qui annoncent et préparent la persécution. Voltaire fit une tentative pour obtenir, non la permission de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté), mais l'assurance qu'il n'y seroit pas désagréable à la cour. Il connoissoit trop la France, pour ne pas sentir qu'odieux à tous les corps puissans par son amour pour la vérité, il deviendroit bientôt l'objet de leur persécution, si on pouvoit être sûr que la cour le laisseroit opprimer. La réponse ne fut pas rassurante; Voltaire se trouva sans asile dans sa patrie, dont son nom soutenoit l'honneur alors avili dans l'Europe, par les ridicules querelles des billets de confession, et au moment même où il venoit d'élever, dans son *Siècle de Louis XIV*, un monument à sa gloire. Il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A son passage par Lyon, le cardinal de Tencin, si fameux par la conversion de Law et le concile d'Embrun, lui fit dire qu'il ne pouvoit lui donner à dîner, parce qu'il étoit mal avec la cour; mais les habitans de cette ville opulente, le dédommagèrent de l'impolitesse politique de leur archevêque. Ses pièces furent jouées devant lui, au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de posséder celui à qui il devoit de si nobles plaisirs; mais Voltaire n'osa se fixer à Lyon. Il passa à Genève pour consulter Tronchin. La beauté du pays le déterminoit à y choisir une retraite; mais il vit bientôt qu'une ville où l'esprit de rigorisme et de pédantisme, apporté par Calvin, avoit jeté des racines profondes; où la vanité d'imiter les républiques anciennes, et la jalousie des pauvres

contre les riches, avoient établi des lois somptuaires; où les spectacles révoltoient à la fois le fanatisme calviniste et l'austérité républicaine, n'étoit pour lui un séjour ni agréable, ni sûr; il voulut avoir, contre la persécution des catholiques, un asile sur les terres de Genève, et une retraite en France contre l'humeur des réformés. Il prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tournay, puis Ferney en France, et les Délices aux portes de Genève. C'est là qu'il fixa enfin sa demeure avec madame Denis, sa nièce, alors veuve et sans enfans. Elle se chargea d'assurer sa tranquillité et son indépendance domestique, de lui épargner les soins fatigans du détail d'une maison. C'étoit tout ce qu'il étoit obligé de devoir à autrui. Le travail étoit pour lui une source inépuisable de jouissances, et pour que tous ses momens fussent heureux, il suffisoit qu'ils fussent libres. Dans la retraite, éloigné de toutes les illusions, de tout ce qui pouvoit élever en lui des passions personnelles et passagères, nous allons le voir abandonné à ses passions dominantes et durables, l'amour de la gloire, le besoin de produire, et le zèle pour la destruction des préjugés, la plus forte et la plus active de toutes celles qu'il a connues. C'est ainsi qu'indigné de voir un ministère corrompu poursuivre la mort du malheureux Bing, pour couvrir ses propres fautes, seul il éleva la voix contre l'injustice, tandis que l'Europe étonnée contemploit, en silence, cet exemple d'atrocité unique que l'Angleterre osoit donner dans un siecle d'humanité et de lumières. Le premier ouvrage qui sortit de sa retraite, fut la tragédie de l'*Orphelin de la Chine*, composée pendant son séjour en Alsace. A la première représentation, ces vers d'Idamé, si vrais et si philosophiques,

La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières,
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

n'excitèrent d'abord que l'étonnement. Les spectateurs balancèrent, et le cri de la nature eut besoin de la réflexion pour se faire entendre. Le repos de Voltaire fut bientôt troublé par la publication de *la Pucelle*. Ce poëme qui réunit la licence et la philosophie, où la vérité prend le masque d'une gaieté satyrique et voluptueuse, excita un enthousiasme très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que les ennemis de Voltaire affectèrent de le décrier comme indigne d'un philosophe, et presque comme une tache pour les œuvres et même pour la vie de l'auteur. Deux ouvrages bien différens, parurent à la même époque, le poème sur la *Loi naturelle*, et celui de la *Destruction de Lisbonne*. Prouver que le devoir des particuliers est de se pardonner réciproquement leurs erreurs, et celui des souverains d'empêcher, par une sage indifférence, ces vaines opinions, appuyées par le fanatisme et par l'hypocrisie, de troubler la paix de leurs peuples: tel est l'objet du poème de *la Loi naturelle*. Ce poème, le plus bel hommage que jamais l'homme ait rendu à la divinité, excita la colère des hypocrites qui l'appeloient le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il ne fût question de religion que pour combattre l'intolérance, et qu'il ne puisse exister de religion naturelle. Il fut brûlé par le parlement de Paris. Dans le poëme sur le *Désastre de Lisbonne*, Vol-

taire s'abandonne au sentiment de terreur et de mélancolie que ce malheur lui inspire. Il publia *Candide*, un de ses chefs-d'œuvre dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France, en le perfectionnant. Une traduction libre de l'*Ecclésiaste* et d'une partie du *Cantique des Cantiques* suivit de près *Candide*. On avoit persuadé à Madame de Pompadour qu'elle feroit un trait de politique profonde, en prenant le masque de la dévotion, et que par-là elle se mettroit à l'abri des scrupules et de l'inconstance du roi, et qu'en même temps elle calmeroit la haine du peuple. Elle imagina de faire de Voltaire un des acteurs de cette comédie. Le duc de la Vallière lui proposa de traduire les Psaumes et les ouvrages sapientiaux, l'édition auroit été faite au Louvre, et l'auteur seroit revenu à Paris sous la protection de la dévote favorite. Voltaire ne pouvoit devenir hypocrite, malgré l'espérance qu'on lui avait fait entrevoir de le faire cardinal. Cependant Voltaire fut tenté de faire quelques essais de traduction, non pour rétablir sa réputation religieuse, mais pour exercer son talent dans un genre de plus. Lorsqu'ils parurent, les dévots s'imaginèrent qu'il n'avoit voulu que parodier ce qu'il avoit traduit, et crièrent au scandale. Ils n'imaginoient pas que Voltaire avoit adouci et purifié le texte, que son *Ecclésiaste* étoit moins matérialiste, et son *cantique* moins indécent que l'original. Les deux ouvrages furent brûlés; Voltaire s'en vengea par une lettre remplie à-la-fois d'humeur et de gaîté. En 1757, parut la première édition de ses *œuvres*, vraiment faite sous ses yeux. Il avoit tout revu avec une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume, il y avoit ajouté son immortel *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. La France jusqu'à ce jour ne pouvoit s'énorgueillir d'aucun historien. La Grèce nous avoit donné Thucydide et Xénophon; Rome, Tacite et Salluste : aucun Français, en traitant l'histoire moderne, n'avoit encore placé son nom à côté de ces grands modèles. Voltaire y attacha le sien. Il eut le bon esprit de ne peindre que les hommes et les événemens qui avoient eu une grande influence sur la destinée des nations, et de ne vouloir confier à la postérité que les souvenirs qu'il étoit utile de lui laisser. Il vit et écrivit l'histoire en philosophe et en homme d'état. On lui a reproché, sans raison, de n'avoir presque vu dans l'histoire que la longue querelle entre l'empire et le sacerdoce, et ce reproche est la meilleure preuve qu'il avoit bien vu l'histoire moderne. Celle des anciens n'offre rien de semblable, parce qu'il y avoit unité dans le pouvoir de leurs gouvernemens. La religion chrétienne, en se répandant dans l'europe, y avoit introduit le système dangereux de deux pouvoirs parallèles, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, presque impossibles à contenir dans leurs justes bornes. Après l'invasion des barbares, la force resta au pouvoir temporel, l'instruction fut le partage du pouvoir spirituel, et celui-ci tendit toujours à dominer l'autre. Charlemagne fut assez grand et assez habile pour savoir le contenir. Le pape juroit à ses pieds obéissance et fidélité; il n'exerçoit ses fonctions de pontife qu'après avoir reçu de l'empereur

la confirmation de son élection. Mais combien dura cet ordre de choses si naturel, si salutaire? Le fils de Charlemagne fut détrôné, jugé par des prêtres; et après cette funeste épreuve de l'ascendant qu'ils avoient pris sur les peuples, les souverains leur furent plus ou moins asservis. L'Église usa de sa puissance usurpée pour se procurer une fortune colossale, et se créer, sous cent costumes divers, une milice de célibataires, qui ne reconnut que son autorité. Les peuples bientôt aperçurent une puissance au-dessus de celle de leurs rois; et quand les papes eurent eu l'audace de les déposer, de les interdire, de les excommunier, leur pouvoir, désormais affermi, se montra supérieur à celui qu'avoient pu exercer les empereurs dans les temps de leur plus entière puissance. On n'arrive point à cette hauteur sans essayer tous les moyens de s'y maintenir: la puissance pontificale intervint dans tous les événemens; elle commanda les guerres, elle ordonna les traités de paix. Que résulta-t-il de cette horrible confusion des pouvoirs, de cette usurpation de l'autorité civile par des hommes uniquement institués pour prier? La résistance des princes contre ces usurpations, et dix siècles de malheurs pour l'Europe. On a affecté de ne voir dans Voltaire que l'ennemi de la religion chrétienne, lorsqu'il ne s'élevoit que contre les abus qu'on en faisoit, contre l'ambition de ses pontifes, la fortune de son clergé, le danger et l'inutilité de sa milice. Il falloit peut-être le louer du courage avec lequel il a exposé ce vice des constitutions européennes, et lui rendre grace d'avoir ramené les nations à des idées plus saines qui, sans blesser le christianisme, assureront désormais et la paix des peuples et la juste et nécessaire autorité de leurs gouvernemens. Cette même année 1757 fut l'époque d'une reconciliation entre Voltaire et le roi de Prusse. Voltaire retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie*, un petit nombre d'articles de littérature. Il envoya au théâtre à 66 ans, le chef-d'œuvre de *Tancrède*. Cette même année, il apprend qu'une petite nièce de Corneille languissoit dans un état d'indigence. *C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général*, s'écrie-t-il. Mademoiselle Corneille fut appelée à Ferney; elle y reçut l'éducation qui convenoit à l'état que sa naissance lui marquoit dans la société. Voltaire porta même la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que l'établissement de mademoiselle Corneille parût un de ses bienfaits; il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de son oncle, il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théâtre français, commenté par celui qui avoit porté ce théâtre à sa perfection; un homme de génie né dans un temps où le goût n'étoit pas encore formé, jugé par un rival qui joignoit au génie le don presqu'aussi rare d'un goût sûr sans être sévère, délicat sans être timide, éclairé enfin par une longue et heureuse expériece de l'art, voilà ce qu'offroit cet ouvrage. Voltaire y parle des défauts de Corneille avec franchise, de ses beautés avec enthousiasme. Jamais on n'avoit jugé Corneille avec tant de rigueur, jamais on ne l'avoit loué avec un sentiment plus profond et plus vrai. Tranquille dans sa retraite, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il faisoit aux préjugés, Voltaire voit arriver une fa-

mille infortunée, dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques, instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que Calas, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux, au milieu de sa famille en présence d'une servante catholique; qu'il avoit été porté à ce crime, par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passoit sa vie dans les salles d'armes et dans les billards. Cette famille, ruinée et flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des secours, et sur-tout des consolations. Elle s'arrête auprès de Genève. Voltaire, attendri et indigné, se fait instruire de ces horribles détails; et bientôt sûr de l'innocence du malheureux Calas, il ose concevoir l'espérance d'obtenir justice. L'arrêt du parlement de Toulouse fut cassé, le duc de Choiseul eut la sagesse et le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres des requêtes, cette cause devenue celle de tous les parlemens dont les préjugés et l'esprit de corps ne permettoient point d'espérer un jugement équitable. Enfin Calas fut déclaré innocent, sa mémoire fut réhabilitée; et le trésor public répara le tort que l'injustice des juges avoit fait à la fortune de cette famille aussi respectable que malheureuse. Dans la même ville de Toulouse, Voltaire sauva Sirven du fanatisme. Les jésuites s'étoient emparés du bien d'une famille de gentilshommes que leur pauvreté empêchoit d'y rentrer, Voltaire leur en donna les moyens; et les oppresseurs de tous les genres, qui depuis long-temps craignoient ses écrits, apprirent à redouter son activité, sa générosité et son courage. Peu de temps après cet événement, arriva la destruction des jésuites; Voltaire, élevé par eux, avoit conservé des relations avec ses anciens maîtres; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent de se déchaîner ouvertement contre lui, et Voltaire ménagea les jésuites; mais après leur mort, fatigué des clameurs du *journal de Trevoux*, qui, par d'éternelles accusations d'impiété, sembloit appeler la persécution sur sa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens; et son zèle pour la défense des opprimés, ne s'étendit point jusque sur les jésuites; mais il plaignit les individus traités avec barbarie par la haine des jansénistes, et retira chez lui un jésuite, pour montrer aux dévots que la véritable humanité ne connoît que le malheur, et oublie les opinions. Il se faisoit alors une grande révolution dans les esprits; depuis la renaissance de la philosophie, la religion exclusivement établie dans toute l'Europe, n'avoit été attaquée qu'en Angleterre. Leibnitz, Fontenelle, et les autres philosophes moins célèbres, accusés de penser librement, l'avoient respectée dans leurs écrits. Il avoit paru en France plusieurs ouvrages hardis; mais les attaques qu'ils portoient n'étoient qu'indirectes. Le livre de *l'Esprit* n'étoit même dirigé que contre les principes religieux en général; il attaquoit toutes les religions par leur base, et laissoit aux lecteurs le soin de tirer les conséquences et de faire les applications. *Emile* parut, le succès de cet ouvrage l'encouragea, et la persécution ne l'effraya point. Rousseau n'avoit été décrété à Paris, que pour avoir mis son nom à l'ouvrage. Voltaire pouvoit se croire sûr d'éviter d'é-

tre poursuivi en cachant son nom, en n'attaquant l'autorité usurpée par l'Église, qu'avec l'intention de montrer le mal qu'elle fait aux peuples et l'intérêt du gouvernement à en affoiblir l'empire. Une foule d'ouvrages où il employa tour-à-tour l'éloquence, la discussion, et surtout la plaisanterie, se répandirent dans l'Europe sous toutes les formes que la nécessité de voiler la vérité, ou de la rendre piquante, a pu faire inventer. Son zèle contre une autorité qu'il regardoit comme la cause du fanatisme qui avoit désolé l'Europe, depuis sa naissance, de la superstition qui l'avoit abrutie, et comme la source des maux que ces ennemis de l'humanité continuoient de faire encore, sembloit doubler son activité et ses forces. Les guerres religieuses, les massacres, ordonnés au nom de Dieu, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres, le fanatisme dépeuplant l'Amérique, le sang des rois coulant sous le fer des assassins; tous ces objets reparoissoient sans cesse dans tous ses ouvrages sous mille couleurs différentes. Il excitoit l'indignation, il faisoit couler les larmes, il prodiguoit le ridicule; on frémissoit d'une action atroce, on rioit d'une absurdité. *On dit que je me répète*, écrivoit-il, *eh bien! je me répèterai jusqu'à ce qu'on se corrige*. Aux cris des fanatiques, Voltaire opposoit les bontés des souverains, dont plusieurs le regardoient comme un utile auxiliaire dans les combats qu'ils avoient à livrer contre un clergé puissant par ses richesses, ses privilèges, et sur-tout par l'opinion. L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck et de Suède, qui lisoient ses ouvrages, cherchoient à mériter ses éloges. Depuis l'affaire des Calas, toutes les victimes immolées ou poursuivies par le fer des lois, trouvoient en lui un appui ou un vengeur. Le supplice du comte de Lalli excita son indignation; Voltaire étoit mourant, lorsqu'après douze ans, cet arrêt injuste fut cassé, ses forces se ranimèrent à cette nouvelle, et il écrivit: *je meurs content, je vois que le roi aime la justice*. Dans la même année, en 1766, eut lieu l'assassinat du chevalier La Barre, (*Voy.* n° XVII, Févre La Barre). Pendant douze années que Voltaire survécut à cette atrocité, il ne perdit point de vue l'espérance d'en obtenir la réparation; mais il ne put avoir la consolation de réussir; la crainte de blesser le parlement de Paris, l'emporta toujours sur l'amour de la justice, et dans les moment où les chefs du ministère avoient un intérêt contraire, celle de déplaire au clergé, les arrêta. Voltaire songeoit cependant à conjurer l'orage, à se préparer les moyens de sauver sa tête; une persécution parut un moment prête à se déclarer. C'est alors qu'il imagina de faire une communion solennelle, qui fut suivie d'une protestation publique de son respect pour l'Église. Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auroient pu tirer de cette scène singulière, en falsifiant la déclaration que Voltaire avoit donnée. Il n'avoit plus alors de retraite auprès de Genève. On parla de remettre en vigueur les lois qui défendoient aux catholiques d'avoir du bien dans le territoire génevois; on reprocha aux magistrats leurs liaisons avec Voltaire. Exposé alternativement aux attaques des deux partis, Voltaire garda la neutralité; mais il resta fidèle à sa haine pour les

oppresseurs ; il favorisoit la cause du peuple contre les magistrats. Voltaire fit un *Poëme* où il répandit le ridicule sur tous les partis. L'année 1771 fut une des époques les plus difficiles de la vie de Voltaire ; le chancelier Maupeou, et le duc d'Aiguillon, tous deux objets de la haine des parlemens, se trouvoient forcés de les attaquer. Pour n'en être pas les victimes, l'un ne pouvoit s'élever au ministère, l'autre s'y conserver sans la disgrâce du duc de Choiseul. Voltaire haïssoit le parlement de Paris, et aimoit le duc de Choiseul ; il voyoit dans l'un, un ancien persécuteur que sa gloire avoit aigri et n'avoit pas désarmé; dans l'autre, un bienfaiteur et un appui. Il fut fidèle à la reconnoissance, et constant dans ses opinions. Dans toutes ses lettres, il exprime ses sentimens pour le duc de Choiseul avec énergie et n'ignoroit pas que ses lettres étoient lues par les ennemis du ministre exilé. Un joli conte, intitulé *Barmécide* est le seul monument durable de l'intérêt que cette disgrace avoit excité. Voltaire voyoit avec plaisir la destruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du ressort immense du parlement de Paris ; abus qu'il combattoit depuis plus de quarante années. Il préféroit un seul maître à plusieurs et disoit : *J'ai les reins peu flexibles, je consens à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent.* L'approbation que Voltaire accorda aux opérations du chancelier Maupeou, fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné La Barre, il eut du moins le bonheur de sauver la femme de Montbailli ; cet infortuné, faussement accusé d'un parricide, avoit péri sur la roue ; sa femme étoit condamnée à la mort, elle supposa une grossesse, et eut le bonheur d'obtenir un sursis. On revit le procès de la femme Montbailli ; le conseil d'Artois, qui l'avoit condamnée, la déclara innocente. Si Voltaire n'avoit montré son zèle que contre des injustices liées à des événemens publics, ou à la cause de la tolérance, on eût pu l'accuser de vanité ; mais ce zèle fut le même pour cette cause obscure à laquelle son nom seul a donné de l'éclat. On doit à Voltaire l'abolition de la servitude qui affligeoit encore la Franche-Comté ; et particulièrement dans le territoire de Saint-Claude. Ces moines, sécularisés en 1742, ne devoient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de main-morte, et les exerçoient avec une rigueur qui réduisoit à la misère un peuple bon et industrieux. La France, l'Europe entière connurent les usurpations et la dureté de ces prêtres hypocrites qui osant se dire les disciples d'un dieu humble vouloient conserver des esclaves. Le génie de Voltaire incapable de souffrir le repos, s'exerçoit dans tous les genres qu'il avoit embrassés, et même osoit en essayer de nouveaux ; il imprimoit des *Tragédies* auxquelles on peut sans doute reprocher de la foiblesse, et qui ne pouvoient plus arracher les applaudissemens d'un parterre que lui-même avoit rendu si difficile ; en même temps il donnoit, dans sa *Philosophie de l'histoire*, des leçons aux historiens, en bravant la haine des pédans dont il dévoiloit la stupide crédulité, et l'envieuse admiration pour les temps antiques, et perfectionnoit son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations ;* son *Siècle de Louis* XIV, et y ajoutoit *l'His-*

toire du siècle de Louis XV ; histoire incomplète, mais exacte. De nouveaux romans, des ouvrages ou sérieux ou plaisans, inspirés par les circonstances, n'ajoutoient pas à sa gloire, mais continuoient à la rendre toujours présente. Enfin il entreprit son recueil, intitulé modestement ; *Questions à des amateurs, sur l'Encyclopédie.* L'intérêt constant que prit Voltaire au succès de la Russie contre les Turcs, mérite d'être remarqué ; comblé des bontés de l'impératrice, sans doute la reconnoissance animoit son zèle ; mais on se tromperoit, si on imaginoit qu'elle en fut l'unique cause. Louis XV mourut; ce prince, qui depuis long-temps bravoit, dans sa conduite les préceptes de la morale chrétienne, ne s'étoit cependant jamais élevé au-dessus des terreurs religieuses; il croyoit qu'une promesse de continence, si facile à faire sur un lit de mort, et quelques paroles d'un prêtre, pouvoient expier les fautes d'un règne de soixante ans. Voltaire avoit prodigué à Louis XV, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presque entière sembloit se plaire à déchirer sa mémoire; et on a remarqué que les philosophes, qu'il ne protégea jamais, furent les seuls qui montrassent quelque impartialité, tandis que des prêtres, chargés de ses bienfaits, insultoient à ses foiblesses. M. Turgot fut appelé au ministère. Voltaire vit dans sa nomination l'aurore du règne de cette raison si long-temps méconnue, plus long-temps persécutée; il osa espérer la chûte rapide des préjugés, la destruction de cette politique lâche et tyrannique qui, pour flatter l'orgueil ou la paresse des gens en place, condamnoit le peuple à l'humiliation et à la misère. Néanmoins le seul avantage que Voltaire put obtenir du ministère de M. Turgot, fut de soustraire le petit pays de Gex, à la tyrannie des fermes. Les édits de 1776 auroient augmenté le respect de Voltaire pour M. Turgot, si, d'avance, ils n'avoit pas senti son âme et connu son génie; mais ces édits même furent le signal de la perte du ministre, et Voltaire vit dans sa disgrace la destruction des espérances qu'il avoit conçues pour le progrès de la raison humaine. Il avoit cru que l'intolérance, la superstition, les préjugés absurdes qui infectoient toutes les branches de la législation, toutes les parties de l'administration, tous les états de la société, disparoîtroient devant un ministre ami de la justice, de la liberté et des lumières. Ceux qui lui ont reproché avec amertume l'usage qu'il a fait, trop souvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puissans, et les forcer à être humains et justes, peuvent comparer ces louanges à celle qu'il donnoit à M. Turgot, surtout à cette *épître à un homme* qu'il lui adressa au moment de sa chûte ; ils distingueront alors l'admiration sentie de ce qui n'est qu'un compliment, et ce qui vient de l'ame ; de ce qui n'est qu'un jeu d'imagination ; ils verront que Voltaire n'a eu d'autre tort que d'avoir cru pouvoir traiter les gens en place comme les femmes ; on prodigue à toutes à peu près les mêmes louanges et les mêmes protestations ; et le ton seul distingue ce qu'on sent, de ce qu'on accorde à la galanterie. Voltaire encensant les rois, les ministres, pour les attirer à la cause de la vérité, et Voltaire célébrant le génie et la vertu, n'a pas le même

langage ; ne veut-il que louer, il prodigue les charmes de son imagination brillante, il multiplie ces idées ingénieuses qui lui sont si familières ; mais rend-il un hommage avoué par son cœur, c'est son ame qui s'échappe, c'est sa raison profonde qui prononce. Depuis très-long-temps Voltaire désiroit de revoir sa patrie et de jouir de sa gloire au milieu du même peuple, témoin de ses premiers succès, et trop souvent complice de ses envieux. M. de Villette venoit d'épouser à Ferney mademoiselle de Varicour, d'une famille noble du pays de Gex, que ses parens avoient confiée à Mme. Denis : Voltaire les suivit à Paris au commencement de février 1778, séduit en partie par le désir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène* qu'il venoit d'achever. Le secret avoit été gardé, la haine n'avoit pas eu le temps de préparer ses poisons, et l'enthousiasme public ne lui permit pas de se montrer ; une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, à qui ses vers avoient fait verser de douces larmes, qui avoient tant de fois admiré son génie sur la scène et dans ses ouvrages, qui lui devoient leur instruction, dont il avoit guéri les préjugés, à qui il avoit inspiré une partie de ce zèle contre le fanatisme, dont il étoit dévoré, brûloient d'impatience de voir le grand homme qu'ils admiroient. La jalousie se tut devant une gloire qu'il étoit impossible d'atteindre, et devant le bien qu'il avoit fait aux hommes. L'enthousiasme avoit passé jusque dans le peuple ; on s'arrêtoit devant ses fenêtres, on y passoit des heures entières, dans l'espérance de le voir un moment ; sa voiture forcée d'aller au pas, étoit entourée d'une foule nombreuse qui le bénissoit et célébroit ses ouvrages. L'académie française qui ne l'avoit adopté qu'à cinquante deux ans, lui prodigua les honneurs, et le reçut moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres. Les enfans de ces courtisans orgueilleux qui l'avoient vu avec indignation vivre dans leur société sans bassesse, et qui se plaisoient à humilier en lui la supériorité de l'esprit et des talens, briguoient l'honneur de lui être présentés, et de pouvoir se vanter de l'avoir vu. C'étoit au théâtre, où il avoit régné si long-temps, qu'il devoit attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troisième représentation d'*Irène*, pièce foible, à la vérité, mais remplie de beautés, et où les rides de l'âge laissoient voir encore l'empreinte sacrée du génie. Les spectateurs le suivirent jusques dans son appartement ; les cris de *vive Voltaire*, *vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*, retentissoient autour de lui, on se précipitait à ses pieds, on baisoit ses vêtemens. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique ; ce n'étoit point à sa puissance, c'étoit au bien qu'il avoit fait que s'adressoit cet hommage. Un grand poète n'auroit eu que des applaudissemens, les larmes couloient sur le philosophe qui avoit brisé les fers de la raison, et vengé la cause de l'humanité. L'ame sensible et passionnée de Voltaire fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle : *On veut me faire mourir de plaisir*, disoit-il. Il s'occupoit, pendant les représentations d'*Irene*, à revoir son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et à y porter de nouveaux coups au fanatisme. Au mi-

lieu des acclamations du théâtre, il avoit observé, avec un plaisir secret, que les vers les plus applaudis étoient ceux où il attaquoit la superstition et les noms qu'elle a consacrés. Paris possédoit en même temps le célèbre Franklin, qui, dans un autre hémisphère, avoit été aussi l'apôtre de la philosophie et de la tolérance. Le philosophe américain lui présenta son petit-fils, en demandant pour lui sa bénédiction. *God and liberty*, (Dieu et la liberté) dit Voltaire, *voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin.* L'âge n'avoit point encore affoibli l'activité de Voltaire, et les transports de ses compatriotes sembloient la redoubler encore. Il avoit formé le projet de réfuter tout ce que le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires encore secrets, avoit accordé à la prévention et à la haine. Il avoit en même temps déterminé l'académie française à faire son Dictionnaire sur un nouveau plan. Tant de travaux avoient épuisé ses forces. Un crachement de sang, causé par les efforts qu'il avoit faits pendant les répétitions d'*Irène*, l'avoit affoibli. Cependant l'activité de son ame suffisoit à tout, et lui cachoit sa foiblesse réelle. Enfin, privé du sommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu, il voulut s'en assurer quelques heures pour être en état de faire adopter à l'académie, d'une manière irrévocable, le plan de son Dictionnaire, contre lequel quelques objections s'étoient élevées; et il résolut de prendre de l'opium. Son esprit avoit toute sa force; son ame, toute son impétuosité, et toute sa mobilité naturelle; son caractère, toute son activité et toute sa gaîté, lorsqu'il prit le calmant qu'il croyoit nécessaire. Ses amis l'avoient vu se livrer, dans la soirée même, à toute sa haine contre les préjugés. Mais il prit de l'opium à plusieurs reprises, et se trompa sur la dose; le même accident lui étoit arrivé près de trente ans auparavant, et avoit fait craindre pour sa vie. Cette fois, ses forces épuisées ne suffirent point pour combattre le poison. A peine, dans le long intervalle entre cet accident funeste et sa mort, pouvoit-il reprendre sa tête pendant quelques momens de suite, et sortir de la léthargie où il étoit plongé. C'est pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune comte de Lalli quelques lignes, les dernières que sa main ait tracées, où il applaudissoit à l'autorité royale dont la justice venoit d'anéantir un des attentats du despotisme parlementaire. Voltaire expira le 30 mai 1778. Son arrivée à Paris, et l'accueil qu'il y avoit reçu, avoient redoublé la haine de ses ennemis, blessé l'orgueil des chefs de la hiérarchie ecclésiastique; mais en même temps elle avoit inspiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation et leur fortune sur la conversion de cet illustre ennemi. Sans doute ils ne se flattoient pas de le convaincre; mais ils espéroient le résoudre à dissimuler. L'abbé Gauthier confessa Voltaire, et reçut de lui une profession de foi, par laquelle il déclaroit qu'il mouroit dans la religion catholique où il étoit né. A cette nouvelle qui scandalisa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez son paroissien qui le reçut avec politesse, et lui donna, suivant l'usage, une aumône honnête pour ses pauvres; mais jaloux que l'abbé Gauthier l'eût gagné de

vîtesse, il trouva que l'aumônier des Incurables avoit été trop facile ; qu'il auroit fallu exiger une profession de foi plus détaillée, un désaveu exprès de toutes les doctrines, contraires à la foi, que Voltaire avoit pu être accusé de soutenir. L'abbé Gauthier prétendoit qu'on auroit tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette dispute Voltaire guérit ; on joua *Irène*, et la conversion fut oubliée. Mais au moment de la rechute, le curé revint, bien déterminé à ne pas enterrer Voltaire, s'il n'obtenoit pas cette rétractation si désirée ; elle ne se fit point. Alors le curé annonça qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui refuser la sépulture. La famille préféra de négocier avec le ministère, n'osant ni blesser l'opinion publique en servant la vengeance du clergé, ni déplaire aux prêtres en les forçant de se conformer aux lois, ni les punir en érigeant un monument public au grand homme, dont ils troubloient si lâchement les cendres, et en le dédommageant des honneurs ecclésiastiques qu'il méritoit si peu, par des honneurs civiques dus à son génie, et au bien qu'il avoit fait à la nation ; les ministres approuvèrent la proposition de transporter le corps de Voltaire dans l'église d'un monastère dont son neveu, M. Mignot étoit abbé. Il fut donc conduit à Scellières. Les prêtres étoient convenus, moyennant une somme d'argent, de ne pas troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames, très-dévotes, écrivirent à l'évêque de Troyes, pour l'engager à s'opposer à l'inhumation, en qualité d'évêque diocésain ; mais heureusement, pour l'honneur de l'évêque, ces lettres n'arrivèrent pas assez tôt, et Voltaire fut enterré. L'académie françoise étoit dans l'usage de faire un service aux Cordeliers pour chacun de ses membres. L'archevêque de Paris, Beaumont, si connu par son intolérance et son entêtement, défendit de faire ce service. Les Cordeliers obéirent à regret, sachant bien que les confesseurs de Beaumont lui pardonnoient la vengeance et ne lui prêchoient pas la justice. L'académie résolut alors de suspendre cet usage, jusqu'à ce que l'insulte faite au plus illustre de ses membres eût été réparée. Ainsi Beaumont servit malgré lui à détruire un usage qu'il avoit intérêt à maintenir : de tous les attentats contre l'humanité, que dans les temps d'ignorance et de superstition, le clergé avoit usurpé le pouvoir de commettre avec impunité, celui qui s'exerce sur les cadavres, s'il est le plus lâche, étoit du reste le moins nuisible. Par un contraste étrange avec la conduite de l'archevêque de Paris, un roi protestant, le grand Frédéric ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin. L'académie de Prusse y fut invitée de sa part ; et ce qui étoit plus glorieux pour Voltaire, dans le camp même où, à la tête de cent cinquante mille hommes, il défendoit les droits des princes de l'empire et en imposoit à la puissance autrichienne, il écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avoit été le disciple et l'ami. On a reproché à Voltaire ses nombreuses querelles ; mais dans aucune il n'a été l'agresseur, ce furent toujours ses ennemis, ceux du moins pour lesquels il fut irréconciliable. Il est affligeant, sans doute, d'être obligé de placer dans cette liste des hommes d'un mérite réel, le poète Rousseau, les deux Pompignan, Larcher, et même

J. J. Rousseau. Son acharnement contre Maupertuis ne se borna-t-il pas à couvrir de ridicule un homme qui, par de basses intrigues, avoit cherché à le déshonorer et à le perdre, et qui, pour se venger de quelques plaisanteries, avoit appelé à son secours la puissance d'un roi irrité par ses insidieuses délations. On a prétendu que Voltaire étoit jaloux, et on y a répondu par ce vers de *Tancrède:*

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

En lisant les ouvrages de Voltaire, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Si on le considère comme poète, on verra que dans tous les genres où il s'est essayé, l'ode et la comédie sont les seuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. La poésie lui doit la liberté de s'exercer dans un champ plus vaste; et il a montré comment elle peut s'unir avec la philosophie. On ne peut lire son théâtre sans observer que l'art tragique lui doit les seuls progrès qu'il ait faits depuis Racine. C'est à Voltaire que nous devons d'avoir conçu l'histoire sous un point de vue plus vaste, plus utile que les anciens. Comme philosophe, c'est lui qui le premier a présenté le modèle d'un simple citoyen embrassant, dans ses vœux et dans ses travaux, tous les intérêts de l'homme dans tous les pays et dans tous les siècles; s'élevant contre toutes les menées, contre toutes les oppressions, défendant, répandant toutes les vérités utiles. L'histoire de ce qui s'est fait en Europe en faveur de la raison et de l'humanité, est celle de ses travaux et de ses bienfaits. On se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvres, lorsqu'il exerçoit en Europe, sur les esprits, un empire qu'aucun homme n'avoit jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

étoit l'expression naïve du sentiment habituel qui remplissoit son ame. M. Suard, ancien membre de l'académie française et aujourd'hui de l'institut, a tracé ainsi le portrait de Voltaire. « Il s'éleva de nos jours un homme extraordinaire, né avec l'ame d'un poète et la raison d'un philosophe. La nature avoit allumé dans son sein la flamme du génie et l'ambition de la gloire. Son goût s'étoit formé sur les chefs-d'œuvre du beau siècle dont il avoit vu la fin. Son esprit s'enrichit de toutes les connoissances qu'accumuloit le siècle de lumières dont il annonçoit l'aurore. Si la poésie n'eut pas été née avant lui, il l'auroit créée; il la défendit par des raisons et la ranima par son exemple. Il étendit son domaine sur tous les objets de la nature. Tous les phénomènes du ciel et de la terre, la métaphysique, la morale, les productions des deux mondes, l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles, lui offrirent des sources inépuisables de beautés nouvelles. Il donna des modèles dans tous les genres de poésies, même de ceux qui n'avoient point été essayés dans notre langue. » A ce jugement, joignons celui du littérateur qu'on a regardé comme le Quintilien de notre âge, La Harpe, qui dit de Voltaire: « On a observé que de tout temps les prosateurs et les poètes ont formé deux classes très-distinctes, et que les lauriers de ces deux espèces de gloire ne s'entrelaçoient point sur un même front.

Sans s'étendre ici sur l'inutile énumération des noms célèbres dans les lettres, il suffit de pouvoir affirmer que, jusqu'à nos jours, il n'avoit été donné à aucun homme d'être grand dans les deux genres; et c'étoit donc à Voltaire qu'étoit réservé l'honneur de cette exception unique dans les annales des arts. La nature a-t-elle assez accumulé de dons et de faveurs sur cet être privilégié? A-t-elle voulu honorer notre espece en faisant voir une fois tout ce qu'un mortel pouvoit rassembler de talens? Ou bien a-t-elle prétendu marquer elle-même les dernières limites de son pouvoir et de l'esprit humain? A-t-elle fait pour Voltaire ce qu'autrefois la fortune avoit fait pour Rome? Faut-il qu'il y ait dans chaque ordre de choses des destinées à ce point prédominantes, et que, comme après la chûte de la reine des nations, toutes les grandeurs n'ont été que des portions de sa dépouille, de même, après la mort du dominateur des arts, désormais toute gloire ne puisse être qu'un débris de la sienne? Fait pour appliquer à tous les objets une main hardie et réformatrice, et pour remuer toutes les bornes posées par l'impérieux préjugé, et l'imitation servile, il s'empare de l'histoire comme d'un champ neuf, à peine effleuré par des mains foibles et timides; bientôt il y fera germer, pour le bien du genre humain, ces vérités fécondes et salutaires, ces fruits de la philosophie, que l'ignorance aveugle et l'hypocrisie à gages font passer pour des poisons, et que les ennemis de la liberté et de la raison voudroient arracher; mais, qui malgré leurs efforts, renaissent sous les pieds qui les écraseut, et croissent enfin sous l'abri d'une autorité éclairée, comme l'aliment des meilleurs esprits, et l'antidote de la superstition.» La France avoit gémi de voir refuser un tombeau à l'homme qui l'avoit le plus honorée pendant le 18e siecle. Ce crime de l'intolérance fut puni dès que la nation put faire entendre sa voix. Un décret de l'assemblée nationale en 1791, ordonna que les restes de Voltaire fussent rapportés à l'hôtel de Villette, quai des Théatins, où il étoit mort; et le 12 juillet de la même année ils furent portés au Panthéon. Jamais obsèques n'ont présenté une pompe aussi majestueuse; la marche triomphale commença à trois heures de l'après midi et dura jusqu'à dix heures du soir. L'assemblée nationale vit tous ses membres assister à cette cérémonie expiatoire. Le roi observa long-temps, d'une croisée du palais des Tuileries, la marche solennelle du plus nombreux et du plus imposant cortége. Les gens de lettres célébrèrent à l'envi cette mémorable journée; et parmi leurs hommages divers, on remarqua celui du poète Le Brun:

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles!
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Le quai des Théatins reçut ce même jour le nom de *Quai de Voltaire*, qui lui fut assigné par la reconnoissance et l'admiration générales. Enfin, les honneurs rendus à la mémoire de Voltaire ont tous été confirmés et surpassés quand le héros du 19e siécle, le Grand Napoléon, a ordonné par décret impérial de l'an 1806, qu'il seroit érigé une statue en marbre à Voltaire dans le Panthéon, et que son exécution seroit confiée à l'un de nos plus cé-

lèbres artistes (M. Houdon.) Un si glorieux suffrage a réduit l'envie au silence et les mânes de Voltaire sont consolés. On devoit déjà à ce sculpteur la belle statue de Voltaire, assis, qui est placée dans le vestibule du théâtre-français, et dont une copie orne les galeries de la bibliothèque impériale. En 1776, les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains lui avoient fait ériger une statue en marbre par Pigal. Ce monument, qui ne fait pas autant d'honneur au talent et au goût de cet artiste, qu'il en fit aux gens de lettres, au nombre desquels voulut être compris comme souscripteur le grand Frédéric, se voit dans la bibliothèque de l'Institut. Peu digne par son exécution de figurer dans la salle de ses assemblées, il faut croire que ce corps illustre des lettrés français s'apercevra qu'il manque à sa dignité, et j'oserai dire à sa reconnoissance, de n'y pas trouver l'image de celui de ses membres qui l'a rendu le plus recommandable. Les étrangers qui viennent visiter ce sanctuaire de la littérature, l'y cherchent, ne l'y trouvent pas, et sortent incertains s'ils doivent accuser l'Institut d'insouciance ou d'ingratitude.— Les diverses éditions des œuvres de Voltaire sont: Une édition, Genève, 1768, et Paris 1796, 45 vol. in-4°., fig., 4500 exemplaires. — *Idem*, Kehl ou Bâle, 1773, 40 vol. in-8°., fig., dont les épreuves ont été corrigées par Voltaire, 6000.—*Id.* OEuvres complettes avec des avertissemens et des notes par Condorcet, imprimées aux frais de Beaumarchais, Kehl, 1788—1789, 70 vol. in-8°., tirés sur cinq papiers différens, avec des gravures, 28000. — *Id.* Kehl, 1785 et 1789, 92 vol. in-12, tirés sur 5 papiers différens, 15000. — *Id.* Bâle, 70 vol. in-8°., 6000.—*Id.* Gotha, 71 vol. in-8°., 6000.—*Id.*, Deux-Ponts, 100 vol. petit in-12., 6000. —*Id.*, avec des notes et des observations critiques par Palissot; Paris, 1792, 55 vol. in-8°., 500. —*Id.*, OEuvres choisies; Paris, 20 vol. in-8°. et in-12.; Didot aîné. — *Id.* OEuvres complettes; Paris, Didot aîné, 2500. — Il a été imprimé séparément plus de 50,000 exemplaires de son théâtre. — 300,000 de la Henriade. — 300,000 de la Pucelle d'Orléans. — 300,000 exempl. des romans et contes. — Deux éditions de la Henriade ont été imprimées chez Didot aîné, par ordre de Louis XVI, pour l'éducation du dauphin, l'une grand in-4°., l'autre petit in-18. Ces deux éditions, qui sont des chefs-d'œuvre typographiques, ont été tirées à un très-petit nombre. *La Henriade*, *la Pucelle*, et ses poèmes divers ont été imprimés à Kehl, en 2 v. in-4°. On a calculé qu'il s'étoit fait jusqu'ici plus de 50 éditions de Voltaire, que le nombre des exemplaires excède 300,000, et l'on a remarqué que lors de la réunion de Rome à l'empire français, il n'en a été trouvé qu'un seul dans cette ville.

† I. VOLTERRE (Daniel Ricciaveli de), peintre et sculpteur, né en 1609 à Volterre, ville de la Toscane, mort à Rome en 1666, fut destiné par ses parens à la peinture. Balthasar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Un travail long et opiniâtre acquit à Daniel des connoissances et de la réputation. Ce peintre fut très-employé à Rome et pour la peinture et pour la sculpture. Le cheval qui portoit la statue de Louis XIII dans la place royale à Pa-

ris fut fondu d'un seul jet par Daniel. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *Descente de Croix*, peinte à la Trinité du Mont; c'est son chef-d'œuvre et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome. Comme il est peint à fresque, il ne s'est pas trouvé susceptible d'être déplacé et compris dans l'envoi des richesses que nous avons conquises en Italie.

II. VOLTERRE. *V.* VOLATERRAN.

* VOLTOLINA (Joseph Millius), poète latin du 16e siècle, naquit à Salo sur le lac de Garde. On a de lui trois livres en vers latins sur la *Culture des Jardins*, imprimés à Brescia, en 1574, que Vanière ne connoissoit pas sans doute, puisqu'il se vantoit d'avoir le premier écrit en vers latins sur ce sujet.

VOLUMNIE. *Voy.* CORIOLAN.

VOLUMNIUS (Titus), chevalier romain, se signala par son amitié héroïque pour Marcus Lucullus. Le triumvir Antoine ayant fait mettre à mort celui-ci parce qu'il avoit suivi le parti de Cassius et de Brutus, Volumnius ne voulut point quitter son ami, quoiqu'il pût éviter le même sort par la fuite. Il se livra à tant de regrets et de larmes, que ses plaintes furent cause qu'on le traîna aux pieds d'Antoine. « Ordonnez que je sois conduit sur-le-champ vers le corps de Lucullus, lui dit-il, et que j'y sois égorgé; car je ne peux pas survivre à sa mort, étant moi-même la cause de ce qu'il a pris malheureusement les armes contre vous. » Il n'eut pas de peine à obtenir cette grace de ce tyran sanguinaire. Lorsqu'il fut à la place du supplice, il baisa avec empressement la main de Lucullus, et appliqua sa tête, qu'il ramassa par terre, sur sa poitrine, puis présenta la sienne au bourreau.

VOLUSIEN (Caïus Vibius Volusianus) associé à son père Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté dans l'article de Vibius Trebonianus Gallus. *V.* ce mot *et* EMILIEN.

* VONCK (N...), avocat au conseil souverain de Brabant, mort à Lille en 1792, s'est distingué en 1789 dans les Pays-Bas, quand ils furent agités des troubles de la révolution. Vonck se fit alors un parti qu'on nommoit *Vonkistes*.

† VONDEL (Juste *ou* Josse du), poète hollandais, né le 17 novembre 1787, de parens anabaptistes, quitta cette secte et mourut dans le sein de l'Eglise catholique le 5 février 1679. Il éleva à Amsterdam une boutique de bonneterie; mais il en laissa le soin à sa femme pour ne s'occuper presque que de la poésie. La nature lui avoit donné beaucoup de talens. Vondel n'eut pour maître que son génie. On peut le regarder comme le Shakespeare des Hollandais. On y trouve les beautés rudes, l'énergie et les défauts du poète anglais. Il avoit déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non-seulement sans suivre aucunes règles, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, à l'âge de 50 ans, de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie et une imagination si noble et si poétique, qu'on souffre de le voir si souvent dans

dans l'enflure et dans la bassesse. Toutes ses *Poésies* ont été imprimées en 9 vol. in-4°. Celles qui ornent le plus ce recueil sont, I. Le *Héros de Dieu*. II. Le *Parc des animaux*. III. La *Destruction de Jérusalem*, tragédie. IV. La *Prise d'Amsterdam* par Florent V, comte de Hollande. Cette pièce est une bigarrure brillante. On y voit des anges, des évêques, des abbés, des moines, des religieuses, qui disent tous de fort belles choses, mais déplacées. V. La *Magnificence de Salomon*. VI. *Palamède* ou *l'Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveldt, sous le nom de Palamède faussement accusé par Ulysse. Cette pièce irrita le prince Maurice instigateur de ce meurtre. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 l. VII. *Phaéton*. VIII. *Gilbert d'Amstel*, tragédie, jouée en 1638. Toutes ces tragédies pèchent et du côté du plan et du côté des regles. L'auteur ne méritoit pas d'être mis en parallèle avec Sénèque le tragique, auquel on l'a comparé, et encore moins avec Virgile. IX. Des *Satires*, pleines de fiel, contre les ministres de la religion prétendue-réformée. X. Un *Poème* en faveur de l'Eglise catholique, intitulé *Les mystères* ou *les secrets de l'Autel*. XI. Des *Chansons*, etc. A l'âge de 84 ans Vondel traduisit en vers les Métamorphoses d'Ovide.

* VON-FLUE *ou* FLUE (Nicolas), ermite, né à Saxten au canton d'Underwald le 21 mars 1417, et mort dans l'ermitage de Ranffile 21 mars 1487, a laissé dans toute la Suisse le souvenir de ses vertus. Objet d'une profonde vénération, ses remontrances étoient reçues comme des oracles. La Suisse lui doit le *Traité de Stanz*, signé en 1481. Il fut conseiller de son canton, et se signala dans plusieurs guerres contre les ennemis de sa patrie. Le pape Clément IX l'a béatifié en 1669. Tous les cantons catholiques ont été long-temps en pèlerinage à son tombeau. Ses descendans ont occupé avec éclat les principales charges de la républ. d'Underwald. (Cet art. est double mais plus exact que celui à FLUE.)

VOPISCUS (Flavius), historien latin, né à Syracuse, sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin et de Numérien, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que tous les autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, avec les remarques *Variorum*.

VORAGINE. *Voyez* JACQUES DE VORAGINE, n° XXII.

* VORMAR (Isaac), savant allemand, mort en 1662, auteur d'un livre intitulé *Mémoires sur les affaires publiques*, fut un des plénipotentiaires impériaux employés à la négociation de la paix de Westphalie.

I. VORSTIUS (Conrad) naquit à Cologne le 19 juillet 1569, d'un teinturier. Après avoir étudié dans les universités d'Allemagne et voyagé en France, il s'arrêta à Genève, où Théodore de Bèze lui offrit une chaire de professeur qu'il ne voulut point accepter. Il succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employè-

rent le crédit de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et demandèrent son exclusion à la république. Vorstius, obligé de céder à leurs persécutions, se retira a Gouda ou Tergow, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619, uniquement occupé de ses affaires et de ses études. Le synode de Dordrecht le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile dans les états du duc de Holstein en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, tant contre les catholiques romains que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont celui, *De Deo*, Steinfort, 1610, in-4°, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau; et son *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4°. Sa conduite et quelques-uns de ses écrits prouvent qu'il penchoit pour le socinianisme, et si ses adversaires n'avoient fait valoir que cette raison, on n'auroit pas pu les accuser d'injustice.

II. VORSTIUS (Guillaume-Henri), fils du précédent, ministre des arminiens à Warmond dans la Hollande, composa plusieurs livres. Les plus considérables sont, I. Sa *Traduction* latine de la Chronologie de David Ganz. II. Celle du Pirke Avoth, du rabbin Eliézer, 1644, in-4°. III. Celle du livre de Maimonides, des Fondemens de la foi, 1638, in-8°, avec des remarques savantes.

III. VORSTIUS (Ælius-Everhard), né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupoit une chaire de professeur de médecine, laissa divers Ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont, I. Un Commentaire *De Annulorum origine*, dans un recueil de Gorlæus sur cette matière, 1599, in-4°. II. Un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin. III. *Des poissons de la Hollande*. IV. Des *Remarques* latines sur le livre *De re medicâ*, de Celse.

IV. VORSTIUS (Adolphe), fils du précédent, fut aussi professeur en médecine à Leyde, où il mourut en 1663, à 66 ans. Il a donné un *Catalogue* des plantes du jardin botanique de Leyde et de celles qui naissent aux environs de cette ville. Cet ouvrage, imprimé à Leyde, 1636, in-4°, est assez bien fait.

V. VORSTIUS (Jean), né dans le Dithmarsen, embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui, I. Une *Philologie sacrée*, où il traite des hébraïsmes du nouveau Testament. II. Une *Dissertation de Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4°. III. Un Recueil intitulé *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Roterdam, 1693, 8 vol. in-8°. On trouve dans cette collection les ouvrages suivans: *De Adagiis Novi Testamenti; De voce* Sesach, *Jerem.* 25; des *Dissertations* latines sur les 70 ans de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la prophétie de Jacob, etc., etc. Tous ces

ouvrages prouvent une grande érudition sacrée et profane. Vorstius étoit très-versé dans la connoissance des langues, et surtout de l'hébreu.

* VORTIGERN, chef breton, mort en 484. Lorsque les Romains se furent retirés de ce pays en 445, ce seigneur fut élu roi de la Bretagne méridionale. Mais son caractère le rendoit peu propre à soutenir le poids d'une couronne. Les Ecossais et les Pictes s'étant réunis pour lui faire la guerre, Vortigern se sentit incapable de résister; il implora le secours des Saxons. En effet Hengut et Horsa le délivrèrent de ses ennemis confédérés. Mais ils commencèrent bientôt à agir en maîtres dans le pays où ils étoient venus en auxiliaires; et Vortigern eut à soutenir contre eux une guerre plus dangereuse. Enfin il épousa Rowna, fille d'Hengist, à qui il céda la province de Kent. Mais Hengist ne fut pas retenu par le titre de beau-père qu'il venoit de prendre, et il s'empara d'une partie des états, puis de la personne même de Vortigern, et exigea, pour sa rençon, les provinces d'Essex, Sussex et Midlesex; de sorte que les Saxons se virent à peu près maîtres absolus dans le pays. Bientôt Vortigern fut contraint de se retirer dans un château qu'il avoit bâti au pays de Galles. Il y fut attaqué, et voulut essayer de s'y défendre; mais il y fut brûlé en 884.

† I. VOS (Martin de), peintre flamand, né vers l'an 1534 à Anvers; fit ses premières études sous son père, et s'étant acquis quelque réputation en Flandre, il visita Venise, Rome, Florence, où il fit une collection des différentes sortes de vases dont les anciens Grecs et les Romains faisoient usage dans leurs fêtes, dans leurs cérémonies religieuses et funèbres. Il s'attacha à son retour à peindre ces solennités antiques, et les embellit par l'art avec lequel il sut employer et y reproduire ce genre d'ornemens; il excella dans tous les genres de peintures, et s'est rendu célèbre par ses dessins, très-propres à former le goût des jeunes artistes. Son coloris étoit vif et brillant, son dessin naturel et aisé, son ordonnance judicieuse. Lorsque le prince de Parme se fut emparé d'Anvers, il honora de Vos de sa visite. Cet artiste mourut dans cette ville en 1604.

* II. VOS (Jean), poète dramatique hollandais, florissoit vers le milieu du 17e siècle. Il étoit vitrier à Amsterdam, et n'avoit point reçu d'éducation qui dût l'appeler dans la carrière des lettres. Son génie seul, mais un génie brut et indocile à se plier sous les règles de l'art, peu connues il est vrai parmi ses contemporains, lui inspira, en 1641, sa tragédie d'*Aran et Titus*. Cette production monstrueuse et carnassière n'en eut pas moins un succès qui enivra d'orgueil son auteur. Il donna peu de temps après sa tragédie de *Médée*, non moins irrégulière que l'autre. Dans un avant-propos placé à la tête de cette pièce il s'élève contre les préceptes que le dieu du goût dicte sous le nom d'Horace. Il trouve étrange qu'un poète lyrique prescrive des lois au théâtre. « Tel le chalumeau, dit-il, insulteroit à la trompette guerrière. » Cependant Vos ne chaussa pas toujours le cothurne. Dans sa comédie ou plutôt dans sa farce d'*Oene*, il peignit les mœurs crapuleuses de la populace amsterdamoise avec une vé-

rité si dégoûtante, que lui-même a depuis condamné cet ouvrage. Le magistrat d'Amsterdam le nomma à une des six places de directeur du théâtre de cette ville. Vondel eut beaucoup à se plaindre de lui. Jaloux de la supériorité de son mérite, il ne négligea rien pour éloigner des honneurs de la représentation les ouvrages de ce grand homme. Vos mourut en 1667. Vondel, dans une épitaphe de quatre vers qu'il lui a faite, a bien caractérisé la boursoufflure gigantesque de son talent. On ne peut nier qu'il ne possédât dans un degré peu commun la mécanique des vers, et que son style ne réunisse souvent l'énergie à la précision.

I. VOSSIUS (Gérard), d'une famille considérable des Pays-Bas, dont le nom est Vos, prévôt de Tongres, habile dans le grec et le latin, demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques italiennes; il fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monumens des PP. grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge et de saint Ephrem. Il mourut à Liège sa patrie en 1609, aimé et estimé.

II. VOSSIUS (Gérard-Jean), parent du précédent, né en 1577 dans le Palatinat auprès d'Heidelberg, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Son mérite lui valut la direction du collége de Dordrecht, et il remplit cette place avec applaudissement. On lui confia ensuite la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, qu'il dut plutôt à sa réputation et à son mérite qu'à ses intrigues. Appelé en 1643 à Amsterdam pour remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis. Ses principaux ouvrages sont, I. *De origine idololatriæ*. II. *De Historicis græcis. De Historicis latinis*. III. *De Poetis græcis, de latinis*. IV. *De Scientiis mathematicis*. V. *De quatuor artibus popularibus*. VI. *Historia pelagiana*. VII. *Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poëticæ*. VIII. *Theses chronologicæ et theologicæ*. IX. *Etymologicon linguæ latinæ*. X. *De vitiis Sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. La plupart sont remplis d'un savoir profond et de remarques solides. On estime sur-tout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie et sur les historiens latins et grecs. On lui reproche seulement d'avoir trop compilé et de n'avoir rien voulu sacrifier de ce qu'il avoit amassé : semblable aux gens riches, mais mauvais économes, qui, avant de bâtir, font de grands amas de matériaux, et aiment mieux gâter leurs édifices que de ne pas mettre en œuvre ce qu'ils ont entassé. Vossius auroit pu quelquefois se prescrire une méthode plus naturelle et plus exacte, s'il n'avoit pas voulu nous dire tout ce qu'il savoit sur les sujets qu'il traitoit. Enfin il n'a pas toujours raisonné juste, et a pris souvent de simples probabilités pour des raisons convaincantes et solides. Il est cependant peu de livres où l'on puisse plus apprendre que dans les siens. Ce savant mourut en 1649, laissant cinq fils. On trouve le caractère de Gérard-Jean Vossius bien peint dans le parallèle que les journalistes de Trévoux ont fait entre lui et son fils Isaac. « Rien de plus opposé, disent-ils, que les

caractères du père et du fils, rien de plus différent que leurs esprits. Dans le père, le jugement dominoit; l'imagination dominoit dans le fils. Le père travailloit lentement; le fils travailloit facilement. Le père se méfioit des conjectures les mieux établies; le fils n'aimoit que les conjectures hardies. Le père formoit ses opinions sur ce qu'il lisoit: le fils prenoit une opinion, et lisoit ensuite. Le père s'attachoit à pénétrer la pensée des auteurs qu'il citoit, à ne leur rien imposer, et les regardoit comme ses maîtres; le fils s'appliquoit à donner ses propres pensées aux auteurs qu'il citoit, et ne se piquoit pas d'une fidélité exacte en les citant; il les regardoit comme des esclaves qu'il avoit droit de faire parler à son gré. Le père cherchoit à instruire; le fils à faire du bruit. La vérité étoit le charme du père; la nouveauté étoit le charme du fils. Dans le père on admire une érudition vaste, mais exprimée avec tant de clarté que tout s'entend, tout se retient; on admire dans le fils un tour éblouissant, des pensées singulières, une vivacité qui se soutient toujours et qui plaît toujours, même dans la plus mauvaise cause. Le père a fait de bons livres; le fils a fait des livres curieux. Leurs cœurs ont été aussi differens que leurs esprits. Le père, homme de probité, réglé dans ses mœurs, né dans le calvinisme, a eu toujours en vue la religion dans ses études. Le fils, libertin de cœur et d'esprit, a regardé la religion comme la matière de ses triomphes; il ne l'a étudiée que pour en chercher le foible. (Mémoires de Trévoux, janvier 1713).

III. VOSSIUS (Denys), fils du précédent, aussi savant que son père, mort en 1633 à 22 ans, étoit un prodige d'érudition; mais son savoir lui fut funeste, car il accéléra sa mort. On a de lui de savantes *Notes* sur le livre de l'idolâtrie du rabbin Moyse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière.

IV. VOSSIUS (François), frère du précédent, mourut en 1645, après avoir publié un *Poème* sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp.

V. VOSSIUS (Gérard), troisième frère, et l'un des plus savans critiques du 17e siècle, mourut en 1640. On a de lui une édition de *Velleius Paterculus*, avec des notes, Leyde, 1639, in-16; elle est estimée et recherchée par les érudits.

VI. VOSSIUS (Matthieu), mort en 1646, quatrième frère des précédens, a donné une bonne *Chronique de Hollande et de Zélande*, en latin, Amsterdam, 1680, in-4°.

† VII. VOSSIUS (Isaac), le dernier des enfans du célèbre Vossius et le premier en érudition, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages répandirent son nom par toute l'Europe. Louis XIV, instruit de son mérite, chargea Colbert de lui envoyer une lettre de change comme une marque de son estime et un gage de sa protection. Ce qui dut le plus flatter Vossius, ce fut la lettre dont ce ministre accompagna ce présent. Il lui disoit que « quoique le roi ne fût pas son souverain, il vouloit néanmoins être son bienfaiteur, en considération d'un nom que

son père avoit rendu illustre, et dont il conservoit la gloire. » Vossius se rendit sur-tout célèbre par son zèle pour le système de la chronologie des Septante, qu'il renouvela et qu'il soutint avec chaleur. Il devoit donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres interprètes; mais il en fut empêché par sa mort arrivée le 21 février 1689. Ce savant avoit une mémoire prodigieuse; mais il manquoit de jugement. Son penchant pour le merveilleux étoit extrême. Il s'entêta de la prétendue antiquité de la Chine, et mit l'histoire de ce peuple au-dessus de celle des Hébreux, sans s'embarrasser des conséquences que les incrédules en tireroient, ou plutôt pour leur fournir le moyen de tirer ces dangereuses conséquences. Charles II, roi d'Angleterre, disoit de lui : « Ce théologien est un homme bien étonnant! il croit à tout, excepté à la Bible. » Mad. Mazarin, dit des Maizeaux dans la Vie de Saint-Evremond, se plaisoit beaucoup à la conversation de ce savant homme, il mangeoit souvent chez elle. Elle lui faisoit des questions sur toutes sortes de sujets. Voici quelques traits de son caractère. Il entendoit presque toutes les langues de l'Europe et n'en parloit bien aucune. Il connoissoit à fond le génie et les coutumes des anciens, et il ignoroit les manières de son siècle. Son impolitesse se répandoit jusque dans ses expressions; il s'exprimoit dans la conversation comme il auroit fait dans un commentaire sur Juvenal ou sur Pétrone. Il publioit des livres pour prouver que la version des Septante est divinement inspirée, et il témoignoit par ses entretiens particuliers qu'il ne croyoit point à la révélation. La manière peu édifiante dont il est mort, ne permet pas de douter de ses sentimens... Le docteur Hascard doyen de Windsor, l'étant allé visiter au lit de la mort avec le docteur Wichard un des chanoines, ne put jamais l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'Eglise anglicane, quoiqu'il l'en pressât fortement, jusqu'à lui dire que s'il ne le faisoit pas pour l'amour de Dieu, il le fit du moins pour l'honneur du chapitre. » On a de lui, I. Des *Notes* sur les géographes Scylax et Pomponius-Mela. Isaac Vossius, dit un bon juge en cette matière (Delisle le géographe), « est un de ceux qui dans ces derniers temps ont travaillé le plus utilement à la géographie; et quoique sa prétendue réforme des longitudes ne lui ait pas fait honneur, il ne laisse pas d'y avoir d'excellentes recherches dans ses ouvrages géographiques. II. *Catullus et in eum Is. Vossii observationes*, Londres, 1684, in-4°. C'est à tort que l'on a prétendu que le Traité *de Prostibulis veterum*, de Beverland, avoit été inséré dans cet ouvrage. Il y a des exemplaires de ce *Catulle* portant *Ultrajecti*, 1691. III. Des *Ecrits* contre *Richard Simon*. IV. *De Poëmatum cantu et viribus rythmi*, Oxford, 1673, in-8°. V. Plusieurs *Dissertations* philosophiques et philologiques. VI. *De motu marium et ventorum*, La Haye, 1663, in-4°. VII. *De antiquâ urbis Romæ magnitudine*, dans le tome 4e du *Trésor des Antiquités romaines* de Grævius, t. 12. VIII. *De Triremium et Liburnicarum constructione*, dans la collection de Grævius, tom. 12. IX. *De Septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologiâ*, Londres, 1665, in-4°. X. *Chronologia sacra ad mentem*

veterum Hebræorum, La Haye, 1661, in-4°. XI. *Dissertatio de verâ ætate mundi*, La Haye, 1659, in-4°. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. George Hornius et Christian Schotanus réfutèrent son système. XII. *De Lucis naturâ et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4°. XIII. *De Sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessêre oraculis*, Leyde, 1680, in-12. XIV. *Sancti Ignatii Epistolæ, item sancti Barnabæ Apost. Epistola, græcè et latinè cum notis*, Amsterdam, 1646. XV. *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4°. Tous les ouvrages de Vossius depuis le n° 9 ont été mis à l'Index par un décret de 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'Index à donner sa résolution sur les ouvrages de Vossius : il la donna, et ce *Votum* que l'on trouve dans ses ouvrages posthumes, tome 2, page 59, tendoit à le décharger ; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il est prouvé par l'Index de Benoît XIV, Rome, 1770, page 282, quoique de Boze, Ruinart, Le Thuillier, Clémencet, Goujet, Drouet, etc. aient avancé le contraire. Vossius affectoit, contre la coutume des savans, de citer fort peu, sur-tout lorsqu'il avançoit quelque nouveau paradoxe, quoique ce soit dans ces occasions qu'il faut citer ses témoins. (*Voyez* son caractère tracé dans l'article de Gérard-Jean Vossius son père.)

† VOSTERMAN (Lucas), très-bon graveur, originaire de la province de Gueldre, où il naquit en 1575, se livra d'abord à la peinture, dont il reçut les premières leçons dans l'école de Rubens ; mais, par le conseil de son maître, il quitta cet art pour se livrer entièrement à la gravure. Désirant former son goût sur les chefs-d'œuvre d'Italie, il y fit un voyage, et grava plusieurs tableaux de Raphaël, du Titien, du Caravage, et d'Annibal Carrache. Le succès de ses ouvrages lui mérita la protection du grand-duc de Toscane, pour lequel il exécuta plusieurs pièces, entre autres les portraits de Cosme et de Laurent de Médicis, et du pape Léon X. Il passa ensuite en France, mais il y resta peu de temps, et alla s'établir à Anvers. Il fit ensuite quelques voyages en Hollande, et se rendit en Angleterre, où il grava plusieurs tableaux pour Charles I, entre autres un S. George à cheval, par Raphaël, appartenant au lord Pembrocke. Il fut également employé par le comte d'Arundel. Après un séjour de huit années à Londres, il revint à Anvers, s'y appliqua avec assiduité aux travaux de son art, et s'attacha surtout aux tableaux de Rubens et de Van Dyck. C'est aux études qu'il fit d'après ces peintres célèbres qu'il doit en partie la manière large et savante qui le distingue. On remarque dans ses ouvrages l'énergie et la fidélité de l'expression, une intelligence admirable, un burin naïf, facile et varié. L. Vosterman est mort vers le milieu du 17e siècle. Son œuvre est de cent pièces environ ; dont à peu près moitié en sujets historiques. Le reste se compose de portraits d'après les plus grands peintres dans ce genre. Il laissa un fils du même nom que lui. Quoique très-inférieur à son père, ce dernier a produit plusieurs ouvrages estimés. On connoît de lui *le plafond de White-Hall*, et *une Divinité* d'après Rubens, et

le Satyre hospitalier d'après Jacques Jordaens.

† VOUET (Simon), peintre, naquit à Paris en 1582, douze ans avant Le Poussin. Son père étoit un peintre médiocre, mais il aimoit sa profession ; de bonne heure il en inspira le goût à son fils. Celui-ci, jeune encore, eut occasion de voyager à la suite de plusieurs personnes de qualité en Angleterre et en Turquie. De retour de Constantinople, où il avoit peint de mémoire le portrait du grand-seigneur Achmet I, il parcourut l'Italie ; et, après avoir visité Gênes, Venise et Florence, il vint se fixer à Rome. Parmi les modèles qu'il avoit sous les yeux, il n'eut pas la sagesse de choisir les meilleurs ; négligeant ceux qui se font admirer par la correction du dessin et la sévérité du goût, il s'attacha de préférence à ceux qui séduisent par la hardiesse et la facilité du pinceau. Il fit une étude particulière des ouvrages de Valentin et du Caravage. Plusieurs cardinaux voulurent avoir des siens, et lui procurèrent la place de prince de l'académie. Un mariage heureux et les bienfaits d'Urbain VIII sembloient empêcher le retour de Vouët en France : un ordre de Louis XIII l'y ramena en 1627. Nommé premier peintre du roi, et logé au Louvre, il étoit souvent avec ce prince, à qui il donnoit des leçons de dessin. Cette intimité le mit en crédit, et lui fournit mille occasions de signaler ses talens ; les ministres et les grands tour-à-tour s'empressèrent d'avoir de ses ouvrages. Ceux que Vouët a produits sont presque innombrables : ce sont pour la plupart des galeries entières et de grands tableaux d'église. Mais quelle que soit la gloire qu'il en ait retirée, il doit plus particulièrement sa célébrité à l'école qu'il forma. Il suffit de nommer Le Brun, Le Sueur, Mignard, Dufresnoy, etc. Vouët mourut en 1641. Quoiqu'il soit un des restaurateurs de la peinture en France, cependant sa manière vague tient moins à l'origine de l'art qu'à son dépérissement. Il abusa de son génie facile, et négligea d'étudier la nature, ou plutôt il la soumit au système particulier qu'il s'étoit formé. Il couvrit la plupart de ses défauts par la vivacité de son coloris, qui cependant varia à différentes époques, par la franchise des lumières, une exécution libre, et par une certaine grâce qui n'est pas toujours dépourvue de naïveté. Saint-Aubin Vouet étoit son frère et son disciple. Les principaux ouvrages de Simon Vouet sont à Paris. *Voyez* Voet.

VOUGNY (Louis-Valentin de), conseiller-clerc au parlement de Paris sa patrie, et chanoine de Notre-Dame, mort en 1754 à 49 ans, a traduit une partie du *Spaccio della Bestia* de Jordano Bruni, sous ce titre : *Le Ciel réformé*, 1754, in-12. La traduction ne donne pas grande envie de recourir à l'original, quoique les curieux le recherchent.

*VOUILLEMONT (Sébastien), graveur au burin, né à Bar-sur-Aube en 1623, élève de Daniel Rabel, nous a laissé entre autres estampes, le *Massacre des Innocens*, d'après Raphaël ; les *Pélerins d'Emmaüs*, d'après le même ; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Parmesan, et beaucoup d'autres *morceaux* tant de sa propre composition que d'après les plus fameux maîtres.

* VOULLAND (Henri), avocat, député du tiers-état aux

états-généraux en 1789, devint un zélé acteur de la révolution. Il fut membre du comité des recherches. Il accusa le baron de Marguerite d'être l'auteur des troubles de Nîmes, défendit le club de cette ville, peignit Carpentras comme un foyer de contre-révolution, provoqua la réunion du Comtat à la France, et fit encore un assez grand nombre d'autres rapports de même nature. Pendant la législature, il occupa, dans le tribunal de cassation, une place à laquelle il avoit été nommé en mars 1791. Devenu, en septembre 1792, député du Gard à la convention nationale, il fut, en 1793, secrétaire, ensuite président de l'assemblée. Il devint le bas valet de Robespierre, qu'il abandonna aussi au moment de sa chute, comme il avoit déjà fait lors de celle de Rabaut. Il présida les jacobins, fit plusieurs sorties violentes contre leurs ennemis; et le jour où Robespierre fut attaqué dans la convention, Voulland fut un des premiers à demander contre lui le décret de mise hors la loi dès qu'il s'aperçut que sa perte étoit assurée. Cependant cette démarche n'empêcha pas Le Cointre de Versailles de le dénoncer, le 28 août 1794, comme complice de Robespierre. Il avoit été en effet membre du comité de sûreté générale; mais, comme il s'étoit contenté d'applaudir et de se prêter aux crimes de Robespierre sans en commettre lui-même, il vint à bout de se justifier alors, et réussit même peu après à faire acquitter le général Voulland, son oncle, arrêté relativement aux troubles de Marseille, où il avoit commandé. Ensuite dénoncé lui-même avec ses collègues du comité de sûreté générale, à raison de leur conduite pendant le règne de la terreur, il fut enfin décrété d'arrestation le 9 prairial an 3 (28 mai 1795), et ensuite amnistié. Il obtint un asile chez le libraire Maret, qui le nourrit et le logea pendant près de deux ans. Il se repentit beaucoup d'avoir joué le rôle le plus condamnable dans la révolution. Il est mort en 1802 dans la plus profonde misère; la religion, qu'il avoit implorée dans son repentir adoucit l'horreur de ses derniers momens.

* VOU-TI, empereur de la Chine, fut l'un des meilleurs souverains qu'ait eus cette contrée. Courageux et prudent, il protégea les sciences et les lettres. Les Tartares ayant tenté une invasion dans la Chine, il se mit à la tête de son armée, et remporta sur eux quatre victoires signalées. Ce prince étoit peu instruit dans les sciences occultes. Un charlatan lui ayant apporté un élixir qui devoit, selon lui, le rendre immortel, un de ses ministres, indigné de sa crédulité, prit la coupe et avala le breuvage. Vou-Ti, irrité de cet excès de hardiesse, condamna à mort le mandarin; mais celui-ci lui dit sans s'épouvanter: « Si cet élixir donne l'immortalité, vous ne pourrez pas me faire mourir. » Cette repartie apaisa le monarque.

VOUWERMANS. *Voy.* WAUWERMANS.

† I. VOYER DE PAULMY (René de), chevalier, seigneur d'Argenson, né en 1596, étoit fils de Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson (terre entrée dans sa maison par sa grand'mère paternelle), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il alla d'abord appren-

dre le métier de la guerre en Hollande, alors la meilleure école militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa mère Elizabeth Thérault de Chiverni, nièce du chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales et des siennes, des espérances flatteuses et prochaines, lui firent quitter l'épée pour la robe. Il devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'état le firent encore changer de poste; et on lui confia toujours les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle province, dont l'administration demandoit un mélange singulier et presque unique de hauteur et de douceur, de hardiesse et de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de siéges, il servit autant de sa personne et beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, sur-tout avec la maison de Savoie alors divisée. Enfin, après tant d'emplois et de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait. Comme il étoit veuf il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Venise le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, et que quand il en sortiroit, son fils, que l'on faisoit dès-lors conseiller d'état, lui succéderoit. A peine étoit-il arrivé à Venise le 14 juillet 1651, qu'il fut pris en disant la messe d'une fièvre violente dont il mourut. On a de lui une traduction française de l'Imitation de J. C. qui n'a pas été imprimée, et qui n'existe plus dans la famille; et un traité de la sagesse chrétienne imprimé à Paris en 1651, in-8°, sous ce titre: *Traité de la sagesse chrétienne, ou de la riche science de l'uniformité aux volontés de Dieu, par René de Voyer pendant sa prison au château de Milan, l'an 1640*, dont il parut une traduction italienne à Venise chez J. C. Pinelli, en 1655, in 8°. René de Voyer, son oncle, mort en 1586, a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits, entre autres une traduction française d'Ariel Bicard sur la Sphère. Aucun n'a été ni imprimé, ni conservé par la famille.

II. VOYER DE PAULMY (René de), fils du précédent, chevalier, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire, succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur qu'il remplit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda et à ses descendans la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de St. Marc pour cimier.

† III. VOYER DE PAULMY (Marc-René de), chevalier et marquis d'Argenson, vicomte de Mouzé, etc., fils du précédent, vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marraine, le fit chevalier de Saint-Marc et lui donna le nom de cet apôtre. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle

de lieutenant général de police de Paris. Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi Louis XIV se reposa-t-il entièrement de sa capitale sur ses soins; il lui auroit rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténèbres. Pendant la cherté excessive des denrées en 1709, le magistrat sut pourvoir aux besoins du peuple et calmer ses émotions passagères. Un jour étant assiégé dans une maison à laquelle une troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla et apaisa tout. Son courage et sa présence d'esprit ne paroissoient pas moins dans les incendies. S'y trouvant toujours des premiers, il donnoit des ordres pour les secours et des exemples de bravoure qui engageoient les plus timides à braver le péril. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard à Paris, il falloit, pour prévenir un incendie général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Des détachemens du régiment des gardes hésitoient à tenter ce passage; d'Argenson le franchit le premier, se fit suivre, et l'embrasement cessa. Il eut une partie de ses habits brûlée et fut plus de 20 heures dans une action continuelle. Son zele dans l'administration de la police et son dévouement aux volontés du monarque et des ministres furent récompensés par la dignité de conseiller d'état. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin, au commencement de 1718, il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même annee, il se consola dans la retraite de la perte de ses places, en cultivant les lettres, qui charment la solitude et la vieillesse. Il mourut l'année suivante le 8 mai, membre de l'académie française et de celle des sciences. Ce ministre étoit un homme d'un grand courage dans les difficultés, d'une expédition prompte, d'un travail infatigable, mais travaillant à bâtons rompus, le plus imponctuel de tous les hommes, selon son propre fils, Essais, pag. 253: désintéressé, ferme, mais dur, sec et despotique. D'Argenson disoit à ses amis : « Je ne sors pas de mon cabinet, depuis que je suis ministre je n'ai pas usé une paire de souliers. — Je le crois bien, lui répondit une femme d'esprit (madame de Surgère), chacun vous porte sur ses épaules. » (*Voyez* Marc-René d'Argenson, peint par son fils Réné-Louis, dans les Essais posthumes de celui-ci, pag. 112, add., pag. 218.) Il eut trop d'espions pour la police; il fit arrêter arbitrairement trop de citoyens. Complaisant des jésuites, persécuteur des jansénistes, il n'aimoit ni ne haïssoit les uns ni les autres; mais il ménageoit de préférence les hommes accrédités qui pouvoient servir son ambition. Le peuple le redoutoit et ne l'appeloit que le *Damné*, le *Rhadamante*, le *Juge des Enfers*; et il en avoit un peu la figure. Considéré comme homme de société, il étoit plus aimé et plus aimable. Il avoit une gaieté naturelle, une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits qui seuls auroient fait une réputation à un homme oisif. Il dictoit à trois ou quatre secrétaires à la fois; et souvent chaque lettre eût mérité par sa matière d'être faite à part, et sembloit l'avoir été. « Je

suis obligé de convenir, dit le marquis d'Argenson son fils (*voy.* VOYER, n° V), que ses mœurs secrètes n'étoient pas parfaitement pures, et je l'ai vu de trop près pour croire qu'il ait été dévot. Mais il faisoit respecter la décence et la religion et il en donnoit l'exemple en même-temps qu'il en prescrivoit la loi. » Un goût particulier lui faisoit rechercher les religieuses; et l'abbaye de Tresnel, si l'on en croit les Mémoires de Richelieu, fut pendant quelque temps le centre de ses délassemens. Il ne faut pas pourtant ajouter une foi aveugle aux détails satiriques qu'on trouve à cet égard dans les Mémoires cités. Le maréchal de Richelieu lui attribuant sa dernière détention à la Bastille, avoit conservé dans son cœur un vif ressentiment contre ce ministre.

IV. VOYER DE PAULMY (Marc-Pierre), comte d'Argenson, fils du précédent et de Marguerite Le Fèvre de Caumartin, naquit à Paris en 1696. Après avoir passé par différens emplois où il prouva son exactitude et son intelligence, il fut nommé lieutenant général de police et chef du conseil du duc d'Orléans régent. (*Voyez* COBEINELLI, n° II.) Les occupations de cette dernière charge l'obligèrent de se démettre de la première; et le roi en acceptant sa démission, le nomma en 1724 conseiller d'état. Le chancelier d'Aguesseau travailloit alors à la rédaction des ordonnances et des lois avec plusieurs magistrats distingués, au nombre desquels il admit d'Argenson. L'administration de la librairie lui fut confiée peu de temps après, et dans cette place il travailla en même-temps à sa propre gloire et à celle des lettres. Il passa ensuite au ministère; il eut le département de la guerre et la surintendance des postes. La fameuse campagne de Bohême avoit anéanti pour ainsi dire l'armée française. Le nouveau ministre remédia par ses soins et par son activité à tous les maux que les troupes avoient éprouvés. Il compléta les régimens, il en augmenta le nombre, il forma les grenadiers royaux; enfin il établit l'Ecole militaire. Disgracié en 1757 par les menées de madame de Pompadour, il donna la démission de sa place de secrétaire d'état et de la surintendance des postes, et se retira à sa terre des Ormes, où il oublia dans le sein de la philosophie les honneurs et les dignités qu'il avoit perdus. (*Voy.* DUCLOS, tome II.) Il y mourut en 1764. Plusieurs gens de lettres le visitèrent dans sa retraite. Il les recevoit avec l'honnêteté d'un homme du grand monde. Sans avoir une vaste littérature, il avoit l'esprit orné et une heureuse facilité de parler. Considéré comme ministre de la guerre, Duclos, en rendant justice à ses talens, lui reproche plusieurs fautes dans les derniers temps de son ministère. « Comme il étoit, dit-il, uniquement occupé d'étendre son département, il voulut en 1757 armer toute la France sur terre et ruiner par-là le ministre de la marine. Hardi dans ses projets, timide dans les moyens d'y tendre, il veut faire son fils officier général; et n'osant le faire passer par-dessus ses anciens, il fait une multitude d'officiers généraux qui surchargent, embarrassent les armées, dévorent les provisions par le luxe, et ruinent les finances. Sans être avide d'argent pour lui-même, il a obéré l'état par les fortunes immenses qu'il a procurées dans

les vivres, les hôpitaux, à mille de ses créatures, indépendamment du brigandage de sa famille. Avec beaucoup d'esprit, et le goût qu'il avoit inspiré pour lui au roi, il auroit pu se maintenir en place. D'ailleurs, dégagé de tout principe moral, le bien et le mal lui sont indifférens; mais par foiblesse de caractère il obéit souvent à la passion d'autrui et s'est perdu. Il a voulu concourir avec la comtesse d'Estrade pour détruire la marquise de Pompadour, à qui la comtesse devoit tout; et l'exil fut la suite de cette intrigue. »

† V. VOYER (René-Louis le), marquis d'Argenson, frère du précédent, ministre des affaires étrangères, mort en 1756, bon politique et excellent citoyen, avoit un esprit agréable qu'il avoit perfectionné par la lecture. Comme il avoit la sagesse de ne pas le prodiguer aux yeux de quelques courtisans, ils l'appeloit aussi sottement qu'injustement d'*Argenson la Bête*. Nous avons de lui, I. Des *Considérations sur le Gouvernement*, 1764, in-8° et in-12, qui sont d'un philosophe éclairé et d'un ministre humain. On en a publié une seconde édition plus ample en 1784. II. Les *Loisirs d'un ministre* ou *Essais dans le goût de Montaigne*, deux brochures in-8°, 1787. Ce sont des réflexions mêlées de traits historiques et d'anecdotes, la plupart peu connues et racontées avec franchise et avec vérité.

† VI. VOYER (Marc-Antoine, le), marquis de Paulmy, neveu du garde des sceaux, né en 1722 à Valenciennes, fut ministre d'état, membre de l'académie française, honoraire de celle des belles-lettres, et chargé d'ambassades importantes en Suisse, en Pologne et à Venise. Ce seigneur étoit fils du marquis d'Argenson, alors intendant du Hainaut et depuis ministre de la guerre. Il étoit né avec le goût des lettres qu'il ne cessa jamais de cultiver malgré la multitude de ses occupations. On admiroit la riche collection de livres qu'il avoit formée et dont le fonds est demeuré à l'Arsenal, dans le même local où il avoit établi cette bibliothèque. De Paulmy, dont l'érudition étoit immense, travailla lui-même au Catalogue de sa bibliothèque, qui est devenu un livre précieux pour les bibliographes. La littérature doit beaucoup à la protection que ce seigneur accordoit aux jeunes gens qui se distinguoient dans cette carrière. Il en employoit beaucoup personnellement à faire des extraits, qui ont enfin produit un livre estimé, sous le titre de *Mélanges d'une grande bibliothèque*, Paris, 1779 et années suivantes, 62 volumes in-8°. Cet ouvrage, moins recherché aujourd'hui qu'il ne le fut dans son temps, contient une infinité de choses précieuses sur les mœurs, les usages et la littérature des Français. C'est un dépôt de connoissances relatives à l'Histoire de France, d'autant plus intéressant pour ceux qui s'occupent de ces matières qu'il leur épargne la peine et l'embarras de compulser une infinité de volumes, dont plusieurs sont très-rares. On attribue encore à Paulmy les *Loisirs d'un ministre* ou *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*. Cet ouvrage est pourtant de son père; mais il est vrai que le fils y avoit eu part. Enfin, c'est lui qui a formé le plan de la *Bibliothèque des Romans*, dont il fut un des principaux collaborateurs. Plusieurs romans de chevalerie, de gothiques qu'ils

étoient, devinrent sous sa plume lisibles et intéressans. De Paulmy a laissé une fille mariée au duc de Luxembourg.

*VII. VOYER (Nicolas-Joseph), graveur d'Abbeville, né en 1742, élève de Beauvarlet, donna le *Ramoneur*, la *Servante congédiée*, d'après Greuze, le *Vieillard en reflexion*, d'aprèsG. Dow, etc. — François VOYER, son frère, né en 1746, est aussi connu par quelques *morceaux* assez estimés.

VIII. VOYER. *V.* LIONEROLLES.

VRAC DU BUISSON (Jean), né à Paris en 1704, d'une famille originaire d'Alsace, étudia d'abord les mathématiques dans la vue d'entrer dans le corps du génie; mais il s'attacha ensuite à l'architecture par le conseil de Boffrand, premier ingénieur des ponts et chaussées de France. Assuré de la capacité et des talens de son élève, cet habile maître lui confia la conduite du fameux *Puits* de Bicêtre; il fut si content de son coup d'essai, qu'il le fit nommer à la place d'inspecteur, et peu de temps après à celle d'entrepreneur des bâtimens des hôpitaux. Vrac du Buisson eut alors lieu de travailler d'après lui-même. Parmi les opérations de ce génie inventif, on ne doit pas oublier la *Citerne* de Port-Royal, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre en son genre, par la facilité que l'architecte a donnée aux eaux du ciel de s'y rendre, malgré les inégalités du terrain: secours d'autant plus important, qu'il seroit très-dispendieux de creuser des puits dans cet endroit le plus élevé de la capitale, et plus difficile encore d'en tirer de l'eau pour les besoins de cette abbaye et de ses jardins. Il se distingua sur-tout par la solidité de sa bâtisse et par son économie: deux parties essentielles dans l'architecture. La solidité de sa bâtisse se fait remarquer dans les vastes édifices ajoutés à l'Hôpital général, dans ceux des *Enfans-trouvés*, au parvis Notre-Dame et au faubourg Saint-Antoine. Le goût pour l'économie dominoit en lui au point, qu'avant de produire au grand jour quelques-unes de ses nouvelles inventions, il en faisoit exécuter les modèles à ses frais. C'est d'après des essais ainsi répétés qu'il fit construire dans une forme nouvelle et plus avantageuse les *Fours* à cuire le pain des pauvres, dans la maison de Scipion du faubourg Saint-Marceau, et les *Moulins* de l'Hôpital général. Cet habile architecte jouissoit de la plus brillante réputation parmi les grand maîtres de l'art, lorsque la mort l'enleva en 1762, après une saignée légèrement demandée. On prétend qu'il a laissé quelques manuscrits sur son art; mais ils n'ont pas encore paru.

VRÉE. *Voyez* URÉE.

VRIEMOET (Emo-Lucius), protestant, né à Embden dans la Frise en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1764. Ses principales productions sont, I. Un Recueil d'*Observations philosophiques et théologiques*, en latin, Leewarde, 1740, in-4°. II. *Arabismus exhibens grammaticam arabicam; accessêre monumenta arabica*, etc., Franeker, 1733, in-4°. III. *Tyrocinium hebraismi*, Franeker, 1742, in-12: ouvrage estimé, et qui peut servir utilement à ceux qui veulent apprendre et connoître la langue hébraïque. IV. *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Lee-

warde, 1758, in-4°. C'est l'histoire de l'université de Franeker et de cent trente-six professeurs qu'elle a eus depuis son établissement jusqu'à l'année 1758. V. Un grand nombre de *Dissertations* sur les antiquités judaïques et sur diverses autres matières.

* VRIES (Gérard), né à Utrecht en 1648, y enseigna avec honneur la philosophie et la théologie, et mourut en 1685. On a de lui, I. *Exercitationes rationales de Deo*, etc., Utrecht, 1685, in-4°. II. *De naturâ Dei et humanæ mentis determinationes pneumatologicæ*, ibidem, 1687.

* I. VRILLIÈRE (Louis Phélipeaux de la), secrétaire d'état sous Louis XIII et Louis XIV, pendant 62 années, eut peu d'éclat, soit à la cour, soit dans le royaume; il ne dut son élévation qu'à son caractère souple, et à une riche succession que lui laissa le fameux Panticelli d'Emery, son beau-père. Il mourut en 1700. Sa mort ne fit aucune sensation et ne causa aucuns regrets. Sa nullité ne le mit point à même d'être ni craint ni estimé.

* II. VRILLIÈRE, connu sous le nom de *Balthazar Phelypeaux*, fils du précédent, conseiller-clerc au parlement, quitta l'état ecclésiastique pour avoir la place de son père; on l'appeloit aussi *de Châteauneuf*; mais son fils reprit le nom de La Vrillière, et c'est peut-être le ministre qui a signé le plus d'expéditions, voilà tout son mérite. Le duc d'Orléans, qui avoit renvoyé tous les ministres de Louis XIV, conserva celui-là, parce qu'il crut qu'il seroit entièrement dans sa dépendance. Il ne fut point trompé dans ses espérances. Il mourut en 1725.

† III. VRILLIÈRE (Louis Phelipaux, connu d'abord sous le nom de comte de *Saint-Florentin* et depuis 1770 sous celui du duc de la), fils du précédent, né en 1705; quoiqu'il eut des talens et des lumières très-médiocres, il remplit la place de secrétaire d'état dès l'âge de 24 ans. La liste des détails qui lui étoient confiés paroissoit assez longue dans l'Almanach royal; mais au fond rien d'important ne rouloit sur lui: il signoit et expédioit d'après les ordres du ministre dominant auquel il étoit toujours assujetti. Il signa sur-tout beaucoup de lettres de cachet; et l'humanité ainsi que la liberté ont à cet égard des reproches graves à faire à sa mémoire. Louis XV, attaché par habitude au comte de Saint-Florentin, lui donna toujours des marques de bienveillance et même d'amitié. Il le décora du titre de ministre d'état en 1751, et de celui de duc en 1770. Quand La Vrillière eut une main emportée à la chasse, ce prince lui écrivit une lettre affectueuse, et lui dit en le revoyant après cet accident: « Tu n'as perdu qu'une main et tu en trouveras toujours deux en moi pour ton service. » Dans les derniers temps de son règne, où la malignité des courtisans semoit sourdement le bruit de sa disgrace, Louis XV le rassura en lui disant: « Il ne faut pas que vous me quittiez; vous avez trop besoin de moi et moi de vous. » Il n'en fut pas de même sous Louis XVI, le duc de La Vrillière fut obligé de se démettre de ses places en 1775, et il mourut peu de temps après, le 27 février 1777, sans laisser de postérité. Dans l'éloge qu'on prononça à l'académie des belles-lettres dont il étoit honoraire, on fit valoir son zèle pour le

progrès des arts et pour le meilleur état du jardin du roi et du collége royal. Plusieurs gens de lettres lui durent aussi leur petite fortune ; car quoiqu'il fût prodigue distributeur d'ordres arbitraires, il étoit dans son intérieur bon, facile, et se laissoit même gouverner et subjuguer par ceux ou celles qui l'entouroient.

* VROMANS, peintre hollandais, né en 1660. Ses tableaux sont d'une grande vérité et d'un coloris excellent. Tous représentent des objets désagréables à la vue, tels que des ronces, des épines, entremêlées de souris, de grenouilles, d'araignées, etc. Il avoit un caractère bizarre, il s'occupa long-temps à construire des machines curieuses, entre autres une pour voler, dont le premier essai lui coûta une jambe. Cet essai fut depuis renouvelé par un seigneur français qui eut sujet de s'en repentir, car il essuya une chute dangereuse.

VROOM (Henri-Corneille). *Voyez* UROOM.

* VUEZ (Arnolde), peintre, né à Oppenins en 1642, vint à Paris étudier chez le frère Luc, récollet, et alla se perfectionner à Rome. Il aida Lebrun dans ses travaux ; et s'établit à Lille, où il mourut à 82 ans. Son dessin étoit pur et correct, sa composition ingénieuse; mais son coloris n'étoit pas très-agréable.

VUILLERME-D'ALLOZ (Thérèse), née à Saint-Claude en 1734, et morte au château de Serger près de cette ville en 1800, mérite une place dans les annales de la vertu, pour le courage et la bienfaisance qu'elle montra lors de l'incendie de Saint-Claude arrivé le 20 juin 1799. Après ce funeste événement, elle s'empressa de donner asile dans sa maison de campagne à tous les malheureux dont l'habitation avoit été la proie des flammes. Plus occupée de leur infortune que des pertes considérables que l'incendie venoit de lui causer à elle-même, elle leur prodigua à tous des secours et des consolations. Pendant toute sa vie généreuse cette dame fut la mère des indigens, des orphelins, des vieillards délaissés. Les filles sans fortune qui ne demandoient que du travail étoient assurées de trouver dans son industrieuse charité les ressources qui leur manquoient. Douée de la plus belle figure et d'une extrême affabilité, c'étoit la bonté sous l'extérieur des graces ; et l'on peut dire avec vérité que ce que mad. de Miramion étoit aux pauvres de Paris sous le règne de Louis XIV, madame d'Alloz l'étoit aux pauvres de Saint-Claude dans ces derniers temps. Deux de ses fils, Félix et Philippe d'Alloz, officiers au régiment d'Agénois, réunissant les talens de l'esprit à la douceur du caractère, sont morts en héros dans la guerre civile des colonies, où ils avoient été envoyés en 1791, pour faire respecter les lois et les propriétés. Leur père fut l'ami de Voltaire ; leur mère le fut de tous les gens de bien.

+ I. VULCAIN *ou* MULCIBER (Mythol.), dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon. Comme il étoit extrêmement laid et mal fait, aussitôt qu'il fut né Jupiter lui donna un coup de pied et le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boi-

teux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus qui ne lui fut guère fidèle. Vulcain fut le forgeron des dieux : il fournissoit des foudres à Jupiter, des armes à Mars, et tenoit ses forges dans les îles de Lypare, de Lemnos et au fond du Mont-Etna. Les Cyclopes ses forgerons, qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, travailloient continuellement sous lui. On lui donna le nom de *Mulciber*, parce qu'il amollissoit le fer dans le feu. Les *Vulcanales* étoient des fêtes en son honneur, pendant lesquelles on couroit dans les rues avec des torches allumées, et l'on faisoit dans les places publiques de grands feux où l'on jetoit des animaux vivans pour se rendre ce dieu favorable. *Voyez* Mars, Vénus *et* Junon, et les Métamorphoses d'Ovide.

* II. VULCAIN (Louis), Italien, vécut dans le 16e siècle. Nous avons de lui : *Description de la Terre sainte; Pélérinage au mont Sinaï*, Naples, 1563.

VULCANIUS (Bonaventure), né à Bruges et mort en 1614, âgé de 77 ans, à Leyde où il étoit professeur de grec, fut un assez bon littérateur pour son temps. Il se laissa entraîner par les erreurs du luthéranisme, et il employa quelquefois sa plume contre l'Eglise catholique. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Version* médiocre de Callimaque, de Moschus et de Bion, in-12. II. Une bonne édition d'Arien, qui a été ensuite corrigée et augmentée par Nicolas Blanchard; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*. III. Une édition d'Agathias le scolastique, sur le règne et la vie de Justinien, avec un *bon Commentaire* : elle a été imprimée au Louvre en 1660, in-fol. IV. Une *Nomenclature des anciens grammairiens latins*, avec des notes, Bâle, 1577, in-folio.

* VULPIUS (Labiénus), docteur en droit du 16e siècle, naquit à Amélia. Nous avons de lui des *Raisonnemens spirituels*, intitulés *Tableau de charité, dans lequel sont traitées diverses questions intéressantes*, Florence, 1577, in-8°. Cet ouvrage, d'une grande érudition, est devenu extrêmement rare. La Bibliothèque italienne n'en fait aucune mention.

† VULSON (Marc de), sieur de La Colombière, de la religion réformée et gentilhomme de la chambre du roi, mort en 1658. Ayant un jour surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grace qu'il obtint. Cet événement arriva à Greaoble en 1618. Depuis on menaçoit dans cette ville les femmes coquettes de la *vulsonade*. Ses ouvrages sont, I. *La science héroïque, traitant de la Noblesse, de l'origine des Armes*, etc. in-fol., Paris, 1644. Cet ouvrage fut augmenté et réimprimé dans la même ville en 1669. C'est la plus belle et la meilleure édition de ce livre, l'un des plus savans que nous ayons pour la science du blason. II. *Recueil de plusieurs pièces et figures d'Armoiries*, in-fol., Paris, 1689. III. *Le Théâtre d'honneur et de Chevalerie ou le Miroir historique de la Noblesse, contenant les combats les triomphes, les tournois, les joûtes, les armes, les carrousels, les courses de bagues, les gages de batailles, les cartels, les duels, les dégradations de noblesse*, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-folio : ouvrage curieux et

très-utile pour connoître le cérémonial de l'ancienne chevalerie, et pour l'intelligence de nos vieux romans. Il y a encore de lui, I. *Portraits des hommes illustres français, dépeints dans la galerie du palais cardinal de Richelieu*, imprimés à Paris en 1650, très-grand in-folio, et en 1660, in-12, dont la première édition est très-recherchée à cause de la beauté des gravures. II. *De l'office des Rois d'armes, des Héraults et Poursuivans, de leur antiquité et priviléges, des cérémonies où ils sont employés*, etc., Paris, 1645, in-4°. III. *Les Oracles divertissans*, avec un *Traité des couleurs aux armoiries, livrées, etc.*, Paris, 1652, in-8°. Dans l'Epître dédicatoire de ce livre, qui est une traduction libre des *Fintesorti*, de l'italien, et où l'auteur n'est désigné que par les lettres initiales de son nom, M. W. D. L. C, il dit avoir précédemment donné *le Palais des Curieux* etc., aussi oublié que ses *Oracles*.

VULTURNE (Mythol.). Vent qu'on croit être le même qu'Eurus. — C'étoit aussi le nom d'un dieu adoré à Rome, en l'honneur duquel il y avoit des fêtes, nommées *Vulturnales*.

*VYASA, philosophe indien, réputé l'auteur d'un petit *Traité* en quatre chapitres, que le savant Jones dit être le seul chastra philosophique dont il ait eu le loisir de parcourir le texte original avec un brahmin de l'école des Vedanti. C'est, à l'en croire, un ouvrage extrêmement obscur; et quoiqu'il soit composé de sentences agréablement écrites, il ressemble davantage à une table de matières ou à un sommaire exact qu'à un traité systématique.

WAAY WACE

*WAAYEN (Jean Van-Der), théologien hollandais. Après avoir rempli le ministère évangélique dans différentes églises, il fut appelé en 1678 à professer la rhétorique à Franeker, où il est mort en 1701. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une *Réfutation du monde enchanté* de Becker. Il s'immisça aussi dans les affaires politiques de son temps, et il est question de lui dans les Négociations de d'Avaux.

WACE ou WAICE (Robert), ancien poète français, de l'île de Jersey, fut clerc de la chapelle de Henri II, roi d'Angleterre, et chanoine de Baïeux. Il vivoit vers le milieu du 12e siècle. Il est auteur du roman de *Rhou et des ducs de Normandie*, écrit en vers français. Ce livre est utile pour connoître les usages, la propriété et la signification de beaucoup de termes, enfin pour certains faits historiques de son temps.

Son manuscrit étoit dans la bibliothèque impériale, sous le titre ci-dessus désigné; et dans celle du roi de la Grande-Bretagne, sous le titre de *Roman des rois d'Angleterre*. Comme ces rois d'Angleterre étoient les mêmes que les ducs de Normandie, cette différence de titre n'est qu'apparente et n'a rien de réel. (Voyez *Bibliotheca Bibliothec. Mss.* de Dom de Montfaucon, tome 1, page 627.)

* WACHENDORFF (Everard Jacques Van), médecin du dix-huitième siècle, enseigna la chimie et la botanique à Utrecht, où il mourut à 56 ans. On remarque de lui : *Oratio botanico-medica de plantis*, Trajecti ad Rhenum, 1743, in-4°. II. *Horti Ultrajectini index*, ibidem, 1747, in-8°.

WACHTER (N.), savant antiquaire allemand, a publié un *Glossaire* de sa langue dans le moyen âge; ouvrage estimé, Leipsick, 1737, in-folio. L'auteur est mort en 1758.

*WADDELL (James), ministre presbytérien dans le comté d'Orange en Virginie, mort au comté d'Albemarle en 1805. Sa situation ne l'a pas mis à portée de se faire beaucoup connoître. On l'a pourtant compté parmi les prédicateurs d'une éloquence peu commune. Voici ce qu'un voyageur raconte de lui. Étant entré dans sa chapelle, vieille masure dans une forêt, il avoit été frappé de l'apparence presque surnaturelle d'un vieillard aveugle, maigre, de haute taille, la tête couverte d'un capuchon de toile blanche, la voix et les mains tremblantes. C'étoit un jour de communion, où il prêchoit sur la passion. Quand il descendit de sa chaire pour donner la communion, il y avoit dans son air et son action plus qu'une dévotion humaine. Il traça les souffrances du Sauveur, de son interrogatoire par Pilate, et de sa mort sur la croix. Le tremblement de sa voix sembloit commandé par le sentiment de son cœur. C'étoit l'action même qu'il présentoit aux yeux, et toute l'assemblée paroissoit pénétrée d'horreur. Quand il fit ensuite admirer la patience, la douceur et la clémence du Rédempteur, qu'il le représenta versant un torrent de larmes qu'il offroit au ciel, et prononçant une prière pour le pardon de ses assassins, la voix du prédicateur épuisée par ses longs efforts ne put y suffire, et succomba totalement. Il porta son mouchoir à ses yeux; les soupirs et les sanglots de toute l'assemblée se confondirent avec les siens. Enfin, quand il eut retrouvé assez de voix pour rompre ce silence religieux, ce fut d'une manière digne de la grandeur du sujet. Il écarta le mouchoir qui couvroit son visage vénérable, et retirant lentement la main paralysée qui le tenoit encore, il termina par ces mots empruntés de J. J. Rousseau, « La mort de Socrate est d'un sage; mais celle de J. C. est d'un dieu.

I. WADING (Pierre), né à Waterford en Irlande en 1586, se fit jésuite à Tournai en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Stirie. Il vécut long-temps en Bohême et dans d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur; et par-tout l'on eut pour lui une grande vénération. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin.

II. WADING (Luc de), cordelier irlandais, se fixa à Rome, où il se fit estimer par sa probité, et mourut dans cette ville vers l'an 1655. Il est auteur, I. Des *Annales* de son ordre, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et années suivantes, en 17 volumes in-folio. II. De la *Bibliothèque des écrivains qui ont été cordeliers*, 1650, in-folio, parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de Saint-François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*; quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. L'enthousiasme pour son ordre lui a fait répéter plusieurs fables dignes des siècles d'ignorance. Il avoit plus de piété que de critique. Le père Castel, récollet, a donné un assez bon Abrégé des *Annales*, en 4 vol. Le père François Harold de l'ordre des frères prêcheurs, avoit déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en deux volumes in-folio. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque* de Wa-ding.

* WADSTROM (Charles Bernes), né à Stockholm en 1746, après avoir achevé ses études, fut employé au service du roi de Suède, en qualité d'ingénieur. Ses connoissances en mécanique lui firent confier en 1767 et 1768 les travaux entrepris pour rendre navigable la cataracte de Trollhaetta. En 1769 il fut employé en qualité de minéralogiste à l'exploitation des mines de cuivre d'Atrédalberg. Peu de temps après il entreprit un voyage en Afrique, dont le but étoit l'affranchissement et la civilisation des nègres. A son retour il passa en Angleterre; et il y publia un gros volume in-4°, renfermant le résultat de ses observations sur l'Afrique, et un grand nombre de notes, de renseignemens utiles sur la colonisation en général, et sur celle de la côte d'Afrique en particulier. On lui doit encore une *Correspondance* curieuse sur la colonie de Sierra Léone, insérée dans le Magasin encyclopédique, année 3, tome 5, page 3. Wadstrom mourut à Paris le 4 avril 1799.

* WADSWORTH (Benjamin), né en 1669 aux Etats-Unis d'Amérique, ministre de la première église de Boston, conjointement avec Allen, resta dans cette place depuis 1690 jusqu'en 1720, où il fut élu président du collége de Starvard. Wadsworth mourut en 1737. Pénétré dès sa jeunesse des principes de l'Évangile, il fut recommandable par son zèle ardent pour les intérêts de ses frères, par le talent particulier de mettre à la portée des hommes les plus bornés les vérités de la religion. Son savoir étoit immense. Pieux, humble, prudent, bon prédicateur et plein d'onction, Wadsworth employoit à des charités le dixième de son revenu. Il a publié en 1700 un choix de *Sermons*; en 1702 les *Exhortations à la piété dès la jeunesse*, et ensuite plusieurs *Sermons* sous différens titres mystiques.

* WAEGELI (Daniel), philosophe de Saint-Gall, vécut dans le 18e siècle. Il a publié plusieurs *Traités* de morale, et une *Traduction* allemande de divers morceaux de d'Alembert, Tronchin et Rousseau de Genève.

* WAEL (Corneille de), habile peintre de batailles et d'animaux, né à Anvers en 1594, élève de Jean Waël son père, alla se perfectionner en Italie. On a de lui quelques gravures, parmi les-

quelles on remarque la *Vie de l'enfant prodigue*, un *Tripot* et divers *sujets* en plusieurs suites, tous d'après ses propres dessins.

WAERBEK. *V.* PERKINS.

WAESBRUCK. *V.* WANBROUK.

WAFFER (Lionell), chirurgien de Londres, fit diverses courses en Amérique avec les armateurs Koock et Linck, ensuite avec Dampierre, enfin avec Davis qui exerçoit la piraterie dans la mer du Sud; il retourna en 1690 en Angleterre. Son *Voyage*, imprimé à Londres en 1699, et traduit en français par Montirat, Paris, 1706, in-12, passe pour exact.

* I. WAGENAAR (Luc Janszen), pilote de la ville d'Enckhuisen, a écrit un des premiers en langue hollandaise sur l'art de la navigation et du pilotage. Dès l'année 1577 il publia des *cartes* représentant le port et la rade d'Enckhuisen. En 1581 et 1585 il donna à Leyde d'autres *cartes* et descriptions d'après ses propres expériences; et en 1592 son *Trésor du navigateur*, ou *Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives*, Leyde, in-4°, qui n'est pas sans mérite.

* II. WAGENAAR (Jean), créé historiographe de la ville d'Amsterdam en 1758, où il naquit en 1709; il y mourut en 1773. Son principal ouvrage est une *Histoire de Hollande* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1751, en 21 volumes in-8°, dont les deux premiers parurent en 1749. La deuxième édition est d'Amsterdam, 1752, 1759, avec des gravures, cartes, portraits; ces derniers du burin de Houbraken. Egalement recommandable par la sagesse des principes, par la profondeur des recherches, par la pureté de la diction et la clarté du style, cet ouvrage est un des principaux ornemens de la littérature hollandaise. Ce savant et laborieux auteur a laissé un grand nombre d'autres productions: les principales sont, I. *Etat actuel des Provinces-Unies*, 12 volumes in-8°, Amsterdam, 1739. II. *Description historique de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1760, 3 vol. in-folio. III. *Le Caractère de Jean de Witt mis dans son vrai jour*. Wagenaar confondit dans cet ouvrage le lâche instrument du despotisme stathoudérien, qui, l'année précédente, 1757, avoit distillé le poison de la calomnie sur la mémoire de l'illustre grand-pensionnaire. IV. En 1740 il avoit montré la réunion de la modération, de la sagacité et de l'érudition dans un *Traité sur le baptême des petits enfans*. V. Il publia en 1752 des *Instructions sur la manière d'interpréter l'Ecriture sainte*. VI. En 1773, l'année de sa mort, l'*Histoire du christianisme naissant, envisagée comme une preuve de sa divinité*. VII. On a recueilli à Amsterdam, en 1 vol. in-8°, plusieurs de ses *Opuscules historiques et politiques*, 1776. Quelques-unes de ses *Lettres*, précédées de sa *Vie*, y ont paru la même année, 1 volume in-8°. La pureté de ses mœurs et son caractère humain et philanthrope ont été encore au-dessus de son mérite littéraire. Il mettoit la poésie au nombre de ses délassemens utiles. Le dernier coup dont il terrassa les diffamateurs de Witt fut une satire ingénieuse, où il se déguisa sous le nom de Martin Van-Rossem.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), né à Nuremberg le 26 novembre 1633, fut choisi pour gou-

verneur de quelques gentilshommes. Il voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et par-tout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna en diverses occasions des marques de son estime, et lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa Vie, imprimée à Nuremberg, 1719, in-4°. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité* plein de recherches : *De urbe Noribergâ*, in-4°. II. *Pera Librorum juvenilium*, in-12 ; c'est un cours d'étude pour les enfans. III. *Tela ignea Satanæ*, Amsterdam, 1681, en 2 vol. in-4°. C'est un recueil des ouvrages des juifs contre le christianisme, avec la réfutation. Ce savant mourut le 9 octobre 1705.

* WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre des prémontrés, né à Nieuport vers l'an 1599, s'appliqua aux belles-lettres et à l'histoire de son ordre, et mourut sous-prieur du monastère de Furnes le 29 août 1662. On a de lui, I. *S. Thomæ et Henricii II Anglorum regis monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8°. C'est une relation de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry. II. *S. Norbertus in se et suis vario carmine celebratus*, Douay, 1650. Ce sont des Odes, des Epigrammes, etc., sur les saints de son ordre. III. *S. Norbertus in se et suis voce solutâ celebratus*, Douay, 1651, in-12. Ce sont les Vies des saints et des auteurs de son ordre en prose.

* I. WAGNER (Ulric), landamman du canton de Schweitz en 1436, fut député l'année suivante à la diète de Lucerne, pour terminer les contestations entre la ville de Zurich et la comtesse de Toggenbourg. Il a laissé en allemand une *relation* de la guerre des Zurichois contre les cantons de Schweitz et de Glaris coalisés.

II. WAGNER (Jean-Jacques), médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historiæ naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

* III. WAGNER (Abraham), peintre de Berne, a donné en 1776 les plus belles vues des montagnes de Suisse, avec une *description* en français. Elles ont été gravées avec grand soin par Jean Stoerklin, Psenninger et Wyss. Il a aussi *peint* à l'huile diverses vues de la Suisse : elles sont très-estimées.

* IV. WAGNER (Joseph), graveur, né à Thalendorf en 1705, s'établit à Venise. On a de lui une *sainte famille*, d'après Paul Véronèse ; *Rébecca recevant les dons d'Eliézer*, d'après le même ; *la Mort d'Abel* et *la Magdeleine chez le Pharisien*, d'après Benoît Luti ; *saint Jean dans le désert*, d'après Carle Vanloo, et divers morceaux, d'après Antoine Belestra, Sébastien Ricci, etc., etc.

* WAGRET (J. P.), médecin du 18e siècle, exerça dans les hôpitaux de Valenciennes et de Douay. Il a laissé, I. Des *Observations de médecine et de chirurgie*, Paris, 1717, in-8°. II.

Nouveau *Traité de la petite vérole*, Douay, 1717, in-8°.

† WAGSTAFFE (Thomas), savant théologien anglais, né en 1643 au comté de Warwick, mort en 1702, fut chancelier de la cathédrale de Litchfield, et recteur de Sainte-Marguerite à Londres. Ayant refusé le serment, il fut dépossédé de ses bénéfices. Wagstaffe exerça pendant quelque temps la médecine; mais en 1693 il fut sacré par les non-jureurs évêque suffragant d'Ipswich. On a de lui des *Sermons* estimés et un ouvrage en faveur du roi Charles Ier d'Angleterre, où il soutient que ce prince est l'auteur de l'*Icon Basilike*.

† I. WAILLY (Noël-François de), né à Amiens le 31 juillet 1724, membre de l'institut national, s'attacha à l'étude de la grammaire française et en approfondit les principes. Son opinion est devenue souvent une autorité en cette partie. On lui doit, I. Une *Grammaire, ou Principes généraux et particuliers de la langue française*, qui parut pour la première fois en 1754, in-12. Elle a été souvent réimprimée. Il en publia ensuite l'*Abrégé*. II. *Principes* de la langue latine, mis dans un ordre plus clair, 7e édit., 1749, in-12, qui ont obtenu de même plusieurs éditions. III. De l'*Orthographe*, ou *Moyens simples et raisonnés de diminuer ses imperfections dans la langue française*, 1775, in-12. IV. Il a retouché les *Traductions* de César et de Cicéron, de d'Ablancourt et de Villefort, 1778, 4 vol. in-12. Il a publié encore de nouvelles éditions du *Dictionnaire* de la langue française de Richelet et l'*Art de peindre à l'esprit*, de Sensaric. Il a veillé aux éditions de Salluste latin et de la Henriade de Voltaire, imprimées chez Barbou. Il a encore eu part à la nouvelle édition du Dictionnaire de l'académie. Wailly est mort à Paris le 7 avril 1801. Son esprit avoit de la netteté, et son style le même caractère. Tous ses ouvrages sont faits avec soin. On eût dû peut-être adopter quelques-unes de ses idées sur la réforme de l'orthographe; car le temps seul peut amener un changement total en ce genre. Wailly étoit estimable comme citoyen, comme époux, comme père. Il étoit attaché à tous ses devoirs et les remplissoit avec exactitude.

* II. WAILLY (Charles de), architecte du roi, membre de l'institut de France, né à Paris en 1729, montra dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour le dessin. Les hommes appelés à de hautes destinées franchissent tous les obstacles pour arriver à leur but. De Wailly, né de parens que le commerce des Indes ne rendoit point heureux, dut son grand talent à ses études, à son infatigable activité et à son amour excessif pour le travail. Son obstination à suivre l'architecture détermina ses parens à le placer chez Blondel, architecte distingué. Ses progrès furent tellement rapides qu'en très-peu de temps il fut le premier de l'école de Blondel, et qu'il le remplaçoit en son absence. Arrivé à ce point de perfection dans une école ou l'émulation étoit trop bornée pour la force de ses moyens, il passa de suite dans celle du célèbre Servandoni, avec lequel il se lia d'amitié. Ce fut sous la direction de ce grand maître que de Wailly se perfectionna non-seulement dans l'architecture, mais encore dans l'art de dessiner la figure, et dans la

perspective. L'étude de l'antiquité enflammoit le génie du jeune élève, lorsqu'appelé au concours au grand prix d'architecture, il le fit gagner à un de ses amis, dont il fit le dessin, après avoir terminé le sien. L'année suivante il entra au concours avec Moreau son ami, lequel fut architecte de la ville et périt malheureusement sous la hache de Robespierre; de Wailly emporta le prix, Moreau n'eut que le second, et perdit dès-lors l'espoir d'aller à Rome. Il étoit heureux du succès de son ami, mais l'idée de ne point voir l'Italie et de quitter le compagnon d'étude qu'il aimoit le plus l'accabloit de tristesse au point qu'il répétoit sans cesse à de Wailly, en soupirant : « Je n'irai point à Rome. » De Wailly, sans lui répondre, vole chez M. de Marigny, alors surintendant des bâtimens du roi; il entre, et, sans descendre à la prière, sans détours, sans souplesse : il faut monseigneur, lui dit-il, que Moreau aille à Rome. L'usage s'y oppose. Qu'importe l'usage? Mes trois ans m'appartiennent : je lui en donne dix-huit mois : vous aurez un artiste de plus, et moi un ami satisfait. Sa demande lui fut accordée. Quel fruit de Wailly ne retira-t-il pas de ces dix-huit mois d'étude! Travailleur infatigable, il passoit les jours et les nuits à copier les monumens antiques, les dessins des grands maîtres, et il rapporta une collection immense d'études précieuses, qu'il fit d'après les monumens et les tableaux qui embellissent toutes les parties de l'Italie, et l'on peut dire que son porte-feuille étoit une encyclopédie d'objets d'arts. Telle étoit la position de de Wailly, lorsque, de retour à Paris, il fut appelé, par sa grande réputation à l'académie d'architecture; celle de peinture et de sculpture briguoit aussi l'honneur de le posséder dans son sein; il présente des compositions énergiques et savantes; il est reçu à l'unanimité, et ce fut le seul architecte qui jouit de cet honneur. Peu de temps après, le roi le nomma contrôleur de ses bâtimens. Il construisit, conjointement avec Marie-Joseph Peyre, la belle salle de la Comédie française, appelée depuis l'Odéon. On y admiroit sur-tout l'ordonnance de la décoration intérieure, celle du foyer et l'exécution du grand escalier. Il bâtit ensuite au Roule une maison à la manière italienne, où l'art et le goût se trouvent réunis. De Wailly, après avoir été nommé administrateur du Musée central des Arts et membre de l'institut, fut chargé par le gouvernement d'alors de passer en Flandre et en Hollande pour y recueillir les monumens des arts propres à l'ornement de ce musée, et c'est à ses connoissances profondes et à son goût exercé que nous sommes redevables des chefs-d'œuvres de Rubens, de Paul Potter, de Wouvermans, de Teniers, de Gerard Dow, etc., qui ornent aujourd'hui le musée Napoléon. De Wailly, après avoir mis au jour un nombre considérable de projets, dans lesquels son génie extraordinaire se faisoit remarquer, après avoir fourni tant au directoire qu'au ministre de l'intérieur les plans les plus vastes pour les embellissemens de la capitale, et rendu des services éminens aux arts et aux artistes, mourut à Paris le 2 novembre 1798, dans le logement qu'on lui avoit accordé au Louvre à titre de récompense. De Wailly avoit une école nombreuse, et l'on remarque parmi ses élèves les plus

distingués, Peyre, Poyet, Norri, Gauché, Moite, Meunier, Baltard, etc. Devenu en quelque sorte le père des artistes, il avoit fondé la société des amis des arts, pour offrir une ressource à l'indigence. « A l'époque de la révolution, de Wailly, inspiré par son génie, prévit que les événemens politiques laisseroient pendant quelques années la peinture et la sculpture dans l'oubli. Il échauffa l'esprit d'un certain nombre de citoyens amis des arts; chaque actionnaire dut, au renouvellement de chaque année, fournir une somme de 300 fr. Avec ces capitaux on acquèroit une certaine masse de tableaux ou de marbres dans les ateliers des artistes dont les talens étoient recommandables. A la fin de l'année on tiroit au sort ces tableaux acquis par la société, et chaque actionnaire couroit la chance d'obtenir pour son argent avancé, un lot. » *Voyez* Notice historique sur Charles de Wailly, architecte, par Joseph Lavallée, imprimé à Paris en 1798.

* I. WAKE (Isaac), auteur de Mélanges, né au comté de Northampton en Angleterre, mort en 1632, orateur public de l'université d'Oxford, puis chargé de deux ambassades, l'une à Venise, l'autre en Savoie, à son retour, fut fait chevalier. Wake a aussi cultivé la littérature. On lui doit, I. Un ouvrage intitulé *Rex Platonicus*. II. Un *Discours sur les treize cantons de la confédération suisse*. III. Un autre *Discours sur l'état actuel de l'Italie*. IV. Des *Observations sur les procédés du roi de Suède*.

† II. WAKE (Guillaume), savant prélat anglais, né en 1657 à Blandford au comté de Dorset, mort en 1737, fut reçu docteur en 1689, puis chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie son épouse, prédicateur de la société du collége de justice de Gray. En 1694 Wake obtint le rectorat de St. Jacques à Westminster, et fut nommé en 1701, chanoine de l'église du Christ. En 1705 il fut sacré évêque de Lincoln. En 1716 il passa sur le siége de Cantorbery. Ce prélat eut une célèbre dispute avec le docteur Atterbury sur le droit de convocation, et fut en correspondance avec des évêques français, pour la réunion des deux Églises. Il a publié, I. Une *Traduction des Épîtres authentiques des Pères des temps apostoliques*, in-8°. II. *L'Exposition du catéchisme de l'Eglise*. III. Quelques *Traités de controverse contre le papisme*. IV. Des *Sermons*. Cet auteur avoit du zèle pour sa communion. Il forma des vœux pour réunir les Églises de France et d'Angleterre. (*Voyez* Louis Ellies Dupin.) La correspondance que Wake lia à ce sujet avec messieurs Dupin, Rer.-Girardin, Beauvoir, est infiniment curieuse. On la trouve dans le 6e vol. de la traduction française de l'Histoire ecclésiastique de Mosheim.

* I. WAKEFIELD (Robert), savant écrivain, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1537, voyagea chez l'étranger. En 1519 il étoit professeur d'hébreu à Louvain. Peu après, il revint en Angleterre, où il professa la même langue à Oxford, et fut chapelain du roi, et en même temps chanoine du Christ. On a de Wakefield, I. Une *Paraphrase de l'Ecclésiaste*. II. *Syntagma de Hebræorum, etc*. III. Plusieurs autres *ouvrages*.

* II. WAKEFIELD (Gilbert), savant auteur anglais, né en 1756

à Nottingham, d'un ministre de la paroisse, mort en 1801 : il fut reçu bachelier, prit les ordres, et nommé curé de Stokport, puis de Liverpool. En 1779 Wakefield s'étant marié abandonna les fonctions ecclésiastiques. Alors il dirigea les études d'une académie de dissidens à Weimington. Dans cette place, il a publié un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. Une *Traduction de la première épître aux Thessaloniens*. II. Une *Traduction de l'Evangile de St. Matthieu*. III. *Recherches des opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles sur la personne de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8°. IV. Le *Silva critica*. Ce dernier ouvrage fut imprimé par l'université de Cambridge. En 1790 Wakefield passa au collége dissident de Hackney, il n'y fut attaché qu'une année ; mais il continua de demeurer à Hackney, occupé des études du collège, jusqu'à ce que les progrès de la révolution française et la guerre qui s'en suivit l'entraînassent dans la politique. Il écrivit alors contre le gouvernement quelques *Pamphlets* qui firent peu de sensation. Il en avoit déjà écrit un sur le culte public, qui avoit fait frémir ses plus ardents admirateurs, et auquel les dissidens avoient particulièrement répondu ; mais une lettre qu'il adressa à un évêque parut si incendiaire et d'une conséquence si dangereuse, que le procureur général dénonça l'auteur ainsi que l'éditeur. Wakefield fut condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester, et il fut élargi en mai 1801 ; mais il mourut de la fièvre au mois de septembre suivant. Cet auteur étoit socinien dans ses opinions religieuses, et républicain dans ses opinions politiques. Peu de ses contemporains l'égaloient pour l'érudition : aussi ses critiques littéraires sont-elles très-estimées; ses autres ouvrages sont tombés dans l'oubli. Les principaux sont, I. Un Recueil de *poésies latines* avec des *Notes* sur Homère. II. Une *Traduction du nouveau Testament*, 2 vol. in-8°. III. *Tragœdiarum græcarum delectus*, 2 vol. in-12. IV. Une *Edition de Lucrèce*, 3 vol. in-4°.

I WALÆUS (Antoine), né à Gand le 3 octobre 1573, d'une famille illustre dans la magistrature, mort le 6 juillet 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des contre-remontrans, et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. Il a donné plusieurs ouvrages de théologie et de controverse; il a fait la plus grande partie de la *Traduction* flamande de la Bible, qui fut entreprise par ordre des états, et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le nouveau Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui, *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

II. WALÆUS (Jean), fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg en 1614, et professa à Leyde, où il mourut en 1649. Il a fait d'utiles découvertes sur la digestion du chyle, le mouvement du cœur et du sang; il défendit opiniâtrément la circulation contre ceux qui la combattoient. Il a laissé, I. *Epistolæ de motu chyli et sanguinis*, Leide, 1641. II. *Institutiones compen-*

diosæ medicinæ. III. *Methodus medendi*.

* WALCH (Jean-George), célèbre théologien allemand du 17e siècle, a donné *Introductio ad controversias*, etc. L'Allemagne a eu d'autres savans de ce nom.

WALDECK (Christian-Auguste, prince de), général autrichien, commanda, en 1789, une division de l'armée impériale contre les Turcs, et fut employé ensuite en 1792 contre les Français. Sous les murs de Thionville il eut un bras emporté. Bientôt après il passa le Rhin, vis-à-vis Seltz, et s'empara, avec Wurmser, des lignes de Weissembourg. Waldeck prit ensuite le camp de Benhein et Fort-Louis, se rendit dans les Pays-Bas, où il servit avec gloire, passa en 1796 dans la Bohême pour y commander les milices, et en 1797 en Portugal, où la reine le mit à la tête de ses armées. Il est mort en 1798, à l'âge de 54 ans, avec la réputation d'un général brave, prudent et éclairé.

WALDEMAR (Marguerite de). *Voyez* MARGUERITE, n° II.

WALDENSIS. *Voyez* NETTER.

* WALDKIRCH (Jean-Rodolphe de), né à Bâle en 1678, professa le droit à Lausanne, à Berne et à Bâle. On a de lui une *Introduction* à l'Histoire des Alliances et du gouvernement politique de la Suisse, Bâle, 1721, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été cause, en grande partie, des dissensions qui ont déchiré la Suisse pendant plusieurs années. Waldkirch mourut dans sa ville natale le 10 juin 1757.

* I. WALDSCHMIDT (Jean-Jacques), médecin, né à Rofdelheim le 13 janvier 1644, et mort le 12 août 1689, étudia dans les principales universités d'Allemagne, et prit le bonnet de docteur à Giessen. En 1674 il fut nommé professeur de médecine et de physique à Marpurg, et médecin de la cour de Hesse-Cassel. Waldschmidt embrassa des opinions particulières ; il voulut introduire le système de Descartes dans la médecine, se déclara contre la saignée, les purgatifs et les eaux minérales. Voici ses principaux ouvrages : I. *Fundamenta medicinæ*, Leyde, 1685, in-8°. II. *Decas Epistolarum de rebus philosophicis et medicis*, Francfort, 1689, in-4°. III. *Opera medico-practica*, ibid., 1695, in-4°.

* II. WALDSCHMIDT (Guillaume-Hulderin), fils du précédent, né en 1669 à Hanau, mort le 12 janvier 1731, voyagea dans presque toute l'Angleterre et la Hollande, et revint en Allemagne, où il fut nommé membre de l'académie impériale, et professeur de botanique et d'anatomie à Kiell. On a de lui, I. *De usu et abusu thée*, Kilonii, 1692, in-8°. II. *Epistola de rebus medicis et philosophicis*, ibidem, 1693, in-4°.

* WALDUNG (Wolfgang), professeur de physique au collége d'Altorf, né à Nuremberg en 1554, mourut le 18 octobre 1621. Quoiqu'il n'ait pas pris le bonnet de docteur, il a beaucoup écrit sur la médecine. Son meilleur ouvrage est *Lagographia, seu leporum in re medica utilitas*, Ambergæ, 1619, in-4°.

WALEF (Blaise-Henri DE CORTE, baron de), lieutenant-général au service d'Angleterre en 1714, et quelque temps après colonel des dragons en Hollande,

né probablement à Liège en 1652, comme il l'insinue dans un de ses ouvrages, et mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avoit de grandes dispositions pour la poésie, mais il manquoit d'un ami ou d'un maître rigide pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. Il voulut embrasser tous les genres de poésie, et ne réussit dans aucun : on trouve cependant dans ses ouvrages de très-beaux vers; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement est une satire contre sa femme, encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies*; l'éditeur de ce recueil en a élagué quantité de vers qui le déparoient. Le baron de Walef savoit presque toutes les langues vivantes; le latin, le grec ne lui étoient pas inconnus. Il avoit voyagé dans presque toute l'Europe. Ses ouvrages ont été imprimés à Liège en 1731, en 5 volumes in-8°; édition très-fautive. A ces 5 volumes il faut en ajouter deux autres in-8°, imprimés quelque temps auparavant: ces 2 vol. contiennent les poèmes des Titans et des Gémeaux. On a encore de lui un recueil de satires, imprimé séparément à Cologne, sous ce titre bizarre: *Catholicon de la Basse-Germanie*. M. de Villensague, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la vie de l'auteur, Liège, 1779, 1 vol. in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou WALLEMBOURG (les frères Adrien et Pierre de), naquirent à Rotterdam de parens catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Leur mérite les fit appeler à Cologne. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine, puis sacré évêque d'Andrinople pour être suffragant de Cologne. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville sous le titre d'évêque de Mysie. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut à Cologne le 11 septembre 1669, après avoir mis en ordre le premier volume de leur important ouvrage. Pierre en acheva l'édition, qui parut à Cologne en 1670, en 2 volumes in-folio. Il se disposoit à donner au public cinq autres *Traités* importans lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ses deux frères, également estimables par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugeroit capables de faire des études solides. « Les 2 volumes de leurs controverses sont dignes, dit Arnauld, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. » Cet ouvrage est peu commun, sur-tout avec la *Regula fidei* qui doit se trouver à la fin du second volume, et qui y manque quelquefois. On en a un excellent *Abrégé* fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne en 1682, in-12, et réimprimé en 1768.

* WALVES (Samuel), professeur de théologie au collège d'Ygle, prit ses degrés au même séminaire en 1767, et en 1782 fut ministre de Milford. Il mou-

rut en 1794. Deux ans avant sa mort il eut une attaque d'épilepsie qui l'avoit privé de toutes ses facultés mentales, mais jusque-là il avoit honoré sa chaire de théologie par des talens brillans, un style pur et énergique, une piété exemplaire, la gravité et la dignité de toute sa conduite. L'anecdote suivante fera connoître son esprit. Un avocat lui demandoit comment il se faisoit que beaucoup d'ecclésiastiques abandonnoient la chaire pour le barreau, tandis que peu d'avocats quittoient le barreau pour l'Eglise. Il répondit :

...... Facilis descensus Averni,
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras
Hoc opus, hic labor est.....

* II. WALES (Guillaume), fameux mathématicien, mort en 1799, fit le voyage autour du monde en qualité d'astronome avec le capitaine Cook. Il a donné en un volume in-4° un *Journal* des observations astronomiques qu'il a faites dans l'hémisphère méridional : en outre de cet ouvrage il a publié, I. *Remarques sur la narration du voyage de Cook, par M. Forster*. II. *Recherches sur la population de l'Angleterre et du pays de Galles*. III. Une édition des *Elémens de navigation, de Robertson*, avec des améliorations. IV. Il a communiqué au docteur Vincent une *Dissertation* sur les *Pleïades*.

WALIGFORD (Richard), abbé de Saint-Alban en Angleterre, florissoit l'an 1326. Quelques auteurs le croient l'inventeur des horloges à roues ; d'autres attribuent cette invention à Pacificus archi diacre de Vérone en l'an 840 ; mais ce n'est que depuis Walgford que cette ingénieuse machine commença à être généralement connue.

* I. WALKER (Clément), écrivain anglais, né à Cliffe au comté de Dorset, mort en 1651. Avant la guerre civile il avoit été nommé huissier de l'échiquier. Ayant été élu membre du parlement pour la ville de Wells, alors il se déclara si ouvertement contre Cromwell et contre tout le parti des indépendans, qu'il fut envoyé à la Tour, où il mourut. On a de lui, I. L'*Histoire des Indépendans*, in-4°, où l'on trouve beaucoup de renseignemens très-curieux. II. *La haute cour de Justice*, ou *La cour d'Assassinats de Cromwel*, in-4°; et d'autres *Ouvrages*.

* II. WALKER (Edouard), historien anglais, né au comté de Sommerset, mort en 1676, fut nommé en 1639 secrétaire au département de la guerre, et combattit dans l'armée royale à la bataille d'Edgehill. En 1643, après avoir été créé chevalier et roi d'armes, il reçut l'ordre de la jarretière. Après la restauration, Walker fut un des secrétaires du conseil privé. On a de lui, I. Des *Discours sur l'Histoire*, in-fol. II. *Ordre des cérémonies en usage à la célébration de la fête de saint George à Windsor*, 1674. III. *Conduite des Chevaliers de l'ordre de la Jarretière dans les guerres civiles, etc.*

* III. WALKER (Robert), peintre d'Olivier Cromwel, mort vers 1670. Walpole dit qu'un portrait du protecteur peint par cet artiste fut payé la somme de 500 liv. sterling par le grand-duc de Toscane.

* IV. WALKER (Guillaume), grammairien et théologien anglais, né en 1623, mort en 1684: Walker fut successivement maî-

tre des écoles de Lowth et de Grantham au comté de Lincoln, et l'un des maîtres d'Isaac Newton. Il a publié plusieurs *Livres* sur la grammaire, la logique et la rhétorique; mais son principal ouvrage est un *Traité des particules de la langue anglaise*, in-8°.

* V. WALKER (Obadiah), théologien anglais, né au comté d'York, mort en 1698, étoit principal au collége d'Oxford, sous le règne de Jacques II. Après avoir embrassé la religion catholique romaine, il publia entre autres ouvrages, contre les protestans, un *Livre virulent contre la personne de Luther*. Après la révolution on lui ôta sa place de principal. Il se retira à Londres chez le docteur Radcliffe, son ancien élève.

* VI. WALKER (George), célèbre théologien irlandais, se distingua par la défense vigoureuse de Lendonderry, en 1689, contre les forces de Jacques II, jusqu'à ce que la place fût secourue. Il fut tué à la bataille de Boyne.

* VII. WALKER (Jean), théologien anglais, né au Dévonshire, mort vers 1725, recteur du collége de Sainte-Marie de la ville d'Excester, a composé un livre très-célèbre en Angleterre, intitulé *Essai pour servir à l'Histoire des souffrances du clergé dans la grande rebellion*, in-fol., 1714. Cet ouvrage, qui eut une grande vogue lui, mérita l'honneur d'être reçu docteur de l'université d'Oxford.

* VIII. WALKER (Samuel) théologien anglais, né à Excester en 1714, mort en 1761, prit les ordres après avoir achevé ses études, accompagna, en qualité de précepteur, un jeune gentilhomme dans ses voyages. Il s'établit ensuite à Truro au pays de Cornouailles. On a de lui deux volumes de *Sermons sur le Catéchisme*, et deux volumes de *Morale pratique*.

* IX. WALKER (Guillaume), graveur de Salisbury, né en 1725. On a de lui, *Balthazar Gerbier et sa famille*, d'après Van Dyck; *Diane et Calisto*, d'après François Le Moine. Antoine WALKER, son neveu, nous a laissé *Marcus Curius refusant les dons des Samnites*, P. de Cartone, *l'Ange disparoissant devant Tobie*, d'après Rembrandt, etc.

* WALL (Martin), savant médecin anglais, né en 1708 à Powick, au comté de Worcester, mort à Bath en 1776, exerça la médecine à Worcester. Il est auteur de quelques *Traités de matières médicales*, et d'un ouvrage *sur les vertus médicinales des eaux de Bath*. Il avoit aussi du goût pour la peinture. Les frontispices des méditations d'Hervey sont d'après ses dessins.

WALLACE *ou* WALLEYS (Guillaume), seigneur écossais, d'une famille ancienne mais pauvre, étoit également distingué par son courage et par sa force gigantesque. Il s'en servit pour délivrer sa patrie de la tyrannie d'Edouard Ier, qui vouloit la tenir sous le joug. Il rassembla en 1298 les vagabonds, les fugitifs; et s'étant mis à la tête d'une petite armée, il défit 40 mille Anglais, commandés par le comte Warren Gressingha, trésorier et déprédateur de l'Ecosse, lequel fut tué dans cette action et écorché par les Ecossais, qui firent de sa peau des selles et des ceintures. Wallace, révéré comme le sauveur de

la nation, fut nommé régent du royaume pendant la captivité du roi Jean Balliol, qui avoit usurpé la couronne d'Ecosse par le secours d'Edouard Ier. Il pénétra hardiment en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, et revint chargé de gloire et de dépouilles. Edouard, qui étoit alors en Flandre, revint promptement en Angleterre, marcha contre les Ecossais à la tête d'une puissante armée, qui défit celle de Wallace. Le héros vaincu se retira avec les débris de ses troupes derrière les marais du nord, où il n'étoit pas possible de le poursuivre. La jalousie des seigneurs écossais fut une des principales causes de sa défaite. Wallace, indigné de leur ingratitude, se démit de la régence et vécut en simple particulier. Cependant l'amour de la liberté tenoit toujours les Ecossais en armes, et Edouard Ier lui attribuoit tous leurs projets. Il aposta des traîtres qui lui livrèrent Wallace en 1303. Il fut exécuté comme coupable de haute trahison, et les quatre quartiers de son corps furent exposés dans quatre des principales villes d'Angleterre.

WALLAFRID - STRABON, bénédictin du 9e siècle, élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline d'Hincmar, devint abbé de Richenoue dans le diocèse de Constance. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont, I. *De officiis divinis, seu de exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum.* On le trouve dans la Bibliothèque des Pères et autres recueils. II. *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimés séparément en 1640, in-4°. Ce recueil comprend, 1° un long *poëme* à la louange du martyr saint Mammès; 2° un autre poëme de neuf cents vers, intitulé *la Vision :* l'auteur le composa à l'âge de 18 ans, et il y attaque souvent la mémoire de Charlemagne; 3° douze *hymnes* en l'honneur des apôtres : Basnage a eu tort de les attribuer à Fortunat; 4° enfin, un poëme qui a pour titre : *Hortulus, ou le petit Jardin.* C'est le chef-d'œuvre du poëte. Il y traite de la culture des plantes et des fleurs. De l'élégance, des images gracieuses distinguent cet opuscule qui mériteroit d'être plus connu. III. *Glossa ordinaria in sacram Scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connoître l'ancienne discipline de l'Eglise. On lui doit encore une *Histoire* du monastère de Fulde, un *Commentaire* des psaumes que Bernard Pez a recueillis dans son 4e tome; un *Sermon* sur le renversement de Jérusalem, et les *Vies* de saint Gal et de saint Othmar, qui font partie du recueil de Goldast. Il mourut vers l'an 849, à Paris, où Louis, roi de Germanie, l'avoit envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Charles-le-Chauve.

* WALLENBOURG (Jacob de), conseiller près la chancellerie intime aulique et d'état, né à Vienne le 10 septembre 1763, après avoir été élevé à l'institut de l'académie orientale, fut envoyé à l'âge de 19 ans à Constantinople comme élève-interprète, et remplit cette fonction pendant plus de vingt ans, tant dans la capitale même que dans différens voyages et missions; pendant la guerre de Turquie, dans le camp et sous les yeux de Joseph II, et enfin au congrès de Szistowe. A la connoissance des principales

langues vivantes et des meilleurs modèles, il joignit celle des langues grecque et latine, plusieurs idiomes esclavons; le turc, l'arabe et sur-tout le persan lui étoient familiers. Il fut l'un des plus zélés coopérateurs du célèbre *Dictionnaire de Mennenski*. En 1804 il résolut de traduire en français le fameux poème épi-didactique persan de Ferdussi, intitulé *Schahname* (ce qui signifie *le livre royal*), en y joignant des *notes* historiques, géographiques, des *recherches* sur l'antiquité, et des *gravures* expliquant le texte. Ce poème chante les exploits et les différens traits de la vie des anciens rois de Perse, et transmet les plus importantes traditions. Ferdussi mit trente ans à le composer; il le fit pour Mahmud-ben-Sebuktegin, fondateur de la dynastie Gaznécoidich : il s'y trouve cent vingt mille vers et soixante mille *beits* (distiques). Wallenbourg n'épargna ni peines, ni temps, ni frais pour terminer cette entreprise aussi bien qu'il étoit possible. Les caractères persans qui furent fabriqués sous ses yeux réussirent tellement, qu'il étoit impossible à l'œil le plus exercé de distinguer l'impression de l'écriture persane la plus nette et la plus belle. Sa mort, arrivée le 28 juin 1806 à Vienne, interrompit cette grande entreprise.

† I. WALLER (Edmond), né en 1605 à Coleshill, province de Hereferd, d'une famille riche qui lui laissa 60,000 livres de rente, fut élevé à Cambridge, et fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour les bons écrivains d'Athènes et de Rome. Les talens que la nature lui avoit donnés pour la poésie l'ayant fait connoître à la cour, Charles Ier lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, et entra en 1643 dans le dessein de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une forte amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où, dans le sein des Muses et loin des orages, il coula des jours heureux pendant plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, et en fut très-bien accueilli. Charles II ne lui marqua pas moins de considération. Saint-Evremont, la duchesse de Mazarin, et ce que la cour avoit alors de plus poli et de plus ingénieux, se firent un plaisir d'être liés avec lui. Cet Anacréon de l'Angleterre mourut en 1687. S'il avoit des sentimens d'honneur, il n'avoit pas l'ame forte; dans le parlement, il s'embarrassoit fort peu du tour que prenoient les affaires, pourvu qu'elles lui donnassent l'occasion de dire de jolies choses; il changeoit de façon de penser selon les temps et les circonstances. Il est peu de poètes qui aient autant flatté leurs souverains. Ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de princes différens. Dans ses Ouvrages, Jacques Ier est le plus grand des rois; Charles Ier son fils lui succède à peine qu'il l'efface; Cromwel est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II est-il rétabli sur le trône? il éclipse le protecteur, et est lui-même éclipsé par Jacques II son frère. Waller avoit fait un éloge funèbre de Cromwel, qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II, qu'il avoit loué dans une pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avoit mieux fait pour Cromwel. Waller répondit :

« Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. » Quelquefois cependant il disoit librement son sentiment à Jacques II. Ayant appelé devant ce prince *Élisabeth la plus illustre reine du monde*, le roi lui dit : « Je suis surpris que vous pensiez ainsi ; j'avoue pourtant qu'elle avoit de bons conseillers. » — Mais Sire, répondit Waller, «Votre Majesté a-t-elle jamais connu un fou qui ait choisi des conseillers sages. » Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie qui fut très-longue, un *Poëme sur l'Amour divin*, en six chants ; et quelques autres *Poésies* pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchoit l'athéisme : « Milord, lui dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que vous, et je crois avoir entendu plus d'argumens en faveur de l'athéisme que vous ; mais j'ai vécu assez long-temps pour reconnoître qu'ils ne signifient rien, et j'espère qu'il en arrivera autant à votre grandeur. » Il n'a écrit qu'en anglais, il eut à peu près à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris ; et il la méritoit mieux. Ses ouvrages galans respirent les graces, mais la négligence les fait languir, et souvent des pensées fausses les défigurent. On avoue cependant que c'est le premier des poètes anglais qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, et la raison dans le choix des idées. Il laissa quatre garçons et trois filles. Ses *poésies*, ses *discours* et ses *lettres*, ont été recueillis avec des notes de Fanton en 1730, in-4°.

† WALLERIUS (Joan. Got.), célèbre minéralogiste suédois, fut professeur de chimie à Upsal. Il a publié, I. *Systema mineralogicum*. Holmiæ, 1772-75, 2 vol. in-8°. Ce système diffère un peu de celui que l'auteur avoit publié en 1747, et que le baron d'Holbach a traduit sur la version allemande, Paris, 1753, 2 vol. in-8°, fig. II. *Elementa metallurgiæ, speciatim chimicæ*, Holmiæ, 1768, in-8°, fig. III. *Disputationum academicarum fasciculi*, Holmiæ, 1780 et 1781, 2 vol. in-8°. IV. *Brevis introductio in historiam litterariam mineralogicam*, Holmiæ 1779, in-8°. Tous ces ouvrages sont fort estimés et ont valu à leur auteur la faveur d'être nommé chevalier de l'ordre de Vasa. Wallerius est mort en 1785, dans un âge très-avancé.

* I. WALLES (Uke), sectaire anabaptiste, Frison de naissance, dont les partisans ont été nommés d'après lui *Ukewallistes*, entreprit en 1637, de concert avec un nommé Jean Leus, de répandre une opinion singulière touchant le salut de Judas et des autres meurtriers de Jésus-Christ.

* I. WALLEY (Thomas), moraliste du 13ᵉ siècle, auteur d'un traité, intitulé *La nature des brutes moralisée*.

* II. WALLEY (Thomas), ministre de Barnstable (Massachusetts), fut expulsé d'une paroisse de Londres par l'acte d'uniformité en 1662 ; l'année suivante il alla chercher en Amérique un abri contre l'oppression ecclésiastique, et s'établit à Barnstable. L'Église de cette ville étoit en proie aux disputes théologiques ; il avoit été réservé au religieux Walley d'y rétablir l'ordre et l'harmonie. Il mourut en 1679, âgé

de 61 ans. Cet ecclésiastique se distingua par une science profonde. Il puisoit dans la Vie de Jésus-Christ le sujet de presque tous ses sermons, et il paroît qu'un esprit de tolérance, bien rare dans le siècle où il vivoit, étoit le principe de tous ses sentimens. Dans une occasion publique il déclara qu'il ne convenoit pas à ceux qui faisoient profession d'adorer Jésus-Christ, de tourmenter ceux qui différoient en quelque chose de la croyance générale du peuple de Dieu ; et que ceux qui devoient un jour vivre ensemble dans le ciel devoient s'efforcer de vivre paisiblement ensemble sur la terre. On a de lui un *Sermon* plein d'onction prêché en 1669 à la colonie de Plymouth.

* III. WALLEY (Jean), juge de la cour supérieure de Massachusetts et membre du conseil, mort à Boston en 1712, dans la 69ᵉ année de son âge. En 1690 il accompagna Guillaume Phips dans la malheureuse expédition contre le Canada. On lui confia le commandement des troupes de terre. Il fut un des principaux fondateurs de la ville et de l'église de Bristol. Walley s'acquitta avec autant d'habileté que de fidélité des grandes entreprises qui lui furent confiées. Il sut unir à la sagesse dans les conseils et à l'impartialité dans la justice le courage, la candeur et toutes les vertus. Sa foi fut justifiée par son intégrité et sa charité. On conserve à Hutchinson un *Journal* intéressant, qu'il a composé de l'expédition du Canada.

WALLEYS. *V.* WALLACE.

† WALLIS (Jean), né en 1616 à Ashford dans la province de Kent, fut ministre de l'église Saint Martin à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura en 1649 la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup. Il résolut les problèmes proposés par Pascal sur la cycloïde ; et s'il n'eut pas les 40 pistoles que ce célèbre mathématicien avoit promises à celui qui les résoudroit, ce fut parce qu'il ne s'assujettit pas dans l'envoi de sa solution aux conditions prescrites. On lui doit plusieurs découvertes : il détermina la vitesse que reçoivent les corps par le choc, ainsi que le centre d'oscillation ; il donna une méthode d'approximation, et passant à des connoissances encore plus relatives à l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds et muets. Wallis s'appliqua aussi à l'art de déchiffrer les lettres écrites en chiffres, pour lequel il avoit un talent particulier. L'électeur de Brandebourg, auquel il avoit été utile dans cet art, lui envoya par reconnoissance, en 1693, une chaîne d'or, avec une médaille. Cet illustre mathématicien mourut à Oxford le 28 octobre 1703. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Joan. Wallis opera mathematica* ; et *Opera quædam miscellanea*, Oxonii, 1695-1699, 2 vol. in-folio. Les principaux sont, I. *Arithmetica*. II. *De Sectionibus conicis*. III. *Arithmetica Infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. IV. Plusieurs *Traités de Théologie*, qui sont aujourd'hui entièrement oubliés. V. Des éditions d'*Archimède*, de l'*Harmonie* de Ptolomée, du *Traité* de

la distance du soleil et de la lune ; par Aristarque de Samos ; des *Commentaires* de Porphyre sur l'harmonie, etc. VI. Une *Grammaire anglaise*. VII. Divers *Ecrits* contre Hobbes. Ce savant embrassa trop d'objets, et n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à Courtrai en 1599, mort vers l'an 1680, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style élégant et pur, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages en un volume in-12. Il a composé des *pièces héroïques*, des *paraphrases* en vers hexamètres sur Horace, des *élégies*, des *odes*, etc.

* WALLOT (N.), natif du Palatinat, cultiva l'astronomie en France. Il fit le voyage d'Amérique en 1768 avec Cassini, pour l'observation des longitudes et l'épreuve des montres marines. La relation a paru en 1770. On rencontre quelques *Mémoires* de ce savant dans les volumes de l'académie de Manheim. Il observoit depuis quelques années le solstice d'été à la méridienne de Saint-Sulpice, et il préparoit un mémoire sur la diminution de l'obliquité de l'écliptique qui en résulte, quand la tyrannie de Robespierre l'enveloppa dans ses proscriptions. Il périt une de ses dernières victimes, le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794.)

† I. WALPOLE (Robert), connu sous le nom de comte d'ORFORD et pair de la Grande-Bretagne, ministre principal d'Angleterre sous les rois George Ier et George II, étoit né à Houghton en Norfolck en 1674. Ses plus grands ennemis convenoient que jamais ministre n'avoit mieux remué ces grandes compagnies de commerce qui font la base du crédit des Anglais, ni mieux ménagé les parlémens ; mais ses plus grands amis étoient forcés d'avouer que personne avant lui ne s'étoit plus servi de l'argent de la nation pour gouverner le parlement. Il ne s'en cachoit pas, et on lui a entendu dire : « Il y a une drogue avec laquelle on adoucit toutes les mauvaises humeurs ; elle ne se vend ici que dans ma boutique. » Ces paroles, qui ne sont ni d'un esprit ni d'un style élevés, exprimoient son caractère. Il se servit souvent de petites ruses qui ne laissèrent pas d'avoir leur effet. Dans un moment où il s'agissoit de faire passer un bill important, il s'avisa du stratagême suivant pour engager les évêques à lui être favorables. Il va trouver l'archevêque de Cantorbery et le prie de feindre une maladie sérieuse. Le prélat se prête à cette idée. Le bruit de sa mort prochaine et inévitable se répand. Les yeux de tous les évêques se fixent sur le riche siége qui va être vacant : c'est à qui fera mieux sa cour pour l'obtenir. Le bill passe à la pluralité des voix. L'archevêque ressuscite, et le rusé Walpole rit de ses dupes. Ce ministre éprouva néanmoins que, dans les temps même les plus corrompus, il est des ames fortes qui, au milieu d'une ville riche, savent résister à la tentation perpétuelle des superfluités. La cour avoit intérêt d'attirer dans son parti un seigneur anglais, distingué par ses vertus et ses lumières. Walpole alla le trouver : « Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous,

et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. — Milord, lui répliqua le seigneur anglais, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait d'un reste de gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers le ministre : « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à vous faire. » La guerre n'avoit jamais été du goût de ce ministre ; il avoit toujours pensé qu'elle seroit l'écueil de sa fortune. « Je réponds, disoit-il, de gouverner un parlement en temps de paix ; je n'en réponds pas en temps de guerre. Le cardinal de Fleury avoit souvent profité de cette crainte, et conservé la supériorité dans les négociations : c'étoit ce que le parti ennemi de Robert Walpole lui reprochoit. On ne cessoit encore de se plaindre des délais qu'il avoit mis à déclarer la guerre à l'Espagne. Le ministre Walpole, qui s'étoit soutenu vingt ans contre tant d'ennemis, vit qu'il étoit temps de céder. Le roi le fit pair de la Grande-Bretagne sous le nom de comte d'Orford, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres, dépensés pendant dix ans pour le service secret, parmi lesquels on comptoit 1200 mille francs donnés aux écrivains des gazettes, ou à ceux qui avoient employé leur plume en faveur du ministre. Le roi, outragé par cette accusation, l'éluda en prolongeant le parlement, c'est-à-dire en suspendant ses séances. Walpole, à l'abri de l'orage, passa ses derniers jours dans une retraite honorable, et mourut au mois de mars 1745, emportant les regrets de ses amis. Ce ministre gouverna pendant vingt ans l'Angleterre avec un pouvoir très-absolu, mais dont il usa avec modération. Il connut mieux que personne le grand art de diviser et de corrompre. On disoit un jour devant lui que toutes les voix du parlement étoient vénales : « Je le sais bien, répondit-il, j'en ai même le tarif. » On a publié depuis peu l'*Histoire* de son ministère. On connoîtroit mal le caractère de Walpole, si on ne le jugeoit que par cette histoire. On trouve dans les essais de Hume un portrait de ce ministre, plein d'impartialité et de finesse. *Voy.* les articles de BENOIT XIV, GEORGE *et* NEUHOFF. nº VIII Coxe a publié à Londres, en 1802, les *Mémoires* de Walpole, recueillis de sa correspondance et d'un grand nombre d'autres matériaux, formant 160 porte-feuilles in-folio, 1 vol in-4°, orné de portraits. La période de temps auquel se rapportent ces mémoires est de 1678 à 1757.

* II. WALPOLE (Horace), comte d'Orford, troisième et le plus jeune des fils du précédent, mort en 1797. Walpole fut nommé en 1738 inspecteur des exportations et importations ; mais il quitta cette place pour celle d'huissier de l'échiquier, l'année suivante. Il voyagea avec le poète Gray ; mais ils se quittèrent en Italie, où une querelle rompit l'intelligence entre ces deux amis. En 1741 Walpole fut élu au parlement; mais il n'y prononça jamais qu'un discours : ce fut en 1742 pour la défense de son père,

En 1761 il se retira du parlement, et se consacra à des travaux littéraires dans sa terre de Strawberry-Hill, au comté de Middlesex. Il y avoit une presse d'imprimerie d'où sont sorties plusieurs jolies éditions d'ouvrages de sa composition et de quelques autres auteurs. En 1791 son neveu le comte D'ORFORD étant mort sans enfans mâles, ce titre lui échut par succession, et il s'éteignit totalement à sa mort en 1797. Quoique sa carrière politique fût totalement terminée en 1761, il ne laissa pas de donner encore, avec beaucoup de liberté, son opinion sur les affaires. Il étoit sur-tout très opposé aux exagérations démocratiques, ainsi qu'il l'a manifesté lors de la révolution de France. Les fruits de son loisir furent des ouvrages assez importans, que le public n'a pas vus sans intérêt, et quelques *Opuscules* en vers. Les principaux sont, I. *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres.* II. *Doutes historiques concernant Richard III d'Angleterre*, sur les crimes qui lui sont imputés. Une traduction française de cette apologie, publiée en 1800, avoit pour auteur Louis XVI. III. *Anecdotes relatives à la peinture.* IV. *Le château d'Otrante*, roman. V. *Essai sur le jardinage moderne.* VI. *La Mère mystérieuse*, tragédie. On a fait de tous ses ouvrages une magnifique édition, 5 vol. in-4°.

* WALSER (Gabriel), né dans le canton d'Appenzell en Suisse au commencement du dix huitième siècle, fut ministre à Berneck dans le Rheintal. On a de lui en allemand une *Chronique* du canton d'Appenzell, dans laquelle on trouve une partialité souvent ridicule contre les catholiques. Il a aussi donné des cartes géographiques de la Suisse, gravées à Ausbourg, qui sont en général peu correctes.

WALSH (Guillaume), poète anglais, né en 1659, mort en 1708, apprit au célèbre Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air libre et négligé qui donne à sa poésie une grace et une douceur singulières. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel dans ses notes sur le poème de l'*Essai sur la critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, traduites en français par M. l'abbé Yart dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12; et un Dialogue ingénieux et philosophique, intitulé *l'Hôpital des fous*, traduit également en français, 1764, in-8°. On a une édition de ses *Œuvres*, 1749, in-12, petit format.

I. WALSINGHAM (Jean), théologien anglais, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *de la Puissance ecclésiastique* contre Ockham. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

II. WALSINGHAM (Thomas), bénédictin anglais du monastère de St.-Alban vers 1440, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres *ouvrages* historiques, dans lesquels on voit qu'il avoit recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le Recueil des historiens anglais de Savill, et séparément, Londres, 1574, in-folio.

III. WALSINGHAM (Fran-

çois), d'une ancienne famille d'Angleterre, ajouta aux connoissances qu'on puise dans les colléges, celles qu'on acquiert par les voyages. La reine Elizabeth l'envoya deux fois en France en qualité d'ambassadeur. Il eut la douleur d'être témoin dans son premier voyage du massacre de la Saint-Barthélemi, et faillit lui-même de s'y trouver enveloppé. Il s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. Walsingham contribua beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il l'avertit de l'entreprise des Espagnols deux ans avant qu'elle éclatât. Il trouva moyen de tirer du cabinet du pape la copie de la lettre par laquelle Philippe II roi d'Espagne lui confioit le secret de ce fameux dessein. C'étoit en un mot, dit un auteur, le cardinal de Richelieu de la reine Elisabeth. Il entretint jusqu'à cinquante-trois agens et dix-huit espions dans les cours étrangères; il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Mais, avec de si grandes qualités, il étoit opposé aux catholiques et jeta en Angleterre les fondemens du gouvernement protestant. Il eut aussi beaucoup de part aux guerres des Pays-Bas, et fit par ce moyen une grande diversion des forces des Espagnols. Ses services ne purent empêcher sa disgrace, et il fut obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut en 1590, il étoit réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit en français sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, 4 vol. in-12, à Amsterdam, en 1625. La traducteur Boulesteis de la Contie en fait un grand éloge, et les place avec raison à côté des *Lettres* du cardinal d'Ossat. On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou le *Secret des cours*, Lyon, 1695, in-12. Ce *Secret des cours* n'en est plus un aujourd'hui; et son livre est du très-grand nombre de ceux que le temps a rendus inutiles.

† WALSTEIN (Albert), baron de Bohême, duc de Friedland, naquit à Prague en 1583, d'une famille protestante, noble. Son aversion pour l'étude le fit placer en qualité de page chez le marquis de Burgaw, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il prit du goût pour l'étude, et s'appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc Ferdinand qui le fit colonel des milices de Poméranie. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 3000 hommes, à condition qu'il la commanderoit. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le marquis d'Urlach, conquit l'archevêché de Brême, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et chassa de la Poméranie le roi de Danemarck auquel il ne laissa que Glukstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dé-

pouille du duc de Meckelbourg qui s'étoit révolté. Le premier soin de Walstein fut de faire rentrer dans ses états les biens ecclésiastiques enlevés par les protestans, qui, redoutant son courage, appelèrent à leur secours Gustave-Adolphe, roi de Suède. Cette démarche intimida tellement l'empereur, qu'il accorda la déposition de Walstein, et n'opposa à Gustave que le seul Tilly. Ce général ayant été battu par les Suédois à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit, et lui enleva presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Les Suédois remportèrent une victoire complète, et Valstein fut obligé de se retirer en Bohême. Las de combattre pour un empereur qui étoit toujours en défiance de ses généraux, il conçut le projet de se rendre indépendant. On prétend qu'il négocioit à la fois avec les princes protestans, avec la Suède et la France; mais ces intrigues dont on l'accusa ne furent jamais manifestes. La conspiration de Walstein est au rang des histoires reçues, et on ignore absolument quelle étoit cette conspiration. Son véritable crime étoit d'attacher son armée à sa personne, et de vouloir s'en rendre le maître absolu: le temps et les occasions eussent fait le reste. L'empereur, qui craignoit l'exécution de ses desseins, le déclara déchu de tout son pouvoir, et donna le commandement à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter à Pilsen le serment de fidélité par les officiers de ses troupes le 12 janvier 1634. Ce serment consistoit à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune. Une telle démarche devoit alarmer le conseil de Vienne. Walstein avoit contre lui dans cette cour le parti de l'Espagne et le parti bavarois. Ferdinand prend la résolution de faire assassiner ce général et ses principaux amis. On charge de ce meurtre Butler, Irlandais, à qui Walstein avoit donné un régiment de dragons; un Ecossais nommé Lessley qui étoit le capitaine de ses gardes; et un autre Ecossais nommé Gordon. Ces trois étrangers, ayant reçu leur commission dans Egra où Walstein étoit alors, font égorger d'abord dans un souper quatre officiers qui étoient les principaux amis du duc; et à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise, et comme la hauteur de l'étage où il étoit ne lui avoit pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane le 15 février 1634, à l'âge de 50 ans. Ce meurtre d'un héros, le seul homme qui pût rétablir les armes et le trône de Ferdinand, ne fit qu'aigrir davantage les esprits en Bohême et en Silésie. Les Bohémiens contenus par une armée ne se révoltèrent pas; mais les Silésiens s'unirent aux Suédois. « Walstein, a-t-on dit, avoit l'esprit grand et hardi, le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux que régulier. Naturellement sobre, il ne dormoit presque jamais et bravoit également le chaud, le froid et la faim. Ennemi des conversations, il parloit peu, pensoit beaucoup et régloit seul les affaires. Vaillant et judicieux à la guerre, fécond dans ses ressources, sévère

à punir les soldats, prodigue à les récompenser, ferme dans le malheur, honnête et poli dans le besoin; d'ailleurs orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, jaloux de la gloire d'autrui, idolâtre de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, terrible dans sa colère, ami de la magnificence et de l'ostentation, extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, méprisant la religion et la respectant en public, adroit à cacher ses trames, habile à les conduire; Walstein réunissoit au suprême degré l'ame profonde et réfléchie d'un politique dangereux, l'esprit et le cœur d'un traître, la prudence et le courage d'un guerrier, et toute la souplesse d'un conjurateur. » (Hist. d'Allemagne, tome 6, p. 389 et 390.) Nous rapportons ce portrait, sans en adopter toutes les couleurs, dont quelques-unes ont été fournies par des historiens favorables à la maison d'Autriche. Walstein épousa la fille du comte de Harach, ministre et favori de Ferdinand. Herchenhahn a écrit en langue allemande l'histoire de Walstein, sur laquelle il est également bon de consulter Schiller dans son Histoire de la guerre de trente ans. Ce même historien-poète a fait de Walstein le héros de trois drames tragiques, le premier intitulé : *le Camp de Walstein ;* le second, *les Piccolomini ;* le troisième, *la Mort de Walstein.* M. Benjamin Constant a fondu ces trois pièces en une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée Walstein, qu'il a fait imprimer en 1809. *Voyez* SARASIN n° I, qui a publié l'*Histoire de la Conspiration de Walstein.*

* I. WALTER *ou* WOUTERS, Hollandais, surnommé par Trithème le *Lollard*, étoit un des principaux docteurs de cette secte de mystiques qui s'appeloient *les frères de l'esprit libre.* Elle le compte au nombre de ses martyrs. Il fut brûlé à Cologne dans le 14e siècle. Trithème l'appelle aussi *chef des fratricelles.*

* II. WALTER (Néhémie), ministre de Roxbury, né en Irlande en 1663. Son père l'amena en Amérique en 1680. Il prit ses degrés en 1684, au collége d'Harvard, et peu après il passa dans la Nouvelle-Ecosse, où il se mit dans une maison française pour étudier cette langue, qu'il apprit assez bien pour être en état, dans les dernières années de sa vie, de prêcher à Boston en l'absence du pasteur d'une congrégation de protestans français. A son retour de la Nouvelle-Ecosse il continua ses études à Cambridge, où il obtint une bourse, et approfondit toutes les sciences. En 1688 il prit les ordres, et fut nommé adjoint de M. Eliot, ministre de Roxbury, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. Après avoir rempli cette place pendant plus de soixante ans, Walter mourut en 1750, dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Son ministère et celui de son prédécesseur occupent un espace de près de cent vingt ans. Ses sermons étoient remarquables par le pathétique et les traits d'éloquence. Ils se distinguoient généralement par la clarté et la simplicité. Son caractère ne fut pas moins digne d'éloge que ses talens. Il étoit humble, modeste, ennemi de la dispute, mais ferme et courageux dans la défense de ses principes. M. Whitefield, qui l'a connu en 1740, l'appelle *le bon vieux puritain.* Walter a publié un *Discours sur les pensées*

vaines; *le grand intérêt de l'homme; les Miracles de Jésus-Christ*, 1713; un *Sermon sur la fidélité dans le ministère*, 1728; *Avis à ceux qui écoutent sans fruit*, 1754; un volume de *Discours sur le 55e chapitre d'Isaïe*, ouvrage posthume, avec une préface par MM. Prince et Foxcroft.

* III. WALTER (Thomas), ministre de Roxbury, fils du précédent, prit ses degrés en 1713. En 1718, il fut adjoint à son père, mais il mourut en 1725. Thomas fut un des savans les plus distingués de son temps. Il avoit des connoissances profondes et étendues: et savoit singulièrement se rendre maître de ses pensées et de sa langue. Sa mémoire étoit si facile et si sûre, qu'il s'appropria pour ainsi dire toute l'érudition de son oncle, le docteur Cotton Mather. Il acquit, dans ses fréquentes conversations avec lui, plus que tout autre n'auroit gagné par les études les plus suivies. Walter fut sur-tout le défenseur de la doctrine de la grace. Dans les derniers instans de sa vie le souvenir des folies de sa jeunesse lui causa de vives inquiétudes pour son salut. Mais, à la fin, il en triompha, et on l'entendit s'écrier: « Eh bien! je serai dans le ciel un exemple glorieux de la clémence divine. » Il a publié un *Sermon*, 1722; l'*Ecriture, seule règle de la foi et de la pratique*, 1723; et deux autres *Discours*.

* IV. WALTER (Jean), théologien français de l'Église d'Angleterre, mort en 1797, fut recteur de Llandochau au Glamorgan. On a de lui un excellent *Dictionnaire anglais-gallois*, 1 vol. in-4°, 1794. Cet auteur a donné encore une *Dissertation sur la langue galloise*, et quelques *Sermons*.

* V. WALTER (Thomas), né en Angleterre, se distingua par son goût pour la botanique. Il vint s'établir dans la Caroline méridionale, où il cultiva une plantation à quelques milles de Charleston. Il est mort vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage estimé, intitulé *La Flore de la Caroline*, 1788.

I. WALTHER (N...), célèbre mathématicien qui florissoit au commencement du 16e siècle: il passe pour l'auteur de la découverte de la *Réfraction astronomique*; et cette découverte lui a mérité un rang parmi ceux qui ont cultivé les sciences exactes. C'étoit un riche citoyen de Nuremberg, qui n'étoit qu'amateur, mais qui devint astronome par l'exemple de Regio-Montan. Il fut touché de son zèle et de son ardeur pour les progrès des connoissances humaines. Il le seconda dans ses observations astronomiques; et lorsqu'il partit pour Rome, il continua d'observer pendant plus de 30 ans. Les instrumens dont il se servoit étoient fort beaux, et il faisoit usage, pour mesurer le temps, d'une espèce d'horloge qui marquoit sur-tout l'heure de midi très-exactement. Ses soins et son assiduité au travail lui valurent une découverte; ce fut la réfraction de la lumière et des astres à travers l'atmosphère. Deux mathématiciens avoient déjà écrit sur cet écart de la lumière; mais Walther ne connoissoit point ces Ecrits. On ne sait à quel âge mourut cet homme de mérite. Ce n'étoit point un mathématicien du premier ordre, mais personne n'a peut-être eu autant de zèle que lui pour l'astrono-

mie. Après la mort de Regio-Montan il acheta tous ses papiers et ses instrumens. On s'attendoit qu'il publieroit les Ecrits de cet illustre mathématicien ; mais il en étoit si jaloux qu'il ne vouloit les faire voir à personne, et ce ne fut qu'après sa mort que ces Ecrits furent imprimés.

II. WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1596, fut professeur à Helmstadt et prédicateur de la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour pour remplir la place de surintendant général et de premier prédicateur. Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : I. *Harmonia Biblica*, réimprimée pour la septième fois en 1654, Nuremberg, in-4°. II. *Officina Biblica*, 1668, in-4°. Il y a traité de l'Ecriture-sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. III. *Mosaica Postilla*. IV. *Miscellanea Theologica*. V. *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*. VI. *Exercitationes Biblicæ*, 1638, in-4°. Il a voulu, dans cet ouvrage aplanir les principales difficultés que font naître les livres saints; il prodigue souvent mal-à-propos l'érudition.

III. WALTHER (Michel), fils du précédent, né le 3 mars 1638, docteur en théologie à Wittemberg, et professeur de mathématiques et de théologie, a composé plusieurs *Ouvrages* sur les matières qu'il professoit.

IV. WALTHER (George-Christophe), directeur de la chancellerie de Rosemberg, sa patrie, né en 1601, mourut en 1656, après avoir publié une *Méthode* latine pour apprendre le droit, et d'autres *ouvrages* peu connus.

V. WALTHER (Christophe-Théodose), né à Schildeberg en 1699; fut envoyé en qualité de missionnaire dans le Tranguebar vers l'an 1720. Il en revint en 1740. On a de lui *Doctrina temporum Indica* dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Petropoli, 1738, in-4°. Il fit imprimer à Tranguebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Il mourut à Dresde en 1741.

VI. WALTHER (Augustin-Frédéric), médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsick l'an 1723, et mourut après l'an 1735. On a de lui, I. *De Linguâ humanâ*, Leipsick, 1724, in-4°. Il y donne une description fort ample et très-exacte des glandes salivaires. II. *De Articulis, Ligamentis et Musculis*, 1728, in-4°; estimé. III. *Description de son Jardin botanique*, avec figures, 1735, in-8°. IV. Grand nombre de *Dissertations académiques* intéressantes, mais d'un style obscur et embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis WALTHER, qui a publié *Thesaurus Medico-Chirurgicarum observationum*, Leipsick, 1715, in-8°; ouvrage dont Haller faisait de peu cas.

WALTHER. *Voy.* SLUSE, n° I.

* I. WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, exerça à Londres la profession de commerçant, qu'il abandonna sans avoir atteint une fortune même aisée, pour se livrer à son goût pour la pêche à la ligne. Il y avoit acquis une expérience et une habileté qui le rendirent célèbre ; il ne se borna pas à se livrer à cet art paisible, il en donna des leçons aux autres et fut le premier qui

le réduisit en principes. Il publia son *parfait Pêcheur à la ligne*, ou *la Récréation de l'homme contemplatif*, en 1653, 1 vol. in-12, avec des figures. Il en parut successivement, et de son vivant, cinq éditions, dont la dernière, datée de 1676, fut augmentée d'une seconde partie par Cotton. Walton a publié quelques autres *ouvrages* d'un foible intérêt; il mourut à Winchester en 1683.

II. WALTON (Briand), évêque de Chester en Angleterre, prélat aussi savant que modéré, né à Cleveland en Yorck-shire en 1600, mort en 1661, s'est immortalisé par l'édition de la Bible en neuf langues, connue sous le nom de *Polyglotte* d'Angleterre. L'édition en fut commencée en 1653, et terminée en cinq ans, c'est-à-dire en 1657, six vol. in-folio. Quoique plusieurs autres savans y aient travaillé avec lui, on ne laisse pas de lui attribuer ce grand ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étoient déjà dans la grande Bible de Le Jay, il y a 1° La Vulgate, corrigée par le pape Clément VII; 2° le texte grec des Septante, tel qu'il fut imprimé à Rome par ordre de Sixte V; 3° l'ancienne Vulgate, extraite des écrits des pères par Flaminius Nobilius; 4° des Dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomènes* de Walton. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une Traduction libre et abrégée, in-8°; elle fourmille de fautes. Ces préliminaires sont plutôt l'ouvrage de Pearson et de quelques autres Anglais que ceux de Walton. Dans le choix qu'on a fait des écrivains qu'on cite, on ne suit point le sentiment des théologiens protestans. Les auteurs donnent cependant trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture, et trop peu à d'autres. On a joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon Heptaglotton* de Castel, 1686, 2 vol. in-folio. On a encore de Walton, *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, 1655, in-8°.

WAMBA. *Voy.* BAMBA.

WAMÈLE (Jean), jurisconsulte de Liége, où il naquit en 1524, enseigna le droit à Louvain avec réputation. Il mourut en 1590. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui des *Remarques* curieuses et intéressantes sur divers titres de l'un et de l'autre droit.

† WANBROUCK *ou plutôt* WAESBRUCK (le chevalier Jean), poète comique anglais, né au comté de Chefs, mourut vers 1726. Il y a beaucoup de plaisanteries et de saillies dans ses *Comédies*, qui sont au nombre de 11; mais il y a peu de ces traits fins et délicats qui font, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sourire l'esprit en le surprenant agréablement. Celle intitulée *la Rechute* ou *la Vertu en danger* fut représentée en 1697, et eut beaucoup de succès. Ce poète fit en France un voyage, et se fit mettre à la Bastille. On n'a jamais su le sujet de sa disgrace. Wanbrouck se mêloit aussi d'architecture; mais il bâtissoit avec autant de grossièreté qu'il écrivoit avec élégance. Le château de Blenheim, qu'il a bâti en mémoire

de la fameuse bataille d'Hochstet, qui appartient au duc de Marlborong, ne fait point honneur à son goût. Si les appartemens étoient, a-t-on dit, aussi larges que les murailles sont épaisses, alors ce château seroit commode. Il a encore construit le château de Claremont dans le comté de Surrey, et l'ancien opéra à Hay-Market. Wambrouck a été inspecteur de l'hôpital de Greenwich et des jardins royaux, puis roi d'armes; mais il ne garda pas cette dernière place. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées à Londres, 1730, 2 vol. in-12.

* WANDALINO (Jean), né à Wibourg en 1624, parcourut presque toutes les universités protestantes d'Allemagne et de Hollande, et devint professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague. On le nomma évêque de l'île de Sélande en 1675. On a de lui beaucoup de *Dissertations* historiques et chronologiques sur l'Écriture-sainte.

* WANDELAAR (Jean), né à Amsterdam en 1690; mort à Leyde en 1759, étoit un dessinateur et un graveur célèbre. Les célèbres anatomistes Frédéric Ruysch et Bernard Sigefrid Albinus ont employé souvent son talent dans leurs ouvrages.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, sous l'empire de Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1568, in-8°, offre plus de faits que de poésie.

WANDER (Pierre). *V.* LAER.

* WANGNERECK, jésuite, né à Munick en 1595, professeur en philosophie et en théologie à Dillingen, et chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse et de piété. En ce dernier genre il a donné une édition des *Confessions de saint Augustin*, Cologne, 1646, qu'il a enrichie de notes. Il a encore publié, I. *Tractatus de creatione animæ rationalis.* II. *Vindiciæ politicæ adversùs pseudo-politicos.*

* I. WANLEY (Nathaniel), théologien anglais, mort vers 1690, curé de Coventry. On a de lui un livre curieux, intitulé *Les merveilles du petit monde*, ou *Histoire de l'homme*, in-folio. L'auteur y a raconté des histoires fort singulières.

† II. WANLEY (Onfroi), fils du précédent, né à Coventry en 1672, mort en 1726, fut secrétaire de la société établie pour la propagation de la religion chrétienne, et bibliothécaire du comte d'Oxford. Ce seigneur le chargea de mettre en ordre sa précieuse collection de livres. Wanley avoit eu l'avantage d'être formé par son père à la lecture des différentes écritures des différens siècles, ce qui lui donnoit les moyens de déterminer les dates des manuscrits. Le docteur Hickes l'engagea à faire dans toute l'Angleterre une recherche soigneuse des manuscrits anciens. Ce laborieux et savant antiquaire a donné un *Catalogue des manuscrits saxons* dans un ouvrage très-intéressant du docteur Hickes, intitulé : *Thesaurus.* Ce catalogue porte pour titre : *Antiqua litteratura septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, 6 parties in-folio.

WANSLEB (Jean-Michel), né à Erford en Thuringe le premier novembre 1635, de parens luthériens, fut disciple de Ludolf, et

devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie pour en examiner les dogmes et les rits. Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'Église romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliothèque du roi 334 manuscrits arabes, turcs et persans. De retour à Paris, il se vit réduit à être vicaire d'une paroisse près Fontainebleau, où il mourut le 12 juin 1679. Ce savant auroit pu obtenir des chaires et la mitre même; mais sa mauvaise conduite l'éloigna de tous les emplois que lui méritoit son profond savoir. Si Ludolf fut son maître pour la langue éthiopienne, il auroit pu être son disciple pour bien d'autres choses. On a de lui, I. Une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, in-12. II. Une *Description de l'état de l'Egypte*, in-12. III. Une *Relation* de son second voyage, in-12. Tous ces ouvrages satisfont également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

†. WARBURTON (Guillaume), évêque de Glocester, l'un des plus savans prélats de l'Angleterre, né à Newark sur le Trent le 24 décembre 1698, de George Warburton, procureur de cette ville, suivit d'abord le même état; mais il l'abandonna bientôt, ne l'ayant pas trouvé convenable à ses goûts. Son premier ouvrage fut un recueil de traductions de César, de Pline, de Claudien et autres, sous le titre de *Mélanges de traductions*, *tant en prose qu'en vers*, *de quelques poëtes*, *orateurs et historiens romains*. Il les dédia à son protecteur Sir Robert Sutton. On croit que c'est à cette époque qu'il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. En 1728 il publia des *Recherches critiques et philosophiques sur les causes des prodiges et des miracles rapportés par les historiens*. La même année le vit créer maître-ès-arts en l'université de Cambridge et nommer au rectorat de Burnt-Broughton dans le comté de Lincoln. Il garda ce bénéfice jusqu'à sa mort, et y passa une grande partie de ses jours dans une retraite studieuse. Un projet d'édition de Vell. Paterculus qu'il fit imprimer en 1736 dans la *Biblioth. britann.* ne fut pas suivi. Il publia dans le courant de la même année son traité de l'*Alliance de l'Eglise et de l'Etat*, qui commença sa célébrité. A la fin de cet ouvrage il annonça le plan de la *Divine mission de Moïse*, dont le premier volume parut en janvier 1737. Il reçut un accueil que ni le sujet, ni la manière dont il étoit traité, ne sembloient justifier, comme l'auteur l'a observé lui-même. Les outrages qu'il éprouva à ce sujet auroient à peine été pardonnables s'il eût mis au jour la Divine mission de Mahomet. Il en résulta entre Warburton et ses ennemis une querelle littéraire acharnée en raison de son mérite et de leur jalousie. L'héritier présomptif de la couronne le nomma son chapelain en 1738. Il prit ensuite la défense de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Il en résulta entre le poète et le théologien une étroite amitié qui ne fit que s'accroître jusqu'à la mort du premier. Pope ayant fait connoître son ami, entre autres à Ralph Allen, gentilhomme fort riche, celui-ci, par la suite, le choisit pour son gen-

dre. En 1741 il donna la deuxième partie de la *Divine mission de Moïse*. En 1742 un *Sermon* prêché à Bath en faveur d'un hôpital que protégeoit Allen, et une *Dissertation sur l'origine des livres de chevalerie*, insérée sans nom d'auteur à la tête d'une édition de Don Quichotte. Il présida en même temps à des éditions de l'*Essai sur la critique*, de l'*Essai sur l'homme* et de la *Dunciade*, augmentée d'un chant et corrigée d'après ses avis. Il retoucha l'*Essai sur Homère* du docteur Parnell, que Pope mit à la tête de sa traduction de ce poëte, et qui jouit de la réputation d'un vrai chef-d'œuvre. Ce service fut le dernier qu'il rendit à Pope vivant. Celui-ci, mort le 30 mai 1744, lui légua la moitié de sa bibliothèque, la propriété de tous ceux d'entre ses ouvrages imprimés pour lesquels il n'avoit fait aucun engagement avec ses libraires, et le bénéfice de toutes les éditions que l'on feroit après sa mort de la totalité de ses œuvres, à charge qu'il veilleroit à ce qu'on n'altérât point le texte. La rébellion d'Ecosse en 1745 lui donna occasion de soutenir les droits du gouvernement et les opinions de l'Eglise anglicane, en 4 sermons. En 1747 il publia son édition de *Shakespeare*, une *Préface* pour *Clarisse* et quelques autres écrits du même genre; en 1749 une *Lettre à Bolingbroke*, où il défend avec chaleur le caractère moral de Pope que celui-ci avoit attaqué. En 1750, à l'occasion du Traité du docteur Middleton sur les miracles, il écrivit un morceau excellent, intitulé *Julien*, ou *Discours concernant le tremblement de terre et l'éruption des feux qui firent échouer les tentatives de cet empereur pour la reconstruction du temple de Jérusalem*. Il publia en 1751 une édition complète des *Œuvres de Pope*, avec des notes, un pamphlet contre Middleton à l'appui des dogmes exposés dans la *Divine mission de Moïse* et un détail des prophéties d'Arisé Evans, prophète gallois du siècle dernier: production plus que bizarre, et qui l'exposa au ridicule. Il redevint lui-même dans une suite de *Sermons* qu'il rassembla sous un titre commun, après les avoir prêchés à Lincoln, et dans plusieurs *Lettres* où il démontre la frivolité des principes dangereux répandus dans tous les ouvrages de Bolingbroke. De nouveaux *Sermons*, 3 vol., ajoutés à la *Divine mission de Moïse*, quelques *Traités de dogmes*, des *Secours donnés à Nofthead pour la vie de Pope* et différentes réimpressions occupèrent le reste de sa vie littéraire, car il ne poussa point ses travaux jusqu'à la fin de ses jours. La douleur qu'il eut de la perte de son fils unique mit fin à son état d'abattement le 7 juin 1779. Malgré sa haute réputation, il ne parvint que tard aux honneurs ecclésiastiques. Ce ne fut guère qu'en 1754 que la fortune commença à le regarder favorablement. Il se vit en très-peu de temps chapelain du roi, chanoine de Durham, docteur en théologie; car on n'avoit pas même songé à lui conférer ce titre.

* I. WARD (Nathaniel), premier ministre d'Ipswich, né à Havernill en Angleterre en 1570, fils du ministre Jean Ward, devint élève de l'université de Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts en 1595. Après s'être livré quelque temps à l'étude et à la pratique des lois, il parcourut l'Allemagne, la Hollande, la Prusse, et le Danemarck. Il fit à l'univer-

sité de Heidelberg connoissance avec le savant théologien David Pareus; et ce fut lui qui l'engagea à renoncer au barreau pour se livrer à l'étude de la théologie. Après s'en être occupé quelque temps à Heidelberg, il retourna en Angleterre, où il obtint la cure de Standon au comté d'Hertford. Cité par l'évêque en 1631 pour répondre sur une accusation de nonconformité; et ayant refusé de comparoître, il fut interdit de ses fonctions. En 1634 il quitta son pays natal, et passa dans la nouvelle Angleterre. Il y obtint la cure d'Aggawam ou Ipswich. En 1635 Northon fut nommé son collégue, et l'année suivante il donna la démission de sa place. Ce fut Nathaniel Rogers qui lui succéda. En 1641 la faction des hommes libres le choisit sans le consentement des magistrats pour prêcher un discours. En décembre de la même année la cour générale donna sous le titre de corps des libertés une centaine de lois qui avoient été dressées par Ward en 1639, et remises pour l'examen au gouvernement et aux autres autorités. En 1647 il retourna en Angleterre, et peu après son arrivée il publia un ouvrage intitulé le *Simple savetier d'Aggawam en Amérique*, composé pendant les guerres civiles de Charles Ier. Il tendoit à encourager l'opposition et les ennemis du roi et de l'Église d'Angleterre. Ward reprit alors ses occupations habituelles, et s'établit à Shenfield au comté d'Essex, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1653. Il étoit très-gai, et avoit beaucoup d'esprit. On se rappele encore à Ipswich un grand nombre d'anecdotes de lui très-amusantes. Le docteur Cotton Mather trouva ces mots brodés sur son manteau: «*Sobriè, justè, piè, letè.*» le livre que nous avons déjà mentionné, et qui fut imprimé à Londres, in-4°, et réimprimé à Boston, 1713, est un monument curieux de la vivacité et de la vigueur de son esprit; il en a publié encore plusieurs autres très-spirituels. On distingue une Satire sur les prédicateurs de Londres, intitulée *Mercurius antimecharius* ou *Le simple garçon savetier*, etc., 1647.

* II. WARD (Jean), premier ministre de Haverhill, fils du précédent, né en Angleterre en 1606, après avoir pris les ordres passa en Amérique en 1639. Il prêcha quelque temps à Aganenticus: mais en 1641 il s'établit à Haverhill, qui étoit alors une nouvelle plantation, et y resta jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1693. Un mois avant de terminer ses jours il prêcha un excellent sermon. Il fut théologien profond, habile médecin et grammairien exact.

* III. WARD (Samuel), mort en 1643, fut l'un des théologiens envoyés au synode de Dordrecht. Là, ses sentimens relativement à la doctrine de Calvin qu'il avoit soutenue changèrent totalement. Les rebelles le firent mettre en prison au commencement de la guerre civile, et le maltraitèrent même au point qu'il en mourut. Ward a donné quelques *ouvrages théologiques*; et l'on trouve des *Lettres* de lui dans le recueil de l'archevêque Usher.

* IV. WARD (Edouard), écrivain burlesque anglais de la fin du 17e siècle, a pris pour modèle le célèbre Butler, auteur d'Hudibras. Il a donné, I. *L'Espion de Londres*. C'est l'ouvrage qui l'a fait le plus connoître. II. *La Réformation*, poëme burlesque.

III. Ward a mis le *Don Quichotte* en vers anglais, dans la manière d'Hudibras. Cet auteur étoit très-attaché à la religion catholique romaine.

† V. WARD (Jean), docteur en droit, né à Londres en 1679, travailla dans les bureaux de la marine en qualité de secrétaire. Ayant renoncé en 1710 à cet emploi, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et ouvrit une école qui se soutint avec beaucoup de succès pendant plusieurs années. Ses talens le firent appeler ensuite à la chaire de rhétorique du collége de Gresham, et ses connoissances lui procurèrent son admission dans la société royale de Londres, sous la présidence de Sir Isaac Newton en 1723. En 1752 il fut appelé lui-même à la vice présidence de cette société célèbre, et en a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1758. Il s'est associé au travail d'Ainsworth pour son *Dictionnaire latin* et son édition de la *Collection d'antiquités de Kemp*. Il a contribué avec Buckley à sa belle édition de l'*Histoire de Thou*. On lui doit une édition de la *Grammaire* de Lely, de l'ouvrage de Wilson, sous le nom de *Volusenus de animi tranquillitate*, de la *Grammaire grecque* de Camden. On a encore de lui les *Vies des professeurs du collége de Gresham*, 1740; un *Système de l'art oratoire*, 2 vol. in-8°, 1759, et des *Dissertations sur différens passages de l'Ecriture*, in-8°, 1761. Ces deux derniers ouvrages, prêts à être livrés à l'imprimeur, n'ont été publiés qu'après sa mort.

VI. WARD (Seth), habile mathématicien anglais, né à Buntington dans le Hérefordshire en 1617, devint successivement professeur d'astronomie, chantre, doyen et évêque d'Excester; il fut transféré en 1667 à l'évêché de Salisbury, où il essuya quelques tracasseries. Il tomba en enfance peu de temps avant sa mort, arrivée à Knigthsbridge près de Londres en 1689, que quelque temps après avoir contribué à l'établissement de la société royale de cette ville. La douceur de son caractère contribua beaucoup à sa fortune; mais, comme toutes les personnes douces, il fut foible. Royaliste sous Charles Ier, républicain lorsque le parlement prévalut, il redevint royaliste sous Charles II. Il fit même valoir ce qu'il avoit d'abord souffert pour le père, afin que le fils oubliât qu'il avoit ensuite abandonné ce prince infortuné. Ward étoit grand politique, et théologien médiocre. Son goût pour les mathématiques le fit pénétrer bien avant dans cette science. Il donna une *Méthode d'approximation* qui fut applaudie. Il réussit moins dans ses autres études. Il est encore auteur, I. De quelques *Ecrits* contre Hobbes, Oxford, 1656, in-8°. II. D'un *Traité des Comètes*, Oxford, 1653, in-4°. III. D'une *Trigonométrie*, Oxford, 1654, in-folio. IV. De *Sermons* en anglais, Londres, 1670, in-4°.

* VII. WARD (Samuel), gouverneur de Rhode-Island, fut nommé à cette place en 1762, 1765 et 1766. Il eut en même temps la charge de chef-justice de la cour suprême. Au commencement des dissentions avec la grande Bretagne, il prouva son attachement inaltérable pour sa patrie. Il fut membre du premier congrès en 1774; il mourut de la petite vérole à Philadelphie en 1776. Ward fut zélé patriote, et très-religieux.

* VIII. WARD (Arthemas), premier major-général de l'armée d'Amérique, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1743, et fut ensuite représentant et membre du conseil, puis juge de la cour des plaids communs pour le comté de Worcester. Quand la guerre avec la Grande-Bretagne éclata, il fut nommé par le congrès major-général. En 1775, à l'arrivée de Washington, quand il eut réglé la disposition des troupes pour le siége de Boston, le commandement de l'aîle droite de l'armée à Roxbury fut confié au général Ward. En 1776 il donna sa démission; mais à la prière de Washington, il garda encore quelque temps le commandement des troupes; puis il ne s'occupa plus que des devoirs de la vie civile. Il fut deux fois membre du congrès, avant et après l'adoption de la constitution présente. Il mourut à l'âge de 63 ans à Shrewsbury, après une longue maladie. Il fut d'une intégrité incorruptible. Toute sa vie n'offre aux regards que l'homme vertueux.

* IX. WARD (Bernard), savant irlandais, établi en Espagne vers l'année 1740, s'attacha à connoître l'état de l'industrie de cette nation et les causes de sa décadence. Les vastes connoissances qu'il avoit acquises le mirent à portée d'acquérir facilement les notions qu'il désiroit: voulant concourir aux progrès de la civilisation et des lumières dans cette péninsule, il publia à Valence en 1750 un écrit sous ce titre : *Obrapia* ou *Moyen de remédier à la misère des indigens*. Les idées saines que cet ouvrage renferme, ayant reveillé l'attention du gouvernement espagnol, Ferdinand VI chargea Ward d'entreprendre un voyage chez l'étranger et de recueillir les renseignemens nécessaires au perfectionnement de l'agriculture, du commerce, et de la police concernant la mendicité. Il revint en Espagne après une absence de quatre ans, muni des observations les plus utiles sur tous les objets relatifs à sa mission. Le roi récompensa ses services en le nommant président de l'assemblée du commerce et de la monnoie, et lui donna la direction de la fabrique des cristaux de St. Ildéphonse. La mort enleva ce savant Irlandais à l'Espagne au moment où il s'occupoit d'enrichir les sciences et les lettres des connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages; ses Écrits ont été imprimés et publiés depuis par le comte de Campomanes, gouverneur du conseil de Castille, sous ce titre : *Projet économique*, œuvre posthume, Madr., 1779. Cet ouvrage est estimé.

* WARDA (N.), Anglaise du 17ᵉ siècle, qui, conjointement avec une de ses compatriotes nommée Tuitia, fonda en Flandre les jésuitesses, sous la direction du père Gérard, recteur du collége d'Anvers. Le dessein de ce jésuite étoit d'envoyer ces pieuses filles en Angleterre, pour instruire les personnes de leur sexe attachées à la religion catholique. Warda devint bientôt supérieure générale de plus de deux cents religieuses, qui suivirent la règle des enfans d'Ignace, et en imitoient le régime. Elles ne gardoient point la clôture, se mêloient même de prêcher, et le faisoient avec plus d'onction que de prudence. Cet institut singulier, où l'on joignoit l'instruction des colléges à une espèce d'apostolat, fut supprimé par Urbain

VIII en 1630. Ce pontife l'anéantit en Italie au moyen d'une bulle. Les jésuitesses de la basse Allemagne, plus indociles, résistèrent aux ordres du souverain pontife, dans l'idée qu'il ne faut point de permission particulière pour travailler à l'instruction du prochain : le pape fut d'autant plus irrité de leur désobéissance, qu'elles étoient accusées d'avancer dans leurs exhortations des maximes peu orthodoxes. Il est rare en effet, dit le P. d'Avrigny, que les femmes qui s'avisent de dogmatiser ne commettent ou n'adoptent quelques erreurs. Quoi qu'il en soit, Urbain VIII ordonna, sous peine d'excommunication à ces filles entêtées et rebelles d'abandonner leurs maisons, et de se retirer chez leurs parens, ou dans quelque couvent d'un ordre approuvé.

WARÉE (Jacques), chevalier de la Jarretière, mort à Dublin sa patrie en 1667, a laissé, I Un *Traité des Ecrivains d'Irlande*, en latin, Dublin, 1639, in-4°. Ce petit livre est utile aux bibliographes ; mais l'auteur peignant ses compatriotes, ne distribue pas toujours ses éloges avec économie. Il rejette cependant les écrivains fabuleux et les ouvrages supposés, et paroît en général un bon et savant critique. II. Les *Annales d'Irlande* sous les règnes de Henri VIII, d'Edouard VI, et de Marie, 1658, en latin. III. L'*Histoire des évêques d'Irlande*, 1665, in-folio, etc.

† WARGENTIN (Pierre), célèbre astronome suédois, né à Stockholm en 1717, fut chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, membre de l'académie royale des sciences de sa patrie, et associé de celle de Paris. Ce savant mérite d'être compté au nombre des plus illustres astronomes de la Suède et de son siècle. Une éclipse de lune de 1729, en excitant fortement l'attention du jeune Wargentin, quoiqu'il n'eût pas 12 ans, annonça et décida son goût pour l'astronomie. Ce fut Celsius qui l'engagea à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter, et qui fit imprimer ses premières tables dans les Mémoires de l'académie d'Upsal. Elles furent publiées ensuite en 1759 et 1771, dans la 2e édition de l'astronomie de Lalande. Il découvrit la comète de 1742, et s'illustra depuis par beaucoup d'autres succès dans cette carrière. La littérature grecque et orientale lui étoit aussi très-familière. Wargentin mourut à Stockholm le 13 décembre 1783. P. Djupenstrom a célébré sa mémoire dans une harangue latine prononcée devant l'académie d'Upsal le 25 mai 1785. L'académie de Suède lui fit frapper une médaille et obtint une pension pour ses enfans ; le père ayant été plus occupé du progrès des sciences que de l'augmentation de sa fortune. Les différens *Mémoires* qu'il a donnés se trouvent dans ceux de l'académie de Stockholm, dans les Transactions philosophiques et dans les *Acta societatis Upsaliensis*. Ils ont pour objet les inégalités des satellites de Jupiter par leur attraction mutuelle ; la grandeur et la figure de la terre, la parallaxe des étoiles fixes, de la lune et du soleil, les comètes de 1769 et 1771, le passage de Vénus en divers lieux de la Suède, et la détermination de leur longitude par ce passage, les émanations solaires, etc.

I. WARHAM (Guillaume), né à Oakley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis profes-

seur. Son talent pour les affaires le fit envoyer par le roi Henri VII en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbery. Il mourut en 1532, après avoir vu la religion catholique renversée dans sa patrie.

* II. WARHAM (Jean), premier ministre de Windsor au Connecticut, exerça d'abord cette charge avec distinction à Excester en Angleterre, puis il passa en Amérique. S'étant chargé de la conduite de l'église qui se formoit à Plimouth, dans le dessein d'émigrer en Amérique, il accompagna ses ouailles en qualité de prédicateur. Marverick étoit le pasteur. Ils arrivèrent à Nantasket en mai 1730. Le mois suivant ils formèrent un établissement à Dorchester, près Boston. En 1635 cette église passa au Connecticut, et s'établit à Windsor. En 1636, comme Maverick se préparoit à suivre ses paroissiens, il mourut; mais Warham les joignit, et resta avec eux jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, c'est à dire à 34 ans. Il se distingua par la plus sévère morale; mais quelquefois il céda à une mélancolie religieuse. On croit qu'il est le premier ministre dans la Nouvelle-Angleterre qui ait prêché le cahier à la main. Il n'en étoit pas moins animé et énergique dans sa prédication.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur, né à Liège en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire. Il fit, dès sa jeunesse, son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile; il s'exerça aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses qu'il inventa pour monnoyer les médailles qu'il avoit gravées lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnoies de France. Ce fut en ce temps-là que Warin fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe, à juste titre, pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnoies lors de la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que Louis XIII fit faire dans le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur général pour les monnoies. La monnoie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées. On lui doit encore des éloges pour ses ouvrages de sculpture. Il a fait deux *bustes* en bronze de Louis XIV, et celui du cardinal de Richelieu, en or, qui sont dignes d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Cet artiste mourut à Paris en 1672 du poison que des scélérats à qui il avoit refusé des poinçons de monnoie lui donnèrent. Ce fut du moins alors un bruit public; mais on ignore s'il est fondé. Warin étoit d'une avarice sordide. Ayant forcé sa fille à épouser un homme fort riche, mais boiteux, bossu et rongé par les écrouelles, elle s'empoisonna en 1651, dix jours après son mariage, avec du sublimé qu'elle avala dans un œuf.

WARIN. *Voyez* VARIN.

* WARING (Edouard), savant mathématicien anglais, né au comté de Shrop, mort en 1798, étoit

fils d'un riche fermier. Il n'avoit pas encore pris ses degrés à l'université, lorsque la chaire de mathématiques du collége de Lucas, qui avoit été occupée autrefois par Newton, vint à vaquer en 1760. Les talens que Waring avoit déjà montrés dans cette science le firent regarder comme plus propre qu'aucun autre à remplir la place; et un ordre du roi suppléa aux degrés qui manquoient au professeur; il étoit encore habile aussi dans la médecine; mais il exerça fort peu cette science. Les études sédentaires étoient particulièrement de son goût. Ce savant a donné plusieurs ouvrages, I. *Miscellanea analytica*, 1762. II. *Propriétés des Courbes algébriques*, 1772. III. *Meditationes analyticæ*, 1776.

WARNACHAIRE, né à Langres, d'une famille noble, mort dans le 7e siècle, a *rédigé* les Actes de trois martyrs, connus sous la dénomination des trois Jumeaux, et les dédia à Céraune, évêque de Paris. Surius est le premier qui ait fait imprimer ces actes. On attribue encore au même Warnachaire l'*Histoire du martyre de saint Didier*, évêque de Langres, que les Bollandistes ont conservée dans leur collection.

WARNEFRIDE. *V.* PAUL XVI.

† I. WARNER (Ferdinand), curé de Saint-Michel à Londres, mort de la goutte en 1768, est auteur de plusieurs ouvrages de morale et de théologie, de l'*Histoire ecclésiastique du 18e siècle*, 2 vol. in-8°, et de la *Vie de Thomas Morus*, in-8°, 1758. On a aussi de lui l'*Histoire de la rébellion en Irlande*, et un *Traité de la goutte*, assez étendu.

* II. WARNER (Richard), botaniste anglais, mort en 1775, avoit été destiné au barreau; mais il ne suivit pas cette carrière; il passa sa vie dans sa terre de Woodfordgreen, au comté d'Essex, et s'y occupa constamment de la science qui avoit tant d'attraits pour lui. Weroer a publié des ouvrages sur cette matière et sur d'autres. I. *Plantæ Woodfordienses*, ou *Catalogue des Plantes qui viennent naturellement à Woodfort en Essex*. II. *Lettre à Garrick*, *concernant un Glossaire pour les œuvres de Shakespeare*; in-8°. III. *Traduction* de quelques Comédies de Plaute. Cet auteur un peu bibliomane avoit une très-belle bibliothèque, qu'il a léguée au collége de Wadham.

* III. WARNER (Jean), fils de Ferdinand, mort en 1800, élève de Cambridge, où il fut reçu docteur en 1773, obtint, en 1771, les cures de Stockcliffe et de Chalton au comté de Bedfort, celle de Stouston au comté de Wilts, et fut ensuite chapelain de lord Gower, qu'il accompagna dans son ambassade en France. Il y fut témoin des premiers événemens de la révolution. Le docteur Warner a donné un savant Traité de la prononciation du grec, intitulé *Metron Ariston;* une *Traduction* de la Vie de frère Gerund, ouvrage espagnol en 2 vol. in-8°, très-médiocre.

* I. WARREN (Joseph), major-général dans l'armée républicaine, né à Roxburi en 1740, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1759. Ses études furent d'abord dirigées vers la médecine, et en peu d'années il devint un des meilleurs médecins de Boston. Mais comme il vivoit dans un temps où son pays faisoit les plus grands efforts pour sa liberté, son

zèle et son courage lui commandoient de partager les dangers de ses compatriotes. Dans plusieurs circonstances, cette même année où l'acte du timbre fut passé, il eut occasion de déployer ses talens et son éloquence. Il étoit hardi dans les affaires politiques. Tandis que beaucoup délibéroient sur les meilleures mesures à adopter, il soutenoit que toute espèce de taxe étoit tyrannique, et qu'il falloit s'y refuser. Enfin il pensoit que l'Amérique étoit en état de résister à toutes les forces qu'on pouvoit envoyer contre elle. Dès l'année 1766 il étoit un des principaux membres de l'assemblée secrète du Boston, qui eut une si grande influence dans les affaires du pays. Cependant la hardiesse de ses décisions et l'ardeur de son zèle n'excluoient en lui ni la circonspection ni la sagesse. Dans cette assemblée les plans de défense furent mûris. Deux fois, à l'anniversaire du massacre, Warren fut nommé orateur de la ville, et ses discours énergiques portent l'empreinte d'une ame grande et forte; ce fut lui qui, la veille de la bataille de Lexington, ayant reçu des informations sur l'expédition projetée contre la concorde, dépêcha, à dix heures du soir, un exprès à Mrs Hancock et Adams, qui étoient à Lexington, pour les avertir du danger. Lui-même, dans la nuit mémorable du 19 avril, ne prit aucun repos. Il est dit dans les Mémoires du général Heath, qu'une balle lui enleva une boucle de cheveux au milieu de la confusion où se trouva l'armée, dans le moment où elle se rassembla à la hâte à Cambridge; il eut la plus grande part au rétablissement de l'ordre. Après le départ de Hancock pour le congrès, il fut nommé, à sa place, président du congrès provincial. Quatre jours avant la bataille de Bunker ou Breed's Hill il fut nommé major-général. Quand les retranchemens furent achevés, il vint exprès de Cambridge pour encourager les troupes, s'enfermer dans les lignes, et servir comme volontaire. Mais comme la retraite commençoit, il fut frappé d'une balle à la tête, et mourut dans la tranchée: il avoit alors 35 ans. Warren fut la première victime de marque qui succomba dans la lutte avec la Grande-Bretagne. En 1776 ses ossemens furent recueillis et enterrés à Boston. Dans cette cérémonie, comme il avoit été grand-maître des francs-maçons d'Amérique, un éloquent orateur franc-maçon prononça son oraison funèbre. Le docteur Warren montra toujours un jugement sain dans les conseils, ainsi qu'un cœur sincère et généreux, même pour ceux qui professoient des opinions différentes des siennes sur la controverse. On s'en reposoit entièrement sur son intégrité et son patriotisme. Il sut allier au courage le plus intrépide les vertus de la vie privée, et à l'éloquence de l'orateur la sagesse consommée de l'homme d'état. Il a publié un *Discours* en 1772; un autre en 1775, pour la commémoration du 5 mars 1770.

* II. WARREN (Jacques), né en 1726, se distingua par son amour pour sa patrie. Il descendoit de Richard Warren, un des premiers qui s'établirent à Plymouth en 1620. Il prit ses degrés en 1745 au collége d'Harvard. Ses vues étoient toutes dirigées vers le commerce, et pendant long-temps il fut un marchand estimable. Vers 1757 son père mou-

rut, et lui laissa une belle terre qui avoit appartenu à Richard Warren, leur ancêtre. A cette époque il succéda à son père dans la place de haut-sheriff, et conserva son emploi jusqu'au commencement de la guerre, malgré la part active qu'il prit dans l'opposition aux mesures du gouvernement. En mai 1766 il fut nommé membre de la cour générale, et soutint parfaitement les droits de son pays. Le gouvernement, qui connoissoit son habileté, et qui le redoutoit dans l'opposition, essaya de le gagner par des promesses et par des menaces. Mais son intégrité étoit incorruptible. En 1775 ses plans pour l'établissement de comités de correspondance furent généralement adoptés. Il fut sollicité de siéger au premier congrès; mais il refusa. Après la mort de son ami le général Warren, il fut nommé président du congrès provincial; et quand l'armée fut cantonnée à Cambridge, en 1773, il fut nommé payeur-général. Mais, dans l'année suivante, quand les troupes vinrent à New-York, et qu'on eut établi trois départemens, il se démit de sa place. En 1776 il fut fait major-général de la milice, quoiqu'il n'eût jamais rien fait dans cette partie. Après la formation de la constitution des Massachusetts, il fut plusieurs années orateur de la chambre des représentans; mais ensuite préférant servir son pays d'une manière plus active (car il avoit refusé les places de lieutenant-gouverneur et de juge suprême de la cour), il accepta dans la marine un emploi dont les fonctions étoient très-laborieuses. Quand la guerre fut terminée, il se retira des emplois publics pour jouir entièrement des douceurs de la vie privée; mais il accepta une place au conseil, et le dernier de ses longs travaux pour le bien de son pays fut l'office d'électeur pour un président et un vice-président en 1804. Il mourut à Plymouth en 1808, âgé de 82 ans. Au milieu des soins publics qui exigeoient toute son habileté et son assiduité, il ne négligea jamais les moindres devoirs de la vie domestique. Sa vie offrit partout le parfait modèle de la régularité; sa piété fut sans faste, mais constante.

I. WARTHON (Thomas), né dans le Yorckshire en 1610, mort à Londres en 1673, professeur en médecine dans le collége de Gresham, est très connu des médecins par son *Adenographia*, in-8°. C'est une description très-exacte des glandes maxillaires, par lesquelles la salive passe dans la bouche. On a encore de lui, *Descriptio glandularum totius corporis*, Amsterdam, 1659, un vol. in-8°.

* II. WARTHON (Thomas), fils du lord Warthon, né en 1640, se distingua dans plusieurs sessions du parlement parmi les membres de la chambre des communes les plus opposés à la cour, sous les règnes de Charles II et de Jacques II. Ce fut lui qui ouvrit l'avis de faire venir le prince d'Orange en Angleterre en 1688. Il alla joindre ce prince peu de temps après son débarquement, et fut créé contrôleur de la maison du roi, et membre du conseil privé. Il hérita du titre de lord en 1697, et se montra dans le commencement de la guerre de la succession d'Espagne un des ennemis les plus ardens de la France. Privé de toutes ses charges à l'avénement de la reine Anne, il proposa le premier, dans la chambre des pairs, de

nommer une régence pour gouverner en cas que la reine vînt à mourir. Il fut en 1706 un des commissaires nommés pour effectuer la réunion de l'Écosse à la Grande-Bretagne, et il hâta de tout son pouvoir la conclusion définitive de cette affaire importante. Créé comte de Warthon, il fut nommé en 1709 vice-roi d'Irlande, et fit éclater son zele pour la religion anglicane en appelant l'attention du parlement de ce royaume sur l'accroissement du catholicisme. Swift, qui lui avoit en vain demandé une place de chapelain dans sa maison, attaqua son administration, et le désigna dans ses écrits sous le nom de *Verrès*; mais le témoignage de cet écrivain passionné n'est d'aucun poids en comparaison de celui d'Addison, qui fait l'éloge le plus brillant des talens et des vertus patriotiques du comte de Warthon dans l'épître par laquelle il lui dédie le cinquième volume du Spectateur. Warthon se démit de la vice-royauté d'Irlande lorsque les Whigs furent exclus du ministère en 1710. Il fut toujours dans le parti de l'opposition pendant le reste du règne de la reine Anne, montrant la plus grande animosité contre le prétendant, jusqu'à propos d'exiger que la reine employât les plus vives instances pour engager ses alliés à ne pas souffrir ce prince dans leurs états. A l'avénement de George Ier, il reçut le titre de marquis, fut fait garde du sceau privé, et mourut peu de temps après en 1715.

* III. WARTHON (Philippe), fils du précédent, né en 1699, se distingua dès sa jeunesse par les qualités les plus brillantes, et fut créé duc. Etant venu en France, il y embrassa le parti du prétendant, fut déclaré coupable de haute trahison, et mourut en Espagne en 1731. C'est lui que Pope a désigné dans son épître au lord Cabhan sous le nom de Clodio : « Clodio, le prodige et le mépris de notre âge, rebelle à son roi qu'il chérit, meurt, vil rebut de tous les états et de toutes les religions, et criminel sans être grand. »

IV. WARTHON (Henri), né à Worstead dans le comté de Norfolck vers 1664, mort en 1694, fut curé de Minster, place qu'il remplit avec zèle. Quoique très-occupé par les fonctions de son ministère, il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages contiennent bien des recherches. Les principaux sont, I. *Anglia sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-folio. C'est une savante Histoire des archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser cet ouvrage plus loin. II. *Historia de Episcopis et Decanis Londinensibus et Assavensibus ad annum*, 1540, Londres, 1695, in-4°. III. Deux *Traités* en anglais, l'un pour défendre le mariage des prêtres, Londres 1688, in 4°; et l'autre, la pluralité des bénéfices, Londres, 1694, in-8°. Il plaidoit contre sa propre cause, car il en avoit plusieurs, *V.* Laud.

* V. WARTHON (Thomas), né en 1728, s'est rendu célèbre comme poëte lauréat et comme auteur de l'histoire de la poésie anglaise. L'un de ses premiers ouvrages fut les *Observations* qu'il publia en 1753 sur le Fairy Queen de Spencer, et qui furent réimprimées en 1762 en 2 vol. in-8°. Warton, nommé professeur de poésie, fut lié intimement avec le docteur Johnson,

et lui fournit beaucoup de notes pour son édition de Shakespeare. En 1766 il donna une édition de l'*Anthologie grecque de Constantin Céphala*, en 2 vol. in-12, et en 1770, de *Théocrite*, en 2 vol. in-8°. Le plan de l'*Histoire de la poésie anglaise*, d'abord esquissé par Pope, étendu par Gray, avoit besoin de la persévérance et de l'assiduité de Warton pour être dignement rempli. Il en fit paroître le premier volume en 1774, in-4°; le second et le troisième parurent en 1778, et conduisent l'ouvrage jusqu'en 1581, au commencement du règne de la reine Elizabeth. L'auteur y réunit l'exactitude et la profondeur des recherches à l'élégance d'un littérateur rempli de goût et à l'habileté d'un écrivain exercé; son style a du nerf, ses observations sont pleines de perspicacité et de justesse, ses vues sont grandes et saines. On a de lui le *Recueil* de ses poésies en un volume in-8°, publié en 1777. Warton mourut d'une attaque d'apoplexie le 21 mai 1790. Il étoit de la société des antiquaires, et fut honoré en 1785 du titre de poète lauréat à la mort de Whithead. Il s'attacha à la poésie descriptive et paroît avoir été insensible à la passion de l'amour qui animoit les chants des bardes et des poètes. Comme Collins et Gray, il parcourut la Grèce sans jamais aborder l'île de Paphos.

VI. WARTHON. *V.* WHARTON.

*I. WARWICK (sir Philippe), auteur et politique anglais, né en 1608 à Westminster, mort en 1682, acheva ses études à Genève, et à son retour en Angleterre fut fait secrétaire du lord trésorier Juxon, et greffier du sceau du roi. En 1646 Warwick fut un des commissaires de Charles Ier, pour traiter avec le parlement de la reddition d'Oxford, et fut ensuite nommé secrétaire de sa majesté. A la restauration il fut membre du parlement pour Westminster, et en même temps créé chevalier. Ce seigneur a cultivé aussi les lettres. On a de lui les *Mémoires de Charles Ier*, in-8°.

II. WARWICK. *V.* EDOUARD VII et XI, et BEAUCHAMP, n° I.

WASA. *V.* GUSTAVE, n° I.

WASE (Christophe), savant Anglais, a donné un traité plein d'érudition, intitulé *De senario, sive de legibus et licentiâ veterum poetarum*, imprimé à Oxford en 1687, in-4°. On lui doit encore une bonne édition de *Phèdre* en 1668, et une traduction anglaise du poème de Gratius sur *la Chasse*, Londres, 1654, in-12.

I. WASER (Gaspard), antiquaire allemand, né en 1565, mort en 1625, se fit connoître de son temps par quelques *Ouvrages* presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syriorum, quorum sancta biblia et rabbinorum scripta meminerunt*, in-4°, Zurich, 1613.

II. WASER (J. H.), pasteur de l'église de Zurich, se fit connoître par ses prédications et quelques *Ecrits*. Ses opinions politiques lui firent des ennemis. Ayant fait insérer dans la Correspondance politique de Schlosser, professeur à Gottingue, quelques *Opuscules* relatifs à l'administration de son pays, le gouvernement de Zurich le fit arrêter. On l'accusa d'avoir cherché à y exciter du trouble, et de s'être approprié un titre du 15e siècle appartenant aux archives publi-

ques, que le secrétaire de la ville lui avoit confié et qu'il n'avoit plus voulu rendre. Sur cette accusation il fut déclaré criminel d'état, condamné à mort, et décapité le 27 juin 1780.

* III. WASER (Jean-Henri), né en 1601 à Zurich, et mort en 1649, étoit seigneur de Lufingen, et bourgmestre de la république de Zurich; il fut chef des députés suisses, qui vinrent à Paris prêter serment à Louis XIV en 1663, lors du renouvellement de l'alliance générale, et ce fut lui qui harangua ce monarque dans l'église Notre-Dame.

† IV. WASER (Anne), fille d'un sénateur de Zurich, morte en 1713 à 34 ans, cultiva d'abord les belles-lettres, et y fit de grands progrès. Ensuite se sentant un goût vif pour la peinture, elle étudia les principes de cet art à Berne chez Joseph Werner. Au bout de trois mois d'école elle se trouva très-forte dans la miniature, et revint à Zurich, où elle travailla pour différentes cours d'Europe.

* WASHBURN (Joseph), ministre de Farmington au Connecticut, prit ses degrés au collége d'Yale en 1793, et reçut les ordres en 1794 ou 1795. Le mauvais état de sa santé l'engagea en 1805 à aller chercher un climat plus méridional. Mais en passant de Norfolck à Charleston, il mourut dans les bras de son épouse. Son corps fut abandonné aux flots. Il étoit un des éditeurs du *Magasin évangélique du Connecticut*. Depuis sa mort on a publié un volume de ses *Sermons*, in-12. On l'estime pour l'instruction simple qu'il renferme.

† WASHINGTON (George), général, et l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis en Amérique, né à Bridges-Creek, dans le comté de Westmoreland en Virginie, le 22 février 1732, se distingua pendant la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada. En 1754, ces derniers ayant fait quelques ravages sur les frontières de la Virginie, on envoya pour les repousser le jeune Washington à la tête d'une troupe qu'il commanda avec autant de courage que de prudence, et qu'il conduisit à l'endroit où se réunissent l'Allégany et le Monongahela. Il ne put tenir longtemps contre les Français, supérieurs en force, et il fut obligé de se replier. Le général Braddock s'étant imprudemment jeté dans une embuscade où il fut tué, Washington, qui lui servoit d'aide-de-camp et qui l'avoit averti de son danger, développa alors de grands talens militaires, en effectuant une retraite savante et périlleuse qui lui fit rejoindre le colonel Dunbar, qui commandoit un autre corps d'armée. Il se retira après la guerre avec le grade de major. Peu de temps après il épousa la veuve de M. Curtis, femme distinguée par ses avantages personnels et par les qualités qui assurent les jouissances paisibles de la vie domestique. Riche propriétaire dans la Virginie, il y cultivoit lui-même son habitation de Mont-Vernon, lorsque la guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et ses colonies, il réunit autour de lui les colons mécontens des lois arbitraires et tyranniques de la mère patrie, et fut appelé au commandement en chef des armées américaines. L'époque de la nomination de Washington à cette place supérieure est peut-être celle de sa vie où il a déployé le plus de talens. Com-

mencer la guerre sans argent, sans munitions, sans magasins; faire adopter à des comités, qui ne sentoient pas tout l'avantage d'un système uniforme de défense, des plans sages et bien conçus; réunir dans ses mains assez d'autorité pour sauver son pays sans effaroucher l'esprit indépendant du congrès, voilà ce qu'entreprit Washington, et la victoire fut presque toujours fidèle à ses drapeaux. Lorsque le nouveau gouvernement eut été déclaré indépendant, il fut nommé président des Etats, et contribua par ses conseils à l'établissement d'une constitution sage et propre à affermir la puissance qu'il avoit fondée. On lui a cependant reproché quelques fausses démarches dans son administration. Il n'en mérita pas moins ce legs que lui fit Franklin dans son testament. « Je lègue au général George Washington, mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener; si ce bâton étoit un sceptre, il lui conviendroit de même. » La révolution française suivit de près celle du nouveau Monde; mais Washington, loin d'applaudir à ses excès et d'en favoriser les principes trop démocratiques, lutta avec énergie contre ceux qui cherchèrent à les propager dans les provinces américaines; et malgré les pamphlets, les attroupemens excités en 1793, et les ennemis qui le décrioient, il maintint par sa prudence la paix intérieure et extérieure dans les contrées qu'il gouvernoit. Au mois de mars 1797, on le vit quitter sans faste comme sans orgueil la première place qu'il occupoit pour se retirer en Virginie au milieu des champs où il étoit né. A son départ de Philadelphie, il déposa les fonds nécessaires pour l'établissement d'une université dans la ville Neuve, élevée sur les rives de Powtomack. Le respect et la reconnoissance publique le suivirent alors dans sa retraite, où il mourut d'une esquinancie, le samedi 14 décembre 1799, à onze heures du soir. Un écrivain estimé le peint ainsi: « La sagesse fut le trait dominant du caractère de Washington dans sa vie militaire et politique. Sa patience, sa tranquillité d'esprit, son courage réfléchi dans les revers ainsi que dans la bonne fortune, furent plus utiles à sa patrie que sa bravoure et ses talens. Inférieur à d'autres hommes illustres par l'étendue des idées et la hardiesse de l'esprit, il les surpassa par la vertu, la modération, la réunion de qualités rarement associées, et par un caractère presque sans imperfection. » Washington avoit une taille élevée, une physionomie peu expressive et sans graces; il parloit rarement, écoutoit sans intérêt, et en inspiroit peu lui-même lorsqu'on l'entendoit. Le gouvernement français a fait prononcer l'éloge public de Washington par M. Fontanes, et a porté son deuil.

WASSE. *Voyez* WOUTTERS.

WASSEBOURG (Richard), né à Saint-Michel dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun pendant le 16e siècle, passa le plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de France et à parcourir ce royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les Antiquités de la Gaule Belgique, in-folio. Cet ouvrage curieux et recherché fut imprimé à Paris en 1549; il contient, outre les Antiquités de la Gaule

Belgique, celles de France, d'Austrasie, de Lorraine; l'origine du Brabant, de la Flandre, etc., depuis Jules-César jusqu'à Henri II. Il y soutient de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes Carlovingiens: mais les titres dont il prétend étayer son système sont faux ou altérés,

† WASSENAAR (Nicolas de), né à Amsterdam, selon d'autres, à Heusden, y professa la médecine. Il étoit très-versé dans les langues savantes, et publia en 1605, une pièce de vers grecs sur le *Siége de Harlem*; mais il est sur-tout connu dans la littérature hollandaise comme historien. Il recueilloit avec soin des nouvelles de tous les pays, et a laissé des *Mémoires sur les principaux événemens*, depuis 1621 jusqu'en 1632, continués par Bero Lampe. Ce recueil forme 5 vol. in-4°. On lui doit aussi *Ars medica ampliata*, Amstelodami, 1624.

* II. WASSENAAR (Gérard), né à Utrecht, a laissé un ouvrage en langue hollandaise, fort utile à ceux qui dans ce pays-là veulent suivre le barreau comme lui. Il a pour titre, *Pratique judicielle*. La meilleure édition est de 1666, in-4°. Il est mort à Utrecht en 1664, âgé de 75 ans.

* WASSENBERG (Evrard), né à Emmérick dans le 16e siècle, est auteur d'une Histoire intitulée *Commentariorum de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III liber singularis*, continuée jusqu'en 1629, et réimprimée la même année à Francfort. On a encore de cet auteur, *Panegyrici selecti cum parœnesi ad Germanos*, Bruxelles, 1648.

WAST (saint), *Vedastus*, né, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. Clovis passant par cette ville après la bataille de de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où saint Rémi acheva de l'instruire et le baptisa. Saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Rémi en 499. Il mourut en 539, pleuré de ses ouailles qu'il avoit gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

* WASTÉELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'ordre des carmes, fut fait docteur en théologie à Douay en 1635, plusieurs fois prieur provincial, etc. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost en 1658. On a de lui, I. *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro libro ejusdem; De Institutione monachorum in lege veteri exortorum*, etc., Bruxelles, 1611, in 4°. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De institutione*, etc., a été fait par Philippe Ribones, carme espagnol, mort l'an 1391. II. *Joannis Nepotis Silvand, Jerosolymorum patriarchæ XLIV*, Bruxelles, 1643, 2 v. in-fol. Le P. Raynaud, le P. Labbe, du Pin, Tillemont et Helyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN (Charles), né à Maroilles dans le Hainaut en 1694, entra chez les jésuites, et se

distingua par la culture des belles-lettres dans lesquelles il exerça durant vingt ans les jeunes religieux de la société, par son érudition, les connoissances des langues, sur-tout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, après avoir publié la *Description de la Gaule belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, un volume in-4°.

† WATELET (Claude-Henri), receveur général des finances, né à Paris en 1718, l'un des quarante de l'académie française, membre de plusieurs académies étrangères, mort à Paris le 13 janvier 1786, cultiva de bonne heure les lettres et les arts avec avantage, parce que sa fortune lui assuroit tous les secours propres à cette culture. Ses voyages en Italie et dans les Pays-Bas étendirent ses connoissances et développèrent son goût. Fixé dans la capitale, après avoir embelli son esprit, il fit un emploi utile de ses richesses, tant que les richesses lui restèrent; car un revers qui précéda sa mort de quelques années lui donna lieu de montrer une philosophie qu'on acquiert rarement dans l'abondance. Le jardin charmant de Moulin-Joli, sur les bords de la Seine, qu'il dessina lui-même, est un témoignage de son goût et de ses mœurs douces. Parmi les inscriptions dont il orna ce beau paysage, nous remarquerons le quatrain suivant, qui peint à quelques égards l'esprit et le cœur du possesseur:

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

Watelet avoit acquis assez d'expérience et de lumières sur les arts pour en tracer les principes. Dans son poëme sur *l'Art de peindre*, qui parut en 1760, in-4° et in-8°, et qui a été traduit en allemand en 1764, il a mis un ordre qui contribue autant que la netteté même du style à éclaircir ses préceptes. « Poëte et peintre comme Dufresnoy, il s'est étendu sur la partie la moins agréable, la partie technique; il a même poussé les détails beaucoup plus loin que son modèle. Mais il n'a pas su, comme Dufresnoy, mêler la critique à l'instruction. Il n'a pas su jeter sur ses leçons ce sel piquant qui les fait retenir. Aucune réflexion profonde et raisonnée, aucun trait qui reste dans l'esprit. Son style en général est foible, sans consistance. Il n'est point offusqué d'ornemens déplacés; mais il est aussi trop dénué de poésie. Nulle verve, nulle force, nulle élévation, nulle chaleur: par-tout des idées communes, revêtues de couleurs vulgaires. L'élégance même, quand elle s'y trouve, y est médiocre. Une prose soutenue et soignée se fait lire avec plus de plaisir. » C'est ainsi qu'en juge Clément dans ses Observations critiques sur la traduction des Géorgiques par M. l'abbé Delille. Aussi préfère-t-on généralement les observations dont Watelet a accompagné son poëme; observations qui peuvent être lues avec fruit par les jeunes artistes. Son *Essai sur les jardins*, accueilli par la plus grande partie du public, fut comme la source d'une foule d'écrits, les uns sages, les autres bizarres, sur la composition et l'ornement des habitations rurales. « L'auteur, dit La Harpe, amateur éclairé des arts qu'il cultive, a écrit cet ouvrage avec agrément et avec

esprit. Il est d'un homme sensible à la belle nature, qui a des goûts sains et des mœurs douces. En le lisant on se sent le désir de connoître l'auteur et d'habiter sa demeure. Voici comment Marmontel a caractérisé Watelet : « L'un des hommes de notre siècle qui avoit le mieux arrangé sa vie pour être heureux, c'étoit Watelet. Il s'étoit doué tous les goûts, il aimoit tous les arts, il attiroit chez lui les gens de lettres et les artistes ; il s'étoit fait lui-même artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude ou d'une société bénévole, assez sage pour y borner le cercle de sa renommée et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs, ni jaloux. Ajoutez à ces avantages une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente. Telle fut celle de Watelet. » On a publié en 1788 un recueil de ses opuscules. Ce sont des *comédies*, des *opéras* qui n'ont point été joués, et une espèce de *poème* en prose, tiré de l'Aminte du Tasse. On y trouve une comédie de *Zénéide* sur laquelle Cahuzac paroît avoir fait la sienne. Watelet avoit entrepris de traduire en vers la Jérusalem délivrée du Tasse, et avoit lu divers chants de sa *traduction* dans les séances de l'académie. Mais les gens de lettres qui ont assisté à ces lectures assurent que cet ouvrage prouve plus le goût de l'auteur pour Le Tasse, qu'un véritable talent poétique. Le plus utile des ouvrages posthumes de Watelet, a été un *Dictionnaire de peinture, de sculpture et de gravure*, in-8°, 5 volumes, Paris, 1792.

WATERLAND (Daniel), chanoine de Saint-Paul, archidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses Ecrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. On a de lui, I. Une *Défense de l'Ecriture, contre le Christianisme de Tyndal*. II. *L'Importance du dogme de la Trinité, défendue*. III. *Dissertation sur les articles fondamentaux de la Religion chrétienne*. IV. Plusieurs autres *Ouvrages* théologiques et moraux. Il fut enlevé à l'Eglise anglicane le premier janvier 1742.

* WATERLOO (Antoine), habile paysagiste, né à Utrecht en 1618, se distingua dans ses productions par le coloris, la légèreté des ciels, et l'esprit du feuillé. Il seroit cependant moins connu s'il n'avoit gravé à l'eau-forte dans un fort bon goût. Il mourut de misère dans un hôpital en 1660.

* WATERLOS (Lambert), né en Artois, chanoine régulier de l'ordre de St. Augustin à l'abbaye de Saint-Aubert à Cambray, est auteur de la *Chronique de son abbaye*. Il mourut après 1170, où finit sa Chronique qui n'est pas complète. Cet ouvrage fait regretter la perte d'une partie qui commençoit à l'an 1149. Il a aussi donné une *Nomenclature* des évêques de Cambray, depuis Liébert jusqu'à l'époque où il écrivoit.

WATEVILLE (Alexandre-

Louis de), né en 1714, mort à Berne sa patrie en 1780, commandant-général du Val-Moutier, publia en 1768, en 2 vol. in-8°, l'*Histoire de la Confédération helvétique*, qui eut du succès. *Voyez* VATTEVILLE.

I. WATRIN *ou* VATRAIN (Henriette, Hélène et Agathe), jeunes et vertueuses sœurs, nées à Etain près Verdun, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs par de longs services, furent condamnées à mort en 1793 par le tribunal révolutionnaire de Paris. Elles périrent avec d'autres jeunes filles accusées d'avoir offert des fleurs au roi de Prusse, lors de son entrée à Verdun. « Leur innocence, leur candeur et leur beauté, dit l'annotateur du Poëme de la Pitié, par M. l'abbé Delille, intéressèrent les bourreaux eux-mêmes. On leur reprocha d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier-Tinville leur fit insinuer qu'elles n'avoient qu'à nier le fait et qu'elles obtiendroient leur liberté. Persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu. Leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation et qui prépara la chute des tyrans. »

* II. WATRIN, général français, né à Beauvais en 1772, entra au service comme simple soldat, au commencement de la guerre de la révolution, dans la légion belge, devenue depuis le 17e régiment de chasseurs à cheval, s'éleva rapidement aux premiers grades de l'armée, servit en 1794 comme adjudant-général à l'armée des Côtes-de-l'Océan; se signala comme général de brigade en 1795, contre les Chouans, et reçut le 25 juillet, du directoire, des témoignages publics de gratitude. En 1797 il passa à l'armée de Sambre et Meuse, et accompagna le général Hédouville à Saint-Domingue. A son retour, en 1799, il fut employé en Italie, et nommé général de division; il y partagea les vicissitudes de cette malheureuse campagne, et montra autant de sagesse que de bravoure, spécialement à la descente que firent les Anglais à Castellamare, et ensuite dans la place de Gênes où il se trouva renfermé avec le général Masséna. En 1800 il commandoit au passage du Mont-Saint-Bernard une division de l'avant-garde, il entra l'un des premiers dans la citadelle d'Yvrée, qui fut prise d'assaut; se distingua aux batailles de Montebello et de Marengo, et reçut à cette occasion un sabre d'honneur du premier consul. Envoyé à Saint-Domingue avec le général Leclerc, il continua d'y déployer son zèle et ses talens; après la mort de ce général, il remplaça Rochambeau dans le commandement du Port-au-Prince, et mourut au fort Louis le 22 novembre 1803.

WATS (Gilbert), théologien anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1657, étudia au collége de Lincoln où il avoit une bourse. Il a traduit en anglais le Traité *de augmentis scientiarum* du lord Bacon, in-4°, et l'*Histoire des guerres civiles*, de Davila.

* I. WATSON (Jean), prélat anglais, né à Rengworth au comté de Worcester, mort en 1589. Après avoir achevé ses études il s'appliqua à la médecine; mais à l'avénement de la reine Elisa-

beth au trône il prit les ordres. En 1572 il fut doyen de Winchester, et en 1580 évêque de cette même ville. On a de lui une Tragédie en latin, intitulée *Absalon*.

* II. WATSON (Thomas), théologien anglais non-conformiste, mort en 1673, fut curé de Saint-Etienne à Walbrook dans le temps des guerres civiles; mais à la restauration il fut dépossédé. On a de lui une suite de *Sermons sur le Catéchisme de l'assemblée*, 1 vol. in-folio, et quelques *Discours*.

* III. WATSON (Jacques), né à Aberden en Ecosse sous le règne de Charles II, établit à Edimbourg en 1695 une imprimerie qui donna lieu à beaucoup de difficultés; elles ne furent aplanies qu'en 1711 par la décision de la reine Anne. Alors Watson s'associa avec Fréébairn, et ils publièrent plusieurs *ouvrages* savans : les éditions de quelques-uns d'entre eux sont distinguées par leur élégance; on cite dans le nombre la Bible in-8°, imprimée en 1722, et celle qu'ils donnèrent en 1726. Watson mourut en 1728 à Edimbourg.

IV. WATSON (David), né à Brenchin en 1710, fut élevé dans l'université de Saint-André où il fut nommé professeur de philosophie dans le collége de Saint-Léonard. Lorsque cet établissement fut réuni en 1747 à celui de Saint-Salvador, Watson vint à Londres et y complèta sa Traduction d'Horace si justement estimée; mais il se laissa entraîner à la dissipation, au plaisir, et ces excès le perdirent. Il mourut près de Londres en 1750, presque dans un dénuement absolu. Indépendamment de sa traduction d'Horace, on a de lui une *Histoire des Dieux et des Déesses du paganisme*.

* V. WATSON (Robert), théologien et historien écossais, né en 1730 à Saint-André, mort en 1780, commença ses études dans une école de l'université de Saint-André, et les acheva à Glasgow et à Edimbourg. Ensuite il fut professeur de droit, de logique, de rhétorique et de belles-lettres à Saint-André; puis enfin principal du collége réuni. Le docteur Watson a écrit *L'Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, 1783, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°.

* VI. WATSON (sir Guillaume), fameux botaniste anglais, né à Londres, mort en 1787, élève de l'école de Merchant-Taylor, fut mis en apprentissage chez un apothicaire. En 1738 Watson se maria et s'établit en 1741, il fut reçu membre de la société royale à laquelle il a fourni beaucoup de Mémoires sur la botanique. Vers 1744 ce savant s'occupa beaucoup de l'électricité, et on lui doit plusieurs découvertes importantes sur ce fluide, pour lesquelles la société royale lui accorda en 1745 la médaille de Copley. En 1757 Watson fut reçu docteur aux universités de Hall et de Wirtemberg. En 1762 il fut nommé l'un des médecins de l'hôpital des enfans trouvés. Enfin en 1786 le roi d'Angleterre le créa chevalier. Les *Traités* de Watson, sur l'électricité ont été réunis en un vol. in-8°.

VII. WATSON (Jean), historien anglais, né en 1724, mort en 1783, fut élevé à Oxford, et se distingua dans ses études par l'amour du travail et la net-

teté de son jugement. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui sont estimés, entre autres, l'*Histoire d'Halifax*, 1775, in-4°, et la *Vie* de *Philippe II*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage a été traduit en français ; il offre les caractères de Philippe et du duc d'Albe fortement tracés et dignes de la plume de Tacite.

VIII. WATSON (Henri), chirurgien anglais renommé, naquit à Londres en 1702 et y est mort en 1793. Après avoir professé avec distinction l'anatomie, il devint membre de la société royale, et mérita cet honneur par un *Traité* estimé sur la Vessie, et un grand nombre de *Mémoires* sur son art, insérés dans les transactions de cette compagnie savante.

WATTEAU (Antoine), peintre, né à Valenciennes en 1684, mort à Nogent-sur-Marne à l'âge de 33 ans, étudia d'abord son art sous des maîtres assez médiocres et se perfectionna sous Claude Audrau. Il s'attacha à imiter le coloris de Rubens ; mais la nature l'avoit destiné à un genre de composition bien différent de celui qu'avoit adopté ce grand maître. Le désir d'accroître ses talens lui inspira le projet d'aller étudier en Italie, et de mériter par quelques ouvrages la pension que le roi accordoit aux élèves envoyés à Rome. Il présenta à l'académie de peinture deux tableaux qui furent admirés, et lui valurent plus qu'il ne demandoit ; il fut reçu sur-le-champ membre de cette académie. Bientôt après il passa en Angleterre, où son mérite fut reconnu, revint à Paris, et peignit pour le sieur Gersaint, son ami, marchand de tableaux sur le pont Notre-Dame, le plafond de sa boutique. Son caractère étoit inconstant, sombre, mélancolique, et ces derniers traits contrastent entièrement avec le genre de ses compositions. Ses *tableaux* n'offrent que des scènes champêtres riantes, comiques, et quelquefois bouffonnes. De ce nombre est celui où l'on voit plusieurs médecins, apothicaires et leurs suivans, marchant deux à deux et processionnellement dans un cimetière ; quatre appariteurs armés de seringues poursuivent un malade qui fuit devant eux ; d'autres portent une chaise percée et le bassin qui en dépend. Un docteur, décoré du collier d'un cheval de charrette, y trempe gravement le doigt, et consulte sur ce point un de ses confrères. Les *figures* de ce peintre se distinguent par la naïveté, la grace, l'expression ; son coloris est vrai. Les *dessins* de son bon temps sont admirés pour la correction, la facilité et la finesse. Wateau n'étoit pas d'un mérite supérieur, mais il avoit une grande originalité ; sans être fort exercé ; en voyant ses ouvrages, on reconnoît facilement l'auteur. L'architecture dans ses tableaux et le costume des figures attestent plutôt le mauvais goût de son temps que le sien. Lorsqu'il avoit à représenter un personnage jovial, tel que Gilles, Pierrot, ou le docteur ridicule dont on vient de parler, il leur donnoit, dans ses différens tableaux, la même tête ; et cette tête étoit le portrait du curé de Nogent-sur-Marne, bon réjoui, que Wateau voyoit souvent. Il avoit une maison de campagne dans ce village, et y fut atteint de la maladie dont il mourut. Lorsque ce curé vint pour lui administrer les sacremens, il se confessa d'avoir mis son portrait dans plusieurs de ses tableaux,

et lui en demanda pardon. Ce curé, suivant l'usage, lui présenta le crucifix. Wateau, le trouvant mal sculpté, dit au curé : « Otez-moi ce crucifix. Comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu ? » L'abbé de La Marre a chanté les talens de ce peintre dans une pièce de vers intitulée l'Art et la Nature réunis par Wateau ; et a déploré sa perte dans une autre qui a pour titre : la Mort de Wateau, ou la Mort de la Peinture.

WATTEL. *Voy.* VATTEL.

I. WATTS (Guillaume), littérateur et historien anglais, vivoit dans le 17ᵉ siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire* de *Matthieu Pâris*, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-folio. Il a ajouté à cet important ouvrage une Continuation dont la fidélité est moindre que celle de son auteur ; des Variantes pleines de recherches, et un Glossaire important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Pâris.

† II. WATTS (Isaac), docteur en théologie, né à Southampton en 1674, mérita par ses talens et ses excellentes qualités la place de pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berrystreet à Londres. Il la remplit avec autant de zèle que de lumières. Il est principalement connu en France par un ouvrage judicieux, intitulé *La Culture de l'Esprit*, traduit en français en 1762, in-8°. Il en publia la première partie en 1741 ; mais la mort l'empêcha d'achever la seconde. Ce livre peut servir à faciliter l'acquisition des connoissances utiles ; et ce n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. Watts mourut le 25 novembre 1742. On a publié le recueil de ses ouvrages, en 6 vol. in-4°. On y trouve des *Traités de Morale*, de *Grammaire*, de *Géographie*, d'*Astronomie*, de *Logique* et de *Métaphysique*. Il avoit du talent pour la poésie, qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une Imitation des *Psaumes de David*, des *Cantiques* et des *Hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

* WAUMANS (Conrad), graveur d'Anvers, né en 1642, a donné une *Descente de Croix* et une *Assomption*, d'après Rubens ; *Mars et Vénus*, et plusieurs sujets de Vierges, d'après Van-Dyck. Il a fait aussi beaucoup de portraits.

WAUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornoit ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armée, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvoit placer des chevaux qu'il dessinoit dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures ; par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs ; par un pinceau séduisant ; par un beau choix, une touche délicate et moelleuse, l'entente du clair-obscur, un coloris onctueux ; enfin par un précieux fini. Il a poussé même ce fini trop loin dans quelques-uns de ses ouvrages. Les tableaux faits dans

son dernier temps donneut un peu trop dans le gris nu dans le bleu. Wauwermans eut à se plaindre de l'nubli de la fortune. Il avait un fils ; mais il aima mieux lui dnnner le goût du cloître que celui de la peiuture. Il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études et de ses dessius. On a beaucnup gravé d'après lui. Il a aussi gravé à l'eau-forte. Jean Griflier fut snn élève. — Pierre et Jean WAUWERMANS ses frères ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

* WAYNE (Antoine), major-général dans l'armée des États-Unis, né en 1745 au comté de Chester en Pensylvanie. En 1773 il fut nnmmé représentant à l'assemblée générale. Là, il se joignit à Jean Dickinson, Thomas Mifflin, Charles Thomson et d'autres personnages qui prirent une part active dans l'oppositinn aux prétentions de la Grande-Bretagne. En 1775 il quitta les conseils pnur servir dans les armées, où il nbtint le grade de colonel. A la fin de l'année il accnmpagna le général Thomsnn au Canada. Quand cet officier succnmba dans snn entreprise cnntre les trnis rivières, en juin 1776, et fut fait prisnnnier, il reçut lui-même une blessure à la jambe. La même année il servit à Ticnnderoga, sous le général Gates, qui estimnit également son courage, ses talens militaires et ses connoissances dans le génie. A la fin de la campagne on le nnmma brigadier général. Il prit une part très-active à celle de 1777, et se distingua à la bataille de Brandiwin, qui ne précéda que de peu de jours celle où il fut surpris et battu par le major-général Grey ; il combattit encnre à Germantown et à la bataille de Monmnuth en juin 1778. Dans l'assaut où il remporta le plus de glnire et le succès le plus complet, celui de Stong-Pnint, en juillet 1779, tandis qu'à la tête de sa troupe il se précipitoit au milieu d'un feu terrible de mnusqueterie, déterminé à emporter la place à la bayonnette, il fut atteint d'une balle qui le renversa ; mais aussi-tôt qu'il put se lever sur ses genoux, croyant sa blessure mortelle, il cria à ceux qui le secouroient, portez-moi en avant, et que je meure dans le fort. Il y entra en effet, et snn premier mot fut un ordre pnur arrêter l'effusion du sang. En 1781 il marcha avec le bataillnn de Pensylvanie et opéra sa jnnctinn avec M. La Fayette en Virginie. Le 6 juillet, ayant été informé que le principal corps d'armée de l'ennemi, snus les ordres de Cornwallis, avoit traversé la rivière James, il pressa sa marche à la tête de 800 hnmmes pnur attaquer snn arrière-garde ; mais il trouva tnute l'armée anglaise prête à le recevoir. Il ne vit plus qu'une route ouverte pour lui ; il pnussa en avant sur l'ennemi, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'à 500 pas de distance, puis il cnmmença une vignureuse attaque et se retira avec la même promptitude. Le général anglais cnnfondu de ce mnuvement, et ne pnuvant snupçonner qu'une embuscade dans laquelle M. La Fayette vouloit l'attirer, n'osa le pnursuivre. Cornwallis ayant été pris, Wayne fut chargé de la guerre en Géorgie, et il y remporta des avantages tant sur les trnupes d'Angleterre que sur les sauvages indiens. La législature de Géorgie lui offrit une riche ferme, comme récompense de ses services. Après la

guerre, il rentra dans la vie privée; mais en 1787 il fut membre de la convention de Pensylvanie, qui ratifia la constitution des Etats-Unis. En 1792 il eut, après Saint-Clair, le commandement de l'armée contre les Indiens, gagna complètement la bataille de Miamis le 20 août 1794, et ravagea tout le pays. Le 3 août 1795 il conclut un traité avec les Indiens du nord-ouest de l'Ohio; et il étoit encore au service de son pays quand il mourut à Presqu'Ile dans la cinquante-unième année de son âge. On l'enterra sur les bords du lac Erié.

* WEARE (Mesbech), président de l'état de New-Hampshire, prit ses degrés en 1735 au collége de Harvard. Après avoir été quelque temps dans la législature, il fut envoyé au congrès à Albany, puis nommé à une des places de la cour supérieure, et en 1777 chef de justice. En 1776, quand le pays fut déclaré indépendant de la Grande-Bretagne, le peuple de New-Hampshire établit une forme de gouvernement, et Weare fut nommé président. Ce qui prouve toute l'imperfection de ce système et en même temps toute la confiance qu'on avoit en Weare c'est qu'il fut à la fois revêtu des plus hauts emplois législatifs, judiciaires et exécutifs, et qu'il y fut continué par des élections annuelles pendant toute la durée de la guerre. Quand une nouvelle constitution fut adoptée en 1784, il fut encore élu président; mais il se démit avant la fin de l'année. Il mourut en 1786 âgé de 73 ans, épuisé des fatigues de ses services publics. Weare n'étoit pas un homme d'un génie inventif. Mais il avoit des connoissances étendues, une perception claire, un jugement subtil; un caractère froid, un extérieur modeste, un cœur droit et bienfaisant; enfin une grande exactitude dans l'exercice de ses fonctions et de tous ses devoirs, tant dans sa vie privée que dans sa vie publique.

* WÉATLEY (Phillis), femme poëte, née en Afrique, fut amenée en Amérique en 1761, à l'âge de 6 ou 7 ans. Bientôt elle apprit la langue anglaise, et fit quelques progrès dans la langue latine. Elle étoit encore esclave dans la maison de M. John Weatley à Boston, quand elle écrivit un volume de poésies. Elle épousa dans la suite M. Peters, et mourut à Boston en 1784, dans la 51e année de son âge. Madame Peters a publié, en outre du poëme que nous avons cité, plusieurs *Pièces fugitives*, et des *Poésies* sur différens sujets religieux et moraux, in-8°, Londres, 1773.

* WEAVER (Jean), célèbre maître de danse anglais, mort en 1730, a composé plusieurs pantomimes dramatiques, telles que *Les amours de Mars et de Vénus; Orphée et Euridice; Persée et Andromède*. Il a écrit aussi, I. Une *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens*, ouvrage instructif. II. *L'Art de la danse*, avec un *Traité du geste et de l'action théâtrale*.

* I. WEBB (Jean), ministre à Boston, prit ses dégrés en 1708 au collége de Harvard. Il fut d'abord chapelain du château, et prêcha quelque temps dans une des paroisses de Newbury. En 1714 il fut ministre de la nouvelle église de Boston. Il survécut à son collégue M. Thacher, et eut pendant 8 années pour assistant

M. Eliot. Enfin il mourut en 1750, dans la 63ᵉ année de son âge. Il a publié des Sermons sous les titres suivans : *A une société de jeunes gens*, 1718 ; *sur les avantages particuliers de la piété dans la jeunesse*, 1721 ; *Sermon* devant l'assemblée générale, 1722 ; *Avis utile sur l'habitude de la mauvaise compagnie*, 1726 ; *sur la mort de Guillaume Woldron*, 1727 ; *Le grand intérêt de la Nouvelle-Angleterre*, discours prononcé à l'ordination d'un diacre, 1731 ; *Le devoir d'un peuple dégénéré de prier pour la réédification de l'œuvre de Dieu* ; *Exhortation pour deux malfaiteurs condamnés*, 1734, *Le gouvernement du Christ; Sermon d'élection*, 1738, sur la mort de Pierre Thacher, 1739.

* II. WEBB (Philippe-Carteret), savant jurisconsulte et antiquaire anglais, né en 1700, mort en 1770, est auteur de quelques *Ecrits* sur des matières judiciaires. Ce fut particulièrement à ses soins que la société des antiquaires de Londres fut redevable de sa chartre d'incorporation. Il fut membre du parlement en 1754 et 1761, et avocat de la trésorerie.

* I. WEBSTER (Guillaume), maître écrivain anglais, mort en 1744, connu à Londres par un *Essai sur la tenue des livres*, in-12, dont la douzième édition porte la date de 1755 ; par un *Traité d'Arithmétique*. Il a *traduit* du français le cours abrégé de Mathématiques de La Hoste ; trois volumes in-8°.

* II. WEBSTER (Samuel) ; ministre de Salisbury, au Massachusetts, né en 1718, gradué en 1737 au collége de Harvard, prit les ordres en 1741, et mourut en 1796, après avoir été ministre près de 55 ans. Il étoit d'une simplicité et d'une clarté remarquables dans sa prédication. Jamais il ne disputa sur des objets qu'on put considérer comme douteux. Il se bornoit à exposer à ses auditeurs l'excellence des vertus. On a de lui un *Sermon* sur la misère et les devoirs du peuple opprimé et réduit à la servitude, 1774, et plusieurs autres *Sermons* publiés de 1775 à 1777 ; enfin deux *Discours* sur le baptême des enfans, dont la troisième édition est de 1780.

† I. WECHEL (Chrétien), célèbre imprimeur de Paris, mort en 1554. Les éditions sorties de ses presses étoient si correctes, qu'on trouvoit à peine deux fautes dans un vol. in-folio. Ce fut en 1530 qu'il commença à imprimer des auteurs grecs.

† II. WECHEL (André), fils du précédent, imprimeur à Paris, faisoit conjointement avec son père les plus belles éditions. Ils durent principalement l'avancement de leur art au savant Frédéric Sylburge, correcteur de leur imprimerie. On présume que l'on doit à André Wechel les caractères de Henri-Etienne. Wechel se retira à Francfort après le massacre de la Saint-Barthélemi, dont il n'échappa que par les soins de Hubert Languet, ministre d'état de Saxe, qui se trouvoit alors à Paris. Cet imprimeur mourut à Francfort en 1581. On imprima dans cette ville en 1590, in-8°, le Catalogue des livres sortis des presses du père et du fils. Les principaux sont : la *Grammaire* grecque et latine de Gaza ; des *Extraits* de Galien ; d'Hérodote, de Xénophon, de Thucydide, de Tite-Live, etc.,

les *OEuvres* de Tertullien, de Pausanias, de Denys d'Halicarnasse; l'*Etymologicum græcum*, etc., etc.

* WECKER (Jean-Jacques), médecin, né à Bâle en 1528, mort en 1586, exerça à Colmar. Ses meilleurs ouvrages sont, I. *Syntaxis medicinæ utriusque ex græcis, latinis* etc., *collecta;* Basileæ, 1562, in-folio. II. *Practica medicinæ generalis*, ibidem, 1585, in-12. III. *Anatomia mercurii Spagyrica*, Halæ Saxonum 1620, in-4°.

WEDEL (George-Wolfgang), né à Goltzen dans la Lusace en 1645, mort le 6 septembre 1721, devint professeur en médecine à Iéna en 1672, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des Curieux de la nature se l'associèrent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont, I. *Physiologia medica*, 1704, in-4°. II. *Physiologia reformata*, 1688, in-4°. III. *De Sale volatili Plantarum*, in 12. IV. *Theoremata medica*, in-12. V. *Exercitationum Medico-Philologicarum decades* xx, 1686 à 1720, in-4°. VI. *Theoria Saporum medica*, in-4°. VII. *De Morbis Infantûm*, in-8°. VIII. *Opiologia*, 1682, in-4°. IX. *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4°. X. *De Medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4°. XI. *De Medicamentorum compositione extemporaneâ*, 1693, in-4°.

* WEDGWOOD (Josué), mort à sa maison d'Etruria, dans le comté de Stafford en Angleterre, le 3 janvier 1795, est célèbre par la fabrication d'une poterie communément empreinte de son nom. Dans le dessein d'établir sa réputation il commença par envoyer à presque toutes les cours d'Allemagne de fortes caisses de ses ouvrages, sans en avoir reçu aucune commande, et ce moyen remplit parfaitement son attente. Il avoit nommé *Etruria* son superbe établissement, à raison des anciens vases étrusques qu'il avoit particulièrement pris pour modèles. Modeste dans ses commencemens, cet établissement devint insensiblement une petite ville. Les formes agréables et la pureté du dessin, qui distinguent les ouvrages de l'antiquité, ont été reproduits dans les ouvrages anglais du même genre. Wedgwood avoit fait une étude particulière de ceux sortis des riches fouilles d'Herculanum. Ce fut lui qui décida principalement le Muséum de Londres à faire l'acquisition de la première collection *hamiltonienne* de vases étrusques, et il fit preuve de ses connoissances archœologiques dans son *Mémoire sur le vase Barbérini*, inséré dans les *Transactions philosophiques* de 1784. Il a enrichi de quelques autres *Mémoires* ce même recueil. Le volume de 1782, page 305, et celui de 1786, page 390, offrent la description d'un thermomètre qu'il avoit inventé pour mesurer le degré de chaleur que la poterie peut supporter jusqu'à la vitrification. On trouve, dans le vol. de 1790, un *Mémoire* de sa main sur *l'Ochra friabilis nigro-fusca*, et sur un *nouveau fossile de la partie méridionale du pays de Galles.*

* WEEVER (Jean), né à Lancaster et élevé à Cambridge, est auteur des *Monumens funéraires*, ouvrage qui auroit pu devenir précieux pour les historiens et pour ceux qui étudient l'antiquité,

s'il eût été exécuté avec plus de soin. Weever mourut en 1632.

* WÉGUELIN, pasteur de Saint-Gall en Suisse, professeur d'histoire et de géographie à l'école civile et militaire de Berlin, reçu membre de l'académie de cette ville pour la classe de la littérature, a publié, I. *Observations sur les différentes formes de gouvernement du royaume de Prusse*. II. *Caractères des douze premiers Césars*, 2 vol. in-8°. III. Un grand nombre de *Mémoires* insérés dans la collection de l'académie. Wéguelin avoit des vues profondes, mais son style barbare est *presque toujours inintelligible*. On ignore l'époque de sa mort.

WEHLER. *Voyez* WHEELER.

* WEICKARD (Arnould), médecin de l'électeur palatin, né en 1578 à Baccarach, mort le 23 novembre 1645, a laissé, *Thesaurus pharmaceuticus galenochymicus*, Francofurti, 1626, in-folio. *De variis et periculosis morbis practica*, ibid., 1643, in-folio.

* WEIGEL (Valentin), ministre de l'église luthérienne de Zscopavia dans la Misnie, mourut vers la fin du 16e siècle; mais ses ouvrages ne furent publiés que dans le siècle suivant. On y remarque plusieurs erreurs pernicieuses. Nic. Hunnius, Theod. Thummius entreprirent de les réfuter. L'ouvrage du dernier, imprimé à Tubingen en 1650, in-4°, est intitulé *Impietas weigeliana*. Weigel n'étoit pas un impie, c'étoit un homme rempli de religion et d'honneur; mais il se perdit dans le labyrinthe des opinions chimiques et cabalistiques qui faisoient à cette époque de rapides progrès en Allemagne.

WEIMAR (Bernard), duc de Saxe, le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, né en 1604, descendoit de l'ancienne branche électorale dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la bataille de Nordlingen, mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par le roi Louis XIII (*Voyez* son article), il remporta des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de Bourgogne, et se rendit maître de Jonvelle dans la Franche-Comté. En 1638 il força Rheinsfield, après avoir défait six mille cinq cents Impériaux qui étoient venus au secours de cette place. Il alla ensuite assiéger Brisach, et ne l'assiégea pas en vain. Une victoire importante fut la suite de cette conquête. Toute l'Alsace se soumit à lui, et il eût remporté de plus grands avantages, sans la mort qui le surprit le 18 juillet 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuroient dans l'alliance et au service de la France. Elève de Gustave-Adolphe, il étoit aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Le pouvoir du cardinal de Richelieu ne put jamais l'engager à flatter ce ministre ni ses favoris. Un jour que le père Joseph, capucin, qui entendoit la guerre comme un homme de son état peut l'entendre, montroit sur la carte des places qu'il falloit prendre pendant la première campagne de 1636 : « Tout cela seroit bien, père Joseph, lui dit Weimar, si on prenoit les villes avec le bout du doigt. »

WEINEGG (Jean Guler de), Grison, colonel au service de France, né en 1563, mort à Coire le 24 janvier 1657, fut un brave guerrier et un écrivain estimé. Nous n'avons aucune notice précise sur ses ouvrages.

* WEINHART (Ferdinand-Charles, médecin du 17e siècle, professa dans l'université d'Inspruck, et fut attaché à la personne de l'empereur Charles VI. On a de lui, *Nucleus universæ medicinæ in tres libros divisus*, Patavii, 1715, in-8°; *Medicus officiosus*, Norimbergæ, 1715, in-8°; *De medici prudentid*, Oniponti, 1726, in-8°.

WEINMANN (Jean-Jacques-Guillaume), apothicaire de Ratisbonne, mort en 1734, a donné un ouvrage considérable sur les plantes, intitulé *Phytantoza Iconographica*, *sive Conspectus aliquot milliumplantarum*, Ratisbonne, 1735, 1745, 4 vol. in-folio, avec 1025 planches enluminées, mais qui ne le sont pas également bien dans tous les exemplaires.

* WEINRICH (Martin), célèbre médecin de Breslau, né en 1548, mort le 25 décembre 1609, professa l'éloquence et la physique dans sa ville natale. Il a écrit, *Problemata phisyco-medica ex J. B. Montano*. Wittebergæ, 1590, in-4°. *Commentarius de monstris*, Vratislaviæ, 1595, in-8°.

WEISS. *Voy*. Albin n° I, *et* Albinus n° VIII.

* WEISSE (Christian-Félix), receveur électoral du cercle de Haute-Saxe, et l'un des doyens de la littérature allemande, mort à Leipsick le 15 décembre 1804, âgé de 79 ans, s'étoit exercé dans presque tous les genres de poésie dramatique et lyrique; ses *Tragédies* le firent comparer pendant quelque temps à Racine: ses *Comédies* eurent beaucoup de succès; il a composé aussi des *Opéras comiques*, auxquels les feuilles allemandes donnent la préférence. Mais ses *Odes anacréontiques*, ses *Chants des Amazones* et sa *Traduction de Tyrtée*, sont généralement estimés. Il a été long-temps rédacteur principal de la *Bibliothèque des Belles-Lettres*, journal littéraire allemand très-accrédité. Il est encore l'auteur d'une feuille hebdomadaire, intitulé l'*Ami des enfans*, qui, par les excellens articles qu'elle renfermoit, eut un grand succès, qu'elle méritoit. Cette feuille périodique fut réimprimée plusieurs fois par l'éditeur légitime, et il en existe en outre plusieurs contrefaçons. L'*Ami des enfans* a paru depuis 1776 jusqu'en 1782; Weisse le remplaça par un ouvrage périodique semblable, intitulé *Correspondance de la famille de l'Ami des enfans*, dans lequel cet auteur se propose toujours pour principal but d'inspirer à ses jeunes lecteurs le goût de la vertu et de l'instruction. Weisse eut dans sa patrie, aussi bien que dans les autres pays de l'Europe, un grand nombre d'imitateurs. En France on vit l'*Ami des enfans*, de Berquin, qui, en très-grande partie, se compose de traductions et d'imitations de l'*Ami des enfans* de Weisse, et d'autres écrits qui ont été publiés depuis par Campe, Jeauffret, etc., pour servir à l'éducation et à l'instruction des enfans.

* WEISSEMBACH (Joseph Antoine), ex-jésuite, professeur de théologie au collége de Lu-

cerne, naquit à Bremgarten vers le milieu du dix-huitième siècle. On distingue parmi ses ouvrages, I. *Eloquentia Patrum*, Augsbourg, 9 vol. in-8°. II. *Présages du paganisme*. 2 vol. in-12 en allemand, Bâle. III. *Caractère du siècle actuel*, 1 vol. en allemand. Bâle. Il fut nommé chanoine du chapitre de Zurzach en 1780. On ignore l'époque de sa mort.

* WEISSENBACH (Anselme Charles), bénédictin de l'abbaye de Muri, né à Zong, et mort le 4 décembre 1696, a donné en latin les annales de son monastère, ouvrage généralement estimé.

WEISSENBORN (Isaïe-Frédéric), théologien luthérien, né à Smalkald en 1674, fut professeur en théologie et sur-intendant à Iéna, où il mourut en 1750. On a de lui, I. *Musœum philosophiæ*, in-4°. II. *Paradoxorum logicorum decades*, in-4°. III. *Character veræ religionis in doctrinâ de fide in Christum justificante*. IV. Des *Sermons* en allemand.

* WEITBRECHT (Josias), médecin du 18ᵉ siècle, membre de l'académie de Pétersbourg, où il professa la physiologie. Outre plusieurs *Mémoires* curieux, il a donné, I. *Syndesmologia, sive historia ligamentorum corporis humani*, Petropoli, 1742, in-4°. M. Portal fait un grand éloge de cet ouvrage.

WEITZIUS (Jean), mort en 1642, est connu par des *Commentaires* sur Térence, sur les Tristes d'Ovides, sur Verrius-Flaccus et sur Prudence. On y trouve plus de savoir que de goût.

* WELBY, Anglais, propriétaire d'une fortune considérable, né au comté de Lincoln, et mort en 1636, est connu par une singularité extraordinaire. Son frère ayant attenté à sa vie, il prit la résolution de se séquestrer entièrement de la société; en conséquence il s'enferma dans une maison à Londres, où il vécut 40 ans, sans se laisser voir de personne.

* WELDE (Thomas), premier ministre de Roxbury au Massachusetts, étoit né en Angleterre, et avoit été ministre au comté d'Essex. Ayant refusé de se soumettre à l'Église établie, il se détermina à venir en Amérique chercher le repos et jouir de la liberté de conscience. Il arriva à Boston en 1632, et un mois après il obtint la cure de Roxbury. La même année Jean Eliot fut nommé son collègue. En 1639 il coopéra avec Mather et Eliot à la traduction notée des Psaumes pour la Nouvelle Angleterre. En 1641, il fut envoyé avec Hugues Peters en Angleterre, en qualité d'agent pour la province, et il ne retourna plus en Amérique; il s'établit à Gateshead. Mais en 1662 il perdit son bénéfice comme les autres ministres dissidents. Il a publié, *Histoire abrégée de l'origine du règne et de la chute des Antinomiens familistes et libertins, qui ont infecté les églises de la Nouvelle Angleterre, justifiant les églises orthodoxes de plus de cent imputations*, etc., 1644. Il a composé encore avec trois autres ministres, contre les Quakers, le *Parfait pharisien dans la sainteté monachale*, 1654.

* WELLEKENS (Jean-Baptiste), né en 1658 à Alost en Flandre, reçut sa première éducation à Amsterdam. On l'avoit destiné pour l'orfévrerie, mais son goût

pour la peinture dérangea ces projets. A l'âge de 18 ans il entreprit un voyage en Italie, où il resta 11 ans. Une attaque de paralysie qu'il eut à Venise en 1687, jointe à la foiblesse de sa vue, le força de renoncer à la peinture. Il se consola avec la poésie. De retour à Amsterdam, il s'y maria en 1699. Il publia avec son ami, Pierre Vlaming, en 1711, un recueil de *Poésies* ; on y distingue des *Eglogues* de sa façon. Ses interlocuteurs sont tantôt des bergers, tantôt des pêcheurs. En 1715 il publia sa *traduction* de l'Aminte du Tasse, à laquelle il joignit une *Dissertation* sur la Poésie pastorale. On a encore de lui des *Poésies mêlées*, 1719 ; des *Epithalames*, 1729 ; des *Poésies morales*, 1737, à Amsterdam et et à Utrecht, in-4°. Il est mort en 1726. — Sa fille Magdeleine Barbe, qui elle-même n'étoit pas sans talent pour la poésie, a été l'éditeur de quelques-uns de ses ouvrages.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par ses lumières et son désintéressement ; par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. On a de lui un Livre très-utile aux ecclésiastiques, publié sous ce titre : *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8°.

I. WELLER (Jérôme), théologien protestant, né à Freyberg en Misnie l'an 1499, fut très-attaché à Luther qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572. On a de lui, I. *Commentaria in libros* Samuel *et* Regum. II. *Consilium de studio theologiæ rectè instituendo.* III. *Commentaria in Epistolas ad Ephesios ;* et d'autres *Ouvrages* imprimés à Leipzig, en 2 vol. in-folio.

II. WELLER (Jacques), théologien allemand, naquit à Leukirk dans le Voigtland en 1602. Après avoir professé quelques années la théologie et les langues orientales à Wittemberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum ;* et une bonne *Grammaire grecque.* Il mourut en 1664.

* WELLES (Noé), ministre de Stamford au Connecticut, prit ses dégrés en 1741, et les ordres en 1749. On croit qu'il mourut en 1776. Théologien distingué, Welles prit une très-grande part aux disputes en Amérique sur l'épiscopat. Il a publié un *Discours* en faveur de l'ordination presbytérienne ; une *Défense* de la validité et du droit divin de l'ordination presbytérienne, soutenue dans les discours de Chauncy et Welles, en réponse aux exceptions de Jérémie Leaming, 1767 : Un *Eloge funèbre* de Hobart, 1773.

† WELLS (Édouard), théologien et savant littérateur anglais, né vers 1668 à Corsham au comté de Witt, savant dans la langue grecque qu'il professa à Oxford, mourut vers 1730. Il est connu principalement par une bonne édition de *Xénophon*, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques, imprimée à Ox-

ford en 5 vol. in-8°. Il a publié, I. Une *Réponse au docteur Clarke sur la Trinité*. II. Plusieurs *Pamphlets*. III. Un précieux ouvrage sur la *Géographie de l'ancien et du nouveau Testament*, 2 vol. in-8°. IV. Un *Cours de Mathématiques à l'usage des jeunes étudians*, 3 vol.

* I. WELWOOD (Thomas), médecin écossais, né en 1652 à Edimbourg, mort dans cette ville en 1716, élève de Glasgow. Son père ayant été soupçonné d'avoir participé au meurtre de l'archevêque Sharp, fut obligé de se sauver en Hollande; mais il en revint avec le roi Guillaume. Le fils fut médecin du roi en Ecosse, et s'établit à Edimbourg. On a de lui des *Mémoires sur les affaires de l'Angleterre* depuis 1588 jusqu'à la révolution, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est très-superficiel et très-partial.

* II. WELLWOOD (Thomas), théologien écossais, presbytérien, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, né à Pesth en 1680. On a de lui un ouvrage intitulé *la Terre d'Emmanuel* et quelques autres *Livres de piété*.

* WELMAN (Henri), né à Groningue en 1611, y fut appelé professeur extraordinaire de médecine en 1642, et peu après professeur ordinaire. Sa carrière, qui s'étoit ouverte sous d'honorables auspices, se termina à l'âge de 31 ans; il n'a laissé après lui que quelques *Dissertations académiques*.

WELSER (Marc), né à Augsbourg en 1558 de parens nobles, mort le 13 juin 1614, fut élevé à Rome sous le célèbre Muret qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour dans sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui, IV *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, à Venise, 1594, in-folio: ouvrage plein de recherches et écrit avec assez de goût. II. *Rerum Boicarum libri V*, in-4°, Augsbourg, 1602. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alfonse de La Cueva marquis de Bedmar. (*Voy.* CUEVA, n° II.) Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol.

* WELSTED (Léonard), poète anglais, né en 1689, mort en 1747, a composé entre autres pièces de poésie, I. Un Conte très-piquant, intitulé *le Pâté de Pommes*, faussement attribué au docteur King, et qui se trouve dans les Œuvres de ce dernier. II. Des *Epîtres*, des *Odes*, et une Pièce contre Pope, intitulée *le Triumvirat*, pour laquelle ce célèbre poète a donné à Welsted une place dans sa Dunciade. III. Une *Traduction du Traité du sublime de Longin*, d'après la traduction française de Boileau. IV. Une Comédie intitulée *le Libertin dissimulé*.

* WEMMERS (Jacques), né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne; ce qui détermina la propagande à lui confier l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645 il fut nommé évêque du Grand-Caire

et vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour passer en Egypte; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui *Lexicon OEthiopicum*, Rome, 1638, in-4°.; ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, et du savant maronite Abraham Ecchellensis.

* I. WENCESLAS (S.), duc de Bohême, fils d'Uratislas et de Drahomire, fut élevé dans la religion catholique par Ludmille son aïeule. Uratislas étant mort, Drahomire exerça sa cruauté sur les chrétiens. Ludmille, sensible aux malheurs de sa patrie, engagea Wenceslas à prendre les rênes du gouvernement, et promit de l'aider de ses conseils. Pour prévenir la division, il donna à son frère Boleslas une province de la Bohême, que l'on appelle encore Boleslawie. Wenceslas sûr le trône, protégea la religion chrétienne; mais Drahomire furieuse le fit assassiner dans un festin le 28 septembre 936. Il a été mis au nombre des martyrs. L'empereur Othon fit la guerre aux Bohémiens, pour venger la mort de Wenceslas, et obligea Boleslas et Drahomire à réparer les maux qu'ils avoient fait souffrir à l'église.

† II. WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1378, à l'âge de 15 ans. Son père avoit réglé par la Bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils qui fut un monstre de cruauté et de débauches. Comme Néron, il donna d'abord de grandes espérances. Mais la peste l'ayant chassé de Bohême, il se retira à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette ville que les affaires commencèrent à lui peser. Le goût d'un faste ruineux, le commerce des femmes et les prodigalités qu'il entraîne, lui firent bientôt perdre de vue, au milieu d'une troupe de jeunes débauchés des deux sexes, les devoirs d'un prince. Amolli par la volupté, il devint lâche et cruel. Ayant voulu défendre les juifs contre ses sujets de Bohême et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans un étroite prison l'an 1394. Dans une de ses accès de frénésie, il avoit fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avoit pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse. On dit qu'il marchoit quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, et qu'il faisoit exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisoient. Ce furent toutes ces vexations et ces cruautés qui forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva quatre mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'étoit une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnoître roi de Bohême; il ne la manqua point, mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit renfermer son frere dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappe encore de sa prison, et de retour à Prague il se fait des partisans,

condamne au dernier supplice ceux qui l'avoient mis en prison. Cependant les traverses qu'il essuya le forcèrent d'aliéner le reste des domaines de l'Empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, pour les griefs suivans : « Il a vendu à la France Gênes et son territoire, malgré l'opposition des états de l'Empire ; il a livré à Galéas Visconti le Milanès et la Lombardie; il a aliéné plusieurs domaines qui, par la mort des propriétaires, étoient dévolus à l'Empire ; il a accordé aux voleurs et aux brigands l'impunité de leurs crimes ; il a massacré, noyé, brûlé des prélats, des prêtres et plusieurs personnes de distinction, etc. Nous donc, ayant invoqué le saint nom de Dieu, et étant assis dans notre tribunal de justice, mus par les griefs ici mentionnés, avons déposé par notre présente sentence, le seigneur Wenceslas comme dissipateur du corps germanique, comme membre inutile et comme chef indigne de gouverner; et comme tel, l'avons privé des dignités et des honneurs qui lui appartiennent. Nous faisons savoir aux princes, potentats, chevaliers, villes, terres et peuples du Saint-Empire, qu'ils sont absous du serment de fidélité et de l'hommage qu'ils lui devoient en sa qualité d'empereur. » On dit que quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne « qu'il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et il mourut roi de Bohême en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme fut Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Bavière. « Il sembloit que la nature en formant Wenceslas, dit Montigny, se fût épuisée à rassembler dans sa personne l'excessive prodigalité d'Antoine, l'infâme lâcheté d'Héliogabale et l'ame cruelle de Tibère. Tout lui devenoit permis pour satisfaire ses passions; nulle équité dans ses jugemens, point de retenue dans ses vexations, point de ménagement dans ses débauches. Fier dans la bonne fortune, il rampoit dans l'adversité. Malheur à quiconque l'offensoit; il n'accordoit de pardon qu'à ceux qui pouvoient l'acheter à prix d'argent, ne rougissant jamais de mettre sa clémence à l'enchère, et de faire un honteux trafic de la plus belle vertu des rois. »

I. WENDELIN (Godefroi), né dans le Brabant en 1580, voyagea en France, professa la philosophie à Digne, et mourut à Tournai où il étoit chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins; et l'une et l'autre lui firent un nom célèbre. Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue une édition des *Lois saliques*, imprimée à Anvers 1649, in-folio. Cette édition est enrichie de savantes Notes et d'un Glossaire très-utile pour l'intelligence de ces lois. Jacques Chifflet en a orné son *Recueil politico-historique.*

* II. WENDELIN (Marie-Frédéric), parent du précédent, né près de Heidelberg en 1584, et mort recteur du collége de Zerbst en 1653, est connu par un ouvrage estimé des calvinistes, intitulé *Syntagma theologicum majus et*

minus. Il a été plusieurs fois imprimé, et traduit en hollandais et en hongrois. On a encore de lui, *Medulla latinitatis*, compilé dans le *Thesaurus* du célèbre Robert Etienne.

* WENSEL (Charles-Frédéric), savant minéralogiste et chimiste allemand, né en 1747, mourut à Freyberg le 26 février 1793. Son père, qui étoit relieur, vouloit lui faire apprendre sa profession à Dresde; mais la lecture de quelques voyages fit naître en lui un vif désir de parcourir le monde. Sans aucune connoissance, il résolut d'entreprendre un voyage au Cap de Bonne-Espérance. A l'âge de 15 ans, avec quatorze gros en argent, il passa à Hambourg, puis à Amsterdam. Dans la première de ces villes il fut contraint de faire le métier de graveur, pour ne pas mourir de faim. Il publia à Leipsick, en 1773, son *Introduction à la chimie, qui contient l'analyse des corps*; puis la *Doctrine touchant l'affinité des corps*, Dresde, 1777.

* WENTWORTH (Benning), gouverneur de New-Hampshire, né en 1695, de Wentworth, lieutenant gouverneur, prit ses degrés au collége de Harvard en 1715. Après avoir été membre de l'assemblée et du conseil, des affaires de commerce l'appelèrent à Londres, où il sollicita et obtint son brevet de gouverneur. Il commença son administration en 1741, et resta dans cette place près de vingt ans. En 1767 il fut remplacé par son neveu, Jean Wentworth, et mourut en 1770. Il étoit violent, implacable dans ses ressentimens, et très-attaché au parti de l'Église d'Angleterre. Bennington, au comté de Vermont, a pris de lui son nom. Il a fait aussi un grand nombre de concessions à d'autres villes. Enfin il a doté beaucoup de colléges à des conditions favorables pour l'Église. Le bâtiment actuel du collége de Darmouth est élevé sur un terrain de cinq cents acres qu'il a donné à cet établissement. Il a contribué pour trois cents livres sterling à la réparation de la bibliothèque du collége de Harvard, qui depuis a été incendiée. Wentworth fut souvent dirigé par des motifs de prédilection dans les emplois civils ou militaires qu'il accordoit.

† WEPFFAR *ou* WEPFFER (Jean-Jacques), médecin de Schaffhausen, né le 23 décembre 1620, mort le 28 janvier 1695, voyagea en Allemagne et en Italie, se fit recevoir docteur à Bâle, et devint médecin du duc de Wirtemberg, du margrave de Bade-Dourlat, et de l'électeur palatin. L'académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres. On a de lui, I. *Historia apoplecticorum*, 1710, in-8°, ouvrage qui apprend peu de choses. II. *Cicutæ aquaticæ historia*, 1716, in-4°, et plusieurs autres *Traités* très-estimés.

* WERDMULLER (Jean Rodolphe de), né à Zurich en Suisse, servit la maison d'Autriche en qualité de lieutenant-général, et fut l'un des plus braves officiers de son siècle. Il étoit gouverneur de Philipsbourg en 1670, et mourut à Villingen le 6 décembre 1677.

* WEREMBERT *ou* WERIMBERT, moine de Saint-Gall, né à Coire, mort le 24 mai 884, étoit fils d'Adalbert, l'un des officiers de Charlemagne. Il fit ses premières études à l'école de Fulde, et les acheva à Saint-Gall. Il cul-

tiva les beaux-arts, la poésie, la théologie et l'histoire. On a de lui un *Traité sur la Musique*, un *Art poétique*, et quelques autres *ouvrages* moins importans. Vossius lui attribue une Histoire de l'abbaye de Saint-Gall.

I. WERENFELS (Jean-Jacques), pasteur de Bâle sa patrie, mourut en 1655, après avoir publié des *Sermons* en allemand, et des *Homélies* en latin *sur l'Ecclésiaste*. Elles offrent plus de savoir que d'éloquence.

II. WERENFELS (Pierre), fils du précédent, archidiacre de Bâle, né à Liechtal en 1627, signala son zèle pendant la peste qui désola cette ville en 1667 et 1668. Son mérite lui procura la chaire de professeur de théologie en 1675, qu'il remplit avec applaudissement. Il mourut le 23 mai 1703, avec une réputation de savoir justement méritée. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, des *Sermons*, des *Discours* et quelques autres *ouvrages* pleins d'érudition.

† III. WERENFELS (Samuel), fils du précédent, né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, en Allemagne et en France. Pendant trois mois de séjour qu'il fit à Paris, il eut de fréquentes conversations avec les pères Malebranche et de Montfaucon, et avec Varignon. De retour à Bâle en 1702, il succéda, l'année suivante, à son père dans la chaire de théologie. Il fut agrégé en 1706 à la société anglaise de la Propagation de la Foi, et en 1708 à la société royale des sciences de Berlin. Sa réputation, qui croissoit de jour en jour, lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, et attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zèle. Il conversoit familièrement avec eux, et s'attachoit à leur cultiver le jugement beaucoup plus que la mémoire. Son soin principal étoit de leur inspirer les sentimens de douceur, de tolérance et de modération dont il étoit pénétré, et de les conduire dans les routes de la vertu et de la probité qu'il suivit lui-même toute sa vie. Il mourut à Bâle le premier juin 1740. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°. La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8°. Le recueil de ses ouvrages renferme diverses *Poésies* qui montrent que l'auteur n'étoit pas aussi bon poète qu'habile philosophe et savant théologien. On a encore de lui un vol. in-8° de *Sermons*.

I. WERFF (Adrien Van der), peintre, né à Roterdam en 1659, mourut dans cette ville en l'année 1722. Le fini de ses ouvrages et leur rareté les rendent très-chers. L'électeur palatin, qui goûta beaucoup sa manière, le créa chevalier ainsi que ses descendans. Il lui permit d'ajouter à ses armes une partie des électorales, et lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Tous les princes qui venoient à Roterdam lui rendoient visite et payoient chèrement son pinceau. Van der Werff terminoit ses ouvrages avec un soin étonnant. Son dessin est assez correct; sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu qu'on préfère au

grand fini. Il a peint des portraits et des sujets d'histoire. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorff dans la riche collection de l'électeur Palatin. On y admire ses quinze *Tableaux* sur les mystères de la religion catholique. La collection d'Orléans possédoit de ce peintre le *Jugement de Pâris*, une *Vendeuse de marée* et un *Marchand d'œufs*, tous sur bois.

II. WERFF (Pierre Van der), frère du précédent, fut son élève et suivit de près ses traces. Il peignit quelques sujets d'histoire, mais plus souvent des sujets privés. Sur la fin de ses jours il devint hypocondriaque et croyoit sans cesse qu'on vouloit l'empoisonner. Il mourut en 1718, à l'âge de 53 ans.

* WERLHOF (Paul Gottlieb), célèbre médecin, natif de Helmstadt, mort à Hanovre en 1767, professa dans sa ville natale, et fut premier médecin du roi d'Angleterre George II. On a de lui quelques bons ouvrages. Voici les principaux : I. *De medicinâ methodicæ sectæ*, Helmstadii, 1723, in-4°. II. *De febribus intermittentibus*, Hannoveræ, 1732, in-4°. III. *Cautionum medicarum tractatus duo*, ibid., 1734, in-8°.

* WERNDLEY (J. G.) étoit très-versé dans les idiomes de l'Inde, dont il avoit acquis la connoissance en exerçant le ministère évangélique à Batavia, et qu'il professa même pendant quelque temps à l'académie de Lingen On doit à ses soins l'édition faite à Amsterdam en idiome malais, de l'ancien et du nouveau Testament. Il avoit lui-même beaucoup travaillé à cette Traduction, imprimée en 1733, mais avec des caractères latins ; la dépense de graver des caractères malais ou arabes ayant effrayé les éditeurs.

* I. WERNEEK (le baron de), lieutenant-feld-maréchal au service d'Autriche, et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, fut employé en 1793 comme général-major en Brabant, y montra beaucoup d'activité, se trouva sous de Ferrari au siége de Valenciennes, et commanda sous d'Alton le corps autrichien employé à celui de Dunkerque ; le 29 mars 1794 il se distingua à l'affaire de Cateau-Cambresis, et fut fait lieutenant-feld-maréchal dans le courant de juin. En avril 1796 il déploya beaucoup de bravoure et de talent sous de Wartensleben. Le 15 juin à Wetzlar, le 3 juillet en avant de Montebauer, le 6 près de Linbourg, le 25 août à Amberg, le 3 septembre à Wurtzbourg ; il rendit successivement les services les plus signalés, retarda les progrès et précipita la retraite de Jourdan. Après la défaite de l'armée française, de Werneck fut chargé le 22 septembre du commandement en chef des forces autrichiennes sur le Bas-Rhin ; mais une passion malheureuse lui fit bientôt perdre le fruit de sa bravoure et de ses talens. Retenu par l'amour du jeu à Francfort, en avril 1797, il se reposa sur ses généraux de division du soin de défendre le front de sa ligne, au moment où Hoche passa le Rhin, et il ne parut à l'armée que pour y être témoin de la déroute la plus complète qu'ait offerte toute la guerre de la révolution. Les talens reconnus du baron de Werneck firent soupçonner une cause secrète à ces défaites ; on alla jusqu'à douter de son honneur et de sa probité. Cependant ayant été reconnu innocent (du moins sous ce rapport) par un conseil de guerre, l'empereur lui fit prendre sa retraite avec demi-pension dans le

courant de juillet. Employé de nouveau en 1805 à l'armée autrichienne de Bavière, il quitta avec l'archiduc Ferdinand, l'armée que le général Mack commandoit à Ulm, et fut atteint par le général Murat, au moment où il cherchoit à se retirer par la Franconie. Obligé de se rendre; il signa une capitulation dans laquelle plusieurs généraux sous ses ordres refusèrent d'être compris, et se réunirent à l'archiduc Ferdinand. De Werneek, d'après cela, dut être traduit devant un conseil de guerre en Autriche; mais il ne s'y rendit pas, pour cause de maladie, et resta à Kœnigs-gratz, où il mourut peu de temps après, d'une attaque d'apoplexie.

† WERNER (Joseph), peintre de Berne, né en 1637, mort dans cette même ville en 1710, étudia d'abord sous Matthieu-Mérian, et passa de là en Italie. Il travailla d'abord à fresque, et quitta ce genre pour la miniature, dans laquelle il réussit parfaitement, sur-tout pour le portrait. Appelé en France par Louis XIV, il peignit toute la cour, sans que les suffrages de ce grand monarque pussent le retenir loin de sa patrie. Il alla s'établir à Augsbourg, où il fit pour l'archiduchesse de Bavière sept tableaux représentant la vie de la Vierge, qui lui valurent chacun 100 ducats. Frédéric III, roi de Prusse, le nomma professeur d'une académie de peinture récemment établie à Berlin, et le gratifia d'une pension de 1400 rixdallers; mais quelque temps après Werner ayant été disgracié par la jalousie des artistes du pays, l'académie ne tarda pas à tomber.

WERNERUS. *Voy.* Jansenius *et* Roelwinck.

* WERRO (Sébastien), docteur en théologie, né à Fribourg en Suisse, mort en 1614, fut curé dans sa ville natale, et vicaire-général de l'évêché de Lausanne. Il a laissé, I. Un *Traité de Physique*, Bâle, 1579, in-8°. II. *Quæstiones de verbo Dei*, en allemand, 1587, in-4°. III. *Chronique de l'Eglise et des monarchies*, 1599, in-4°, Fribourg.

I. WESEL, Van Halden *ou* Arnoldus Vesaliensis (Arnold), né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui, I. *Macrobius, auctario locupletatus, annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12. C'est son meilleur ouvrage. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis, latinè redditæ*, Bâle, 1531, in-folio; et plusieurs *ouvrages* de controverse, qui depuis longtemps sont oubliés.

II. WESEL (Jean Hermans), poète danois, a fait plusieurs *comédies* et a travaillé avec succès pour le théâtre de son pays. Il est mort en 1787.

WESENBEC (Matthieu), né à Anvers en 1531, reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans, honneur que personne n'avoit eu à cet âge, enseigna la jurisprudence avec réputation à Iéna, puis à Wittemberg, où il mourut en 1586, après avoir embrassé la religion protestante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime ses *Observations sur les Pandectes*, Amsterdam, 1665, in-4°, en latin; Cologne, 1675, deux vol. in-folio; et ses *Paratitles*, dans lesquels il explique avec brièveté et clarté ce qu'il y a

de plus difficile dans les 50 livres du *Digeste*.

* I. WESLEY (Samuel), né dans le comté de Dorset en 1676, fut chapelain du duc de Buckingam, et curé d'Ormesby dans le comté de Lincoln. Ce fut là qu'il composa I. son *Poème héroïque sur la mort de Jésus-Christ*, qu'il dédia à la reine, et dont la première édition, donnée en 1693, a été suivie d'une réimpression en 1697. II. Une *Traduction en vers de l'ancien et du nouveau Testament* avec 330 figures en 1704. On a de lui une foule d'ouvrages de poésie ou de controverse; les uns et les autres sont oubliés et méritent de l'être. Il mourut en 1735 et laissa après lui le souvenir d'une vie exemplaire, et une famille très-nombreuse. Trois de ses fils, dont nous parlerons ci-après, ne furent point étrangers aux lettres.

* III. WESLEY (Jean), fils du précédent, né à Epworth en 1703, avoit de l'esprit et de la gaîeté, et sut les orner par la culture des lettres. En 1725, il fut ordonné diacre par Potter, évêque d'Oxford; et dès ce moment il se livra sans relâche à l'étude de la religion, jusqu'en 1735, époque de la première institution de la secte des méthodistes, dont il est aujourd'hui bien reconnu que Jean Wesley fut le fondateur et le père. Il seroit difficile d'en exposer les commencemens et les progrès; mais on s'accorde généralement à reconnoître qu'au milieu des contradictions publiques ou secrètes qu'il put éprouver, la conduite de Wesley, prise dans un sens moral, fut irréprochable. En 1735 il s'embarqua pour la Géorgie dans la vue de convertir les habitans au christianisme. Il y resta jusqu'en 1778, et revint en Angleterre. Alors il se mit à prêcher dans les bourgs et les campagnes; et ce fut sous ses auspices et sa direction que la secte des méthodistes prit une forme stable et systématique. L'histoire de la vie de Wesley, depuis cette époque, ne pourroit être que celle du *Méthodisme*, dont les progrès n'ont fait que s'accroître jusqu'à nos jours. Il mourut en 1790, regretté non-seulement de ceux qui partageoient ses opinions religieuses, mais de ceux même qui, disposés à les combattre et à les rejeter, l'avoient connu personnellement. Il réunissoit les vertus humaines à beaucoup d'instruction et au talent pour la prédication. Il étoit aimable dans la société; sa conversation étoit vive, spirituelle, toujours attachante. Il a laissé plusieurs ouvrages. — I. huit volumes de *Sermons*. — II. Un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*. — III. Un *Traité du péché originel*. — IV. Un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*, en cinq volumes. — V. Un *Extrait de l'ouvrage de Dutens sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*. Ces ouvrages et plusieurs autres qui roulent sur des matières de religion et de controverse ont été recueillis en 1774, en 32 volumes. Le seul qui ait été connu en France est sa *Médecine primitive*, *recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*, que Wesley répandit avec beaucoup de succès dans les campagnes. M. Bruyset l'a traduit en français, Lyon, 1772, in-12, et M. Rast, médecin de la même ville, y a ajouté les si-

gues caractéristiques des maladies pour lesquelles les remèdes sont indiqués.

* V. WESLEY (Charles), frère puîné du précédent, naquit en 1708, et comme lui se livra au ministère ecclésiastique. Il accompagna son frère Jean en Géorgie, et suivit, en qualité de secrétaire, le général Oglethorpe, après avoir été ordonné diacre et prêtre. Il ne figura qu'une année en Géorgie, où il se livra à la prédication. De retour en Angleterre en 1736, après bien des fatigues et des travaux, il exerça son ministère auprès des méthodistes, prêchant tantôt en ville et tantôt dans les campagnes. Il mourut en 1788.

VI. WESLEY (Samuel), le plus jeune frères des précédens, mort en 1739, fut auteur de quelques poésies qui ne sont pas sans mérite et qui furent recueillies en 1736, en un volume in-4°. Elles ont été réimprimées in-12, en 1743, après sa mort.

* WESLINGIUS (Jean), né en 1598, dans une ville de la Westphalie, cultiva la poésie dès sa jeunesse, et fit de grands progrès dans l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea dans l'Orient, et enseigna l'anatomie à Venise puis à Padoue, ainsi que la chirurgie. Avant renoncé à cette dernière science, il obtint la chaire de botanique et la direction du jardin, qu'il enrichit d'un grand nombre de plantes exotiques. Il mourut en 1649. On a de lui, des *Tables anatomiques*; *De plantis Ægyptiorum Observationes et Notæ*. Des *Poesies latines*, et autres *Opuscules*.

WESSELUS (Jean), né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwool, et ensuite à Cologne. De Cologne il passa à Paris, où il trouva les disputes de philosophie très-échauffées entre les *Réaux*, les *Formaux* et les *Nominaux*. Comme il falloit opter entre ces insensés, il se déclara pour ceux-ci. Sixte IV, qui l'avoit connu lorsqu'il étoit général des cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses; dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. « Pourquoi, lui dit le pape, ne demandez-vous pas plutôt une mitre ou quelque chose de semblable ? ». -- Parce que je n'en ai pas besoin, répondit le désintéressé Wesselus. De retour dans sa patrie, il y mourut le 4 octobre 1489. Ce savant eut des opinions particulières qui approchoient beaucoup de celles de Luther dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses ouvrages furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques Traités qui parurent à Leipsick en 1522, et à Groningue en 1614, in-4°, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce recueil prouve que l'auteur ne méritoit guère le titre de *Lumière du monde*, qu'on lui avoit donné si libéralement.

*I. WEST (Richard), savant jurisconsulte anglais, mort en 1726, fut avocat au Temple, et en 1717 étoit conseiller du roi. En 1725 il fut fait lord chancelier d'Irlande; mais il mourut l'année suivante. On a de lui, I. Une *Dissertation* sur les crimes de haute trahison et sur les bills de proscription. II. Des *Recherches* sur la manière de créer les pairs. West avoit épousé une fille de l'évêque Burnet.

* II. WEST (Elizabeth), née

à Edimbourg en 1672, reçut une éducation soignée, et se livra dès sa tendre jeunesse à son goût pour la mysticité, qui égara sa raison et lui donna quelque célébrité. Elle avoit épousé M. Brie, ministre de Salines dans le comté de Fife, et ne fut pas heureuse avec lui à cause de la différence de leurs opinions. Elle a écrit les *Mémoires de sa vie*, et mourut en 1735. On la place ici sous son nom de famille, d'après l'usage d'Ecosse, suivant lequel les femmes le conservent après le mariage.

* III. WEST (Gilbert), élevé à Eton et à Oxford, avoit été d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il entra, à l'invitation de son oncle, dans les dragons de la garde, et fut ensuite attaché aux bureaux du lord Towushend, secrétaire d'état, avec lequel il accompagna le roi à Hanovre. En 1729 il fut nommé secrétaire extraordinaire du conseil privé, et s'établit à Wickham dans le com é de Kent. Il donna successivement en 1747 et 1749 ses *Observations sur la Résurrection*, et sa *Traduction des Odes de Pindare*. Il fut intimement lié avec Pitt et Littleton, qui, fatigués des factions et des débats politiques, venoient chercher du repos et des livres auprès de West à Wickham, où ils trouvoient une table frugale et l'entretien d'un hôte instruit. Les revenus de West étoient modiques, et ses amis avoient travaillé sans succès à lui en procurer l'augmentation. Pitt parvint enfin à le faire nommer, en 1752, trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il ne jouit pas longtemps de l'aisance que cette place pouvoit lui procurer, et mourut en 1756.

* IV. WEST (Jacques), savant Anglais, mort en 1771, élève du collége de Baliial à Oxford, fut élu au parlement en 1741 pour Saint-Alban, et fut ensuite nommé l'un des secrétaires de la trésorerie; mais en 1762 il se démit de cette place. Ce savant fut membre de la société royale et de celle des antiquaires; il devint même président de la première et vice-président de la seconde. Sa bibliothèque étoit précieuse, sur-tout par des manuscrits que le lord marquis de Lansdowne acheta après la mort de West pour la bibliothèque du roi d'Angleterre. Le reste de sa collection de livres fut vendu à l'enchère.

* V. WEST (Samuel), ministre de New-Bedfort (Massachusetts), naquit au comté d'Yarmouth en 1730, et jusqu'à vingt ans fut employé aux travaux de la campagne. Certains traits de génie et des remarques intelligentes qu'il fit sur l'Ecriture et sur des livres éveillèrent l'attention de quelques personnes qui lui vouloient du bien, et qui résolurent de lui donner une éducation libérale. Il prit en 1754 ses degrés au collége de Harvard, et se distingua dans ses études. En 1764 il reçut les ordres à New-Bedfort. En 1775 ses idées se tournèrent vers la politique, et il embrassa le parti des Whigs. West a beaucoup écrit dans les journaux. Ses pamphlets animoient les braves, et inspiroient du courage aux plus timides. Ce fut lui qui déchiffra la lettre du docteur Church, qui informoit l'ennemi de l'état particulier où se trouvoit l'armée américaine. Il fut un des membres de la convention pour la constitution de Massachusetts et des Etats-Unis. Il fut aussi nommé membre honoraire de l'académie des arts et sciences insti-

tuée à Philadelphie, et membre de l'académie américaine à Boston. Dans les dernières années de sa vie il perdit totalement la mémoire, et à 70 ans le vaste trésor de ses idées s'évanouit: dans les sept années suivantes le grand homme avoit disparu. Il mourut à Tiverton (Rode-Island), en 1807, et fut enterré à New-Bedfort. Cet homme fut doué des facultés les plus puissantes de l'esprit: il fut si profond dans toutes les matières théologiques, qu'il pouvoit prêcher d'abondance deux heures entières avec ordre. Il ne fut pas un prédicateur populaire, mais il eut des défauts et des singularités dans la voix, dans le ton et dans les manières que la force de ses argumens ne compensoit pas. Il n'y eut point d'hommes qui sût moins maîtriser ses sentimens. Un nouveau livre absorboit toute son attention, et lui faisoit négliger toutes les règles de décorum; il ne savoit s'occuper des affaires domestiques que quand il y étoit contraint par la plus impérieuse nécessité; il ne pouvoit supporter dans les autres le moindre doute de la vérité de ses opinions; et sous quelques rapports il parut entièrement livré à des préjugés. Mais malgré tous ces reproches faits à son caractère, jamais on ne l'a accusé de la moindre violation d'un principe moral de droiture. On a de lui un *Sermon* prêché à l'ordination de Samuel West de Needham 1764: un autre prêché devant le provincial de la convention, 1776: plusieurs autres composés pour différentes occasions: un *Petit Traité sur le baptême des enfans: Essai sur la libertéet la nécessité*, ouvrage dans lequel les argumens de président Edward et autres pour la nécessité sont pris en considération. La première partie parut en 1793, et la seconde en 1795. Le docteur Edward, fils du président, a donné une Réponse à ces Essais, le docteur West en mourant a laissé presque terminée une *Réplique*, à cette Réponse.

* VI. WEST (Samuel), ministre à Boston, né à Martha's Vineard en 1738. Son père, le docteur Thomas West, avoit été collégue du docteur Expérience Mayhew; mais ensuite il passa à Rochester. Samuel prit ses degrés en 1761, au collége de Harvard, et peu après il fut nommé chapelain au fort Pownall en Penobscot, où il eut une belle occasion de suivre ses études théologiques. Il fut ordonné ministre de Needham en 1764, et resta dans cette place jusqu'en 1788, où il céda aux instances qui lui furent faites pour passer à Boston, où il succéda à Wight en qualité de pasteur. Enfin, en 1809, il succomba à une maladie de langueur dans la 70e année de son âge. Le R. M. Holley lui succéda. Le docteur West avoit été élevé dans le système de Calvin; mais il étoit d'un caractère doux, ennemi de l'intolérance, et de l'âpre censure que les autres portoient dans les discussions polémiques. Il savoit vivre dans des liaisons d'amitié avec ceux dont les sentimens différoient des siens. Sa conduite politique offrit l'exemple remarquable de la modération dans les démêlés avec la Grande-Bretagne et le complot des partis. Depuis la révolution il a publié un *Sermon* pour l'ordination de Jonathan Newell, 1774: un *Eloge funèbre*, et deux *Sermons*, 1785: plusieurs autres *Sermons* dans les années suivantes, parmi lesquels on en distingue un, sur la

mort de Georges Washington, 1800; une suite d'*Essais*, en 1806 et 1807, dans le Columbian centinel, avec cette signature: *un Vieillard*.

* VII. WEST (Thomas), historien anglais, né à Ulverston au comté de Lancastre, où il mourut le 10 juillet 1779, parcourut une partie de l'Europe pour examiner les lacs dont il vouloit donner une description. On a de lui les *Antiquités* de Furness, le *Guide sur les lacs*, 1774, in-4°.

* WESTERHOUT (Arnould Van-), graveur d'Harlem, mort à Rome en 1687, a gravé une *Descente de croix*, d'après Ricciarelli, une *Vierge*, d'après Carle Maratte, et divers sujets et portraits de sa composition, ou sur les dessins des meilleurs maîtres italiens.

* WESTERLO (Eilardus), ministre en Albanie, né en Hollande, fit ses études à Groningue. L'église hollandaise d'Albanie l'appela ensuite. En 1760 il passa en Amérique; en 1771 il réunit ses efforts à ceux du docteur Livingston, et de quelques autres, pour opérer la réunion des églises hollandaises, que plusieurs sectes divisoient. Il eut le bonheur de voir ses projets effectués l'année suivante. Il étoit singulièrement populaire, et sa prédication fut très-utile. Aussi jouissoit-il parmi ses frères d'une grande estime qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1790. On admiroit dans cet ecclésiastique un esprit ferme, une piété éminente, et une grande érudition, sur-tout dans la théologie, et la littérature orientale.

* WESTERMANN (François-Joseph), fils d'un procureur, né en 1763 à Molsheim en Alsace, après quelques actes de violence, s'engagea dans un régiment prussien et déserta; il vint vivre à Paris avec des courtisanes. Chaud partisan de la révolution, il se retira à Haguenau, révolutionna cette ville et se fit nommer par force à la place de greffier, d'où il fut chassé pour ses opinions extrêmes. Il revint à Paris en 1792, et força le premier, dans la journée du 10 août, le château des Tuileries, à la tête des bataillons brestois. En 1793 Dumouriez mit Westermann à la tête d'une légion, dans l'avant-garde de son armée du nord. Lorsque ce général abandonna la Belgique, Westermann se retira sous Anvers, et seul avec sa légion il se battit contre dix mille hommes. A son retour le comité de salut public le fit arrêter pour ses *intelligences avec l'ennemi et pour s'être livré au pillage*. Il se justifia sur le premier point, et le gouvernement le renvoya avec le grade de général de brigade à sa légion, qui reçut sans murmure l'ordre d'aller combattre dans la Vendée. A son arrivée il se porte à Parthenai occupé par les Vendéens, dissipe leur cavalerie, enfonce la porte à coups de canon, et, malgré le feu qui l'enveloppe, entre au pas de charge avec son infanterie. A Amaillou, où les rebelles se retranchoient, il tue leur général et met les maisons au pillage. Après avoir réduit en cendres les villes et les hameaux, il traînoit à sa suite les magistrats et les prêtres, et les forçoit à prêcher l'obéissance à la république. Le 5 juillet 1793, à une lieue de Châtillon, il fut arrêté par une hauteur garnie de 10,000 hommes et de canons braqués contre lui. Il hésite à cette vue; la bravoure de sa légion lui inspire l'audace d'attaquer ces forces

redoutables. Enveloppé d'abord, il perce les plus épais bataillons, tombe sur le derrière des Vendéens, en tue 2000 et tourne le reste en fuite par l'habileté de ses manœuvres. Il marche droit aux portes de la ville avec ses soldats animés par l'espoir du butin, entre dans Châtillon et délivre 600 prisonniers républicains. Il apprend que La Roche-Jacquelin avoit promis le même jour sa tête dans Châtillon; il court et brûle son château comme celui de Lescure, qu'il avoit détruit jusqu'en ses fondemens. Ayant reçu un renfort de 2,000 hommes, il marchoit sur Mortagne où étoient l'artillerie et les magasins de l'armée royale, lorsqu'il fut surpris et enveloppé par 50,000 Vendéens. Il ordonne à l'infanterie de le suivre; elle refuse d'obéir: dans ce moment une balle le blesse, et lui fait tomber le sabre des mains. Entraîné par les fuyards, il fut forcé de se sauver avec sa cavalerie. Après de tels efforts on agita dans la convention si Westermann avoit trahi; il fut traduit à la barre, et ensuite renvoyé devant un tribunal militaire, où son innocence fut facilement reconnue. De retour dans la Vendée, près de Châtillon, avec sa seule cavalerie qu'il anima de sa colère et de sa fureur, il repoussa l'ennemi jusque dans Saumur. Après sa victoire, il écrivit au gouvernement ces épouvantables paroles: « Dans un circuit de trois lieues, nous avons brûlé les villages, les hameaux, les fermes et les moulins, traînant après nous les enfans, les femmes et les bestiaux; l'opiniâtreté des brigands nous a forcés d'être sans pitié. » Après une suite non interrompue de victoires ce général fut destitué le 7 janvier 1794, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 5 avril de la même année: il étoit alors âgé de 40 ans. La faction de Robespierre l'envoya à l'échafaud, comme partisan de la faction des cordeliers. La haine du repos et la violence de l'ambition entraînèrent Westermann dans le parti de la révolution; la beauté de ses traits étoit relevée par une taille où l'on voyoit la force, la grace et la souplesse; son regard étoit perçant et terrible: sa voix irritée avoit l'éclat du tonnerre. Il avoit un talent singulier pour cette guerre d'artifices qu'il fit dans les montagnes et dans les forêts de la Vendée; son ardeur impétueuse ne laissoit rien mûrir à la prudence. Si un général voyoit ployer ses soldats, il appeloit Westermann; avec lui il étoit sûr de tout renverser. Quand la victoire n'étoit pas assez prompte, Westermann se dépouilloit de son habit; la bride entre les dents, les bras nus, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitoit avec toute sa cavalerie dans les plus épais bataillons; on l'a vu s'y enfoncer avec 5 ou 600 hussards, et revenir seul d'une mêlée sanglante où tous avoient succombé. Son corps étoit couvert de coups de sabre. Si ses blessures étoient nouvelles, il se faisoit lier sur son cheval, et chargeoit l'ennemi le bras en écharpe. La fureur de sabrer le fit alors surnommer le *Boucher de la Vendée*.

* WESTERBURG (Jean), né à Utrecht, mort à Dordrecht en 1636, victime de la peste, à l'âge de 37 ans, fut ministre du saint Evangile et pasteur dans cette dernière ville, et précédemment dans les villages de Thienhoven

et d'Abeonile. Il cultivoit avec succès les muses latines, et a laissé quelques preuves de son talent en ce genre. On a de lui une *Lettre* sur la longévité du premier âge, *De prisci avi diuturnâ vitâ*, dans laquelle on trouve des recherches et des paradoxes.

* WESTON (Elisabeth-Jeanne), née au commencement du règne d'Elizabeth, reine d'Angleterre, quitta ce pays dans un âge fort tendre, alla s'établir à Prague avec sa mère et ses frères, et y passa le reste de sa vie. Elle savoit plusieurs langues, écrivoit purement en latin, et s'attira, par ses ouvrages, l'admiration et les éloges de Scaliger. On ignore la date de sa mort. Elle avoit épousé Jean Léon, officier de la cour impériale. Ses productions, écrites en latin, mêlées de prose et de vers, et parmi lesquelles on distingue quelques fables et une élégie sur la mort de son frère, furent recueillies vers 1606, sous ce titre emphatique : *Parthenicon E. J. Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetissæ florentissimæ, linguarum plurimarum peritissimæ, liber*, etc., Prague, in-12. Indépendamment de ses Œuvres et de ses Lettres, ce volume renferme beaucoup de vers en son honneur, et plusieurs lettres qui lui sont adressées. Une chose digne de remarque, c'est qu'elle paroît avoir renoncé à la poésie après son mariage, pour se livrer toute entière aux soins domestiques. Elle implora long-temps la restitution de ses biens, que l'on retenoit à sa mère. Elle fit à ce sujet, des *vers* touchans qui n'attendrirent pas Rodolphe II.

* WESTPHAL (Jean-Gaspar), médecin, natif de Rugenwalde, mort le 24 mars 1722, membre de l'académie impériale d'Allemagne, a laissé, *Pathologia dæmoniaca*, Lipsiæ, 1707, in-4°.

WESTPHALE (Joachim), théologien luthérien, né à Hambourg en 1510, mort dans la même ville en 1574, se signala par ses écrits contre les deux patriarches d'une des branches de la prétendue réformée, Calvin et Bèze. On a de lui, *Epistolæ de religionis perniciosis mutationibus*, et plusieurs autres *ouvrages*.

* WETMORE (Jacques), missionaire épiscopal, prit ses degrés en 1714 au collége de Saybrook Connecticut. Il fut ordonné premier ministre de North Haven en 1718. Mais en 1722 il annonça qu'il avoit adopté la croyance des épiscopaux. Ce fut précisément au temps où le docteur Cutler avoit aussi abjuré. Wetmore, après avoir été en Angleterre prendre les ordres en 1723, revint en Amérique, et à son retour fut établi recteur de l'église de Rye dans la province de New-Yorck, sous la protection de la société établie pour la propagation de l'Évangile. Il conserva cette place jusqu'à sa mort en 1760. Son successeur à North-Haven, Isaac Stiles, mourut le même jour. Il étoit partisan du système des épiscopaux, Wetmore, déclara qu'il se joindroit plutôt à la synagogue des juifs qu'à l'église des presbytériens. Il a publié, I. Une *Lettre* contre Dickinson pour la défense d'un discours du docteur Waterland sur la *Régénération*, 1744. II. *Défense de ceux qui professent les sentimens de l'Eglise d'Angleterre au Connecticut*, en réponse à un sermon de M. Hobart en faveur de l'*Ordination des presbytériens*, 1747. III. Une *Réplique à l'adresse sérieuse de M. Ho-*

bart. IV. Un *Appendix* à la défense de M. Beach.

† I. WETSTEIN, famille très-ancienne qui tire son origine de Kibourg dans le canton de Zurich. Henri Weststein, issu de cette famille fut tué à la bataille de Capel en 1531. Elle s'est partagée en deux branches, dont l'une s'établit vers le milieu du quinzième siècle à Rapperswyl sur le lac de Zurich, dont on ne peut rien dire faute de renseignemens. Mais l'autre a produit un grand nombre d'hommes illustres en tout genre; des magistrats respectables, de savans théologiens, de grands jurisconsultes, des imprimeurs et libraires célèbres. Le premier homme célèbre est Jean-Jacques Wetstein, fils de Jean Wetstein et de Venera Specker. Il naquit en 1555, vint s'établir à Bâle en 1579, et y mourut le 31 mai 1618. Il étoit membre du grand conseil et régent de l'hôpital. Il avoit épousé Magdeleine Betzler, de laquelle il eut pour fils unique Jean Rodolphe. Wetstein, dont il va être mention.

* II. WETSTEIN (Jean-Rodolphe), bourguemestre de Bâle en Suisse, où il naquit le 27 octobre 1594, fit de bonnes études, apprit les langues, et passa en 1616 au service des Vénitiens en qualité de capitaine-commandant. Revenu à Bâle il fut admis dans le conseil de la ville en 1620, et parvint en 1635 au tribunat, et en 1645 au consulat. Il s'est trouvé à plus de cent dictes ou conférences des cantons suisses, et s'est acquitté avec honneur de plusieurs commissions importantes auprès des puissances étrangères. Lorsque la liberté et la souveraineté furent traitées de problème, il fut envoyé au nom des cantons sur la fin de 1646 à la paix de Westphalie, à Munster et à Osnabrug pour ménager les intérêts des Suisses, et il réussit à la satisfaction de ceux qui l'avoient employé. Il obtint qu'on insérât un article exprès au sujet des Suisses dans l'acte de paix de 1648. Mais l'effet que l'on attendoit de cette concession tardant à s'opérer, les cantons le députèrent en 1650 avec un autre auprès de l'empereur Ferdinand III, et cette négociation fit hâter ce que l'on désiroit. L'empereur témoigna beaucoup de bienveillance à Wetstein, et le mit au rang des nobles de l'empire, ainsi que tous ses descendans de l'un et de l'autre sexe. Wetstein avoit acquis l'estime et la confiance de tous ses compatriotes, et même des étrangers; et il méritoit l'une et l'autre par sa droiture, ses lumières, son amour pour la paix, son zèle pour le bien public. Il mourut le 12 d'avril 1666. Il paroît que cette famille jouissoit déjà alors de quelque distinction; puisque Ferdinand III, par lettres de noblesse en faveur de Jean Rodolphe et de sa postérité, datées de Vienne le 29 mai 1653, n'améliore que leurs armes, leur donne un casque ouvert, surmonté d'une couronne royale, et leur enjoint d'ajouter *Von* à leur nom; ce que la plupart de leurs descendans ont négligé de faire.

* III. WETSTEIN (Jean-Rodolphe), fils aîné du précédent, né en 1614, après avoir pris ses degrés académiques en philosophie, prit le parti de la théologie, et fut admis au saint ministère en 1634. Il fut fait professeur de grec en 1636, et en 1637 il vint en France, et parcourut ensuite l'Angleterre, les Pays-Bas, et par-tout fréquenta les savans les plus distingués. Il entre-

tint depuis un commerce de lettres avec plusieurs, sur-tout avec les théologiens de la Suisse. Après avoir professé le grec pendant sept ans, on lui donna la chaire de l'*Organum* d'Aristote, et on le créa bibliothécaire. Il fut docteur en théologie en 1649, et professeur en 1655. Comme il étoit versé dans la lecture des Pères, il communiqua beaucoup de remarques à Gaspard Suicer qui travailloit alors à son *Thesaurus ecclesiasticus*. Ce fut de son temps que l'on introduisit dans l'Église de Bâle la formule du *Consensus*, à laquelle il s'opposa, et qu'on l'exempta en effet de signer, mais qui ne fut abolie qu'après sa mort par l'autorité ecclésiastique et séculière. Wetstein mourut le 11 décembre 1684. On a de lui quelques ouvrages, tels que, I. Une *Explication* latine sur le verset 14 du chapitre 8 de l'Épître de St. Paul aux Romains. II. Une *édition* des Discours de Marc Diadochus contre les Ariens, avec une version latine. III. Le *Traité d'origine de la prière*, etc. VI. Il a encore publié une édition de Vincent Bandelli sur la Conception de la Sainte-Vierge, en latin. V. Une Réponse à Dorscheus. VI. Une *Dissertation* sur sainte Ursule et les prétendues onze mille vierges, que l'on dit avoir été compagnes de son martyre. On a aussi de lui un grand nombre de *Dissertations* théologiques, qui prouve la sagacité et la pénétration de l'auteur. Il a laissé sept fils et deux filles.

IV. WETSTEIN (Jean-Rodolphe), fils du précédent, né à Bâle en 1647, succéda à son père dans la chaire de langue grecque, puis dans celle de théologie, et mourut dans sa patrie en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et le *Dialogue d'Origène* contre les marcionites, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, etc.

† V. WETSTEIN (Jean-Henri), frère du précédent, né à Bâle le 15 mars 1649, s'appliqua aux langues dès sa jeunesse, et ensuite à l'imprimerie et à la librairie, qu'il exerça avec distinction. Il se fixa à Amsterdam, où il fonda un immense magasin qui pendant près d'un siècle a fourni à l'Europe les meilleures éditions des ouvrages les plus curieux dans la littérature ancienne et moderne. Il avoit une correspondance très-étendue, qui lui étoit d'autant plus facile qu'il entendoit et écrivoit presque toutes les langues vivantes. Il a procuré un grand nombre d'éditions estimées de bons ouvrages, et mis en tête de chacune des préfaces savantes. Il mourut le 4 avril 1726, laissant deux fils qui ont continué son commerce. Ses descendans subsistent en Hollande, où leurs presses sont en honneur. C'est à son fils Jacques qu'on doit une suite nombreuse d'auteurs classiques, en petit format in-32, imprimés avec autant d'exactitude que de netteté.

* VI. WETSTEIN (Jean), professeur de droit et recteur de l'université de Bâle, où il naquit en 1660, mourut en 1731. Il a laissé, *Collectio juris Romani* et *Basiliensis*, Basileæ, 1685; ouvrage estimé, et qui méritoit de l'être, et quelques *Dissertations* sur le Droit et la Morale.

* VII. WETSTEIN (Charles-Antoine), naquit à Amsterdam le 14 avril 1743. Après avoir passé par les classes inférieures, tant à Amsterdam qu'à Leyde, il fut reçu docteur en droit à l'univer-

sité de cette dernière ville, le 20 juillet 1762. Il mit, à la fin de sa Dissertation inaugurale *de morâ*, une Elégie de sa façon, par laquelle il faisoit ses adieux à la ville de Leyde, et passa à La Haye pour cultiver le barreau, où il fut reçu avocat devant la cour et devant le haut-conseil le 30 septembre de la même année. Mais dégoûté bientôt de la chicane, il revint à Leyde, pour habiter la vaste maison qu'avoient occupée le célèbre Christophe Leplantin d'Anvers son gendre, François Raphelingius et les descendans de celui-ci, dans le commerce de l'imprimerie et de la librairie, depuis 1582 jusqu'en 1626. Pendant ses études, Charles-Antoine s'étoit fait connoître par son talent pour la poésie latine : plusieurs savans contemporains en faisoient beaucoup de cas. Le professeur L. C. Valckenaer a mis une Préface à la tête du Poème de cet auteur, sur la délivrance ou la levée du siége de Leyde. Les magistrats de cette ville gratifièrent l'auteur du droit de bourgeoisie de leur ville. Charles Wetstein avoit aussi du goût pour la poésie dans la langue maternelle, dans laquelle il a traduit quatre pièces de théâtre en vers, savoir : *Olinde* et *Sofronie*, la *Sophonisbe* de Voltaire, *Don Pèdre* et *Guillaume Tell* ; il a fait à cette dernière quelques changemens. Il se plaignoit toujours de ne pas connoître assez sa propre langue, tandis qu'il croyoit posséder toutes les finesses de la langue latine. Ses poésies latines n'ont jamais été imprimées en corps. Les principales sont, I. *Epistolæ mutuæ* Com. de Vaux Pasc. Paoli, in-4°, 1769. II. *Leida ab obsidione Hispanorum liberata*, in-4°, 1771. III. *Carmina ex Hesiodo*, *Theocrito*, *Coluthο*, etc., etc., in-8°, 1771. IV. *Cunæ Aransiacæ*, in-4°, 1772. V. *Virgo Batavica*, in 4°, 1772. Il mourut le 29 juin 1797 dans une maison de campagne, près de La Haye, où sa mère et son frère unique le faisoient soigner depuis douze années d'une maladie incurable.

† VIII. WETSTEIN (Jean-Jacques), né à Bâle le 5 mars 1693, de la même famille que les précédens. Son père étoit pasteur de la paroisse de Saint-Léonard à Bâle. Destiné aux sciences, il fit paroître de bonne heure de très-heureuses dispositions. La connoissance qu'il avoit de la langue grecque le mit en état de lire les auteurs grecs profanes et ecclésiastiques. L'hébreu, qu'il entendoit très-bien, lui facilita la lecture des écrits des talmudistes, pour y puiser ce qui peut éclaircir les expressions de Jésus-Christ et des apôtres, qui font souvent allusion aux opinions et aux coutumes des juifs. Il entreprit en 1714 un voyage littéraire, parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant par tout les manuscrits du nouveau Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'église de Saint-Léonard ; et publia en 1730 les *Prolégomènes* du nouveau Testament, qu'il préparoit. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle comme un socinien et un novateur ; il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, et contraint de passer en Hollande. Les remontrans lui firent un accueil distingué et le nommèrent à la chaire de philosophie de Le Clerc, à condition néanmoins qu'il se justifieroit. On

le vit bientôt à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui; il revint à Amsterdam prendre possession de sa chaire, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1754. Son *édition* du nouveau Testament grec, avec les *variantes* et des *remarques* critiques, a paru en 1751 et 1752, 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux épîtres de saint Clément, Romain, qui n'avoient pas encore paru et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque avec la *version* latine de l'auteur. Elles ont été traduites en français par de Prémagny, de l'académie de Rouen, et imprimées en 1763, in-8°. Ce travail lui mérita une place dans les académies de Berlin et de Londres.

* WENTWORTH (Guillaume), marquis de Rockingham, né au comté d'Yorck, se rendit célèbre par ses longues discussions avec le lord North, qu'il parvint à faire sortir du ministère en 1782. Le lord Shelburn s'étoit réuni avec Wentworth, qui fut nommé premier lord de l'amirauté; mais il mourut dans la même année. L'association formée avec d'autres lords fut dissoute. Tout ce parti perdit son crédit, et ne l'a pas recouvert depuis.

* WEUVES (Jean-Pierre le jeune), négociant du comté de Neufchâtel, a laissé des *Réflexions historiques et politiques sur le commerce de la France avec ses colonies d'Amérique*, Genève et Paris, in-8°, 1780. Ce traité est bien pensé, rempli d'idées neuves et utiles; mais le style est souvent incorrect.

WEYMAR. *Voy.* WEIMAR.

* WEZEL (Abraham Van), né à Bommel, est connu dans la jurisprudence hollandaise par un commentaire *Ad novas constitutiones ultrajectinas*, Utrecht, 1666, in 4°; par un traité *De connubiali bonorum societate et pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674; et un autre *De remissione mercedis propter bellum, inundationem et sterilitatem*. Il est mort avocat fiscal du diocèse d'Utrecht en 1680.

* WHALLEY (Pierre), savant théologien anglais, né au comté de Northampton, mort en 1791. Ce laborieux écrivain a donné beaucoup d'ouvrages. D'abord il s'est occupé long-temps à compiler l'*Histoire* de sa province natale; mais cet ouvrage n'a jamais été achevé. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Recherches pour l'étude de Shakespeare*, in-8°. II. *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, in-8°. III. Une *édition* des OEuvres de Ben-Johsson, avec des *notes*, 7 vol. in-8°. IV. Une *pièce de vers* qui se trouve en tête des Méditations d'Hervey. V. Quelques *Sermons*.

* I. WHARTON (George), astrologue anglais, né au Westmoreland, mort en 1681, fut attaché au parti de Charles Ier, et jouissoit d'une fortune assez considérable, qu'il employa toute entière à la défense de ce prince. Lorsque les affaires du roi furent totalement perdues, Wharton composa des *Almanachs*, des *Traités d'astronomie*, une *Chronologie des événemens remarquables*, et d'autres *ouvrages*. Il est auteur aussi de quelques méchantes *pièces de vers*. A la restauration Wharton fut créé baronnet, et nommé trésorier de l'artillerie.

* II. WHARTON (Philippe, duc de), gentilhomme anglais,

d'un caractère fort singulier, naquit en 1699, et reçut chez ses parens une éducation soignée, dont le but principal étoit d'en former un orateur accompli. Il débuta dans le monde par une faute qui influa sur toute sa vie, et en fit un tissu de malheurs et de folies. Il fit très-jeune un mariage clandestin qui ne convenoit ni à sa naissance, ni à sa fortune, ni à son caractère, et moins encore aux vues ambitieuses de son père. Il eut le malheur de le perdre peu de temps après, et sa mort fut attribuée à cette inconduite. Privé trop tôt de la surveillance paternelle, il se livra à tous les excès d'une jeunesse inconsidérée. Désirant voyager et achever son éducation chez l'étranger, destiné à se nourrir de bonne heure des principes des Whigs, il vint à Genève par la Hollande et l'Allemagne. Il y fut à peine arrivé que, dégoûté des principes austères de son gouverneur, il le quitta et lui écrivit une lettre par laquelle il lui annonçoit son départ pour Lyon, et lui *laissoit un petit ourson qu'il affectionnoit, comme le compagnon de voyage qui pût le mieux sympathiser avec lui.* Le jeune marquis ne fut pas plutôt à Lyon, qu'il écrivit au chevalier de Saint-George alors résidant à Avignon, en lui envoyant un magnifique étalon. Le chevalier dépêcha aussitôt au marquis pour l'engager à venir à sa cour, lui fit le plus obligeant accueil, et lui conféra le titre de duc de Northumberland. Wharton repart aussitôt pour Paris, et, dans le même esprit qui l'avoit conduit à Avignon, fait sa cour à la reine douairière d'Angleterre, épouse de Jacques II, résidante alors à Saint-Germain. Pendant son séjour à Paris, son adresse insinuante et ses talens vraiment distingués lui concilièrent l'estime des Anglais de tous les partis qui se trouvoient à la cour de France. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, malgré les rapports désavantageux au marquis qui lui avoient été adressés, le reçut avec toutes les marques du respect dû au rejeton d'une grande famille, et néanmoins lui donna sur sa conduite de sages conseils auxquels Wharton ne répondit que par des sarcasmes outrageants. Il repassa la même année en Angleterre, et se rendit en Irlande, où, malgré sa jeunesse, ses talens extraordinaires lui procurèrent l'honneur d'être admis avant le temps à prendre rang dans la chambre des pairs. Alors il épousa avec chaleur les intérêts de la cour, et montra le plus grand zèle à servir le gouvernement; les témoignages d'affection dans un temps où la cour recherchoit des sujets capables de la servir, ne contribuèrent pas peu à son avancement. Le roi lui donna le titre de duc; et il n'eut pas plutôt atteint l'âge compétent, qu'il entra dans la chambre des lords d'Angleterre, précédé d'une grande réputation. Sa conduite alors changea tout à coup. Peu de temps avant la mort de lord Stanhope, il contraria ouvertement tous les plans du ministère; et comme si cette opposition n'eût pas répondu à ses vues, il publia contre la cour une feuille périodique intitulée *The tue Briton*, dont deux fois la semaine il se distribuoit plusieurs milliers. Dans ces entrefaites, sa profusion sans bornes avoit tellement grevé ses biens, que la chancellerie s'en empara et nomma des commissaires pour les gérer et acquitter ses dettes, sous la réserve d'un revenu de 1200 livr. sterl. par an pour sa subsistance.

Ne trouvant pas cette somme suffisante pour maintenir sa dignité en Angleterre, il prit le parti de passer chez l'étranger, jusqu'à ce que ses dettes fussent liquidées. Il séjourna quelque temps à Vienne, et de là passa en Espagne, où il reçut deux fois l'ordre du sceau-privé de revenir dans sa patrie. Sans y avoir aucun égard, il tâcha de desservir la cour de Londres auprès de celle de Madrid, et se vouant ouvertement aux intérêts du prétendant, il reparut à sa cour, où il fut accueilli avec la faveur la plus distinguée. Pendant qu'il voyageoit ainsi d'une cour à l'autre, la duchesse son épouse mourut en 1729, sans lui laisser d'enfant; et Wharton bientôt après conçut une passion violente pour l'une des dames d'honneur de la reine d'Espagne, Irlandaise d'origine, très-aimable, mais sans fortune. Malgré l'opposition formelle de la reine et de tous ceux qui s'intéressoient à leur bonheur commun, il parvint à l'épouser et passa à Rome, où il jouit pendant quelque temps de la confiance du prince exilé et de la considération attachée à son titre de duc de Northumberland; mais son inconstance le força bientôt à s'en éloigner. Il vint à Barcelone, et s'offrit au roi d'Espagne pour servir au siége de Gibraltar en qualité de volontaire; ses services n'eurent pas plutôt été acceptés, que Wharton demanda au chevalier de Saint-George la permission de se rendre auprès de lui. Le chevalier lui ayant répondu qu'il seroit beaucoup plus convenable pour lui de retourner en Angleterre, le duc, feignant de déférer à son avis, vint en France avec son épouse, et dépensa, soit à Rouen, soit à Paris, toutes les sommes dont il put disposer, perdant absolument de vue tous les intérêts qui pouvoient l'attacher en Angleterre. Il s'embarqua à Nantes pour Bilbao, et le délabrement de sa santé l'ayant conduit à des eaux minérales dans les montagnes de Catalogne, il tomba malade dans un petit village, où il n'auroit reçu aucun secours s'il n'avoit été recueilli dans un couvent de bernardins, où il mourut en mai 1731 : exemple mémorable de la facilité avec laquelle la dissipation, l'inconduite et le défaut de jugement peuvent nuire aux qualités brillantes de l'esprit et des talens.

III. WHARTON. *V.* WARTHON.

* WHATLEY (Guillaume), théologien anglais, né en 1583 à Bambury, au comté d'Oxford, mort en 1639, fut vicaire de Bambury et prédicateur de Shatford-sur-Avon. Whatley étoit un savant distingué et un auteur estimable. Il a publié, I. Un très-grand nombre de *Discours*, avec des titres piquans. II. Un *Traité du mariage*. III. Une *Exposition* des dix Commandemens, in-8°.

WHEAR (Degorens), né à Jacobstow, dans la province de Cornouailles, fut le premier professeur de la chaire d'histoire, fondée à Oxford par le célèbre Cambden. Ce savant, mort en 1647, est auteur des *Relectiones hyemales de modo legendi historias civiles et ecclesiasticas*, ouvrage qui fut bien reçu, quoiqu'il manque de précision. On l'a réimprimé plusieurs fois, et la meilleure édition est celle de Tubinge, 1700 à 1708, 3 volumes in-8°.

* WHEATLEY (Charles), théologien anglais, né en 1686 à Londres, mort en 1742 à Ferneaux-Petham, au comté d'Hertford, prit les ordres, s'établit à Londres, et fut nommé prédicateur,

puis vicaire de Brent et de Ferneaux-Petham. Ses œuvres sont, I. Des *Explications raisonnables pour le livre des prières ordinaires*, imprimées pour la première fois in-folio, et dont toutes les éditions suivantes sont in-8°. II. *Défense historique des quatre-vingt-cinq canons sur la prière.* III. *Réponse à Hoadley, sur l'Eucharistie.* IV. *Dévotions particulières pour la communion.* V. *Discours prononcés à la prêche de lady Moyer.* VI. *Mélanges de Sermons*, 3 volumes in-8°, ouvrage posthume.

* WHEELER (sir George), gentilhomme et ministre anglais, né en 1650 à Breda en Hollande, où l'attachement de ses parens à la cause de Charles Ier les avoit fait exiler, se lia avec Jacques Spon, de Lyon, et fit avec lui le voyage de Venise à Constantinople par l'Asie-Mineure, à Athènes, dans l'Attique, à Corinthe, etc. Ils visitèrent ces contrées, Pausanias à la main; à l'aide de ce guide ils ont rectifié et expliqué différentes traditions. Quelque temps après son retour, Wheeler, déjà honoré du titre de chevalier, présenta plusieurs morceaux d'antiquités qu'il avoit recueillis dans son voyage à l'université d'Oxford, où il prit ses premiers degrés. Il obtint ensuite le bonnet de docteur en théologie et la cure d'Houghton-le-Spring. Il mourut en 1724. Il avoit publié en 1682 son *Voyage en Grèce* avec le docteur Spon, in-folio, en six livres; en 1689, une *Histoire des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les églises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople, décrites par Eusèbe.* On a encore de lui le *Monastère protestant, ou l'économie de la vie chrétienne*, contenant des règles de conduite pour les familles chrétiennes.

* WHEELOCK (Éléazar), premier président du collége de Darmouth, né vers l'an 1710, prit ses degrés en 1733 au collége d'Yale. Il fut ministre de Lebanon au Connecticut, où il fit revivre le projet d'une école indienne, dont M. Sergeant avoit conçu le premier plan. Rempli du désir d'amener les sauvages à la connoissance des vérités de l'Evangile, Wheelock pensa que s'il pouvoit élever de jeunes Indiens pour les employer en mission, il y auroit plus de succès à espérer de leurs travaux que de ceux de tous les blancs. Dans ces vues, en 1754, il se chargea lui-même, à ses frais, de l'éducation de deux jeunes Indiens. Mais bientôt un grand nombre de personnes voulurent prendre part à ce projet bienfaisant. Le nombre de ses élèves augmenta; et après avoir reçu beaucoup de contributions, dont la principale fut une donation de Josué Moor de Mansfield il nomma son institution *école de Moor*. En 1762 il avoit plus de vingt élèves; pour soutenir cet établissement on chercha des secours non seulement dans les diverses parties de ce pays, mais encore en Angleterre et en Ecosse. Les sommes recueillies en Ecosse furent mises entre les mains d'une compagnie à la tête de laquelle étoit le comte de Darmouth; et c'est pour cela que, quand le docteur Wheelock fut invité par le gouvernement de New-Hampshire à passer à Hanovre, et à établir un collége en cet endroit, ce collége fut nommé *Collége de Darmouth*. Ce séminaire fut incorporé en 1769, et le docteur Wheelock

fut reconnu pour son fondateur et son président, ayant droit de nommer son successeur. Il vécut quelque temps à Hanovre dans une cabane. En 1770 le nombre des élèves destinés pour les missions étoit de vingt-quatre, dont six Indiens. Ce changement dans son plan fut le résultat de l'expérience. Il avoit trouvé que de quarante jeunes Indiens qui avoient été sous sa conduite, vingt avoient retourné à la vie sauvage. Le commencement des travaux des missionnaires doit être rapporté à l'an 1771, où le degré de bachelier ès-arts fut conféré à quatre étudians, dont un étoit Jean WHEELOCK, fils et successeur du fondateur, et qui est maintenant à la tête de l'institution. Le docteur Wheelock mourut en 1779, dans la 69e année de son âge. Il a publié, I. Une *Notice sur l'Ecole de charité indienne de Lebanon*, 1762, ouvrage continué dans les années suivantes jusqu'en 1773. On y trouve joint un Extrait de la mission au Delaware, par David Maccluze et Louis Frisbie. II. Un *Sermon* un peu prolixe *sur la liberté de conscience*.

* WHEÉLWRIGHT (Jean), fondateur d'Exeter (New-Hampshire), après avoir été quelque temps ministre en Angleterre, passa au Massachussetts. En 1636 il prêcha un jour de fête à Boston, et son *Sermon* étoit rempli d'invectives contre les magistrats et les ministres. La cour de justice lui fit son procès comme à un séditieux, et l'on voulut inutilement lui faire reconnoître son tort. Sa sentence de bannissement fut prononcée en 1637. En 1638 il passa au New-Hampshire avec quelques personnes de Braintrée, où il avoit été prédicateur, et y jeta les fondemens de l'église et de la ville d'Exeter. L'année suivante, se croyant hors de la juridiction de Massachussetts, ils songèrent à former un corps politique séparé; mais en 1642, quand Exeter fut annexé au comté d'Essex, Wheelwright étant encore frappé de la sentence de bannissement, passa avec une partie de son église à Wells, dans le district de Maine. En 1644 la liberté de rentrer dans la colonie lui fut rendue, au moyen d'une soumission; mais en 1647 il se transporta à Hampton, où il fut ministre plusieurs années. En 1658 il étoit en Angleterre, où il jouissoit de la faveur de Cromwel. Après la restauration il retourna en Amérique et s'établit à Salisbury (New-Hampshire), où il mourut en 1680, dans un âge très-avancé; il étoit le doyen des ministres de la colonie.

* WHICHCOT (Benjamin), né dans le Shropshire en 1609, fit ses études à Cambridge, et fut ensuite préfet du collége du roi à la place du docteur Collins, qui avoit été déposé et avec qui il partagea volontairement le revenu de sa charge. Il s'acquit beaucoup de réputation à Cambridge par son talent pour instruire la jeunesse, et à Londres par ses prédications. Ce double mérite lui procura la cure de Milton, dans le comté de Cambridge, où il mourut en 1683. C'étoit un homme désintéressé, modeste, d'un jugement solide, d'une conversation douce et agréable. Il se signala sur-tout par sa modération, qui le portoit à admettre la liberté de conscience. Ses *Sermons* et ses autres *Discours* ont été recueillis en 4 volumes in-8°.

† WHISTON (Guillaume), né à Northon dans le comté de Leicester en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et pour la théologie. Mais son état valétudinaire et le besoin que son père, privé de la vue, avoit d'un secrétaire, le retinrent jusqu'à l'âge de 17 ans dans la maison paternelle. Admis en 1684 dans l'université de Cambridge, ses progrès ne tardèrent pas à lui acquérir une grande réputation, sur-tout lorsqu'il eut publié en 1696 sa nouvelle *Théorie de la Terre*. Newton, dont il avoit adopté les principes, conçut tant d'estime pour lui qu'il le choisit pour son substitut, et le recommanda ensuite pour son successeur dans la place de professeur de mathématiques à Cambridge. Whiston se démit alors d'un bénéfice qu'il avoit possédé pendant deux ans, et ne s'occupa plus que des sciences. Il se montra digne du choix et de la chaire de Newton, non pour s'être associé au projet insensé de Ditton (*voyez* ce mot); mais par ses *Lettres astronomiques* qu'il publia en 1701, et qui trois ans après furent suivies de ses *Leçons Physico-mathématiques*. Ses occupations philosophiques ne lui firent pas négliger la théologie. En 1702 il publia un volume in-4° sur la *Chronologie* et sur l'*Harmonie* des quatre Evangiles. On lui fit l'honneur en 1707 de le choisir pour prêcher les Sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*Accomplissement des Prophéties*, et son livre fut imprimé la même année en un volume in-8°. Whiston commença en 1708 à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il crut voir de la différence entre la doctrine de l'Eglise des trois premiers siècles et celle de l'Eglise anglicane sur la Trinité. Il sentit combien ce point étoit important, et résolut d'approfondir tout ce que l'antiquité divine et ecclésiastique fournissoit de lumière sur ce sujet. Il lut deux fois le nouveau Testament, t[illegible] les auteurs ecclésiastiques et tous les fragmens jusqu'à la fin du deuxième siècle; il en tira tout ce qui avoit rapport à la Trinité. Whiston avant de commencer son examen avoit jugé; il avoit cru voir de la différence entre la doctrine des premiers siècles et celle de l'Eglise anglicane sur la Trinité. Sans qu'il s'en aperçût, tout se présentoit à lui sous la face qui favorisoit ce premier jugement; et le résultat de toutes ses lectures fut l'arianisme qu'il enseigna dans son *Christianisme primitif rétabli*. A peine eut-il embrassé ce parti, qu'il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr. Il écrivit aux archevêques de Cantorbéry et d'Yorck qu'il croyoit devoir s'écarter de l'Eglise anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. L'entêtement qu'il avoit de vouloir faire des prosélytes le fit chasser de l'université. On le poursuivit à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on vouloit le punir d'une manière exemplaire; mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après cinq ans de procédures on laissa tomber toute cette affaire. Whiston ne discontinua pas de soutenir l'arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'étoit pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'étoit pas plus orthodoxe sur l'*Eternité des peines* et sur le *Baptême des petits Enfans*.

Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, prétendit fixer l'époque du retour des juifs, du rétablissement de leur temple et du règne de mille ans au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1756; et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs et prétendit que la grande révolution devoit se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier sans interruption un grand nombre d'excellens *ouvrages* de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits. Quoique ces mémoires se ressentent de la vieillesse de leur auteur, ils ne laissent pas d'être curieux, et renferment des particularités souvent assez hardies sur plusieurs grands hommes qu'il avoit connus. Il mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'étoit réuni cinq ans auparavant aux anabaptistes.

† I. WHITAKER (Guillaume), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, né à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, mourut à Cambridge en 1595. Son principal ouvrage est la *Réfutation de Bellarmin*. On y remarque beaucoup d'érudition, mais trop d'animosité. Ses *OEuvres* furent imprimées à Genève, 1610, 2 vol. in-folio; on y trouve une *Réponse* aux 18 Raisons de Campien.

*II. WHITAKER (Guillaume), médecin anglais, mort en décembre 1670, membre de la société royale de Londres, professa dans cette ville jusqu'à sa mort. On a traduit en latin un de ses ouvrages sous ce titre, *Tractatus de uvæ sanguine, naturâ et usu*, Francofurti, 1655, in-8°.

† WHITBY (Daniel), né à Rusden dans le Northampton vers l'an 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Opposé à l'Eglise romaine, il se déclara aussi contre les sociniens; mais son zèle se démentit et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint de vive voix et par écrit jusqu'à sa mort, arrivée en 1726. Cet écrivain ne connoissoit presque que son cabinet. Il avoit cette simplicité de mœurs que l'éloignement des affaires du monde et du commerce de la vie civile inspire presque toujours. Ses nombreux ouvrages sont pleins d'érudition et de réflexions judicieuses. On a de lui, I. Un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J. C. en particulier*, 1671, in-8°. II. *Discours sur la vérité et la certitude de la foi chrétienne*. III. *Paraphrases et Commentaire sur le nouveau Testament*, en 2 vol. in-fol. IV. *Discours de la nécessité et de l'utilité de la révélation chrétienne*, en anglais. V. *Examen variantium lectionum Joannis Millii in novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol. VI. *Dissertatio de sanctarum Scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8°. Il est vraisemblable que l'auteur se proposoit de tourner les Pères en ridicule; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus foible. VII. *Sermons où l'on prouve que la raison doit être notre guide dans le choix d'une religion, et qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui*

répugne aux principes communs de la raison, in-8°. VII. *Dernières pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le nouveau Testament*, avec *cinq Discours*. Cet auteur y rétracte tout ce qu'il avoit dit dans ses premiers ouvrages en faveur du mystère de la sainte Trinité.

* I. WHITE (Richard), né à Basingstoke, dans le comté de Southampton en Angleterre, vers 1540, enseigna le droit à Douay pendant plus de 30 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, et fut chanoine de Saint-Pierre à Douay, où il mourut en 1612. L'empereur l'honora du titre de *Comte palatin*. Il étoit versé, non seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité et dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de White, I. *Ælia Lœlia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8°. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. II. *Historiarum Britannicæ insulæ ad annum* 800 *lib. IX*, Arras, 1602, in-8°. Il y règne peu de critique.

* II. WHITE (Thomas), connu dans différens pays sous les noms d'*Albius*, *Anglus*, *Candidus*, *Bianchi*, qu'il prit successivement, se fit une grande réputation, vers le milieu du 17e siècle, par le nombre et la subtilité de ses productions philosophiques. Le mélange qu'il se permit de faire de l'aristotélisme, dont il étoit zélé partisan, avec les principales doctrines de l'Eglise romaine, fit mettre ses ouvrages à l'*Index*. On croit qu'il mourut en Angleterre, son pays natal, laissant après lui une secte qui ne tarda pas à tomber dans l'oubli.

* III. WHITE (Jérémie), théologien anglais non conformiste, né en 1629, mort en 1707, chapelain de la maison de Cromwel, étoit doué de beaucoup d'esprit et d'adresse. Ses attentions marquées pour la fille du protecteur le lui avoient rendu suspect. Cromwel l'ayant un jour surpris à ses pieds, lui demanda quelle grace il sollicitoit d'elle. White avec une présence d'esprit qui ne lui manqua jamais, répondit qu'il étoit amoureux depuis long-temps d'une des femmes de la jeune dame; que cette personne refusoit de l'épouser, et qu'il supplioit la maîtresse d'interposer son autorité, ou du moins de parler en sa faveur. Cromwel fit venir aussitôt cette fille, lui demanda s'il étoit vrai qu'elle refusât la main de White? et sur son acceptation, il les fit marier sur-le-champ. Après la restauration White vécut en simple particulier, et a écrit un livre très-singulier, intitulé *De la restauration de toutes choses*. Il y établit en principe, et y soutient que tous les hommes doivent être sauvés.

* IV. WHITE (Pérégrine), le premier Anglais né dans la Nouvelle-Angleterre, en 1620 à Plymouth. Il mourut en 1704.

* I. WHITEFIELD (George), éloquent prédicateur ambulant, né en 1714 à Gloucester en Angleterre. Après avoir fait ses études avec succès, il fut obligé d'aider sa mère, qui tenoit une auberge. Mais à l'âge de dix-huit ans il entra dans un des colléges d'Oxford. La rigidité des règles et des méthodes que ces jeunes gens suivoient leur fit donner le nom de méthodistes,

et ils furent les fondateurs de la secte de ce nom. La charité de Whitefield le portoit à visiter les pauvres dans les prisons, non-seulement pour soulager leur misère, mais encore pour leur porter les consolations de l'Evangile. Il prit les ordres en 1736, et prêcha son premier *sermon* à l'église de Gloucester. Mais on porta à l'évêque des plaintes contre ce discours, qui avoit frappé tellement l'auditoire, que seize personnes, disoit-on, étoient tombées en démence. Le digne prélat répondit qu'il souhaitoit seulement que l'accès durât jusqu'au dimanche suivant. Après qu'il eut prêché en différens lieux, une lettre de Wesley, qui étoit en Géorgie, l'engagea à passer en Amérique. Il débarqua en mai 1738 à Savannah, et pendant plusieurs mois il s'occupa avec une assiduité constante de tout ce qui pouvoit intéresser la religion, puis il s'embarqua en septembre suivant pour l'Angleterre, et fut ordonné prêtre à Oxford en 1739, par l'évêque Benson. En novembre il retourna en Amérique et répandit les vérités de l'Evangile dans les colonies méridionales, où il fit un nombre immense de prosélytes. En 1740, après avoir visité Savannah et toute la Rhode-Island, à la demande des ministres de Boston, il prêcha dans plusieurs contrées de la Nouvelle-Angleterre. A la fin d'octobre il alla à New-Yorck, et bientôt après il revint en Géorgie, où il s'occupa beaucoup de l'établissement d'une maison d'orphelins près Savannah. En 1741 il repassa en Angleterre, et en 1744 il retourna en Amérique, où il resta trois ou quatre ans. En mars 1748 il étoit à Bermudas, et en juillet à Londres : repassant ensuite l'Atlantique pour la quatrième fois, il arriva à Savannah le 27 octobre 1751, et retourna dans sa patrie en 1752, fit un cinquième voyage au Nouveau-Monde ; dans un sixième il visita la Virginie. Il revit l'Angleterre en 1765, et en 1769 son zèle infatigable le porta encore à braver pour la septième et dernière fois les dangers de l'Océan. Il aborda cette année en Amérique, où il termina sa carrière en 1770. Aucun homme n'avoit autant voyagé pour la propagation de l'Evangile. Jamais prédicateur ne posséda mieux le talent d'émouvoir son auditoire. Tous les instans de sa vie furent marqués par des actes de bienfaisance et de charité. Le poète Cowper a célébré ses vertus et son caractère dans ses poésies sacrées. Whitefield a publié des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités de controverse* et autres, qui ont été recueillis en 7 vol., avec une histoire de sa vie, 1 vol. in-8°, 1771.

* II. WHITEFIELD (Henri), premier ministre de Guilfort (Connecticut), né en Angleterre en 1597, étoit d'abord établi au comté de Surry, d'où il passa en Amérique en 1639. Il resta à Guilfort jusqu'en 1750, où il retourna dans son pays et mourut ministre à Winchester. Il fut savant théologien et bon prédicateur. Il a publié un livre intitulé *La Lumière de plus en plus apparente, etc., faisant connoître les progrès de l'Evangile chez les Indiens*, 1651.

* I. WHITEHEAD (George), écrivain de la secte des quakers, est un de ceux qui en ont exposé les sentimens avec le plus de simplicité et de franchise. Il a fait surtout en société avec Guillaume Penn un ouvrage qui parut à Londres en 1674 sous le titre suivant,

The christian quaker, etc., c'est-à-dire le *Quaker chrétien et la divinité de son témoignage maintenue par l'Ecriture*, *la raison et des autorités*, *contre les attaques de différens adversaires*. La 1re partie de ce livre est de Penn; la 2e de Whitehead.

* II. WHITEHEAD (Paul), poète anglais, né à Westminster en 1710, d'un marchand de Londres, s'est fait une réputation par ses poésies fugitives, et particulièrement par un poème burlesque, intitulé la *Gymnasiade*, qui parut en 1748, et dont le but est de ridiculiser l'usage de se battre à coups de poing. Il est dédié à J. Broughton, le plus distingué des athlètes de son temps. Whitehead mourut en 1774.

* III. WHITEHEAD (Guillaume), poète anglais, né en 1715 à Cambridge, d'un père boulanger, reçut néanmoins une éducation au-dessus de son état, et annonça, dès sa première jeunesse, de grandes dispositions pour la poésie; il eut le bonheur de se procurer des protecteurs et des connoissances utiles. Il se fit connoître avantageusement par une *Epître sur le danger d'écrire en vers*, bientôt suivie d'un *Conte* tiré d'Hérodote, d'une *Epître d'Anne Boulen à Henri VIII*, d'un *Essai sur le ridicule*, etc. Sa réputation engagea lord Williers à lui confier l'éducation de son fils et d'un jeune homme de sa famille. La maison de ce seigneur fut ouverte au jeune Whitehead, et devint pour lui un moyen avantageux de s'introduire dans le monde et de suivre son penchant pour la poésie. Quatre ans après il mit au théâtre sa tragédie de *Creüse*, qui fut accueillie avec applaudissement. Un voyage qu'il fit en Italie, en lui présentant de grands souvenirs poétiques, ne fit qu'ajouter à ses talens; et pendant son absence il reçut le titre et les appointemens de la place de secrétaire de l'ordre du Bain. Deux ans après, il fut déclaré poète lauréat à la mort de Colley-Cibber. On a de Whitehead quelques autres pièces de théâtre, telles que l'*Ecole des amans*, la *Fuite en Ecosse* et d'autres morceaux de *poésies* qui ont été recueillis en 1774. Il mourut à Londres en 1785.

* WHITEHURST (Jean), mécanicien anglais, naquit à Congleton en 1713 d'un père horloger : à l'âge de 21 ans il fit le voyage de Dublin dans la seule intention de voir une horloge d'une nouvelle construction. On ne voulut point satisfaire sa curiosité; et pour y parvenir il se mit en pension dans la maison où elle étoit placée, et parvint ainsi à en examiner le mécanisme à la dérobée. De retour en Angleterre, s'étant fixé à Derby, il y construisit l'horloge de la halle, celle de l'église de tous les Saints et son carillon. Il fut employé, à la recommandation du duc de Newcalste à la monnoie de Londres, où il vint s'établir. Son attelier fut bientôt le rendez-vous des curieux et des savans. La société royale de Londres, ainsi que plusieurs autres sociétés qui s'occupoient des arts, voulurent le compter au nombre de leurs membres, sans qu'il eût fait la moindre démarche pour obtenir cet honneur. En 1778 il publia un *Essai sur l'état primitif et sur la formation de la terre*; et étant retourné quelque temps après en Irlande pour y examiner de nouveau la chaussée des Géans, il y construisit une machine pour élever l'eau à volonté dans le comté

de Tyrone. On a encore de lui, I. Un *Essai pour obtenir des mesures invariables de longueur, de capacité et de poids par la mensuration du temps;* ouvrage extrêmement ingénieux, s'il n'est pas complètement satisfaisant. II. Un *Traité des Cheminées, des Ventilateurs et des Serres chaudes dans les jardins;* ce dernier ouvrage a été publié par le docteur William en 1704, après la mort de Whitehurst, arrivée en 1788.

† I. WHITELOCKE (Bulstrode), né à Londres en 1605, mort en 1676, fut élu au long parlement pour le grand Marlow, au comté de Buckingham. Whitelocke se montra très-ardent à poursuivre le comte de Strafford. Il fut un des membres laïcs de l'assemblée du clergé à Westminster; et en 1647, un des commissaires du grand sceau. En 1653, Cromwel le chargea de l'ambassade de la république en Suède, et à son retour il le nomma commissaire de la trésorerie. En 1656, Whitelocke étoit orateur de la chambre des communes; et l'année suivante Cromwel le fit entrer à la chambre-haute. En 1659 il fut nommé président du conseil d'état et garde du grand sceau. Mais peu après il se démit de cette place, et se retira à Chilton, au comté de Wilt, où il mourut. Whitelocke a laissé les ouvrages suivans, I. La *Monarchie établie sur les formes les meilleures, les plus anciennes et les plus légales.* II. *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, in-fol., imprimés en 1682, et réimprimés en 1732, avec des augmentations. III. Plusieurs *Discours* que l'on trouve dans Rushwort et dans d'autres recueils.

* II. WHITELOCKE (sir James), né à Londres en 1570, fut élu membre du parlement pour Woodstock en 1620, chef de justice de Chester, et l'un des juges des plaids communs. Charles I[er] disoit de lui qu'il étoit tout à la fois un homme savant, courageux et sage, qui connoissoit mieux que personne ce qu'il convenoit de faire au magistrat et à la magistrature pour soutenir leur dignité. A sa mort, arrivée en 1632, on dit que le roi perdoit en lui le meilleur de ses sujets, la patrie le plus zélé de ses amis, et le peuple, le plus équitable des juges.

WHITGIFT (Jean), né à Grimsby dans la province de Lincoln en 1530, étoit protestant. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son zèle lui fraya le chemin de la fortune; il fut successivement principal du collége de Pembrok et de celui de la Trinité, professeur royal en théologie, prébendaire d'Ély, doyen de Lincoln, puis évêque de Worcester, et enfin archevêque de Cantorbery en 1583. Il soutint avec chaleur les droits du clergé contre la cour d'Angleterre. Ce prélat, ennemi des puritains et des catholiques, mourut en 1604. On a de lui, I. Une longue *Lettre* à Bèze. II. Plusieurs autres *Ecrits*, dans lesquels il traite le pape d'antechrist, et l'Eglise romaine de prostituée. Avec ces deux mots qui étoient une espèce de talisman on opéroit alors de grandes choses sur le parti protestant.

* WHITING (Samuel), premier ministre de Lynn (Massachusetts), né en Angleterre en 1597, fut élevé à Cambridge. Il arriva à Boston en mai 1636. Un mois après il passa à Lynn, où

l'on formoit une église. Pendant beaucoup d'années il eut pour collégue M. Cobbet et ensuite son propre fils. Samuel mourut en 1679 ; il étoit très-versé dans la langue hébraïque, et écrivoit le latin avec élégance. Son caractère étoit aimable, et la régularité de ses mœurs lui donna la plus haute considération. Il a publié un *Traité sur le Jugement dernier*, 1564, *Abraham intercédant pour Sodome*, un volume de *Sermons*, 1666. C'est en partie d'après ses Ecrits que Norton a composé la Vie de Cotton.

* WHITTELSEY (Samuel), ministre de Wallingford (Connecticut), prit les dégrès en 1705, au collége d'Yale, et fut ordonné en 1710 collégue de M. Street. Il mourut en 1752 dans la 66e année de son âge. Whittelsey fut un des plus célèbres prédicateurs et des plus fidèles ministres de sa colonie. La vigueur et la pénétration de son esprit étoient tels, qu'il comprenoit aisément les matières qui présentoient de grandes difficultés aux autres. Il a composé et publié plusieurs *Sermons*, dans lesquels on en remarque un pour l'ordination de son fils. Il mourut en 1787. Son fils Chauncy Whittelsey fut un savant très-distingué.

* WHITTINGHAM (Guillaume), théologien anglais, né à Chester, termina ses jours en 1579. A la mort d'Edouard IX il quitta l'Angleterre et y revint après celle de Marie. Whittingham avoit de fortes préventions contre la liturgie et les cérémonies de l'Eglise. Cependant elles ne l'empêchèrent pas d'accepter le doyenné de Durham, où il commit des déprédations, et enleva les épitaphes et autres monumens antiques des tombeaux de la cathédrale. On a de lui quelques *Psaumes de David*, mis en vers anglais, et autres *Opuscules*, qui se trouvent marqués de la lettre double W.W., dans la traduction de Sternhold et d'Hopkins.

* I. WHITTINGTON (Robert), savant Anglais, né à Lichtfield, mort en 1530, élève d'Oxford, a publié en 1500 une *Grammaire latine*, in-4°, et plusieurs *Pièces* en latin. On ne peut lui refuser des connoissances étendues ; mais sa vanité égaloit ses talens. Il a écrit contre Lily et contre Horman.

* II. WHITTINGTON (sir-Richard), citoyen de Londres, et mercier de son état, vécut sous Richard II, Henri IV et Henri V. Il forma une anmônerie sous le nom de Whittingstons collége pour 13 hommes pauvres, bâtit Newgate, la moitié la plus considérable de l'hôpital de St. Barthélemy, la bibliothèque de Grey-Friers, aujourd'hui de l'Hôpital de Christ, une grande partie de l'extrémité orientale de Guildhall. Il remplit en 1393 l'office de sheriff, fut ensuite créé chevalier et trois fois maire de Londres ; sa dernière mairie est de 1419. Quelques historiens rapportent que sous le règne de Henri V, il fournit au gouvernement une somme très-considérable pour soutenir la guerre contre la France.

* WHYTT (Robert), médecin anglais du 18e siècle, membre de la société royale de Londres, professa dans l'université d'Edimbourg. Voici quelques-uns de ses ouvrages traduits en français, *Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour guérir la pierre*, Paris, 1757, in-12. *Vapeurs et Maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques dans les*

deux sexes, Paris, 1767, deux volumes in-12.

WIARD. *Voyez* Viard.

WIBALDE *ou* Wibolde, évêque de Cambrai, mort en 966, inventa, dans le dessein de guérir son clergé de la passion du jeu des dés, un jeu composé de 56 vertus, toutes relatives à la charité. On trouve ce jeu dans Baudry, avec les notes et remarques de Colvenerius.

* WIBOLDE, abbé de Havelot au 12e siècle, fit sa profession dans le monastère de Wansows, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelot, où les sciences étoient en vigueur, et s'y distingua tellement qu'il fut élu unanimement abbé de ce monastère, l'an 1130, quoiqu'il ne fût âgé que de 33 ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque temps à Stavelot. Ce prince partant pour l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et de soutenir Innocent II contre l'antipape Anaclet, voulut que Wibolde l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce temps, pour les monastères de Stavelot et de Malmedy, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, et muni d'un sceau d'or. Ce diplôme, qui confirme tous les priviléges de ces monastères, se conserve dans les archives de Stavelot. Après le départ de l'empereur, Roger l'ayant contraint de renoncer à sa nouvelle dignité, Wibolde retourna à Stavelot, et s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique et les sciences. Élu abbé du monastère de Corbie en Saxe, il refusa long-temps cette dignité, et il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour les lui faire accepter. Son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastère, il retourna à Stavelot. Quelque temps après l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur des Grecs, Manuel Comnène; à son retour il mourut à Butellie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelot, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs sous lesquels il vécut, comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adressèrent, et par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils lui demandoient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad, avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains; les papes l'honorèrent aussi d'une estime toute particulière. On conserve à Stavelot un volume de *Lettres* de Wibolde; elles servent à éclaircir l'histoire de ce temps-là, et ont été publiées par dom Martenne.

WICBERT, évêque d'Hildesheim en 880, a laissé plusieurs ouvrages médiocres sur la médecine qui sont conservés, suivant Brusch, dans la bibliothèque de cette ville.

WICELIUS (George), dit *Major* ou *Senior*, pour le distinguer de son fils, naquit à Fulde en 1501, et se fit religieux fort jeune: mais à l'âge de trente ans il quitta la vie monastique pour embrasser les opinions de Luther. Rentré dans la commu-

nion de l'Eglise, il fut pourvu d'une cure et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestans. On a de lui, I. *Via Regia*, Helmstadt, 1550. II. *Methodus Concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12. III. Un très-grand nombre d'autres *Livres*, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin et imprimés plusieurs fois. Wicelius mourut à Mayence en 1573. — George Wicelius, son fils, publia aussi quelques ouvrages tels que l'*Histoire* de saint Boniface, en vers latins, imprimé à Cologne en 1553, 1 vol., in-4°.

WICHCOT. *V.* Whicacot.

WICHERLEI. *V.* Wycherlei.

* WICHMANS (Augustin), abbé de Tongerloo, célèbre monastère de l'ordre des prémontrés, où il mourut en 1661, étoit natif d'Anvers. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage agiographique, in-8°, intitulé *Rosa candida*, imprimé à Anvers en 1625. Ses autres ouvrages sont, I. *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4°. II. *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, in-4°, Anvers, 1626. III. *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani, ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4°. IV. *Sabbatismus Marianus*, Anvers, 1628, in-8°. V. *Brabentia Mariana, libri III*, Anvers, 1632, in-4°, réimprimé avec figures à Naples en 1734. Sanderus appelle cet ouvrage, *Opus omnigenâ doctrinâ refertum; et* Fappens, *liber certè pro historiâ Belgica utilissimus*. On conserve à l'abbaye de Tongerloo, son ouvrage manuscrit, intitulé *Syntagma pastorale de obligatione*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patronne de la Campine. Ce fut sous Wichmans que Wilbebrod Bosschaerts, chanoine régulier de Tongerloo, publia à Malines en 1650 son ouvrage, *De primis veteris Frisiæ apostolis;* rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un grand éloge.

I. WICKAM (Guillaume), naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton en 1324. Son esprit, cultivé par les belles-lettres, lui donna la facilité de parler et d'écrire avec autant de pureté que d'élégance. Edouard III le prit à son service et l'honora de l'intendance des bâtimens et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après il devint premier secrétaire d'état, évêque de Winchester, grand-chancelier, puis président du conseil privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, le disgracia. Après la mort de ce prince il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse et à l'abri des agitations qui secouoient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colléges qu'il avoit fondés, l'un à Oxford et l'autre à Winchester. Une cathédrale presque aussi superbe que celle de Saint-Paul de Londres fut élevée à grands frais.

Il fonda des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupoit que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix une carrière trop long-temps agitée, en 1404. Il montra un zèle ardent contre Wiclef qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville en 1690, in-4°, la Vie de ce digne évêque.

* WICKART (Michel), bon peintre et architecte de Zoug en Suisse, mort en 1682, a construit un pont près de Sinss, sur la Russe, dans le canton de Zoug.

† WICLEF (Jean), né à Wikliffe dans le comté d'Yorck vers l'an 1324, étudia au collége de la Reine à Oxford, et y fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la théologie. Il occupoit dans cette université une petite place qu'on ôta à des moines pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre aux moines. Wiclef en appela au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaîna dès-lors contre la cour de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel. Les démêlés vifs et fréquens des pontifes romains et des rois d'Angleterre depuis Jean Sans-Terre avoient indisposé les esprits contre la première cour. On ne se rappeloit qu'avec beaucoup de peine l'excommunication de la déposition de ce prince; sa couronne mise aux pieds du légat, et remise par ce ministre sur la tête du roi; la cession de l'Angleterre au pape, et le tribut imposé par le pape sur ce royaume. Enfin les Anglais voyoient avec chagrin les bénéfices de leur île donnés par les pontifes aux étrangers. Comme dans ces démêlés le clergé avoit ordinairement pris le parti de la cour de Rome, il s'étoit attiré la haine d'une partie du peuple, qui d'ailleurs regardoit avec convoitise les richesses des ecclésiastiques. Wiclef trouva donc dans les esprits des dispositions favorables; mais les évêques le dénoncèrent à Rome. L'archevêque de Cantorbery le cita à un concile qu'il tint à Londres en 1377. L'hérésiarque y vint accompagné du duc de Lancastre qui avoit alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut renvoyé absous. Grégoire IX, averti de la protection que Wiclef avoit trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut et évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence. Les troubles qui arrivèrent en Angleterre sous la minorité de Richard II donnèrent occasion à Wiclef de semer ses erreurs. Il prêcha, il écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspiroit le sujet de la querelle et la hardiesse de l'auteur, dont les mœurs irrépréhensibles donnoient du poids à ses opinions. C'étoit dans ce temps-là qu'Urbain VI et Clément VII se disputoient le siége de Rome. L'Europe étoit partagée entre ces deux pontifes; l'un étoit reconnu par les Anglais, et l'autre par les Français. Urbain fit prêcher en Angleterre une croisade contre la France;

et accorda aux croisés les mêmes indulgences que l'on avoit accordées pour les guerres de la Terre-Sainte. Wiclef saisit cette occasion pour soulever les esprits contre l'autorité du pape, et composa contre cette croisade un ouvrage plein de force. « Il est honteux, dit-il, que la croix de Jésus-Christ, qui est un monument de paix, de miséricorde et de charité, serve d'éteudard et de signal à tous les chrétiens pour les intérêts de deux faux prêtres qui sont manifestement des antechrists, afin de les conserver dans la grandeur mondaine en opprimant la chrétienté plus que les juifs n'opprimèrent Jésus-Christ lui-même et ses apôtres. Pourquoi l'orgueilleux prêtre de Rome ne veut-il pas accorder à tous les hommes indulgence plénière à condition qu'ils vivent en paix et en charité, pendant qu'il la leur accorde pour se battre et pour se détruire? » Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbery, voulant arrêter ce désordre, assembla à Londres, en 1382, un concile qui condamna vingt-quatre propositions, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin demeure au sacrement de l'autel après la consécration; Jésus-Christ n'est point dans ce sacrement vraiment et réellement......; Si un évêque ou un prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne consacre ni ne baptise point..... La confession extérieure est inutile a un homme suffisamment contrit..... On ne trouve point dans l'Evangile que Jésus-Christ ait ordonné la messe........ Dieu doit obéir au diable.... Si le pape est un imposteur et un méchant, et par conséquent membre du diable, il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur... Après Urbain VI on ne doit point reconnoître de pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois.... Il est contraire à l'Ecriture sainte que les ecclésiastiques aient des biens temporels. » L'auteur de ces opinions mourut peu de temps après le 2 décembre 1384, d'une apoplexie, à Lutterword où il se tenoit caché. Il laissa un grand nombre d'écrits en latin et en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en quatre livres, in-4°, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en 1753, in-4°. Dans cet ouvrage, qui est fort rare, il fait parler trois personnages: la *Vérité*, le *Mensonge* et la *Prudence*. C'est comme un corps de théologie qui contient toute sa doctrine, dont le fonds consiste à admettre une *Nécessité absolue* en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Wiclef soutient cependant que « Dieu est libre, et qu'il eût pu faire autrement s'il eût voulu; » mais il soutient en même temps qu'il « est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement. » Ses livres furent portés en Allemagne et pénétrèrent en Bohême. Jean Hus adopta une partie de ses opinions, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. Lorsqu'on eut abattu la secte des hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de Wiclef; et cette doctrine produisit ces différentes sectes d'anabaptistes qui agitèrent l'Allemagne, lorsque Luther se fut élevé contre l'Église. Une des principales opinions de

Wiclef et de ses partisans étoit de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita en 1379 et en 1380 un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne qui, suivant les lois d'Angleterre, étoient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de cent mille hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout: *Liberté*, *Liberté!* Voyez la Vie de Wiclef, Nuremberg, 1546, in-8°, *ou* Oxford, 1612. Il en a paru une autre à Londres en 1720, in-8°, par Lervis, qui a pareillement publié en 1731 la traduction anglaise que Wiclef a faite du nouveau Testament d'après la Vulgate. J. P. Wirth en a aussi donné une en allemand à Bareith en 1753.

I. WICQUEFORT (Abraham), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Le cardinal Mazarin lui marqua d'abord une considération distinguée. Mais ses ennemis l'ayant accusé auprès de ce ministre d'avoir écrit en Hollande plusieurs historiettes de la cour, il le fit mettre à la bastille en 1658. Son plus grand crime étoit son attachement à la maison de Condé, que le cardinal n'aimoit pas. Wicquefort ne sortit de sa prison que sous la promesse qu'il quitteroit le royaume. Mais Mazarin ayant eu besoin de lui, le rappela trois mois après, et lui accorda une pension de mille écus. La guerre qui s'alluma entre la France et la Hollande l'obligea de retourner dans sa patrie, où il fut utile au ministère français. Accusé d'une correspondance secrète avec les Anglais, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le premier vol. in-folio, 1719. Irrité contre les auteurs de sa disgrace et contre le prince d'Orange qui y avoit beaucoup de part, Wicquefort sema son ouvrage de traits satiriques contre ce prince et ses partisans. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'une de ses filles le délivra en lui donnant ses habits et prenant les siens. Wicquefort se réfugia alors à la cour du duc de Zell, qu'il quitta pour retourner en Hollande. Il y vécut libre, mais privé des postes qu'il occupoit auparavant. Ces places étoient celles de résident des ducs de Brunswick-Lunebourg et de secrétaire-interprète des états généraux. Wicquefort avoit de l'activité dans le génie; mais sa conduite, souvent équivoque, prouve qu'il n'avoit pas autant de prudence dans le caractère. On a encore de lui, I. *L'Ambassadeur et ses fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1724, 2 volumes in-4° : ouvrage intéressant par le grand nombre de faits qu'il renferme ; mais confus, peu méthodique, mal digéré, et qui doit être lu avec discernement. L'auteur ayant peu de profondeur et de justesse dans l'esprit, ne fait qu'entrevoir les principes, et les développe assez mal. II. *Traduction* française du *Voyage de Moscovie et de Perse*, écrit en allemand par Adam Oléarius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 volumes in-folio. III. *Traduction* française de la *Relation* allemande du *Voyage de Jean Albert de Mandeslo aux Indes orien-*

tales. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le deuxième volume. IV. Celle du *Voyage de Perse et des Indes orientales*, par Thomas Herbert, 1663, in-4°.

II. WICQUEFORT (Joachim de), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller du landgrave de Hesse, et son résident auprès des états généraux des Provinces-Unies, est connu par sa *Correspondance* avec Gaspar Barlée. C'est un Recueil de leurs *Lettres* réciproques, imprimées à Amsterdam en 1696, in-12.

* WIDA (Herman de) s'associa avec Luther, Melanchthon, Bucer et autres, pour demander la réforme des abus dont ils accusoient l'Église de Rome. Il fut nommé archevêque de Cologne en 1515, et forcé de résigner en 1547. Il mourut en 1552. Son plan de réforme se rapprochoit beaucoup plus de l'Église anglicane que du protestantisme d'Allemagne.

* WIDENFELDT (Adam), jurisconsulte de Cologne, florissoit dans le 17e siècle. Ayant par hasard fait connoissance à Louvain et à Gand avec les jansénistes, il mit au jour, d'après leurs instigations, un ouvrage très-connu, intitulé *Monita salutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos*, 1673. Cette production fut vivement attaquée. L'auteur mourut le 2 juin 1667, âgé d'environ 60 ans.

WIDMANSTADIUS. *Voy.* ALBERTI (Jean), n° III.

* WIDMAR (Abdias), né en 1591 à Lemgord en Westphalie. Ce verbeux théologien a tracé lui-même sa soporifique histoire dans les *Vitæ professor. Groning.* Son principal ouvrage est, *Disputationes theolog. adversùs judæos*, Marpurg, 1617.

* WIEKI (Jacques), jésuite polonais, né en 1540, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre par ses discours et ses écrits les différentes sectes qui existoient dans ce royaume et en Transylvanie. Il mourut à Cracovie en 1597. On a de lui en latin, I. *De sanctæ missæ sacrificio*. II. *De purgatorio*. III. *De divinitate Christi et Spiritûs sancti*, contre Fauste Socin. IV. Il a donné en polonais des *écrits* sur les *Evangiles*. V. Une version dans la même langue de la *Bible*. Il possédoit les langues savantes.

* WIELANDS (N.), célèbre poète allemand, que ses compatriotes, un peu trop prévenus en sa faveur, ont surnommé le Voltaire de l'Allemagne, né en 1733 dans la petite ville de Biberach, avant l'âge de 14 ans composa un poème sur la *Destruction de Jérusalem*. A 16 ans il passa à Erfurt pour y apprendre les sciences; mais il retourna au bout d'un an chez son père. Ce fut alors qu'il conçut une vive passion pour la jeune Sophie de Gustermann, connue depuis sous le nom de madame de La Roche, que Wieland initia dans la littérature allemande. Avide d'apprendre, elle voulut connoître aussi la littérature italienne, et les mathématiques, qui lui furent enseignées par le conseiller Louis Bianconi. Sophie comme Héloïse, devint amoureuse de Wielands, son précepteur; les deux amans en se jurant une fidélité éternelle, s'engagèrent à s'unir par les liens du mariage; mais le père de ce dernier fit évanouir leurs projets de mariage, en remettant son fils à l'étude des lettres en 1750. A 18 ans

il écrivit un *Art d'aimer* en concurrence avec celui d'Ovide, et, entre autres ouvrages, un poème sur la *nature des choses*, qu'il acheva en trois mois. On trouve développée dans ce dernier la belle philosophie de Platon et de Leibnitz. Il mit au jour deux tragédies, et deux nouveaux poèmes en vers allemands héxamètres, l'un intitulé *Abraham*, et l'autre *Cyrus*. En 1762 il se fixa à Weimar auprès de la duchesse de Brunswick, et contracta dans cette ville une heureuse alliance. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui, I. Des *Nouvelles comiques*. II. Une *Histoire d'Agathon*. Cet auteur, suivant les rédacteurs de la bibliothèque d'un homme de goût, a su fondre avec beaucoup d'art dans ce roman, qui passe à juste titre pour un de ses chefs-d'œuvre, la philosophie, l'érudition, la sensibilité et la galanterie. Cependant il manque à cet ouvrage un caractère marqué, une idée dominante, une fin reconnue qui en concentre les effets, et qui serve, soit à en déterminer le genre, soit à lui donner cette unité, la première règle de tous les genres. Frenais en avoit publié, dès 1768, une traduction française, ou plutôt un extrait peu digne d'être lu; M. Pernay en a donné une traduction nouvelle en 1802, 3 vol. in 12; il a abrégé quelques chapitres et supprimé des longueurs. Son style se ressent beaucoup de la pesanteur et de l'enchevêtrement des périodes allemandes. M. La Doucette, préfet du département de la Roër, a donné une imitation d'*Agathon* sous le titre de *Philoclès*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Non seulement il a changé le nom du héros, mais encore il a réduit à douze les quinze livres de l'original, élagué ou resserré les réflexions, les monologues, les entretiens philosophiques, etc. Quant au style, cette imitation est fort supérieure à la traduction. III. La *Philosophie des graces*, poème assez délicat. C'est une de ses productions que Wiélands affectionnoit le plus. En effet, il s'y est montré heureux disciple de Socrate et d'Horace, de Lucien et d'Hamilton; il a su mettre dans les actions, dans les discours des personnages, le goût, le ton de l'antiquité, cette simplicité qu'on admire dans les productions qui nous restent des beaux siècles de la Grèce; mais toutes les fois que le poète est lui-même en scène, lorsqu'il s'adresse à sa Danaé, l'élégance et la légèreté modernes reparoissent. D'Ussieux avoit publié en 1770 une imitation de ce poème. Juncker en donna la même année une traduction; ces deux morceaux sont bien au-dessous de l'original. La traduction qui a paru dans le tome 11 de la Bibliothèque des romans, ne le fait pas mieux connoître. IV. *Iris*, poème héroï-comique, plein d'esprit et de bon goût. Le caractère particulier du génie de Wiélands consiste dans une flexibilité, dans une fécondité inépuisable qui se prête tour-à-tour à tous les sujets, à toutes les nuances, et nulle part ce caractère ne s'est fait remarquer d'une manière plus saillante que dans *Pérégrinus Protée*, ou *les Dangers de l'enthousiasme*, ouvrage bien traduit en français par Griffet de La Baume, Paris, 1795, 2 vol. in-18, mais si mal imprimé, qu'on ne peut le lire sans se fatiguer la vue. On doit aussi à ce même littérateur la traduction des *Abdérites*, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. *L'Histoire du sage Danischmond*, traduite

en français par un anonyme, appartient à la classe des romans philosophiques. On n'y trouve point de ces aventures invraisemblables, de ces atrocités rebutantes, de ces assertions hardies, ou de ces pensées exagérées qui, seules pendant trop long-temps, purent assurer le débit des productions littéraires. Le style de cette traduction est agréable, facile, mais pas toujours correct. Celui des notes, qu'on a voulu quelquefois rendre plaisant, est un peu entaché de ce jargon scientifique censuré par Molière dans ses Précieuses ridicules. Le poème d'*Obéron* est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la plume de Wiélands. Dès 1784 il en parut à Berlin une traduction française en rimes octaves, par M. de Boaton, ancien capitaine dans un régiment suisse au service du roi de Sardaigne. Ce traducteur a fait voir, par cette entreprise, qu'on pouvoit introduire avec succès dans la poésie française les stances de l'Arioste et de Berni. Le comte de Borch a publié aussi une traduction en vers français du même poème, Leipsick, 1798, in-8°. M. Pernay en a donné une bonne traduction en prose; Paris, 1799, in-12. M. d'Holbac fils en fit paroître une autre en 1800, in-8°, sous le voile de l'anonyme. On a encore traduit de Wiélands l'*Histoire d'un jeune Grec*, conte moral, Leyde, 1777, 2 vol. in-8°; *le Miroir d'or, ou les rois du Chéchian*, Neufchâtel, 1774, 2 part. in-8°. C'est un roman politique. Madame d'Ussieux, qui joignoit au mérite de savoir plusieurs langues celui de bien écrire dans la sienne, a imité *le Nouveau don Quichotte*, Bouillon, 4 parties, 1770, in-8°. Les Œuvres complètes de Wiélands ont été recueillies à Leipsick, 1802, 36 vol. in-4°, pap. vélin, fig.; Supplément, Leipsick, 1798, 6 vol. in-4°. Il en a paru en même temps une édition en 42 volumes in-8°, papier vélin, fig.

* WIELHORSKI (Michel), général polonais, doué de quelques talens, mais dépourvu d'énergie, dirigea la campagne de 1792 contre les Russes, sous le jeune Poniatowski, et mit dans la guerre la même mollesse que dans les troubles politiques de sa patrie. Cependant, lorsque Stanislas accéda aux ordres de Catherine, il partagea l'indignation de l'armée, et donna sa démission, après avoir essayé inutilement de faire changer le roi de résolution. En 1794 il fut employé de nouveau contre les Russes, et commanda assez long-temps en Lithuanie; mais il se conduisit encore avec plus de tiédeur qu'en 1792. Attaché au parti du roi, il combattit les étrangers sans les haïr, et servit sa patrie sans enthousiasme; aussi sa conduite militaire, et sur-tout politique, fut-elle plus fatale à ses compatriotes qu'aux ennemis. Il avoit servi précédemment en Autriche, et s'étoit distingué dans la guerre contre les Turcs. Il reprit du service en Autriche en 1803, et mourut l'année suivante.

† WIER (Jean), dit *Piscinarius*, né en 1515 à Grave sur la Meuse dans le duché de Brabant, fit divers voyages, et poussa même jusqu'en Afrique. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, et remplit cette fonction avec beaucoup de succès pendant trente ans. Son tempérament étoit si robuste, que, quoiqu'il passât environ trois ou quatre jours sans boire ni manger, il n'en étoit nullement incommodé.

Il mourut subitement en 1588 à Tecklembourg. Ses *œuvres* ont été imprimées à Amsterdam en 1660 en un volume in-4°. On y trouve son Traité *De Præstigiis et Incantationibus*, traduit en français par Jacques Grevin, Paris, 1667, in-8°. Il y prétend que ceux qu'on accusoit de sortilége, étoient des personnes à qui la mélancolie avoit troublé le cerveau mais en rejetant les opinions populaires sur les sorciers, il adopte plusieurs autres contes indignes d'un philosophe. Grevin a traduit sur la première édition en 5 livres, de Jean Wier qui corrigea son œuvre et y ajouta un sixième livre. Cette 2e édition, bien préférable à l'autre, fut traduite en français par Simon Goulant, de Senlis.

* WIERIX *ou* WIERX (Jean), graveur d'Amsterdam, né en 1550, est l'auteur de nombre d'estampes, dont les meilleures sont, la *Rédemption;* plusieurs *Portraits*, ceux de Philippe II, roi d'Espagne; de Henri III, roi de France; de Catherine de Médicis, etc.; un *Christ mort*, d'après Otto-Vænius; d'autres *morceaux*, d'après Albert Durer.

* I. WIGAND (Jean), théologien de la confession d'Augsbourg, ministre à Magdebourg, et l'un des collaborateurs du fameux ouvrage connu sous le nom de *Centuries de Magdebourg*, est auteur d'un ouvrage sur la doctrine de Schwenckfeld, imprimé à Leipsick, 1586, in-4° (*Schwenckfeldianiomus*), et d'un autre pareil sur l'*Anabaptisme*, qui manquent de cet intérêt qui commande et fait lire un ouvrage.

II. WIGAND KAHLER. *Voyez* ce dernier mot.

WIGBODE, ancien poète gaulois, fut admis à la cour de Charlemagne, qu'il célébra dans ses vers. On lui doit encore une interprétation modeste et érudite de l'*Octateuque*. Les anciens comprenoient sous ce nom les cinq livres de Moyse et les trois autres qui forment le corps de l'Ecriture. C'est par l'autorité des Pères de l'Eglise que l'auteur explique le texte. Son Commentaire est écrit en dialogues, et se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Maximin à Trèves. Dom Martenne a inséré dans sa Collection des anciens monuments les questions de Wigbodé, qui servent d'éclaircissement aux trois 1ers chapitres de la Genèse.

WIGGERS (Jean), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collége du Lys à Louvain. Appelé à Liége pour présider au séminaire dans cette ville et pour y enseigner la théologie, il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collége d'Arras, puis second président du séminaire au collége de Liége, fondé à Louvain. Wiggers fit fleurir la science et la vertu, et termina sa vie laborieuse en 1639. On a de lui des *Commentaires* latins sur la Somme de saint Thomas, quatre volumes in-folio. Les éditeurs y ont corrigé quelques opinions sur la probabilité. Ces Commentaires sont écrits avec plus de solidité que d'agrément; l'auteur se contente de mettre dans son style de la clarté et de la netteté.

* I. WIGGLES WORTH (Michel), poète, prit ses degrés en 1651 au collége d'Harvard, et reçut ensuite les ordres; puis il fut ministre de Malden (Massachussets). Il mourut dans cette

place en 1705, dans la 74ᵉ année de son âge. Il fut estimé non-seulement comme ministre, mais encore comme médecin. Pendant une maladie qui l'empêcha plusieurs années de prêcher, il fit comme poète un utile emploi de ses talens. Il a publié, I. *Le Jour redoutable* ou *le Tableau poétique du Jugement dernier*, avec un *Discours* sur l'éternité; la 5ᵉ édition est de 1701. II. *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfans de Dieu.*

* II. WIGGLES WORTH (Edouard), premier professeur de théologie au collége d'Harvard. Ses talens étoient si brillans, que, quand Thomas Hollis eut fondé une chaire de théologie au collége d'Harvard en 1722, il fut nommé professeur d'une voix unanime; il occupa cette chaire plus de 42 ans, et mourut en 1765 dans la 73ᵉ année de son âge. Son fils, de même nom, lui succéda, et garda sa place jusqu'en 1791, où il résigna à son successeur le docteur Tappan. Wiggles Worth fut un théologien distingué, également estimé pour ses talens, sa piété, son humilité et sa charité qui s'étendoit jusque sur ceux qui ne partageoient pas ses sentimens. Chauncy affirme que sa religion étoit éloignée de tout ce qui tenoit à la bigoterie. Il étoit affable, obligeant, plein de condescendance. Il a publié, I. Les *Remarques sérieuses*, 1724. II. *De la durée des peines futures des méchans*, 1729. III. *La Tentative des esprits*, 1735. IV. Un *Sermon* sur la mort du président Wadsworth, 1737. V. *Recherches sur la vérité du péché d'Adam retombant sur sa postérité*, 1738. VI. Une *Lettre* à M. Whitefield, 1745, sur l'inspiration du nouveau Testament, 1753. VII. Deux *Sermons* sur les deux ministères, ordinaire et extraordinaire, de J. C., 1754. VIII. *Sermon* sur l'infaillibilité du pape, 1757. IX. *Considérations rapides sur la doctrine de la réprobation*, 1763, ouvrage rempli de lieux communs.

I. WIGNEROD ou VIGNEROD (François de), marquis de Pont-Courlai en Poitou et gouverneur du Havre-de-Grace, étoit fils de René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlai et de Glainai, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1625, et de Françoise du Plessis, sœur du cardinal de Richelieu. Wignerod dut plutôt sa fortune à ce ministre qu'à son mérite personnel. Il devint chevalier des ordres du roi en 1633, et général des galères de France en 1635. Il remporta une victoire sur la flotte d'Espagne, près de Gênes, le premier septembre 1638. Ce seigneur mourut à Paris en 1646, à 37 ans, laissant de Marie-Françoise de Guemadeuc, son épouse, Armand-Jean de WIGNEROD, qui fit imprimer à ses frais la Bible latine *dite* de Richelieu, 1656, in-12. Cet Armand fut substitué au nom et aux armes de *Plessis-Richelieu*, par le cardinal de Richelieu son grand-oncle, et mourut cinq mois avant Louis XIV, à 86 ans. Il fut père de Louis-François-Armand du Plessis duc de Richelieu, maréchal de France. *Voyez* l'article PLESSIS-RICHELIEU.

II. WIGNEROD (Marie-Magdeleine de), duchesse d'Aiguillon, sœur du précédent, fut produite à la cour par son oncle le cardinal de Richelieu. Elle devint dame d'atour de la reine Marie de Médicis, et fut mariée

à Antoine de Beauvoir du Roure de Combalet, dont elle n'eut point d'enfans. Mais son oncle s'étant brouillé avec la reine Marie de Médicis, à son occasion, parce que celle-ci en devint jalouse, elle perdit en 1630 ses places et sa faveur auprès de cette princesse vindicative. Pour perdre le cardinal et sa nièce, elle tâcha de persuader au roi que le cardinal vouloit lui ôter sa couronne, pour la donner au comte de Soissons qui épouseroit mad. de Combalet. Louis XIII n'eu voulut rien croire, et se livra entièrement aux insinuations du cardinal. Il fut toujours persuadé au contraire, que sa mère même avoit voulu faire passer sa couronne sur la tête de Gaston son frère, en faisant épouser Anne d'Autriche à ce dernier, préférablement à lui-même à qui sa main étoit destinée. Le cardinal aimoit beaucoup sa nièce, parce qu'elle avoit comme lui de la hauteur, de la générosité, le goût des plaisirs et des arts. Ayant tenté en vain de la marier au frère du duc de Lorraine, il lui acheta le duché d'Aiguillon, et l'en fit recevoir duchesse en 1638. Après la mort de son oncle, elle se mit sous la direction de saint Vincent de Paule, et seconda toutes ses bonnes œuvres. Elle répandit des biens immeuses pour doter des hôpitaux, pour racheter des esclaves, pour entretenir des missionnaires dans toute la France, et même dans les pays lointains. Dans un seul jour elle engagea par contrat cent quatre-vingt mille livres de fonds, parce qu'on l'avoit assurée que dix mille livres de rente feroient revenir à l'Eglise catholique la moitié des ministres protestans du royaume. Elle mourut en 1675, et légua son duché d'Aiguillon à sa nièce Marie-Thérèse, sœur du duc de Richelieu, qui mourut religieuse en 1704, à 68 ans, sans alliance. Elle substitua à Marie-Thérèse, son neveu Louis marquis de Richelieu, dont le fils fut déclaré duc d'Aiguillon, par un arrêt du parlement en 1731. Ainsi ce duché passa dans la branche cadette des ducs de Richelieu.

* WILD (Henri), tailleur anglais, que son amour pour l'étude et des circonstances extraordinaires conduisirent à une connoissance assez étendue des langues orientales pour pouvoir les enseigner avec succès. Après des premières études faites dans les écoles de Norwich, il se livra pendant 14 ans à l'exercice de sa profession en qualité d'apprenti; mais une longue maladie ne lui ayant pas permis de la continuer pendant l'espace de deux ou trois ans, il les employa à lire d'anciens livres de controverse qui lui firent sentir la nécessité de connoître l'hébreu pour l'explication de plusieurs passages de l'Ecriture. Il l'apprit seul et sans maître, et lorsqu'il eut recouvré la santé, il partagea son temps entre le travail de son état et l'étude, à laquelle il consacroit la plus grande partie de ses nuits. Il joignit à la connoissance de l'hébreu celle de la plus grande partie des langues orientales. Jusque-là il avoit travaillé absolument seul et ignoré, lorsque le docteur Prideaux, doyen de Norwick, qui marchandoit chez un libraire de cette ville quelques manuscrits arabes sur parchemin, fut fort étonné d'apprendre que Wild avoit couru sur son marché et les avoit achetés. Le doyen, qui craignoit qu'ils ne fussent destinés à servir à des mesures d'habit, s'em-

presse de se rendre chez Wild, qui lui répond qu'il les avoit achetés pour son usage et pour les garder. Invité à les lire, Wild les lui explique avec autant de facilité que d'exactitude; le docteur étonné l'envoya à Oxford, partie à ses frais, partie au moyen d'une souscription entre ses amis, et lui obtint une place à la bibliothèque de Bodley, où on l'occupa utilement à des extraits et des traductions. Quoiqu'il eût renoncé à sa profession, on ne le nommoit à Oxford que le *Tailleur arabe*. En 1720, il vint s'établir à Londres, où le docteur Mead lui servit de protecteur. On a publié en 1734, peu de temps après sa mort, une traduction de l'ouvrage de Mahomet, intitulé : *Voyage aux cieux*. C'est la seule production de Wild qui ait été imprimée, et qui méritoit peu de l'être.

* I. WILDE (William), greffier de la ville de Londres en l'an 1659, fut créé baronet le 13 septembre 1660, sergent du roi en 1661, nommé juge des plaids communs en 1668, et de la cour du banc du roi en 1672. Il fut l'éditeur des *Rapports d'Yelverton*, 1674, in-folio, et mourut en 1679.

* II. WILDE (Jacques de), savant Hollandais, vivoit à Amsterdam vers la fin du 17e siècle, et étoit possesseur d'une bibliothèque et d'un cabinet de médailles très-riches. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que, I. *Numismata antiqua*. II. *Signa antiqua*. III. *Gemmæ selectæ antiquæ*, tous imprimés à Amsterdam, in-4°, 1692, 1700, 1703.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employoit souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les douze mois de l'année d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes. On estime aussi ses dessins faits à la pierre noire, ensuite arrêtés à la plume et lavés à l'encre de la Chine.

* I. WILKES (Thomas), chanoine régulier de saint Augustin d'Osney près d'Oxford, est auteur d'une *Histoire d'Angleterre* depuis Guillaume Ier jusqu'à la fin du règne d'Edouard Ier, ce qui embrasse le temps de sa vie. On a de lui quelques *ouvrages* latins sur différens sujets, médiocres en eux-mêmes et dont l'énumération se trouve dans les écrivains illustres d'Angleterre.

† II. WILKES (Jean), célèbre alderman de Londres, élu membre de la chambre des communes en 1761, s'y montra pendant long-temps l'adversaire le plus redoutable du lord Bute, du ministère anglais et de l'autorité royale. Ayant été mis à la Tour par ordre du gouvernement, il obtint des dédommagemens pour sa détention. Sur la fin de sa carrière, Wilkes, qui avoit joué un rôle si éclatant, retomba dans l'obscurité. Il est mort en 1797. La Harpe dans sa Correspondance a inséré un très-long portrait de cet alderman fait par un Anglais, et dont le fragment suivant est extrait. « L'histoire a fait souvent justice des favoris des rois ; il est bon de faire connoître un homme qui est devenu l'idole du peuple anglais. Chez lui, l'enthousiasme est plus triste et plus dangereux que dans un autre pays, et un homme y

a plus de liberté pour devenir méchant et factieux. Wilkes le sait et convient souvent qu'il n'eût osé être ce qu'il est s'il n'eût connu son pays. Sa naissance est obscure et sa laideur célèbre : ses portraits qui sont en grand nombre en donnent une foible idée. Il est louche ; ses dents sont mêlées et crochues ; son rire a quelque chose d'infernal ; toutes ses passions se peignent avec énergie sur son visage, mais sa physionomie fait oublier ses traits. Il aime beaucoup les femmes et se sent, dit-il, capable de les aimer toutes, excepté la sienne. Il a employé avec succès les moyens ordinaires de se ruiner vite : la nécessité l'a fait écrire, et son goût l'a rendu écrivain factieux. Il parle beaucoup de la gloire et prétend que Plutarque élève son ame.... Il est âgé de quarante-deux ans ; il a renoncé avec éclat aux graces publiques de la cour, pour être plus sûrement le pensionnaire du peuple ; d'ailleurs il est trop odieux au roi et trop avili pour qu'on puisse se résoudre à l'élever. Il disoit un jour à Marmontel qu'il se contenteroit du gouvernement de la Jamaïque ; il a imprimé depuis qu'il vouloit rester toute sa vie simple citoyen. Son esprit est inventif en petites ressources pour animer sans cesse le zèle inconstant du peuple : il supplée par ses écrits au talent de parler en public que la nature lui a refusé. Son style est clair, énergique et pur, quoique figuré à l'excès. Il a publié une *Introduction* à l'Histoire d'Angleterre. On dit que la logique de l'intérêt est courte ; c'est la sienne : mais son intrépidité brave tous les événemens. Il s'est montré avec courage dans quelques affaires d'honneur ; et qui oseroit l'attaquer, doit le tuer ou être déshonoré par lui. Un pareil homme doit compter pour rien le repos des autres ; aussi parle-t-il tranquillement d'une guerre civile. Comme le cardinal de Retz, il s'est fait factieux sans objet. C'est un hypocrite politique qui se rit de sa cause, de ses principes, qui avoue qu'il ne se soucie ni de l'Angleterre ni des Anglais, qui se moque du peuple dont il s'est fait l'idole. Il m'a paru capable d'amitié ; il a cette partie de la politesse qui consiste à vouloir plaire et être utile. Sa conversation est vive et spirituelle ; mais il y mêle sans cesse des propos audacieux et des bouffonneries indécentes. Il a osé faire mettre dans les papiers publics un parallèle de lui avec Brutus, libérateur de Rome ; et un autre de son Histoire avec celle de Hume. Il a souvent insulté ce grand écrivain, qui le méprisa et qui le compara non pas à Brutus, mais à Mazaniello. »

† I. WILKINS (Jean), fils d'un orfèvre d'Oxford, né à Fawlscy dans le Northampton en 1614, se rendit habile dans les mathématiques et dans la théologie. Sa réputation lui mérita la place de principal du collége de la Trinité à Cambridge. Il devint ensuite membre de la société royale de Londres, puis évêque de Chester. Ce prélat avoit épousé une sœur de Cromwel. Il mourut le 19 novembre 1672. Ses ouvrages principaux sont, I. *Le Monde dans la Lune*, Londres, 1638, in-4°, divisé en deux livres ; le premier prouvant que la lune peut être un monde ; le second, que la terre peut être une planète, traduit par Jean de La Montagne, Rouen, 1655, in-8°, rare. II. Plusieurs *Sermons*.

III. Deux livres sur les *Devoirs et les Principes de la Religion naturelle*. IV. *Essai sur le Langage philosophique*, 1668, in-fol. avec un Dictionnaire conforme à cet Essai. L'idée de l'auteur étoit le former une langue universelle; Leibnitz eut le même projet, ainsi que Bécher. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Londres, en anglais, en 1708, in-8°, et ils ne renferment guère, suivant Nicéron, que des choses communes. On trouve cependant dans ce fatras quelques opinions singulières.

† II. WILKINS (David), chanoine de Cantorbery et archidiacre de Suffolck, né en 1678, mort en 1740, étoit profondément versé dans les antiquités profanes et ecclésiastiques. On a de lui, I. Les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-folio. II. *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-folio. Ces deux collections sont estimées. III. *Novum Testamentum Copticum*, Oxford, in-4°, 1716. IV. *Pentateuchus Copticus*, Londres, in-4°, 1731. V. *Joannis Feldeni opera omnia, tam edita quàm inedita, ex recensione Davidis Wilkins*, Londini, 1726, 3 vol. in-folio. VI. *Thomæ Tanneri Bibliotheca*, etc., *ex recensione Davidis Wilkins*, Londini, 1748, in-folio.

* I. WILLARD (Samuel), ministre à Boston, et vice-président du collége d'Harvard, fils de Simon Willard, qui occupa dans le Massachussetts les plus importans emplois civils et militaires. Samuel prit ses degrés en 1659 au collége d'Harvard, et fut ensuite ministre de Groton. Mais les ravages de la guerre indienne le forcèrent en 1676 d'abandonner sa place. Il fut en 1678 collégue de M. Thacher, premier ministre de l'Eglise du Sud à Boston. En 1770 il eut pour adjoint M. Pemberton; et quand M. Mather eut donné sa démission de la surintendance du collége d'Harvard, Samuel en fit les fonctions en qualité de vice-président. Il gouverna ce séminaire jusqu'en 1707, où il mourut dans la soixante-huitième année de son âge. Le président Leverett lui succéda. Willard étoit doué des plus belles facultés de l'esprit. Son imagination étoit riche sans surabondance : sa perception étoit rapide et exacte : il étoit clair et profond. Ces qualités étoient relevées par une modestie sans affectation. Dans la controverse il étoit invincible, défendant la cause de la vérité avec courage : tous ses talens et ses moyens etoient consacrés à la cause de Dieu. Dans ces temps où les accusations de sorcellerie se multiplioient, il se distingua par son opposition aux mesures sévères des cours de justice. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de *Piété*, de *Traites* et de *Sermons*, dont plusieurs sous des titres mystiques, dans lesquels on distingue un discours sur *la mort de Jean Leverett*, un autre sur la *Justification*, un sur *la Foi due à sa promesse;* mais son plus grand ouvrage est intitulé *Corps de théologie, exposé en deux cent cinquante Discours* sur le *Petit Catéchisme de l'assemblée.* Ce livre a toujours joui depuis d'une grande estime; c'est le premier volume in-folio sur la théologie qui ait été imprimé en Amérique. Enfin il a donné les *Méditations sur les Sacremens.*

* II. WILLARD (Josué), secré-

taire de Massachussetts, fils du précédent, fut quelque temps précepteur au collége de Harvard, où il prit ses degrés en 1698; ensuite il voyagea dans les Indes occidentales et en Angleterre. Nommé en 1717 secrétaire de la province où il étoit né, il conserva cette place 39 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1756, où il mourut dans la 70e année de son âge. Il fut aussi juge et membre du conseil. Dans sa vie publique ou privée il mérita toujours l'estime publique. Il montra un grand zèle pour la religion.

*III. WILLARD (Joseph), président du collége de Harvard, né en 1738 à Biddeford. (Massachussetts), fils de Samuel Willard, et petit-fils du vice-président, prit ses degrés en 1765 au collége d'Harvard, et fut ensuite, pendant six ans, précepteur dans ce même séminaire; il prit ensuite les ordres, et fut collégue de M. Campney, ministre de la première église dans Beverlay, où il continua de mériter l'estime publique. Enfin en 1781 il fut élu président du collége de Harvard à la place du docteur Langdon. Il mourut en 1804. Le président Willard fut particulièrement remarquable par sa profonde connoissance dans la littérature classique, les mathématiques et l'astronomie: peu de savans en Amérique l'ont égalé dans la connoissance du grec. Son caractère lui concilia autant d'estime que ses talens. Il sut dans son administration, à la tête de l'université, allier la stricte autorité à l'indulgence paternelle, et la candeur à la générosité. Il se distingua par son infatigable exactitude dans les devoirs de sa place. Comme prédicateur de l'Evangile, attentif au grand objet de son ministère, il fut d'une simplicité touchante, et moins jaloux de déployer son érudition que de répandre une instruction utile. Il étoit sincèrement pénétré des maximes qu'il prêchoit, et jamais on n'éleva le moindre doute sur la sincérité et l'intégrité de sa croyance. Mais aussi, son éloignement de l'aveugle superstition et des fureurs d'un zèle enthousiaste se manifestèrent par sa résignation aux volontés de Dieu dans les peines et les afflictions, par une dévotion constante, et par le courage avec lequel il soutint les droits du libérateur du royaume. Il a publié plusieurs *Discours*, dont un en latin sur la mort de George Washington, qui se trouve en tête du discours de Tappan, 1800; et plusieurs *Traités* sur les mathématiques et l'astronomie, insérés dans les mémoires de l'académie américaine des arts et sciences dans lesquels on trouve de bonnes choses.

* WILLE (Jean-George), graveur allemand, né à Kœnisberg en 1717, ne trouvant pas dans sa patrie les moyens de cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature, vint à Paris en 1736. L'académie royale le reçut en 1761. Il étoit membre de l'institut et de la légion d'honneur. Il mourut en 1808. Parmi ses nombreux élèves, on distingue MM. Bode, Schmutzer, Zingg, Mechel, Preisler, Ingouf, Schultze et Bervic. L'*OEuvre* de M. Wille est considérable et très-recherché des connoisseurs; on lui reproche d'être tombé souvent dans l'affectation et la dureté, en voulant trop faire briller la beauté de son burin. Mais on trouve en même temps dans tout ce qu'il a gravé

cette dégradation insensible de tons, et ces effets séduisans de clair-obscur, qui donnent tant d'avantages aux peintres sur les graveurs ordinaires. Quelques minutes avant sa mort, ce vieillard respectable se fit donner un pinceau et du bistre; il se mit à tracer quelques traits imparfaits, il dit ensuite quelques mots à son fils, sur les devoirs de celui qui se livre à l'instruction de la jeunesse; puis quittant le pinceau, il leva les yeux au ciel, joignit les mains et expira. Sa mort fut douce et paisible comme sa vie. Il laisse un fils reconnu pour un de nos premiers dessinateurs.

WILLEMET. *Voyez* Villemet.

* WILLERAM, de Mersbourg, religieux de l'abbaye de Fulde, composa vers l'année 1070 une double *Paraphrase du cantique des cantiques de Salomon*, l'une en rhythmes latins, l'autre en langue franque dont cet ouvrage est un monument curieux. Paul Mérula les publia à Leyde en 1598, 1 vol. in-8°, mais sur une copie très-fautive et interpolée, comme il paroît par le témoignage de Lambécius, dans ses Commentaires sur la Bibliothèque impériale de Vienne, dans laquelle il rapporte qu'il se trouve un manuscrit précieux de cette paraphrase, écrit du temps même de l'auteur. Franc. Junius a fait imprimer *Observationes in Willerami paraphr. cant. cant.*, Amstel., 1655, 1 vol. in-8°. Ces observations assez superficielles, sont peu propres à éclaircir les paraphrases de l'auteur.

* I. WILLIAMS (Jean), prélat anglais, né le 25 mars 1582 à Aber-Conway, dans le pays de Galles, se distingua par ses talens, son caractère et son attachement à son souverain. Doué d'une constitution vigoureuse, il prit dès sa jeunesse l'habitude de ne donner que trois heures au sommeil, et elle ne nuisit point à sa santé. Il se fit dès-lors un plan de travail qu'il suivit dans ses études fort ponctuellement; il envisageoit le changement d'occupation comme une distraction et un repos réel; et sans cesser de travailler, tous les mois il changeoit l'objet de son travail pour en prendre un autre. Il porta dans les affaires dont il fut chargé la même aptitude et les mêmes talens dont il avoit donné des preuves dans ses études; et après avoir parcouru les différens degrés de la carrière ecclésiastique, il parvint sous Jacques Ier à succéder au lord chancelier Bacon dans la place de garde du grand sceau. Il ne la conserva pas sous Charles Ier, qui, prévenu contre lui par Laud et par les intrigues de ses ennemis, le traita avec beaucoup de rigueur dans les premières années de son règne. Williams sut la désarmer par une conduite pleine de courage et de modération, et fixer la bienveillance de son souverain par une invariable fidélité. En 1641 il fut appelé a l'archevêché d'Yorck et placé sur ce grand théâtre dans des temps de trouble et de calamités : sa vie ne fut qu'une suite de sollicitudes et de dangers. Il ne survécut qu'une année à la mort de Charles, et termina en 1650 une carrière consacrée depuis ce moment à la retraite et à la prière. Ce prélat n'a mis au jour aucuns ouvrages, quoiqu'il eut été capables d'écrire sur des matières importantes.

* II. WILLIAMS (Roger), surnommé *le Père de la plantation de la Providence*, né en 1599 au

pays de Galles, élève d'Oxford, fut quelque temps ministre de l'Eglise d'Angleterre. Mais il fut obligé, pour cause de non-conformité, de chercher en Amérique la liberté de conscience. En 1631 il passa en Amérique, arriva en février à Boston, et en avril fut nommé assistant de Skelton, ministre à Salem. Il étoit animé d'un zèle puritain si exalté, qu'il exigea une séparation complète de l'Eglise d'Angleterre, et refusa même de se joindre à ses frères de Boston, à moins qu'ils ne déclarassent leur repentir d'avoir communiqué avec cette Eglise avant leur arrivée en ce pays. Avant la fin de l'été il fut contraint de se retirer à Plymouth, où il prêcha environ deux ans comme assistant de Smith. En 1633 il retourna à Salem; et après la mort de Skelton, en 1634, il fut seul ministre de cette Eglise. Bientôt ses opinions singulières et sa conduite le firent traduire devant les juges. Entre autres assertions hardies, il soutenoit que les patentes de Massachussetts étoient invalides et vexatoires; qu'un traité positif de cession et d'achat n'avoit pas été conclu avec les Indiens; enfin il refusoit la communion aux membres de sa propre Eglise, à moins qu'ils n'adoptassent de fait toutes ses opinions. Ayant lui même refusé de se rétracter, il fut condamné par sentence au bannissement. Il obtint un sursis jusqu'au printemps; mais ayant continué ses prédications dans sa maison, l'ordre fut donné de l'arrêter et de le conduire en Angleterre. Il s'échappa et vint avec quatre de ses amis à Seekhonck, maintenant Rehoboth; puis ils traversèrent la rivière et jetèrent les fondemens d'une ville, qu'en reconnoissance de la bonté de Dieu ils nommèrent La Providence. Ayant embrassé la croyance des baptistes, secte d'Angleterre, il se fit baptiser en 1639 par un de ses frères, et ensuite ils en baptisèrent dix autres. Bientôt après la vérité de ses nouveaux principes ayant été mise en doute, l'Eglise qu'il avoit formée fut dissoute, et il conclut que le baptême ne devoit point être administré en aucune manière sans une révélation immédiate du ciel. A cette époque il étudioit la langue des Indiens, et ne négligea rien pour répandre l'Evangile parmi eux. En 1643 il vint en Angleterre comme agent de la colonie, pour faire confirmer par un acte leur gouvernement libre. L'ayant obtenu, il retourna à Boston en 1644. Il étoit encore frappé de la sentence de bannissement; mais une lettre de recommandation de quelques principaux membres du parlement lui procura la liberté de continuer sa route jusqu'à La Providence. En 1651 il revint encore en Angleterre comme agent de la colonie, et y resta jusqu'en 1654. A son retour il fut nommé président du gouvernement, et conserva cette place jusqu'en 1657, où Benoît Arnold lui succéda. Williams fut un ardent ennemi des quakers. En 1672 il soutint, contre trois de leurs principaux prédicateurs, une dispute publique qui dura trois jours à Newport et un jour à La Providence. Il a donné dans la suite les détails de cette dispute. Il mourut en 1683. Il paraît, dans les commencemens de sa résidence en Amérique, n'avoir suivi à certains égards pour règle de conduite que les mouvemens d'un zèle aveugle; mais sa mémoire est réhabilitée par la justesse de ses opinions sur la liberté de conscience, et par la généreuse

tolérance dont il établit les maximes. Il s'est montré supérieur à tout esprit de vengeance; car il eut la magnanimité d'employer toute son influence sur les Indiens en faveur de Massachussetts, et il montra toujours la plus grande amitié pour la colonie qui l'avoit chassé. Il conserva toujours une véritable affection pour quelques-uns de ses freres, et ne cessa jamais de correspondre avec eux. Dans ses écrits de controverse, particulièrement ceux contre Cotton sur la tolérance, il montre une logique vigoureuse. Ses talens furent d'un ordre supérieur. Dans les doctrines religieuses qu'il a embrassées il ne paroît pas s'être jamais démenti. Il avoit lu l'Ecriture dans les originaux. Pendant ses dernières années, quoique ses écrits et sa conduite aient prouvé des sentimens chrétiens, cependant son esprit étoit plongé dans un tel doute et une telle incertitude, qu'il négligeoit les préceptes de l'Évangile. Il ne soutint pas, comme les quakers, qu'ils étoient supposés, mais il ne put jamais déterminer à quelle Église il devoit s'unir. Il prétendoit devoir prier et prêcher avec tous ceux qui vouloient l'entendre, sous quelque dénomination que ce fût. Il paroît qu'il avoit renoncé à son premier baptême, moins parce qu'il blâmoit le temps et le mode de son administration, que parce qu'il l'avoit reçu dans l'Eglise d'Angleterre qu'il soutenoit être anti-chrétienne. Il a publié, I. *La Clef de la langue de l'Amérique*, ou *l'Aide de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1643, in-8°, qui vient d'être nouvellement réimprimée dans la Collection de la société historique de Massachussetts. II. *Réponse à la lettre de M. Cotton sur la puissance des magistrats en matière de religion.* III. *Le Répertoire sanglant de la persécution pour cause de conscience*, 1644. IV. *Le Répertoire sanglant, encore plus sanglant par les efforts de M. Cotton pour le laver dans le sang de l'agneau*, etc., auquel est ajoutée une *Lettre* à M. Endicot, in-4°, 1652. V. *Discours sur la propagation de l'Evangile du Christ.* VI. *Traité des épreuves de la vie et de la santé spirituelles, et de leur conservation.* Londres, 1652. VII. *George Fox tiré de son terrier*, 1676, écrit contre Fox et Burrowes, qui contient un récit de sa dispute avec les quakers; une réponse à tout ce qui avoit été publié en 1678. VIII. *Le Brandon de la Nouvelle-Angleterre éteint.* On conserve dans la Collection de la société historique une *Lettre* très-intéressante de Williams au major Mason.

* III. WILLIAMS (Jean), premier ministre de Deerfield (Massachussetts), né en 1664 à Roxbury, prit ses degrés au collége de Harvard en 1683, et les ordres en 1686 à Deerfield, ville frontière exposée aux incursions des sauvages. Au commencement de 1704 le colonel Schuyler d'Albany fut informé des desseins de l'ennemi contre cette ville; et le gouvernement, à la sollicitation de Williams, envoya à son secours un détachement de soldats. Dans la nuit du 28 février cette garde fit des patrouilles dans les rues, mais au jour tous les soldats étoient endormis. Trois cents Français et Indiens, qui rôdoient autour de la ville, s'apercevant que tout y étoit tranquille, surprirent la garnison. Alors une partie força la maison de Williams, que le bruit éveilla, et qui aussitôt saisissant son pistolet, tira sur le

premier Indien qui se présenta. Le pistolet rata; et ce fut un bonheur pour lui : car les autres sauvages, qui dans l'instant se jetèrent sur lui l'auroient massacré, au lieu qu'ils se contentèrent de le saisir et de le garotter. Deux de ses enfans et une négresse de sa maison furent entraînés et égorgés à sa porte. Sa femme, fille unique de M. Mather de Northampton, et tous les enfans qui lui restoient, à l'exception de son fils aîné qui étoit absent, furent pris et emmenés à l'instant au Canada. Le second jour, en passant à gué une petite rivière, madame Williams, qui étoit à peine relevée d'une maladie, et qui d'ailleurs étoit accablée de fatigues, tomba dans l'eau. Un Indien la releva et la tua d'un coup de hache. Environ vingt autres prisonniers furent égorgés, parce que leurs forces ne leur permettoient pas de soutenir une marche si rapide. Enfin Williams, après avoir été témoin des scènes les plus horribles, dans ce voyage de trois cent milles, arriva au Canada. Là, de nouvelles épreuves l'attendoient, car tous les efforts furent employés pour le convertir au papisme. Son maître, qui étoit Indien, désespérant de tout autre moyen, leva sa hache, et menaça son prisonnier de lui fendre la tête, s'il ne faisoit à l'instant le signe de la croix, et ne baisoit le crucifix. Mais Williams avoit trop de courage et des principes trop fixes, pour mettre en balance sa conscience et sa vie. En 1706 il fut racheté. Une de ses filles, qu'il n'eut pas le pouvoir de ramener avec lui, fut confondue avec les Indiens, et depuis en épousa un, et embrassa la religion catholique. Williams retourna à Deerfield, où il vécut jusqu'à l'âge de 65 ans. Ses trois premiers fils, Eleazar, Etienne et Warham, furent ministres de Mansfield et Watertown, où ils rendirent des services et furent estimés. Williams a publié un *Sermon* qu'il a prêché à Boston depuis son retour du Canada : *Dieu dans le camp*, 1707; *Le Captif racheté*, in-12, dans lequel il donne un précis de ce qu'il a souffert, et qui a eu deux ou trois éditions : *Mot sérieux à la postérité des ecclésiastiques, les chargeant du soin d'exalter le Dieu de leurs pères*; un *Extrait* assez bien fait de beaucoup de sermons, 1729.

* IV. WILLIAMS (Guillaume), ministre de Hatfiel (Massachussetts), prit ses degrés au collége de Harvard en 1683. Après avoir exercé pendant beaucoup d'années les fonctions de ministre, il mourut subitement en 1746. Il a publié un Sermon à l'ordination d'Etienne, son frère, 1716, un autre à celle de Warham Williams, 1725; *La grande œuvre du salut, expliquée dans plusieurs sermons*, 1717; plusieurs autres *Sermons*, dans lesquels on en distingue un sur la mort de sa femme, 1745; et un sur la mort de Salomon Stoddart, son beau père, 1729; *Le devoir et l'intérêt des chrétiens d'être fermes*; *Direction pour obtenir des conversions sincères*, et plusieurs autres ouvrages sur la religion.

* V. WILLIAMS (Daniel), ministre anglais presbytérien, né en 1644 à Wrexham au comté de Denbigh, mort en 1716, desservoit une congrégation à Dublin, et vint ensuite à Londres, où il remplit les mêmes fonctions. L'Eglise dissidente lui doit la fondation d'une bibliothèque à son usage particulier, et l'on a

de lui cinq volumes de *Sermons* dont on a fait plusieurs éditions.

* VI. WILLIAMS (docteur John), théologien anglais, né dans le comté de Northampton, fut après la révolution chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie. En 1696 il fut promu à l'évêché de Chichester, où il mourut en 1709. Il fut chargé de prêcher pour la fondation de Boyle ; et les sermons qu'il composa à cette occasion ont été publiés en 1695, sous le titre de *Caractères de la révélation divine*.

* VII. WILLIAMS (Elisée), président du collége d'Yale, fils du précédent, prit ses degrés en 1711 à l'université de Cambridge. Ensuite il fut ministre de Rewington en Wethersfield (Connecticut), et en 1726 installé président à la place du D. Cutler. Mais la foiblesse de sa santé l'obligea, en 1739, à résigner son bénéfice ; et M. Clap lui succéda. Alors il se retira à Wethersfield, et fut créé juge à la cour supérieure ; en 1747 chapelain de l'expédition contre le cap Breton ; et l'année suivante colonel d'un régiment de l'expédition contre le Canada. Ensuite il passa en Angleterre, où il épousa une dame d'un mérite supérieur. Il mourut à Wetersfield, en 1750, âgé de 60 ans. Le docteur Doddridge, qui l'a connu particulièrement, le peint comme réunissant dans son caractère un zèle ardent pour la religion, un savoir profond, une prudence consommée, une candeur admirable, et une grandeur d'ame capable de concevoir et d'exécuter de grandes choses. Il a tenu sa présidence avec beaucoup de dignité. On a de lui, I. Un *Sermon* sur la grace de Dieu, 1727 ; et un autre sur la mort de Thomas Ruggles, 1728.

* VIII. WILLIAMS (Salomon), ministre au Connecticut, frère du précédent, gradué en 1719 au collége d'Harvard, et ordonné en 1722 : on croit qu'il mourut en 1769. Il fut un des hommes les plus distingués de ce temps. Il a publié, I. Un *Sermon* sur la Prière; un autre d'élection ; 1741, un autre à l'ordination de Jacob Eliot, à Groshen, 1730 ; un sur la mort de Jean Robinson, 1739 ; un sur la mort d'EléazarWilliams, 1743. II. Le *Christ roi et témoin de la vérité*, 1744. III. *Défense de la doctrine de l'Ecriture sur la foi justifiante, en réponse à André Croswell*, 1746. IV. *Le Véritable état de la question concernant les qualités pour la communion, en réponse à Jonathan Edouard*, 1751.

* IX. WILLIAMS (Ephraïm), fondateur du collége de Williams (Massachussetts), fils du colonel EphraïmWilliams, de Newton, qui fut un des premiers fondateurs de Stockbridge. Il fit dans sa jeunesse plusieurs voyages en Europe. Il eut pour la guerre des talens peu communs, qu'il trouva occasion de déployer dans celle entre l'Angleterre et la France, de 1740 à 1748. Le commandement de la ligne des forts de Massachussetts, à l'ouest de la rivière de Connecticut, lui fut confié. Son quartier étoit alors au fort Hoosack. Il commandoit aussi un petit fort à trois ou quatre milles de Williamstown. En 1755 il prit le commandement d'un régiment, et se joignit au général Johnson, au nord d'Albany. Le matin du 8 septembre il fut envoyé à la tête de mille hommes, et à peu près deux cents Indiens,

à la rencontre de l'ennemi près le lac George. Il fut blessé dans une embuscade, sa troupe se replia sur le corps principal d'armée ; et le même jour, dans un autre combat, l'ennemi fut repoussé, et le baron Dieskau fait prisonnier. Le colonel Williams étoit brave, aimé de ses soldats, affable et facétieux : sa politesse et sa souplesse lui donnèrent une grande influence à la cour générale. Il a laissé par testament à l'école libre de la juridiction, ouest du fort Massachussetts, toutes ses propriétés dans l'établissement, à condition que la ville seroit nommée *Williamstown*. En 1791 l'école fut ouverte, et en 1793 elle fut incorporée comme collége sous la présidence du docteur Fitch. Aujourd'hui c'est un séminaire très-florissant, qui fait honneur à la munificence de son fondateur, ainsi qu'à la libéralité de la cour générale qui l'a protégé.

* X. WILLIAMS (Néhémie), ministre de Brimsields (Massachussetts), fils de Chester Williams de Hadley, fut gradué en 1769 au collége de Harvard, reçut les ordres en 1775, et mourut en 1796. Williams se distingua dans la prédication par l'énergie et le pathétique : il fut un habile défenseur de la doctrine suivie par les fervens calvinistes. Il fut aussi un des premiers membres de l'académie américaine des arts et sciences. Sa vie avoit été pure et bienfaisante. Il déclara en mourant que toute son espérance de salut réposoit sur la miséricorde infinie de Jésus-Christ. A son dernier moment il s'écria : « C'est avec joie que je finis ma carrière. » Et joignant les mains pour marquer sa dévotion, il poussa un soupir et expira. On a publié après sa mort 24 *Sermons* de lui.

* XI. WILLIAMS (Anne), née en 1706 dans le pays de Galles, d'un chirurgien peu aisé, qui crut avoir trouvé le moyen de déterminer les longitudes à l'aide de l'aiguille aimantée. Enorgueilli d'une découverte qui lui donnoit l'espoir d'une récompense magnifique, il renonça à sa profession, et vint, en 1730, s'établir à Londres avec sa fille. Ses espérances déçues le conduisirent à l'hôpital, d'où sa mauvaise conduite le fit chasser. Chaque jour sembloit augmenter la tristesse de sa position. Miss Williams, qui mettoit toute son industrie à soulager son père, perdit la vue, et songea à tirer quelque parti du goût qu'elle avoit naturellement pour la littérature ; la privation de la vue ne lui avoit point ôté la faculté de manier l'aiguille ; elle joignit le travail de ses doigts à celui de son esprit, et soutint avec courage la disgrace de sa situation. Elle publia, en 1746, une *traduction* anglaise de l'Histoire de l'empereur Julien par La Bletterie, qui ne put guère lui procurer qu'une ressource momentanée. Williams, empressé de parler de sa détresse à tous ceux qui pouvoient la soulager, trouva, dans le docteur Samuel Johnson, le bienfaiteur qu'il cherchoit, et mistriss Johnson eut, dans miss Williams, une compagne aimable et une amie affectionnée ; elle l'accueillit, lui prodigua les secours de l'hospitalité ; mais elle survécut peu à son bienfait, et son amie en la perdant n'eut que la consolation de lui avoir donné jusqu'à ses derniers momens les secours et les consolations qui étoient en son pouvoir. La générosité du

docteur Johnson ne se borna pas à ce que sa femme avoit fait pour miss Williams ; sa cécité provenoit d'une cataracte ; il la confia aux soins de M. Sharp pour lui faire l'opération ; elle ne réussit pas pour avoir été faite prématurément ; miss Williams fut condamnée à ne plus recouvrer la vue. Son bienfaiteur ne négligea rien pour la consoler de ce nouveau malheur, il la pria de garder son logement, lui procura la société de ses amis, engagea Garrick avec lequel il étoit intimément lié à abandonner à miss Williams le bénéfice d'une représentation dont le produit s'éleva à 200 liv. sterling, qui, placés dans les fonds publics, l'aidèrent dans ses besoins, qu'elle tâcha toujours de proportionner à ses foibles moyens. Au milieu de tant de détresse elle chercha des ressources nouvelles en publiant un volume de *Mélanges, de Prose et de Vers* qu'elle donna en l'année 1766. Miss Williams jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1783, des bienfaits et de la société de son incomparable ami. Elle légua le peu qu'elle possédoit à un établissement destiné à de pauvres filles abandonnées.

* XII. WILLIAMS (sir Charles Hanbury), homme d'état et poète d'Angleterre, mort en 1759, étoit fils de Jean Hanbury, directeur de la compagnie de la mer du Sud. Ce seigneur fut représentant du comté de Monmouth à trois parlemens, et en 1744 il fut créé chevalier du bain. Deux ans après il fut chargé de l'ambassade en Prusse, et ensuite de celle en Russie. Il revint en 1759, et mourut dans la même année. On trouve de lui des poésies remarquables par leur gaîté dans les recueils de Dodsley et autres.

* XIII. WILLIAMS (Otho Holland), brave officier anglais dans la guerre de la révolution, eut un commandement dans les troupes de Maryland, et fut député et adjudant-général de l'armée américaine. Dans la retraite que Greene fit de la Caroline méridionale à la Virginie, au commencement de 1781, le colonel Williams fut chargé du commandement des troupes légères à la place du brave général Morgan, qui étoit indisposé, et par ses manœuvres embarrassa beaucoup le général Cornwallis dans sa poursuite. Après la guerre, il demeura à Baltimore, et mourut en 1794 dans la 45e année de son âge. Ce militaire fut un patriote désintéressé. Dans les rapports de sa vie privée, sa conduite lui concilia l'estime générale.

* XIV. WILLIAMS (Francis), nègre créole, naquit à la Jamaïque vers la fin du 17e siècle ou au commencement du 18e. Le duc de Montaigu, gouverneur de l'île, charmé des talens de ce jeune nègre, l'envoya en Angleterre faire ses études, qu'il commença dans des écoles particulières, d'où il passa à l'université de Cambridge. Il y fit de grands progrès dans les mathématiques. Pendant son séjour en Europe il publia une excellente *Ballade*, qui obtint une telle vogue, que certains hommes, irrités de trouver du mérite dans un noir, tentèrent, mais sans succès, de lui en disputer la propriété. Williams étant retourné à la Jamaïque, le duc de Montaigu, son protecteur, vouloit lui obtenir une place dans le conseil du gouvernement, qui s'y refusa, sans doute par suite de préjugé sur la couleur. Williams ouvrit alors une école où il enseigna les

mathématiques et le latin. Il aimoit à versifier dans cette langue, et il étoit dans l'habitude d'adresser des *pièces* de sa composition aux nouveaux gouverneurs. M. Grégoire, de qui nous empruntons cet article en a inséré une avec la traduction dans son ouvrage sur la Littérature des nègres. Williams mourut en 1770 à la Jamaïque, âgé de 70 ans.

XV. WILLIAMS. *V.* Cruikskhan.

WILLIBROD (saint), né dans le Northumberland en Angleterre, mort le 7 novembre 740, à l'âge de 83 ans, apôtre des Frisons et premier évêque d'Utrecht, quitta son siége dans sa vieillesse, pour se retirer dans l'abbaye d'Epternach dans le duché de Luxembourg, qu'il avoit fondée des biens que Ste. Irmine, fille de Dagobert, lui avoit offerts. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa Vie en prose et en vers. On lui attribue des *Epîtres*, des *Homélies* et quelques *Canons ecclésiastiques*. Son zèle pour la propagation de la foi l'avoit conduit jusqu'en Danemarck.

* WILLICH (Josse), docteur en médecine, né à Ressel en Pologne en 1501, et mort en 1551 au château de Libuse, occupa successivement une chaire de langue grecque, et une de médecine à Francfort sur l'Oder. Attaché aux principes d'Hippocrate, il les a soutenus dans ses ouvrages. Voici les principaux. *Problemata de ebriorum affectionibus et moribus*, Francofurti ad Oderam, 1543, in-8°. *Commentarius anatomicus*, Argentorati, 1544, in-8°. *Ars Magirica, hoc est coquinaria, de cibis parandis*, Tiguri, 1653, in-8°.

* WILLINK (Daniel), né à Amsterdam en 1676, mort en 1722, avoit du talent pour la poésie descriptive. Il a célébré dans des *vers* agréables les environs d'Amsterdam le fleuve qui lui a donné son nom.

I. WILLIS (Thomas), médecin, né en 1621 à Great-Bedwin dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la medecine. Charles II étant monté sur le trône en 1661 lui procura la place de professeur de philosophie naturelle dans la chaire fondée par Guillaume Sedley. Willis fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, et vint exercer son art dans la capitale, où il excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres le 21 novembre 1675. On a de lui : Un Traité anglais, intitulé *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste et de toute maladie contagieuse ;* ouvrage posthume, composé en 1666 et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses *œuvres* en latin, recueillies et imprimées à Amsterdam en 1682, en deux volumes in-4°, dont les médecins font cas. Elles embrassent presque tous les objets de l'art, et se font remarquer particulièrement par la netteté, l'élégance et la douceur du style. On a reproché à Willis d'avoir établi sa doctrine plutôt sur des hypothèses que sur des faits et des observations. Cependant le doct. Wotton assure que son ouvrage intitulé *Cerebri Anatome*, imprimé en 1664, est un modèle d'exactitude dans un des sujets

les plus difficiles à traiter, et quoique Vieussens et Duverney aient relevé quelques fautes dans son *Anatomie des nerfs* en indiquant ses erreurs, ils n'ont fait que contribuer à corroborer son système. Willis refusa le titre de chevalier et fut membre du collége des médecins de Londres. Il se distingua par sa charité et par une piété ardente. Il se levoit de très-grand matin, et se rendoit à l'église avant de visiter ses malades pour prier pour eux. Dans la vue de perpétuer cet usage en faveur des maladesqui viendroient après lui, il fit une fondation annuelle de 20 livres sterling, consacrée à cet objet.

* II. WILLIS (Browne), né le 14 septembre 1682 à Blandford dans le comté de Dorset, petit-fils du docteur Thomas Willis, s'est rendu recommandable par ses connoissances dans la science de l'antiquité et son esprit public. En 1702 il rétablit le marché de Ferny-Stratford; quelques années après il fit rebâtir et embellir l'église de Bletchley dont il étoit seigneur, et contribua à la reconstruction de la chapelle de St. Martin de Fenny-Stratford: un incendie ayant consumé 50 maisons et l'église de Stoney-Stratford, Willis fit rebâtir à ses propres frais la tour de l'église, et fit parmi ses amis une collecte pour le soulagement de ceux qui avoient été victimes de ce malheureux événement. En 1741 il présenta à l'université d'Oxford la collection la plus complète, qui existât alors des monnoies anciennes d'Angleterre qu'il avoit employé 40 ans à former; mais l'université, pensant que sa générosité pouvoit excéder ses moyens, ne l'accepta que sous la condition d'en rembourser au moins la valeur intrinsèque. Il enrichit de plusieurs manuscrits la bibliothèque de Bobley, consacra 200 livres sterling aux réparations de la belle tour de Buckingham, et fit réparer à ses frais l'église de Bow-Brickhill. Ce généreux citoyen avoit été nommé en 1705 le représentant au parlement de la ville de Buckingkam, et reçu en 1718 membre de la société des antiquaires. Il mourut le 5 février 1760. Bowyer a inséré dans ses Anecdotes le catalogue de ses ouvrages.

* WILLIUS (Jean Valentin), médecin, natif de Colmar, reçu docteur à Strasbourg en 1671, exerça son art dans les armées danoises. Il a écrit, I. *Tractatus de morbis castrensibus internis*, in-4°, Hafniæ, 1676. II. *Bezoar septentrionalis*, ibid. 1676, in-4°. III. *De philiatrorum Germanorum itineribus*, Friburgi, 1678, in-12.

† WILLUGHBY (François), célèbre naturaliste anglais, naquit en 1635. Favorisé des avantages de la naissance, des talens et de la fortune, il voulut y joindre ceux du mérite personnel. Dès sa plus tendre enfance il s'appliqua à l'étude avec une ardeur et une activité sans exemple. Il cultiva toutes les branches des connoissances humaines, et s'appliqua plus particulièrement à l'étude des mathématiques; mais apercevant dans ses recherches que de toutes les sciences l'histoire des animaux étoit la moins avancée de son temps, il s'y adonna entièrement. Après avoir parcouru l'Angleterre, il fit avec le savant Jean Ray le voyage de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et des Pays-Bas, et peu d'animaux décrits et non décrits échappèrent à la diligence de ses

recherches. Elles furent malheureusement interrompues au grand regret de ses amis et de la société royale de Londres, dont il étoit devenu l'un des plus grands ornemens. Willughby mourut le 3 juillet 1672. Ray publia en 1676 son *Ornithologie*, qui comprend en 3 livres tous les oiseaux connus jusqu'alors et dans laquelle ses descriptions sont accompagnées de très-belles gravures, in-folio. Deux ans après Ray en donna une traduction anglaise avec un appendix, et fit paroître en 1689 son *Histoire des poissons*, en 5 livres; les Transactions philosophiques contiennent plusieurs autres *ouvrages* moins importans de Willughby.

WILMONT. *V.* ROCHESTER.

* I. WILSON (Florent), né dans le comté de Murray en Ecosse en 1500, élevé dans le collége du roi à Aberdeen, voyagea chez l'étranger dans le dessein de s'instruire. Après avoir séjourné quelque temps à Bâle sous la direction du célèbre Erasme, qui le compta au nombre de ses amis, il vint à Paris, où il professa la philosophie au collége royal de Navarre, et s'y fit une réputation par la connoissance qu'il avoit des auteurs anciens. De retour en Ecosse en 1552, il y mourut à Elgin en 1557. On lui doit un excellent ouvrage, intitulé *De tranquillitate animæ*, que Frebairn publia en 1709, 1 vol. in-12, et dont Ruddiman a donné une nouvelle édition en 1750, 1 vol. in-12.

* II. WILSON (Jean), premier ministre de Boston, né en 1588 à Windsor en Angleterre, et fils du docteur William Wilson, fut élevé au collége du roi à Cambridge, où il obtint une bourse; mais elle lui fut ôtée pour sa non conformité à l'Eglise d'Angleterre. Après avoir étudié les lois pendant trois ans au collége de justice, toutes ses vues se dirigèrent vers la théologie, et il fut chapelain de plusieurs grandes maisons; ensuite ministre de Sudbury au comté de Suffolk. En 1630 il passa en Amérique avec la flotte du gouverneur Wintrop et les premiers qui s'établirent dans le Massachussetts. Au commencement de juillet de cette année, lorsque Charlestown fut choisie pour la place de l'établissement, Wilson et Philipps y prêchèrent sous un arbre. Une église y fut formée le vendredi 13 juillet, et le 27 août Wilson reçut l'imposition des mains et fut ordonné prédicateur. Cette cérémonie eut pour objet unique de marquer le choix que ses frères faisoient de lui pour leur ministre, et n'indiquoit pas qu'il eût renoncé à sa première ordination. Peu de temps après, quand la plus grande partie de son Eglise eut passé la rivière Shawmut ou Boston, il accompagna ses ouailles. En 1631 il retourna en Angleterre pour chercher sa femme, recommandant au gouverneur Winthrop et à quelques autres de ses frères de répandre l'instruction et les exhortations dans l'Eglise en son absence. En octobre 1632 trente-trois membres furent détachés pour former une nouvelle Eglise à Charlestown. Ce fut M. James qui en fut le protecteur. L'année suivante il reçut M. Cotton pour collègue; et après la mort de ce dernier, M. Norton lui succéda en 1633 ou 1634. Il leur survécut à tous les deux, et mourut en 1667. Monsieur Davenport lui succéda. Wilson fut un des hommes de son siècle le plus rempli des sentimens d'humilité, de piété et de charité. Le zèle et

la sensibilité furent ses traits caractéristiques. Son penchant à soulager le malheur étoit tel que sa bourse étoit souvent épuisée par ses charités. Tout le monde l'aimoit, et dans la nouvelle plantation il étoit regardé comme le père commun. Souvent on eut occasion de remarquer la confiance particulière qu'il avoit dans la prière. Plusieurs fois l'événement justifia ses prédictions, et les bénédictions qu'il prononçoit étoient si généralement regardées comme prophétiques, qu'à son lit de mort les personnes les plus distinguées amenèrent leurs enfans pour en recevoir. Il possédoit éminemment le talent de rimer, et avoit l'usage de composer des vers. Il étoit aussi un grand anagrammatiste. Le docteur Mather prétend que depuis le siècle d'Adam, nul n'a fait plus d'anagrammes et ne les a faites plus facilement. Elles renfermoient généralement quelques vérités religieuses, ou quelques avis ; mais il n'arrivoit pas toujours que les lettres de l'anagramme correspondissent avec celles des noms. Dans les premières années de sa vie ses discours étoient très-corrects ; mais quand il avança en âge, ils n'étoient plus que de simples exhortations et des conseils donnés sans suite ni méthode, et cependant avec beaucoup d'onction et de chaleur. Il partagea l'erreur commune de son siècle, en attribuant au magistrat civil le droit de punir en matière d'hérésie. Son portrait se trouve dans la Bibliothèque de la société historique. Il a publié en Angleterre quelques *Essais sur la foi*, in-12. On a encore de lui un *Sermon*, qu'il a prêché d'abondance en Amérique en 1665, et qui fut recueilli par un sténographe, et publié depuis.

* III. WILSON (Arthur), historien anglais, né à Yarmouth dans le comté de Norfolck en 1596, vint en France à l'âge de 13 ans. De retour en Angleterre il fut placé auprès du comte d'Essex qu'il accompagna dans le Palatinat en 1620, au siége de Dornick en 1621, à celui de Rees en 1622, à Arnheim en 1623, au siége de Bréda en 1624, et dans l'expédition contre Cadix en 1625. On a de lui quelques *Pièces de théâtre* et une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Ier*, Londres, 1653, in-folio, qui parut un an après sa mort. Elle a été réimprimée depuis en 1736 dans l'Histoire complète d'Angleterre dont elle forme le second volume. Cet ouvrage, mal écrit et peu exact, n'est point estimé.

* IV. WILSON (docteur Thomas), évêque de Sodor et de Man, naquit dans le comté de Chester en 1663. Le siége de l'île de Man se trouvant vacant depuis 1693, il lui fut proposé en 1696. Il le refusa d'abord ; mais ayant été forcé de l'accepter, il vint en prendre possession en 1698. Il s'acquitta de ses fonctions épiscopales avec tout le zèle qu'on pouvoit attendre de sa piété. En 1699 il publia en anglais, et dans le langage des habitans de l'île de Man, un petit ouvrage à l'usage de son diocèse, intitulé les *Principes et les Devoirs du Christianisme* ; c'est le premier ouvrage qui ait été imprimé dans le langage particulier à cette île. On a encore de lui une *Histoire de l'île de Man ; les Constitutions ecclésiastiques* qui ont passé en loi, et dont lord chancelier King disoit que si l'ancienne discipline de l'Église anglicane venoit à se

perdre, on la retrouveroit toute entière dans l'île de Man. On a recueilli les ouvrages de Wilson en 2 vol. in-folio, composés de *Sermons* et d'autres *Traités ascétiques*. Il avoit commencé une Traduction, en langue du pays, du nouveau Testament, qui a été achevée par le docteur Marc Hidesley son successeur. Il mourut le 7 mars 1755.

* V. WILSON (Jacques), juge associé à la cour suprême des États-Unis. Après avoir été membre député du congrès pour la Pensylvanie, il fut élu en cette qualité au commencement du gouvernement actuel, c'est-à-dire, en 1789. En 1797 il fut nommé premier professeur de droit dans l'université de Pensylvanie, et fit un cours public; mais il mourut peu après. Ce cours se trouve dans ses *OEuvres* publiées en 3 vol. in-8°, 1804.

* WILTHEIM (Alexandre), jésuite, né dans le Luxembourg en 1604, professa la rhétorique pendant six ans, et fut recteur du collége de Luxembourg, où il vivoit encore en 1674. On a de lui, I. *Vita venerabilis Yolandæ*, etc., Anvers, 1674, in-8°, d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, dominicain du 13e siècle. II. *Dyptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud Commentarius, ubi etiam de Bituricensi et compendiensi antiquitatis monumentis*, Liège, 1659, in-folio, fig. III. *Appendix ad Diptychon Leodiense*, Liège, 1660, in-folio. IV. *Gubernatores Luxemburgenses*, Trêves, 1653, in-folio. V. *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4° avec des additions par Julien Floncel, Trêves, 1653. VI. Plusieurs manuscrits, entre autres, *Luciliburgensis Romana*, avec figures. C'est une description du Luxembourg au temps des Romains; il s'étend beaucoup sur les anciens monumens, médailles, etc., du Luxembourg, et sur-tout de Trèves. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour son Histoire du Luxembourg. En général le style de cet auteur est dur. On voit à la tête de l'Histoire de Luxembourg, par le P. Bertholet, une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Wiltheim; cette carte, bien faite, est estimée.

* WILTZ (Pierre), né à Arlon le 31 décembre 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut fatigué de travaux le 8 avril 1749, après avoir publié, I. *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand. II. *Instructions pour recevoir avec fruit le sacrement de Pénitence et d'Eucharistie*, en allemand, Trêves, 1708; en français, 1752, in-12. III. *Vie de S. François Regis*, en allemand. IV. *Petit Catéchisme*. V. *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*, et plusieurs autres *livres* ascétiques.

† WIMPHELINGE (Jacques), né à Schélestat en 1450, prêcha à Spire en 1494 avec succès. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il étudia les livres saints et instruisit de jeunes clercs. Les augustins, fâchés de ce qu'il avoit dit que saint Augustin n'avoit jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et

le pape Jules II assoupit ce différend ridicule. Trithème lui avoit conseillé, dit le continuateur de Fleury, de ne point s'ingérer dans ces sortes de disputes, parce qu'il importoit peu, lui disoit-il, que saint Augustin eût été en robe ou en capuchon. Wimphelinge étoit un esprit libre qui rejetoit les préjugés et qui censuroit les vices sans respect humain. Il mourut à Schélestat en 1528. On a de lui, I. *Catalogus episcoporum Argentinensium*, 1651, in-4°. II. Des *Poésies latines*, 1492 et 1494, in-4°. III. Un *Traité sur l'education de la Jeunesse*, Argentor., 1500, in-4°. IV. *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4°. V. *Rhetorica*, 1515, in 4°. VI. Un *Traité sur les Hymnes*, in-4°. VII. Un Traité, *De Integritate*, ou de la *Pureté*, 1503, in-4°. C'est le plus éloquent de ses ouvrages : il l'adresse à Sturnius, et s'y justifie du reproche qu'on lui fait de ne s'être élevé contre les bénéficiers que parce qu'il n'avoit pu avoir de bénéfices. Il dit qu'il avoit refusé deux prébendes, que Berthole, archevêque de Mayence, lui avoit offertes ; qu'il détesteroit toute sa vie ces abus, d'avoir trois ou quatre églises dans la même ville, plusieurs prébendes, dignités ou personnats, et quelquefois d'en posséder d'autres sous le nom de personnés interposées. Il ajoute qu'il a connu des ecclésiastiques qui avoient jusqu'à vingt-trois et vingt-quatre bénéfices. Il se défend ensuite contre ceux qui l'accusoient d'être l'ennemi des ordres religieux. Il proteste qu'il aime et qu'il estime tous les bons religieux; mais qu'il ne peut avoir les mêmes sentimens pour certains moines qui n'ont de leur état que le capuchon et la couronne ; qui sont pleins d'orgueil et d'ambition ; qui séduisent le peuple en prêchant une voie facile pour aller au ciel ; qui enseignent qu'on ne doit faire qu'une légère pénitence pour les grands péchés : qui flattent les riches ; qui abusent les religieuses ; qui médisent de tous les théologiens séculiers, etc. etc. VIII. Un grand nombre d'autres *Ouvrages* qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables. On doit au zèle de Wimphelinge l'établissement à Strasbourg d'une société littéraire, qui bientôt devint très célèbre, à laquelle Erasme donne de grands éloges. L'épitaphe que Jacques Spiegel, secrétaire de l'empereur Maximilien, et Jean May, consacrèrent à sa mémoire dans l'église de Schélestat, a été détruite ; mais un monument que son ami Wolph lui érigea dans l'église de Saint-Guillaume à Strasbourg y existe encore en entier.

† WIMPINA *ou* WYMPNA, (Conrad), natif de Buchen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avoit fondée à Francfort, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque Luther eut publié ses opinions, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui, I. Différens *Traités théologiques*, dont les plus connus sont ceux, *De Sectis, Erroribus ac Schismatibus*, Francfort, 1528, 3 tom. in-folio, et *De Divinatione*, Coloniæ, 1531, in-fol. II. Diverses *Harangues* qui ne disent rien. III. Des *Poésies* assez plates. IV. Des *Epîtres* qui intéressent fort peu.

WINANTS, *V.* WYNANTS.

WINCHELSÉA (Anne KINGSMILL, épouse en secondes noces de Heneage, comte de), dame d'honneur de la duchesse d'Yorck, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le parnasse anglais, où elle peut occuper une place au second ou au troisième rang. On estime surtout son *Poëme sur la Rate*, qu'on trouve dans le recueil de ses *Poésies*, publié à Londres en 1713.

* I. WINCHESTER (Elhanan), prédicateur ambulant de la doctrine de la restauration, né en 1751 à Brookline (Massachussetts), sans aucune éducation littéraire, commenca à prêcher et fut premier ministre de l'église Baptiste de Newton, en 1778, puis dans la Caroline méridionale. Il fut zélé prédicateur de la doctrine calviniste, telle quelle est expliquée par le docteur Gill. L'année suivante ses travaux furent très-utiles aux nègres. En 1781 il prêcha à Philadelphie, et y resta plusieurs années. Ensuite il s'efforça de répandre ses opinions en différentes parties de l'Amérique et de l'Angleterre. Il mourut à Hartford (Connecticut) en 1797. Ses opinions se rapprochent beaucoup de celles du docteur Chauncy. Il a publié un vol. d'*Hymnes*, 1776; *Le simple Cathéchisme politique pour les écoles*; un *Discours* sur la restauration universelle, 1781; La *Restauration universelle* en quatre dialogues, 1786; Une suite de *Discours* sur les Prophéties américaines, 2 vol. in-8°, 1800.

II. WINCHESTER (le cardinal de). *V.* BEAUFORT, n° I.

† I. WINCKELMANN (Jean), né à Homberg en Hesse, mort en 1626, est auteur des différens *ouvrages polémiques* qu'on trouve aujourd'hui dans la poussière des bibliothèques. On a encore de lui, I. Un *Commentaire*, in-folio, sur les Evangiles de saint Marc et de saint Luc. II. Un *Commentaire* sur les petits prophètes, et d'autres *Ouvrages*. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Juste WINCKELMANN, auteur de différens ouvrages historiques écrits en latin et en allemand.

† II. WINCKELMANN (l'Abbé Jean), né à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg, en 1718, d'un pauvre cordonnier luthérien, fit ses études sous Roppert, recteur du collége de sa patrie, qui, distinguant ses talens naissans, en développa l'essor, et lui inspira le goût du savoir. En sortant du collége, Winckelmann devint le coryphée d'une de ces bandes de pauvres écoliers qui chantent des motets dans les rues, et se procura long-temps par ce triste métier la somme nécessaire pour fournir à ses besoins, et à ceux de son vieux père infirme et retiré à l'hôpital. Après avoir parcouru Berlin, Dresde et Halle, passant son temps dans les bibliothèques publiques, sans ressource et dans la plus grande indigence, il eut le bonheur d'être recommandé au comte de Bunau, ardent protecteur des lettres, qui lui donna une place dans l'immense bibliothèque qu'il avoit formée à Nothuitz près de Dresde; et où il acquit de grandes connoissances en divers genres de littérature. En 1754 il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an il partit pour Rome et devint président des antiquités de cette ville, membre de la société royale

et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Winckelmann étoit un amateur plein de goût, de sentiment et de chaleur. Il revenoit de Vienne où l'empereur et l'impératrice l'avoient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768, à Trieste par un scélérat nommé Arcangeli. Celui-ci, d'abord cuisinier du comte de Cataldo à Vienne, avoit déjà été condamné à mort pour plusieurs crimes, et obtenu sa grace, lorsque, rencontrant Winckelmann, il sut gagner sa confiance en affectant un grand amour pour les arts. Ce dernier étoit occupé dans la chambre de son auberge à écrire quelques notes pour une nouvelle édition de son Histoire de l'art, lorsque Arcangeli l'interrompit, en le priant de lui montrer quelques médailles : mais à peine Winckelmann ouvroit-il la malle qui les renfermoit, que son assassin lui jeta au cou un nœud coulant pour l'étrangler, et ne pouvant en venir à bout, il le perça de plusieurs coups de couteau : Arcangeli fut arrêté et puni de son crime, mais son supplice ne répara pas la perte que fit la littérature par la mort de Winckelmann. Il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui, I. *L'Histoire de l'art chez les anciens*, traduite de l'allemand en français par M. Huber, Dresde, 1782, 3 vol. in-4°. Carlo Sea en a donné aussi une traduction en italien à Milan. Ce livre, l'un des meilleurs qu'on ait écrits depuis long-temps sur les arts, a été reçu avec un égal empressement, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande par les curieux et les artistes. Le but de l'auteur a été de donner un système sur l'origine, les progrès et les variations de l'art jusqu'à sa perfection ; il en marque la décadence et la chute ; il le suit chez les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs et les Romains ; il donne peu de notices historiques sur les artistes, mais il indique soigneusement les monumens. La traduction française en a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne en 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce qu'il y a de touchant, c'est que ce manuscrit est teint de son sang. MM. Heyne et Klotz en Allemagne, Bracci en Italie, Howe en Angleterre et Falconet en France, en ont critiqué plusieurs endroits. II. *Eclaircissemens sur des points difficiles de la mythologie*, en italien, in-folio, avec nombre de figures. III. *Allégorie pour les artistes*, Dresde, 1766, in-4° ; ouvrage purement didactique. IV. *Remarques sur l'architecture des anciens*. V. *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*, c'est le premier ouvrage de l'auteur. VI. *Description des pierres gravées du cabinet de Stoch*. VII. *Explication de divers monumens inédits*. L'auteur, qui étoit d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes. Porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étoient des qualités qu'il connoissoit peu. S'il est hardi dans ses jugemens, la plume à la main, il l'étoit bien davantage dans les disputes de vive

voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Trop épris du genre d'étude qu'il cultivoit, il ne songeoit pas à réprimer les saillies de son amour-propre qui étoit extrême. « Je suis, dit-il lui-même, comme une plante sauvage ; j'ai pris ma croissance, abandonné à mon propre instinct. J'aurois été capable de sacrifier ma vie, si j'avois su qu'on érigeoit des statues aux meurtriers des tyrans. » Il étoit d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. On trouve à la tête l'Éloge de Winckelmann par M. Heyne, son portrait fait par Raphaël Mengs, pour le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne à Rome, a été gravé pour orner la traduction de ses Œuvres, et son buste a été placé à Rome dans la Rotonde. Gœthe a publié en 1805, à Tubingue, un ouvrage intitulé *Winckelmann et son siècle*. Winckelmann a donné en effet une face nouvelle à la science de l'archéologie et il lui a ouvert de nouvelles routes. A dater de lui l'école allemande s'est éminemment distinguée dans cette partie.

* WINCKELRIED (Arnou de), surnommé le *Decius des Suisses*, né dans le canton d'Underwald, périt glorieusement le 9 juillet 1386 à la bataille de Sempach, contre Léopold, duc d'Autriche. Ce brave chevalier, voyant les Suisses pressés vivement de toutes parts, se précipita avec une ardeur héroïque dans les rangs autrichiens, dont il suspendit les coups en empoignant une brassée de leurs lances, et ouvrit aux siens par un trépas magnanime le chemin de la victoire.

* WINCKLER (Daniel), médecin du 17e siècle, né à Nimptsch en Silésie, exerça son art à Breslau. On a de lui, I. *Animadversiones in tractatum de vitâ fœtus in utero*, Ienæ, 1630, in-4°. II. *De Opio tractatus*, Lipsiæ, 1635, in-8°. — On connoît encore Nicolas Winckler, de Forchem en Franconie, qui a laissé, *Chronica herbarum, florum, seminum*, etc., Augustæ Vindelicorum, 1571, in-4°.

* WINDET (Jacques), médecin du collége de Londres, connu par une Dissertation *De vitâ functorum statu*, imprimée en 1665, in-4°, pleine d'érudition, mais sans ordre, dont Le Clerc donne un curieux extrait dans sa Bibliothèque choisie, tome 1, pag. 154-379. Windet a encore donné une *traduction* latine avec des notes de la Vie de Platon, écrite en grec par Olympiodore, laquelle est dans le tome 2, page 382, du Diogène-Laërce, édition de Marc Meibomius, Amsterdam, 1692, in-4°.

* WING (Vincent), auteur de l'*Harmonie céleste du monde visible*, 1651, in-folio, et de plusieurs autres *ouvrages* d'astrologie. Son grand ouvrage latin intitulé *Astronomica Britannica* lui fit une grande réputation. Gadbury qui a écrit sa vie nous apprend qu'il mourut le 20 septembre 1668. L'almanach qui portoit alors son nom le portoit encore dans ces derniers temps.

* WINSCHOMB (Jean), plus connu sous le nom *Jack de Newbury*, fleurit sous le règne de Henri VIII, et fut l'un des plus puissans fabricans de draps en Angleterre. Il entretenoit cent métiers à la fois dans sa maison qu'on alloit encore voir par cu-

riosité à la fin du 17e siècle. Il rebâtit l'église de Newbury, où plutôt sa partie occidentale depuis la chaire ainsi que le clocher, et conduisit à la bataille de Floddenfield au comté d'Essex plus de cent hommes qu'il avoit luimême armés et équipés à ses propres frais.

† I. WINSEMIUS (Pierre), historien hollandais, né à Leewarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède et la France. De retour dans sa patrie et retiré à la campagne, il cultiva les muses. En 1616 il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636 pour être professeur d'histoire et d'éloquence à Franeker, où il mourut en 1644. Nous avons de lui, I. *Chronique* ou *Histoire de la Frise*, *depuis l'an du monde 3635 juqu'à l'an 1522 de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. II *Vita illustrissimi* Mauritii, *principis Aurinci*, Franeker, 1625, in-4°. III. *Rerum sub* Philippo II, *per Frisiam Gestarum*, *ab anno* 1555 *ad annum* 1581, *libri septem*, Leewarde, 1646, in-folio. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus, Scrivérius et Nicolas Blancard ont donnés à cette Histoire, elle est mal écrite: l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités et de phrases embrouillées. Winsemius a encore donné plusieurs *Dissertations*, des *Harangues*, des *Eloges funèbres*, et quantité de *Pièces* de poésie.

II. WINSEMIUS (Ménélas), frère du précédent, né à Leewarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui, *Compendium Anatomiæ*, Franeker, 1625, 1 vol. in-4°.

* I. WINSLOW (Edouard), gouverneur de la colonie de Plymouth, né en 1594, passa en Amérique avec les premiers qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre en 1620: il étoit doué de beaucoup d'activité et de résolution, et rendit de grands services. En 1623 il alla visiter Masassoit à Nanagauset, pour lui porter quelques consolations et quelques soulagemens dans une maladie. Pour prix de ce service, le sachem reconnoissant lui découvrit un complot des Indiens pour exterminer les Anglais. Il revint aussitôt en Angleterre, en qualité d'agent de la colonie. En 1633, nommé gouverneur à la place de M. Bradfort, il le fut encore en 1636 et 1644, et employa son influence en Angleterre à former la société pour la propagation de l'Evangile dans la colonie. Cette société fut incorporée en 1649, et il en fut un membre très-actif. En 1655 on le mit au nombre des commissaires nommés pour surveiller l'expédition contre les Espagnols dans les Indes occidentales. Ses troupes furent défaites près Saint-Domingue par un nombre considérable d'ennemis. En passant d'Hispaniola à la Jamaïque, Winslow mourut de la fièvre le 8 mai 1655. Il a publié, *Les bonnes Nouvelles de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Relation des choses remarquables dans cette plantation*, à laquelle est jointe une notice sur les naturels Indiens. Cet ouvrage a été réimprimé à Belknap; il se trouve abrégé dans Purchas. Winslow a encore donné, *L'Hypocrite démasqué*, *ayant trait à la communion des*

Eglises réformées avec les indépendantes.

* II. WINSLOW (Josué), fils du précédent, fut nommé gouverneur de Plymouth en 1657, et succéda à M. Prince. Il conserva cet emploi jusqu'en 1680. Dans la guerre de Philippes, il commanda les forces de Plymouth et se comporta en brave militaire. Il mourut en 1680, à Marshfield, dans la 52e année de son âge.

* III. WINSLOW (Jean), major-général au service de la Grande-Bretagne, petit-fils du précédent, étoit capitaine dans la malheureuse expédition de Cuba en 1740. Depuis, il fut major-général dans plusieurs expéditions telles que celles de Kennebeck, de la Nouvelle-Ecosse, de Crown-Point, et dans les guerres de la France. Winslow mourut à Hingham en 1774, à l'âge de 71 ans.

IV. WINSLOW (Jacques-Bénigne), Danois, et petit-neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle; il vit le jour en 1669 à Odenzée dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre du Verney, maître habile qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow étoit protestant; Bossuet le détermina à se faire catholique. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, démonstrateur au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque du roi, et membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont, I. Un *Cours d'anatomie*, sous ce titre, *Exposition anatomique du corps humain*, in-4° et 4 vol. in-12, livre élémentaire qui est estimé. II. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742, deux vol. in-12. Ce livre est bien raisonné. III. Une *Lettre* sur un Traité des maladies des os. IV. Des *Remarques sur la mâchoire*. V. Plusieurs *Ecrits* dans les Mémoires de l'académie des sciences. Winslow mourut en 1760, avec la réputation méritée d'un homme vertueux et d'un des plus habiles anatomistes de la France.

* I. WINSTANLEY (Guillaume) étoit barbier de son origine, mais né avec des dispositions naturelles et du goût pour les sciences, et fut auteur de la *Vie de plusieurs poètes*, de *Vies choisies de plusieurs hommes célèbres d'Angleterre*, des *Raretés historiques*, du *Loyal martyrologe*, et de plusieurs *Vies particulières*. C'est un écrivain singulier et qui ne peut être classé que parmi les biographes de la dernière classe; mais on lui doit la connoissance de beaucoup de personnes et de faits dont aucun autre auteur n'a fait mention. Il vivoit sous les règnes de Charles II et de Jacques II.

* II. WINSTANLEY (George), graveur anglais, né en 1700, a laissé 20 planches d'après les meilleurs maîtres. On cite entre autres, *Jésus-Christ donnant à saint Pierre les clefs de l'Eglise*, d'après Rubens; et une *Chasse au Sanglier*. La seule figure de ce tableau est de Rubens, les animaux de Snyders, et le paysage d'une autre main.

* WINSTON (Thomas), médecin anglais né en 1575, fut élevé à Cambridge. Il suivit à Padoue les leçons de Fabrice d'Aquapendente et de Prosper Alpin; et celles de Gaspard Bauhin à Bâle,

et reçut dans l'université de la première de ces villes le degré de docteur. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il fut associé au collége de médecine. Il succéda au docteur Mounsel dans la place de professeur de cette science au collége de Gresham, qu'il remplit jusqu'en 1741, où la chambre des lords lui permit de venir en France pendant les troubles qui agitèrent l'Angleterre. Il mourut le 24 octobre 1655. Après sa mort on publia ses *Leçons d'anatomie*, imprimées en 1659 et 1664, in-8°. Elles ont été depuis oubliées et effacées par les ouvrages plus récens qui ont paru sur ce sujet.

WINTER (George-Simon), écuyer allemand du 10e siècle, fit une étude profonde de son art. Il en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux *Traites* estimés et peu communs en France. Le premier parut à Nuremberg en 1672, in-folio, en latin, en allemand et en français, sous ce titre, *Tractatio nova de re equariâ.* L'auteur y traite en détail des écuries, du régime, de l'âge, du pays, des qualités et des marques des chevaux; de la manière de les dresser, de les élever et de les dompter; de leurs haras, de leurs maladies et des remèdes qui leur sont propres; des devoirs et des qualités des palefreniers et des écuyers. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, deux vol. in-folio, en latin et en allemand, ne traite que de l'art de monter à cheval; il est intitulé *Eques peritus*, et *Hippiator expertus*.

* II. WINTER (Frédéric), médecin, né en 1712 dans le duché de Clèves, mort en novembre 1770, étudia à Francfort sur l'Oder, et professa successivement la médecine dans les universités d'Herborn, de Francker et de Leyde. Il a écrit, *De certitudine in medicinâ*, Leewarde, 1740, in-folio.

* WINTERTHOUR (Jean de), né à Winterthour dans le canton de Zurich en 1303, mort en 1348, a écrit en latin une *Chronique de l'Allemannie*, depuis l'empereur Frédéric II jusqu'en 1348, qui est insérée dans le *Thesaurus historiæ Helveticæ*, Zurich, 1735, in-folio.

* I. WINTHROP (Jean), premier gouverneur de Massachussetts, né en 1587 à Gorton au comté de Suffolck, fut d'abord destiné au barreau. Après avoir vendu une terre de six ou sept cents livres sterling de rente, il s'embarqua en 1629 pour l'Amérique revêtu du titre de gouverneur, ayant sous sa conduite les personnes qui fondoient la colonie de Massachussetts. Il arriva à Salems en 1630, et bientôt il passa à Charlestown, traversa la rivière de Sharwmut ou Boston. Dans les trois années suivantes il fut réélu gouverneur, place pour laquelle il avoit en effet toutes les qualités requises. Il donna tout son temps, ses soins et son intérêt à la plantation naissante. En 1634 Dudley fut choisi pour remplir sa place; mais Winthrop fut réélu dans les années 1637, 1638 et 1639; puis en 1642, 1643, 1646, 1647 et 1648. Il mourut en 1649, épuisé de fatigues, et succombant sous le poids de ses afflictions. Endicot lui succéda. Le gouverneur Winthrop fut le magistrat le plus fidèle et le plus intègre, et le modèle d'un véritable chrétien. Il montra d'abord une

grande douceur dans le gouvernement; mais ensuite il céda aux opinions des autres, qui pensoient qu'une discipline plus sévère étoit nécessaire dans une plantation toute nouvelle. Comme il n'avoit pas une haute opinion de la pure démocratie, quand les peuples du Connecticut furent sur le point de se donner un gouvernement, il leur écrivit une lettre, dans laquelle il faisoit observer que la meilleure partie d'une commune est toujours la plus petite, et que dans ce petit nombre c'étoit encore la minorité qui étoit la partie la plus sage. Dans un sermon à la cour générale, il saisit l'occasion d'exprimer ses sentimens sur le pouvoir de la magistrature, et la liberté du peuple. « Vous nous avez mis en place, leur dit-il, mais du moment de notre élection, c'est de Dieu que nous tenons la puissance. Cette puissance exprime la volonté de Dieu, et porte empreinte l'image de Dieu. Son mépris est vengé par Dieu, et les exemples de sa vengeance sont terribles. Il y a une liberté, c'est celle de la nature corrompue qui ne s'accorde point avec l'autorité, et qui ne peut supporter la contrainte. Elle est ennemie de la vérité et de la paix, et toutes les lois de Dieu sont armées contre elle; mais il y a une liberté civile, morale et fédérale, dont l'effet est d'assurer à chacun la jouissance de ses propriétés et les bienfaits des lois de son pays. Liberté dans tout ce qui est juste et bon; et dans cela seulement c'est à cette liberté que vous devez être attachés jusqu'à la mort.» Dans tout le cours de sa vie il éprouva continuellement la versatilité de l'opinion publique. Mais toutes les fois qu'il étoit hors de place, il recouvroit le calme d'esprit le plus parfait, et s'occupoit encore à servir son pays. Dans plusieurs épreuves, sa magnanimité, sa sagesse et sa patience furent remarquables. Il se refusoit à lui-même toutes les délicatesses de la vie, pour donner l'exemple de la frugalité et de la tempérance, et pour exercer sa libéralité sans faire tort à sa famille. Il donna plusieurs marques d'une vraie bienfaisance dans un hiver rigoureux où le bois étoit peu commun. On vint lui dire qu'un homme du voisinage lui en prenoit souvent à la pile qui étoit à sa porte : « Est-ce bien sûr? reprit-il d'un air fâché, eh bien! faites-le-moi venir, et je prendrai avec lui un parti qui l'empêchera de voler désormais. Mon ami, lui dit-il, il fait bien froid, et j'apprends que vous manquez de bois; vous pouvez en prendre chez moi tout l'hiver.» Ensuite il demanda à celui qui l'avoit informé, s'il n'avoit pas pris un bon moyen pour empêcher cet homme de le voler. Quoiqu'il fût riche lorsqu'il étoit venu en Amérique, comme il s'étoit occupé uniquement des affaires publiques, et qu'il avoit laissé à des domestiques l'administration de ses biens, il mourut pauvre. Il possédoit si bien les matières de théologie, que de temps en temps il a fait des exhortations à l'église. Son zèle contre ceux qui professoient des doctrines erronées se ralentit un peu dans ses dernières années. Mais il fut toujours également exact à ses devoirs religieux, publics et particuliers. L'île du gouverneur, dans le port de Boston, lui fut donnée, et est encore actuellement un bien patrimonial de ses descendans. Un journal qu'il a tenu très-exactement de tous les actes et de tous les événemens de la colonie a été fort

utile à Hubbard, Mather et Prince. Cet ouvrage n'a été publié qu'en 1790, in-8°. On voit par un portrait de Winthrop qu'il portoit une longue barbe.

* II. WINTHROP (Jean), gouverneur au Connecticut, étoit fils du précédent. Le génie qu'il avoit reçu de la nature fut cultivé dans les universités de Cambridge et de Dublin. Il acquit encore beaucoup dans ses voyages sur le continent. Il arriva à Boston en 1635, muni des pouvoirs nécessaires pour former un établissement au Connecticut; dans la même année il envoya un grand nombre d'ouvriers pour bâtir un fort à Saybrook; il en fut nommé gouverneur en 1657 et en 1659, et depuis cette époque il fut réélu tous les ans jusqu'à sa mort. En 1661, il alla en Angleterre pour obtenir un acte d'incorporation du Connecticut et de New-Haven en une seule colonie. Il mourut à Boston en 1676 dans la 71e année de son âge. Winthrop avoit des connoissances très-variées; mais il étoit sur-tout instruit dans la chimie et la médecine. Philosophe profond, et magistrat intégre, il avoit mérité par ses vertus et ses qualités sociales le respect de tous ceux qui le connurent. Il a publié plusieurs *Mémoires* importans dans les Transactions philosophiques.

* III. WINTHROP (Jean), né en 1714, professeur de mathématiques et de physique au collége d'Harvard, chaire d'Hollis, étoit fils d'Adam Winthrop, membre du conseil et descendant du gouverneur de Massachussetts. Il fut gradué en 1732 à l'université de Cambridge. En 1738 il fut nommé professeur à la place de M. Greenwood, et se fit beaucoup de réputation dans cette chaire. En 1761 il s'embarqua pour aller à Saint-Jean en Nerw-Foundland observer le passage de Vénus sur le disque du soleil du 6 juin, annoncé par M. Halley. Le temps le favorisa, et il eut la satisfaction inexprimable d'observer un phénomène qui n'avoit encore été vu que de M. Horrox en 1639. En 1773, dans la chaleur des disputes avec la Grande-Bretagne, il fut nommé membre du conseil, et se montra courageux défenseur de son pays. Il fut réélu l'année suivante, mais son élection fut annullée par le gouverneur en conséquence d'un ordre exprès du roi, et il a toujours considéré ce témoignage de ressentiment encouru par son attachement aux droits de l'Amérique, comme le titre le plus honorable qu'il pût recevoir d'une cour corrompue. Quand la Grande-Bretagne eut totalement perdu son autorité sur le Massachussetts, il fut réélu conseiller. Enfin, après avoir professé plus de quarante ans, il mourut à Cambridge en 1779. Ce fut M. Williams qui lui succéda. Winthrop fut principalement distingué pour ses profondes connoissances dans les mathématiques. Peu de philosophes de son temps ont été doués d'autant de vigueur et de pénétration. Les principes et les raisonnemens les plus abstraits de Newton lui étoient familiers. Il écrivoit purement et élégamment en latin, lisoit l'Ecriture dans les originaux, et étoit versé dans les langues modernes de l'Europe. Il avoit une profonde connoissance de la politique des différens siècles. Il étoit très-instruit dans la controverse, et connoissoit toutes les objections des déistes. Sa foi religieuse et chrétienne étoit fondée

sur une conviction intime, éclairée par l'examen et l'évidence des vérités. La régularité de sa vie ajouta un nouvel éclat à ce que son génie et ses vastes connoissances lui avoient acquis de gloire. La veille de sa mort il faisoit observer à un ami que tandis que les sages de l'antiquité s'étoient toujours efforcés de démontrer, par de plausibles argumens, la réalité d'une vie future, ceux de nos jours sembloient n'avoir travaillé qu'à affoiblir les preuves d'une existence immortelle, et à nous enlever, l'espérance qui nous soutient à la fin de notre carrière. La société royale de Londres a mentionné honorablement, dans le 42e volume de ses Transactions, les observations exactes de Winthrop sur le passage de Mercure en 1740. Il a publié, I. un *Discours* sur les tremblemens de terre, 1755. II. Une *Réponse* à la Lettre de M. Prince sur les tremblemens de terre, 1756. III. Deux *Discours* sur les comètes, 1759. IV. Une *Notice* de plusieurs météores ignés, observés dans le nord de l'Amérique, 1765.

* WINTRINGHAM (Clifton), médecin anglais du dix-huitième siècle, membre de la société royale de Londres, a laissé entres autres ouvrages, I. *Tractatus de podagra*, Eboraci, 1714, in-8°. II. *Commentarium Nosologicum de urbe Eboracensi*, Londini, 1727, in-8°.

† WINWOOD (sir Raoul), secrétaire d'état sous le règne de Jacques Ier, né dans le comté de Northampton en 1565, suivit en 1599 sir Henri Néville dans son ambassade en France, où il resta quelque temps en qualité de président. En 1607 il obtint le titre de chevalier, et fut ensuite nommé à diverses ambassades, e enfin secrétaire d'état en 1714. On a publié à Londres en 1725, d'après ses papiers, les *Memoires des négociations qui ont eu lieu sous la reine Elizabeth et sous Jacques Ier*, en trois volum. in-folio. Winwood mourut subitement en 1617.

WION (Arnould), bénédictin du Mont-Cassin, né à Douay en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Ardembourg au diocèse de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion il se retira en Italie, et fut reçu parmi les bénédictins de Sainte-Justine de Padoue *dits* du Mont-Cassin. Il s'y fit connoître par quelques ouvrages, où les absurdités et les fables sont entassées. Les principaux sont, I. La *Généalogie* de la famille des Anices, d'où il faisoit descendre St. Benoît et la maison d'Autriche. (*V.* Strein.) II. Une *Histoire* des hommes illustres de son ordre, sous le titre *de Lignum vitæ*. C'est dans ce second ouvrage, imprimé à Venise en 1595, 2 vol in-4°, qu'on trouve les prédictions sur les élections des papes attribuées à St. Malachie, archevêque d'Armagh en Irlande au 12e siècle. L'oubli absolu du sens commun s'y fait sentir à chaque page.

* WIRDIG (Sébastien), médecin, né à Torgaw en 1613, mort en 1687, enseigna d'abord à Derpt en Livonie, puis occupa une chaire de médecine à Rostock. Il fut partisan de tous les paradoxes, telles que les amulettes, la métempsycose, etc. On a de lui, *Nova medicina spirituum*, Hamburgi, 1673, in-12.

WIRLEM-BAUR. *V.* Baur I.

WIRSUNGUS ou Wirsungius (Jean-George), Bavarois, pro-

rent. Stoddard de Northampton le seconda. Wise mourut en 1725, dans un âge avancé. Il réunit toutes les qualités de la nature aux vertus de la religion. Il avoit un air imposant, une imagination brillante, un jugement sûr, une intégrité incorruptible, une charité libérale, une piété fervente. Son attachement pour la liberté civile et religieuse fut signalé par des actes de zèle et de fermeté. Il fut un savant profond et un orateur éloquent. Comme il étoit ami de la paix des églises, ses services furent souvent désirés dans les conseils ecclésiastiques; et les infirmités qui le tourmentoient ne l'empêchèrent pas de se rendre à leurs demandes et de les aider de ses travaux. Il a publié, outre l'ouvrage ci-dessus mentionné, la *Défense du gouvernement des églises de la Nouvelle-Angleterre*, 1717 ou 1718, réimprimée en 1772. Il y soutient que le gouvernement ecclésiastique est établi par Jésus-Christ; que, tel qu'il existe dans la Nouvelle-Angleterre, il est une véritable démocratie, calculée pour le meilleur avantage de tous.

* II. WISE (Jérémie), ministre de Berwick (Massachussetts), gradué au collége d'Harvard en 1700, comme successeur de Jean Wade, mourut en 1756. Wise fut un homme d'une piété et d'une bonté éminentes, et l'un des premiers savans de son siècle. Il n'excella pas dans la littérature ni dans la philosophie; mais toutes les subtilités scolastiques lui furent familières. Il a publié un *Discours* sur la mort de Charles Frost, 1725; un *Sermon* en 1729; et un troisième à l'ordination de Jacques Pike, 1730.

III. WISE (François), recteur de Rhoterfield-Grays, né en 1695, mort à Ellesfield en 1767, a publié, I. *Annales Elfredi Magni*, Oxford, 1738, in-4°. II. Des *Recherches* sur les premiers habitans de l'Europe, et leur langage, 1755, in-4°. III. Des *Observations* sur les temps fabuleux, 1764 in-4°. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

* WISEMAN (N.), chirurgien-major de Charles II, roi d'Angleterre, se distingua par ses opérations et par ses ouvrages. Il publia en 1676, in-folio, un *Recueil* de différens traités de chirurgie. C'est une collection d'observations pratiques de plusieurs maladies, soit internes, soit externes, que l'auteur avoit faites dans les différentes branches de son art. Ce livre trop négligé aujourd'hui dirigea long-temps la pratique des chirurgiens de Londres; et dans bien des cas on ne le consultera pas sans fruit.

* WISSING (William), peintre estimé de portraits, naquit à Amsterdam en 1656, et se forma sous Dodaens, peintre d'histoire à La Haye. Il passa en Angleterre, *peignit* Charles II, Jacques II, ainsi que leurs épouses, le prince et la princesse de Danemarck, et s'acquit une très-grande vogue par le portrait du duc de Monmouth, qu'il peignit plusieurs fois dans différentes attitudes. Lorsque les dames qui vouloient se faire peindre se trouvoient avoir par leur complexion le teint trop pâle, on rapporte qu'il avoit l'habitude de leur offrir la main et de les faire danser jusqu'à ce que leurs couleurs se fussent animées. Wissing mourut en 1687.

WISSOWATIUS (André), né en 1608 à Philippovie, dans la Lithuanie, d'une famille noble, étoit petit-fils, par sa mère, de

Fauste Socin. Il hérita des opinions de son grand-père, et les répandit en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens et soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit, en 1658, les unitaires, il y travailla à l'édition de la Bibliothèque des Frères polonais, qu'il mit au jour peu de temps après, en 9 vol. in-fol. On a encore de lui un traité intitulé *Religio rationalis, seu de Rationis judicio in controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, tractatus*, 1685, in-16; et plusieurs autres *ouvrages* qu'il fit pour ses prosélytes. Il mourut en Hollande en 1668.

WISTON. *Voyez* WHISTON.

† I. WIT (Jean de), fils de Jacob DE WIT, bourgmestre de Drodrecht, naquit en 1625 d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour dans sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. On admira sur-tout avec quelle promptitude il travailla au rétablissement de la flotte, presque ruinée dans un combat contre les Anglais, et la résolution qu'il prit et qu'il exécuta, de se mettre lui-même sur la flotte avec d'autres députés de l'état. Cependant les malheurs de la patrie en faisoient soupirer plusieurs après un stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisoit de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Wit s'opposoit de tout son pouvoir à cette élection, contraire selon lui à la liberté de son pays. Ce zèle pour la patrie fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressoit la Hollande, on accusa Corneille de WIT, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme le pensionnaire le faisoit sortir de prison pour satisfaire à cette sentence, la populace effrénée les massacra tous deux, parce qu'ils avoient voulu la paix. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avoit gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avoit servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable. Jean de Wit s'étoit signalé autant par ses talens que par sa modération. Assujetti à la frugalité et à la modestie de sa république, il n'avoit qu'un laquais et une servante. Il alloit à pied dans La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom étoit compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique et digne d'un meilleur sort. « Per-

sonne, dit Burnet, n'employa jamais mieux que lui l'algèbre à toutes les affaires du commerce. Il possédoit à fond l'état de la Hollande, ses revenus, les sommes qu'on y pouvoit lever pour les besoins publics, et la méthode qu'il convenoit de prendre. Tout cela étoit digéré dans un petit livre de poche, où, par le moyen de quelques tables, il trouvoit d'un coup d'œil tout l'argent que la république pouvoit fournir. Franc et sincère, il ne connoissoit d'autre finesse que celle du silence; et quand il se taisoit, on ne pouvoit savoir s'il le faisoit à dessein ou par coutume. D'une intelligence prompte et nette quand on lui proposoit quelque chose de nouveau, après avoir écouté avec patience et fait quelques questions incidentes, il avoit compris l'affaire avec autant de justesse que le pouvoit faire la personne même qui lui en faisoit l'ouverture. Ne connoissant en aucune façon l'histoire moderne ni l'état des cours étrangères, il faisoit les plus grossières fautes sur le cérémonial. Sa grande maxime étoit, « Que tous les princes et que tous les états se règlent sur leurs intérêts, et que, dès que l'on sait en quoi leurs vrais intérêts consistent, on peut savoir quels en sont les projets. » Il ne vouloit pas que l'on recourût au soldat étranger, à moins que la conservation du sujet ne le rendît nécessaire. Quant à l'administration de la justice, au soutien du commerce, à l'entretien des flottes, la république n'eut jamais de plus habile ministre. Quoiqu'il fût fort opposé à la maison d'Orange, il prit un grand soin des biens du jeune Guillaume III. Il veilla sur son éducation, et lui donna de justes notions de tout ce qui concernoit l'état; croyant que l'intérêt public demandoit qu'on le rendît propre à gouverner. » On a de lui, I. Des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12. II. Des *Mémoires* intitulés *Véritables Intérêts et Maximes politiques de la république de Hollande*, traduits en anglais en 1746, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans et méritent d'être lus. Sa vie, en deux volumes in-12, Utrecht, 1709, renferme des morceaux curieux sur l'*Histoire de Hollande*, et que l'on ne trouve pas ailleurs.

* II. WIT (Pierre de), surnommé le Blanc, peintre, sculpteur et architecte du seizième siècle, né à Bruges, se rendit à Florence dans l'école du Vasari, qu'il surpassa bientôt pour le coloris. Appelé à Munich par le duc de Bavière, il fut employé à bâtir le grand palais électoral. L'escalier sur-tout est un chef-d'œuvre d'architecture. Un de ses plus beaux ouvrages est le *Mausolée de Louis de Bavière* dans l'église de Notre-Dame à Munich.

* III. WIT (Jacques de), né à Amsterdam en 1695, mort en cette ville en 1754, peignit le portrait et l'histoire; mais il a sur-tout excellé dans les bas-reliefs. Ses *tableaux* en ce genre sont d'une illusion parfaite. La salle du conseil à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam offre la preuve de son inimitable talent.

† WITASSE (Charles), né à Chauny dans le diocèse de Noyon le 11 novembre 1660, fut élevé à Paris, où il se rendit habile dans les humanités, dans la théologie et dans les langues. Devenu prieur de Sorbonne en 1689, et docteur en 1690, il ob-

tint tous les suffrages pour la chaire de professeur royal en théologie, à laquelle il fut nommé en 1696. Il remplissoit cette place avec exactitude, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exiloit à Noyon; mais il échappa à la persécution par la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, où il mourut d'apoplexie le 10 avril 1716. Son caractère répondoit à ses lumières. Il borna son ambition à servir le public dans son emploi. C'est à lui qu'on doit l'établissement de la maison des prêtres de Saint-François-de-Sales, où les pauvres curés et les prêtres invalides, sur-tout du diocèse de Paris, trouvoient une retraite et une subsistance honnête. Lorsque le cardinal de Noailles, qui entra avec chaleur dans ses vues charitables, demanda à Louis XIV des lettres patentes pour cette fondation, le roi les lui accorda aussitôt, en disant: « Il est bien juste que, mes soldats ayant une retraite, ceux de Jésus-Christ n'en manquent pas. » Il étoit fort lié avec ce cardinal; et on lui attribua communément les sentimens que ce prélat fit paroître contre la Bulle. Les ouvrages de ce docteur sont, I. Plusieurs *Lettres sur la Pâque*. II. *L'Examen* de l'édition des Conciles du père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris. III. Une partie des *Traités* qu'il avoit dictés en Sorbonne; savoir: ceux de la Pénitence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des Attributs, de la Trinité et de l'Incarnation. Celui de la Confirmation qu'on lui a attribué n'est point de lui, mais d'un père de l'Oratoire. Chacun de ces *Traités* est en deux volumes in-12, excepté celui des Attributs qui est en trois. L'érudition et la netteté les caractérisent. Son style convenoit au genre didactique: pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse, il ne lui manquoit qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et plus de soin à ne pas s'assujettir aux formes et aux questions de l'usage et de la routine.

* WITDOECK ou Witdouc (Jean), habile graveur, né à Anvers en 1604, acquit de la réputation par ses estampes: On distingue entre autres *Melchisedech*, d'après Rubens; une *Nativité* et une *Elévation en croix*, d'après le même; ainsi que les *Pélerins d'Emmaüs*, *l'Assomption*; une *Sainte Famille*, *Saint-Ildéphonse* et *Sainte Cécile*.

WITHBI. *Voyez* Whitby.

* WITHERING (William), né en 1741 à Willington dans le Shropshire, étoit fils d'un apothicaire, et étudia chez son père les élémens de la pharmaceutique et de la médecine. Il alla ensuite à Edimbourg pour y continuer ses études, et y prit les degrés académiques en 1766. Sa Dissertation inaugurale est intitulée *de Anginâ gangrænosâ*. Il pratiqua son art à Stafford, employant à l'étude de la botanique tout le temps que ses autres occupations lui laissoient libre. La première édition de son *Botanical arrangement of all the vegetables growingin great Britain*, qu'il publia en 1776, n'est proprement qu'une traduction des genres et des espèces indigènes dans la Grande-Bretagne, pour la rédaction de laquelle il a surtout tiré grand parti de la *Synopsis methodica Stirpium Britanni-*

earum de Ray, et de la *Flora Anglica* de Hodson. Dans les deux autres édition suivantes, publiées en 1789 et 1796, il donna à cet ouvrage plus d'extension, et en fit en quelque sorte un ouvrage original, du moins le meilleur dans son genre, jusqu'à ce que la Flore de Smith parut en 1800. Il est redevable de beaucoup de choses à Stokes, Woodward, Velley et Stackhouse. Il a écrit quelques ouvrages de médecine, qui furent traduits en allemand. Outre la botanique, il s'occupa encore de minéralogie et de chimie; comme il le montra par la traduction de la *Sciagraphia regni mineralis* de Bergmann, publiée en 1783 et par plusieurs Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques. Dans un voyage qu'il fit à Lisbonne en 1793 et 1794, il entreprit l'analyse chimique des eaux chaudes minérales du Portugal. Son travail au sujet de cette analyse a été inséré dans les Mémoires de l'académie de Lisbonne. Ce médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, est mort à Larches, près de Birmingham, le 6 octobre 1799.

* WITHERSPOON (Jean), président du collége de New-Jersey, né en 1722 à Yester, près d'Edimbourg en Ecosse, descendoit en ligne directe de Jean Knox. A 14 ans il entra à l'université d'Edimbourg, où il resta jusqu'à l'âge de 21 ans. Il y obtint des dispenses pour prêcher l'Evangile; bientôt il reçut les ordres à Beith dans l'Ecosse occidentale, et peu de temps après il passa à Paisley, où il se fit une grande réputation et rendit de grands services. Nommé ensuite à la présidence du collége de Princeton, la réputation de ses talens le fit demander à Dundée, à Dublin et à Roterdam; mais peu touché de ses intérêts personnels, il crut devoir se rendre aux invitations qui lui furent faites des pays lointains. Il passa en 1768 avec sa famille à Princeton (New Jersey), où il se chargea de la direction d'un séminaire qui avoit été présidé par les Dickinson, les Burr, les Edouard, les Davies, les Finley, personnages distingués par leur génie. Son nom attira dans ce collége un grand nombre d'étudians, et sa sage administration augmenta beaucoup les fonds de l'établissement. Mais la guerre de la révolution en Amérique lui fit perdre cette fonction. Les citoyens de New Jersey, qui connoissoient son génie, le nommèrent membre de la convention. Là il ne se montra pas moins profond dans la politique qu'il ne l'avoit paru dans la philosophie et la théologie. Il fut envoyé au congrès en 1776, en qualité de représentant des Etats-Unis, pendant sept ans. Il se signala par sa sagesse et sa fermeté dans les circonstances les plus embarrassantes. Son nom est attaché à la déclaration de l'indépendance; mais, tandis qu'il étoit engagé dans les affaires politiques, il n'abandonna pas les soins de son ministère. Il saisit toutes les occasions de prêcher, et considéra son caractère de ministre de l'Evangile comme le plus glorieux pour lui. Son collége fut rétabli aussitôt que la situation du pays le permit, et l'instruction y fut reprise sous les soins du vice-président, le docteur Smith. Quand la lutte pour la liberté de l'Amérique fut terminée, l'attachement de Witherspoon pour son collége l'engagea à repasser l'Océan pour tâcher de tourner à son profit toute son in-

fluence. Ses soins n'eurent pas tout le succès qu'il en avoit espéré. Depuis son retour il se consacra uniquement, dans la retraite qui lui étoit si chère, aux devoirs de sa place de président et de ministre de l'Evangile. Deux ans avant sa mort il eut le malheur de perdre la vue; il falloit le conduire à sa chaire, où il prêchoit encore avec un zèle et une ardeur infatigables; enfin il succomba sous le poids des infirmités, et mourut en 1794. Son collége lui est redevable de services signalés: il y a rendu les études littéraires plus libérales, plus profondes et plus étendues; il a porté plus loin les sciences mathématiques. Il étoit fait en tout pour produire une importante révolution dans le système de l'éducation. On croit qu'il fut le premier qui porta en Amérique le germe de ces doctrines de la philosophie, que le docteur Reid a développé depuis avec tant de succès. Witherspoon se distingua également comme prédicateur. simple dans sa manière, orateur grave, noble, imposant, quoiqu'il ne fût pas entraînant, ni même très-animé, il étoit impossible de l'entendre sans attention. Sa vie fut régulière et religieuse; l'anecdote suivante donnera une idée de la tournure de son esprit. Quand l'armée de Burgoyne fut prise dans Saratoga, le général Gates en envoya la nouvelle au congrès par un de ses aides-de-camp; et lorsque l'officier, qui s'étoit amusé en route arriva à Philadelphie, le bruit de cette victoire y étoit déjà répandu. Le congrès, suivant la coutume, voulut donner au messager une marque de sa satisfaction, et un membre proposa de lui donner une épée richementornée: mais Witherspoon demanda qu'au lieu d'une épée on lui donnât des éperons d'or. Comme écrivain, il s'est placé au premier rang: son style et ses connoissances dans toutes les matières ont été admirés. Il a écrit sur la politique, la morale, la littérature et la religion. L'Eglise d'Ecosse étoit partagée de son temps entre les modérés qui étendoient les droits des seigneurs et les rigoristes ou orthodoxes, qui soutenoient les droits du peuple dans les promotions ecclésiastiques. C'est contre les modérés que Witherspoon a écrit. Il les a combattus souvent avec avantage. Ses *œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-8°, avec une notice sur sa vie, par le docteur Rodgers, 8 vol., 1802.

I. WITIKIND-LE-GRAND, duc de Saxe, fils du prince Wernekin, dont la famille étoit très-considérée parmi les Saxons, ne fut pas roi de cette nation, mais seulement l'un de ses chefs, il eut le commandement général des troupes. Généreux défenseur des restes de la Germanie, il excita ses compatriotes à soutenir leur liberté contre Charlemagne, qui ne put les réduire. Enfin ce monarque, las de faire la guerre aux Saxons et de répandre du sang, envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny en Champagne. Ce conquérant le reçut avec douceur, lui donna le titre de duc de Saxe avec le duché d'Engern, et l'engagea à se faire instruire de la religion chrétienne. Witikind en fit profession l'an 807, et fut tué quatre ans après par Gerold, duc de Souabe. « Sa postérité dit, Pasquier, commença de s'établir en France, et fut destinée pour

la fin et clôture de celle de Charlemagne. » WITIKIND II, son fils, qui prit au baptême le nom de Robert, fut père de Robert-le-Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

II. WITIKIND, WITUKIND ou WITEKINDE, bénédictin de l'abbaye de Corbie-sur-le-Weser au 10e siècle, avoit composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons* en trois livres, et la *Vie d'Othon Ier*. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius-le-Vieux, avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1621, in-fol., et dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-folio. Witikind fit fleurir les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

† WITSEN (Nicolas), savant Hollandais du 17e siècle, embrassa le négoce, la politique et les sciences. Il réussit dans tous ces genres; car il s'enrichit par des voies honnêtes, se distingua dans la magistrature d'Amsterdam, et prouva ses progrès dans la littérature par un *Traité* savant et curieux sur l'architecture navale des anciens. L'ouvrage de Witsen a pour titre *De l'architecture navale ancienne et moderne*, Amsterdam, 1671, in-fol. Il traite de la construction et de la conduite des vaisseaux. On a encore de Witsen une *Description* estimée de la Tartarie septentrionale et orientale, Amsterdam, 1705, in-fol. « Pierre-le-Grand, dit Voltaire dans son Histoire de ce prince, s'instruisoit dans la maison du bourgmestre Witsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses, qu'il prodiguoit en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avoit de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres. » (Wagenaar, Histoire d'Amsterdam, tom. 3, pag. 239).

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enckhuysen dans la Nort-Hollande en 1626, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont, I. *Historia Hierosolymitana*. II. *Egyptica et Decaphyllon, cum Diatribâ de Legione fulminatrice christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avoient prétendu Spencer et Marsham. III. *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo*. IV. *Maletemata Leydensia*, etc. Ces différens ouvrages dénotent une grande érudition. On y souhaiteroit plus de choix.

† I. WITTE (Emmanuel de), peintre, né à Alcmaer en 1607, mort en 1692, étudia d'abord à Delft sous Everard Van-Alest, et peignit l'architecture avec succès. Les principales églises d'Amsterdam sont embellies de son pinceau. Ses figures sont bien coloriées, sa touche délicate. Cet artiste étoit d'un caractère âpre et misanthrope. Le consul du roi de Danemarck lui ayant commandé deux tableaux pour une époque déterminée, et étant venu quelque temps après le prier de hâter son ouvrage, pour ne pas impatienter son maître : « Si le roi des bœufs n'en veut pas, lui répon-

dit Witte, je trouverai bien à qui les vendre. Sa vie est pleine de traits semblables. Il se fit détester de tout le monde par sa brusquerie et ses sarcasmes. Après une dispute avec son hôte, il sortit furieux et alla se noyer.

* II. WITTE (Thierry de), prêtre et licencié en théologie, mort en 1630, a laissé, *Officium sanctorum provinciæ Ultrajectinæ*. Il a aussi écrit sous le nom de *Cristophorus Faber Lovaniensis*.

* III. WITTE (Jean de), chanoine d'Utrecht, mort à Rome en 1622, étoit un soigneux investigateur de l'antiquité. Il a publié une *Histoire de Charles VI* écrite en latin par un moine de Saint-Denis, et quelques opuscules de Fulgence, etc.

* IV. WITTE (Gilles)) né à Gand en 1641, mort en 1721, se fit remarquer par son attachement aux opinions du jansénisme. Ses principaux ouvrages sont, I. *Denunciatio solemnis bullæ vineam Domini sabbaoth, facta universali Ecclesiæ*. Il regardoit cette bulle comme un ouvrage de ténèbres, digne que l'antechrist y mît le comble en l'adoptant. On a de lui, outre plusieurs autres ouvrages de ce genre, une *Version* du nouveau Testament en flamand, qui essuya des critiques. Il remplaçoit souvent son nom, qui veut dire *blanc*, par celui de *Candidus* et d'*Albanus*. Le nombre de ses écrits se monte à 140. Un écrivain donna, *Idée de la Vie et des Ecrits de M. Witte*, 1756, in-8°.

WITTEMBACH. *Voyez* WYTTEMBACH.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg dans la Basse-Silésie en 1625, professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg pour y enseigner la théologie, passa ensuite à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en l'année 1671, et il y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont, I. *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4°. II. *Anti-Spinosa*. III. *De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4°. Wittichius est de tous les protestans l'un de ceux qui a le mieux su accorder les principes philosophiques de Descartes avec la théologie, dans son *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4°.

* WITTOLA (Marc-Antoine), prévôt mitré de Pienko en Hongrie, et curé de Probsdorf près de Vienne en Autriche, étoit né le 25 avril 1736 à Kosel dans la Haute-Silésie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour la vérité, et une aversion implacable contre les abus. C'est dans cette disposition qu'il rendit des services importans à l'Eglise et à l'état. Etant curé à Schorfling, diocèse de Passaw, il *traduisit* d'italien en allemand divers ouvrages du célèbre Ricci, évêque de Pistoye; du français en allemand une foule de bons ouvrages, tels que les Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique, avec la Défense; le Catéchisme de Bossuet, le Directeur spirituel par Trouvé, l'Abrégé de l'ancien Testament par Mesengui, l'excellent ouvrage de Rastignac, archevêque de Tours, sur la justice chrétienne, etc. Le cardinal Firmiani, évêque de Passaw, s'empressa de le nommer conseiller ecclésiastique, et le chargea de rédiger pour ses visites épiscopales un plan qui fut exécuté.

Le prélat de Strock, directeur de la faculté de théologie à Vienne, désigna en mourant, à l'impératrice Marie Thérèse, Wittola comme l'homme le plus propre à lui succéder; mais les intrigues des jésuites firent échouer ce projet, et firent nommer le comte de Gondola, évêque de Tempé *in partibus*, et curé de Probsdorf. Ce bénéfice étant devenu vacant, l'impératrice y nomma Wittola, et le fit assesseur de la commission établie pour la censure des livres. C'est en cette qualité qu'il approuva la réimpression du Prospectus des Annales jésuitiques, par l'abbé Philbert. Les membres de la défunte société en furent alarmés; ils dénoncèrent Wittola, qui répondit par un Mémoire vigoureux, et bientôt après le gouvernement autorisa la circulation d'une foule d'ouvrages qui répandirent les lumières en Autriche. Quelques missionnaires exerçoient en Moravie une sorte d'inquisition contre les restes des frères moraves disséminés dans cette province. Il en résulta des troubles. Pour les apaiser le gouvernement envoya Wittola, qui, muni en outre de pleins pouvoirs du chapitre d'Olmutz (le siége étant vacant), rétablit la paix, congédia les ignorans missionnaires, destitua des ecclésiastiques scandaleux, les remplaça par des prêtres estimables, transféra l'université d'Olmutz à Brünn, établit des écoles, répandit de bons livres, et revint à Vienne couvert de bénédictions et d'éloges. En 1784 il commença, sous le titre de *Gazette ecclésiastique* un ouvrage périodique, qui, en 1790, prit le titre de *Mémoires des choses les plus récentes, concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise*; il le continua jusqu'en 1793, malgré la profusion d'injures, d'outrages et de calomnies que versoient sur lui tous les fanatiques dévoués aux idées jésuitiques et ultramontaines. Il leur fit constamment une guerre ouverte et combattit sans relâche les maximes anti-chrétiennes et anti-sociales, des bulles *In cœnâ Domini* et *Unigenitus*, etc. Wittola composa encore quelques *ouvrages* sur les vrais principes de la tolérance civile. Il mourut à Vienne en 1797.

WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le christianisme en 989, et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avoit pénétré par les soins de St. Ignace, mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Woldomir, amena avec elle en Russie Reimbern, évêque de Colberg. Ce missionnaire, après s'être concilié la vénération des païens par son extrême abstinence, ses vertus, ses veilles et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leur temple et abolir les superstitions auxquelles ils étoient le plus attachés. Les mœurs de Wlodomir ne répondoient pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes; mais il en fit une pénitence singulière, et ne cessa dès-lors de racheter ses péchés par des aumônes prodigieuses jusqu'à ce qu'il mourut dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la grande ville de Kiovie; on lui dressa un tombeau tout élevé dans l'église de Saint-Clément, comme un objet proposé à la vénération des peuples.

Les Moscovites comptent en effet ce prince avec les Saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation. L'impératrice Catherine II a créé un ordre de chevalerie sous le nom de Wlodomir, en faveur de ceux qui ont bien servi l'état dans les emplois civils. Le cordon de cet ordre est cramoisi et noir.

WODVARD. *V.* WOODWARD.

* WOELFLIN (Henri), appelé aussi *Lupulus*, né à Berne dans le 15ᵉ siècle, vivoit encore en 1528 : on ignore l'année précise de sa mort. Il professa avec distinction le latin et la poésie, et compta Zuingle parmi ses disciples. En 1501 il publia la *Vie de l'ermite Nicolas de Flue*, dédiée à Schiner, cardinal de Sion. Lorsque le cordelier Samson de Milan vint à Berne pour distribuer des indulgences, il choisit Woelflin pour son interprète : ce qui n'empêcha pas ce dernier d'embrasser la doctrine de Zuingle. Il se maria en 1524, et devint, trois ans après, secrétaire du consistoire de Berne. Il avoit mis au jour en 1517 la *Vie de saint Vincent, patron de Berne*, Bâle, in-8°, dans laquelle l'auteur laisse souvent percer ses opinions et ses sentimens.

* WOELLNER (Jean-Christophe de), ministre de la justice et chef du département ecclésiastique de la Prusse, mort le premier septembre 1800, sur son domaine de Gross-Ritz près de Breslaw en Silésie, à l'âge de 68 ans, avoit des connoissances en économie politique, beaucoup d'activité et un esprit délié. Il s'éleva du rang d'un simple candidat de théologie au poste éminent de ministre d'état. Il est devenu sur-tout celèbre par l'*Edit de Religion*, dont il fut le principal ou peut-être le seul rédacteur, par l'influence qu'il avoit sur l'esprit du roi Frédéric Guillaume II, et par ses liaisons avec la comtesse de Reck. Pendant qu'il étoit encore candidat en théologie, il publia quelques *Sermons* qui furent réimprimés en 1789.

* WOFFINGTON (Marguerite), célèbre actrice anglaise, née à Dublin en 1718, morte en 1760, débuta en 1738 à Londres au théâtre de Covent-Garden, et s'y fit une grande réputation, particulièrement dans le rôle de sir Harry Wildair. Lorsque Garrick obtint un privilége pour Drury-Lane, cette actrice devoit être de sa troupe ; mais mistriss Cibber et mistriss Pittchard s'étant engagées avec lui, elle préféra rester à Covent-Garden. Mistriss Woffington a joué aussi quelque temps à Dublin ; mais elle revint ensuite à Covent-Garden, où elle est restée constamment depuis. Sa vie, en anglais, a été traduite en français.

† WOIDE, savant ecclésiastique polonais, mort en 1790, résida 25 ans en Angleterre, et fut un des bibliographes du Musée britannique. Woide étoit versé dans les langues orientales, et sur-tout dans la langue cophte. On lui doit plusieurs ouvrages importans, entre autres le *nouveau Testament*, *manuscrit d'Alexandrie*, déposé au Musée britannique, et la publication de la *Grammaire égyptienne* de M. Scholtz. Lorsqu'il mourut il étoit occupé d'un Dictionnaire de la langue égyptienne. Ce savant soutint que le copthe n'avoit aucun rapport avec le phénicien ni avec l'hébreu, comme l'avoit prétendu Bochard ; et que la langue arménienne étoit la seule avec laquelle

il y avoit une légère ressemblance.

* WOLBÉRUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon à Cologne l'an 1147, mort en 1167, a composé des *Commentaires sur le Cantique des Cantiques*, publiés à Cologne l'an 1650, in-8°, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

* I. WOLCOTT (Roger), gouverneur du Connecticut, fils d'un fermier, né à Windsor en 1679. Ses parens, qui vivoient en Amérique, eurent beaucoup à souffrir des Indiens ; il n'y avoit dans la ville ni école ni ministre. Quand il eut atteint sa douzième année, il fut mis en apprentissage chez un ouvrier. A vingt ans, quand les lois lui permirent de jouir du fruit de ses travaux, il s'établit dans sa ville natale sur la rive orientale de la rivière du Connecticut, et par son industrie et sa frugalité il gagna une fortune assez considérable. Dans la suite il s'éleva par degrés aux plus hauts emplois civils et militaires. En 1711, dans l'expédition contre le Canada, il étoit commissaire des troupes du Connecticut. En 1747, à la prise de Louisbourg, il avoit le brevet de major-général. Il fut ensuite successivement membre de l'assemblée et du conseil, juge de la cour du comté, député gouverneur, chef-juge de la cour supérieure, et enfin gouverneur depuis l'an 1751 jusqu'en 1754. Il mourut en 1767. Durant son élévation au-dessus de ses concitoyens, il ne montra jamais aucun sentiment de hauteur : au contraire, il fut toujours d'un accès facile, affable, et homme d'esprit. Ses connoissances en littérature furent telles, qu'il pouvoit converser avec les savans sur toute sorte de sujets. Il fut toujours attaché à la doctrine de l'évangile. Depuis l'année 1754 il mena une vie retirée qu'il consacra particulièrement à la lecture, à la méditation et à la prière. Il a publié des *Méditations poétiques*, 1725, avec une Préface par M. Bulkley de Clochester ; une *Lettre* à M. Hobart sur les églises congrégationnelles d'Angleterre, 1761. On conserve dans la Collection de la Société historique un long *Poëme* par le gouverneur Wolcott, intitulé *Récit abrégé de l'Agence de Jean Winthrop à la cour de Charles II*, en 1662, etc. Il y décrit minutieusement la guerre de Pequot.

* II. WOLCOTT (Eraste), juge supérieur de la cour du Connecticut, fils du précédent, né vers l'an 1723, fut dans ses premières années employé à l'agriculture, et quoiqu'il n'eût pas l'avantage d'une éducation libérale, il sut si bien profiter des différentes positions où il se trouva, qu'il acquit beaucoup de connoissances. En 1776 il commandoit un régiment de milice qui se trouva à la prise de Boston. En 1777, nommé brigadier-général, il servit dans l'expédition de Peek'skill; il fut plusieurs fois membre du congrès : vers la fin de sa vie il se démit de sa place de juge ; enfin il mourut en 1793. Wolcott réunit dans son caractère l'intégrité et le patriotisme; il fut zélé pour les principes du républicanisme, et défendit habilement les droits du pays ; il supporta toutes les souffrances de sa dernière maladie avec courage et sérénité. On a de lui un petit *Traité sur la Religion*.

* III. WOLCOTT (Olivier), gouverneur du Connecticut, frère

du précédent, né vers l'an 1727, gradué en 1747 au collége d'Yale, obtint ensuite une compagnie dans la guerre contre la France. S'étant retiré du service, il voulut s'appliquer à la médecine; mais il fut détourné de ce projet par la place de haut-shériff du comté de Litchfield, qu'il remplit quatorze ans. Nommé membre du congrès mémorable qui déclara l'indépendance des Etats-Unis, en 1776, il fut un hardi promoteur de cette mesure. En 1796 il fut nommé gouverneur; mais il mourut en 1797. Une incorruptible intégrité et une inébranlable fermeté furent les traits caractéristiques du gouverneur Wolcott.

WOLDIKE (Marc), né l'an 1699 à Sommersted en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731 à Copenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connoître par plusieurs traductions latines, I. Des *Traités* de Moïse Maimonides touchant les viandes défendues, avec des notes. II. De plusieurs *Chapitres* du Talmud de Jérusalem et du Talmud de Babylone. On a encore de lui des *Traités* de controverse.

* I. WOLF (Jean), né à Berg-Zabern le 10 août 1537, mort le 1er juin 1616, professa la médecine à Marpurg. Le landgrave lui donnoit chaque année un bœuf gras en récompense d'un secret qu'il lui avoit communiqué pour guérir les hémorrhoïdes. Le meilleur ouvrage de Wolf est intitulé *De acidulis ildungensibus, earumque mineris*, Marpurgi, 1580, in-4°.

* II. WOLF (Jean), théologien, né à Zurich en 1531, a laissé une *Traduction* du Théophraste d'OEneas Pazæus, 1559, in-fol.; des *Commentaires* sur l'ancien Testament, et quelques *Sermons*. Il mourut en 1582.

* III. WOLF (Gaspard), médecin du 16e siècle, né à Zurich, reçu docteur à Montpellier en 1558, a publié une grande partie des ouvrages de Conrad Gessner, et continué son traité des maladies des femmes, sous ce titre: *Volumen gynæciorum, seu de mulierum morbis*, Basileæ, 1566, in-4°. Il a aussi fait imprimer un manuscrit d'un auteur inconnu, intitulé *Viaticum novum de omnium ferè morborum curatione*, Tiguri, 1565, in-12. On a aussi plusieurs *ouvrages* sortis de sa plume.

* IV. WOLF (Gaspard), né à Zurich, où il mourut en 1601, professa la physique avec beaucoup de succès dans sa ville natale. La liste de ses nombreux ouvrages sur la médecine et l'histoire naturelle se trouve dans la bibliothèque de Conrad Gessner, 1583.

* V. WOLF (Yves), chirurgien d'Oldenbourg, né le 2 avril 1615, mort en 1694, voyagea dans presque toutes les parties de l'Europe, et revint dans sa patrie avec une expérience consommée. Il est auteur d'un ouvrage allemand, dont son fils, Jean Christian, a donné la traduction latine, sous ce titre: *Observationum medico chirurgicarum libri duo*, Quedlimburgi, 1704, in-8°.

* VI. WOLF (Jacques), fils d'un célèbre apothicaire de Naumbourg, né le 30 décembre 1642, étudia la médecine à Leipsick, et y prit le bonnet de docteur. La faculté de Iéna le nomma professeur extraordinaire en 1690;

mais il ne jouit pas long-temps de sa place; car il fut victime d'un fièvre épidémique qui désola la ville en 1694. On a de lui, I. *Exercitationes de litterarum potu*, Ienæ, 1684, in-4°. II. *Scrutinium medicum amuletorum*, ibid, 1690, in-4°.

* VII. WOLF (Pancrace), docteur en médecine, exerça dans plusieurs villes d'Allemagne, et occupa une chaire dans la faculté d'Hall en Saxe. Il s'est déclaré pour le mécanisme, et l'a soutenu dans un ouvrage, intitulé *Physica Hippocratica, seu humanus naturæ mecanismus geometrico-chymicus*, Lipsiæ, 1713, in-8°.

* VIII. WOLF (Gaspard), bon peintre en paysage, né à Neuri en 1735, a donné au public les principales vues de la Suisse et les costumes de ses habitans. Tout ce qui est sorti de son pinceau porte l'empreinte du bon goût. Wolf s'étoit établi à Soleure en 1780.

* IX. WOLF (P. Phil.), auteur d'une bonne *Histoire* de Maximilien Ier de Bavière, qu'il n'a pu terminer, ayant été prévenu par la mort; mais le 1er vol. a paru à Munich, 1807; la continuation a été confiée à M. Breier.

* WOLFART (Pierre), médecin d'Hanau, né en 1673, mort en 1726, étudia à Giessen, et y fut reçu docteur. Il parcourut ensuite l'Angleterre, la France et la Hollande, et revint dans sa ville natale occuper la chaire de physique et d'anatomie. Voici ses principaux ouvrages, I. *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanoviæ, in-4°. II. *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, ibidem, 1719, in-fol., allem. et latin.

* I. WOLFE (Jacques), major-général dans l'armée anglaise, né en 1727 à Westerham au comté de Kent, embrassa dès sa jeunesse la carrière des armes, et bientôt se distingua comme un brave et habile officier. Il se trouva à la bataille de Laufeldt, et à tous les combats de la guerre d'Allemagne, qui amena la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1759, à son retour de l'expédition contre Louisbourg, il fut chargé de celle qui étoit dirigée contre le Canada. Il aborda en juin à l'île d'Orléans, près Quebec. Le mois suivant il attaqua les retranchemens français à Montmorency, sur la rive gauche du St. Charles; mais ses troupes ayant été mises en désordre par le feu de l'ennemi, il fut obligé de se retirer dans l'île. Alors il se décida à faire une descente au-dessus de la ville, et il lui fallut franchir un précipice pour gagner les hauteurs, du côté où la ville n'étoit que peu fortifiée. Il n'ignoroit pas combien cette entreprise étoit téméraire; mais il étoit résolu de la tenter. Le 13 septembre, une heure avant le lever du soleil, il étoit parvenu avec un fort détachement à un mille au-dessus du cap Diamant, escaladant le précipice, à l'aide des pointes de rochers dont il étoit hérissé, et des branches d'arbres et d'arbustes qui croissoient sur ses côtés. Son détachement n'eut pas plutôt gagné les hauteurs, que la foible garde, soutenue de quatre pièces d'artillerie, fut dispersée. Montcalm vit qu'il étoit impossible d'éviter la bataille, dont l'événement alloit décider de Quebec: aussitôt il traversa le St. Charles, et marcha contre l'armée anglaise. Dès le commencement de la bataille, Wolfe fut frappé d'une balle au bras; mais il se contenta

de bander sa blessure avec son mouchoir, et continua d'encourager sa troupe. Il reçut un autre coup dans l'aine. Il dissimula encore, et s'avançoit à la tête des grenadiers, qui chargeoient à la baïonnette, quand une troisième balle le frappa dans la poitrine. Il fallut alors l'emporter; et dans l'agonie de la mort il exprimoit encore son inquiétude sur l'événement de cette journée. « Dites-moi, disoit-il à un officier qui le soutenoit, si l'ennemi cède le pas, car je ne peux pas le voir. » Sa vue étoit troublée, confuse et presque éteinte. On lui répondit que l'ennemi foiblissoit visiblement, et sa tête retomba dans les bras de l'officier. Mais bientôt après son oreille fut frappé des cris, ils fuient, ils sont en deroute. En deroute? reprit-il, en se ranimant; Qui? qui? On lui repondit: les Français, ils sont battus; ils fuient devant vous. Mes enfans! reprit le général, je meurs satisfait, et il expira. Le corps de Wolfe fut transporté en Angleterre, et un monument fut élevé en son honneur à Westminster. La nature l'avoit formé pour la guerre. Son jugement étoit rapide et clair, son courage bouillant; son caractère étoit gai, presque impétueux, sans être sujet à la colère. Avec les idées exaltées de l'indépendance, il étoit exempt de tout sentiment d'orgueil. Humain, poli, aimable, il ne se contenta pas d'être juste; il fut généreux, et chercha dans ses officiers peu fortunés les objets de sa bienfaisance. Wollet a pris la mort de ce brave général pour sujet d'un de ses meilleurs tableaux.

* II. WOLFE-THONE (T.), surnommé le Père de l'Union irlandaise, osa, l'un des premiers, organiser, contre le gouvernement anglais, une insurrection dans sa patrie; mais le succès ne répondit point à son attente. Les Irlandais-Unis furent battus, plusieurs mis à mort. Wolfe-Thone, obligé de fuir, cherchant à se réfugier en France, fut pris dans la traversée et conduit dans les prisons de Dublin. Il déploya la plus grande fermeté devant ses juges, dit que le succès seul pouvoit justifier une entreprise comme la sienne aux yeux du vulgaire, et rappela que Washington triomphant fut traité en grand homme. Il fut condamné à mort et se coupa la gorge, dans son cachot, la veille de l'exécution.

† I. WOLFF (J. Christiern de), *Wolfius*, né à Breslaw le 24 janvier 1679, d'un brasseur qui avoit quelque teinture des belles-lettres. Son père, remarquant en lui d'heureuses dispositions, les cultiva avec soin et lui donna d'habiles maîtres. L'université de Iéna, où il se rendit en 1699, fut le premier théâtre de ses talens. Après avoir achevé son cours dans cette ville, il alla enseigner à Leipsick en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation sur la manière d'enseigner la philosophie*. Sa méthode étoit en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Son nom pénétra dans les différentes parties de l'Allemagne; et les universités de Giessen et de Hall le demandèrent en même temps pour professeur de mathématiques. Cette dernière ville eut la préférence en 1707. Il y enseigna avec tant d'assiduité, qu'on l'honora du titre de conseiller de cour; on augmenta même ses appointemens; mais l'envie vint troubler son bonheur et voulut éclipser sa gloire. Une harangue

qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparoit les principes de Confucius avec les siens, excita le faux zèle des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de notre philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint même un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour : le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine étoit dangereuse. Enfin après de vives altercations, la cour le condamna le 15 novembre 1723 à sortir de Hall et des états dans l'espace de vingt-quatre heures. L'illustre opprimé se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marpurg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse, et une bonne pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur; et c'est dans ce séjour qu'il a publié la meilleure partie de ses ouvrages. La flétrissure qu'il avoit subie n'avoit fait qu'augmenter sa réputation. Il fut déclaré en 1725 professeur honoraire de l'académie des sciences de Pétersbourg, et en 1733 il obtint l'association de l'académie des sciences de Paris. Le roi de Suède le déclara aussi conseiller de régence. Wolff, attaché à Marpurg par les liens du devoir et de la reconnoissance, refusa des places très-avantageuses, entre autres celle de président de l'académie à Pétersbourg. Le roi de Prusse, revenu des préjugés qu'on lui avoit fait concevoir contre lui, voulut le rendre à l'université de Hall en 1733, et fit une seconde tentative à cet égard en 1739, qui fut aussi inutile que la première. Ce prince étant mort le 31 mai 1740, Frédéric II, son fils, philosophe couronné et ami de Wolff, le rappela à Hall en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire, sans que le philosophe l'eût recherché ni prévu. Il jouissoit paisiblement de sa gloire et du fruit de ses travaux, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui lui annonçoit sa fin. Elle arriva le 9 avril 1754. C'étoit un sage. Les honneurs et les disgraces, la santé et la maladie altérèrent peu la tranquillité de son ame. Il traitoit ordinairement ses ennemis avec douceur et quelquefois avec générosité. La simplicité de ses mœurs le rendoit content de ce qu'il avoit. La science étoit l'unique objet de son ambition. Le roi de Suède qui en faisoit un cas infini, le pressant souvent de lui demander des graces, répondoit toujours : « Je n'ai besoin de rien. » Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Cours de mathématiques* en latin, d'abord en 2 vol. in-4°, puis en 5 in-4°, Genève, 1731 et 1741. C'est le cours de mathématiques le plus complet que nous ayons jusqu'à présent. Pernetty, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, l'a abrégé, en 3 volumes in-8°; et c'est un service qu'on devroit rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de moitié. « Il a noyé, dit un écrivain illustre, le système de Leibnitz dans un fatras de volumes et dans un

déluge de paroles, d'argumens, de corollaires et de citations. II. Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4°, que l'auteur divise en *Théorie* et en *Pratique*. On trouve dans la permière, 1° La Logique, qu'il a intitulée *Philosophia rationalis, sive Logica*, in-4°. On en a un Abrégé in-8°, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'Entendement humain*, traduit par M. Deschamps; 2° La *Métaphysique*, dont les parties sont, *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1735, in-4°; *Cosmologia generalis*, in-4°; *Psychologia empirica*, in-4°; *Psychologia rationalis*, in-4°; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4°; 3° La *Physique*, dont les parties sont, la *Physique expérimentale* et la *Physique dogmatique*..... Sa *Philosophie-Pratique* comprend, *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4°; *Philosophia moralis, sive Ethica*, en cinq vol. in-4°. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou allongées. On a dit qu'en beaucoup d'endroits c'étoit du verbiage qu'il avoit donné *more geometrico*. III. *Jus Naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4°. IV. *Jus Gentium*, in-4°. L'auteur a abrégé les deux Ouvrages précédens, sous ce titre: *Institutiones Juris Naturæ et Gentium*, in-8°. Nous en avons un autre Abrégé en français par M. Formey, qui a paru en 1758, sous ce titre: *Principes du Droit de la Nature et des Gens*, en 3 volumes in-12. V. *Horæ subsecivæ Marburgenses*, en neuf parties. Ce sont des Dissertations sur diverses matières de philosophie, de Droit naturel et de théologie. VI. Un grand nombre d'*Ecrits* dans les *Acta Eruditorum* de Leipsick. VII. Un *Dictionnaire* de Mathématiques, in-8°, en allemand. VII. *Specimen Physicæ ad Theologiam naturalem applicatæ*, in-8°. IX. Une foule d'autres *Ecrits*, dont il seroit trop long de donner la liste; car le baron de Wolff enfantoit de gros volumes, comme nos auteurs français d'à présent produisent des romans et des almanachs. Ce qui caractérise principalement les Ecrits philosophiques de ce savant, c'est sa méthode. Descartes, de qui il la tenoit, s'étoit borné aux parties spéculatives de la philosophie, sans toucher à la partie pratique. Wolff se proposa de suppléer à cette omission, et de commencer, pour ainsi dire, où le philosophe français s'étoit arrêté. La méthode des géomètres, qui marchent à pas comptés et ne posent un pied qu'apres avoir bien affermi l'autre, lui parut la plus propre à le conduire à son but. Son style est barbare en latin; les expressions sont ou louches ou mal choisies; les phrases mal construites; les mêmes termes souvent répétés. On prétend qu'il écrivoit mieux en allemand.

† II. WOLFF (Jérôme), d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paroître dès son enfance une inclination singulière pour l'étude; mais son père, craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle et s'en alla à Tubinge, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine: il les enseigna quelques années, et devint ensuite

bibliothécaire et principal du collége d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1581, à 64 ans. On a de lui, I. *I Socratis Notiones et Epistolæ, græcè et latinè*, 1593, in-fol. Cet ouvrage est curieux et instructif. II. *Demosthenis et Æschinis opera omnia, græcè et latinè*, Francfort, in-fol. III. *Joannis Zonaræ annales ab exordio mundi*, etc., *græcè et latinè*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. IV. *Nicetæ Acominati Choniatæ historia græcè et latinè*, Paris, 1647, in-folio. V. *Nicephori historia Bysantina, græcè et latinè*, Paris, 1702, 2 vol. in-folio. Cette histoire, quoique diffuse, renferme des renseignemens précieux pour ceux qui voudront écrire l'histoire bysantine.

WOLFHART. *V.* LYCOSTHÈNES.

WOLKELIUS. *V.* VOLKELIUS.

† WOLLASTON (Guillaume), prêtre anglican, né à Caton-Clanford dans le Staffordshire, le 26 mars 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune, à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit en 1688 dans une situation opulente, dont il fit usage pour assister un grand nombre de malheureux. Peu de temps après il alla s'établir à Londres, et l'année suivante il épousa mademoiselle Catherine Charlton, fille d'un riche bourgeois de cette ville. Il vécut dans la plus parfaite union avec son épouse, que la mort lui enleva en 1720, après en avoir eu onze enfans, dont sept lui survécurent. Wollaston, concentré dans le sein d'une famille qui le rendoit heureux, refusa constamment toutes les places lucratives qu'on lui offrit, pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de la philosophie, des mathématiques, de la philosophie naturelle, de l'histoire ancienne et moderne, et de la théologie. L'art de flatter, de dissimuler, de cacher ses sentimens lorsqu'il les croyoit fondés, lui étoit inconnu. Il parloit, il pensoit en philosophe, et agissoit de même. L'amour de la vérité, qui le dominoit, lui fit préférer la retraite à une vie dissipée, et la méditation à la lecture, qu'il regardoit comme un savoir d'emprunt. La solitude et la réflexion ne le rendirent pas misanthrope; il étoit au contraire extrêmement affable, et se faisoit un vrai plaisir de faire part de ses lumières. Il se récréoit dans la compagnie de quelques amis choisis. « Sa conversation vive et enjouée, son naturel franc et ouvert, joint à son profond savoir, le faisoient rechercher des personnes du premier mérite : mais il n'aimoit pas le grand monde; et il se soucioit encore moins des applaudissemens et des honneurs de son siecle. Son indifférence à cet égard alloit si loin, qu'il refusa, long-temps avant sa mort, une des premières dignités de l'Eglise qu'on lui offroit et qu'on le pressoit d'accepter. Quoiqu'il n'ignorât pas que sa franchise ne pouvoit manquer de lui faire des ennemis, il ne s'en départoit jamais, pour quelque considération que ce fût. La douceur et la compassion se faisoient remarquer dans toute sa conduite, et lui étoient naturelles : par l'une, il souffroit tout, il s'accommodoit et se prêtoit à tout; par l'autre, il sentoit vivement les misères d'autrui, et s'empressoit d'y porter remède. Il ne connoissoit ni la colère ni le res-

sentiment : si quelquefois il lui échappoit de parler avec un peu trop de vivacité, cela passoit dans un moment; et il étoit plus fâché contre lui-même que contre les personnes qui lui avoient donné sujet de se fâcher. » (Mémoires de Nicéron, tome 42.) Il publia en 1691, à Londres, en un vol. in-8°, un ouvrage intitulé *Le but d'une partie de l'Ecclésiaste, ou Poëme sur les mouvemens peu raisonnables que les hommes se donnent pour la possession des agrémens de la vie présente*. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la Religion naturelle*, où il s'est peint lui-même, puisqu'il a constamment rempli les devoirs qu'il a prescrits avec tant de force aux autres. Elle a été traduite en français, et imprimée à La Haye en 1726, in-4°. Le traducteur a assez bien débrouillé les nombreuses notes de l'original; mais il fait quelquefois dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. « Si la simplicité, la fécondité, la nouveauté des principes suffisent pour faire la fortune d'un ouvrage (disent les auteurs de l'Histoire littéraire de l'Europe), nous répondons à celui-ci de l'approbation universelle. » Ce n'est point, ajoutent-ils, une ébauche grossière, ainsi que l'auteur l'appelle modestement, mais un cours achevé de morale. Il y a pourtant quelques principes dont les incrédules pourroient abuser. L'auteur paroît accorder aux fausses religions des avantages qui les rendroient, sinon égales, du moins peu inférieures au christianisme. Wollaston jeta au feu presque tous ses autres écrits, avant sa mort, arrivée le 29 octobre 1724. La délicatesse de son goût lui fit faire ce sacrifice.

* WOLLEBIUS (Jean), théologien de Bâle, vivoit dans le 17e siècle; il fut auteur d'un petit ouvrage populaire, intitulé *Compendium theologiæ*, qui a été traduit en plusieurs langues. Il mourut en 1629.

* WOLLSTONECRAFFT (miss), épouse du célèbre docteur Godwin, mourut en couches à Londres le 9 septembre 1797. On a d'elle un ouvrage, intitulé *The Righhis of Women* (des droits de la femme) qui eut le plus grand succès en Angleterre.

† WOLMAR (Melchior), né à Rotweil en Suisse en 1497, apprit la langue grecque à Calvin et à Bèze, et leur inspira l'envie d'être réformateurs. Ulric, duc de Wittemberg, l'attira dans ses états, et le fit professeur de droit à Tubinge. Après avoir rempli ces emplois avec distinction, il se retira à Eisenach, où il mourut d'apoplexie en 1561. Ce savant avoit une telle réputation de probité que quelques gens de lettres ne l'appeloient que Melior au lieu de Melchior. La *Préface* qu'il a mise à la tête de la Grammaire grecque de Démétrius Chalcondyle a passé autrefois pour un chef-d'œuvre en ce genre; mais on ne la regarde plus aujourd'hui du même œil. On a aussi de lui des *Commentaires* estimés sur les deux premiers livres de l'Iliade d'Homère.

† WOLSEY (Thomas), fils d'un boucher, né à Ipswich en 1473, embrassa d'abord l'état ecclésiastique ; il commença par enseigner la grammaire dans l'université d'Oxford, où dans la suite il fonda une chaire grecque qui subsiste encore. Ses talens lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit en-

trer dans le conseil et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'Yorck et grand-chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1515, et du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. On le vit alors augmenter son faste et ses prétentions. L'archevêque de Cantorbery lui ayant écrit *Votre très-affectionné frère*, il s'en plaignit comme d'une injure. L'archevêque, informé de ses plaintes, dit froidement : « Ne voyez-vous pas que cet homme est ivre d'un excès de prospérité? » Bientôt Wolsey établit une cour ecclésiastique dont l'autorité arbitraire ressembloit fort à celle de l'inquisition ; et quoique décrié par la licence de ses mœurs, il s'érigea en réformateur rigide de celles des laïques même. On se plaignit hautement de ses entreprises, et Henri VIII lui ordonna de mettre des bornes à sa juridiction. François Ier et Charles-Quint, qui regardoient Wolsey comme arbitre de l'Europe, le comblèrent de caresses et de présens. Le dernier le traitoit tantôt de cousin et tantôt de père, et le flatta même du trône pontifical. Le saint siége vaqua deux fois. L'empereur, loin de penser à remplir ses engagemens, fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avoit formé entre ce prince et son maître, et il réunit les forces de l'Angleterre et de la France pour accabler, s'il étoit possible, son ennemi. Il imagina peu après une autre guerre de vengeance qu'il crut plus propre à humilier Charles-Quint : ce fut le divorce de Henri avec la reine, Catherine d'Aragon, tante de cet empereur : du moins s'il n'inspira pas la pensée de ce divorce, il entra dans toutes les vues du prince qui vouloit le faire. Anne de Boulen, épouse de Henri VIII, après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre un ministre insolent qui avoit révolté tout le monde par son faste et ses hauteurs. Dans le temps de sa faveur, il ne parloit qu'en despote. Pour décider les citoyens de Londres à un emprunt général fait en 1525, il leur déclara nettement « qu'il valoit mieux que quelques-uns d'entre eux souffrissent d'indigence que de laisser manquer le roi. — Prenez garde, ajoutoit-il, à ne faire aucune résistance ni aucun murmure, sans quoi il pourra en coûter quelques têtes. » Henri VIII, ayant vu les plaintes de son épouse confirmées par celles de tous ses sujets, confisqua tous les biens de Wolsey, le dépouilla de ses charges et le relégua dans son archevêché d'Yorck. On lui ordonna de quitter son palais de Londres, qui devint la demeure des rois sous le nom de Whitehal. On trouva chez lui un buffet de vaisselle d'or, les meubles les plus somptueux, et jusqu'à mille pièces de fine toile de Hollande. Ce favori disgracié se vit tout-à-coup méprisé des grands et haï du peuple. Fitz William, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus ; il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz William, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnoissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à un homme tel que

Wolsey, fit venir William. Il lui demanda d'un air et d'un ton irrités par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison. « Sire, répondit William, ce n'est point le criminel d'état que j'ai reçu chez moi; c'est mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune dont je jouis; j'aurois été le plus ingrat des hommes si je l'avois abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz William. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller privé. Cependant Wolsey, n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. On le conduisoit à la Tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut en chemin, d'une dyssenterie, à Leicester en 1533. Il dit un peu avant sa mort ces paroles remarquables: « Hélas! si j'avois servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonneroit pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui. » Sa Vie a été donnée en anglais, in-4°. On a bien débité des faussetés sur ce fameux cardinal, que l'abbé de Longuerue a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur sa Vie. (On les trouve dans le tome 8 des Mémoires de littérature du P. Desmolets.) Wolsey étoit d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup d'audace et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands, qu'il avoit gagnée pour s'avancer, et de la connoissance qu'il avoit de leur politique pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes et les choses, il se rendit absolu en flattant les passions de son maître; et il auroit joui long-temps de son pouvoir, si un favori pouvoit tenir contre une maîtresse. Son principal talent étoit celui de préparer les événemens et de profiter de ceux que le hasard lui présentoit. Après sa mort, Henri VIII ne parla de lui qu'avec éloge; et la suite de ce règne, moins heureuse que le commencement, paroît justifier sa mémoire d'une partie des imputations dont elle fut chargée. Son caractère ne fut pas aussi bon que sa politique. Il étoit né jaloux, inquiet, soupçonneux et vindicatif (*voy.* PACZ *et* POLYDORE); et ces différens vices furent la première source de sa chute. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey: c'est qu'ayant le mal de Naples, il avoit eu l'insolence de s'approcher de trop près de l'oreille du roi. Il falloit que la haine fût bien acharnée contre lui, pour lui intenter une semblable accusation. On trouve un petit recueil des *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3 de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne et Durand, bénédictins. Elles peuvent servir à l'histoire de ce temps-là.

* WOLTERS (Henriette), artiste hollandaise, née en 1692 à Amsterdam, morte en 1741, s'est distinguée dans la peinture. Son genre étoit le *portrait en miniature*. Elle réunissoit l'exactitude, l'élégance et le goût.

WOLZOGUE ou WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en

1632, de parens nobles originaires d'Autriche, ne doit pas être confondu avec un écrivain socinien de même nom, dont les ouvrages forment 2 vol. de la Bibliothèque des frères polonais. Après avoir été élevé sous son père, habile mathématicien, et dans l'université de sa patrie, il vint en France pour s'y perfectionner dans la connoissance de notre langue. De là il passa à Genève, parcourut la Suisse et l'Allemagne en voyageur curieux et intelligent. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'Eglise wallone à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht et à Amsterdam. Il remplit tous les devoirs de ces différens postes avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 13 novembre 1690, à Amsterdam, où il occupoit la chaire de professeur en histoire ecclésiastique. Cet écrivain étoit aussi socinien, et il eut de vives querelles avec Labadie. Ses principaux ouvrages sont, I. *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8°. II. *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim scripturæ dictionibus adhibita*, Hardwick, 1689, in-4°. III. Une *traduction* française du Dictionnaire hébreu de Leigh : cet ouvrage parut à Amsterdam en 1730, in-4°. IV. *De scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. *Voyez* les Lettres sur la vie et la mort de Wolzogue, Amsterdam, 1692, un volume in-8°.

* WONCACK (Laurent), savant évêque anglais, mort en 1685, a donné beaucoup d'ouvrages. I. *L'Examen de Tilène devant ses juges*, in-12, petit ouvrage contre les puritains. II. *Le Cabinet des calvinistes ouvert*, in-12. III. *Le Résultat des faux principes, ou l'Erreur convaincue par sa propre évidence*, in-4°; et quelques autres *ouvrages*, qui tous en général sont dirigés contre le calvinisme.

† I. WOOD (Antoine), antiquaire anglais, né à Oxford le 17 décembre 1632, fit ses études dans l'université de sa ville natale, et y fut reçu maître-ès-arts à vingt-trois ans. En 1674 il publia *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, Londres, 2 vol. in-f°. Il écrivit cet ouvrage en anglais; mais l'université le trouva si intéressant, qu'elle en fit faire la traduction latine que nous avons. Wood y travailla pendant huit ans, et puisa dans le sein même de l'antiquité de nombreuses citations d'archives et de manuscrits. Il fut goûté de tous les savans anglais et étrangers, qui rendirent hommage aux connoissances profondes de l'auteur en qualifiant son Histoire de *Trésor choisi d'antiquités*. Cependant l'ouvrage ne manqua pas de critiques : l'évêque de Lincoln, Thomas Barlow, attaqua non-seulement la latinité des traducteurs, qui ont souvent mérité ce reproche, mais le fond même de l'ouvrage, et les opinions de Wood, qui avoit alors beaucoup de penchant pour la religion catholique. Enfin quelques-uns l'ont signalé comme devant être mis au rang des plagiaires. Voici comment s'exprime La Chapelle à ce sujet, dans le tome 9 de sa Bibliothèque anglaise : « Il a bien pillé les manuscrits de MM. Twyun et Langbaine, qui lui étoient tombés entre les mains, et desquels il a profité habilement sans en faire honneur à leur mémoire. M. Hearne nous assure de la

vérité de ce plagiat en homme qui n'en doute point lui-même, quoiqu'au reste il ne disconvienne pas que cet illustre plagiaire ne soit original en bien des choses, et ne dût à ses propres recherches une grande partie de ce qu'il savoit.» D'ailleurs, pour justifier cette assertion, il faudroit connoître à fond les manuscrits que l'on cite, et tout porte à croire que le meilleur de l'ouvrage de Wood lui appartient exclusivement. Sa seconde production est *Athenæ Oxonienses*, dont le commencement parut à Londres en 1691, in-fol. C'est l'histoire de tous les auteurs et prélats qui ont étudié dans l'université d'Oxford, depuis 1500 jusqu'en 1695. Il a tracé son caractère en tête du premier volume de la première édition. Il est assez curieux pour que nous en rapportions quelques passages. «Pour ce qui est de la personne de l'auteur, c'est un homme qui préfère le commerce des morts à celui des vivans, et qui n'a ni intérêt ni goût à flatter, ou à flétrir aucun particulier ni aucune société quelconque. Il aime tellement tous les hommes en général, qu'il souhaiteroit qu'il y eût une règle fixe pour apprécier le mérite de tous et la louange due à chacun, en sorte qu'on ne pût ni faire tort aux auteurs, ni surprendre les lecteurs par des éloges ou excessifs ou trop mesurés. L'auteur aime à un tel point la retraite et la solitude, qu'il ne se trouve dans aucune des assemblées de l'université, qu'il n'a point de compagnon qui couche ou qui mange avec lui, qui l'accompagne dans ses promenades et dans ses voyages; il n'a guère de commerce avec personne, si ce n'est avec un très petit nombre de gens d'un caractère généreux et plein de grandeur. Peu s'en faut qu'il ne soit un ascète qui passe tout son temps, ou du moins la plus grande partie, soit de jour, soit de nuit, à lire, à écrire, et dans la contemplation des choses divines. Il présume néanmoins que moins il est répandu, plus son travail paroîtra exempt de partialité à des lecteurs savans et judicieux, au seul jugement désintéressé desquels il soumet son ouvrage et sa personne même.» Wood ayant inséré dans son *Athenæ Oxonienses* certaines particularités peu favorables au comte de Clarendon, chancelier d'Angleterre et de l'université, celle-ci intenta un procès à l'auteur, qui plaida sa cause avec chaleur dans un ouvrage intitulé *Défense de l'histoire de l'université d'Oxford*, etc., 1693, in-4°. Il y a fait son apologie d'une manière claire et convaincante : entre autres passages intéressans, il dit «qu'il n'a jamais touché précipitamment, ou par vivacité, à aucun sujet; qu'il n'a jamais écrit pour plaire à un parti dominant, qu'il n'a jamais déguisé aucune vérité désagréable, ni donné un tour favorable à ce qui ne le méritoit pas; qu'il a toujours été un écrivain libre et indépendant. Enfin il avoue qu'il peut s'être trompé sur des faits et des personnes, des années encore récentes, lorsque ses renseignemens n'ont été tirés que d'amis encore vivans, ou peut-être d'ennemis; mais qu'il a été exact et véridique quand il a pu se procurer des pièces authentiques.» Au reste ses *Athenæ Oxonienses* sont une excellente histoire de l'Angleterre, et les biographes y ont puisé la plupart de leurs matériaux. Wood a encore inséré des *Recueils historiques* dans un journal anglais ap-

pelé *Bibliothèque littéraire*. Il mourut d'une rétention d'urine à Oxford le 29 novembre 1695. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il mit en ordre une grande quantité de papiers et de lettres, et y fit mettre le feu. Il recommanda également qu'on brûlât tout ce qu'on trouveroit de lui contenant des injures contre qui que ce soit. Il avoit d'abord favorisé les papistes; mais il devint zélé anglican. Sa vie, depuis sa naissance jusqu'en 1672, a été écrite par lui-même, et publiée par Thomas Hearne.

II. WOOD (Robert), savant Anglais, a publié un ouvrage d'érudition, plus agréable que ne le sont d'ordinaire les écrits de ce genre. Il a pour titre, *Essai sur le génie d'Homère*, qui a été traduit en français par M. Démeunier. L'auteur, avec deux de ses amis, nommés Dawkins et Bouvrie enthousiastes d'Homère, fit le voyage de la Grèce, visita les îles de l'Archipel et toutes les côtes de l'Asie mineure pour vérifier la géographie et les descriptions du poète grec. Ce voyage a confirmé la vérité et l'exactitude de ce dernier. En France, M. Le Chevalier a fait son intéressant Voyage de la Troade, 5 vol. in-8°, pour le même objet. Wood, devenu secrétaire d'état en 1764, est mort à la fin du 18e siècle.

* WOODALL (Jean), chirurgien anglais, né vers 1559, mort en 1638, s'est rendu célèbre sous les règnes d'Elizabeth et de Jacques Ier. On a de lui deux ouvrages, qui sont les guides des jeunes chirurgiens d'Angleterre. Le premier est intitulé l'*Aide de chirurgien*. Le second *Viaticum*. Ils ont eu beaucoup de vogue dans leur temps.

* I. WOODBRIDGE (Jean), premier ministre d'Andover (Massachussetts), né en 1613 au Wiltshise en Angleterre. Après avoir passé quelque temps à Oxford il continua ses études. En 1634 il passa en Amérique avec son oncle le R. M. Parker. Il prit les ordres en 1644 à Andover; mais rappelé en Angleterre par ses amis, il y retourna en 1647. L'acte Bartholomow l'ayant fait rejeter, il chercha de nouveau une retraite paisible en Amérique, où il fut assistant de M. Parker. Ses idées sur la discipline de l'Eglise lui firent quitter cette place. Il fut ensuite nommé magistrat dans la colonie, et mourut en 1695. Il vécut assez pour voir trois de ses fils dans le ministère, et quatre de ses petits-fils qui s'y disposoient. La piété dont il avoit été imbu dès sa jeunesse s'accrut avec ses années. Les pertes et l'affliction ne troublèrent point la paix de son ame. Il refusa un verre de vin qu'on lui présentoit au moment de sa mort, en disant: «Je vais dans un lieu où j'aurai mieux que cela.»

* II. WOODBRIDGE (Benjamin), né en 1622, frère du précédent, fut le premier gradué au collége de Harvard. A son arrivée en Amérique il remporta, en 1642, les premières couronnes du nouveau séminaire de Cambridge; et à son retour en Angleterre il succéda au docteur Twifs à Newbury, où il obtint une grande réputation comme savant, comme prédicateur et comme casuiste. Cependant en 1662 il fut rejeté; mais il continua de prêcher en particulier. Il mourut à Inglefield en 1684, et fut enterré à Newbury. Il a publié plusieurs *Sermons*. On lui attribue généralement l'épitaphe

plus au long dans la suite. Ce dernier Traité n'a jamais paru. L'Essai sur l'histoire naturelle a été traduit en français par Nogues, sous le titre de *Géographie physique*, ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, in-4°; en latin, sous le titre de *Specimen de terrâ*, Zurich, 1704, in-8°; et en allemand, Erfurt, 1745. L'ouvrage de Woodward est divisé en six parties. Dans la première il examine les opinions des écrivains qui l'ont précédé, relativement aux coquillages et aux corps marins; il parle des altérations et des changemens que la terre et la mer ont soufferts. La seconde partie traite du déluge universel; il s'attache à prouver que c'est par le moyen du déluge que les corps marins ont été laissés sur la terre. La troisième partie renferme la description des fluides du globe terrestre. La quatrième, l'origine et la formation des métaux et des minéraux. La cinquième traite des changemens du globe terrestre depuis le déluge; et la sixième, de l'état de la terre avant le déluge. La description qu'il fait de cette catastrophe est curieuse: en voici quelques fragmens. «Tout le globe terrestre fut dissous et réduit en poussière; les particules de pierre, de marbre et de tous les autres fossiles solides furent désunies; celles des fossiles qui n'étoient pas solides auparavant, comme le sable, la terre, de même que le corps des animaux, leurs os, leurs dents, les coquillages, les végétaux, etc., se dispersèrent et s'élevèrent confusément dans l'eau, où ils restèrent suspendus. A la fin, tous ces corps, qui étoient élevés dans l'eau, se précipitèrent de nouveau, et tombèrent au fond. Les corps qui se trouvèrent les plus pesans descendirent les premiers, et ainsi des autres, selon leurs différens degrés de gravité.» En général on trouve dans cet ouvrage d'excellentes observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées: l'auteur met de l'eau à la place du feu dans le centre de la terre. Après avoir examiné dans les souterrains les diverses couches de tuf, de terre glaise, de sable, de pierres, il prétend, comme on l'a vu par le passage précité, que l'organisation intérieure de la terre s'est faite d'après les lois de la pesanteur. L'ouvrage de Woodward trouva des détracteurs. En 1695 on publia à Londres, I. Un *Essai touchant quelques erreurs sur la création, le déluge et la manière dont le monde s'est peuplé*. II. Un petit *livre sur l'origine, les progrès et la destruction des Fables et des Romans*. III. *Nouvelles Observations sur le monde matériel et sur le monde animé*, par M. Robinson. Jean Harris réfuta toutes ces critiques dans ses *Remarques sur quelques pièces touchant le déluge universel*, Londres, 1697, in-8°. Enfin le plus redoutable de ses adversaires, le docteur Arbuthnot fit imprimer un *Examen de la description du déluge, avec le parallèle de la philosophie de Stenon et de celle de Woodward*, et des *Observations sur Augustin Scilla*, qui avoit traité la même matière. Arbuthenot objecte avec raison que de cinq ou six changemens surprenans, indiqués par Woodward dans sa Description du déluge, il donne simplement l'explication d'un seul; il veut ensuite que tous les changemens qu'il a décrits soient au-dessus des forces de la nature, et par con-

siquent impossibles physiquement. Quant à l'association d'opinions que Woodward s'est formée avec Sténon, Arbuthcnot cherche à démontrer que les deux systèmes n'ont rien de commun ; il lui reproche ensuite d'avoir pillé Augustin Scilla, qui avoit manifesté avant lui les mêmes opinions ; mais cette inculpation est sans fondement réel. En résumé, les raisonnemens de ce terrible antagoniste ne sont pas tous convaincans ; mais la plupart portent des coups assurés. En 1696 Woodward fut nommé membre de l'université de Cambridge et du collége de Pembroke, et publia la même année, *Courtes Instructions pour faire des observations dans toutes les parties du monde*, etc., Londres, in-4°. En 1713 il mit au jour ses *Remarques sur l'état ancien et présent de Londres*, Londres, in-8°. C'est un Recueil de lettres que l'auteur n'avoit pas d'abord dessein de faire imprimer ; mais quelques-unes ayant été connues dans le monde, les libraires de Londres sollicitèrent son consentement pour leur donner la publicité. En 1714 parut *Naturalis Historia Telluris illustrata et aucta*, Londres, in-8°. Benjamin Holloway, bachelier en droit, l'a traduite en anglais et publiée en 1726, avec quelques morceaux du grand ouvrage que Woodward devoit faire paroître, et qui n'a jamais été exécuté. La dernière production qu'il ait publiée est l'*Etat présent de la médecine et des maladies*, en anglais, 1718, in-8° ; en latin, Zurich, 1720. C'est une satire assez foible contre les médecins de son temps. Elle fut attaquée par différentes brochures. Le docteur Jacques Quincy, entre autres, en publia un Examen, Londres, 1719, in-8°. Woodward mourut à Londres le 25 avril 1728, et fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, où on lui érigea un monument. Après sa mort on a mis au jour les ouvrages suivans sortis de sa plume, I. *Distribution méthodique des fossiles de toute espèce*, Londres, 1728, in-8°. II. *Essai d'une Histoire naturelle des fossiles d'Angleterre, avec des observations et des expériences pour en découvrir l'origine et la nature, et les divers ouvrages*, Londres, 1729, 2 vol. in-8°. C'est le fruit de 40 ans de travaux et de recherches. Tous les fossiles que l'auteur a décrits composoient sa collection ; il vouloit absolument achever cet ouvrage, que lui seul, jusqu'alors, avoit eu le courage d'entreprendre, et y travailla tout le temps de sa maladie, et il étoit occupé à le faire imprimer quand il mourut. Par son testament il fonda une chaire à Cambridge pour donner des leçons sur son Essai de l'histoire naturelle de la terre, sou Etat de la médecine, etc., et il assigna au professeur 150 liv. sterl. de rente. Holloway a orné sa traduction d'une Préface savante, dans laquelle il rend compte de trois autres ouvrages du docteur Woodward, I. *Notes sur le premier chapitre de la Genèse*. L'auteur y justifie l'Histoire que Moyse nous a laissée de la création. II. *Description de l'état du genre humain dans les premiers siècles qui ont suivi le déluge*, avec un Discours historique tendant à découvrir l'origine des nations, et sur-tout des Indiens, Américains et Nègres. L'auteur prouve par cet ouvrage que tous les peuples ont une souche commune ; que la différence de taille, de couleur, de complexion ne provient que de la diversité de

chaleur, de climat, de manière de vivre; que si les Américains ne connoissent pas l'usage des lettres, de la monnoie, des charrues, des chevaux, etc., toutes choses de première nécessité, c'est que leur séparation des autres peuples a été antérieure à l'usage de ces différens objets. III. *De la Sagesse des anciens Egyptiens*, ou Discours touchant leurs arts, leurs sciences et leur religion, avec des Réflexions sur l'état des sciences parmi les Juifs et quelques autres nations. Woodward y défend avec opiniâtreté la loi de Moyse, et réfute les prétentions du chevalier Marsham et du docteur Spencer, qui veulent qu'une partie de ses pratiques ait été empruntée des Egyptiens.

* II. WOODWARD (Henri), acteur comique, né à Londres en 1717, s'est rendu célèbre dans le rôle d'arlequin. Il fut élève de M. Rich, et ses succès sont fort connus à Londres. Ayant amassé de ses épargnes un capital de 6000 liv. sterling, il les perdit dans l'entreprise d'un spectacle en Irlande. Il revint à Covent-Garden et mourut des suites d'une chûte, en sautant sur une table, dans le rôle de crispin, le 17 avril 1777. Il est auteur d'une farce intitulée *Marplot à Lisbonne*, et d'une comédie qui a pour titre, l'*Homme est le maître*, 1775, un volume in-8°.

* WOODVILLE (Elizabeth), femme d'Edouard IV d'Angleterre, avoit épousé sir Jean Grey, qui fut tué à la bataille de Bernard's-Heath. Après la mort de son époux elle se présenta devant le roi pour demander la restitution des biens de son mari. Ce prince devint amoureux d'elle et l'épousa. La princesse Elizabeth, qui fut femme de Henri VII, et qui réunit les droits des maisons d'Yorck et de Lancastre, fut le fruit de ce mariage.

* WOOLHOUSE (Jean-Thomas), chirurgien anglais, oculiste du roi Guillaume III, a mis au jour, I. *Expériences de diverses opérations manuelles*, 1711, Paris. II. *Dissertation sur la cataracte de quelques modernes*, Offenbach, 1717, in-8°. III. *Observations critiques sur un livre anglais*, Londres, 1713, un volume in-8°.

* WOOLLETT (Guillaume), graveur, né à Londres et mort dans la même ville en 1685, à 50 ans, nous a laissé de bonnes estampes. Les principales sont, Un *paysage*, d'après Annibal Carrache. *Diane et Actéon*, et *Mercure volant les troupeaux d'Admète*, d'après Philippe Lauri. *La mort du général Wolf*, *la Bataille de la Hogue*, et plusieurs autres *morceaux*, d'après Robert Wilson.

† WOOLSTON (Thomas), né en 1669 à Northampton, d'un riche marchand, après avoir étudié dans l'université de Cambridge, passa au collége de Sidney, où il prit des degrés en théologie et d'où il se fit exclure pour ses opinions religieuses. De Cambridge il se rendit à Londres, où il étoit connu par six *Discours sur les Miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8°. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage. « Il soutient, dit Nicéron, que les quatre évangélistes n'ont pas fait une histoire littérale de la vie de J. C.; mais que ce qu'ils en disent n'est qu'une représentation emblématique de sa vie spirituelle dans l'ame de l'homme, et que les

miracles qu'ils lui attribuent ne sont que des figures de ses opérations mystérieuses sur l'Eglise et sur les élus. Mais s'il montre autant d'emportement que Celse, que Julien l'Apostat et Porphyre, il paroît enchérir sur eux par l'adresse avec laquelle il essaie de jeter du ridicule sur les miracles de Jésus-Christ et sur sa personne sacrée. Comme il continuoit d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du banc du roi le condamna en 1729 à payer 25 liv. sterling d'amende pour chacun de ses discours, à subir une année de prison et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Mais après l'année expirée il demeura dans la prison du banc du roi, n'ayant pas de quoi payer l'amende. Il mourut le 27 janvier 1733, d'un rhume épidémique qui se fit sentir cette année dans presque toute l'Europe. Une demi-heure avant sa mort il dit : « Voilà un assaut qu'il faut que tout le monde soutienne. » Woolston attaqua la religion par manie. On a de lui plusieurs ouvrages écrits d'un style clair, sans être élégant, et dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il paroît qu'il s'étoit nourri. Les principaux sont, I. *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*, réimprimée à Londres en 1732, in-8°. II. *Défenses des Discours de M. Woolston, sur les Miracles de J. C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, brochure in-8°. Cette apologie d'un ouvrage qui ne pouvoit être défendu ne fit illusion à personne. Ceux qui poussent trop loin la liberté de penser en Angleterre et en France, ont prodigué à cet écrivain des éloges. III. *Dissertatio de Pontii Pilati ad Tiberium epistolâ circa res Jesu-Christi gestas*. Il s'efforce d'y prouver que Pilate écrivit une lettre à Tibère sur les miracles de J.-C., et que celle rapportée dans les Ecrits des Pères est supposée. Parmi les réfutations qu'on a faites de ses livres, on distingue celle qui a été traduite en français sous ce titre : *Les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés et jugés selon les règles du barreau*, in-8°. Un de ses amis a composé sa Vie, dans laquelle il le flatte beaucoup. Ayant été calomnié par un auteur, ses amis les pressèrent de mettre l'écrivain satirique en justice ; il leur répondit : « Je parviendrois peut-être à le ruiner, et j'aurois beaucoup plus de chagrin de voir sa misère, que je n'aurois eu de plaisir à satisfaire ma vengeance. »

* WOOSTER (David), major-général dans l'armée révolutionnaire, né en 1711 à Stratford, gradué au collége d'Yale en 1738. Au commencement de la guerre avec la Grande-Bretagne il fut nommé chef des troupes au service du Connecticut ; mais il donna sa démission. En 1776 il fut nommé 1er major-général de la milice de l'état où il étoit né. Il combattoit un détachement des troupes de la Grande-Bretagne, qui étoit venu détruire les magasins de Danbury, quand il reçut à Ridyfield un coup mortel, en 1777.

* WOOTTON (Jean), peintre anglais, mort en 1765, a excellé dans le paysage. Il peignoit très-bien les animaux, particulièrement les chevaux et les chiens. Le prix de ses tableaux n'étoit jamais au-dessous de 48 guinées.

* WORLIDGE (Thomas), peintre et graveur, né à Oxford en 1725, mort à Londres en 1766. On a de lui, à l'eau-forte, dans le goût de Rembrandt, quelques *estampes* de sa composition. On cite entres autres une suite de petites *têtes*, une autre de *pierres antiques*, son propre portrait, un *homme* en pied, armé d'un sabre et couvert d'un manteau de poil. Il a publié un livre de pierres gravées d'après l'antique.

I. WORMIUS (Olaüs), médecin danois, natif d'Aarrhus en Jutland l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Angleterre, pour profiter des secrets des savans et de ceux de la nature. De retour à Copenhague, il obtint en 1624 la chaire de médecine après Gaspar Bartholin. Il possédoit parfaitement cette science, et son habileté lui mérita la place de médecin du roi Christian V. Il fit de nouvelles découvertes dans l'anatomie, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. Il s'étoit marié trois fois, il se vit père de 18 enfans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire du Danemarck et d'autres écrits. Les principaux sont, I. *Antiquitates Danicæ*, *litteratura runica*, *fasti Danici*, etc., Copenhague, 1651, in-folio. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie; mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois. II. *Danica litteratura antiquissima, vulgò Gothica dicta*, Copenhague, 1641, in-folio. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. III. *Monumentorum Danicorum libri sex*, Rostock, 1643, in-fol. IV. *Duplex series antiqua regum Daniæ, et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1643, in-folio. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique. V. *Lexicon runicum et appendix ad monumenta Danica*, Rostock, 1650, in-folio. VI. *De renum officio in re venereâ*, imprimé dans le recueil de Bartholin, *De usu flagrorum*, Francfort, 1670, in-12. Ces ouvrages sont écrits avec plus d'exactitude que d'élégance.

II. WORMIUS (Guillaume), fils aîné du précédent, né à Copenhague en 1633, exerça la médecine comme son père, et ses succès furent aussi bien récompensés. Il devint professeur de physique expérimentale, historiographe du roi et bibliothécaire royal, président du tribunal suprême de justice, conseiller d'état et conseiller des conférences. C'est lui qui publia la description des curiosités de son père, sous le titre de *Musæum Wormianum*, Leyde, 1655, in-folio. Cet ouvrage est curieux. Guillaume Wormius mourut en 1724.

III. WORMIUS (Olaüs), fils aîné du précédent, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, finit sa carrière en 1708, à 41 ans. On a de lui, I. *De Glossopetris*. II. *De viribus medicamentorum specificis*, et d'autres *ouvrages* de physique et de littérature.

† IV. WORMIUS (Christian), frère du précédent, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Secland et de Copenhague, mourut en 1737. Sa science, sa régularité, son zèle pour le bien public, lui méritèrent tous les suffrages pendant sa vie, et tous les regrets après sa mort. Le roi l'ayant chargé de mettre les colléges en meilleur état, il

s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle. Il avoit amassé une bibliothèque immense bien choisie, que l'incendie de 1728 détruisit entièrement. Il présidoit au synode de Roschild, lorsque ce désastre arriva. A son retour, le spectacle du malheur public l'empêcha de songer à sa propre perte. On a de lui plusieurs savans ouvrages. Les principaux sont, I. *De corruptis antiquitatum hebraïcarum vestigiis, apud Tacitum et Martialem*. II. *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*. III. *Historia Sabellianismi*, in-8°, etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

* WORMORD (François), natif d'Amsterdam, fut un des coopérateurs de la réformation en Danemarck. Il parvint à être nommé évêque ou surintendant de Lunde. On a de lui une traduction danoise du *Livre des Psaumes*, publié en 1528.

* WORSDALE (Jacques), peintre et écrivain dramatique anglais, mort eu 1567. Sir Godfroy Kneller, qui avoit élevé cet artiste, le renvoya de chez lui parce qu'il avoit épousé sans son consentement la nièce de sa femme. Il a donné plusieurs pièces de théâtre, dont la plus connue est l'*Assemblée*, où il jouoit luimême le rôle de la vieille Lady Scandal.

* WORSLEY (Sir Richard), historien anglais, né en 1751, dans l'île de Wight, mort en 1805, hérita en 1768 de la fortune de sir Thomas son père, et en 1775 épousa la fille de sir Jean Fleming; mais en 1782 il divorça. Sir Richard fut contrôleur de la maison du roi d'Angleterre, gouverneur de l'île de Wight, et représentant de Newport au parlement. Ce seigneur avoit acheté dès sa jeunesse, des marbres, des statues et des antiquités de presque toutes les contrées de l'Europe. Il en avoit fait une collection très-considérable ; la description en a été publiée en 2 volumes in-folio, intitulés *Musæum Worsleianum*. On lui doit aussi une *Histoire de l'île de Wight*, un volume in-4°, 1781.

WORTH (Guillaume), auteur anglais, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissoit au commencement du 18e siècle, et étoit archidiacre de Worcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des *OEuvres* de St. Justin, et du *Discours contre les Gentils* de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes et des dissertations.

I. WORTHINGTON (Jean), théologien anglais, né au pays de Galles, mort en 1671, fut maître du collége de Jésus, et obtint par la suite la cure d'Ingoldsby au comté de Lincorn, et un canonicat de la cathédrale de cet évêché. On a de lui, I. *Le Catéchisme de l'Ecriture*, ou la *Figure des mots prononcés*, in-8°, II. *Le grand devoir de la résignation*, in-8°. III. *Considérations sur la doctrine de la Résurreotion*, in-8°.

* II. WORTHINGTON (Jean), célèbre avocat gradué en 1740 au collége d'Yale, et nommé en 1774 membre de la législature de Massachussetts, s'opposa aux mesures des amis de la liberté. Son nom fut inscrit la même année sur la liste des conseillers, mais il refusa cette commission.

Il mourut en 1800. M. Ames a épousé sa fille.

I. WOTTON (Edouard), médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555 à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé *De la différence des animaux*. Ce livre, rempli d'érudition, écrit en latin et imprimé à Paris chez Vascosan, in-fol., 1552, acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur la matière qu'il traite. Il avoit aussi commencé le *Theatrum insectorum*, que Mouset donna à Londres en 1634, in-fol. avec fig.

II. WOTTON (Antoine), théologien anglais, natif de Londres, mort en 1626, avoit été nommé en 1596 professeur de théologie au collége de Gresham. Il est le premier qui ait rempli cette chaire, qu'il fut ensuite obligé de quitter, parce que, contre les réglemens du fondateur, il s'étoit marié. On a de lui quelques *Ouvrages* de controverse, qu'on estime, dit-on, en Angleterre et qu'on ne connoît pas en France.

III. WOTTON (Henri), né à Bockton-Hall, dans le comté de Kent en Angleterre, le 30 mars 1568, fit des études brillantes dans divers colléges. Il les acheva dans celui de la Reine, où il composa une tragédie intitulée *Tancrède*, si bien conçue pour l'ordre, les passions et les caractères, que les plus graves membres du collége en tirèrent le plus heureux augure de ses talens pour l'avenir. Ayant été reçu maître-ès-arts à 20 ans, il fit en latin trois leçons sur l'œil, et traita cette matière avec tant de précision et d'éloquence, que le célèbre Alberic Gentilis, professeur en droit à Oxford, et beaucoup d'autres personnes de marque, ne l'appeloient plus que *Henrice mi ocelle*. Après avoir quitté l'université d'Oxford, il voyagea en France, en Allemagne et en Italie, et y perfectionna ses talens anatomiques. Revenu en Angleterre après 9 ans, il devint secrétaire de Robert, comte d'Essex, qui fut déclaré coupable de haute trahison quelque temps après. Wotton, obligé de se réfugier à Florence, fut envoyé secrètement en Ecosse par le grand-duc pour avertir le roi Jacques VI d'une conspiration tramée contre sa vie. Ce monarque, affermi sur le trône d'Angleterre, le fit chevalier, l'honora de sa confiance et l'envoya dans diverses cours pour des affaires importantes. A son retour d'une ambassade vers l'empereur Ferdinand II il espéra en vain être créé secrétaire d'état. Vers 1623 le roi le nomma prevôt du collége d'Eaton; il conserva ce poste jusqu'à sa mort, et ce fut l'unique récompense des grands services qu'il avoit rendus à la couronne. Instruit par les statuts du collége que le prevôt devoit être dans les ordres, il prit celui de diacre. Il remplit ses fonctions avec une exactitude scrupuleuse. A ses heures de loisir il s'occupoit lui-même à l'étude. Il mourut en décembre 1639. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages d'une utilité assez médiocre, si l'on en excepte son *Etat de la chrétienté*, en anglais, Londres, 1657, in-folio, qui lui fit quelques ennemis; et un recueil d'autres écrits, intitulé *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651, in-8°. On distingue dans cette collection des *Elémens d'architecture*, des *Aphorismes d'éduca-*

tion, quelques *Poésies*, et enfin le *Journal* détaillé de ses ambassades à Venise.

†IV. WOTTON (Guillaume), né le 13 août 1666 à Wrentham dans le comté de Suffolck, montra dès son enfance un génie étonnant pour les langues. A cinq ans il traduisoit le latin, le grec et l'hébreu ; ce phénomène dépendoit sur-tout de sa mémoire prodigieuse ; car en hébreu, les psaumes seulement lui étoient familiers ; et dans le grec, il n'étoit bien assuré que sur le nouveau Testament. Il n'avoit pas eu d'autres maîtres que son père. Avant sa dixième année il entra au collége de Catherine-Hall à Cambridge, et prit le degré de bachelier-ès-arts à douze ans et demi. En 1692 il devint chapelain du comte de Nottingham, secrétaire d'état, et lui dédia ses *Réflexions* sur le savoir des anciens et des modernes, Londres, 1694, in-8°. Cet ouvrage fut généralement bien accueilli. Wotton a exposé dans sa préface les raisons qui l'ont engagé à l'entreprendre. Il a cru, dit-il, que si l'on fixoit une fois avec impartialité les bornes de la science parmi les anciens et les modernes, on sauroit mieux quelles sont celles qui sont encore imparfaites, ce qui pourroit exciter ceux qui, avec beaucoup de génie, se sentent de l'inclination à avancer les sciences, à s'attacher à des sujets où ils pourroient probablement réussir d'une manière proportionnée à leurs efforts. L'auteur déclare ensuite que le principal motif qui l'a engagé à traiter cette matière, est l'intérêt de la religion : voici ses propres termes : « L'hypothèse la plus plausible de tous les ennemis de la religion, est l'éternité du monde. Les annales fabuleuses des Egyptiens, des Chaldéens et des Chinois semblent lui donner un certain crédit. On résout facilement les difficultés qui se présentent, en supposant que les invasions successives des barbares, ou les déluges, ont détruit tous les monumens des premiers âges, et n'ont laissé subsister que ceux de cinq ou six mille ans. Cette hypothèse favorise le système de ceux qui désirent que le christianisme ne soit qu'un tissu de fables. Or, on ne peut réfuter, par un argument plus efficace, l'éternité du monde, qu'en démontrant comment il s'est éclairé de siècle en siècle, d'où il s'ensuit qu'il l'est aujourd'hui plus qu'il ne l'a jamais été depuis les plus anciens temps auxquels on peut remonter par l'histoire. Wotton a inséré dans la troisième édition une *Défense* de ces réflexions, pour répondre aux objections de Guillaume Temple. Il publia en 1695, dans les *Transactions philosophiques*, un *Extrait* du livre d'Augustin Scilla sur les corps marins pétrifiés. L'un de ses meilleurs ouvrages est l'*Histoire de Rome* depuis Antonin-le-Pieux jusqu'à la mort d'Alexandre-Sévère, in-8°, en anglais. Il n'avoit d'abord eu dessein que d'écrire les *Vies* de Marc Aurèle, Antonin, Commode, Héliogabale et Alexandre. Mais le but de l'ouvrage étant de faire un parallèle de la vertu et du vice, il jugea qu'il devoit tracer l'*Histoire* des empereurs qui ont régné entre Commode et Héliogabale, pour faire bien sentir quel étoit l'état de l'empire quand ce dernier y parvint. On fait beaucoup de cas de cette histoire, parce que l'auteur a fixé avec la plus grande exactitude l'époque des événemens considérables, au

moyen des médailles. En 1714 Wotton se retira dans la partie méridionale du pays de Galles : il composa dans cette retraite ses *Mélanges* sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens, 1718, 2 vol. in-8°, en hébreu et en anglais. Il se proposoit par cet ouvrage de donner aux jeunes étudians en théologie une idée de la littérature hébraïque. En 1722 il prêcha en langue galloise, et il est peut être le seul Anglais qui ait tenté de le faire. Il a encore écrit les *Lois civiles et ecclésiastiques du pays de Galles*, en latin, avec des *Notes*, un *Glossaire*, et un *Discours* sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens, 2 vol. in-8°, en latin. Il mourut le 13 février 1726. On a imprimé après sa mort *Discours sur la confusion des langues à Babel*, Londres, 1730, in-8°, avec des recherches sur la langue primitive. A l'égard de ce dernier point, il finit par ne rien décider, et reste indécis entre l'hébreu, le chaldéen et l'arabe. L'éditeur de ce dernier ouvrage y a joint l'oraison dominicale, traduite en plusieurs langues par Wotton. Ce savant avoit conçu le dessein de la traduire en cent cinquante langues, et l'on prétend qu'il étoit en état de l'exécuter. Il étoit modeste dans ses paroles comme dans ses écrits, parlant avec ménagement de ceux dont les sentimens différoient des siens; inaccessible à l'esprit de parti, il fut également communicatif pour tout le monde. Son temps et ses lumières étoient au service de tous ceux qui vouloient s'avancer dans les sciences. Il règne dans ses ouvrages une vaste érudition ; mais jamais il n'en fait parade.

* I. WOUTERS (François), peintre hollandais, né en 1614, mort en 1659, fut élève de Rubens en 1637. L'ambassadeur de l'empire l'amena avec lui en Angleterre. Il fut premier peintre de Charles II. roi d'Angleterre, alors prince de Galles, et de l'empereur Ferdinand III. Cet artiste a peint l'Histoire, et a sur-tout excellé dans le *paysage* qu'il ornoit de figures d'amours et autres semblables.

II. WOUTERS. *V.* WALTER.

* III. WOUTERS (Cornélie), plus connue sous le nom de Wasse, née à Bruxelles en 1739, fut mariée fort jeune au baron de Wasse, qui ayant un goût déterminé pour les voyages, lui fit parcourir une partie de l'Europe, et développa en elle cet esprit juste et observateur dont elle a donné la preuve dans les ouvrages qu'elle a publiés. Réduite à la plus cruelle détresse par l'effet de la guerre, qui lui ôtoit les moyens de communiquer avec l'Angleterre et l'Allemagne, où étoient situés ses biens, elle supporta son sort avec courage, et mourut le 13 germinal an X (3 avril 1802). Ses ouvrages sont, I. *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, ou le *Plutarque Anglais*, contenant l'histoire publique et secrète des guerriers, navigateurs, hommes d'état et d'église, citoyens, philosophes, poetes, historiens, etc., depuis le règne de Henri VIII jusqu'à nos jours, traduit de l'anglais, nouvelle édition augmentée de William Pitt, comte de Chatam ; d'un Précis historique sur la vie et le caractère politique de William Pitt, chancelier de l'échiquier, et de Charles Fox, membre de la chambre des communes, 12 vol. in-8°, dernière édition, Paris, an VIII

(1799 et 1800). II. *Œuvres choisies des meilleurs auteurs dramatiques anglais*, pour faire suite au Théâtre de Shakespeare, 11 vol. in-8°, 1784-1787. III. *Les imprudences de la Jeunesse*, traduites de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12. IV. *L'Art de corriger et de rendre les hommes constans*, 2e édition, 1791, in-8°. V. *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. in-12. Madame de Wasse a laissé un grand nombre de *manuscrits* sur diverses matières.

WOUVERMANS. *Voy.* WAUVERMANS.

† I. WOUWER (Jean de), né à Hambourg le 10 mars 1574, d'un noble, refugié pour cause de religion, fut l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et alla les achever à Leyde, où pendant un séjour de cinq ans il se lia étroitement avec les premiers savans, et même avec le célèbre Scaliger. En 1598 il voyagea en France et en Italie, et acquit par-tout l'amitié des plus illustres littérateurs et des personnes de la plus haute distinction. Le pape Clément VIII l'accueillit favorablement, et lui offrit une pension considérable. De retour en Allemagne, il fut nommé conseiller du comte d'Oost Frise, et envoyé à La Haye pour la pacification d'Embden. Ayant eu par la suite occasion de connoître Jean Adolphe, duc de Holstein, il se concilia la bienveillance et l'affection de ce seigneur, qui le créa son conseiller, et gouverneur de Gottorp; il remplit cette charge pendant trois ans, jusqu'à sa mort arrivée le 30 mars 1612. Wouwer allia l'étude de la politique à celle de la littérature sacrée et profane, et fut un guide sûr pour les littérateurs et les critiques. On a de lui, I. Un Recueil savant, intitulé *Polymathiæ tractatio*, 1603, in-4°. Au sujet de cet ouvrage, ses envieux et ses ennemis le mirent au nombre des plagiaires; Casaubon n'ayant pu mettre la dernière main au Livre des études des anciens, on prétendit que Wouwer courut sur ses brisées, et avoit emprunté de ce critique la plus grande partie de son livre. La connoissance que Wouwer avoit faite de Casaubon à Montpellier venoit à l'appui de ce reproche; et l'on supposoit qu'il lui avoit dérobé ses tresors à cette époque. Cependant ces bruits tombèrent d'eux-mêmes, et Casaubon rendit justice à l'ouvrage de Wouwer, sans en réclamer la moindre partie. II. *Dies æstiva, sive de umbrâ Paegnion*, 1610, Oxford, 1636, in-12. Lorsque ce petit ouvrage parut, Lindenbrock, l'un des plus grand ennemis de Wouwer, lui intenta une nouvelle accusation de plagiat, plus grave encore que la précédente. Il soutint que ce dernier l'avoit trouvé dans les papiers de Guielme, et qu'il en avoit seulement changé la forme pour le défigurer. III. Des *Notes* sur Julius Firmicus, Apulée, Pétrone, Minutius Félix et Tertullien. IV. Une Dissertation *De cognitione veterum novi orbis*. V. *Panégyrique* de Christiern IV, roi de Danemarck. VI. Plusieurs *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8°, où l'on trouve des jugemens sur plusieurs ouvrages, et de bonnes remarques sur diverses matières de littérature. Mais l'auteur s'y livre un peu trop à son humeur emportée. On voit dans tout ce qu'il a écrit une grande affectation d'imiter les anciens; aussi son style, quoiqu'élevé et orné, est souvent

froid et presque toujours peu naturel. En général il ne manquoit ni d'érudition, ni de bonnes qualités; mais on assure que ses défauts n'étoient pas moindres que ses vertus. Il étoit né protestant, et le bruit se répandit qu'il embrassa en Italie la communion romaine. Son amour pour la gloire étoit extrême; il est facile d'en juger par le legs de 60 écus qu'il assigna dans son testament à ceux qui feroient son oraison funèbre; et l'on peut croire qu'il ne manqua pas de panégyristes; mais les éloges qu'ils ont prodigués au légataire ont été réduits à leur valeur par les écrivains qui ont écrit sa vie spontanément.

* II. WOUWER (Jean de), né à Anvers en 1576, étudia d'abord chez les jésuites, puis à Louvain, et se lia étroitement avec Juste Lipse, qui le nomma son exécuteur testamentaire et lui confia le soin de tous ses manuscrits. Après avoir parcouru l'Europe il revint dans sa patrie, où il fut nommé conseiller de la ville, et membre du conseil de guerre et de celui des finances. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier, et lui donna un collier d'or. Il mourut le 23 sept. 1635. On a de lui, I. *Eucharisticon*, 1606, in-4°. II. Une Défense de Juste Lipse, intitulée *Assertio Lipsiani donarii adversus Gelastorum sigillationes*. Ce livre fut composé pour défendre Juste Lipse contre les railleries des protestans, au sujet de sa dévotion pour la Vierge. III. Le *Panégyrique* en latin du duc Albert et de l'infante Isabelle. IV. *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8°. V. La première édition de *Julius Firmicus maternus, De errore profanarum religionum*, avec des *Notes*, 1603, in-4°. VI. Il est encore éditeur, 1° de deux *Centuries de Lettres* de Juste Lipse; 2° d'une édit. de *Sénèque et de Tacite*, avec des *Commentaires* et des *Notes*.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal général et connétable de Suède, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit près d'Augsbourg les Impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage du Sund en 1658. C'étoit un homme de tête et de main.

WRÉE. *Voyez* Urée.

* I. WREN (Matthieu), évêque de Winchester, né à Londres en 1586, fut successivement vice-chancelier de l'université de Cambridge, chapelain de Charles Ier, doyen de Windsor, et garde du trésor de l'ordre de la Jarretière. Il passa sur le siége d'Ely en 1638; mais quand le long parlement tint ses séances, ses biens furent saisis, et il fut détenu à la Tour pendant 18 ans. Lors du rétablissement de Charles II, il remonta sur le siége épiscopal, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 24 avril 1667. On a de lui, I. *Polemicæ adsertiones locorum aliquot scripturarum*, etc., Londres, 1660, in-4°. II. *La nécessité de renoncer à la ligue des Ecossais*, Londres, 1661, in-4°. III. *Epistolæ variæ ad viros doctissimos*; et quelques *Sermons*.

* II. WREN (Matthieu), fils du précédent, né en 1630, fit des études distinguées à Cambridge. Il devint ensuite secrétaire d'Édouard, comte de Clarendon, député au parlement en 1661, et secrétaire du duc d'Yorck. Il con-

serva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en juin 1672. Il a laissé, *Considérations sur la république d'Oceana de M. Harrington*, Londres, 1657, in-8°. II. *La Monarchie justifiée*, Londres, 1659, un volume in-8°.

† III. WREN (Christophe), fils de Christophe Wren doyen de Windsor, naquit, selon quelques auteurs, à Londres le 8 octobre 1632. (Les Mémoires de sa famille et M. Ward, dans ses Vies des professeurs de Gresham, le font naître à East-Knoyle le 20 octobre). Il devint l'un des premiers mathématiciens de son siécle. Dès l'âge de 13 ans le germe de ses talens étoit singulièrement développé; et il avoit déjà construit une machine ingénieuse pour représenter le cours des astres. Il se lia de bonne heure avec le savant Scarborough, auquel il fournissoit des modèles en carton des muscles que cet anatomiste disséquoit. Les découvertes importantes qu'il avoit faites dans l'astronomie, la gnomonique, la statique et les mécaniques le firent nommer, en 1657, professeur d'astronomie au collége de Gresham à Londres. Il quitta bientôt cette place pour occuper la chaire d'astronomie au collége Savilien à Oxford. Honoré de l'estime de tous les savans et de celle de Charles II, il fut unanimement choisi, en 1663, pour prendre place dans la société royale. On voit, dans l'histoire de cette société par le docteur Sprat, le détail des travaux immenses de Wren et des découvertes qui l'ont illustré. En 1665 il fit un voyage en France, et fut mis au nombre des commissaires chargés de réparer la cathédrale de Saint-Paul. Cet édifice superbe ne fut achevé que deux ans après sa mort. L'exécution ne lui en fut pas abandonnée totalement, car l'architecture auroit encore été plus grande et plus majestueuse: il fallut d'abord écarter les anciennes ruines, et Wren signala son génie par l'application de la poudre à canon et du bélier des anciens pour renverser les restes des tours et des murailles. Excepté l'église de Saint-Pierre de Rome, il n'y a rien en Europe qui soit comparable à celle de Saint-Paul; elle coûta un million quatre cent mille livres sterling. Sa longueur est de 550 pieds, et sa circonférence de 2292. Wren tâcha d'imiter le dessin de l'église de Rome, et y réussit assez bien; mais son édifice n'est pas exempt de défauts. La largeur des bas-côtés n'est pas en proportion avec le total du bâtiment, et la hauteur démesurée du dôme lui donne l'air d'une tour. Le chevalier Denham étant mort en 1668, Wren fut nommé en sa place architecte du roi; mais il perdit cette charge en 1718. Le théâtre d'Oxford, l'église de St.-Etienne de Londres, le palais de Hamptoncourt, le college de Chelsea et l'hôpital de Greenwich sont autant de monumens qui immortalisent son nom. Lors de l'incendie qui détruisit une partie de Londres en 1666, il fit le plan d'une ville nouvelle; mais il ne fut pas adopté: cependant cette capitale n'en auroit été que plus belle. En 1673 il résigna sa chaire d'astronomie à l'université d'Oxford, préférant vivre indépendant. La société royale le nomma son président en 1680, et il fut deux fois député au parlement. Il termina sa carrière laborieuse le 25 février 1723. Les Anglais voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui

accordèrent le privilége exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église de Saint-Paul. Wren y a sa sépulture. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre, avec ces mots : *Si monumentum quæris, circumspice.* Ce savant, aussi modeste qu'habile, n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres et accueillis favorablement du public éclairé. On a inséré dans les Transactions philosophiques plusieurs pièces de lui. Les principales sont, I. *Relation de l'origine et des progrès de la manière de faire passer les liqueurs immédiatement dans la masse du sang.* II. *Le xnaturæ de collisione corporum.* III. *Descriptio machinæ adterendas lentes hyperbolicas.* Wren a *traduit* en latin un des ouvrages d'Oughtred, intitulé, *Horologiographia geometrica.* On a encore de lui la *Description* de l'église cathédrale de Salisbury : *Tractatus ad periodum julianam spectans, chronologiæ summè utilis; oratio inauguralis habita Londini in collegio Greshammensi per Christophorum Wren; de rectâ tangente cycloidem primariam;* et quelques autres *ouvrages* moins importans. Il a fourni de nombreux matériaux au docteur Wallis, et ce dernier en a beaucoup profité dans ses ouvrages. On a dit de lui qu'étant fondateur d'une nouvelle ville, lui à qui tous les citoyens durent leurs maisons, leurs monumens, leurs temples, il éprouva cependant leur ingratitude. Il eut tous les talens, excepté la liberté et l'assurance qui les font valoir. Cette modestie outrée effaça l'éclat de ses travaux; il y joignit le défaut peu commun à un architecte, de ne pas savoir s'enrichir : il perdit la gloire de ses ouvrages pour n'avoir pas su les vanter; on ne reconnut qu'après sa mort le prix de son art et l'étendue de ses connoissances.

IV. WREN (Guillaume), fils du précédent, né en 1673, mort en 1747, publia en 1708 : *Numismatum antiquorum Sylloge populis Græcis, municipiis et coloniis Romanis*, etc., in-4°: ouvrage qui lui coûta bien des recherches.

* I. WRIGHT (Edouard), mathématicien anglais, mort vers 1620, étudia à Cambridge. Après avoir achevé ses études, il accompagna le comte de Cumberland dans son expédition de 1589 contre les Açores. En 1599 il publia un excellent ouvrage, intitulé *Correction des erreurs de la navigation.* Dans ce livre il expose la véritable méthode de tracer des cartes marines connues maintenant sous le nom de *Mercator.* On lui doit encore une *Table des parties méridionales* et des *Tables de la déclinaison du soleil*, un *Traité de la Sphère*, un autre *Traité de la Gnomonique*, un livre pour la navigation, intitulé l'*Art de connoître le ciel.* Mais depuis les nouvelles découvertes qu'on a faites dans ces diverses parties de la science, ces traités sont à peu près inutiles.

* II. WRIGHT (Abraham), savant Anglais, né en 1611, a donné deux ouvrages, I. *Deliciæ Deliciarum*, II. Un *Commentaire* assez estimé *sur les Psaumes.* Il a été plusieurs fois nommé orateur public à Oxford.

* III. WRIGHT (Paul), théologien anglais, mort en 1785. Les gouverneurs de Bridewell, de Saint-Thomas et des autres hôpitaux de la ville le nommèrent

vicaire à Oakley, et chapelain de la paroisse de Burden au comté d'Essex ; puis en 1739 il fut recteur de Snoreham. En 1773 Wright proposa par souscription une édition de l'Histoire de Saint-Alban, par Chauncey ; mais cette édition n'a jamais paru. En 1774 il réimprima l'Aide mémoire de Heyln pour l'Histoire d'Angleterre in-8°. Enfin il a mis son nom à la Bible usuelle avec des notes.

* IV. WRIGHT (Joseph), excellent peintre anglais, né en 1734 à Derby, mort dans cette même ville en 1797, élève du célèbre Hudson, et compagnon d'études de sir Josué Reynolds et de Mortimer, tous deux élèves du même maître, alla en Italie en 1773, y resta deux ans et fit de rapides progrès en étudiant les plus beaux modèles de son art. A son retour en Angleterre il s'établit dans sa ville natale, où il resta jusqu'à sa mort. Cet artiste a excellé dans le paysage ; il a aussi réussi dans l'histoire et dans le portrait.

WUILLEMAINN. *Voy.* GUILLIMAN.

WULSON. *Voyez* VULSON.

* WURFFBAIN (Jean-Paul), médecin, né à Nuremberg le 13 décembre 1655, mort le 17 janvier 1711, fut directeur de l'académie impériale d'Allemagne, et membre du collége des médecins dans sa ville natale. On a de lui, I. *Epistola ad amicum de Peste*, 1679. II. *Salamandrologia, seu Descriptio medica et historica Salamandræ*, Norimbergæ, 1684, in-4° avec figures, ouvrage curieux et encore recherché.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en Alsace, servit quelque temps avec distinction en France. Après avoir passé dans l'armée impériale, sa bravoure et ses talens le portèrent successivement aux premiers grades militaires. Chargé en 1793 de couvrir le siége de Mayence, les lignes qu'il établit alors furent savamment dirigées, Le 13 octobre il attaqua celles de Weissembourg, tandis que le duc de Brunswick, ayant traversé les montagnes, combattoit l'aile gauche des Français, et que le prince de Waldeck, passant le Rhin à Seltz, attaquoit leur droite. Wurmser fut vainqueur, et profitant de ses avantages, il poursuivit les Français qui se retirèrent en désordre dans la Haute-Alsace, prit Haguenau, Drusenheim, le Fort-Louis, et poussa jusqu'aux environs de Strasbourg. Bientôt, la valeur française, toujours infatigable et ne se rebutant d'aucun obstacle, lui livra chaque jour de nouveaux combats. Le général autrichien ayant en tête une armée qui s'aguerrissoit sans cesse, mal obéi par ses officiers subalternes, déjà vieux et très-sourd, forcé d'évacuer l'Alsace, fut défait à Trischweiler. Au mois de janvier 1794 Wurmser parut à Vienne, où il fut très-bien accueilli de l'empereur. L'année suivante il reprit le commandement de l'armée du Haut-Rhin et se rendit maître de Manheim après plusieurs jours de bombardement. En 1796 il fut repoussé à Franckendal. Appelé en Italie pour y secourir Mantoue, on vit alors ce guerrier octogénaire animer les troupes, lutter d'activité avec les plus jeunes généraux, et battre les Français pendant deux jours sur les bords du lac de Gnarda. Mais immédiatement après, succombant sous le génie et la valeur

de Bonaparte qui l'attaqua à Castiglione, à Montechiaro, à Lonado, il perdit dix-huit mille hommes, soixante-douze pièces de canon, et laissa son intrépide adversaire effectuer le passage du Mincio et de l'Adige. La perte des batailles de Roveredo et de la Brenta ne le firent pas désespérer de secourir encore Mantoue. En effet, après avoir échappé à deux divisions françaises qui crurent l'avoir cerné, il parvint, à l'aide d'une marche hardie et savante, à faire lever le siége de cette place et à se renfermer dans ses murs. Il la garda jusqu'au 2 février 1797, jour où la famine extrême et les maladies le forcèrent à la rendre. Wurmser obtint des Français la capitulation la plus honorable : sa personne et cinq cents hommes à son choix ne furent point compris dans le nombre des prisonniers, et il conserva quatre canons. De retour à Vienne, ce guerrier, recommandable par ses cheveux blancs et ses longs services, fut nommé commandant en Hongrie et y mourut au mois d'août 1797, avec la réputation d'un général brave, humain, expérimenté, mais presque toujours malheureux.

* WURS (Ignace), né à Vienne en 1731, entra chez les Jésuites en 1749, enseigna longtemps au collége Thérésien à Vienne, et mourut, âgé de 53 ans, à Pirawart, dont il avoit accepté la cure, après la suppression de la société. On a de lui une *Traduction* allemande des sermons de Bossuet, de La Rue et plusieurs ouvrages estimés, entre autres des *Sermons* et *Oraisons funèbres*, dans lesquels il a déployé une éloquence mâle et onctueuse, dont il avoit lui-même tracé les règles dans un *Traité* de l'Eloquence sacrée.

* WURTISIUS (Christian), né à Bâle en 1544, avoit traduit, suivant l'usage du temps, son nom en grec, ce qui le fit connoître aussi sous le nom d'Alasiderus. Fait maître-ès-arts en l'an 1562, il se livra à l'étude de l'histoire, de la théologie et des mathématiques. Il devint ensuite professeur en cette dernière science en 1565, et fut plusieurs fois doyen de la faculté et doyen de l'université. Nommé en 1585 professeur en théologie, il conserva en même temps la chaire de mathématiques. En 1586 il fut fait secrétaire d'état, et mourut en 1588. On a de lui : *Chronique de Bâle*, en allemand, in-folio. Elle est généralement estimée. Il a donné ausssi un *Abrégé de l'histoire de Bâle*, et a publié *Scriptores historiæ Germaniæ*, depuis l'empereur Henri IV jusqu'en 1400, in-folio. *Quæstiones in Purbachii theorias planetarum*, in-8° : *Arithmeticæ*, etc.

* WURTZ (Félix), chirurgien du 16e siècle, natif de Bâle, exerça son art à Zurich. Il a laissé en manuscrit un Traité estimé, divisé en trois livres : *De Plagis. De Medicamentis. De Infantium Morbis*. Rodolphe, son frère, l'a publié à Bâle en 1576, in-8°.

* WUTGENAU (Godefroi-Ernest de), né le 20 août 1673 à Pielau dans la principauté d'OEls, après avoir étudié les langues se rendit à Iéna, où il apprit les mathématiques sous un excellent maître. Quelque temps après il se mit à voyager, et se lia d'amitié avec les savans et les plus célèbres ingénieurs. A son retour il fut choisi pour accompagner dans ses voyages, en qualité de

gouverneur, le fils aîné de Baltazar Erdmann, qui devint dans la suite ministre et conseiller intime de la cour du roi de Pologne. Il négocia en 1705 le mariage de son élève avec la princesse Anne Marie, fille de Jean Adolphe, prince de Weiffenfels. Une affaire d'honneur l'ayant obligé de quitter la cour de ce prince, il se rendit en 1706, en qualité de volontaire, en Italie avec les troupes hessoises, où il fut fait adjudant général du prince héréditaire de Hesse-Cassel, et se fit une réputation par son savoir et sa valeur. En 1708 il suivit ce prince dans le Brabant, et fut fait gouverneur du jeune prince George, et lieutenant colonel dans son régiment, emploi qu'il remplit jusqu'à la paix d'Utrecht. Il se trouva en 1715 dans l'expédition de la Poméranie, et suivit le prince George à Cassel, d'où, en 1716, il alla en France et en Italie. En 1717 il fut fait colonel d'un régiment d'infanterie au service du prince Maximilien, et se trouva au siége de Belgrade, où il fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas le 19 août de contribuer à chasser les Turcs de leurs retranchemens. En 1719 il donna de nouvelles preuves de sa valeur en Sicile à la bataille de Francavilla et au siége de Messine, où il fut blessé dangereusement au bras. Après la paix conclue en 1720 avec l'Espagne, il retourna à la cour de Hesse où le landgrave le nomma en 1724 général major, le chargea d'une commission secrète à la cour de Pétersbourg, et lui donna en propre un régiment d'infanterie. Quelques années après il se fit connoître à la cour de Dresde, où, pour une invention toute particulière de certains ponts de navires, le roi Auguste II le gratifia de 25000 écus. Ayant peu après abandonné le service du landgrave de Hesse, il s'attacha à l'empereur, qui le promut d'abord à la charge de général major, et l'envoya commander dans la ville de Plaisance. En 1733 il traça le camp d'Oppeln en Silésie, et le 26 novembre de la même année il fut nommé commandant de Philipsbourg, après avoir été promu auparavant au grade de lieutenant général de l'empereur. Il obtint ensuite le gouvernement de Mayence, et à la fin de l'année 1734 il fut nommé gouverneur de la forteresse de Mantoue. En 1735 il fut élevé à la charge de feld-maréchal, lieutenant de l'empereur, et au mois de mai à celle de général d'artillerie. Il fit réparer les fortifications de Mantoue. Le 20 juin 1736 l'empereur l'honora de la charge d'intendant-général de toutes les forteresses, ce qui l'obligea de quitter l'Italie et de se rendre en Hongrie pour visiter celles de ce royaume. Mais étant en chemin pour rendre compte à Vienne de son administration, il tomba malade et mourut à Raab le 23 décembre 1736.

* WUYTIERS (Corneille Jean), né à Utrecht le 13 mars 1699, fit ses études à Hussen dans le pays de Clèves, et les continua chez les Pères de l'Oratoire de Malines, et ensuite à Louvain, où, après son cours de philosophie, il donna quatre ans à la théologie. Il vint en 1717 à Paris, où il s'appliqua particulièrement à l'Écriture sainte. Après avoir pris les ordres de la prêtrise, il retourna à Louvain, où il fut chargé, comme vice-président, des affaires du clergé de Hollande; et après avoir rempli les fonctions les plus importantes de sa communion dans plu-

sieurs villes de Hollande, il mourut près d'Utrecht le 13 mai 1733. Wuytiers avoit de grands talens pour la prédication, et de vastes connoissances.

* WYAT (sir Thomas), l'un des hommes les plus accomplis et les plus instruits qui parurent à la cour d'Angleterre, sous le règne de Henri VIII. Ce prince le chargea de plusieurs ambassades. Il fut auteur de quelques *Poésies*, imprimées en 1565 avec celles du comte de Surrey. On lui doit la première *Traduction* angl. en vers des Psaumes de David. Il mourut en 1541, âgé de 38 ans.

† WYCHERLEY (Guillaume), poète comique anglais, né à Clèves en Shropshire, fils aîné de Daniel Wycherley. Son père l'envoya en France à l'âge de quinze ans. Il séjourna principalement sur les bords de la Charente, où il fit connoissance de madame Montausier, tant célébrée par Voiture dans ses lettres, et revint en Angleterre quelque temps avant le rétablissement de Charles II. Il entra dans le collége de la reine à Oxford en qualité de pensionnaire étudiant en philosophie. Il quitta l'université sans avoir été immatriculé et sans avoir pris aucun degré. On lit dans Chaufepié que Wycherley ayant été ramené par le docteur Barlow à la religion protestante, qu'il avoit abandonnée dans ses voyages, se fit ensuite recevoir dans la société des jurisconsultes de Middle-Temple; mais ce temps-là étoit celui du règne des plaisirs et de l'esprit. Wycherley, qui avoit beaucoup d'esprit et du goût pour les plaisirs, abandonna bientôt l'étude sèche des lois pour des occupations plus à la mode. Il composa sa première pièce de théâtre, intitulée *L'Amour dans un bois*, ou *le Parc de Saint-James*, représentée au théâtre royal en 1672. Ce début lui procura la connoissance de tous les beaux esprits de la cour et de la ville, et celle de la duchesse de Cleveland. L'année suivante il donna sa comédie du *Gentilhomme maître à danser*, qui fut représentée sur le théâtre du duc. En 1768 on joua son *Misanthrope* sur le théâtre royal, et en 1685 sa *Femme de campagne*. Voltaire a parlé, dans ses Mélanges de littérature, de ces deux pièces de Wycherley. « Cet homme, dit-il, qui passoit sa vie dans le plus grand monde, en connoissoit parfaitement les vices et les ridicules, et les peignoit du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies. Il a fait un *Misanthrope* qu'il a imité de Molière. Tous les traits de Wycherley sont plus forts et plus hardis que ceux de notre *Misanthrope* : mais aussi ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière, le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse : elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs. » Voici le jugement qu'une modestie excessive avoit dicté à Wycherley sur son ouvrage. Quelqu'un le félicitoit d'avoir surpassé Molière, il répondit : « Je connois Molière et je me connois; je l'ai trop mal imité pour être appelé son imitateur; je n'ai point renchéri sur ses caractères, je les ai seulement chargés, et par-là je les ai gâtés. Tout ce que puis dire en ma faveur, c'est qu'en les chargeant ainsi j'ai moins consulté mon propre goût que celui du public anglais, à qui j'avois à plaire. » Wycherley a encore une

de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie, c'est une espèce d'*Ecole des femmes*..... Cette pièce n'est pas l'école des bonnes mœurs; mais c'est l'école de l'esprit et du bon comique. Le duc de Buckingham conçut tant d'estime pour Wycherley, qu'étant grand écuyer du roi et colonel d'un régiment, il le fit un de ses écuyers et capitaine-lieutenant de sa compagnie, en lui cédant tous les appointemens de capitaine et les autres profits de la compagnie. Le roi Charles II lui donna aussi de grandes marques de sa faveur. Wycherley étant tombé dangereusement malade, le monarque l'honora de sa visite, et lui ordonna de partir pour la France, dès qu'il seroit convalescent, ne doutant pas que l'air de Montpellier ne rétablît totalement sa santé. Wycherley passa en effet en France avec une gratification de 500 livres sterling, et revint en Angleterre au printemps suivant. Le prince l'accueillit avec bonté, et lui dit «que voulant faire élever son fils d'une manière convenable à son rang, il ne croyoit pas pouvoir lui donner un meilleur gouverneur que Wycherley, qu'il lui assigneroit une pension de 1500 livres sterling, et qu'à l'expiration des fonctions de sa charge il sauroit le mettre au-dessus des atteintes de la fortune et de l'envie.» Cependant un événement, favorable en lui-même, devint funeste au poète chéri de la cour, il gagna le cœur de la comtesse de Drogheda, qu'il épousa et qui le fit maître de tout son bien. Il n'en avoit pas informé le roi, de crainte que les parens de cette dame, qui étoient puissans, ne missent obstacle à leur union disproportionnée; mais ce qu'il avoit redouté lui arriva. La mort ayant ravi son épouse, son droit lui fut contesté, et les frais du procès, joints à d'autres accidens, l'ayant mis hors d'état de satisfaire ses créanciers, ils le firent emprisonner. Le libraire qui avoit imprimé sa Comédie du *Plain-Dealer*, et qui n'avoit pas moins gagné d'argent que l'auteur de réputation, eut l'ingratitude de refuser un prêt de 20 livres sterling. Il passa sept ans en prison, et il y seroit peut-être demeuré plus long-temps, sans la générosité de Jacques II, qui, au sortir d'une représentation du *Plain-Dealer*, ordonna que les dettes de l'auteur fussent acquittées, et accompagna cette grace d'une pension annuelle de 200 livres sterling, qui lui fut payée jusqu'au temps que ce prince quitta l'Angleterre. Mais l'effet ne répondit pas aux intentions généreuses du prince, la modestie de Wycherley y mit obstacle: le roi lui ayant envoyé le comte de Mulgrave pour avoir un état juste de ses dettes, il n'osa les déclarer, de manière qu'il demeura dans l'embarras jusqu'à la mort de son père, qui ne l'en tira point. Le testament qui le mettoit en possession des biens fonds ne lui permettoit ni de les vendre, ni de les engager pour payer ses dettes; mais il pouvoit en disposer pour un douaire en se mariant, ce qu'il fit à la veille de terminer sa carrière; il épousa une jeune personne, qui lui apporta 1500 livres sterling, et mourut au mois de décembre 1715, onze jours après la célébration de ses nôces. Wycherley étoit un homme d'un commerce aisé, qui n'avoit rien de la misanthropie dont on auroit pu le soupçonner, si on avoit jugé de lui par l'esprit satirique qui caractérise ses Pièces de théâtre; il étoit bon ami, zélé pour

ceux qu'il affectionnoit; mais il avoit beaucoup de penchant pour le libertinage, et ses écrits ne s'en ressentent que trop. Outre les comédies dont nous avons parlé, il a publié un volume de *Poésies*, Londres, 1704, in-folio, qui n'a pas été reçu favorablement du public; ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie, on n'y remarque pas assez ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise le vrai poète. L'auteur aime à s'exprimer avec force, et souvent il y réussit; mais souvent aussi l'expression devient outrée ou trop laconique. Milord Lansdowne a tracé dans ses ouvrages le caractère de Wycherley.

* I. WYCKE (Thomas), peintre hollandais, né à Harlem en 1616, mort en 1686, a passé une partie de sa vie en Italie, où il a *dessiné* plusieurs ports de mer et des vues très-pittoresques.

* II. WYCKE (Jean), fils du précédent, mort en 1702, fut aussi un excellent peintre. Son genre étoit les batailles et les animaux. Cet artiste a demeuré long-temps en Angleterre. Il a aidé Godefroi Kneller dans ses travaux. Wycke a peint le cheval sur lequel est monté le duc de Schomberg dans le beau portrait que Kneller a fait de ce seigneur.

WYÉLIUS (Alard), licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*; en 14 vol. in-fol., Cologne, 1618. C'est la Collection de Marguerin de LA BIGNE (*voyez* ce nom) augmentée de plus de cent auteurs et arrangée selon l'ordre chronologique.

* WYEN (Charles-François-Xavier), né à Pesmes en Franche-Comté, a publié *Musique théorique et pratique réduite à ses principes naturels*, ou *nouvelle Méthode pour apprendre facilement et en peu de temps l'art de la Musique*, Paris, 1742 et 1744, in-4°.

* WYKEHAM (Guillaume de), prélat anglais, naquit à Wykeham dans le Hampshire en 1324, de parens pauvres, mais considérés, qui ne purent subvenir aux frais de son éducation. Nicolas Uvedale, seigneur du manoir de Wykeham et gouverneur de Winchester, y suppléa, et ce fut à sa recommandation, ainsi qu'à celle de l'évêque, que Wykeham fut introduit à la cour d'Édouard III. La première place qu'il y remplit fut celle de secrétaire des bâtimens de S. M. dans les manoirs d'Henley et de Yehamstead. Bientôt il y joignit celle d'intendant du château et du parc de Windsor. Ce fut par son conseil que le roi se détermina à rebâtir le château tel qu'on le voit aujourd'hui. La direction de cette entreprise fut confiée à Wykeham et il s'en acquitta tellement à la satisfaction d'Edouard, qu'ayant annoncé l'intention d'entrer dans les ordres sacrés, les dignités civiles et ecclésiastiques s'accumulèrent sans interruption sur la tête de Wykeham, jusqu'à sa nomination à l'évêché de Winchester en 1366. Il fut nommé intendant des châteaux de Windsor, de Leeds, de Douvres et de Hadlam, garde et juge des forêts du roi en deçà de la rivière de Trent, garde du sceau privé, et peu de temps après secrétaire particulier du roi. Froissard, écrivain contemporain, rapporte qu'il y avoit à la cour d'Edouard « un prêtre, nommé de Wican, par qui tout

se faisoit, et sans lequel rien ne se faisoit. » Lorsque Wykeham eut reçu sa bulle de consécration pour l'évêché de Winchester, son élévation dans l'état ecclésiastique le rendant susceptible de fonctions civiles plus relevées, il fut nommé en 1367 chancelier d'Angleterre, et conserva cette place jusqu'en 1371, que le roi la retira d'entre ses mains, sur les représentations des chambres du parlement réunies, que le gouvernement avoit été trop long-temps confié aux membres du clergé. Au milieu de tant de soins et d'affaires, Wikeham ne négligea point celles de son diocèse; il en faisoit la visite, s'empressoit d'y faire les réparations nécessaires, réformoit les hôpitaux dont l'administration avoit changé l'intention des fondateurs, lui-même formoit des projets plus vastes. Depuis long-temps il méditoit celui de construire à Oxford un nouveau collége en faveur des pauvres clercs; à Winchester une école qu'on pût regarder comme une pépinière pour l'université; mais dans les derniers temps du règne d'Edouard, le duc de Lamaster, jaloux de la faveur dont jouissoit l'évêque de Winchester, le noircit aux yeux du monarque, qui fit saisir tout son temporel et le bannit de sa cour. Le peuple ayant demandé à grands cris le rappel du pieux prélat, Edouard, peu de jours avant sa mort, rétablit Wykeham dans tous ses biens, et les orages du règne de son successeur, Richard II, ne purent le distraire de l'emploi qu'il avoit projeté d'en faire. Il fonda sur des terrains acquis de ses deniers à Oxford le collége de Sainte-Marie de Winchester et qui depuis a pris le nom de *new college* (le collége neuf), dont la construction, commencée en mars 1380, fut achevée en 1387. Elle ne fut pas plutôt finie qu'il fit construire le collége qu'il vouloit établir à Winchester et qui fut achevé en 1393. Après sa mort et à son exemple, Henri Chiccly, archevêque de Cantorbéry, fonda et fit construire à Oxford le collége *d'all souls* (le collége des ames). Depuis, Henri VI prit pour modèle dans la fondation à Cambridge des colléges d'Eton et du Roi, les plans et les réglemens faits par Wykeham. Ce pieux et respectable prélat mourut le 27 septembre 1404.

* WYLLYS (George), gouverneur de Connecticut en 1642, passa d'Angleterre à Hartford en 1638, et mourut en 1644. Il se fit admirer par sa piété. Il abandonna une belle terre dans le comté de Warwick et s'ensevelit dans un désert. Ses descendans ont illustré leur nom dans l'histoire civile du Connecticut.

WYMPA. *Voyez* WIMPINA.

I. WYNANTS (Jean), peintre hollandais, né à Harlem en l'année 1660, célèbre parmi les paysagistes, unissoit une touche ferme et vigoureuse à un pinceau délicat et moelleux. Il auroit porté ses talens plus loin, si le jeu et la débauche ne lui avoient pas emporté la plus grande partie de son temps. On ignore l'année de sa mort.

* II. WYNANTS (Goswin comte de), conseiller au souverain conseil de Brabant, et ensuite conseiller privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles en 1661, mort à Vienne en 1732, est auteur d'un Recueil de jugemens prononcés par le conseil de Brabant, publié sous le titre, *Supremæ curiæ Brabantiæ decisiones recentiores*, Bruxelles,

1744, in-folio, et en 2 vol. in-8°; cet ouvrage est très-estimé. Les observations de Wynants décèlent autant l'honnête homme et le bon juge que le jurisconsulte habile et profond.

*WYNDHAM (sir William), né en 1687, perdit son père étant encore en bas âge et succéda à ses biens et à son titre. Son éducation achevée, il fut nommé chevalier et représentant au parlement du comté de Sommerset. Il en remplit les fonctions dans les trois derniers parlemens du règne de la reine Anne, et dans tous ceux qui ont suivi jusqu'à sa mort. Placé ainsi sous les yeux du public et de la cour, ses talens ne tardèrent pas à être remarqués, et il fut nommé secrétaire de la guerre; en 1713, le poste important de chancelier de l'échiquier qu'il posséda pendant deux ans fut confié à ses soins. A cette époque il censura avec vigueur les mesures de l'administration, et défendit avec force le traité de paix d'Utrecht. Lorsque la rébellion d'Écosse éclata dans ce pays, en 1715, sir William devint suspect, on envoya pour l'arrêter un messager du roi auquel il échappa. Sur la proclamation qui s'ensuivit, il vint se mettre entre les mains du gouvernement, et fut jugé par le conseil privé qui l'envoya à la Tour, d'où il fut bientôt mis en liberté. Pope a tracé son caractère dans ces deux vers :

...Wyndham, just to freedom and the throne,
The master of our passions, and his own.

« Wyndham, fidèle à la liberté, fidèle au trône, sait commander à nos passions et maîtriser les siennes. » Il mourut à Wells le 17 juin 1740.

* WYNGÆRDE (François Van den), graveur d'Anvers, du 17e siècle. On a de lui, l'*Apparition de Jésus-Christ à la Magdeleine*, d'après Rubens, les *Noces de Thétis et de Pélée*; et une *Bacchanale*, d'apres le même, la *Reconnoissance d'Achille*, d'après Van Dyck, et plusieurs *morceaux* d'apres Téniers, et autres maîtres.

*WYNPERSSE (Jacques Thiens Van de), né à Groningue le 17 novembre 1761, dès la plus tendre adolescence se distingua dans l'étude des langues et dans la culture des sciences. L'institution paternelle l'initia dans celles de la logique, de la géométrie et de la métaphysique. (Denys V. D. W., son père, étoit professeur de philosophie à l'université de Leyde et auteur de plusieurs ouvrages élémentaires très-estimables.) Le jeune V. D. W. se voua bientôt avec une préférence décidée à la médecine et à l'anatomie. Van-Dœveren, Hahn, Oosterdyck le comptèrent au nombre de leurs disciples les plus distingués par leur zèle et leurs progrès. Il fut reçu docteur en l'université de Leyde en 1783: sa *Dissertation* inaugurale traitoit *De Ankylosi*, il en avoit déjà publié une antérieure sur le même sujet. Il ne tarda pas à se faire la réputation d'un des meilleurs praticiens de la ville de Leyde. Il y fut revêtu de plusieurs emplois de confiance. En 1784 il publia à Leyde, en 3 petits vol. in-8°, une excellente *Traduction* latine, des recherches de Guill. Hewjon, Anglais, sur les vaisseaux Lymphatiques, etc. Il entra en lice dans différens concours académiques, et il fut couronné en 1786, à Amsterdam, pour un *Mémoire* sur la Jaunisse; en 1787, à Paris, par la société royale de médecine,

pour un *Mémoire* sur le Muguet, le Millet et le Blanchet. Cette société lui offrit en même temps le titre de son *Correspondant*. La mort moissonna de si riches espérances en 1788. Le 6 avril une fièvre brûlante enleva ce jeune savant à sa famille, à ses amis, à une femme sensible qu'il avoit epousée depuis six mois, et au soulagement des malheureux. La société provinciale d'Utrecht couronna encore, au mois de juin suivant, un *Mémoire* qu'il lui avoit envoyé sur la Coqueluche. Il laissa après lui un riche cabinet de préparations anatomiques, remarquable sur-tout par une collection complète d'*Os morbeux*. L'université de Gœttingue en a fait l'acquisition.

* WYNTOWN (André), né au milieu du règne de David II, roi d'Ecosse, fut nommé en 1395 prieur des monastères du S. Serfiuoh dans Loch Levin, l'un des plus anciens établissemens religieux d'Ecosse. Jusqu'à son temps les anciennes histoires de ce royaume étoient dans une grande confusion; il entreprit d'en former la *Chronique*. Cet ouvrage dont on a donné une très-belle édition, est comme ceux de ce temps un mélange de vérités, de traditions incertaines et de fables. Il est écrit en vers, mais on ne le consulte que comme un monument historique.

* WYSSING (Nicolas), savant théologien, de la compagnie de Jésus, né à Lucerne en 1602, mourut à Manheim en 1672. On a de lui, I. *Traité sur la prédestination des Thomistes*. II. *De la science et de la volonté de Dieu*. III. *Du mystère de la Trinité*.

* WYTHE (George), chancelier de Virginie, distingué par son amour pour sa patrie, étoit né en 1762, d'un respectable fermier, et d'une femme d'un savoir et d'une force d'esprit peu communs. Elle enseignoit la langue latine, qu'elle parloit facilement avec son fils, dont l'éducation fut très-négligée. Il n'apprit qu'à lire et écrire, et les cinq premières règles de l'arithmétique. Ses parens étant morts avant qu'il eût atteint 21 ans, il se livra, comme beaucoup de jeunes gens inconsidérés, à la dissipation et à l'intempérance, jusqu'à 30 ans. Ce fut alors qu'il regretta amèrement la perte de ces neuf années, et des connoissances qu'il auroit pu acquérir pendant ce temps. Mais jamais homme ne répara plus efficacement le temps perdu. De ce moment il consacra sa vie aux études les plus approfondies. Sans le secours d'aucun maître il parvint à lire parfaitement le grec. Il cultiva les meilleurs auteurs latins, et devint un profond jurisconsulte dans le droit public et civil, dans les constitutions de la Grande-Bretagne et de la Virginie. Il fut encore habile mathématicien et eut d'excellentes notions de morale et de physique. Ce jeune homme ignorant et inconsidéré étoit devenu l'homme le plus assidu, le plus prudent, et ne trouvoit de satisfaction que dans les études littéraires. Ce fut dans ce temps qu'il s'attacha fermement à la religion chrétienne. Ces sentimens furent, il est vrai, quelquefois obscurcis par le scepticisme de certains écrivains; mais ils ne s'évanouirent jamais, et reprirent toute leur force dans les derniers momens de sa vie. Quoiqu'il n'ait jamais adopté aucune secte du christianisme, il resta constamment attaché à l'Eglise, et la Bible fut son livre favori.

Ayant obtenu ses licences pour exercer la profession d'avocat, il fit son stage à la barre de la cour générale, avec beaucoup d'autres grands hommes que la Virginie a produits. Il se faisoit remarquer non par son éloquence ou son adresse à défendre une mauvaise cause, mais par la rectitude de ses idées, son érudition et son rigide attachement à la justice. Jamais il ne s'attacha à soutenir une cause, qu'il ne la crût juste et honorable. Lorsque le temps marqué pour la liberté de l'Amérique fut arrivé, Wythe fut un des instrumens que la Providence voulut employer pour ce grand ouvrage. Il prit parti dans l'opposition, et ne cessa d'encourager les citoyens à secouer le joug de la tyrannie anglaise. Il annonça d'un esprit prophétique l'événement de la guerre prochaine, en exhortant à braver tous les dangers plutôt que d'abandonner la cause de la liberté. Secondé de son ami et de son élève Thomas Jefferson, il anima le peuple à la résistance. A mesure que la querelle s'échauffoit, son zèle s'enflammoit davantage. Il se joignit à un corps de volontaires, se forma de lui-même à la discipline militaire, et se prépara à marcher au premier appel. Mais son pays avoit sur lui de plus grandes vues : il lui réservoit des distinctions comme homme d'état, comme législateur et comme juge, et non comme guerrier. Avant le commencement de la guerre il étoit nommé membre de l'assemblée de Virginie. Après avoir été quelque temps orateur de la chambre des communes, il fut envoyé par les membres de ce corps au congrès qui s'assembla en 1775, et qui ne se sépara qu'après avoir proclamé l'indépendance de la république. Il exerça une très-haute influence dans cette assemblée d'hommes distingués par leurs lumières et leur patriotisme. Il fut un des signataires de cette mémorable déclaration, par laquelle ces héroïques législateurs de leur pays engagèrent leur vie, leur fortune et leur honneur au maintien et à la défense de ses droits trop long-temps violés. Par une résolution de l'assemblée générale de Virginie, du 5 novembre 1776, Thomas Jefferson, Edmond Pendleton, George Wythe, George Mason et Thomas Ludwell Lee, furent nommés membres d'un comité pour réviser les lois de la république. C'étoit un travail d'une difficulté immense. Le comité de révision ne trahit pas les espérances de ses commettans. Dès le commencement de leurs travaux ils furent privés des secours que leur promettoit l'habileté de Mason et Lee : l'un mourut, et l'autre donna sa démission. Les trois autres continuèrent la révision avec un zèle infatigable. Wythe, après avoir achevé le nouveau code des lois, eut part à leur exécution dans l'emploi difficile de juge de la cour de justice. Il fut l'un des trois juges de la haute-cour de la chancellerie, et ensuite seul chancelier de la Virginie, place qu'il conserva plus de 20 ans, jusqu'à sa mort. Ce fut surtout dans l'exercice de cet emploi que son désintéressement et son patriotisme parurent dans tout leur jour. Les honoraires que la république lui accordoit étoient des plus modiques, et cependant il sut s'en contenter. Tout son temps fut consacré au service de son pays; et il avoit un tel mépris pour les richesses, qu'après avoir donné en pur don à son neveu la moitié du bien qu'il avoit à Eliza-

beth-City, et vendu l'autre moitié, il n'en fut payé que beaucoup d'années après. Dans le temps qu'il demeuroit à Williamsburg, il accepta la chaire de législation du collége de William et Marie; mais il la résigna quand ses devoirs de chancelier l'obligèrent à quitter Richemond: alors ses ressources étoient très-foibles; mais il n'interrompit pas les charités qu'il avoit coutume de faire. Il trouva toujours dans son économie et sa modération les moyens de faire du bien. Il fut membre de la convention de la Virginie, qui en 1788 s'occupa de la constitution proposée aux Etats-Unis. Pendant les débats, il occupa le fauteuil de président. Bien convaincu que la confédération n'avoit pas l'énergie nécessaire pour conserver l'union et la liberté de l'Amérique, ce vénérable patriote, alors courbé sous le poids des années, se leva dans la convention. Les efforts de sa voix suppléèrent à sa foiblesse, en soutenant un système de l'acceptation duquel il savoit que le bien de sa patrie dépendoit. Toujours attaché à la constitution sous le rapport des principes de justice et de liberté qu'elle contient, et dans toutes les vicissitudes des affaires, il fut ardent à maintenir les droits de l'homme. Ses opinions politiques furent toujours républicaines. En 1798 et 1799, s'il s'est opposé aux mesures qui ont été adoptées sous l'administration d'Adams, et s'il a blâmé la loi sur les séditions et la levée d'une armée, ce n'est pas qu'il ait cédé un moment aux ressentimens ou à l'esprit de parti: la différence d'opinion n'a influé en rien sur ses amitiés particulières. Il a présidé deux fois sans interruption le collége des électeurs en Virginie. Enfin, en 1806, il fut attaqué d'une maladie de peu de durée, mais cruelle, et mourut dans la 81ᵉ année de son âge. On a cru qu'il avoit été empoisonné; mais l'accusé a été absous par un jury. Il a par son testament donné à son ami Jefferson sa précieuse bibliothèque et son cabinet de physique; le reste de ses propriétés est échu aux petits-enfans de sa sœur et à ses esclaves, à qui il avoit donné la liberté. C'étoit ainsi qu'il souhaitoit d'arracher les noirs non seulement à l'esclavage, mais encore aux tentations du vice. Il eut toujours le plus grand soin de les faire participer aux instructions. Lui-même s'occupa d'enseigner le grec à un enfant nègre qui mourut peu de jours après son maître. Le chancelier Wythe étoit d'un caractère social. Dès qu'il fut revenu des erreurs de sa jeunesse, il se fit une réputation intacte. Tant qu'il exerça les fonctions d'avocat, les clients dont il avoit gagné les procès lui firent les offres les plus brillantes: il leur répondit toujours que tout travail méritoit un salaire, mais qu'il ne pouvoit accepter que ce que la loi lui attribuoit; et que quant aux présens, il n'en recevoit de personne. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie cette grandeur d'ame. Sa manière de vivre étoit simple, modérée; et il trouva dans l'art de diminuer les besoins celui de réprimer la cupidité des richesses. Il paroît que c'est le désir ardent de procurer le bonheur de ses concitoyens qui l'a porté à défendre la cause de la justice et à maintenir les droits de l'Amérique. Comme juge, il fut remarquable par sa rigide impartialité, son attachement sincère aux principes de l'équité, son immense érudition, son assiduité infatigable aux soins

de sa place. Supérieur aux préjugés populaires et à toute influence corruptrice, rien ne put le faire dévier des routes de la justice et de la vérité. Sans doute on n'auroit guère attendu d'un homme chargé de si hauts intérêts, et dont le temps fut employé à des missions si difficiles et si embarrassantes, qu'il eût consacré une partie de ce temps aux soins de l'éducation de la jeunesse, généralement regardés comme fatigans et importuns; mais il y étoit naturellement porté par sa philanthropie. Au milieu des embarras accablans de la chancellerie, il trouva le temps de tenir une école particulière pour l'instruction de quelques élèves. Plusieurs hommes qui ont fait la gloire de leur pays ont dû leurs plus grandes lumières à ses exemples sublimes et à son instruction. Tel fut le graud et vénérable Wythe.

* WYTMAN (Matthieu), peintre hollandais, né en 1650 à Gorcum, mort en 1689, prit toujours pour sujets des *paysages* ou des *conversations*. On admire le style de cet artiste et l'élégance de son pinceau.

* I. WYTTEMBACH *ou* WYTTENBACH (Thomas), né à Bienne en Suisse, où il fut pasteur en 1515, mourut en l'an 1526 : il concourut honorablement à la réforme de la Suisse.

* II. WYTTEMBACH *ou* WYTTENBACH (Daniel), professeur de théologie d'abord à Berne, sa patrie, et ensuite à Masburg, mort en 1779, a écrit : *Tentamen theologiæ dogmaticæ, methodo scientificâ pertractatæ*, 3 vol. in-12, Francfort-sur-Mein. J. C. Bang a publié à Berne *Elogium Wyttembachii*, 1781, in-8°.

* WYVILL (Robert), évêque de Salisbury dans le 14e siècle, réclama de Guillaume Montaigu, comte de Salisbury, la possession du château. Le comte proposa de soutenir son titre par la voie des armes, et l'évêque fut obligé d'envoyer, pour entrer en lice, son champion, qui comparut vêtu de satin blanc, couvert de la cotte d'armes de l'évêque et suivi de deux écuyers, dont l'un portoit sa lance et l'autre son bouclier. Son adversaire se présenta dans le même accoutrement, et ils étoient prêts à fondre l'un sur l'autre, lorsqu'il survint un ordre du roi de suspendre le combat. La discussion se termina par un accommodement entre les parties. Wywill mourut en 1375.

I. XACCA, philosophe indien, né à Sica, mille ans avant notre ère, et regardé par les Japonnais comme leur législateur, leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisoit de prononcer souvent ces cinq mots : *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quio*. Jusqu'ici aucun interprète n'a pu deviner le sens de ces paroles. Ce peuple, auquel Xacca apprit la métempsycose et la théologie idolâtre des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes dans laquelle Xacca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie dit que sa mère étant grosse de lui, crut voir en songe qu'elle mettoit au monde un éléphant blanc par le côté gauche : cette fable est le motif du respect extraordinaire qu'ont les rois de Siam, du Tonquin et de la Chine pour les éléphans de cette couleur. Les Brachmanes disent que ce philosophe a souffert quatre-vingt mille fois la métempsycose, et que son ame a passé en autant d'animaux de différentes espèces. Suivant eux, Xacca passa sa vie assis, les jambes croisées, dans une continuelle contemplation. Sa doctrine portoit que les ames des bêtes étoient immortelles comme celles des hommes, et qu'elles seroient récompensées ou punies dans une autre vie. Sa morale consistoit dans ces cinq préceptes : « Tu ne tueras point ; tu ne voleras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne mentiras point ; tu ne boiras point de liqueurs fortes. » Les Japonnais ont renfermé les principaux articles de la doctrine de Xacca, tracée de sa propre main sur des feuilles d'arbre, dans le Foke-kio. C'est le livre sacré du Japon. Son nom signifie le *Livre des Fleurs*. Deux disciples de Xacca le formèrent ; ce qui leur mérita les honneurs divins. On les voit dans le temple de leur maître à Kataïsi ; l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. La statue de ce dernier est gigantesque, dorée et assise sur une feuille de fève d'Egypte.

II. XACCA (Erasme), Sicilien, qui florissoit dans le 17e siècle, a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'étoit appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine ; tels sont, I. *Histoire de l'incendie du Mont-Ætna*, en italien, 1669. II. Poème latin didactique *sur les Fièvres*. III. *Brevis expositio in Psalmos* et *in Canticum Canticorum*. IV. *La Jérusalem délivrée* du Tasse, en vers latins.

XANTHE (Mythol.), fleuve de la Troade, qui s'opposa à la descente des Grecs et souleva ses flots contre Achille. Pour secourir le héros, Junon envoya à son secours Vulcain, qui embrassa le fleuve et le fit rentrer aussitôt dans son lit.

* XANTHUS, un des plus anciens historiens de la Grèce, vivoit dans le 6e siècle avant notre ère. (*Voyez* le Voyage d'Anacharsis.) Dans la liste des hommes illustres qui est à la suite de cet ouvrage, l'auteur a placé encore un poëte du même nom et postérieur d'un siècle. Le pre-

mier écrivit l'*Histoire de Lydie*. Elle fut estimée pour son exactitude et pour les connoissances que l'auteur y déployoit sur les antiquités de son pays. Ib. 407. M. Frédéric Creutzer, dans ses *Historicorum Græc. antiquissimorum fragmenta*, tome I, a recueilli tous ceux de Xanthus.

I. XANTIPPE, femme de Socrate, étoit d'un caractère aussi emporté que celui de son mari étoit doux. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignoroit pas, dit on, sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avoit épousée? « Parce qu'elle exerce ma patience, répondit Socrate, et qu'en la souffrant, je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de la part des autres... »

II. XANTIPPE, général lacédémonien, (différent de ce Xantippe qui fit condamner le vaillant Miltiade à être précipité), étoit un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 255 avant Jésus-Christ, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avoient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Regulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnoissance. Mais, par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué de le précipiter dans la mer.

* III. XANTIPPE, fils d'Ariphron, général, fut un de ceux qui rendirent les plus importans services à toute la Grèce. Second de Leotycide, roi de Sparte, il défit la flotte des Perses à Mycalé, ville de la Carie dans l'Asie mineure. Il marcha ensuite en Thessalie contre les Alevades. Du temps de Pausanias on voyoit encore dans la citadelle d'Athènes une statue de Xantippe avec celle de Périclès son fils, et celle d'Anacréon de Téos, si célèbre par ses odes et ses chansons.

† XAUPI (Joseph), né à Perpignan le 16 mars 1688, et mort doyen de la faculté de théologie de Paris le 7 décembre 1778, a publié, I. *Oraison funèbre de Louis XIV*, 1745, in-4°. II. *Dissertation* sur l'église de Saint-André de Bordeaux, 1751, in-4°. III. *Autre* sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Grammont, en 1529. IV. *Recherches historiques* sur les citoyens nobles de Perpignan et de Barcelone, 1763, in-12. (*Voyez* Divers *Mémoires* imprimés à Perpignan, pour les droits de son chapitre.) Les vertus douces de l'abbé Xaupi lui acquirent des amis dont il fut sincèrement regretté.

† XAVIER (Jérôme), neveu de saint François Xavier, naquit dans le royaume de Navarre, et mourut en 1617 à Goa, où il étoit missionnaire. Il entra chez les jésuites d'Alcala en 1568, et passa dans les Indes en 1581. Il fut successivement recteur à Bazain et à Cochin. Ses confrères ont dit des merveilles de sa mission auprès du grand-mogol Akbar : non seulement leurs récits sont exagérés, mais il est certain que ce prince n'eut jamais l'idée d'embrasser la religion chrétienne, et que les démonstrations qu'il fit au missionnaire ne furent

dictées que par la politique et la curiosité. Xavier a écrit une *Histoire de J.-C. et de saint Pierre*, en portugais. Alegambe et plusieurs autres membres de la société de Jésus ont voulu lui faire encore honneur d'une Traduction de cet ouvrage en langue persanne ; mais elle appartient effectivement à un Indien mahométan, nommé Abdel Kasen de Lahor ; c'est Xavier lui-même qui lui a rendu ce témoignage à la fin de son premier ouvrage. Un des exemplaires étant tombé entre les mains du célèbre Louis-de-Dieu, il le traduisit en latin avec des Notes curieuses, dans lesquelles il démontre l'absurdité de l'ouvrage, Leyde, 1639, in-4°. (*Voyez* Louis-de-Dieu.) La Croze, dans son Histoire du Christianisme dans les Indes, a porté ce jugement sur l'Histoire de J.-C. et de saint Pierre, de Xavier · « C'est un amas monstrueux de fictions et de fables grossières ajoutées et souvent substituées aux paroles des saints évangélistes. » Un écrivain anglais a dit que le P. Jérôme Xavier fut huit ans à apprendre le persan, et qu'il ne présenta qu'en 1602, au grand-mogol, les Evangiles traduits en cette langue. Xavier a encore composé d'autres *ouvrages*; mais on ignore s'ils sont imprimés, et dans quelle langue il les a écrits. Au reste on a débité sur ce missionnaire tant de fables et d'absurdités, qu'il n'est guère possible de pouvoir assurer quelque chose de certain à son égard. *Voy.* François Xavier, n° III.

XÉDORIUS, philosophe japonnais, fils de l'un des rois du pays, fonda une secte dont les principes, admettent l'immortalité de l'ame, et dès-lors des peines pour les méchans et des récompenses pour les hommes de bien après leur mort.

XÉNOCLÉE (Mythol.), prêtresse du temple de Delphes, refusa de répondre à Hercule qui venoit consulter l'oracle, parce qu'il étoit encore souillé du sang d'Iphitus, qu'il venoit de tuer. Hercule irrité enleva le trépied de la prêtresse.

* XENOCLÈS, poète grec, qui vivoit dans la 19e olympiade, obtint contre Euripide le prix de tétralogie, c'est-à-dire, des trois tragédies et du drame appelé *Satire*. Les trois tragédies de Xénoclès qui l'emportèrent sur Euripide, étoient *OEdipe*, *Lycaon* et les *Bacchantes;* le sujet du drame satirique étoit *Athamas*. Les trois premières pièces, quoique tirées d'histoires différentes, avoient cependant un rapport entre elles, et, comme on l'observoit ordinairement dans les tétralogies, rouloient à peu près sur des crimes de même nature. OEdipe avoit tué son père, Lycaon mangeoit de la chair humaine, les Bacchantes égorgeoient quelquefois leurs enfans. On trouve le même rapport entre les pièces qui composoient la tétralogie d'Euripide, qui le céda à celle de Xénoclès. La première tragédie avoit pour sujet *Alexandre* ou *Pâris*; la seconde *Palamède*, et la troisième *les Troyens;* trois sujets qui avoient tous rapport à la guerre de Troie. Les pièces de Xénoclès ne sont pas venues jusqu'à nous.

I. XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Chalcédoine, se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui accorda son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile; et comme

Denys-le-Tyran menaçoit un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperoit la tête.* — « Personne, répondit Xénocrate, ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne. » Il étudia sous Platon en même temps qu'Aristote, mais non pas avec les mêmes talens; car il avoit l'esprit lent et la conception dure, au lieu qu'Aristote avoit l'esprit vif et pénétrant. Cette différence dans les dispositions des deux disciples faisoit dire au maître « que le premier avoit besoin d'éperon, et l'autre de bride. Ce philosophe remplaça dans l'académie d'Athènes Speucipe, successeur de Platon, l'an 339 avant Jésus-Christ. Il exigeoit de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant de venir étudier sous lui; et il renvoya un jeune homme qui ne les savoit point, en disant « qu'il n'avoit pas la clef de la philosophie. » Le changement qu'il opéra dans les mœurs de Polémon, jeune libertin (*voyez* POLEMON nº 1), fit tant d'impression, que quand ce philosophe paroissoit dans les rues, la jeunesse débauchée s'écartoit pour éviter sa rencontre. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade vers Philippe roi de Macédoine, et long-temps après vers Antipater; ces deux princes ne purent jamais le corrompre par leurs présens. Alexandre-le-Grand eut tant d'estime pour lui, qu'il lui envoya 50 talens, c'est-à-dire, plus de 50,000 écus. Les députés du conquérant macédonien étant arrivés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre et austère. Le lendemain, comme ils lui demandoient à qui il vouloit qu'ils comptassent les cinquante talens? « Le souper d'hier, leur répondit-il, ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Votre maître doit le garder pour lui, parce qu'il a plus de monde à nourrir que moi. » Les députés d'Alexandre lui firent néanmoins de si grandes instances, qu'il prit 30 mines, c'est-à-dire, 15 liv., comme un gage de la protection du monarque et du cas qu'il faisoit de ses dons. « Ainsi un grand roi, dit Valère-Maxime, voulut acheter l'amitié d'un philosophe, et le philosophe refusa de vendre son amitié au roi. » Xénocrate mourut vers l'an 304 avant J. C., âgé de 82 ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en heurtant un vase de cuivre. Il avoit composé, à la prière d'Alexandre, I. Un *Traité de l'art de régner.* II. Six *Livres de la Nature.* III. Six *Livres de la philosophie.* IV. Un *des richesses.* Mais ces ouvrages ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec *Jamblique*, Venise, 1697, in-fol. Ce philosophe ne reconnoissoit point d'autre divinité que le Ciel et les 7 Planètes. Il prit un tel ascendant sur ses passions, qu'il sembloit en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Il étoit grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortoit souvent à sacrifier aux Graces. Il souffroit très-patiemment les réprimandes de ce philosophe, et lorsqu'on l'excitoit à se défendre: « Il ne me traite ainsi, répondoit-il, que pour mon profit. » Xénocrate se distingua sur-tout par sa chasteté. Il avoit acquis un tel empire sur lui-même, que Laïs, la plus belle courtisane de la Grèce, ayant fait la gageure de le faire succomber, n'en put jamais en venir à bout, quoiqu'elle eût employé toutes les ressources de la coquetterie. Comme on se moquoit

d'elle, en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avoit point perdu, parce qu'elle avoit parié de faire succomber un homme et non pas une statue. » Xénocrate fit paroître dans sa conduite toutes les autres parties de la tempérance. Il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il falloit que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il ne put payer certain tribut que les étrangers étoient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'orateur Lycurgue acquitta sa dette et le tira des mains des fermiers, ordinairement peu sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après, Xénocrate ayant rencontré le fils de son libérateur, lui dit : « Je paye avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde. » Il haïssoit souverainement la médisance. Dans une compagnie où l'on déchiroit les absens, il demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : « C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, et jamais de m'être tu. » Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens. Il vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles, comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le bon et le mauvais pussent également pénétrer jusqu'au fond du cœur. Il croyoit que ces sages discours, fidèles gardiens de la vertu, en tiendroient l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent mis en garde leurs oreilles contre le souffle empesté des mauvaises conversations. Selon Xénocrate il n'y avoit de véritables philosophes que ceux qui faisoient de bon gré et de leur propre mouvement ce que les autres ne faisoient que par la crainte des lois et de la punition. Sa probité étoit tellement reconnue, qu'il fut le seul citoyen que les magistrats d'Athènes dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment.

II. XÉNOCRATE, médecin, vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien, qu'il étoit d'Aphrodisias en Cilicie, et qu'ayant écrit sur les médicamens il n'avoit rempli ses ouvrages que de remèdes pour la plupart impraticables. Xénocrate avoit encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais ; il avoit trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre, qui porte le nom de *Xénocrate*, et qui traite de la nourriture des animaux aquatiques, ou plutôt de la nourriture que fournissent les animaux aquatiques. Le Napolitain don Gaëtano d'Ancora, l'un des membres les plus distingués de l'académie de Cortone, en a donné une nouvelle édition en grec et en latin, à Naples, de l'imprimerie royale, 1791, in-8°. Cet ouvrage a été imprimé à Zu-

rich, dès l'an 1559, in-8°, avec les Notes de Gesner.

* XÉNODAME, citoyen d'Anticyre dans la Phocide, remporta le prix du Pancrace aux jeux olympiques dans la classe des hommes. On voyoit à Anticyre, du temps de Pausanias, une statue de Xénodame, avec une inscription qui marquoit ses qualités, et suivant laquelle il paroît qu'il avoit reçu la couronne olympique en la 211e olympiade; c'est la seule, ajoute Pausanias, qui ne soit pas marquée dans les registres des Eléens.

† XÉNOPHANES, philosophe grec, natif de Colophon, étoit disciple d'Archelaüs et contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Censorin, Scaliger, et plusieurs autres critiques le font vivre plus de cent ans. Il se fit connoître par plusieurs *Poëmes* sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. Ses opinions philosophiques lui firent un grand nom. Il croyoit que la lune est un pays habité; qu'il est impossible de prédire naturellement les choses futures, et que le bien surpasse le mal dans l'ordre de la nature. L'idolâtrie étoit à ses yeux un culte monstrueux. Se trouvant un jour aux fêtes des Egyptiens, et leur entendant faire des lamentations, il leur dit en plaisantant: « Si les objets de votre culte sont des dieux, ne les pleurez pas; s'ils sont des hommes, ne leur offrez point de sacrifices. » La liberté avec laquelle Xénophanes s'exprimoit sur la divinité l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Zancle (aujourd'hui Messine), et à Catane. Il y fonda la secte éléatique, qui produisit plusieurs hommes vertueux. Ce philosophe disant un jour à Hiéron, roi de Syracuse, « qu'il étoit si pauvre, qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs; » ce prince lui répondit: « Tu devrois donc attaquer moins souvent Homère, qui, tout mort qu'il est, fait vivre plus de dix mille hommes.... » Son système sur la divinité étoit, à ce que pensent quelques auteurs, peu différent du spinosisme. Les philosophes de sa secte (Eléatique) prétendoient que tous les êtres ne faisoient qu'une seule substance, et que cette substance étoit Dieu même. « Une gradation de conséquences, tirées d'un principe qu'ils croyoient incontestable, les conduisit, suivant Bougainville, à cette absurde opinion. Rien ne peut être fait de rien, disoient-ils; donc, ce qui est a toujours été. L'eternel est infini, et l'infini est unique, immobile, invariable. L'univers est donc un seul et même être. Rien ne commence, rien ne finit; rien ne se meut dans le monde. Tant de réproductions, de métamorphoses qui semblent varier la vaste scène de l'univers, ne sont que de vaines apparences. » Il se peut faire que Xénophanes eût un peu modifié ce système; car saint Clément d'Alexandrie cite un passage de ce philosophe qui dit que « le souverain Dieu des hommes et des habitans des cieux est unique, et qu'il n'est semblable aux hommes ni de corps, ni d'esprit; » ce qui est un peu différent des opinions de Spinosa. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est qu'il s'éleva plusieurs fois contre ce qu'Homère et Hésiode ont dit des dieux du paganisme. « Il n'est pas moins impie, disoit-il, de soutenir que les dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent; puisqu'en

l'un et l'autre de ces deux cas il il seroit également vrai qu'ils n'existent pas toujours. » Il ajoutoit que « si les bœufs et les lions avoient des mains, ils donneroient à leurs dieux des figures de lions ou de bœufs, » pour prouver combien les hommes avoient tort de peindre la divinité sous la figure humaine. Un homme avec qui il refusa de jouer aux dés l'ayant appelé poltron il lui répondit en vrai philosophe : « Oui, je le suis, pour les actions honteuses. » Les fragmens de ses *Vers* furent imprimés in-8° en 1573, par Henri Etienne, et dans un Recueil intitulé *Poesis philosophica*.

* XÉNOPHILE, célèbre statuaire, n'est connu que par Pausanias, qui en parle dans sa *Description de la Grèce*, livre 2. Il est à présumer que ce statuaire avoit fait peu d'ouvrages. Pausanias parle de la statue d'Esculape à Argos. « C'est, dit-il, » une statue de marbre blanc, » qui représente le dieu assis; il » est accompagné de la déesse » Hygeïa ». C'étoit Straton qui avoit fait celle de cette prétendue déesse et ce statuaire n'est encore connu que par Pausanias.

† I. XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athènes, l'an 450 avant Jésus-Christ, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus le-jeune, dans son expédition contre son frère Artaxercès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille Grecs venus du fond de l'Asie. De retour dans sa patrie, il se forma le cœur et l'esprit, et s'attacha ensuite à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Ce prince l'emmena avec lui au secours de Sparte, où il se distingua également par son esprit et par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les doux travaux de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J.-C. Xénophon, disciple et ami de Socrate, eut les graces d'un Athénien et la force d'esprit d'un Spartiate. C'étoit un philosophe intrépide, supérieur à tous les événemens de la vie. Il avoit un fils nommé Gryllus, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant Jésus-Christ, eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon, tandis qu'il sacrifioit, il ôta la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête; mais, lorsqu'on eut ajouté que ce fils étoit mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savois bien que mon fils étoit mortel, et sa mort mérite des marques de joie plutôt que de deuil. » Speroni, auteur italien du 16e siècle, reproche à Xénophon son attachement passionné pour Agésilas, et l'accuse d'avoir porté en sa faveur des jugemens téméraires, dans son livre de la Royauté et dans ses histoires même, et d'avoir relevé l'éclat de ses victoires plus que les lois de l'histoire ne le permettent. Cette inculpation, sans fondement, n'est que l'effet du caprice; car il n'y a pas un auteur ancien qui ait parlé si désavantageusement de Xénophon. Ses principaux ouvrages sont I. La *Cyropédie*. C'est l'Histoire

du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité (*V.* Cyrus, n° I), il est digne d'un homme qui étoit à la fois bon écrivain et homme d'état; les préceptes qu'il mêle à sa narration, peuvent être très-utiles : on y trouve des vues saines de politique : il respire l'amour des lois, des hommes et de la vertu. D'ailleurs Xénophon fait de la vie de Cyrus un Roman moral, à peu près semblable à notre Télémaque. *Cyrus ille*, dit Ciceron, *à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus est, sed ad effigiem justi imperii.* Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle et vigoureuse de son héros, que les Mèdes étoient des voluptueux, plongés dans la mollesse; et que les habitans de l'Hyrcanie, province que les Tartares (alors nommés Scythes) avoient ravagée pendant trente années, étoient des sybarites; ce qui n'est guère vraisemblable. Tout ce qu'on peut assurer de Cyrus, c'est qu'il fut un grand conquérant. Charpentier a donné une Traduction française de la Cyropédie. On peut ajouter ici à la louange de Xénophon qu'il est le premier philosophe qui ait écrit une histoire. II. L'*Histoire* de l'expédition de Cyrus le jeune contre son frère Artaxerces, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Cette Histoire (dit l'abbé Millot) paroît cependant suspecte à quelques égards. Il exagere trop les qualités de Cyrus le jeune, qui n'étoit qu'un ambitieux; et peut-être même trouvera-t-on qu'il vante trop les Grecs, compagnons de son expédition. Xénophon s'y borne d'ailleurs à raconter les faits avec simplicité et sans ornement. Cette simplicité n'exclut point la force des pensées; il fait un sublime éloge des capitaines grecs morts pendant la retraite; en disant qu'ils moururent irréprochables dans la guerre comme dans l'amitié. D'Ablancourt et Larcher ont traduit cet ouvrage; mais la traduction du dernier, Paris, 1778, 2 volumes in-12, plus exacte, plus élégante, a fait oublier tout-à-fait celle de d'Ablancourt. III. L'*Histoire Grecque*, en VII livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a été traduite aussi en français par d'Ablancourt; et elle forme le 3e volume de Thucydide. Quelques modernes, accoutumés au goût emphatique de quelques-unes de nos histoires, trouveront celui de Xenophon trop simple et trop nu. Il ne se distingue que par ce goût sévère, cette précision attique si vantée des anciens. Nathan Morus en a donné une fort bonne édition à Leipsick en 1778, in-8°. IV. *Les dits mémorables de Socrate*, en 4 liv., traduits en français par Charpentier, ainsi que les deux suivans. V. L'*Eloge d'Agésilas*. VI. L'*Apologie de Socrate*. VII. Les *Economiques* dont Dumas donna une traduction française, 1768, in-12. VIII. Un dialogue intitulé *Hiéron* ou *le Tyran*, entre Hiéron et Simonide. IX. Un petit *Traité des revenus* ou *des produits de l'Attique*. X. Un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux*, et un 2e sur la *Manière de les nourrir*. XI. Un petit *Traité de la chasse*. Ce traité n'a jamais été publié à part. Le tableau du lièvre qu'on y fait est un chef-d'œuvre. Pyrame de Candole, que Baillet a cru être Claude Fauchet, auteur des *Antiquités gauloises*, le traduisit en français en 1603. XII. Un excellent dialogue, inti-

tulé *Le banquet des philosophes*, traduit en français par Le Fèvre, 1666, in-12. XIII. Deux petits *Traités*, l'un du gouvernement des Lacédémoniens, et l'autre du gouvernement des Athéniens. Les *Livres des équivoques*, qu'Annius de Viterbe et d'autres lui ont attribués, ne sont ni de lui, ni dignes de lui. Les meilleures éditions de ses OEuvres sont celles de Paris, 1625, in-folio; de Leipsick, 1763, 5 volumes in-8° — d'Oxford, 1703, grec et latin, 5 volumes in-8°, — 1727 et 1735, 2 volumes in-4°. Ces deux vol. ne contiennent que la *Cyropédie*, la *Retraite des dix mille* et l'*Éloge d'Agésilas*. J. A. Ernesti en a donné une excellente édition en 17..., réimprimée à Leipsick en 1771, in-8°. Les petits *Traités* intitulés l'*Economique*, l'*Apologie de Socrate*, le *Banquet des philosophes*, *Hiéron*, *Agésilas*, ont également trouvé un éditeur très-estimable dans Jean Auguste Bach. Cet éditeur a aussi publié la *Cyropédie* en 1780. P.H. Koppiers, à la suite de ses *Observationes philosophicæ*, Leyde, 1771, in-8°, a mis *Theses, quas defendendas mihi præscripsit L. C. Valckenaer*. Voici la 7e. *Xénophontea quæ vulgo habentur, Apologia Socratis et oratio in laudem Agesilai, indigna sunt ingenio Xenophontis capitali et sophistæ debentur; quod mirum est ab aliis nondum fuisse animadversum.* » La 6e de ces thèses porte : « *Socratis philosophia popularis ex Xenophonteis potiùs libellis est haurienda, quam ex eleganter verbosis dialogis Platonis, qui suis illam et aliorum emblematibus obscuravit.* » — Enfin de Glasgow, 1674, 12 vol. in-8°; de Leipsick, par Benjamin Weiske, 6 volumes in-8°, dont le dernier a paru en 1804. Sturz a donné en 4 volumes in-8° un *Lexicon Xenophontis*, Leipsick, 1804. On a imprimé en 1745, en 2 volumes in-12, divers ouvrages de Xénophon, en français, la *Retraite des dix mille*, les *Choses mémorables*, la *Vie de Socrate*, *Hieron*. M. Gail a donné une traduction complète des ouvrages de ce guerrier philosophe, Paris, 1797, 1799, 7 vol. grand in-4°. Cette traduction est accompagnée du texte grec et de la version latine de Leunclavius, et de notes critiques par M. Gail, qui a aussi publié séparément les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, Paris, 1795, in-12; les *Economiques*; l'*Apologie de Socrate*; le *Traité d'équitation et le commandant de la cavalerie*, Paris, 1795, in-8°; et les *Cynégétiques* ou *Traité de la chasse*, Paris, 1801, in-12. Cette dernière traduction a occasionné quelques discussions entre le traducteur et M. Clavier, ainsi que M. Bosquillon. *Voyez* à ce sujet le Magasin Encyclopédique, 7e année. Toutes les productions de Xénophon sont très-propres à former l'homme d'état. Scipion l'Africain et Lucullus les lisoient sans cesse. Comme César, ce philosophe fut grand capitaine et grand historien; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation. Le dialecte attique, que Xénophon emploie, respire une douceur si aimable, que, suivant un rhéteur, on diroit que les graces reposoient sur ses lèvres. Les Grecs lui donnèrent le surnom d'*Abeille grecque* et de *Muse athénienne*. Ce fut Xénophon qui publia l'*Histoire de Thucydide*. M. Fortia a publié en 1785 une *Vie de Xénophon*, suivie d'un *Extrait historique et raisonné de ses ouvrages*. Cette Monographie d'his-

toire littéraire sert de préambule à la traduction des œuvres complètes de Xénophon, par M. Gail, dont le premier volume a paru à la même époque.

+ II. XÉNOPHON le Jeune, écrivain d'Éphèse, vivoit, selon quelques-uns, avant Héliodore, c'est-à-dire, au plus tard vers le commencement du 4e siècle. Il n'est connu que par ses *Ephésiaques*, roman grec en 5 livres, qui contient les *Amours d'Abrocôme et d'Anthia*. Ce roman a été imprimé en grec et en latin, à Londres, en 1726, in-4°, édition de Cocchi. Le baron de Locella en a donné une édition soignée à Vienne en 1797. Il le croit antérieur à Héliodore; mais Dorville semble, avec plus de raison, le faire postérieur à ce romancier. Jourdan de Marseille en a donné une traduction française, en 1748, in-12, et a horriblement défiguré l'original. Il fut longtemps inconnu, et on le découvrit enfin chez les bénédictins de Florence. Le sentiment y est bien rendu; mais le tissu des avantures n'est pas toujours bien ourdi.

* III. XÉNOPHON, statuaire d'Athènes, dont Pausanias fait mention dans sa *Description de la Grèce*, livre 9. Les Thébains disoient au temps de cet historien, que ce Xénophon avoit fait seulement le visage et les mains de la statue de la fortune et que le reste étoit de Callistonicus, un de leurs concitoyens. Dans cette statue, la déesse tient Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant; idée assez ingénieuse, dit le même Pausanias, de mettre le dieu des richesses entre les mains de la fortune, comme s'il étoit sa nourrice ou sa mère.

IV. XÉNOPHON, médecin de l'empereur Claude, natif de l'île de Cos, se disoit de la race des Asclépiades. Il fut si avant dans la faveur de ce prince, que Claude, après avoir fait en plein sénat l'éloge d'Esculape et de ses descendans, dit que « le savoir et la naissance de Xénophon méritoient que les habitans de Cos fussent en sa considération exempts de tous les impôts, ce qui leur fut accordé. Xénophon, par une horrible ingratitude, se laissa gagner par Agrippine, et hâta, dit on, la mort de l'empereur, en lui mettant dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très-subtil.

* V. XÉNOPHON (André), de Gubio, florissoit dans le 16e siècle. Nous avons de lui un *Formulaire pour les lettres d'amour*, Césène, 1527, in-12.

I. XERCÈS I., 5e roi de Perse, et second fils de Darius, succéda à ce prince l'an 485 avant J. C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, parce que celui-ci avoit vu le jour dans le temps que Darius n'étoit qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par sa mère Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius étoit roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avoit faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achemènes pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1000 voiles. (*Voyez* Thrasybule.) Rollin, d'après Hérodote, dit l'abbé Millot, fait monter l'armée de Xercès à plus de cinq millions deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer et toute la suite de l'armée. Diodore de Sicile diminue

beaucoup le nombre de ces troupes, ainsi que Pline, Elien et beaucoup d'autres auteurs. Quelque absurde que soit évidemment le calcul d'Hérodote, c'est, dit-on, l'historien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le siècle de l'expédition. « Mais il ne faut qu'examiner son récit, les discours, les songes, les circonstances qu'il y ajoute, pour se défier de son témoignage. Il sembloit avoir plutôt imité Homère que cherché à écrire en historien. Il fait de Xercès, tantôt un philosophe qui verse des larmes à la vue de cette multitude infinie dont il ne restera pas un homme dans l'espace de cent ans; tantôt un furieux et un insensé qui ordonne de fouetter la mer, parce que la tempête a rompu le pont de bateaux sur lequel ses troupes devoient passer l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles). Tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont condamnés au supplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents et les vagues. Selon le même Hérodote, Xercès fit percer le mont Athos, pour ouvrir un passage à sa flotte; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé.» Quoi qu'il en soit de ces fables ou de ces vérités historiques, Xercès, avec sa puissante armée, arrive au détroit des Thermopyles, défilé fort étroit entre la Thessalie et la Phocide, où l'attendoient quatre mille hommes sous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ce prince, réduit bientôt à 300 soldats, lui en dispute long-temps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage des Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xercès la fameuse bataille navale de Salamine. Xercès, contraint de se retirer honteusement dans ses états, laissa dans la Grèce Mardonius, son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avoit essuyées dans ses différentes expéditions, il s'abandonna aux charmes du luxe et de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant Jésus-Christ. Xercès n'avoit que l'extérieur et l'appareil de la puissance; il manquoit de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissans. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardoit comme le souverain de la nature. Il prétendoit maîtriser et punir les élémens; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes dirigés par un général habile, et finit honteusement une carrière qu'il avoit commencée avec gloire. Il ressentit de temps en temps quelques sentimens d'humanité. Un jour, considérant la grande armée qu'il avoit préparée contre les Grecs, il se mit à pleurer. Artaban, l'un de ses favoris, s'en aperçut et lui en demanda la raison. « En examinant tant de milliers de soldats, répondit Xercès, j'ai pensé que dans cent ans il n'en resteroit pas un seul, et cette réflexion m'a fait répandre des larmes. — Hé bien! lui répliqua Artaban, puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de prolonger leur vie, tâchez au moins de la leur rendre supportable.

II. XERCÈS II, roi de Perse après son père Artaxercès-Longuemain, l'an 425 avant Jésus-Christ, fut assassiné un an après



par son frère Sogdien, qui s'empara du trône. Xercès n'avoit tenu le sceptre que d'une main foible.

XI. *V.* Ching-Ihoong-ti, n° II.

XILANDER. *Voy.* Xylander.

I. XIMENÈS (Roderic), Navarrois, archevêque de Tolède, vint en 1247 à Lyon, pour défendre, devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits et les priviléges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendoit à la primatie, parce que son église conserve le corps de saint Jacques, apôtre des Espagnes; elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le recueil des historiens de ce royaume, avec des remarques du P. André Schott. Elle manque à la fois d'exactitude et de critique.

†II. XIMENÈS (don François), né à Torrelaguna dans la vieille Castille en 1437, fit ses études à Alcala et à Salamanque. On ne lui apprit qu'une scolastique aussi sèche qu'insipide. Dégoûté de ce fatras, il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour la première prébende qui vaqueroit. L'archevêque de Tolède la lui refusa, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre qui y étoit détenu, et qui se mêloit de prophétiser, lui prédit qu'il seroit un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Siguença: et le cardinal Gonzalez de Mendoza, qui en étoit évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée Castanel, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avoit choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède en 1495. Ximenès n'accepta qu'après un ordre exprès du pape en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutoit avec bonté, lisoit leurs requêtes, et les soulageoit avec une charité libérale. Il visita les églises, les colléges, les hôpitaux, et employa ses revenus à les réparer. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauches, cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcala et un autre à Talavéra, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux dont le désordre étoit extrême. Les cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur, jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frère pour le faire périr. Leur général vint de Rome pour perdre Ximenès dans l'esprit de la reine. Ce moine fougueux, dans une audience qu'il obtint d'Isabelle, parla avec tant d'imprudence, que la princesse lui répondit: « Savez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez? »—Oui,

madame, répliqua l'insolent cordelier : « Je sais que je parle à Isabelle, qui comme moi n'est que cendre et poussière. » Malgré les traverses qu'on suscita à Ximenès, il vint à bout de la réforme, et son zèle ne tarda pas d'être récompensé. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine en 1567, et le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux, nommé acavale. Ses vues se tournèrent ensuite du côté des mahométans, qu'il voulut ramener à la religion chrétienne. Il en baptisa plus de trois mille dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. L'ambition entroit pour beaucoup dans son zèle ; il vouloit étendre la domination d'Espagne chez les Maures : il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêque de Tolède et les emplois qu'il avoit à la cour produisoient de grands revenus, il résolut de faire luimême cette conquête à ses dépens ; mais il eut plus d'un obstacle à surmonter. Les officiers, mécontens d'avoir pour chef un général qui portoit la soutane sous sa cuirasse, refusèrent de s'embarquer. Les esprits étoient disposés à la révolte : Ximenès sort de sa tente pour les ramener : mais à peine a-t-il commencé de parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompt en criant : « De l'argent, point de harangue ! » Ximenès s'arrête pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu, il le fait arrêter et pendre sur-le-champ, en sa présence : puis il continue à parler. La rebellion étant calmée par cet exemple de sévérité, sa flotte, composée de 80 vaisseaux, sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siége étant arrivé, le cardinal guerrier monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux, et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avoient suivi. Il étoit précédé d'un cordelier, qui portoit devant lui la croix archiépiscopale, et qui avoit l'épée au côté, de même que tous les autres prêtres seculiers et réguliers. Il y eut un combat, soutenu de part et d'autre avec fureur. « Allons, mes enfans, dit-il aux soldats, je marcherai à votre tête. Un prêtre doit se faire honneur d'exposer sa vie pour sa religion : j'en ai reçu l'exemple de plusieurs archevêques de Tolède, mes prédécesseurs. » La cavalerie des ennemis, qui étoit fort supérieure, attaqua plus d'une fois l'infanterie espagnole, et ne put jamais l'entamer. Enfin les deux mille chevaux qui étoient demeurés sur les vaisseaux, et qui n'avoient pu débarquer d'abord auprès d'Oran, arrivent, mettent en fuite la cavalerie des Maures, et taillent en pièces toute leur infanterie. Alors toute l'armée marche à Oran, et y entre presque sans résistance. Un juif et deux Maures, avec qui Ximenès avoit des intelligences, ouvrirent une porte ; le soldat furieux massacra tout, hommes, femmes et enfans, et pilla une des plus riches villes de l'Afrique. Le cardinal y fit son entrée le lendemain, en disant : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'il faut rendre gloire. » Tant de morts qu'il trouva sur son chemin lui firent verser des larmes : « C'étoit des infidèles, il est vrai, dit-il ; mais

c'étoit des hommes qu'on auroit pu faire chrétiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire. » Il veilla ensuite à la police de la ville, dont il traça les nouvelles fortifications, changea les mosquées en églises, et dédia lui-même la plus grande à Notre-Dame de la Victoire. Ayant ensuite fait distribuer aux officiers et aux soldats tout l'or et l'argent que les généraux avoient fait mettre à part, pour les dédommager des frais de l'entreprise, il ne s'en réserva que la gloire. De retour en Espagne, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à quatre lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ces marques d'amitié n'étoient guère sincères : Ferdinand craignoit le pouvoir de Ximenès ; il lui avoit refusé Gonsalve pour son général. Le cardinal choisit Pierre Navarre, à qui le monarque espagnol écrivoit : « Empêchez le bon homme de repasser sitôt en Espagne : il faut user, autant qu'on le pourra, sa personne et son argent. » Le conquérant d'Oran rendit des services plus essentiels à sa nation. Prévoyant une stérilité extraordinaire, il fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède, et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré la haine secrète qu'il avoit pour son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516. Ximenès pressa la guerre de Navarre; mais il se déshonora, en ordonnant à Villalva, général espagnol, de mettre le feu dans ce royaume en cas de malheur, et d'en faire un vaste désert. Doit-on être surpris qu'avec un caractère si cruel il s'opposât à la réforme de l'inquisition ; qu'il fît faire de temps en temps des exécutions sanglantes des juifs et des mahométans qui renonçoient à la religion chrétienne, qu'ils avoient embrassée par force ? Son despotisme étoit extrême. « Il se vantoit de ranger avec son cordon tous les grands à leur devoir, et d'écraser leur fierté sous ses sandales. » Les premiers seigneurs d'Espagne, révoltés d'une telle conduite, se liguant contre lui, demandèrent hautement « de quel droit il gouvernoit le royaume? » En vertu du pouvoir qui m'a été confié, répondit-il, par le testament du roi mort, et qui a été confirmé par le roi régnant (c'étoit Charles-Quint....) « Mais Ferdinand, lui dirent-ils, simple administrateur du royaume, pouvoit-il conférer la qualité de régent ? La reine seule a ce droit. » — Hé bien! dit Ximenès, en les faisant approcher d'un balcon d'où l'on voyoit une batterie de canons, dont il fit faire une furieuse décharge : « Voilà les pouvoirs avec lesquels je gouverne et je gouvernerai : *Hæc est ultima ratio regum....* Les mécontens députèrent en Flandre, pour se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il s'en servit, et commanda avec plus de fierté et de hauteur qu'auparavant. L'usage d'Espagne n'étoit point d'entretenir des troupes en temps de paix. Ximenès, pour humilier les grands et la noblesse, permit à la bourgeoisie de porter les armes, de faire des compagnies, et l'exercice les jours de fête, et lui accorda de grands priviléges. Ainsi, sans tirer un seul laboureur de la

charrue, il eut une armée de 30000 hommes. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avoit été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travailloit pour la gloire de sa patrie, il fut empoisonné, à ce qu'on croit, en mangeant un pâté de truites. On soupçonna les ministres flamands d'avoir fait le coup. Il est certain que le régent avoit écrit au roi contre eux avec beaucoup de force, et sur-tout contre Chièvre, qui étoit détesté en Espagne. Ximenès traîna pendant deux mois une vie languissante, et mourut disgracié le 8 novembre 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Le fameux Leibnitz a dit de lui « que si les grands hommes pouvoient s'acheter, l'Espagne n'eût pas acquis Ximenès trop chèrement par le don d'un de ses royaumes. » Son tombeau, qui est au collége de Saint-Ildefonse d'Alcala qu'il avoit fait bâtir, fut orné de cette épitaphe :

Condideram Musis Franciscus grande Lyceum;
Condor in exiguo nunc ego Sarcophago.
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
Frater, Dux, Præsul, Cardineusque Pater.
Quin virtute meâ junctum est diadema cucullo,
Cùm mihi regnanti paruit Hesperia.

Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, Ximenès le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie, que tous les rois qui avoient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de 20 millions pour les besoins de l'Etat et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse. Il nomma cette maison le monastère d'Isabelle, en mémoire de la reine sa bienfaitrice, et lui laissa de grands biens par son testament. Par les arrangemens qu'il prit, cette maison devoit avoir toujours une année de revenu d'avance ; et c'est sur ce fonds qu'étoit doté tous les ans un certain nombre de demoiselles, qui y avoient été élevées. Philippe II, entrant dans les vues généreuses du cardinal, y fonda cinquante places de plus pour les filles de la première noblesse d'Espagne. Ximenès fut encore le fondateur de l'université d'Alcala, et publia dans cette ville la *Bible polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres. (*Voy.* Jay *et* Walton.) L'impression en fut commencée en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol., et en 4 langues ; elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les juifs le lisent ; la version grecque des septante, la version latine de saint Jerôme, que nous appelons *Vulgate*, et la Paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. Il y a dans le dernier volume un *Vocabulaire* de phrases et de mots hébreux, qui a fait l'admiration des savans ; mais il manque dans la plupart des exemplaires, par la négligence de ceux qui les firent relier. On travailla à cette *Polyglotte* pendant plus de 12 ans, car elle fut commencée dès l'an 1502 ; Ximenès s'y appliqua

lui-même avec beaucoup de soin, et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu 4000 écus (4500 liv. de France), et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Après la Polyglotte, Ximenès fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mosarabe, dirigés par Ortiz; et pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolede, et y fonda des chanoines et des clercs, qui célébroient journellement l'office en cette langue. (*Voyez* Ortiz.) Il avoit aussi commencé à faire travailler à une édition des œuvres d'Aristote; mais sa mort mit obstacle à l'exécution de ce projet. Quoique Ximenès écrasât l'orgueil des grands, il savoit fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui vouloient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours qui avoient été tenus contre lui: « que lorsqu'on étoit élevé en dignité, et qu'on n'avoit rien à se reprocher, on devoit laisser aux inférieurs la misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles. » L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts. Ce prélat fut fier, dur, opiniâtre, ambitieux, et d'une mélancolie si profonde, qu'il étoit presque toujours insupportable dans la société, et assez souvent à charge à lui-même. Cette tristesse pouvoit, a-t-on dit, venir de la conformation de son crâne, composé d'un seul os sans suture. D. Alvarès Gomez a écrit sa Vie en latin. Fléchier en a donné une autre en français. Voici comme il trace le portrait de cet illustre prélat: « Ximenès avoit un extérieur noble, et une physionomie qui marquoit la sagesse et la grandeur de son esprit. Il étoit d'une taille riche, d'un aspect vénérable, d'une santé robuste. Sa démarche étoit grave, sa voix agréable, ses yeux vifs et pleins de feu. Il s'expliquoit nettement et en peu de mots, et ne sortoit jamais du sujet dont on lui parloit... La justice et la religion furent les règles de sa conduite dans le ministere ecclésiastique et dans le gouvernement de l'état. Il a laissé au reste à douter en quoi il avoit le plus excellé, ou dans la pénétration à concevoir les affaires, ou dans le courage à les entreprendre, ou dans la fermeté à les soutenir, ou dans la sagesse à les achever. »

* III. XIMENÈS (Pierre), né à Widdelbourg, de parens portugais, fit ses études à Salamanque chez l'évêque de cette ville, qui étoit son parent. Il parcourut ensuite l'Italie, la France, les Pays Bas, et s'arrêta à Louvain, où il s'appliqua à l'étude des langues, de la théologie et de la philosophie. A l'âge de 50 ans il fut appelé à Liège; c'est dans cette ville qu'il commença son Traité, intitulé *Demonstratio catholicæ veritatis*. Les troubles qui agitèrent les Pays-Bas l'ayant obligé de quitter Liège, il se rendit à Cologne, où il enseigna la morale, et acheva son ouvrage. Ximénès mourut en 1595, âgé de 81 ans, sans avoir jamais pris aucun degré académique.

IV. XIMENÈS (Sébastien), habile jurisconsulte espagnol, mort vers 1600, s'est fait un nom par un bon ouvrage sur l'un et l'autre droit, sous ce titre: *Concordantiæ utriusque Juris*, Tolède, 1596 et 1619, en 2 vol. in-folio. Cet ouvrage est estimé. Le second volume, qui n'est pas de Ximenès, est le plus rare.

* V. XIMENÈS (Jérôme), médecin du 16ᵉ siècle, né à Epila en Aragon, exerça sa profession à Sarragosse. Il a écrit, *Quæstiones medicæ*, Epilæ, in-folio. *Institutionum medicarum libri quatuor*, ibidem, 1578.

* VI. XIMENÈS DE CARMONA (François), natif de Cordoue, médecin du 17ᵉ siècle, enseigna l'anatomie à Salamanque, passa à Mexico, et revint se fixer à Séville. On a de lui dans sa langue naturelle une *Histoire naturelle de la nouvelle Espagne*, Mexico, 1615. *Traité de l'excellence de l'eau, etc.*, Séville, 1616, in-4°.

† VII. XIMENÈS (Léonard), célèbre mathématicien du grand duc de Toscane, né de nobles parens à Trapani en Sicile, le 27 décembre 1716, donna dès son enfance des preuves d'un génie subtil, et d'une heureuse mémoire. Il entra chez les jésuites le 8 octobre 1631, et après son noviciat il enseigna les belles-lettres dans les colléges de Florence et de Vienne, vint à Rome faire son cours de théologie, et fut mandé par le marquis Vincent Riccardi de Florence, pour instruire son fils dans les sciences mathématiques. Il commença de bonne heure à mettre au jour diverses productions. Le comte Emmanuel de Richecourt, gouverneur de la Toscane, le fit nommer géographe de l'empereur, et professeur de géographie au collége de Florence. Son crédit et ses occupations augmentèrent quand on le désigna pour gérer les intérêts de la république de Lucques, menacée par les eaux. Dans l'espace de plusieurs années, Ximenès fut encore employé et consulté par divers souverains. Les principales académies de l'Europe le placèrent au nombre de leurs associés. Il mourut d'apoplexie à Florence le 3 mai 1786. On trouva avec son testament les deux Distiques suivants faits par lui-même :

Qui didici astrorum que vias, undasque fluentes,
Hoc cinis exiguus. Nunc jaceo in tumulo :
Parte tamen meliore mei super astra vocatus,
Gratulor æterni numinis ore frui.

Ximenès fut estimé de tous les principaux personnages de son siècle. Il étoit sincère sans rudesse, affable sans affectation, économe sans avarice, religieux sans superstition. On a de lui une quantité prodigieuse d'ouvrages : les principaux sont, I. *Elémens de Géométrie*, Venise, 1751. II. *Dissertatio de maris æstu*, Florentiæ, 1755. III. *Mémoire sur la cause des eaux de Bologne*, Faenza, 1763, IV. *Théorie et Pratique de la résistance des Solides*, Pise, 1782.

VIII. XIMENÈS (Joseph-Albert) Espagnol, né en 1719 d'une famille noble, se fit carme en 1734, enseigna dans son ordre la théologie, et fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talens pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différens emplois importans dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1768, et mourut dans l'exercice de cette charge en 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un, il a recueilli les bulles et les anciens monumens omis dans les volumes précédens ; dans l'autre, il a inséré les brefs, bulles, etc. depuis 1718 jusqu'en 1768.

† I. XIPHILIN (Jean), de Trébisonde. De moine au mont Olympe, Xiphilin devint sénateur à Constantinople, puis il fut élu,

le 12 janvier 1064, patriarche de cette métropole. On vante son savoir, mais on ne peut vanter sa vertu ; car après avoir prêté serment par écrit de ne jamais permettre que la veuve de l'empereur Constantin Ducas se remariât, il fut le premier à solliciter les sénateurs qui avoient souscrit le même engagement à ne point s'opposer aux secondes noces de cette princesse, et à violer leur serment. L'impératrice avoit promis d'épouser le neveu du patriarche ; mais lorsqu'elle fut munie de l'acte qui contenoit la promesse du sénat et celle du patriarche, elle épousa, non le neveu de Xiphilin, mais Romain Diogènes. Ainsi ce prélat fut dupé, ses espérances ambitieuses s'évanouirent, et il ne retira aucun fruit de son acte de mauvaise foi. Après avoir resté sur le siége de Constantinople onze ans et sept mois, il mourut le 2 août 1075. Il nous reste de ce prélat un seul *Sermon* imprimé dans la Bibliothèque des Pères.

*II. XIPHILIN (Jean), neveu du précédent, est connu pour avoir, sur la fin du onzième siècle, fait un *Abrégé* des quarante-cinq derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'*Histoire romaine* depuis le temps de César et de Pompée jusqu'au règne d'Alexandre fils de Mammée. Rien ne prouve qu'il ait abrégé les trente-cinq livres précédens : il n'en reste aucune trace. D'ailleurs il assure que de son temps les *Ouvrages* de Dion présentoient déjà des lacunes. Cet abréviateur est exact et fidèle à suivre le sens et souvent même les paroles de son auteur, comme on peut s'en convaincre par ce qui nous reste de l'histoire de Dion Cassius. Il a respecté jusqu'à ses erreurs. L'*Abrégé* de l'*Histoire Romaine* de Xiphilin, en grec, fut imprimé à Paris en 1592, in-fol. De Boisguilbert en donna une traduction française, 2 vol. in-12, Paris, 1674. Cousin, président en la cour des monnoies, l'a traduit en français avec les historiens grecs, Zonare et Zozime, un vol. in-4° et 2 vol. in-12, Paris, 1686.

XISITHRUS ou XISUTHRUS, ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devoit inonder toute la terre, construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand en il sortit, il disparut et fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, de Deucalion, sous d'autres noms.

XIUS, empereur chinois, vivoit environ 200 ans avant Jésus-Christ. Il ordonna que tous les livres de son empire seroient brûlés, à l'exception de ceux qui traitoient de la médecine, de l'agriculture et de la divination. Une femme sauva les ouvrages de *Confucius*, dont elle colla les feuilles contre les murs de sa maison, où elles restèrent jusqu'à la mort de Xius. Depuis cette époque, ces ouvrages sont devenus les plus anciens livres des Chinois.

I. XOGUNSAMA Ier, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, et soumit à son pouvoir la plupart des gouverneurs des îles, qui s'étoient rendus indépendans. Il persécuta les chrétiens, et s'efforça d'expulser les Européens de ses états. Il abdiqua la couronne en 1622, et mourut neuf ans après.

II. XOGUNSAMA II succéda à son père dans sa puissance, sa valeur et sa barbarie. Il fit tran-

cher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et relégua ceux de Hollande dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans son empire. Sous lui, le christianisme disparut de ses états, et nul missionnaire n'échappa à la mort. Il mourut sans enfans en 1650.

* XUARÈS (Roderic), jurisconsulte espagnol, qui florissoit dans le 16e siècle, exerça avec distinction la profession d'avocat à Salamanque, et composa plusieurs ouvrages qui furent très-estimés de son temps. On cite les suivans : *Allegationes et Consilia. Repetitiones, sive lecturæ in quasdam leges. De Fidejussore in causâ criminali*. Il est fait mention de ce jurisconsulte dans la Bibliothèque des écrivains espagnols de Nicolas Antonio.

XUTHUS, fils d'Hellen, né en Achaïe, vint au secours des Athéniens, et contribua à les rendre victorieux de leurs ennemis. Le roi d'Athènes, Erechthée, lui donna par reconnoissance sa fille Creüse en mariage, et il lui succéda dans le royaume d'Attique. Xuthus, se trouvant sans enfans, consulta l'Oracle, qui lui conseilla de choisir pour son successeur le premier qu'il rencontreroit en sortant du temple. Ce fut Ion, qui a fourni à Euripide le sujet de la tragédie de son nom.

† XYLANDER (Guillaume), né à Augsbourg le 26 décembre 1532, montra dès sa jeunesse une inclination vive pour les sciences; mais ces belles dispositions auroient été nulles par son manque de fortune, s'il n'eût trouvé dans la générosité d'un noble d'Augsbourg les moyens de faire ses études. Après les avoir achevées à l'académie de Tubinge et à celle de Bâle, il fut appelé à remplir une chaire de langue grecque à Heidelberg, vacante par la mort de Mycillus. Mais il n'en jouit pas long-temps. Du reste il étoit malheureusement trop réel que sa pauvreté l'obligeoit de travailler avec acharnement. Dans une élégie qui se trouve à la fin de l'épître dédicatoire de son *Dion Cassius*, il dit lui-même qu'à 18 ans il étudioit pour la gloire, mais qu'à 25 il se faisoit pour gagner sa vie. Voici au reste ses propres termes :

Te mala pauperies, pulchrisque gravissima cæptis,
Conatu indignor plus potuisse meo.

Son extrême pauvreté jointe à une application extraordinaire à l'étude lui firent contracter une maladie, dont il mourut à Heidelberg en 1576. On a de lui une *Traduction* latine de Dion Cassius, de Marc-Aurele, etc...., et un grand nombre d'autres *ouvrages* fort inexacts, parce qu'il écrivoit pour vivre. Le reproche a été répété d'après de Thou. Il n'en est pas moins vrai que les *Traductions* de Xylander sont très-estimables, parce qu'il possédoit à fond les langues grecque et latine. Il faut ajouter aux traductions rapportées ci-dessus celles de Plutarque, que Wyttenbach se propose de conserver, sauf quelques corrections, pour l'édition qu'il annonce de Strabon, de Dion, de Cédrène, de l'Arithmétique de Diophante. Xylander a aussi *traduit* en allem. Polybe, les 6 premiers livres d'Euclide et le nouveau Testament. Huet lui a rendu justice, dans son traité *De claris interpr.*, tome 2, pag. 71.

YACOUTI, géographe arabe, nous est connu par la traduction de l'un de ses *Écrits*, faite par le savant de Guignes, et insérée dans le Recueil des Notices des manuscrits de la bibliothèque impériale. Il vivoit dans le quatorzième sciècle.

† YALDEN (Thomas), poète anglais, né à Exeter en 1671, mort en 1736, prit les ordres quand il eut achevé ses études, et fut reçu docteur. Il obtint ensuite deux bénéfices dans le comté de Hertford. Yalden réunissoit au talent de la prédication celui de la poésie. Il parut un recueil de *poésies*, où l'on trouve de l'esprit et du naturel. Des liaisons indiscrétes avec l'évêque Alterbury, qu'on accusoit de favoriser le parti du prétendant, rendirent Yalden suspect. Il fut arrêté et mis en prison; on saisit ses papiers, dans lesquels plusieurs expressions ambignes augmentèrent les soupçons; mais d'après l'explication qu'il donna on le remit en liberté.

* YALE (Elie), le principal bienfaiteur du collége d'Yale, né en 1648 à New-Haven, vint à dix ans en Angleterre, et passa en 1678 aux Indes orientales, où il acheta des terres considérables. Il fut nommé gouverneur de St.-George, et épousa une riche Indienne. A son retour à Londres il fut nommé gouverneur de la compagnie des Indes, et fit dans son pays des donations considérables au collége qui a pris le nom d'Yale. Ce citoyen respectable mourut en 1721.

† YAO, empereur de la Chine, monta sur le trône, d'après la décision du tribunal de mathématiques, l'an 2230 avant J. C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur législateur et le modèle des princes et des hommes. On prétend que c'est à Yao que l'histoire de la Chine commence à être certaine, et que tout ce qui précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'histoire, que ce qui nous est transmis par des écrits et par des monumens. Or, les écrits et les monumens chinois ne remontent, tout au plus qu'à l'an 800 avant J. C. Cependant Mairan et d'autres savans placent les premières observations astronomiques des Chinois, sous le règne d'Yao. Freret veut que ce règne ait été, non en 2330, avant Jésus-Christ, mais en 2145. Les Chinois attribuent à Yao le livre appelé *Chanhaikling*, qui contient une description imaginaire de l'univers, et place au milieu de la terre le grand Mont Kouen-lun. Les poétes de cette nation ont puisé dans cet ouvrage leurs expressions et les sujets de plusieurs de leurs poésies.

† YART (Antoine), né à Rouen en 1709, mort en 1791, membre des académies de Lyon, Caen, Rouen, de la société d'agriculture de cette dernière ville, censeur royal, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de St. Martin du Vivier, près Rouen, et

du Saussay dans le Vexin. Il réunit aux fonctions utiles de son état le goût des lettres et les soins de l'amitié. Il fut lié étroitement avec Cideville, ami de Voltaire, et l'abbé du Resnel. L'ouvrage le plus connu d'Yart est intitulé *Idée de la poésie anglaise*, 1749, 1756, 8 vol. in-8°. L'auteur y fait connoître un grand nombre de poètes anglais dont la France ignoroit les productions. Les observations qui accompagnent la traduction de chaque morceau offrent autant de savoir que de goût. L'auteur des siècles littéraires : dit que Goujet, dans sa Bibliothèque française ; le savant Denina, dans ses révolutions de la littérature, regardent cet ouvrage comme indispensable à tous ceux qui veulent acquerir une véritable connoissance des poètes anglais ; Yart n'embrassa en effet dans son plan que ceux qui n'avoient pas encore paru dans notre langue. Les Discours et les Notes qui accompagnent les traductions contenues dans l'idée de la poésie anglaise, en font une véritable poétique comparée, qui ne plut point à Fréron, parceque l'auteur y citoit souvent Voltaire : ce fut à l'abbé Yart, que Cideville remit l'édition de 1739, que Voltaire lui avoit envoyée de ses Œuvres corrigées de sa main. Cette édition precieuse fait à présent partie de la bibliothèque de M. Aubert, neveu de l'abbé Yart. Cet abbé faisoit des vers, et réussissoit particulièrement dans l'Epigramme : on peut en juger par les deux suivantes ; la première sur le *Paradis perdu* de Mad. du Bocage ; la seconde, sur le livre intitulé *Histoire secrète* :

Sur ert écrit, charmante du Bocage
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, la peine et mon argent.

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète, que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois qui l'a faite.

* YDELEY (Etienne), né au village du Port de Lesuay, bailliage de Salins, vers 1540, fut chapelain ordinaire des pestiférés de Besançon, et ensuite serviteur aux affligés de Lyon. Il a composé un Traité fort singulier, ayant le titre suivant : *des Secrets souverains contre la peste, contenant la manière de préserver les sains, de contregarder les infects, de guérir les frappés et de nettoyer les lieux infects*, Lyon, in-12. Le premier de ces secrets est de recourir à Dieu et à ses saints, ensuite de corriger l'air, de purger le corps et conforter le cœur. Mais celui de tous ces remèdes qu'il exalte le plus et dont il assure s'être servi avec succès dans plusieurs occasions, et même comme contre-poison, (expérience faite sur lui-même qui avoit été empoisonné par ses ennemis), c'est d'avaler à jeun un demi verre de son urine le matin, ou si on le prefère, on prend la même dose d'urine d'un enfant bien sain de 7 à 17 ans. « L'urine, dit l'auteur, vaut contre toutes les douleurs d'estomach, fait digérer les viandes, contre mal de flanc ou pleurésie, contre douleurs de ventre et toute espèce de coliques. Le jour que la personne aura usé de l'urine, elle ne sera point altérée pour tout le dit jour, mais aura toujours bonne bouche. Bref, elle vaut contre toutes les maladies du corps. Il n'est pas bon d'user d'urine tous les jours, parce qu'elle est trop pénétrante et corrosive, et demeure, en vertu de médecine, dans le corps, de cinq, six à sept jours. Il ne faut donc en user qu'une fois tous les sept à huit

jours, tant qu'on demeure dans un lieu contagieux. » Pour prouver la bonté de son remède, l'auteur ajoute encore : « J'ai vu une femme ayant une pleurésie, de quoi elle étoit si malade, qu'elle avoit reçu les saints sacremens de la sainte Eglise (voire l'Extrême-Onction), elle usa de son urine une fois seulement, et revint en convalescence en vertu de la dite urine. » On ignore le temps de la mort de Ydeley.

* YEPES (le père Diego de), religieux espagnol de l'ordre de St. Jérôme, naqnit à Yepes près Tolède en 1529. Après avoir fait ses études à Siguenza, il fut nommé prieur de l'ordre à Jaen, Zamore, Tolède, Madrid et Grenade. Philippe II, instruit de son mérite, le nomma prieur du couvent de l'Escurial et son confesseur. A la mort de ce roi, Philippe III voulant recompenser ce vénérable prélat, le nomma évêque de Tarazona, où il termina sa carrière le 20 mai 1613. Il a laissé, I. *Histoire particulière de la persécution de l'Angleterre depuis l'an* 1570, Madrid, 1599, in-4°. II. *La Vie de Ste. Thérese de Jésus*, Madrid, 1587, 2 vol. in-4°. III. *Mémoire sur la mort de Philippe II*, écrit par ordre de son fils Philippe III. Yepes a écrit d'autres *ouvrages* qui ne virent jamais le jour.

* YEREGUI (Joseph de), né en 1734 à Vergara, province de Guipuscoa, d'une famille très-estimée, présente le phénomène d'un savant vertueux, qui en 1792 ayant été traduit à l'inquisition et acquitté d'après la preuve de son innocence, fut en dédommagement nommé conseiller de ce tribunal, qu'il détestoit et contre lequel il écrivit. Après avoir fait ses études à Malaga, à Madrid, il vint à Paris étudier la physique sous Nollet, les mathématiques, et se lia avec divers savans de la capitale. Retourné en Espagne, il entra dans le sacerdoce, devint instituteur des enfans, et fut chargé par le gouvernement de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui retiré à Cardahalzo près Madrid, y consacroit ses richesses, son temps et ses talens à toutes sortes de bonnes œuvres en faveur des pauvres, des malades et sur-tout des écoles, où il répandoit abondamment des secours pécuniaires et de bons livres propres à régénérer l'éducation. Mais comme on ne fait jamais le bien impunément, il fut harcelé par l'envie, qui le dégoûta de sa retraite. Il la quitta en 1785 et fut traduit en 1792 à l'inquisition, qui produisit contre lui cent et un griefs, tous absurdes et la plupart marqués au coin de l'ineptie : qu'on en juge par les accusations suivantes: il avoit nié l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile œcuménique, parlé mal de la cour de Rome, des moines, des scapulaires, de l'inquisition, en disant qu'elle fomentoit l'ignorance; il avoit censuré amèrement les prêtres qui célébroient l'office trop précipitamment; il avoit dit que le jansénisme étoit un fantôme; il louoit Nicole, Tillemont, les Lettres provinciales, avoit dans sa bibliothèque les ouvrages de Méseuguy, et censuroit Marie d'Agréda. Ses véritables crimes étoient de proclamer, comme le clergé français du temps de Bossuet, les notions saines sur les limites des deux puissances et les droits des évêques envahis en Espagne par l'ultramontanisme, de montrer en tout un courage imperturbable à soute-

nir la vérité, et de joindre à l'étendue des lumières, des mœurs austères; peut-être aussi avoit-il trop manifesté sa manière de penser sur les ecclesiastiques émigrés de France en Espagne qui se prétendent riches en principes de la foi, mais qui sont pauvres en pratiques de charité. Affligé de voir son pays en proie à l'ignorance, il désiroit une nouvelle pentecôte pour le régénérer. Il y a trois cents ans, disoit-il, que nous avons secoué le joug des Maures, et nous sommes courbés actuellement sous le joug du pharisaïsme. Après cinq mois de persécution, il fut déclaré pur dans sa doctrine et dans sa conduite. C'est alors que le gouvernement, par un retour de justice, voulant sans doute humilier l'inquisition, nomma Yeregui membre de ce tribunal. Peu de temps après furent répandus par milliers des exemplaires de l'ouvrage de M. Grégoire, évêque de Blois, contre l'inquisition, traduit en Espagnol, ce qui força le tribunal à essayer de répondre; ce qu'il fit par un sermon prêché à Séville contre l'auteur, et par trois ou quatre volumes composés par Riesco, inquisiteur de Valladolid, Blanco, nommé depuis à l'évêché de Léon et le chapelain Villanueva, caché sous le nom d'Astengo. Alors Yeregui prit la plume contre l'inquisition, dont il étoit membre, composa une savante apologie de l'ouvrage de l'évêque de Blois, et l'envoya en France pour être publiée, ainsi que les pièces de son procès, comme un monument d'ineptie propre à couvrir de honte l'infâme tribunal qui, ébranlé par l'opinion publique de l'espagne, a été heureusement supprimé par un decret de sa Majest Impériale. Diverses circonstanceé ont retardé la publication de ces manuscrits, qui sont à Paris entre les mains d'un ami d'Yeregui, ainsi que beaucoup de pièces curieuses sur l'inquisition. Etant à Bagnères en 1803, il y fit imprimer un ouvrage intitulé *Idea de Catecismo nacional*, in-8°, 1803, rédigé d'après les meilleurs principes. Il en préparoit une édition nouvelle beaucoup plus ample, lorsqu'en 1805 il termina sa carrière vertueuse. Il est regretté de tous ceux qui l'on connu.

YON (N.) a donné quelques pièces de théâtre: I. la *Métempsycose*, comédie. II. *L'Amour et la Folie*. III. *Les Deux Sœurs*, et d'autres pièces assez médiocres dont la dernière a été représentée en 1755. L'auteur est mort quelques années apres.

YOTO, femme maure, célèbre par sa beauté et son courage, épousa Abenchamot, chef arabe, qui combattit vaillamment les Portugais. Faite prisonnière par ces derniers, elle fit usage de la permission qu'on lui donna de parler à son mari, pour l'engager à vaincre ou à mourir. Abenchamot profita de ses conseils pour attaquer les Portugais. Il tua leur chef de ses mains, et fut assez heureux pour délivrer son épouse; mais bientôt après, emporté par sa valeur dans une embuscade, il fut tué d'un coup de javelot en 1524. On porta son corps à Yoto, qui se laissa mourir de faim et fut ensevelie avec lui dans la même tombe.

* I. YOUNG (Patrice), savant Ecossais, mort en 1652, élève du collége de Saint-André, fut reçu maître-ès-arts à Oxford en 1603. Il étoit garde de la bibliothèque du roi à Saint-James. On a de lui

l'*Epître de saint Clément aux Romains*, en grec et en latin, 1637. Il s'étoit chargé d'imprimer la version des Septante, d'après le manuscrit d'Alexandrie, donné à Charles Ier par Cyrille-Lucar; mais cela ne fut pas exécuté. Young étoit très-profond dans la langue grecque.

† II. YOUNG (Edouard), poète anglais, naquit en 1684 à Upham, dans le comté de Hampt. Son père, mort en 1707 à 62 ans, et auteur de 2 volum. de *Sermons*, étoit recteur de cette église. On l'envoya à Oxford pour y faire ses études, et à l'âge de 24 ans il fit son droit au collége d'All-Souls; mais porté à la poésie par son génie, il donna en 1719 la tragédie de *Busiris*, qui fut suivie deux ans après de la *Vengeance*. Young n'ayant pu obtenir une place qu'il postuloit dans le parlement pour Cirencester, quitta le droit, se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wettewin dans le comté de Herford. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée, dont elle avoit eu deux enfans. Son épouse étoit vertueuse et tendre, et il trouva dans le fils et la fille de celle-ci deux véritables amis. Ce sont eux qu'il a si douloureusement célébrés sous les noms de *Philandre* et de *Narcisse*. Deux maladies inattendues les lui enlevèrent. Young avoit passé en France, espérant de rétablir la santé de l'intéressante Narcisse par la douceur du climat; mais ce voyage fut inutile, et elle expira à Montpellier dans ses bras. Young repassa la mer, le désespoir dans le cœur. Il n'arriva chez lui que pour fermer les yeux à son épouse, qui ne survécut pas à ses enfans. Ainsi, dans l'espace de trois mois, Young perdit tout ce qu'il avoit de plus cher sur la terre. Un fils unique consola un peu Young de ses pertes, mais ne le retira pas de cette profonde mélancolie dont les accès nous ont valu son poème des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par Le Tourneur, Paris, 2 vol. in-8° et in-12, 1769, et dont on a quelques imitations en vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On y admire le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées :

Seul confident de ma mélancolie,
Le sombre Young est l'astre qui me luit;
Parmi les morts, pensif et solitaire,
J'erre avec lui, tandis qu'au haut des cieux
Phébé répand sa tremblante lumière :
J'aime les pleurs qu'il remplissent mes yeux :
Eh! d'où vient donc ce charme que j'éprouve!
Avec Young, hélas! je me retrouve,
Foible, sensible, et surtout malheureux.

Le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent trop souvent les beautés que ce génie original a répandues dans ses *Nuits*. Le Tourneur a corrigé une partie des défauts de son original. Il a élagué le texte et rassemblé à la fin de chaque nuit, sous le titre de *Notes*, tout ce qui lui a paru superflu, bizarre, bas, mauvais et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Il a réparé un défaut plus important : le peu d'ordre qui se trouvoit dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque nuit est composée. On a encore d'Young d'autres productions poétiques : *Les Frères* (Démétrius et Persée); des *Satires*, des *Poésies morales*,

dont Le Tourneur nous a donné également une bonne traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8° et in-12), sous le titre d'*OEuvres diverses* du docteur Young, qui font la suite de ses *Nuits*. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytériale de Wettewin. Il se montra toujours sous un jour propre à inspirer le respect. Il aimoit les hommes et les soulageoit; il ne haïssoit que leurs vices. Il les reprenoit avec force, et prêchoit la vertu par son exemple. On ne plaisantoit point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion; et l'on connoît une *Epigramme* sanglante contre Voltaire, qui avoit pris avec lui un ton de raillerie. Young fut enterré dans l'église de sa paroisse, sous l'autel, à côté de sa femme. Son tombeau est un des plus singuliers qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Il est couvert et orné d'une très-belle pièce de broderie, travaillée des propres mains de sa femme. Au milieu de l'étoffe on lit en lettres capitales la sentence suivante : *Je suis le pain de vie*. Au côté septentrional on a gravé cette inscription : Aux vierges; *croissez en esprit et en sagesse*; et au côté méridional, cette autre: Aux jeunes gens : *Croissez en grace devant Dieu et devant les hommes*. On dit que c'est Young lui-même qui ordonna qu'on gravât ces maximes sur son tombeau. Il arriva à ce poète ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui passent du grand monde dans la solitude : on l'oublia aussi parfaitement que s'il n'avoit jamais existé.

Le plus long souvenir s'use et cède à l'oubli.

Ce vers, qui est de Young pour le sens, renferme sa propre histoire. On cessa de parler de lui dès qu'il cessa de vivre dans la capitale. Les muses ne le pleurèrent point; un silence, tel que l'humilité et la dévotion l'eussent exigé, le suivit jusqu'au sein de la terre qui devoit le couvrir. La cloche, pour son enterrement, ne commença à sonner qu'au moment où son corps fut transporté hors de la maison presbytériale, et quoique son zèle pastoral ait fondé et doté une maison de charité dans sa paroisse, ni le maître, ni les enfans de cette maison n'assistèrent à ses funérailles. Quelque temps avant sa mort il donna ordre que tous ses manuscrits fussent brûlés. On ne doutera pas que ce ne soit une perte, quand on saura qu'il n'écrivoit jamais sur des sujets frivoles, et qu'il serroit extrêmement ses idées dans ses moindres compositions. Mais ce qui ajoute à la gloire de l'auteur, presque autant que ce trait de modestie, c'est qu'il fut l'ami intime d'Addison, et qu'il travailla au *Spectateur*... Les éditions anglaises les plus estimées sont celle de Londres, 1802, 3 vol. in-8°, fig., et celle de 1792, également 3 vol. in-8°. L'édition des *Nuits*, Londres, 1797, in-fol., fig., est fort belle. Les OEuvres d'Young ont été imprimés à Paris, en 4 vol. in-12 et en 4 vol. in-8°. Elles ont été réimprimées sous différens formats.

† YRIARTE (don Juan de), savant Espagnol, né au port de Orotava dans l'île de Ténérife, le 15 décembre 1702, fut envoyé à Paris pour faire ses études. Il y apprit le grec au collége de Louis-le-Grand sous le P. Porée, ce qui peut faire présumer qu'il fut le condisciple de Voltaire, qui étudia aussi sous ce professeur vers la même époque. Huit ans après il passa à Londres, où il de-

meura quelque temps. En 1742 il se fixa à Madrid. Ses connoissances lui valurent la place de précepteur du duc de Béjar, du duc d'Albe et de don Manuel, infant de Portugal. Le roi Ferdinand VI le nomma son bibliothécaire et traducteur de la première secrétairerie d'état. Il le chargea en même temps de la rédaction d'un dictionnaire latin-espagnol. Nommé membre de l'académie royale espagnole, il fut un de ceux qui ont le plus travaillé à la rédaction du dictionnaire et de la grammaire de la langue espagnole de cette académie. On lui doit aussi les *corrections* et *additions* de la Bibliothèque de don Nicolas Antonio. On a de lui, I. *Regiæ bibliotecæ Matritensis codices*, Madrid, 1769, in-folio. II. *Regia Matritensis bibliotheca geographica*, Madrid, 1729. III. *Regia Matritensis bibliotheca mathematica*, Madrid, 1730. IV. *Paléographie grecque*, Madrid, in-4°. V. *Grammaire latine*, Madrid, 1771, in-8°. VI. *Novus artium orbis a Ferdinando VI rege repertus*, Madrid, 1754. VII. *Caroli regis in regiam urbem ingressus*, *ab ingenuis artibus exornatior*, Madrid, 1759. VIII. *Velascus et Gonzalides ingenuarum artium monumentis consecrati*, Madrid, 1725. Il a laissé en manuscrit, I. *Histoire des îles Canaries*. II. *Bibliothèque des écrivains de ces îles*. III. *Bibliothèque générale de tous les auteurs qui ont écrit sur l'Espagne*. On ignore si tous ces ouvrages ont vu le jour. Yriarte fut très-heureux dans des épigrammes latines. Il fournissoit souvent des articles pour les journaux littéraires de Madrid. Il est l'auteur de la critique, I. Des *Lettres latines* de Marti, doyen d'Alicante. II. De la *Poétique* de Luzan, etc. Après sa mort, arrivée à Madrid le 23 août 1771, ses neveux ont publié une édition d'une partie de ses ouvrages sous ce titre, *OEuvres diverses*, Madrid, 1774, 2 volumes in-4°.

YRIER (saint), né à Limoges en 517, fit de grands progrès dans les lettres, sous les yeux de Joconde, son père, favori du roi Théodebert. Son fils devint chancelier de ce prince; mais il préféra bientôt, à l'exercice de cette place importante, l'étude et la retraite. Retiré à Limoges, il y fit bâtir le monastère d'Atane, et mourut en 591. Mabillon a recueilli le testament de saint Yrier. C'est un monument curieux, qui fait connoître les formules usitées alors dans de pareils actes.

YSE (Alexandre de), de Grenoble, professeur protestant de théologie à Die en Dauphiné, sous Louis XIV, fut privé de sa chaire pour avoir paru pencher vers la religion romaine dans un *Discours* qu'il composa pour réunir les protestans et les catholiques. Il se retira dans le Piémont, où il mourut. On lui attribue; *Proposition pour la réunion des deux religions en France*, 1677, 1 volume in-4°.

* YSENDOORN (Gilbert), né à Ede dans le Velau le 3 décembre 1601, fut mis à l'école à Harderwich, où il apprit le latin, le grec et l'hébreu; de là il passa aux études académiques. Désirant étendre ses connoissances et se perfectionner dans ses études, il visita les principales universités de l'Europe. Après un long voyage, il revint dans sa patrie en 1629, et fut appelé 5 ans après à Deventer pour y être professeur en philosophie. Il mourut dans cette ville. On a de lui: *Effato-*

rum philosophicorum centuriæ duæ : Collegii philosophici Deventriensis partes duæ : Compendium logicæ peripateticæ : Physiologia , Logica et Ethica peripatetica: Medulla Physicæ generalis et specialis.

* YSLA (le P. Joseph-François de), jésuite espagnol, né vers l'année 1720, mourut à Madrid en 1804. On a de lui, I. Le *Triomphe de l'amour et de la loyauté*, ou *Relation des fêtes de Pampelune à l'avènement au trône de Ferdinand VI*, Navarre, 1746, in-4°. C'est une satire très-piquante et écrite avec beaucoup de finesse. II. *Histoire du fameux prédicateur le père Gerundio*, 1758, 2 vol. in-4°. C'est encore une satyre contre les mauvais prédicateurs espagnols. Cet ouvrage fut défendu par l'inquisition aussitôt qu'il parut. III *Lettres de Jean Encina*, Madrid, 1784, in-8°, *contre le père de Saint-Carmona.* Autre satyre contre cet opérateur, qui peut s'appliquer à bien d'autres. IV. *Reflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi*, Madrid, 1785, in-8°. V. *Recueil de Lettres*, Madrid, 1785 et 1786. Ysla a *traduit* en espagnol, I. L'Histoire d'Espagne, écrite en français par le P. Duchesne, jésuite, Madrid, 1782, 2 vol. in-8°. Il l'enrichit de *notes précieuses* et a corrigé beaucoup de choses. II. L'Année chrétienne du P. Croiset. III. Histoire de l'empereur Théodose-le-grand, de Fléchier. IV. Histoire de Gil-blas de Santillane, de Le Sage. Les traductions de cet auteur sont regardées en Espagne comme des modèles en ce genre.

* YU, commença à régner en Chine vers l'an 2217 avant Jésus-Christ. C'étoit un prince humain, affable, entièrement dévoué au bonheur de ses peuples. Son palais étoit sans cesse ouvert, et pour le rendre plus accessible, il fit suspendre à la porte de son appartement un tambourin, une trompette, et trois tablettes de métaux différens. Chacun, selon la nature de son affaire, frappoit sur l'un de ces instrumens, et l'empereur donnoit aussitôt audience. Yu, s'adonna à l'étude de l'agriculture, et composa sur cet art un excellent *Traité*.

* YVAIN, prince de Galles, fils d'Aimoin qu'Edouard fit mourir, après lui avoir enlevé la principauté de Galles, dont il étoit le véritable héritier. Yvain, déshérité par la mort de son père, et dans l'impuissance de rentrer dans ses professions, se retira en France, et prit du service dans les armées du roi, qui l'éleva aux premiers emplois, où il se signala par ses talens et son dévouement. Tel est le fait rapporté par plusieurs historiens : ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut Édouard I, du nom, roi d'Angleterre, qui soumit le pays de Galles, après avoir défait Léolin, prince de Galles, et David son frère en 1283. Le premier ayant été tué dans un combat, et le second ayant eu la tête tranchée.

YVAN (Antoine), naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576 d'une famille très-obscure. Après avoir fait ses études avec beaucoup de peine à cause de sa pauvreté, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Madeleine de la Trinité. (*Voyez* Marie, n° XXXIIII.) Il fonda avec elle en 1637, l'*Ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde*, dont il fut le premier docteur et le premier confesseur. Cet hom-

me apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'Evangile, les austérités d'un anachorète. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs, par ses Sermons et sur-tout par ses exemples. Sa modestie étoit telle, qu'il ne voulut jamais garder aucun bénéfice. Ce saint homme mourut en 1653. On a de lui, I. Des *Lettres*. II. Un livre de piété intitulé, *Conduite à la perfection chrétienne*. III. Quelques autres *Ouvrages* qui donnent une foible idée de ses talens et de son jugement.

YVAN-BERUDA (don Martin), grand-maître d'Alcantara, vers la fin du 14e. siècle, étoit Portugais. Il prit beaucoup de part aux guerres d'Espagne, et se montra toujours zélé pour le parti de la Castille. Vers l'an 1394, trompé par un ermite visionnaire, nommé *Jean Sago*, il se crut destiné de Dieu pour faire la conquête de Grenade: et sur cette folle imagination, il fit une irruption dans le royaume. Il fut défait et tué sur la place, avec un grand nombre de gens de condition, trompés comme lui. Cependant les Maures permirent que le corps d'Yvan fût porté à Alcantara, où ce seigneur avoit ordonné que l'on gravât sur son tombeau ces mots, monument de sa vanité: *Ci gît Yvan, dont le cœur fut exempt de crainte au milieu des dangers*. On dit que Charles-Quint ayant ouï raconter l'histoire de ce grand-maître et réciter l'épitaphe, dit qu'il ne croyoit pas que ce fanfaron eût jamais éteint une chandelle avec les doigts.

YVEL (Jean). *Voyez* Jewel.

I. YVES (saint), né à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, en 1253, d'une famille noble, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit-canon et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un savant religieux, et devint, peu de temps après, official du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son officier et le chargea de la cure de Tresdrest, puis de celle de Lohauec. Saint Yves s'y montra pasteur zélé et bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, et fut canonisé par Clément VI en 1347. Les savans doutent qu'il ait exercé la profession d'avocat. Cependant les hommes de loi l'ont pris pour patron; « mais, dit un historien, la manière de penser de ce saint étoit bien différente de celle de nos jurisconsultes modernes. Son but étoit d'éclaircir les causes obscures, de faire triompher la raison et l'équité. Tout cela est tellement changé, que, dès le 15e siècle, l'illustre Mathias Corvin fut obligé de chasser les avocats de la Hongrie pour y conserver les notions et les droits de la justice. » *V.* sa *Vie*, 1695, in-12.

† II. YVES de Paris, né dans cette ville en 1593, y exerça d'abord la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs. Après avoir rempli pendant 60 ans cette pénible carrière, il mourut en 1678. Le père Yves, plus zélé qu'éclairé, étoit enthousiaste de l'état religieux et sur-tout de celui de capucin. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, et

quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps. I. *Heureux succès de la piété et triomphe de la vie religieuse.* Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. II. On lui attribue *Astrologiæ novæ methodus Francisci Allæi, Arabis christiani*, 1654, in-fol., le même ouvrage, 1658, in-fol., et enfin 1688, in-fol. Ce livre parut en 1654 avec une Préface intitulée *sors authoris;* elle est suivie de la *Nouvelle méthode d'astrologie*, en 12 pages. Après cela, on lit le titre suivant: *Fatum universi observatum à Francisco Allacio Arabe christiano*, 1654. Ce petit traité a 57 pages. Enfin le recueil se termine par une Dissertation du père Yves, *in librum de fato universi*, en 26 pages. Leibnitz conclut de cette Dissertation que le père Yves est auteur de l'ouvrage entier, et qu'il s'est caché sous le nom d'Allæus, parce qu'il avoit devant les yeux l'exemple de deux astrologues condamnés aux galères, et qu'il craignoit le même sort. Ce livre est fort rare. L'édition de 1658 est préférable à la première, parce que le libraire y a ajouté une explication de quatre pages pour l'intelligence du petit Traité; les gravures y sont aussi plus exactes. L'édition de 1688 ne diffère que par le titre de la seconde. Il faut avouer que les pièces sont remplies d'idées bizarres et extravagantes. L'auteur prédit dans le *Fatum universi* une grande désolation en Angleterre pour l'année 1756. On prétend que par la suite on a fait des corrections et retranchemens à cet ouvrage, sur les plaintes des puissances qui y sont maltraitées.

III. YVES. *Voyez* SAINT-YVES.

IV. YVES DE CHARTRES. *V.* IVES.

* I. YVON (N.), chanoine de Coutances, a écrit, I. *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, 1753, in-12. II. *Quinze Lettres* à JJ. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris, Londres, 1763, in-8°. III. *Accord de la philosophie avec la religion*, ou *Histoire de la religion*, divisée en douze époques, 1782, in-8°, 1785, 2 vol. in-8°. IV Les articles *Dieu, Ame, Athée* dans le Dictionnaire encyclopédique sont de lui.

II. YVON (Pierre) étoit de Montauban en Languedoc, où le visionnaire Labadie avoit été ministre de l'Eglise réformée. Il le suivit en Hollande, et se trouva à Middelbourg dans le temps que cet insensé y étoit ministre. Celui-ci ayant été chassé de cette église, se retira en Hollande, où Yvon le suivit. Après la mort de Labadie, il fut chef des Labadistes, et s'établit à Wiewert en Frise. Il y prêcha à son petit troupeau, et devint, sur la fin de ses jours, seigneur de ce village. On ignore l'année de sa mort. Il laissa plusieurs *ouvrages* parmi lesquels aucun ne mérite d'être cité.

ZABAGLIA (Nicolas), charpentier de Rome, dont le recueil des Machines a paru à Rome, 1723, in-folio, mit sur pied, sous Benoît XIV, l'obélisque couché au champ de Mars.

* I. ZABANN *ou* ZABANIUS (Isaac), philosophe hongrois, habile controversiste, enseignoit avec distinction, vers 1670, la philosophie et la théologie dans le collége d'Epéries, ville du royaume de Hongrie. Obligé de se retirer à Hermanstadt en Transylvanie, il y fut nommé professeur dans le collége de cette ville, et en devint recteur. Ses talens et sa bonne conduite lui procurèrent bientôt les emplois de premier *antiste* et d'inspecteur du collége académique ou de l'université. Il mourut dans ces honorables fonctions en 1699. Zabann aimoit la dispute et parloit avec feu. Il eut de vives discussions avec Elie Ladiver, professeur public de logique et de physique à Epéries, touchant la doctrine des atômes qu'il défendit contre ce professeur par une *Apologie* imprimée à Wittemberg. On a encore de lui des *Disputes sur la métaphysique*; une *Dissertation* dans laquelle il examine si un professeur peut faire l'état de marchand sans blesser sa conscience, sur-tout s'il a été déposé par une force majeure; et d'autres *ouvrages*.

* II. ZABANN (Jean), fils du précédent, naquit avec des dispositions si grandes pour l'étude et une mémoire si heureuse, qu'à l'âge de six ans il harangua en latin le comte de Rotthal, envoyé de l'empereur. Après avoir fait ses études à Tubinge, il revint en Transylvanie, où il fut créé protonotaire provincial, et ensuite sénateur de la république de Hermeostadt. Dans cette place il fut chargé des affaires de Transylvanie auprès de Léopold, empereur et roi de Hongrie, qui le fit noble et chevalier. Il fut aussi nommé juge royal de la nation saxonne, et il en administra les affaires avec autant d'intelligence que d'utilité; mais ayant été soupçonné avec quelque fondement d'être entré dans une conspiration, il fut rappelé aussitôt par l'empereur Léopold, qui lui fit trancher la tête.

† I. ZABARELLA (François), archevêque de Florence et cardinal, l'un des plus célèbres canonistes de son siècle, né à Padoue l'an 1339, étudia le droit canonique à Bologne, et l'enseigna avec succès à Padoue. Cette ville étoit alors sous la puissance de François Carrari : attaquée par les Vénitiens l'an 1406, elle députa Zabarella au roi de France pour lui demander des secours; mais il ne put pas en obtenir. Padoue fut contrainte de se soumettre à la république de Venise; l'acte de sa soumission fut solennel. Zabarella, à la tête de quatorze autres députés, livra au sénat, dans la grande place de Venise, le pavillon de Padone, et fit une belle harangue : de Padoue il passa à Florence, y enseigna le droit canonique, et il s'y fit tellement estimer, que la chaire archiépiscopale étant devenue vacante, il fut

élu pour la remplir ; mais le pape avoit été plus diligent, il l'avoit donné à un autre. Zabarella, attiré à Rome par Boniface IX, y séjourna quelque temps, et y donna son avis sur une question importante qu'on lui proposa, et qui concernoit les moyens de faire cesser le schisme. Il retourna ensuite à Padoue, et fut honoré de plusieurs députations. Il refusa l'évêché de cette ville qu'on lui avoit conféré, pour ne point s'exposer à l'indignation du sénat, qui le destinoit à un autre. Le pape Jean XXIII l'appela à la cour et lui donna l'archevêché de Florence, et le fit cardinal en 1411. Il l'envoya en ambassade avec un autre cardinal et avec Emmanuel Chrysolore à la cour de l'empereur Sigismond qui demandoit un concile, tant à cause des hérésies de Bohême, qu'à cause des antipapes. Le pontife chargea ses ambassadeurs de choisir pour la tenue du concile une ville qui ne lui fût pas suspecte : la ville de Constance fut choisie. Zabarella signala son zèle et ses lumières dans l'assemblée du concile, dont il fut l'un des plus illustres membres. Il conseilla la déposition du pape Jean XXIII, auquel on attribuoit 40 crimes très-insignes. On croit que s'il eût vécu jusqu'à l'élection d'un pape, on auroit jeté les yeux sur lui ; mais il mourut dans le cours du concile, le 26 septembre 1417, à 78 ans ; un mois et demi avant l'élection de Othon Colonna, qui prit le nom de Martin V, l'an 1417. On lui fit des funérailles magnifiques ; l'empereur et tout le concile y assistèrent, et Le Pogge prononça son oraison funèbre ; son corps fut apporté à Padoue, et enterré dans la cathédrale. Zabarella mérita l'estime publique par ses bonnes mœurs et par son génie. Il étoit ennemi du luxe, et donnoit ses biens aux pauvres. On a de lui, I. Des *Commentaires sur les Décrétales* et sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-folio. II. Des *Conseils* en un volume. III. Des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-fol. IV. Un Traité *de Horis canonicis*. V. *De Felicitate libri tres*. VI. *Variæ legum repetitiones*. VII. *Opuscula de Artibus liberalibus*. VIII. *De naturâ rerum diversarum*. IX. *Commentarii in naturalem et moralem Philosophiam*. X. *Historiæ sui temporis*. XI. *Acta in Conciliis Pisano et Constantiensi*. XII. Des *Notes* sur l'ancien et le nouveau Testament. XIII. Un *Traité du Schisme*, 1565, in-fol. Les protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome ; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'Index. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre à l'ambition des papes qui, dans le gouvernement de l'Eglise, imitant plutôt la conduite des princes temporels que celle des Apôtres, ont voulu, contre l'esprit même de l'évangile, tout décider par leurs propres lumières.

† II. ZABARELLA (Barthélemi), neveu du précédent, professa le droit-canon à Padoue avec beaucoup de réputation. Il fut ensuite archevêque de Florence, et référendaire de l'Eglise sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, pendant l'ambassade dont Eugène l'avoit honoré, vers le roi d'Espagne et le roi de France. Il étoit désigné pour cardinal. Il fut l'héritier universel de son oncle.

†III. ZABARELLA (Jacques), l'un des plus grands philosophes du 16e siècle, né à Padoue le 5 septembre 1533. Ayant appris la rhétorique et la langue grecque sous les professeurs Faseolus et François Robortel, il s'appliqua à l'étude de la logique et à celle des mathématiques; il fit son amusement de l'astrologie, et a dressé beaucoup d'horoscopes; il réussit plusieurs fois à faire des prédictions véritables; il acquit une profonde connoissance de la physique et de la morale d'Aristote. L'académie de Padoue le mit au nombre de ses professeurs dès l'an 1564; il enseigna la logique pendant quinze années, et la philosophie jusqu'à sa mort. Il publia des *Commentaires sur Aristote*, qui firent connoître son génie capable de débrouiller les grandes difficultés et les questions les plus obscures. Ayant été souvent député à Venise, il harangua devant le sénat avec beaucoup de succès. Il n'accepta point les offres de Sigismond, roi de Pologne, qui le voulut avoir dans son royaume. Il mourut à Padoue au mois d'octobre 1589, et fut enterré dans l'église de St.-Antoine, où son oraison funèbre fut prononcée par Riccobon. Il avoit porté le titre de comte palatin. Il eut de son mariage avec Elizabeth Cavacia six fils et trois filles. L'aîné s'appeloit Jules et fut un bon mathématicien. Zabarella composa l'horoscope de chacun de ses enfans: il n'avoit pourtant pas deviné que le sénat de Venise lui donneroit mille écus pour le mariage de la plus jeune de ses filles. Des écrivains l'ont accusé d'avoir eu quelques sentimens impies, de n'avoir pas cru, d'après les principes d'Aristote, à l'immortalité de l'ame; mais on le loue d'avoir mené une vie exemplaire. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant: *Logica*, 1597, in-fol.; *de Animâ*, 1606, in-fol.; *Physica*, 1601, in-fol.; *de Rebus naturalibus quibus quæstiones, quæ ab Aristotelis interpretibus hodie tractari solent, accuratè discutiuntur*, etc., 1594, in-4°. Zabarella soutient dans ses Commentaires, mais plus particulièrement dans un Traité *De inventione æterni motoris* qui fait partie de ses OEuvres, Francfort, 1618, in-4°, qu'on ne peut donner de preuves de l'immortalité de l'ame.

† ZABATHAI-SCEVI *ou* SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courtier de la factorerie anglaise, reçut une éducation soignée. La lecture de l'Écriture sainte lui fit naître des idées singulières; il abusa de quelques passages mal interprétés, pour se persuader qu'il étoit le libérateur promis à sa nation depuis tant de siècles. Il étoit d'une figure avantageuse, savant, éloquent, affectant la modestie, recommandant la justice, et citant à propos les livres saints pour insinuer l'opinion qu'il vouloit répandre. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabbins, de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza il trouva un juif nommé Nathan, homme de quelque considération, qui l'annonça comme le rédempteur d'Israël. La populace juive se déclara pour eux; mais ceux qui avoient quelque chose à perdre les anathématisèrent. Pour échapper à l'orage il se retira dans

sa patrie. Nathan-Lévi lui envoie aussitôt quatre députés qui le reconnoissent et le saluent publiquement en qualité de Messie. Cette ambassade en imposa au peuple, et même à quelques docteurs qui déclarèrent Zabathai, roi des Hébreux, tandis que la synagogue de Smyrne portoit contre lui une sentence de mort. Une partie de la nation hébraïque étant disposée à le reconnoître, il prit le titre de Roi des Rois, et donna à Joseph Sevi, son frère, celui de Roi de Juda. Ce fut alors que Zabathai et son héraut Nathan s'avisèrent de vouloir faire des miracles. Aux prestiges l'imposteur ajouta les prophéties. Il eut l'insolence de prédire que dans peu le Messie paroîtroit devant le grand-seigneur, lui ôteroit la couronne et le meneroit enchaîné comme un captif; qu'ensuite il seroit reconnu monarque de l'univers; que le saint temple descendroit du ciel tout bâti, orné superbement, et que le peuple chéri y offriroit ses sacrifices jusqu'à la fin du monde. Les Juifs écrivoient de toutes les parties de l'Europe et de l'Afrique, qu'ils se disposoient à venir trouver leur Messie, et que la seule Barbarie fourniroit cent mille hommes. Les plus insensés, (et c'est toujours le plus grand nombre dans une nation) abandonnèrent le commerce, se flattant de ne manquer de rien, quand leur Messie auroit achevé ses triomphes. Afin que ses prophéties fussent plus tôt accomplies, Zabathai partit pour Constantinople, où il devoit être solennellement reconnu par ses principaux sujets. Mais, en approchant des Dardanelles, il fut arrêté et mis en prison dans un des châteaux. Le gouverneur qui l'avoit sous sa garde s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi. Le sultan Mahomet, frappé du bruit que faisoient l'imposture du faux Messie et l'enthousiasme de sa nation, voulut le voir. Il le fit venir à Andrinople, où il tenoit alors sa cour. Le sultan l'interrogea lui-même. Il lui dit que, pour avoir une preuve de sa mission, il alloit le faire attacher tout nu à un poteau pour servir de but à ses plus habiles archers, et que si son corps étoit impénétrable à leurs flèches, il le reconnoîtroit pour le véritable Messie. Zabathai n'osa s'exposer à une pareille épreuve; et pour éviter la mort dont il étoit menacé, il embrassa le mahométisme. Sa conversion n'étoit pas sincère. Le sultan ayant eu avis que, malgré son changement de religion, il ne laissoit pas d'assister secrètement aux fêtes des Juifs, le fit conduire, avec sa femme, au château de Dulcigno sur les confins de l'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, méprisé des Musulmans et détesté des Juifs que son aventure avoit couverts de confusion. L'auteur du Dictionnaire philosophique dit que Zabathai est le dernier faux messie qui ait paru. Il auroit dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit; car on vit après lui un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774.

* ZABDAS, un des généraux des armées de Zénobie, fut envoyé par cette princesse avec une armée de 70,000 hommes, composée de Palmyréniens, de Sy-

riens et de barbares, contre les Égyptiens. Ceux-ci lui opposèrent une armée de 50,000 hommes que Zabdas défit complètement. Ce général, après avoir laissé 5000 hommes pour la garde du palais, se retira. Les troupes de Zénobie ayant été mises en déroute par Aurélien, Zabdas s'avisa d'un stratagème singulier pour engager les habitans d'Antioche à accueillir les fuyards. Il prit un homme qui ressembloit à peu-près à Aurélien, et fit courir le bruit que c'étoit l'empereur qu'il amenoit prisonnier. Les habitans d'Antioche n'osèrent lui refuser l'entrée de leur ville. Dès la nuit suivante il se retira avec Zénobie et le reste de ses troupes à Emèse.

* ZABIRA (George), Grec très-savant, né à Sialista en Macédoine, et mort le 19 septembre 1804 à Szabadzallas, dans la petite Cumanie, fut élevé à Thessalonique, d'où il vint en Hongrie pour entrer dans le commerce. Mais au milieu de ses occupations mercantiles il se livra avec ardeur à l'étude des langues vivantes de l'Europe, et à celle du latin. Il établit à Colotscha une école pour les Grecs de sa communion, et en fit servir les profits à augmenter sa bibliothèque. En 1795 il fit imprimer l'ouvrage de Cantemir sur les *Cantacuzènes*. Il a laissé beaucoup de *manuscrits* importans, et entre autres un *Théâtre hellénique*, contenant le catalogue et la biographie des écrivains grecs, depuis la prise de Constantinople. Il seroit à désirer que ses *manuscrits* fussent publiés.

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J. C. Jacob, donnant au lit de la mort sa dernière bénédiction à ses enfans, dit à Zabulon « qu'il habiteroit sur les bords de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendroit jusqu'à Sidon.» La tribu de Zabulon eut en effet pour partage le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'Orient jusqu'à la mer Méditerranée à l'Occident.

ZACAGNI (Laurent-Alexandre), critique et littérateur italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissoient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connoître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs anciens monumens ecclésiastiques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea monumentorum veterum Ecclesiæ græcæ et latinæ*, Romæ, 1698.

* ZACCAGNI (Jean-Camille), né à Rome, originaire de Florence, savant professeur de l'Archigymnase de la Sapience, florissoit vers l'an 1620. On a de lui, I. *Oratio de laudibus atque origine litterarum*, Romæ, 1614. II. *Orationes de laudibus Leonis X*; ibid., 1622.

* ZACCARELLI (P D. Paul-Antoine), de la congrégation des camaldules, né à Meldola dans la Romagne, remplit avec honneur les diverses charges de son ordre, et mourut vers la fin du 17e siècle. Il a laissé, I. *Epistola encyclica contra rumores de ordinum suppressione diffusos*, Fa-

ventiæ, 1693. II. *Discours à l'occasion de la diète des Camaldules à Faenza* Raveune, 1659.

† ZACCHIAS (Paul), savant médecin, né à Rome en 1584, mort dans la même ville en 1659, cultiva presque toutes les sciences; il étoit à la fois littérateur, poëte, peintre et musicien. Le pape Innocent X, voulant récompenser ses talens, le nomma son premier médecin. Il a beaucoup travaillé; mais une partie de ses ouvrages n'a pas été imprimée; parmi ceux qui ont été rendus publics on distingue : *Quæstiones medico-legales*, Leipsick, 1630, in 8°; Lyon, 1726, 3 vol. in-fol. On trouve dans cet ouvrage une vaste érudition et une profonde sagacité; les théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience peuvent y puiser des connoissances utiles. Cependant on y désireroit moins de diffusion. Zacchias a encore écrit, I. *Traité sur la vie quadragésimale*, en italien, Rome, 1657, in-8°. II. Trois livres *Sur les maladies hypocondriaques*, en italien, Rome, 1639, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en latin, Augsbourg, 1671, in-8°. III. *De quiete servanda in curandis morbis*. IV. *De subitis et insperatis mortis eventibus*. Zacchias a aussi traduit en vers le poëme latin sur le Phénix, qu'il attribue à Lactance, mais qui est certainement d'un ancien poëte latin dont on ignore le nom.

* II. ZACCHIAS (Sylvestre), frère du précédent, excellent jurisconsulte, auditeur de la rote de Sienne, de Florence et de Lucques, est auteur de plusieurs *ouvrages*, entre autres de celui intitulé *De obligatione camerali resolutiones, nec non de modo validè contrahendi societates super officiis Romanæ curiæ*, etc. Il préparoit quand il mourut un *Traité de la préséance* en latin, et un *recueil* de diverses décisions. On ignore les époques précises de la naissance et de la mort de Sylvestre Zacchias.

* III. ZACCHIAS (Laufranc), fils naturel de Laurent Zacchias, couvrit par son érudition et son esprit le défaut de sa naissance. Il entra dans la carrière du barreau, où il se fit une grande réputation. On a de lui un traité de *Salario*, les *additions* au traité de Sylvestre Zacchias, frère de Paul, *de obligatione camerali*, et des décisions de la rote de Rome, qui se trouvent dans le tom. 3e des *Quæstiones medico-legales* de Paul Zacchias, de l'édition de Lyon. Laufranc mourut presque subitement en 1685, avant d'avoir publié plusieurs *ouvrages* qu'il étoit sur le point de faire paroître.

I. ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 770 avant J. C.; mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

II. ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Jocabed, fille de Joram roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avoit pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avoit contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'op-

poser à ce culte sacrilège ; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres.

III. ZACHARIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée, pour encourager les Juifs à bâtir le temple, et ce fut la 12e année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J. C. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie. Le silence de l'Ecriture sur ces deux points rend suspect tout ce que les commentateurs en disent. La prophétie de Zacharie est divisée en quatorze chapitres, et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : *Exulta satis, filia Sion ; jubila, filia Jerusalem ; Ecce rex tuus veniet tibi, justus et salvator : ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ.*

IV. ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, étoit époux de sainte Elizabeth, cousine de la sainte Vierge. Ils n'avoient point eu d'enfans, quoique déjà avancés en âge ; mais un jour que Zacharie faisoit ses fonctions au temple, un ange lui apparut, et lui annonça qu'il auroit un fils. Comme il faisoit difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité il alloit devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opéroit en lui pour chanter le sublime cantique *Benedictus.* Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de saint Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources trop suspectes pour mériter que l'on en fasse mention.

V. ZACHARIE (S.), Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III, en 741. Il assembla divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique, racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens vouloient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le clergé et le peuple romain étoit si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitoient alors l'Italie. Ce pontife mourut le 14 mars 752, et fut pleuré comme un père. Sa clémence étoit telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avoient le plus persécuté avant son pontificat. Ce fut Zacharie qui commença la bibliothèque, *dite* vaticane, devenue depuis si célèbre. Nous avons de lui, I. Des *Epîtres.* II. Quelques *Décrets.* III. Une *Traduction* de latin en grec des Dialogues de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles.

* VI. ZACHARIE le Taiphurien, médecin arabe du 9e siècle, vivoit sous les califes Almamon et Almotasème. Il jouissoit de l'estime d'Apschin Chaidar, gouverneur en Arabie, qui aimoit beaucoup sa conversation. Les chroniques arabes rapportent à son sujet un trait qui n'est pas goûté des apothicaires. Apschin et Zacharie parlant un jour de ceux qui exercent cette profession, le médecin avança qu'ils ne refusent

jamais aucun médicament, même quand ils ne l'ont pas. Aussitôt Apschin écrivit sur un billet un certain nombre de mots insignifians et de noms propres, et envoya cette liste chez tous les apothicaires, pour qu'ils livrassent les drogues qu'il y avoit spécifiées. Plusieurs avouèrent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler ; mais la plupart reçurent l'argent qu'on leur apportoit, et donnèrent des médicamens de leur boutique. Apschin, indigné de cette fourberie, les fit renvoyer de la ville.

* VII. ZACHARIE, de Goldsborough, village d'Angleterre, chanoine régulier de l'ordre des prémontrés à Laon, florissoit l'an 1157, et a donné quatre livres de *Commentaires* sur Monotessaron, ou *Concorde* des évangélistes d'Ammonius d'Alexandrie, Cologne, 1535, in-folio, et dans la Bibliothèque des Pères.

* VIII. ZACHARIE, Espagnol, écrivit en 1285 un livre de *prétendues prophéties*, qu'il envoya à tous les juifs d'Espagne. Ce livre se trouvoit manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Zacharie, en véritable enthousiaste, promettoit à ceux à qui il l'envoyoit que s'ils l'apprenoient par cœur ils verroient le Messie. On ignore s'il fit beaucoup de prosélytes, ou plutôt de dupes.

* IX. ZACHARIE, juif italien, mort à Florence en 1671, étoit un marchand très-riche. Il laissa par son testament 24000 piastres aux pauvres juifs, dont 6000 devoient être employées pour le rachat des captifs, et les 18000 restantes destinées à de pauvres filles de sa religion. Il fit don de sa bibliothèque hébraïque à l'école romaine, qui par reconnoissance fit placer sur les murailles du collége une inscription honorable à sa mémoire, et qui ordonna que tous les ans on prononceroit un discours en son honneur. En 1675 on fit imprimer un livre de sa composition, dans lequel il fait mention de tous les auteurs qui ont éclairci les histoires et les allégories du Talmud.

X. ZACHARIE DE LISIEUX, capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques *Traités*, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étoient familiers. Trois entre autres de ces productions sont fort connues. I. *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois. II. *Gyges Gallus*. Dans l'un et l'autre le père Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4°, avec un autre Ecrit de lui, intitulé *Somnia Sapientis*. En 1739, un Allemand, nommé Gabriel Leibhit, épris des beautés qu'il crut trouver dans le *Gyges Gallus*, le fit réimprimer avec des Notes, à Ratisbonne, in-8°. L'éditeur le regarde dans la Préface comme un chef-d'œuvre de bon sens, de jugement et de latinité. Il ne manque à cet éloge que d'être dicté par le goût. Il y a quelques agrémens dans le style du capucin ; mais ces livres ne sont pas des chefs-d'œuvre. On a encore de lui, *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8°. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries ; il le publia sous le nom de Louis Fontaines. Le nom de famille du père Zacharie étoit Firmian (Pierre).

XI. ZACHARIE (Denys), gentilhomme bordelais, chercha toute sa vie le secret du grand œuvre, et

se ruina en voulant faire de l'or. Ses ouvrages sont recherchés par les alchimistes. Ce sont, I. Un Traité *de chymico miraculo*, 1583, in-8°. II. *Arithmétique et Géométrie*, 1628, in-8°. III. *Opuscule* de la vraie philosophie des métaux, 1567, in-8°. IV. Divers autres traités, recueillis dans le *Theatrum chymicum*. Zacharie est mort au commencement du dix-septième siècle.

* ZACHAVRA (François-Antoine), jésuite, a donné, I. *Excursus litterarius ab anno* 1742 *ad annum* 1752. II. *Francisci Antonii Zachariæ societ... Jesu Iter litterarium, ab anno* 1753 *ad annum* 1757.

ZACHÉE, prince des publicains, demeuroit à Jéricho; il offrit à Jésus-Christ de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avoit fait tort: c'est à quoi les lois romaines condamnoient les publicains convaincus de concussion. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée; on ne sait s'il étoit juif ou gentil avant sa conversion.

ZACHT-LEEVEN (Herman), peintre, né à Roterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685. Ce maître, un des meilleurs paysagistes, fit des tableaux très-piquans, par le choix agréable des sites, par son coloris enchanteur, par l'art avec lequel il y a représenté des lointains clairs et légers, qui semblent fuir et s'échapper à la vue. Ses dessins au crayon noir sont très-recherchés. Il eut pour élèves Jean Griffier et Corneille Zacht-Leeven son frère, mort à Roterdam.

ZACUT (Abraham), né à Salamanque, se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie; il est auteur du *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'ère vulgaire.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, bisaïeul du précédent parce qu'il étoit de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étudia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Siguenza. En 1625 le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les juifs de Portugal, Zacutus qui avoit cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut le 21 janvier 1642. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine, en 2 vol. in-fol., à Lyon, en 1649. Le 1er vol. contient six livres *de Medicorum principum historiâ*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses, dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète; on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642.

ZACYNTHE, Béotien, fut chargé d'une expédition maritime en Espagne. Ayant débarqué dans une île de la mer Ionienne, il y fut mordu par un serpent, et y périt. Ses compagnons lui élevèrent un tombeau dans cette île, qui prit son nom.

* ZAÉNUS, roi des Maures de Valence, mit le siége devant une place du roi d'Aragon, avec une armée de 40000 hommes et de la cavalerie. Bernard Guillaume, oncle du roi Jacques, qui défendoit cette place, fit une

sortie si à propos qu'il tua une partie des Maures et mit l'autre en fuite. La défaite fut si complète que l'on fit courir le bruit que St. George étoit venu au secours de l'armée catholique. Cette victoire fit prendre la résolution au roi d'Aragon de s'emparer de Valence. Il força en conséquence Zaënus de l'évacuer avec 50000 barbares.

* ZAFFIRI (Philippe), né à Novare, mort à 34 ans vers la fin du 16e siècle, s'adonna à l'étude de presque toutes les sciences, mais sur-tout de la philosophie et de la médecine, dans lesquelles il fut reçu docteur à Pavie. Il obtint dans cette ville une leçon publique de logique et de philosophie, excella dans la poésie latine, la cosmographie, et la musique. On a de lui, *I. Analyticorum posteriorum Aristotelis explanatio. II. Poësies diverses.*

ZAGA-CRIST, prétendu roi d'Ethiopie, issu, à ce qu'il disoit, du prince Jacques, fils naturel du roi d'Ethiopie. On voit son histoire dans le recueil des *Imposteurs* du sieur de Rocoles. Il passa de l'Abyssinie en Egypte, d'Egypte à Jérusalem, de là à Rome, et de Rome à Paris, avec M. de Créqui, qui avoit été ambassadeur de France à Rome. Il en partit après un séjour d'environ deux ans, vécut trois ans à Paris et mourut à Ruel en 1638, âgé de 28 ans, des suites de ses débauches. On fit courir ces vers à sa mort :

Ci gît du roi d'Ethiopie
L'original ou la copie.
Fut-il roi, ne le fut-il pas?
La mort termine les débats.

* ZAGNON (Pierre François) savant clerc régulier des écoles pieuses, naquit à Bologne le 19 février 1660. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, et parvint aux premières dignités de son ordre. Clément XI, instruit de ses profondes connoissances, le nomma qualificateur du tribunal de l'inquisition, et consulteur du St. office. Quelques cardinaux le choisirent aussi pour leur théologien. Il étoit recteur du collége ecclésiastique à Rome; lorsqu'il mourut d'apoplexie le 8 février 1720. On a de lui, *I. Rhetoricus Agon, seu de Rhetoricâ brevis methodus*, Romæ, 1690. *II. Polygraphia sacra*, ibid., 1715.

† ZAHN (Jean), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, et prévôt de la Celle inférieure du même ordre près de Wirtzbourg, est connu par un ouvrage estimé, intitulé *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum, in quâ mundi mirabilis œconomia, nec non mirificè amplius et magnificus ejusdem abditè recon- ditus, nunc autem ad lucem protractus Thesaurus, in triplici mundo cœlesti, æreo et terrestri proponitur.* Cet ouvrage, rempli de recherches savantes, fut imprimé à Nuremberg en 1696, 2 vol. in-fol. L'auteur y rejette le sentiment de Copernic; au reste, il y fait, pour ainsi dire, l'anatomie des trois mondes. Il fit encore imprimer à Nuremberg en 1702 un ouvrage intitulé *Oculus artificialis teledioptricus, sive telescopium.* Dans cet ouvrage il enseigne la méthode de faire des télescopes, et de s'en servir utilement. Le P. Zahn mourut le 27 juin 1707.

ZAIB-AGA, fils de Mehemet-Effendi, qui avoit été ambassadeur

de la Porte en France, fut nommé directeur de la première imprimerie établie à Constantinople. Il étoit venu à Paris à la suite de son père, en 1721. Bignon, bibliothécaire du roi, qui l'avoit connu à cette époque, entretint long-temps une correspondance suivie avec lui, pour obtenir des manuscrits orientaux; et deux membres de l'académie des inscriptions, Fourmont et Sevin, furent envoyés pour les recueillir.

ZAL, ancien héros persan, père de Bostam, s'illustra par ses exploits, et fut surnommé Jez, parce qu'il naquit couvert d'un poil blond et doré. Aussi les poëtes persans appellent-ils la lune dans son croissant le sourcil de Zal.

†ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivoit 500 ans avant J. C. Il s'est fait un nom immortel par la sagesse de ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Son but étoit de conduire les hommes plutôt par l'honneur que par la crainte. Il fit aussi plusieurs règlemens fort sages au sujet des procès et des contrats. Pythagore avoit été son maître, et il avoit en lui un disciple qui enseignoit la vertu autant par ses exemples que par ses leçons. Selon le savant Sainte-Croix, dans un article du Magasin encyclopédique, t. 4. 5e année, la législation de Zaleucus est évidemment de l'an 656 avant J. C. Mais alors, selon les calculs de ce littérateur, il n'auroit pu être disciple de Pythagore. Une de ses lois condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après son fils étant convaincu de ce crime et le peuple voulant lui faire grace, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Elien dit qu'il défendit le vin aux malades, sous peine de mort, à moins que le médecin ne l'ordonnât. Il fut, dit-on, si jaloux des lois qu'il avoit établies, qu'il ordonna que quiconque voudroit y changer quelque chose seroit obligé, en proposant sa nouvelle loi, d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur-le-champ, au cas que la sienne valût beaucoup mieux que l'autre. Diodore attribue la même chose à Charondas législateur des Sybarites.

*ZALLA, Goth d'origine, partisan outré de l'hérésie arienne, n'épargnoit ni les moines, ni les ecclésiastiques. Un jour il fit endurer de cruelles tortures à un paysan pour l'obliger de lui donner ce qu'il avoit. Le paysan dit qu'il avoit remis son bien entre les mains de saint Benoît. Zalla, curieux de voir ce saint, lia les mains du paysan, et lui ordonna de le conduire dans le monastère de Saint Benoît. Ils trouvèrent le saint à la porte de sa cellule. Zalla en l'apostrophant avec brutalité le somma de rendre le bien qu'il avoit enlevé au paysan. saint Benoît les regarda attentivement, et aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur les liens de celui-ci, ils se délièrent miraculeusement, dit l'Ecriture. Zalla frappé d'étonnement, se jeta aux pieds du saint, en se recommandant à ses prières. Saint Benoît lui donna sa bénédiction qu'il accompagna d'avis salutaires, dont ce barbare fut si touché, qu'il n'osa plus rien exiger du paysan. Saint Grégoire-

le-Grand fait mention de Zalla dans les dialogues qui lui sont attribués communément, livre II, chap. 31.

† ZALUSKI (André-Chrysostôme), illustre Polonais, né en 1650, d'Alexandre Waiwode de Rava et d'une sœur du célèbre André Olczewski, évêque de Culm, et vice chancelier de la couronne. Il commença ses premières études en Pologne. On l'envoya ensuite étudier à Vienne en 1667; peu de temps après à Gratz, où il cultiva principalement la langue allemande, et l'étude du droit. On le rappela l'année suivante en Pologne. En 1769 il partit pour parcourir les Pays-Bas, la France et l'Italie. Après avoir fait quelque séjour à Rome, il revint dans sa patrie en 1673. Un peu avant la mort du roi Michel il obtint un canonicat à Cracovie, et fut nommé à l'ambassade d'Espagne et de Portugal; mais il ne reussit pas dans le but principal de ses négociations, qui étoit d'obtenir un secours d'argent pour continuer la guerre contre les Turcs. De Madrid il se rendit en France. Deux jours après son arrivée à Paris il eut audience du roi à Versailles, et il notifia l'élection de Jean Sobieski; au bout d'un mois il prit congé de la cour, et le roi lui fit présent d'une rose de diamans. Il s'embarqua à Calais pour Hambourg, d'où il continua sa route pour Dantzik. A son retour en Pologne il fut ordonné diacre et prêtre par son oncle, Olczewski, qui étoit devenu primat du royaume pendant son absence. Ce prélat le fit son chancelier, et lui ordonna d'aller à Jaworow, pour s'y faire voir à la cour. La reine, mécontente de son oncle, ne lui fit pas accueil; elle dissimula cependant, parce qu'elle avoit besoin de son crédit pour une affaire importante. La mort de son oncle lui fit concevoir de grandes espérances, mais il fut obligé d'employer les présens pour s'avancer, c'étoit là le seul moyen de parvenir. Tout se vendoit, et par cette voie il obtint le poste de chancelier de la reine. Le roi l'ayant reçu assez froidement à la diète de Grodno, au sujet d'une proposition qu'il fit de la part de la reine, il fut si piqué qu'il demanda son congé à cette princesse; mais il ne put l'obtenir; le roi lui accorda néanmoins dans la suite la plus grande confiance, et lui conféra l'abbaye de Wachoc, et les évêchés de Kiow et de Czernichow. Peu après il fut disgracié de la reine, ce qui l'obligea de résigner sa charge de chancelier le 4 octobre 1687. Il rentra en grace par l'entremise du roi, et la reine lui promit les sceaux du royaume pour le dédommager; mais ses espérances furent encore trompées, il fut contraint de céder ses prétentions à un autre, et de se contenter de l'évêché de Plocko, que le roi lui donna. En 1691 il fut nommé commissaire pour conduire à Bruxelles une princesse Sobieski, que l'électeur avoit demandée en mariage. A son retour à Varsovie le roi Sobieski mourut. Zaluski donna dans la suite de grandes preuves d'attachement à la maison du prince de Conti; mais ce prince n'ayant pas été soutenu, Zaluski fut obligé de se soumettre au roi Auguste, électeur de Saxe, dont le parti avoit prévalu. Peu de temps après ce prince lui donna l'évêché de Warmie, et nomma son frère à celui de Plocko. En 1700, Zaluski entreprit le voyage de Rome. A son retour le

roi le fit son chancelier, ce qui lui attira la haine des Suédois, et les persécutions du primat et de tout son parti ; on conçut même des soupçons contre lui à la cour de Saxe, et l'on croit que le mouvement qu'il se donna pour la délivrance des princes Sobieski, qui étoient retenus en prison par les Polonais, contribua à faire naître ces soupçons. Pour éviter une disgrace totale, il se rendit à Dresde, dans le dessein de prouver son innocence. Cependant il ne put y réussir, et on lui donna sa maison pour prison. Le procès fut renvoyé à la décision du pape, et Zaluski se rendit à Rome en 1706 ; à son arrivée à Ancône on l'arrêta prisonnier. Le 16 décembre il reçut la permission de se rendre à Rome ; il partit le même jour et y arriva le 19. Le lendemain la reine douairière de Pologne lui fit dire par ordre du pape de se retirer dans un couvent ; mais ensuite cet ordre fut révoqué, et on lui permit de loger chez son frère. Pendant sa détention les choses avoient bien changé de face en Pologne, Charles XII, roi de Suède, avoit détrôné le roi Auguste, et mis sur le trône le roi Stanislas. Zaluski fut relâché, et revint triomphant dans sa patrie en 1707. La nouvelle cour étoit alors en Saxe, le prélat s'y rendit. On voulut l'engager à résigner les sceaux, lui offrant l'archevêché de Gnesne, et l'ambassade de Rome ; mais il résista à toutes les sollicitations, et on lui ôta alors l'administration de sa charge, qu'on donna à Jablonowski, waivode de Russie. Il se retira dans son diocèse, où il resta jusqu'au rétablissement du roi Auguste, qui le remit dans l'exercice de sa charge, mais il n'en jouit pas long-temps, il mourut à Gustadt dans son diocèse, le 1er mai 1711, lorsqu'il venoit de prendre la résolution de remettre les sceaux et son évêché entre les mains du roi, et de se contenter d'une pension, pour vivre en retraite le reste de ses jours. On a de lui deux ouvrages, l'un en polonais, qui contient les discours qu'il a prononcés dans cette langue, soit aux diètes, soit en d'autres occasions ; l'autre ouvrage est en latin, et a pour titre, *Epistolæ historico-familiares à morte Ludovicæ reginæ et abdicatione regis Johannis Casimiri usque ad nostra tempora*, Braunsberg, 4 vol. in-folio. Cet ouvrage est très-rare et très-curieux, on y trouve une infinité de faits très-intéressans sur l'histoire de Pologne, et même sur celle de l'Europe. Il a encore *traduit* en polonais l'Histoire de l'ancien et du nouveau Testament de Royaumont. Cette traduction a été imprimée à Braunsberg, 1709, in-4°. Le comte de Tarlo en a fait faire une nouvelle édition in-8°.

*I. ZAMBECCARI (François), savant Bolonais, qui vivoit dans le 15e siècle, expliqua les auteurs grecs et latins dans l'académie de Pérouse. Il avoit fait un séjour de cinq ans dans la Grèce, pendant lequel il recueillit les Épîtres de Libanius, au nombre, dit-on, de plus de 1500, qu'il se proposoit de traduire et de publier avec le temps. Mais on ignore ce qu'elles sont devenues. Il en a donné la traduction de près de 500, qu'il a divisées en trois livres, sous ce titre ; *Libanii, græci declamatoris disertissimi, beati Joannis Chrysostomi præceptoris, epistolæ, cum adjectis Joannis Sommerfelt argumentis et emendatione et castigatione clarissimis*, 1 vol. in-4°, sans date, ni indi-

cation ; mais on découvre l'un et l'autre au bas de la délicace adressée à Mathias Drebicius, vice-chancelier de Pologne par Sommerfelt, de Cracovie, le 21 mars 1504. Sommerfelt avoit recouvré un exemplaire fort mal écrit de Libanius. L'édition qu'il en donna est très-fautive ; les noms propres sur-tout y sont très-défigurés.

* II. ZAMBECCARI (Joseph), médecin du 17e siècle, né à Florence, enseigna avec succès l'anatomie à Pise. Il vivoit encore en 1726. On a de lui, dans sa langue maternelle, *Traité des bains de Pise et de Lucques*, Padoue, 1712, in-4°.

* ZAMBERTI (Barthélemi), de Venise, florissoit sur la fin du 15e siècle, et au commencement du suivant. Il a *traduit* en latin les quinze livres des Elémens d'Euclide, publiés en 1505. Il est encore l'auteur d'une comédie intitulée *Dolotechne*.

I. ZAMBRI, fils de Salu, et chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où étoit une femme madianite, nommée Cozbi, y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

II. ZAMBRI, officier du roi Ela, commandoit la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvoit à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume, l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avoit choisi pour être l'instrument de sa vengeance contre les impiétés de Baasa, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restoit de la famille de ce roi. Zambri, après avoir accompli les desseins de Dieu sur des criminels que sa justice avoit condamnés, ne jouit pas long-temps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation l'armée d'Israël établit pour roi Amri, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur, se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

ZAMET (Sébastien), riche financier sous le règne de Henri IV, étoit de Lucques en Italie. Il fut d'abord le confident du duc de Mayenne ; mais il se rangea ensuite du parti du roi, qui l'aima beaucoup. On prétend qu'il avoit été cordonnier de Henri III. Il fit une fortune rapide et prodigieuse. Dès l'an 1585 il étoit interessé dans une spéculation de sel pour 70 mille écus. Il mourut à Paris le 14 juillet 1614, âgé de 62 ans, avec les titres de conseiller du roi, gouverneur de Fontainebleau, surintendant de la maison de la reine-mère, baron de Murat et de Billy. Il laissa deux fils de Magdeleine Leclerc du Tremblai. L'aîné, Jean, maréchal-de-camp, surnommé le grand Mahomet par les huguenots qu'il persécutoit, fut tué d'un coup de canon au siége de Montpellier, le 8 septembre 1622. Le cadet, Sébastien, mourut le 2 février 1655, évêque-duc de Langres, et premier aumônier de la reine. Ce fut Sébastien Zamet leur père qui répondit froidement au notaire qui passoit le contrat de mariage d'une de ses filles, et lui demandoit la qualité qu'il vouloit prendre au contrat ? « Qu'il n'avoit qu'à lui donner celle de Seigneur de dix-sept cent mille écus. » Ce trait a été fort heureusement copié par Destouches dans sa comédie du *Glorieux*. Zamet

faisoit un usage magnifique de ses richesses, il avoit les premiers seigneurs de la cour à sa table, et Henri IV même mangeoit quelquefois chez lui. Un jour qu'il montroit à ce prince une maison qu'il venoit de faire bâtir, il faisoit remarquer tous les coins et recoins: «Sire, disoit-il, j'ai ménagé ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté; de ce côté... Oui, oui, reprit le roi, et de la rognure j'en ai fait des gants.......» Henri IV ne l'appeloit que Bastien. Horace et Jean-Antoine Zamet, furent naturalisés Français, et se ressentirent de sa fortune et de son crédit...... *Voyez* Estrées (Gabriel).

* ZAMMARUS ou Zarmonachagas, gymnosophiste indien, se brûla publiquement à Athènes, sous les yeux d'Auguste. Heureux et plein de santé, il craignit d'être abandonné de la fortune, et voulut prévenir, par une mort volontaire, une pareille disgrace.

ZAMOLXIS, esclave de Pythagore, Gète de nation, accompagna son maître en Egypte. Après avoir appris les coutumes des Egyptiens, il revint dans son pays, où il civilisa les Gètes et les Thraces. Pour leur faire croire ce qu'il leur avoit prêché, il se bâtit une maison souterraine, dans laquelle il se cacha pendant 3 ans. On le croyoit mort; il reparut la 4e année. Les Thraces crurent apparemment qu'il étoit ressuscité, et ils n'osèrent douter de tout ce qu'il leur avoit dit. Hérodote fait vivre Zamolxis avant Pythagore; les auteurs se contredisent sur l'histoire de ce philosophe, qui paroît un peu fabuleuse.

* I. ZAMORA ou Zamoro (Jean-Marie), naquit à Udine en 1579. Après son cours de belles-lettres il entra à 18 ans dans l'ordre des capucins, et prêcha avec succès dans la Bohême et dans les provinces voisines de l'Allemagne. De retour en Italie il ne voulut occuper aucun poste honorable, pour se consacrer tout entier à l'étude de la théologie. Il mourut à Vérone en 1649. On a de lui, I. *Disputationes theologicæ de Deo, etc.*, Venetiis, 1626. II. *De eminentissimâ deiparæ virginis perfectione libri tres.*, ibid. 1629.

* II. ZAMORA (Antoine), de Salamanque, professeur de médecine, excella aussi dans les mathématiques qu'il enseigna dans l'université de sa ville natale jusqu'à sa mort, arrivée en 1630. Ses ouvrages sont, I. *Repetitiones duæ super Galenum de differentiis symptomatum Salmanticæ.* 1621, in-4°. II. *De Cometis liber*, ibid. 1600, in-4°.

† III. ZAMORA (Gaspard), jésuite de Séville, où il mourut en 1621, à l'âge de 78 ans, a donné une bonne édition de la *Concordance de la Bible*, imprimée à Rome en 1627, in-fol.; il a laissé un manuscrit, un commentaire sur Ezéchiel.

* IV. ZAMORA (le P. Bernard), religieux espagnol de l'ordre des carmes, et professeur de langue grecque dans l'université de Salamanque, étoit très-versé dans les langues anciennes et modernes, dans la philosophie, l'histoire, les antiquités, etc., etc. On considère ce savant comme le restaurateur du bon goût et des bonnes études dans l'université de Salamanque. Doué d'une imagination ardente et plein d'enthousias-

me pour les belles-lettres, il s'occupoit sans cesse de réunir les professeurs et les étudians, pour les diriger dans leurs études. Sa riche bibliothèque étoit ouverte pour tous ceux qui désiroient y puiser des renseignemens ; il avoit ouvert dans sa cellule des cours d'humanité, d'histoire et de belles-lettres. A l'aide de son ami, l'éloquent Tavira, évêque de Salamanque, il adressa au gouvernement espagnol, en 1768, un mémoire qui respiroit le zèle du patriotisme le plus ardent. Cet écrit avoit sur-tout pour but de prévenir l'inconvénient de confier l'instruction à de mauvais professeurs. Le P. Zamora mourut à Salamanque d'une attaque d'apoplexie en novembre 1785. Il nous a laissé *une Grammaire grecque*, *philosophique*, etc., Madrid, 1772, in-8°. Il a aussi composé *une histoire de la Religion* et des *Dialogues*, à l'imitation de celui *des Morts*, de Lucien ; mais ces deux écrits ne se trouvèrent pas dans ses papiers. Il a laissé encore une excellente traduction de l'*histoire des Séminaires*, *écrite en italien*, par Jean Giovanni, Salamanque 1778, in-8°.

V. ZAMORA. *Voyez* ALFONSE, *et* SANCIO.

* ZAMORI *ou* ZAMOREO (Gabriel), jurisconsulte et poëte, né à Parme, florissoit dans le 14e siècle. Il fut intimement lié avec Pétrarque, qui dans une de ses lettres lui donne les plus grands éloges. L'abbé Méhus a mis au jour une lettre en vers de Zamori à Pétrarque. On a encore de lui un panégyrique en vers latins de Jean Visconti, archevêque de Milan, et un ouvrage intitulé *Tractatus notabilis de virtutibus, et earum oppositis*.

† I. ZAMOSCKI (Jean), grand-chancelier de la couronne de Pologne, fils de Stanislas, castelan de Chelme, ville de la Russie rouge, homme d'un grand mérite, fut élevé avec soin par son père. Envoyé à Paris et ensuite à Padoue, il y parut avec tant de distinction, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses Livres du *Sénat romain* et du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. Zamoscki remplit ses emplois en grand capitaine, et en ministre habile. Il réprima l'arrogance de Basilide, czar de Moscovie ; délivra la Polésie, la Volésie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin ; lui fit une guerre cruelle, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déférer la couronne à Zamoscki ; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de Défenseur de la Patrie, et de Protecteur des Sciences. Il établit plusieurs colléges, attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, et fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir, et qui porte son nom.

* II. ZAMOSCKY (André, comte), grand-chancelier de la couronne de Pologne, descendant du précédent, suivit d'abord avec honneur la carrière militaire, et donna ensuite, dans diverses diètes, des témoignages de son attachement pour la patrie. Nommé successivement sénateur et grand-chancelier de la couronne, il exerça ces deux fonctions avec génie et intégrité. Lors des troubles qui signalèrent les commencemens du règne de Poniatowski, il s'opposa à tout ce qui pouvoit être préjudiciable à l'État, et rien ne put altérer sa fidélité à remplir ses devoirs. Quand la désorganisation générale lui eut ôté l'espoir de remédier aux maux publics, il donna sa démission en plein sénat, et en fit connoître les motifs dans un discours énergique. Il se retira ensuite dans une retraite paisible, sans que les instances de Poniatowski pussent l'engager à reprendre les sceaux. Il fut choisi par la diète de Pologne pour former un code de lois, et s'en acquitta à la satisfaction de tous les citoyens. Mais les privilèges nouveaux qu'il avoit assignés au tiers-état ayant déplu au roi, la proclamation de ce code, monument de la sagesse et de la vertu austère de son auteur, fut suspendue jusqu'en 1791, où les Polonais ne sentirent que mieux tout son prix. Zamoscky étoit philosophe, ses mœurs privées le rendirent aussi recommandable que ses talens politiques. Il affranchit le premier ses vassaux de la servitude, et donna ainsi à d'autres seigneurs un exemple de bienfaisance et d'humanité qu'ils ne tardèrent pas à suivre. Placé dans des circonstances moins désastreuses, il auroit occupé un rang distingué parmi les plus grands hommes de son siècle; au lieu que sa carrière ne fut illustrée en partie que par ses vertus sociales. Lors du démembrement de la Pologne, l'empereur Joseph II, ayant eu en partage les domaines de Zamoscky, lui offrit le titre de prince, qu'il ne voulut pas accepter. Il mourut le 10 janvier 1792.

* I. ZAMPI (Dom Joseph-Marie), natif de Mantoue, étoit préfet des théatins missionnaires en Mingrélie vers le milieu du 17e. siècle. Le voyageur Chardin a donné sur ce religieux tous les renseignemens qu'on peut désirer. Il fait un grand éloge de son zèle à instruire les payens. Quand il passa dans la Mingrélie, Zampi lui donna un petit ouvrage qu'il avoit composé sur les coutumes et la religion des habitans de ce pays; Chardin en fit une traduction française dont il orna le premier volume de ses voyages. On ne trouve nulle part l'époque de la mort de Zampi.

* II. ZAMPI (Félix Marie), carme, né à Arcoli, d'une famille honnête, vers la fin du 17e. siècle, fut poète et orateur sacré. Il réussit très-bien dans la prédication, et comme il embellissoit ses sermons d'ornemens quelquefois peu convenables à la gravité évangélique, on voulut le citer devant le pape Lambertini. Qu'il se garde bien, répondit le pontife, de comparoître devant moi, il ne me trouveroit pas assez grave pour le reprendre. Zampi, également célèbre par ses productions poétiques, pleines de vivacité, mourut en 1774. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Paraphrases de Jérémie en vers italiens*. Venise 1756.

* ZAMPIÉRI (Le comte Camille), nom cher aux muses, na-

quit d'une noble et ancienne famille à Imola, dans la Romagne, le 22 août 1701. Envoyé au collége des nobles de Bologne, dirigé par les jésuites, il fit des progrès si rapides, qu'il devint bientôt l'admiration de ses compagnons et de ses maîtres. La nature sembloit l'avoir destiné à la poésie, et les secours de l'art développèrent en lui ces heureuses dispositions : à l'aide d'un travail soutenu il enrichit son esprit des connoissances physiques, morales et théologiques. Peu d'écrivains ont réuni dans un plus haut degré les qualités nécessaires aux poëtes. Il possédoit les graces et le sel de Plaute, de Térence, de Catulle et d'Horace. Les prosateurs eurent aussi en lui un excellent modèle, sur-tout dans le genre épistolaire. Il manioit avec une égale facilité l'idiome latin, et celui de sa patrie. Outre ces talens littéraires, il avoit un jugement sûr, une prudence consommée. Ses concitoyens l'employèrent souvent dans les affaires les plus délicates, et n'eurent jamais qu'à se féliciter de leur choix. Il fut ambassadeur, et vingt-quatre fois gonfalonier. Aucun personnage célèbre ne quittoit jamais l'Italie sans avoir vu Zampiéri. Il mourut le 11 janvier 1784. On voit dans ses écrits les noms des grands hommes de son siècle qui l'honorèrent de leur amitié. Ses ouvrages sont, I. *Poésies latines et italiennes*, Plaisance, 1755. II. *Poésies lyriques italiennes*, *OEuvres posthumes*, Cagliari, 1784. III. *Carminum libri quinque*, Placentiæ, 1771. IV. *Tobie, poëme*, Cagliari, 1778, in-4°. Cet ouvrage n'est pas une simple traduction du livre de Tobie, mais une ample Paraphrase en vers libres, ou plutôt un *Traité sur l'Education*, divisé en dix chants, en concurrence avec l'Emile de J. J. Rousseau. V. Un *Poëme de Job en stances de huit vers*, Bologne, 1763, in-4°.

II. ZAMPIÉRI, peintre célèbre, *Voyez* DOMINIQUIN.

ZAMPINI (Matthieu), jurisconsulte italien, né à Recanati, vint en France avec Catherine de Médicis. Zampini fut le flatteur de cette princesse, et l'apologiste de la ligue ; il dédia au roi Henri III, en 1581, un ouvrage in-8°, intitulé *De origine et atavis Hugonis Capeti* ; c'est-à-dire, *des aïeux de Hugues Capet*. L'auteur prétend y montrer que les rois de la troisième race descendent en ligne masculine de saint Arnoud, et que saint Arnoud descendoit de Clovis : idée plus belle que solide, à ce que pensent bien des savans. On a encore de lui un *Traité* en italien et en latin pour exclure Henri IV du trône. Montliard le traduisit en français, sous ce titre : *De la Succession et Prérogative de premier Prince du sang, déférée au cardinal de Bourgogne*, Paris, 1588, 1 vol. in-8° et in-4°.

* ZANARDI (Michel), naquit à Orgnano dans le territoire de Bergame le 8 juillet 1570, de Valerius Zanardi, gentilhomme de haute noblesse, et d'une des filles de Paul Zauchi, un des principaux jurisconsultes de Bergame. Après avoir fait son cours de belles-lettres par les soins de son aïeul maternel, Zanardi se fit religieux de Saint-Dominique, et fut envoyé par le cardinal Jean-Jérome Albano au collége de Bologne, où il resta dix ans, et fit de si rapides progrès dans la philosophie et la théologie, que, nommé lecteur, il passa à la chaire de théologie dans Cré-

mone, Milan, Venise, Vérone et Faenza. Il mourut à Milan en 1641. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentaria in metaphysicam Aristotelis.* II. *Commentaria in Aristotelem de auditu physico.* III. *Directorium Theologorum.*

* ZANARDO (Michel), médecin, né à Bergame en 1570, mort en 1642, est auteur de plusieurs dissertations estimées, dans lesquelles il développe de grandes connoissances en histoire naturelle et en philosophie, et raisonne avec un style très-varié sur les trois règnes de la nature. Elles ont paru à Venise en deux parties, I. *Disputationes de universo elementari in tres partes divisæ*, 1619, in-4°. II. *Disputationes de universo parvo, mixto homine, usque in senium conservando*, 1619, in-4°.

* ZANCA (Jean-Thomas), médecin italien, professa au collége de Naples dans le 17e siècle. Il a laissé, *Solutiones contradictionum in dictis Aristotelis*, etc. Neapoli. Ouvrage qui suppose de la logique et de la philosophie.

† I. ZANCHIUS (Jérôme), célèbre théologien protestant, né à Alzano en Italie le 2 février 1516, à l'âge de 15 ans entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, et y étudia d'abord avec succès la philosophie et la théologie scolastique. Mais ayant suivi les leçons que Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, faisoit sur l'Ecriture, il se livra exclusivement à cette dernière partie. Martyr ayant par la suite embrassé les principes du protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères, et Zanchius fut de ce nombre. Il quitta l'Italie en 1550, et voyagea en Suisse; en 1555 il se retira à Strasbourg, où il enseigna l'Ecriture-sainte et la philosophie d'Aristote. Au bout de deux ans il fut aggregé au chapitre des chanoines de Saint-Thomas; il aimoit la paix, et détestoit les guerres théologiques; mais il ne put les éviter. Les protestans l'accusèrent d'erreur, et il se vit sur le point d'être congédié : ses adversaires l'obligèrent de signer un formulaire, dans lequel il se ménagea quelques restrictions. Cependant ils répandirent le bruit de leur prétendu triomphe; ce qui engagea Zanchius à reprendre les armes. Fatigué de ces disputes, il quitta de son propre gré Strasbourg en 1563, et alla exercer le ministère à Chiavenne chez les Grisons, qui l'avoient demandé. En février 1568 il passa à Heidelberg pour occuper une chaire de théologie, et mourut le 19 novembre 1590. Il avoit perdu la vue depuis quelque temps. Tous les auteurs qui ont parlé de lui font le plus grand éloge de son érudition, de sa modestie et de sa piété. Peu de ministres ont été aussi modérés que lui. Il condamnoit la prévention qu'il trouvoit dans certains écrits protestans. On a de lui un *Commentaire sur les épitres de saint Paul*, Neustadt, 1595, in-folio, et un gros *Ouvrage* contre les anti-trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de l'électeur palatin, Frédéric III; il est encore auteur de beaucoup d'autres livres, où l'on remarque une érudition profonde. Ils ont été recueillis à Genève, 1613, en 8 vol. in-folio. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer, quand elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

† II. ZANCHIUS ou Zanchi (Pierre), de Bergame, prit le nom de Basile lorsqu'il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran. Ses connoissances dans les humanités, la philosophie et la théologie lui méritèrent la place de garde de la bibliothèque du Vatican : après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome en 1560. On a de lui, I. *Basilii Zanchi in omnes divinos libros notationes. Ejusdem in libros IV Regum et II Paralipomenon quæstiones*, Rome, 1553, in-4°; Spire, 1558, in-8°; Cologne, 1602, in-8°. Ces *Questions* ont été imprimées à part avec les deux livres, *De Horto Sophiæ*, Rome, 1458, in-8°. II. *De Horto Sophiæ libri duo ad Petrum Bembum cardinalem. Ejusdem-varia poemata quæ olim sub L. Petri Zanchi nomine edidit*, Rome, année 1540, in-4°. Nouvelle édition Rome, 1550, in-8° et 1553, in-8°, sous ce titre, *B. Zanchi poematum libri septem;* cette dernière édition est plus ample que les précédentes. On en fit à Bâle une autre édition en 1555. Au commencement on lit une lettre du cardinal Bembo, où les talens poétiques de Zanchi sont un peu trop exaltés. III. *Hymnus pacis æternæ*, Paris, 1546, in-8°. IV. *Basilii Zanchi epithetorum commentarii*, Rome, 1542, in-4°. Le même sous ce titre qui fait mieux connoître l'ouvrage, *Dictionarium poëticum et epitheta veterum poetarum; accurata item historia ac fabularum poeticarum ex optimis utriusque linguis auctoribus enarratis; auctore Basilio Zanchio, opus nunc secundo trans Alpes editum*, Montibus, 1612, in-8°, avec l'index à la fin. V. *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome. Ejusdem verborum, quæ in Marii Nizolii observationibus in Ciceronem desiderantur, appendix*, Rome, 1541, in-4°; Bâle, 1543, in-8°. IV. Quelques poésies dans les *Deliciæ poetarum Italorum*, parmi les *Carmina illustrium poetarum Italorum*, donnés par Matthieu Toscan. Ce savant, regretté après sa mort, essuya plusieurs tracasseries qui empoisonnèrent sa vie.

* III. ZANCHIUS (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier, né dans le Bergamasque, fut prieur de la maison canoniale du saint-Esprit, à Bergame. En 1559 on lui confia la direction de tout l'ordre, et il s'acquitta de cette fonction jusqu'à sa mort, arrivée en 1566. On a de lui; I. *De Orobiorum sive Cenomanorum origine libri tres*, Venetiis, 1541. II. *Ad Carolum V panegyricus*, in-4°. Il avoit entrepris un *Lexicon biblicum*; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Il cultiva aussi avec succès la poésie italienne; mais aucun de ses ouvrages dans ce genre n'est parvenu jusqu'à nous.

* IV. ZANCHIUS (Lélie), de Vérone, originaire du Bergamasque, fut docteur en droit, agrégé au collége de Vérone, et occupa les principales dignités de cette ville, qui, en récompense de ses services, le nomma chevalier doré. Sixte V le créa évêque de Rétimo; mais lorsqu'il alloit prendre possession de son église, la mort l'enleva le 23 septembre 1588. Il a laissé, *De privilegiis Ecclesiæ*, Vérone, 1587. II. *Dialogus inter militem sacrum et secularem.* III. *Abyssus pietatis Dei.*

* V. ZANCHIUS (Jérôme et Jean-Baptiste), architectes de Pesaro, florissoient dans le 16e siè-

cle. Le premier nous a laissé un *Traité sur l'art d'attaquer et de défendre les forteresses*, Venise, 1601. Jean-Baptiste a écrit un *Traité de fortifications*, Venise, 1560, 1 vol.

* I. ZANETTI (Antoine-Marie), amateur de gravures, né en 1680 à Venise, mort en 1778, possédoit un cabinet de curiosités en tout genre, que lui-même a embelli de ses productions. Il grava un tableau de saint Pierre du Tintoret, une suite de 12 sujets à l'eau-forte, d'après Castiglione, une autre de 90 en bois, d'après Raphaël et Le Parmesan.

* II. ZANETTI (Bernard), né à Castel Franco, dans le Trévisan, en 1690, étudia à Padoue la théologie. Nommé curé de la paroisse de Postumma à cinq milles de Trévise, il consacra tous ses loisirs à l'histoire et à la chronologie. Il mourut le 2 avril 1762. On a de lui, I. *Mémoires historiques, critiques et chronologiques de l'empire des Lombards en Italie*, 2 tomes, in-4°. II. *Histoire de l'empire des Goths en Italie*. III. *Un Carême*, et plusieurs autres *ouvrages*.

* III. ZANETTI (Antoine-Jérôme), né à Venise en 1713, d'une famille honnête, apprit les langues latine, grecque et italienne, et fit de grands progrès dans l'histoire profane. Il cultiva la jurisprudence, obtint deux prix à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et fut l'un des premiers pensionnaires de l'académie royale de Padoue. Ses principaux ouvrages sont, I. *Description d'un ancien manuscrit du 6e siècle*, Venise, 1763, in-folio. II. *Origine des arts chez les Vénitiens*, Venise, 1758, in-4°.

* IV. ZANETTI (Guide), fils du précédent, né au château de Bassano en 1741, vint à Bologne à l'âge de 15 ans, où on lui enseigna les élémens de la langue latine, l'arithmétique et la géométrie. Ce fut principalement à l'arithmétique qu'il s'adonna, et une place d'aide-computiste étant venu à vaquer, on la lui donna. Peu de temps après il obtint l'emploi de computiste en chef, et le droit de bourgeoisie. Il fit encore preuve de son talent dans la connoissance des monnoies. Il composa, sous la direction du célèbre abbé Trombelli, un musée considérable de médailles antiques, de la Grèce et de Rome. Il consulta pour cet objet tous les auteurs anciens, et les bibliothèques les plus précieuses. Il conçut le projet de compléter l'ouvrage de Philippe Argelati, antiquaire de Bologne, et persuadé qu'une semblable entreprise ne pouvoit être achevée par un seul homme, il mit à contribution les premiers savans de l'Italie, qui s'empressèrent de l'aider de leurs lumières. On le nomma conservateur du Musée des antiques à Ferrare, et il occupa cette place honorable jusqu'à sa mort, arrivée le 3 octobre 1791. Son principal ouvrage est le *Traité des Monnoies et Médailles de l'Italie*, imprimé à Bologne, in-folio.

* ZANETTINI (Jérôme), jurisconsulte du 15e siècle, né d'une noble famille de Bologne, fut professeur de droit dans sa ville natale depuis 1459 jusqu'en 1472. Il passa de là à une chaire de droit pontifical à Pise, et mourut le 8 avril 1493. Ses ouvrages sont, I. *Contrarietates inter jus civile, et canonicum*, Bononiæ, 1490, in-folio. II. *De foro conscientiæ et contentioso*.

* ZANFLIET (Corneille), de

Liège, religieux du 15e siècle, est auteur d'une chronique depuis le commencement du monde jusqu'en 1230. Elle a été insérée dans la *collectio amplissima* des bénédictins Martenne et Durand. On y trouve des renseignemens utiles, que lui seul a donnés. En général cette histoire est bien écrite. Zantliet n'étoit pas moins recommandable par ses vertus que par ses talens.

* ZANIBONI (le comte Antoine), de Bologne, poète, orateur, et fondateur en 1717 de l'académie des Inconnus, mourut dans sa patrie le 6 août 1767. On a de lui quelques *drames* italiens. La plupart de ses ouvrages sont traduits du français. Il a encore laissé des *sermons*, *panégyriques* et *discours*.

† ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire dans son art. Il l'exerça à Venise avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, surtout à la botanique, et forma une riche collection en ce genre, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus plantarum terrestrium*, *marinarum*, etc. Venise, 1711. On a encore de lui, I. *Promptuarium remediorum chymicorum*, 1710. II. *De ferro ejusque præparatione*, Venise, in-8°. III. *De Myriophillo Pelagico;* Venise, in-8°. IV. *Lithographia duorum montium Veronensium, vulgò Monto di Boricòlo et di Zoppica*, 1721. V. *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8°. VI. *Opuscula botanica*, Venise, 1730, in-4°. VII. *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol.; en italien, avec des figures qui sont fort peu exactes. Cette Histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son père lui avoit tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père. Venise, 1736, in-4°. Zannichelli étoit un homme d'un tempérament vif et sec; d'une physionomie fine, d'une conversation agréable. Son cœur, plein de bonté et de sentimens nobles, le faisoit aimer et respecter. Ses connoissances étoient supérieures à celles des pharmaciens ordinaires, et il étoit consulté comme le plus habile médecin. Divers remèdes, qu'il inventa, étendirent sa réputation, et son savoir le mit en relation avec les chimistes et les botanistes les plus célèbres de son pays.

* I. ZANNONI (Bernard), jésuite, né à Reggio en 1550, et mort à Genève le 29 mars 1620, a écrit la *Vie et la Passion de J. C.* Genève, 1610 : et une *Pratique de la religion parfaite*, ibid, 1641.

† II. ZANNONI (Jacques), né à Montecchio, dans le duché de Reggio en 1615, mort à Bologne en 1682, directeur du jardin de l'université de cette ville, exerça la médecine avec succès, et fut connu pour un des plus habiles botanistes italiens. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs, sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plu-

sieurs points. Le principal fruit de ses veilles est une *Histoire botanique*, en italien, Bologne, 1675, in-fol. Cajetan Monti l'a traduite en latin, et l'a enrichie de Notes. Sa traduction est intitulée *Rariorum stirpium historia*, Bologne, in-fol., 1742.

* III. ZANNONI (Pierre-Antoine), jésuite de Reggio, de la même famille que le précédent, né le 19 avril 1723, prit l'habit ecclésiastique à Bologne le 16 octobre 1743. Il se distingua dans la prédication et dans la littérature. Sa compagnie ayant été supprimée en 1773, l'évêque de Cervia le nomma son théologien. Zannoni mourut le 28 juin 1786: il a laissé un poème intitulé *De salinis Cerviensibus libri tres.*, Cesenæ, 1786, in-8°.

* ZANNOWICH (le comte Étienne), né dans la Dalmatie en 1752, et mort à Colorno le 4 février 1774, fut regretté de tous les savans. Ses *ouvrages* en prose et en vers ont paru à Milan et à Paris en 1773.

* ZONOLINI (Antoine), professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, où il mourut en 1760, âgé de plus de 80 ans, est l'auteur de plusieurs ouvrages assez estimés. On distingue entre autres, I. *Quæstiones è sacrâ Scripturâ ortæ*, Patavii, 1775, in-8°. II. *Lexicon syriacum*, ibidem, 1742. III. *Grammatica institutio linguæ syriacæ*, ibidem, 1742, in-8°.

* I. ZANONI (Antoine), commerçant et agriculteur, naquit à Udine d'une famille aisée le 18 juin 1696. Persuadé que les progrès des manufactures et du commerce dépendent beaucoup de ceux de l'agriculture, il se livra tout entier à cette dernière science. Il jugea le Frioul convenable à la propagation des mûriers, et y introduisit un commerce abondant de soies. Il cultiva les vignobles, en tira du vin exquis, à peu près semblable à celui de la Bourgogne, et non moins suave que celui de Hongrie. Toutes les parties du commerce se ressentirent de son activité. Les sociétés académiques d'économie rurale de Florence, de Rovigo, de Capo d'Istria, le mirent au nombre de leurs membres. Après avoir consacré toute sa vie aux intérêts de l'humanité, il mourut le 4 décembre 1770. On a de lui, I. *Lettres diverses, de l'influence de l'agriculture des arts et du commerce sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 8 tom. in-8°. II. *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4°. III. *Histoire de la médecine vétérinaire*, ibidem, 1770, in-8°.

* II. ZANONI (Athanase), de Ferrare, l'un des meilleurs comédiens italiens du 18e siècle, reçut une bonne éducation; son goût pour la déclamation l'ayant déterminé à embrasser la carrière du théâtre, il entra dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, dont il épousa la sœur. Personne n'égala Zanoni pour la grace de la prononciation, la vivacité et la finesse des reparties. Aux qualités de son état il joignoit une ame noble. Le 22 février 1792, invité à un souper splendide, il tomba dans un canal profond, et mourut peu après. On a publié à Venise, en 1787, un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre*, par Athanase Zanoni.

* I. ZANOTTI-CAVAZZONI (Jean-André), de Bologne, exerça quelque temps la profes-

sion de comédien avec tant de succès qu'il fut surnommé le *Roscius* de son siècle. Il fut d'abord attaché au service de François Ier, duc de Modène, puis vint en France sous le règne de Louis XIV, et entra à la comédie italienne. Il lia connoissance avec les meilleurs auteurs dramatiques de ce temps, tels que le grand Corneille qui l'honora de son amitié. Après avoir joué quelques années à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut le 13 septembre 1695. On a de Zanotti, I. Une *traduction* italienne de la tragédie d'Héraclius, par P. Corneille, Bologne, 1691. II. *Combat de la gloire et de l'amour.* Ce n'est qu'une traduction italienne du Cid de P. Corneille.

* II. ZANOTTI (Hercule) savant ecclésiastique, fils du précédent, né à Paris en 1684, s'adonna à la prédication, et se fit applaudir dans les principales villes de l'Italie. En 1741 il devint chanoine de la basilique de sainte Pétrone. Il mourut d'une maladie longue et pénible le 14 juin 1763. On a de lui, I. *Histoire de saint Bruno*, Bologne 1741. II. *Histoire de saint Procule, chevalier bolonais, et de saint Procule, évêque de Terni*, tous deux martyrs, ibid., 1742.

† III. ZANOTTI (Jean Pierre), peintre et poète, frère du précédent, né à Paris le 3 octobre 1674, réçut d'abord une éducation libérale. On le plaça ensuite au collège de Preti, où il demeura trois ans. Le reste de son éducation fut achevé par un prêtre. En 1695 il se maria avec Constance Gambari, nièce de Pasinelli, dont il avoit reçu les premiers élémens de peinture. Ayant perdu en 1700 ce maître chéri, il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et revint se fixer dans sa patrie, où il cultiva tranquillement la poésie et la peinture jusqu'à sa mort, arrivée le 28 septembre 1765. Outre divers *traités sur la peinture*, nous avons de lui en italien, I. *Didon tragédie*, Bologne 1718. II. *Coriolan*, ibid., 1754 III. *Histoire de l'académie clémentine de Bologne*, ibid., 1739. IV. *Poésies diverses*, ibid., 1718. etc.

* IV. ZANOTTI (François Marie) illustre philosophe, orateur, poète et littérateur, frère du précédent, né à Bologne le 6 janvier 1692, fit ses cours de grammaire et de rhétorique chez les jésuites, et apprit la philosophie des chanoines de Saint-Sauveur. Il se livra spécialement à la poésie latine et italienne, et fut un des premiers qui aient introduit en Italie le genre de Catulle. En 1718 il fut nommé professeur de mathématiques et de philosophie à Bologne. Il dépouilla la logique des abus nombreux dont les sophistes l'avoient défigurée. Il expliqua les tourbillons de Descartes, son système sur la lumière, les couleurs, et le mouvement. Quelques années après, la réputation de Newton s'étant répandue en Italie, Zanotti devint l'un de ses sectateurs. En 1731 il fut nommé bibliothécaire de l'Institut, puis membre de cette société, à laquelle il rendit de grands services, et dont il devint le président en 1766. Il mourut le 25 décembre 1777, vivement regretté de ses concitoyens. Il a laissé un grand nombre d'*ouvrages* de philosophie, de métaphysique, de mathématiques, de poésie et de beaux-arts.

* V. ZANOTTI (Eustache), célèbre mathématicien, fils de Jean Pierre, né le 27 novembre

1709, fit présager dès son enfance qu'il augmenteroit encore la gloire de sa famille chez qui le talent sembloit héréditaire. Il apprit la grammaire et les belles-lettres chez les jésuites, la philosophie et les mathématiques de François Marie Zanotti son oncle, et l'algèbre de Gabriel Manfredi. L'exemple, les préceptes, et les écrits d'Eustache Manfredi, (*voyez* ce nom), le déterminèrent à étudier l'astronomie; et il le fit avec succès; à 20 ans il fut nommé suppléant de cet illustre maître dans la chaire d'astronomie, à l'institut, qu'il occupa en titre dans la suite. On lui donna en 1638 celle de *mécanique* dans sa ville natale qu'il ne voulut jamais abandonner, malgré les sollicitations et les offres de l'université de Padoue. Il enseigna encore publiquement l'hydrométrie, privilège accordé seulement aux professeurs qui ont rendu de grands services à leur patrie dans les sciences. La république de Lucques, et le prince de Piombino rendirent hommage à ses talens. Le sénat de Bologne le nomma président de l'Institut après la mort de François Marie son oncle. Les académiciens de Londres, de Berlin, et de Cassel le placèrent au rang de leurs membres. Au milieu de ces témoignages éclatans de l'estime et de la reconnoissance publiques, la mort l'enleva le 15 mai 1782. On distingue parmi ses nombreux ouvrages, un *Traité théorie-pratique de perspective*, Bologne, 1766; des *Ephémérides célestes*, et plusieurs *observations* sur les *Eclipses* et les *Comètes*.

* ZANTEN (Jacob Van), docteur en médecine et en théologie, étoit ministre des mennonistes à Harlem en 1707. Il avoit d'abord été agrégé au collége des médecins, dont il fut plusieurs fois le doyen; mais lorsqu'il eut été nommé ministre, il se réserva seulement la pratique de la médecine, et exerça simultanément ces deux fonctions jusqu'en 1729. Il a *écrit* quelques ouvrages dans sa langue maternelle; un seul traité de la médecine. C'est une traduction du Traité de Doloeus, sur les moyens de guérir la goutte et de s'en préserver, Harlem, 1709, in-12.

* ZANTI (Jean), de Bologne, professoit l'astronomie dans sa patrie en l'année 1630. On a de lui, I. *Discours sur la réforme de l'année faite par Grégoire XIII*, Bologne, 1582, in 4°. II. *Noms et surnoms de tous les carrefours, rues et places de Bologne, avec leur origine*, ib., 1583, in-4°. III. *Vie de saint Bernard de Sienne*, ibid., 1630.

* ZANTINI *ou* ZANETTINI (Jacques de), savant médecin de Padoue, vivoit dans le 15e siècle. Michel Savonarola, dans un opuscule, *De laudibus Patavii*, écrit en 1660, le met au rang des médecins de Padoue qui ont eu le plus de célébrité au commencement du 15e siècle, et cite de lui un *Commentaire* estimé sur Avicenne.

* ZANTVLIET (Jean de), médecin du 16e siècle, étoit natif du Brabant. On a peu de renseignement sur lui; Eloy cite seulement un traité *De diætis totius anni*, Lyon, 1515, in-4°.

ZANZALE (Jacques), dit *Baradée* ou *Bardai*, moine simple et ignorant du 6e siècle, fut ordonné par les évêques opposés au concile de Chalcédoine, évêque d'Edesse, et nommé leur métropolitain œcuménique. Si Jacques avoit peu de savoir, il avoit beau-

coup de zèle et d'enthousiasme. Il compensa par son activité et par l'austérité de ses mœurs tout ce qui lui manquoit du côté des talens. Couvert de haillons, et en imposant au peuple par cet extérieur humilié, il parcourut impunément tout l'Orient, réunit toutes les sectes des eutychéens, ordonna des prêtres et des évêques, et fut le restaurateur de l'eutychianisme dans l'Orient. Voilà pourquoi le nom de *jacobites* a été donné à tous les partisans de cette secte. Après la mort de Sévère, évêque d'Antioche, Zanzale plaça sur ce siége Paul à qui d'autres évêques ont succédé jusqu'à nos jours. Les évêques ordonnés par lui ne résidèrent point dans cette ville, mais dans Amida, tant que les empereurs romains furent maîtres de la Syrie. Les jacobites, persécutés par ces princes, se répandirent en Perse, où ils fomentèrent la haine du nom romain chez ces peuples; mais ils dominèrent surtout en Egypte et en Abyssinie. Ils ont aussi des églises dans tous les lieux où les nestoriens se sont établis; et ces deux sectes qui pendant tant de siècles remplirent l'empire de troubles et de séditions, vivent en paix aujourd'hui, et communiquent ensemble. Les jacobites rejètent le concile de Chalcédoine; ne reconnoissent qu'une nature et une personne en Jésus-Christ, sans croire néanmoins que la nature divine et la nature humaine soient confondues. Ils font consister toute la perfection de l'Evangile dans l'observance des jeûnes qu'ils poussent à l'excès. Ils ont tous les sacremens de l'Eglise catholique, et n'en diffèrent que sur quelques pratiques dans l'administration de ces signes sacrés. Ils ont, par exemple, conservé la circoncision, et ils marquent d'un fer rouge l'enfant après qu'il est baptisé. La prière pour les morts est en usage parmi eux. On leur a imputé quelques opinions sur la Trinité, sur l'origine des ames, etc. De La Croze les accuse encore de croire l'impanation; mais l'abbé Pluquet pense que cette imputation n'est pas assez prouvée.

* I. ZAPATA (Antoine), Espagnol, né à Madrid, fut archevêque de Burgos, ministre d'état du roi d'Espagne, et président du collége de l'inquisition. Le pape Clément VIII l'éleva au cardinalat. Zapata mourut le 25 avril 1635, âgé d'environ 84 ans. On cite de lui un Traité *de Obligatione conscientiæ*. En 1631 il publia un nouvel *Index librorum prohibitorum et expurgandorum*.

* II. ZAPATA (Antoine, selon les uns, et Lupian, selon les autres), né dans le royaume de Valence en Espagne, entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Il vivoit dans le 17e siècle. Il est auteur de plusieurs livres en espagnol, qui ne sont point venus jusqu'à nous. Après sa mort on publia, avec ses notes, *Chronicon Hauberti Hispalensis*.

* III. ZAPATA (Jean-Baptiste), médecin du 16e siècle, né à Rome, est auteur d'un ouvrage traduit en latin par David Splessius, sous ce titre: *Mirabilia, sive secreta medico-chirurgica denuò inventa, ad sanandos omnes humani corporis affectus*, Ulmæ, 1695, in-8°. Zapata a encore publié un recueil de Secrets, sous le titre de *Secreti vari di Medicina e di Chirurgia*, Rome, 1586, in-8°; Venise, 1595, in-8°. Cet ouvrage a eu un grand succès.

* ZAPHIUS (Nicolas), théologien protestant, né à Miewitz, dans le comté de Schwartsbourg, en 1601, fit ses études à Iéna et à Wittemberg, où il fut professeur en théologie et en langues orientales. Il devint ensuite prédicateur de la cour à Weimar, et ensuite sur-intendant général dans la même ville. Il a contribué à l'édition de la grande Bible, imprimée à Weimar. On a encore de lui, I. *Dubia physica*. II. *Opusculum theologicum*. III. *Catena aurea articulorum fidei*. IV. *Hodegeticum philosophiæ practicæ*. V. *Philosophia universalis*.

I. ZAPOL ou ZAPOLSKI (Jean de), vaivode de Transylvanie, fut appelé par la noblesse hongroise contre des brigands qui désoloient leur pays. Zapol les dissipa, et fit mourir leurs chefs dans des tourmens affreux; leurs complices ne rachetèrent leur vie qu'en buvant le sang de ces chefs. Zapol, s'étant fait un parti considérable en Hongrie, fut élu roi en 1526 par les états, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, qu'un parti hongrois proclama roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux prétendans firent entre eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avoient acquis. Zapol eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Aux talens pour la guerre qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer, ce prince joignit les qualités nécessaires au gouvernement d'un état. Son fils, obligé par la maison d'Autriche de se contenter de la Transylvanie, mourut en 1571, sans avoir été marié.

II. ZAPOL (Barbe), fille d'Etienne Zapol, vaivode de Transylvanie, épousa Sigismond, roi de Pologne, qui l'aima tendrement. Elle fit le bonheur des Polonais, qui la surnommèrent *Esther*, pour sa chasteté et ses vertus.

* I. ZAPPI (Jean-Baptiste), bon littérateur, né à Imola dans la Romagne, d'une famille noble, florissoit vers la fin du 16e siècle. Outre quelques poésies répandues dans divers recueils, on a de lui, *Traité de la Philosophie spirituelle*, Venise, 1585, in-4°.

II. ZAPPI (Jean-Bapt.-Félix), né à Imola en 1667, parent du précédent, fit naître, au milieu des épines de la jurisprudence, les fleurs de la poésie, art pour lequel il avoit beaucoup de talent. Il se rendit à Rome, pour exercer la fonction d'avocat dans laquelle il s'acquit quelque réputation. Il fit connoissance en cette ville avec le fameux Carle Maratte; et l'analogie de leurs talens unit le peintre et le poète. Celui-ci découvrit dans Faustine, fille du peintre, un talent marqué pour la poésie, et l'épousa. Ensuite il se lia avec plusieurs beaux esprits de Rome, et ils fondèrent ensemble l'académie *degli Arcadi*. Zappi mourut à Rome en 1719. On trouve ses vers dans divers recueils.

ZARA, roi d'Ethiopie et d'une partie de l'Egypte, fit la guerre à Asa, roi de Juda, 741 ans avant J.-C. Il conduisit contre ce mo-

manque un million d'hommes et trois cents chariots armés ; Asa n'en fut pas moins vainqueur.

* ZABARINI (Onfroi), né à Cotignola dans la Romagne en 1555, entra à l'âge de 13 ans dans la congrégation des chanoines réguliers de Bologne. Il étudia les humanités dans cette ville, et la philosophie à Pérouse, sous le célèbre François Piccolomimi. Il excella dans l'éloquence latine et italienne. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* théologiques.

I. ZARATE (Augustin de), Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier général des Indes. A son retour il fut employé aux Pays-Bas, dans les affaires de la monnoie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers, 1555, in-8°. Cette Histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur espagnol, son ouvrage peut être utile.

* II. ZARATE (François Lopez de), poète lyrique espagnol, né à Legrogno, province de la Rioxa en 1580, suivit d'abord la carrière des armes : il fit ensuite quelques voyages, et revint en Espagne, où il fut accueilli par don Rodrigo Calderon, ministre d'état, et par le duc de Lermes, premier ministre. Ces liaisons furent suivies de son entrée dans les cabinets de ces personnages, en qualité de premier secrétaire. Mais ayant été enveloppé dans leur disgrace, il vécut retiré, et se livra à son penchant pour la poésie, jusques à l'année 1658, où il mourut d'une attaque de paralysie. Il a laissé, 1° *Poésies diverses*, Alcala, 1619, in-8°; 2° l'*Invention de la croix*, par l'*Empereur Constantin*, Madrid, 1648, in-4° ; 3° une tragédie intitulée, *Hercule*.

ZARINE monta sur le trône des Scythes Saces après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes tenoient les Mèdes asservis depuis 28 ans. Cette reine commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur Mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre contre-balancée, Zarine fut vaincue ; et son vainqueur, devenu amoureux d'elle, se tua de désespoir, n'ayant jamais pu corrompre sa vertu, quoiqu'il eût touché son cœur. Cette princesse, rendue à ses sujets, se conduisit en grand homme. Elle fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes, en embellit d'autres, se fit craindre au dehors, en se faisant aimer et respecter en dedans. Zarine a fourni le sujet de deux tragédies imprimées et non représentées, l'une par M. Devineau, Paris, 1803, in-8° ; l'autre par M. Legrand, in-8°.

†ZARLINO (Joseph), de Chioggia, dans l'état de Venise, président et directeur de la chapelle de la seigneurie de Venise, s'est rendu célèbre par la connoissance qu'il avoit de la musique. Au jugement du père Mersenne et d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art ; mais on ne connoissoit alors ni les Rameau, ni

les Rousseau. Toutes ses œuvres ont été imprimées en 4 v. in-folio, 1589 et 1602, à Venise, où il mourut en 1599. Plusieurs biographes italiens le regardent comme le restaurateur de la musique dans leur patrie. Ils vantent beaucoup ses *Instructions et Démonstrations harmoniques*, et ses *Supplémens musicaux*. C'est lui qui engagea Antoine Gogavino à traduire en italien les auteurs grecs qui ont donné des règles de la musique ancienne.

* ZAROTTI (César), de Capo d'Istria, florissoit dans le 17e. siècle. On a de lui, I. *De medicâ Martialis tractatione*, Venitiis, 1657, in-4°. II. *De angelorum pugnâ*, ibid. in-4°. III. *Centuria sacrorum epigrammatum*, ibid., 1667, in-8°.

* ZAS (Nicolas), médecin de Roterdam, vivoit dans le 17e siècle. Il suivit les opinions de l'anatomiste Jean de Bils, et fut un de ses plus zélés partisans. On a de lui un *Traité* sur la rosée des animaux, en hollandais, Roterdam, 1660, in-12. Haller en a donné l'analyse; suivant lui Zas prétend que le chyle est repompé par les veines, la vapeur par les vaisseaux rorifères, et que la plupart des vaisseaux lymphatiques aboutissent au cœur.

* ZAVARISI (Virgile), jurisconsulte et poète véronais du 15e siècle, s'occupa de l'étude des langues hébraïque et arabe. Daniel Zavarisi, de la même famille, qui florissoit dans le 16e siècle, termina le dixième livre de l'*Histoire de la monarchie française*, que Paul Emile, son concitoyen, avoit laissée imparfaite. Cette histoire latine fut imprimée à Paris en 1549, traduite en italien par un auteur anonyme, et publiée à Venise.

* ZAULI (Dominique), illustre prélat de Rome, né en 1637, d'une famille noble de Faenza en Romagne, s'adonna à la jurisprudence avec tant de zèle qu'il devint bientôt un des plus savans jurisconsultes et canonistes de la cour de Rome. Il fut vice-gérant dans cette ville, archevêque de Théodosia, dataire de la pénitencerie, et assesseur du Saint-Office. Il mourut en 1722. On a de lui, I. *le Recueil des décisions de Jean Baptiste Coccini*. 1 vol. II. *Observationes canonicæ*, Romæ, 1723, in-folio, 2 vol.

ZAZIUS (Ulric), né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public, et de remplacer son maître. Il mourut en 1539, à Fribourg, où il professoit. On a de lui, I. *Epitome in usus feudales*. II. *Intellectus legum singulares*, et d'autres *ouvrages* recueillis à Francfort en 1590, en 6 tom. in-fol. — Jean Ulric Zazius son fils, mort en 1565, conseiller d'état des empereurs Ferdinand I et Maximilien II, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il laissa quelques *ouvrages*.

ZEB, prince des Madianites, ayant été vaincu par Gédéon, fut trouvé dans un pressoir où il se cachoit. Les Ephraïmites lui ayant coupé la tête, la portèrent au vainqueur.

ZÉBEIDA, épouse du célèbre calife Aaron al Raschid, en fut tendrement aimée, et profita de son influence pour assurer le bonheur de ses sujets. En 791 elle fonda la ville de Tauris en Perse.

ZÉBINA. *V.* Alexandre, n° IV.

* ZECCADORE (François), illustre prélat, naquit d'une famille noble de Gubio en 1660. Après avoir fait son cours de belles lettres dans sa patrie, il alla étudier la philosophie et la théologie dans le séminaire de Rome, dirigé par les jésuites. De retour à Gubio, il parvint encore jeune aux premières dignités. Il cultiva la littérature, et sur-tout la poésie italienne. Innocent XII l'appela auprès de lui et le nomma camérier d'honneur; également estimé de Clément XI, il pouvoit espérer de parvenir aux emplois les plus glorieux, lorsqu'il fut assassiné le 6 janvier 1703 dans le palais apostolique par son propre camérier, qui paya de sa tête ce forfait. On a de lui, I. *Problemata arithmetica*, Rome 1677. II. *Pro eligendo pontifice oratio*, ibid., 1699, et plusieurs autres *ouvrages* estimés.

* ZECCHI (Lélio), de Bidiccioli près de Brescia, vécut sur la fin du 16e siècle. Il fut chanoine pénitencier du Dôme, dans sa ville natale. Doué d'un génie facile et fécond, il fit de grands progrès dans la philosophie, la théologie et les belles-lettres. On a de Zecchi, I. *De civili et christianá institutione*. II. *De principis administratione*. III. *De usuris*.

* ZECCHINI (Pétrone) de Bologne, naquit en 1739. Ayant achevé ses cours de philosophie et de médecine, il obtint du sénat une chaire d'anatomie. Dans la réforme opérée à l'université de Ferrare en 1772 on lui donna la chaire de médecine qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 13 septembre 1772. Il a écrit, I. *De Gorterianá corporum vitalitate prælectio anatomica*, Bononiæ 1772. II. *Athleta medicus*, Ferrariæ, 1777. III. *De grano turcico libri tres*, Bononiæ, 1791.

* ZECCHIUS (Jean) savant médecin, né à Bologne en 1533, mort à Rome le 2 décembre 1601, fut un des plus habiles praticiens de son temps. Les papes Sixte Quint et Clément VIII le prirent a leur service; ce dernier principalement avoit une idée si avantageuse des talens de Zecchius qu'il voulut savoir son avis sur la méthode curative des fièvres, qui partageoit alors tous les médecins de la capitale. Zacchius discuta cette question en présence du pontife avec tant d'éloquence, que tous les autres médecins se rangèrent de son parti. On a de lui, I. *De aquarum porrectanarum usu atque præstantiá*, Bologne 1576, in-4. II. *In primam aphorismorum Hippocratis sectionem dilucidæ lectiones*, Bologne, 1586, in-4. III. *De ratione purgandi, præsertim febres*, Rome, 1596, in-4. IV. *Consultationes medicinales*, Rome 1599, in-4. V. *De urinis brevis et pulcherrima methodus*; Bologne, 1613, in-4. L'auteur y a joint une dissertation *de laterali dolore cum febre putridá*. Cet ouvrage a été mis au jour par Hercule Zecchius, neveu de celui dont nous parlons, et qui est lui-même auteur de plusieurs productions estimées, parmi lesquelles on remarque des poésies italiennes.

* ZECH (François), jésuite allemand, et savant théologien, mort vers l'an 1770, fut professeur du droit canon dans l'université d'Ingolstadt, où son talent et sa fermeté le rendirent célèbre. On a de lui trois *Dissertations* sur l'Encyclique de Benoît XIV, et l'ouvrage y relatif du P. Concina, qui furent publiées à Venise en 2 vol.

1763 avec *l'Appendix de la doctrine morale*.

* ZEFFIRI (Silvio), né à Rome d'une famille noble, au commencement du 16e siècle, se livra à la médecine, et y obtint une réputation méritée. Paul III, souverain pontife, l'honora de son estime et le fit son médecin. Il a publié : *De putredine, sive de protrahendâ vitâ libellus*, Romæ, 1536, in-4.

† ZEGEDIN ou SZEGEDIN, (Etienne de), né en 1505 à Zégédin, ville de la basse Hongrie, mort à Keven en 1572, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et fut fait prisonnier par les Turcs qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté, il devint ministre à Bude et en diverses autres villes. On a de lui, I. *Speculum Romanorum pontificum historicum*, 1602, in-8°. II. *Tabulæ analyticæ in Prophetas, Psalmos et novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol. III. *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8°.

† I. ZEGERS (Tacite-Nicolas), cordelier de Bruxelles, mort à Louvain le 26 août 1559, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il remplit des emplois considérables. Il aimoit l'étude, et connoissoit à fond l'hébreu, le grec et le latin. Il a publié, I. *Epanorthotes, seu castigationes in novum Testamentum*, 1555, in-8°. II. Des *Notes* ou *Scolies* sur les endroits les plus difficiles du nouveau Testament. III. Une *Concordance du nouveau Testament*. — En général, l'auteur manque de critique; aussi quand il s'est mêlé de corriger l'Ecriture-sainte, il n'a fait qu'y ajouter de nouvelles erreurs, et en a considérablement altéré le texte.

* II. ZEGERS (Hercule), peintre et graveur du 17e siècle, se distingua par des *tableaux* riches et variés; ses lointains sont immenses; il peignoit, pour ainsi dire, des provinces entières. Presque tous ses tableaux et estampes furent des chefs-d'œuvre. Malheureusement ses contemporains méconnurent son talent, qui ne fut apprécié qu'après sa mort. Cet artiste désespéré ne put soutenir tant d'injustice, et s'adonna à la passion du vin. Il mourut d'une chute qu'il fit en entrant ivre chez lui.

ZEIDLER (Charles-Sébastien), secrétaire du conseil, et syndic de la ville de Nuremberg, y est mort en 1787, après avoir publié un *ouvrage historique*, assez considérable : ce sont les *vies* de plusieurs jurisconsultes allemands.

* ZEIDUN, célèbre poète arabe, mort en 1070, étoit natif de Cordoue en Espagne. Motahed, roi de Séville, le choisit pour son visir. Il a composé deux *poèmes*, dont d'Herbelot parle dans sa Bibliothèque orientale.

ZEILLER (Martin), natif de Styrie, d'un ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, et mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a fait sur la Géographie moderne d'Allemagne. I. *L'Itinéraire d'Allemagne*. II. La *Topographie de Bavière*. III. Celle de la *Souabe* qui passe pour très exacte. IV. Celle d'*Alsace*. V. Celle des *états de Brunswick et du pays de Hambourg*. Tous ces ouvrages sont en latin, in-fol., et les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Mérian, 31 vol. in-fol.

ZEINAB, femme arabe, désespérée de la mort de son beau-frère Mazhab, tué par Ali, lieutenant de Mahomet, mit du poison dans une épaule de mouton, que l'on servit à ce dernier. A peine un de ses compagnons, nommé Basha, en eut-il mangé, qu'il expira dans de violentes convulsions. Mahomet cracha aussitôt le morceau qu'il avoit déjà dans la bouche, et en resta cependant incommodé. Ayant fait paroître Zeinab devant lui, il l'interrogea sur les raisons qui l'avoient portée à cet attentat. «J'ai pensé, lui répondit-elle, que si vous étiez véritablement un prophète, vous connoîtriez le danger; et que dans le cas contraire, nous serions délivrés de votre tyrannie.» On dit que Mahomet, surpris de son courage, lui pardonna.

ZEINER (Jean), frère d'un imprimeur d'Augsbourg, étoit né à Reutlingen, et vint porter la connoissance de l'imprimerie dans la ville d'Ulm. De 1473 à 1484, il publia neuf éditions, dont deux sont une Bible latine, in-fol.; et l'*Helvarius Pelagius de planctu Ecclesiæ*, 1473, 2 vol. in-fol.: ouvrage très-rare.

* ZELAIA (Antoine), né à Palerme le 31 décembre 1678, d'un capitaine de vaisseau de l'escadre de Sicile; après avoir reçu une assez bonne éducation, il obtint en 1697 un grade honorable dans l'escadre sicilienne, et fut en 1711 lieutenant d'infanterie à Messine. Deux ans après, la Sicile ayant été cédée à Victor Amedée duc de Savoie, il servit sous ce prince en qualité de lieutenant de vaisseau, et passa en 1720 à l'empereur Charles VI, qui le nomma lieutenant-amiral de toutes les flottes espagnoles. Après plusieurs expéditions glorieuses, il devint maréchal, et l'un des premiers officiers du conseil de guerre. Il mourut le 25 avril 1751, et laissa quatre fils, qui tous ont rendu à leur patrie des services signalés.

ZELL (Ulric), né à Hanau, d'abord enlumineur, porta le premier l'art de l'imprimerie de Mayence à Cologne, et y donna, en 1477, la première édition des deux traités de saint Augustin, *de Vitâ christianâ* et *de Singularitate clericorum*, in-4°. Un exemplaire de ce dernier ouvrage a été acheté 850 liv. à la vente de la bibliothèque de La Vallière. Méerman a donné l'épreuve des caracteres employés par Zell.

* I. ZELLER (Jean-Godefroi), médecin allemand, né le 5 janvier 1656, mort le 7 avril 1734, prit le bonnet de docteur à Tubinge en 1684. Il suivit le prince d'Œttingen en Hollande et en France, et à son retour fut choisi pour occuper les chaires ordinaire et extraordinaire de la faculté de Tubinge. Il s'acquitta de ses fonctions avec tant d'honneur que plusieurs électeurs le prirent à leur service. Enfin la cour de Vienne, informée de ses talens, l'appella en 1716 au secours de l'impératrice, alors enceinte. Zeller avoit des connoissances profondes en chymie, et il en a fait preuve dans divers *ouvrages*, écrits en allemand; ses autres *productions* consistent en dissertations ou thèses, en latin, dans lesquelles on peut puiser d'excellentes idées. Les principales sont, I. *Disputatio medico-forensis*, Tubinge, 1691, in-4°. Il y démontre que la précipitation du poumon au fond de l'eau, n'est pas une preuve que l'enfant a vécu. II. *Vita humana ex fune*

pendens, Tubingæ, 1692, in-4°. III. *De morbis ex structura glandularum præternaturali*, Tubingæ, 1694, in-4°. IV. *Docimastica super causam et noxas vini lithargyrio mangonizati*, Altorf, 1707. On connoît aussi un Jean-François ZELLER, qui a fait imprimer un ouvrage intitulé *De bile et ejus usu medicamentoso*, Prague, 1751, 1 vol. in-4°.

* II. ZELLER (Gotthar), philologue de Zurich, vivoit dans le dix-septième siècle. Il a publié dans sa ville natale un ouvrage intitulé *Specimen phisologiæ sacræ*, etc., 1646, in-4°.

* ZELLWEGER (Laurent), médecin du canton d'Appenzell en Suisse, et membre de la société de physique de Zurich, vivoit vers le milieu du dix-huitième siècle. On lui doit une *Description de l'économie rurale du canton d'Appenzell*, écrite en allemand, d'autres *productions* sorties de sa plume n'ont pas été imprimées.

ZELOTTI (Jean-Baptiste), peintre véronais, né en 1532, mort en 1592, fut l'un des meilleurs disciples du Titien, et se distingua, comme ce dernier, par la beauté du coloris et la pureté du dessin.

* I. ZELTNER (Gustave-George), théologien lutherien, né en 1672, à Hilpoltestin, où son père étoit ministre, fit ses premières études à Nuremberg, et alla ensuite à Jéna, où il devint maître-ès-arts en 1673; depuis il passa quelque temps à Kiel, à Hambourg, et visita les académies de plusieurs autres villes d'Allemagne, cherchant par-tout à étendre ses lumières et ses connoissances. Rappelé dans sa patrie, il fut adjoint du corps des ministres à Nuremberg, jusqu'en 1706, où il fut envoyé à Altorf pour y professer la théologie et les langues orientales qu'il enseigna pendant environ 24 ans. Cet écrivain laborieux mourut dans un village près de Nuremberg le 2 juillet 1738. Ses principaux ouvrages imprimés sont, I. *Des Remarques sur la Bible allemande*, traduite par Luther. II. *Les Vies des théologiens d'Altorf*, 1 vol. in-4°, où on lit sa propre vie. III. *Historia crypto-socinianismi*, ou *Histoire du Socinianisme caché*, qu'il y a eu autrefois à Altorf, 2 vol. in-4°, et dans laquelle l'auteur a inséré toutes les lettres de Martin Ruar. IV. Sept petits écrits sur les *Savantes Hébreues*. V. *Dissertatio theologica de novis Bibliorum versionibus Germanicis non temere vulgandis*, Altorf, 1707, in-4°. IV. *De Corruptelis et medelis theologiæ dissertatio gemina, quarum priori de consanguinitate theologiæ ac metaphysicæ; posteriori, de genuinâ et spuriis theologiam docendi methodis*: *accessere schediasma de scriptoribus piorum desideriorum; epitaphium item metaphysicæ et idea theologiæ fœderalis*, Nuremberg, 1707, 1 vol. in-4°. Ouvrage diffus, mais plein d'érudition.

*II. ZELTNER (Jean Conrad), savant théologien, né en octobre 1687, à Nuremberg, montra dès sa jeunesse beaucoup de dispositions pour les sciences; il étudia dans l'université d'Altorf, et sut présager par ses succes ce qu'il seroit un jour. En 1712 il voyagea dans la Saxe, et se lia avec les personnages les plus distingués. En 1715 il fut chargé du pastorat d'Altheutan, et du vicariat

d'Altorf, où il mourut le 6 avril 1719. Il est auteur d'une histoire latine de tous les savans qui ont été correcteurs d'imprimerie. C'est un ouvrage généralement estimé. Il a paru à Nuremberg en 1720, sous ce titre, *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, in-12.

* ZENALE (Bernard), peintre et architecte célèbre du 15e siècle, naquit à Treviglio dans le Bergamasque. Envoyé dès sa jeunesse à Milan, il y apprit la peinture et la perspective. On l'appella en 1520 à Bergame pour les embellissemens de l'église de Sainte-Marie. Zenale a écrit un *Traité de Perspective*, dans lequel on trouve des règles d'architecture pour toute espèce d'édifice.

* ZENDRINI (Bernard), né en 1680 à Valcamonica dans le Bressan, fut profondément instruit dans la médecine et les mathématiques. Il excella sur-tout dans l'hydrométrie, et devint mathématicien de la ville de Venise. Il mourut le 18 mai 1747; on a de lui, I. *Observations sur la science des eaux courantes, et sur l'histoire naturelle du Pô*, Ferrare, 1717. II. *Réflexions et supplémens au livre sur le mouvement des animaux*. III. *Observationes anatomicæ annorum*, 1736, etc.

ZENGUI. *Voyez* EMAD-EDYNE.

* I. ZÉNO (le chevalier Nicolas), noble Vénitien, eut de bonne heure le goût des voyages. Après avoir équipé un vaisseau en 1380, il fit voile pour l'Angleterre. Mais surpris par une violente tempête, il fut jeté sur le rivage d'une île, aujourd'hui inconnue, et gouvernée par un prince qu'il appelle Zichmni. Ce souverain l'employa dans son armée, le combla d'honneurs et de récompenses. Nicolas Zéno engagea son frère Antoine à venir partager se fortune. Celui-ci se rendit à ses invitations; et les deux frères réunis par le même zèle et même courage, firent des découvertes dans les contrées du Nord. Nicolas étant mort, Antoine qui lui survécut dix ans, envoya à son troisième frère, Charles Zéno, la relation de ses voyages. Nicolas Zéno de la même famille la publia en 1558, à Venise. Plusieurs critiques la regardèrent comme romanesque; et pouvoient-ils penser autrement, quand ils lisoient que Zichmni, prince barbare, et peut être chimérique, parloit latin et avoit des livres latins dans sa bibliothèque? que dans une des îles découvertes il y avoit dans le couvent des dominicains une cuisine, par laquelle passoit une eau minérale bouillante, qui cuisoit le pain dans les pots, au lieu de four; et que le feu d'une montagne peu éloignée de ce monastère se changeoit en pierre, dont les religieux se servoient pour élever des édifices, etc. etc.? Tout cela ne peut être vrai, n'est guere vraisemblable.

II. ZÉNO (Charles), célèbre Vénitien, d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions; on récompensa ses services par le gouvernement du Milanais. Propre à la guerre sur mer comme à celle sur terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé

d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens lui firent rendre la liberté deux ans après. Zéno continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il auroit été élevé à la place de doge, si l'on avoit pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude, à la méditation; recherchant avec empressement la société des gens de lettres, et les aidant de ses conseils et de son crédit. Il mourut le 8 mai 1418, à 84 ans. Léonard Justiniani, orateur de la république, prononça son éloge funèbre, Venise, 1731. Zéno avoit été marié deux fois.

* III. ZÉNO (Jacques), noble Vénitien, neveu de Charles Zéno, naquit en 1417. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé référendaire, puis évêque des églises de Bellune et de Feltre, alors réunies. On le transféra ensuite à l'évêché de Padoue, où il mourut en 1481, laissant une bibliothèque nombreuse et choisie de manuscrits, que George Foscarini, son successeur, transmit au chapitre de cette ville. Zéno a écrit une grande quantité d'ouvrages. Voici les principaux, I. *Vita B. Nicolai Albergati*, 2 vol. II. *Acta Sanctorum*. III. *De vità, moribus, rebusque gestis Caroli Zeni*. IV. *Vita summorum Pontificum*. V. *Repetitiones et disputationes*.

* IV. ZÉNO (Antoine), dit le jeune, noble Vénitien, savant helléniste du 17e. siècle, nous a laissé *Commentarius in concionem Periclis et Lepidi ex Thucydide et Sallustio*, Venetiis, 1569, un volume in-4°.

* V. ZÉNO (P. D. Pierre), clerc régulier de la congrégation des somasques, frère aîné d'Apostolo, né à Venise le 27 juillet 1666, fit ses premières études auprès de monseigneur de Capo d'Istria son oncle; mais celui-ci étant mort, il entra chez les P. P. somasques au séminaire de Castello à Venise. Au sortir des écoles, il étudia profondément les langues latine et toscane, et parvint à écrire dans ces deux idiomes avec une élégance admirable. Après son noviciat, il enseigna les humanités au séminaire de Murano, puis au collége de Brescia. Il passa en 1669 à Venise, où il enseigna successivement la philosophie et la théologie. Son frère Apostolo étant passé, en 1718, à la cour de Vienne en qualité de poète historiographe de l'empereur, il continua le *Journal de la littérature italienne*. Il traduisit du françois *l'Art de bien penser* par Arnauld, et une partie des *Sermons* de Bourdaloue. Il mourut le 30 juin 1732, après une maladie longue et pénible, emportant au tombeau les regrets de tous les gens de lettres, et des savans qui l'avoient connu.

† VI. ZÉNO (Apostolo), né en 1669, descendoit d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis long-temps dans l'île de Candie. Il s'adonna dès sa jeunesse à la poésie et à l'histoire, et devint un homme illustre dans la république des lettres. Il établit à Venise l'académie *degli Animosi* en 1696,

et le *Giornale de' Letterati* en 1710. Il en publia 30 volumes qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il étoit aussi très-célèbre alors par ses *poésies* dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI. Il y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale : deux emplois qui lui procurèrent des pensions et beaucoup de crédit auprès de l'empereur qui l'aimoit. Zéno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Chaque année il en donnoit au moins une. Ce n'étoient pas toujours des tragédies profanes ; il publioit de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous les noms d'*Azioni sacre* ou d'*Oratorio*. Apostolo Zéno revint à Venise en 1729, et fut remplacé, peut-être même effacé, à la cour de l'empereur, par Métastase. Ce n'est pas à dire que ce dernier ait entièrement obscurci toute la gloire de Zéno ; mais son style enchanteur lui attira plus de partisans que l'autre n'en avoit jamais eu. On a comparé Zéno à Corneille, et Métastase à Racine ; l'un et l'autre ont imité, et quelquefois copié nos deux tragiques français. Quoique les opéras de Zéno soient en général un amas confus d'intrigues entassées, d'événemens multipliés, d'épisodes singuliers, il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'art dramatique, par la force du dialogue, par la vigueur du pinceau. Mais il a bien moins de grace, de douceur et d'harmonie que Métastase. L'empereur continua néanmoins d'honorer Zéno de ses bonnes graces, et de lui faire payer les pensions dont il jouissoit à titre de poète et d'historiographe impérial. Zéno passa les vingt-une dernières années de sa vie à Venise, d'où il entretint un commerce avec tous les savans d'Italie et des pays étrangers. Il étoit grand connoisseur en fait d'antiquités, bon critique, excellent compilateur d'anecdotes littéraires, d'un commerce aisé, d'une candeur d'ame qui rendoit sa société très-agréable. Cet homme si estimable mourut le 11 novembre 1750. On a donné en 1758 une *Traduction* française des Œuvres dramatiques d'Apostolo Zeno, en 2 vol. in-12. Ces 2 volumes ne contiennent que 8 pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en 10 vol. in-8°, en italien, Venise, 1744. Ce recueil contient 63 poëmes tragiques, comiques, ou dans le genre pastoral. Le premier est de 1695, et le dernier de 1737. On a encore de Zéno un grand nombre d'*Ecrits* sur les antiquités, des *Dissertations* sur Vossius, 3 volumes in-8° ; des *Lettres*, Venise, 1752, nouvelle édition plus complète, publiée par Jacques Morelli, en 6 volumes in-8°, Venise 1785 ; des *Dissertations* sur les historiens italiens, 2 vol. in-4°, 1752. Zéno est le premier poète italien qui ait appris à ses compatriotes à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique, et qui leur ait donné dans les opéras une image de nos bonnes tragédies.

I. ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, suivit son mari chassé de ses états par les Arméniens, mais comme l'état de grossesse où elle étoit alors la forçoit de rester en chemin, son mari la poignarda à sa prière, et la jeta dans la rivière d'Araxe. Quelques-uns disent qu'elle en

mourut; d'autres, que sa blessure n'étant pas mortelle, et que ses habits l'ayant soutenue quelque temps sur l'eau, des bergers qui l'aperçurent la retirèrent de la rivière et pansèrent la plaie. Lorsqu'ils eurent appris son nom et sa triste aventure, ils la menèrent à Tiridate, qui la traita en reine. Ce fait qui paroît un peu fabuleux, quoique rapporté par Tacite, est de l'an 51 de J. C. Crébillon a fait sur ce sujet sa belle tragédie intitulée *Rhadamiste et Zénobie*, l'un de nos chefs-d'œuvre dramatiques.

† II. ZÉNOBIE; reine de Palmyre, l'une des plus illustres femmes qui aient porté le sceptre. Elle épousa Odonat, prince sarrasin, et contribua beaucoup aux grandes victoires qu'il remporta sur les Perses, qui conservèrent l'Orient aux Romains. Elle se disoit issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, dont on l'accusa d'être l'auteur, indignée de la tendresse qu'il témoignoit à son fils Hérodote, qu'il avoit eu d'une autre femme (*voyez* HÉRODIEN), elle prit le titre d'Auguste, et posséda plusieurs années l'empire d'Orient, du vivant de Gallien, et de Claude II son successeur. Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, sur-tout sa chasteté admirable, et son goût pour les sciences et pour les beaux-arts. Le philosophe Longin fut son maître, et il lui apprit à placer la philosophie sur le trône. Elle savoit parfaitement l'histoire orientale, et en avoit fait elle-même un *Abrégé* avec l'histoire de la ville d'Alexandrie. L'empereur Aurélien, ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'étoit rendue avec la plus grande partie de ses forces, qui montoient à 600 mille hommes. Cette princesse se mit à la tête de ses troupes, allant à pied lorsqu'il étoit besoin, comme un simple soldat. Les deux armées se rencontrèrent; on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille; mais la cavalerie des Palmyréniens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie palmyrénienne, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, alla se renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'assiégea, et elle se défendit avec courage. Aurélien, las des fatigues du siége, écrivit à Zénobie pour lui proposer de se remettre entre ses mains, en lui offrant la vie, une retraite agréable et la conservation des priviléges des Palmyréniens. Zénobie lui fit cette célèbre réponse: « Zénobie, reine de l'Orient, à l'empereur Aurélien. Avant toi, personne ne m'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu qui doit tout faire à la guerre; et tu m'ordonnes de me remettre entre tes mains, comme si tu ignorois que Cléopâtre aimât mieux mourir en reine que de vivre avec toute autre qualité. Nous attendons les secours des Perses; les Sarrasins et les Arméniens arment pour nous. Une troupe de brigands a défait ton armée dans la Syrie. Que sera-ce donc quand toutes ces forces seront réunies? Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu, tu me commandes de me rendre. » Aurélien, ayant reçu cette lettre, n'en pressa le siége qu'avec plus de vigueur. Il alla au-devant des Perses, les défit et engagea par

promesses ou par menaces les Arméniens et les Sarasins à se joindre à lui. Enfin Zénobie, se voyant sans ressource, sortit pendant la nuit de la ville qui se rendit en 273, et monta sur ses chameaux pour se sauver en Perse. Aurélien fit courir après elle : on l'atteignit au moment qu'elle alloit passer l'Euphrate. Aurélien ne se crut véritablement maître de l'Orient que lorsque cette princesse fut entre ses mains. Il lui demanda ce qui lui avoit inspiré la hardiesse d'attaquer les empereurs romains. « Je n'ai point vu d'empereurs, lui répondit-elle, dans Gallien et dans ses semblables ; mais tu sais comment il faut vaincre, et je te reconnois véritablement digne du nom d'empereur. » Les soldats demandèrent sa mort ; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Zénobie y parut liée avec des chaînes d'or que des esclaves soutenoient, et si chargée de perles, que, ne pouvant les porter, elle étoit souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. On blâma Aurélien d'avoir triomphé avec tant de faste d'une femme ; mais cette femme valoit un héros, et il répara cet outrage par la manière dont il la traita. Il lui donna une terre magnifique à Tivoli, près du palais Adrien, où elle passa le reste de ses jours, honorée et chérie. Ses vertus furent ternies par son faste et par sa cruauté. Quelques auteurs ont cru qu'elle avoit embrassé la religion des Juifs ; mais il est plus probable que sa religion étoit une espèce de déisme. Elle protégea Paul de Samosate qui avoit été condamné au concile d'Antioche : cette protection empêcha qu'il ne fût chassé de son église. On ne l'en chassa qu'après que cette princesse eut été vaincue par Aurélien. On ignore ce que devinrent les fils de Zénobie. Les historiens ne disent pas s'ils moururent de maladie, ou si Aurélien les fit périr. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Palmyréniens s'étant révoltés, il fit raser leur ville. Le P. Jouve a publié en 1758, in-12, une Histoire intéressante de Zénobie. (*Voyez* PAUL, n° X.)

† ZÉNODORE, célèbre statuaire romain, florissoit du temps des empereurs Tibère et Néron. Pendant que Vibius étoit président de l'Aquitaine, Zénodore exécuta en Auvergne une statue colossale de Mercure qui surpassoit en grandeur, dit Pline, tous les colosses de l'antiquité. Il employa dix années à cet ouvrage qui coûta environ quatre millions de notre monnoie. Sa réputation, d'après un témoignage si mémorable de ses talens, parvint jusqu'à Rome, où l'empereur Néron l'appela. Il fut chargé de faire une statue de cet empereur, haute de 110 pieds de haut. Vespasien en fit dans la suite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ornée de sept rayons ; elle étoit placée dans le 4e quartier de Rome. Martial dit de ce colosse; *Hic ubi sidereus propior videt astra colossus.* Zénodore pendant qu'il étoit en Auvergne, avoit vu chez le président de la province deux vases du sculpteur Calamis et les imita avec tant d'exactitude que la copie égaloit presque le modèle. Pline qui vante l'habileté de cet artiste n'en donne pas ici une preuve bien décisive, car, comme l'a fort bien observé Falconet, imiter un ouvrage n'est pas donner une marque d'un talent distingué.

ZÉNODOTE, grammairien d'Ephèse, fut chargé par le pre-

mier Ptolémée de l'éducation de son fils et de la bibliothèque d'Alexandrie. Il fut le premier qui corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les poésies d'Horace, et qui les mit dans l'ordre où elles sont aujourd'hui.

ZÉNOIS, impératrice, devint femme de Basilique qu'elle engagea à persécuter les chrétiens. Elle avoit embrassé avec enthousiasme l'hérésie d'Eutyches.

† I. ZÉNON D'ÉLÉE, autrement Velie, en Italie, né vers l'an 504 avant Jésus-Christ, l'un des principaux philosophes de l'antiquité, fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentoit quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disoit des injures; et comme il vit qu'on trouvoit étrange son indignation, il répondit: « Si j'étois insensible aux injures, je le serois aussi aux louanges. » Il montra plus de courage dans une occasion importante. Ayant entrepris de rendre la liberté à sa patrie opprimée par le tyran Néarque, et cette entreprise ayant été découverte, il souffrit avec une fermeté extraordinaire les tourmens les plus rigoureux. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. D'autres historiens disent qu'étant sommé de déclarer ses complices, il assura que tous les amis du tyran avoient eu part au complot. Il en usa de la sorte, afin de le faire voir comme une personne abandonnée de tout le monde. Après cette déclaration générale il donna le nom de quelques particuliers, et dit au tyran qu'il souhaitoit de lui parler à l'oreille. Le tyran s'étant approché, Zénon lui mordit l'oreille et s'y acharna de telle sorte, qu'on ne put l'obliger qu'à force de coups d'aiguillon à lâcher prise. D'autres assurent qu'il emporta le nez au tyran. Plutarque observe que Zénon mit en pratique la maxime de son maître, que le déshonneur est redoutable aux grands hommes, mais qu'il n'y a que les enfans, les femmes et les hommes assez lâches, qui redoutent la douleur. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le *pour* et le *contre*, et à tromper par des sophismes captieux. Il avoit à peu près les mêmes sentimens que Xénophanes et Parménide touchant l'unité, l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucune apparence qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent. Quoi qu'il en soit, il proposoit des argumens très-embarrassans sur l'existence du mouvement. Comme il vivoit long-temps avant Diogène le Cynique, il est constant que tous ceux qui ont dit que ce philosophe avoit réfuté les argumens de Zénon, en se promenant, ou en faisant un ou deux tours dans son école, se sont trompés.

† II. ZÉNON, né vers l'an 362 avant Jésus-Christ, dans l'île de Chypre, fut le fondateur de la secte des Stoïciens: nom qui fut donné à cette secte, de celui du portique Stoa, où ce philosophe se plaisoit à discourir. Zénon fut d'abord commerçant. Il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, lorsqu'il fut jeté à Athènes

par un naufrage. Il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur, louant les vents de ce qu'ils l'avoient fait échouer si heureusement dans le port du Pyrée. Un jour qu'il se promenoit, on vint lui annoncer qu'un des vaisseaux de son père venoit de périr. Pour se consoler, il entra dans la boutique d'un libraire et ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main. C'étoit un Traité de Xénophon. Cette lecture lui fit tant de plaisir, qu'il dit au libraire : « Où trouverai-je quelqu'un de ceux qui enseignent une doctrine si consolante ? » Le libraire aperçut alors Cratès, et le montrant à Zénon, « Suivez cet homme-ci, lui répondit-il, vous ne pouvez prendre un meilleur guide. » Il se mit donc sous sa discipline. Après avoir étudié dix ans sous Cratès le Cynique, et dix autres sous Stilpon, Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Un jour étant tombé il se cassa un doigt. Comme ses amis s'empressoient à le relever, il s'écria froidement : « O mort ! je suis prêt à te suivre, tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir. » Aussitôt il rentra dans sa chambre et prit du poison, dont il mourut vers l'an 264 avant Jésus-Christ. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit 48 ans qu'il enseignoit sans interruption, et 68 qu'il avoit commencé de s'appliquer à la philosophie. Quand Antigone, roi de Macédoine, apprit sa mort, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique. Par un décret public, où ils faisoient son éloge, comme d'un philosophe dont la vie avoit été conforme à ses préceptes, et qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens mis dans son école, ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires : « Afin, disoit le décret, que tout le monde sache que les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite distingué, et pendant leur vie, et après leur mort... » Zénon, semblable à ces législateurs rigides, qui dictent pour tous les hommes des lois qui ne peuvent convenir qu'à eux seuls, forma son sage d'après lui-même. Un vrai Stoïcien (dit un homme d'esprit) vit dans le monde comme s'il n'y avoit rien en propre. Il chérit ses semblables; il chérit même ses ennemis. Il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite, qui distinguent un homme d'un autre. Ses bienfaits, semblables à ceux de la nature, s'étendent sur tous. Son étude particulière est l'étude de lui-même. Il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée, pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Il avoue ses fautes. Le témoignage de sa conscience est le premier qu'il recherche. Comme la vertu est sa seule récompense, il fuit les louanges et les honneurs, et se plaît dans l'obscurité. Les passions, les affections même, n'ont aucun empire sur lui. Tel étoit Zénon. « Il prétendoit qu'avec la vertu on pouvoit être heureux, au milieu même des tourmens les plus affreux, et malgré les disgraces de la fortune. » Ce philosophe avoit coutume de dire : « Que si un sage ne devoit pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y auroit rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles ne seroient aimées que des sots. Il disoit

aussi qu'une partie de la science consiste à ignorer les choses qui ne doivent pas être sues; qu'un ami est un autre nous-mêmes, que peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose; que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. » Il comparoit ceux qui parlent bien et qui vivent mal, à la monnoie d'Alexandrie, qui étoit belle, mais composée de faux métal. Il faisoit consister le souverain bien à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison. Quant au système de Zénon, Bougainville l'a très-bien analysé dans son discours préliminaire de l'anti-Lucrèce. « Suivant ce philosophe et ses disciples, tout est corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers, l'un actif, l'autre passif; mais ces principes ne sont point distingués. quant à l'essence. Ils ne sont qu'une même nature, qu'on appelle matière, lorsqu'on se la représente comme le sujet de l'action; et Dieu, lorsqu'on n'y considère que la raison et la puissance qui donnent la forme aux êtres particuliers. En tant que Dieu, cette nature est une substance pure, simple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment éther ou le feu céleste. En tant que matière, c'est un composé d'élémens, dont les combinaisons diverses ont produit l'univers. Ainsi, Dieu est l'ame du monde, ou pour parler le langage de Sénèque, le monde est Dieu même. Il pense; il a du sentiment. Le feu céleste répandu dans les différentes parties de ce vaste assemblage, les pénètre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la divinité. Il brille dans le soleil et dans les astres; il fait végéter les plantes, il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu, principe et conservateur du monde, le fera périr un jour. Un embrasement général en consumera toutes les parties. Alors la nature doit entrer dans un parfait repos; et l'Etre souverain, rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de ses propres pensées, jusqu'à ce que tout se reproduise et reparoisse sous l'ancienne forme. Ainsi l'univers doit renaître. C'est un corps qui meurt pour revivre; c'est le phénix des poètes. Nos ames sont aussi des particules du feu céleste, et vont après la mort, se replonger dans cet immense océan. Quoiqu'elles survivent à la dissolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder comme immortelles dans le sens propre, puisqu'aucune ne subsiste alors en qualité d'individu distinct et séparé de tout autre. On sent assez que cette opinion sur l'essence de l'ame exclut nécessairement toute crainte de peines, tout espoir de récompenses après cette vie, et dès-lors renverse les fondemens de la morale. » Deux autres principes des Stoïciens n'étoient pas moins contraires à cette morale; 1° selon eux, tout étoit soumis aux lois de la fatalité; et les événemens étoient liés entre eux par une chaîne que le destin avoit formée, et que rien ne pouvoit ni déranger, ni rompre : opinion qui anéantissoit la liberté de l'homme; 2° les vices, selon les Stoïciens, ne contribuoient pas moins que les vertus à la beauté de l'univers, et de ces contrastes résultoit un tout parfait. « O Jupiter! ô tout! s'écrioit l'un de

ces philosophes, vous ne pouvez vous passer de moi. Brillant de vertus ou souillé de vices, je suis également nécessaire à la perfection de vos œuvres. Destinée suprême! ordonnez de mon sort; je vous obéis avec une aveugle soumission. » Le valet de Zénon crut pouvoir profiter de la doctrine de la destinée inévitable, en volant son maître. Celui-ci le châtia, et tandis qu'il le battoit, le domestique s'écria : « J'étois destiné à dérober. — Oui, répondit Zénon, et à être battu. » Sa secte a été féconde en grands hommes et en grandes vertus, dont quelques-unes furent outrées. Plutarque comparoit les Stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre. Ils font à la vérité des efforts inutiles; mais ces efforts même augmentent leur force et leur agilité. Après la mort de Zénon, les Stoïciens se relâchèrent un peu de leurs principes. Il y en eut plusieurs qui abandonnèrent le portique pour se livrer à une philosophie plus douce et aux agrémens de la vie. Aussi les railleurs disoient-ils : « Les Stoïciens deviennent voluptueux, lorsque les autres hommes cessent de l'être. Ils donnent au plaisir le temps qu'on donne ordinairement au repentir. »

† III. ZÉNON, philosophe épicurien, natif de Sidon, soutint glorieusement l'honneur de sa secte; il eut entre autres disciples Cicéron et Pomponius Atticus, d'où l'on peut juger du temps où il vivoit. Le mérite des élèves prouve celui du maître. On représente Zénon comme un philosophe qui traitoit ses adversaires avec beaucoup de mépris. Son ouvrage contre les mathématiques prouve sa hardiesse. C'est ce qu'on apprend de Proclus, qui ajoute que Possidonius le réfuta. Huet ayant dit qu'Epicure rejeta la géométrie, et les autres parties des mathématiques, parce qu'il croyoit qu'étant fondées sur de faux principes, elles ne pouvoient pas être véritables, ajouta que Zénon les attaqua par un autre endroit. Ce fut d'alléguer, qu'afin qu'elle fussent certaines, il auroit fallu ajouter à leurs principes certaines choses que l'on n'y avoit point ajoutées. Gassendi a dit que les mathématiciens, et sur-tout les géomètres, ont établi leur empire dans les pays des abstractions et des idées, et qu'ils s'y promènent tout à leur aise, mais que s'ils veulent descendre dans le pays des réalités, ils trouvent bientôt une résistance insurmontable. On lit dans le journal de Trévoux, mai et juin 1701 : « Ceux qui sont accoutumés aux anciennes manières de raisonner en géométrie ont de la peine à les quitter pour suivre des méthodes si abstraites; ils aiment mieux n'aller pas si loin, que de s'engager dans les nouvelles routes *de l'infini*, où l'on ne voit pas toujours assez clair autour de soi, et où l'on peut aisément s'égarer sans qu'on s'en aperçoive. Il ne suffit pas en géométrie de conclure, il faut voir évidemment qu'on conclut bien. » L'ouvrage de Zénon contre les *mathématiques* et la *réfutation* par Possidonius sont devenus peu communs.

IV. ZÉNON, *dit* l'Isaurien, empereur, épousa en 458 Ariadne, fille de Léon I, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zénon, désirant régner

seul, avoit employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que Vérine, sa belle-mère, et Basilisque frère de Vérine, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475 par Basilisque (*Voy.* son article), qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avoit supplanté. (*Voyez* MARCIEN.) Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas plus sage. Il devint le persécuteur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*Hénotique*, qui ne contenoit rien de contraire à la doctrine catholique sur l'incarnation, mais on n'y faisoit aucune mention du concile de Calcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit et maltraita tous ceux qui étoient attachés à ce concile, qui étoit la dernière règle de la foi orthodoxe. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui surpassoient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut scandaleux, nommé *chrysargyrum*, qui s'étendoit sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, nommant dans son édit les femmes débauchées, celles qui étoient séparées de leurs maris, les esclaves et les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées et injustes, qui cherchoient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés, et vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payoit le plus cher. Zénon mourut d'une manière digne de sa vie, en 491. Zonare dit qu'un jour qu'il étoit extrêmement assoupi par un excès de vin, Ariadne sa femme le fit mettre dans un sépulcre, disant qu'il étoit mort. Lorsqu'il fut revenu de son assoupissement et qu'il vit son état, il cria qu'on vînt le secourir. Mais tous ses courtisans furent sourds à ses cris, et ce prince, qui avoit fait mourir tant de monde pour s'enrichir, se vit réduit, en périssant, à n'avoir pour nourriture et pour breuvage que ses membres et son sang. Il avoit 65 ans, et avoit régné 17 ans et trois mois.

*V. ZÉNON (S.), évêque de Vérone, né, dit-on, à Césarée en Mauritanie, occupa l'évêché de Vérone vers la fin du 4e siècle. Le marquis de Maffei est le premier qui ait mis en ordre les ouvrages de ce prélat. Il a prouvé clairement, malgré ses détracteurs, que Zénon est le véritable auteur des *XCIII Traités* sur divers sujets sacrés qui ont paru à Vérone sous son nom. On trouve dans ses productions une pureté et une élégance de style assez rares dans les écrivains de ce temps.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, étoit d'une beauté éclatante et d'une figure pleine de charmes et de graces. Elle favorisa l'eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses amours avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle étoit impla-

cable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avoit été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs. Le peuple de Constantinople s'étant révolté, elle se vit arracher du pied des autels où son mari et elle s'étoient réfugiés, par Acace patriarche de Constantinople, qui les abandonna à la vengeance de Zénon. Ce prince les envoya en exil, où ils terminèrent leurs jours en 476, par la faim et le froid.

*ZÉNOTHÉMIS, riche citoyen de Marseille, d'une naissance illustre, vivoit dans le second siècle. L'histoire littéraire de la France, nous le représente comme un célèbre jurisconsulte, et dit même qu'il avoit composé divers *Traités* de droit, qui, malheureusement ne nous sont pas parvenus. Mais les renseignemens qu'elle nous donne à cet égard ne sont pas assez avérés pour qu'on y ajoute entièrement foi. Lucien, le seul des anciens auteurs qui ait parlé de Zénothémis, garde le silence sur ses talens de jurisconsulte et sur ses ouvrages; mais il rapporte de lui un trait de générosité qui mérite une place dans l'histoire. Ménécrate, sénateur de la ville de Marseille, et ami de Zénothémis, ayant été dépouillé de tous ses biens pour un acte d'injustice qu'il avoit exercée, celui-ci partagea ses richesses avec lui, et même épousa sa fille, qui étoit singulièrement disgraciée de la nature. Il parvint, dans la suite, à fléchir le sénat de Marseille, qui annulla la confiscation des biens de Ménécrate, et lui rendit ses premières dignités.

ZÉPHIRIN (S.) pape après Victor I, le 8 août 202, gouverna saintement l'Eglise, et mourut le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue ont été fabriquées long-temps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'antechrist étoit proche. C'est à lui qu'on attribue la première condamnation de l'hérétique Praxeas.

ZÉPHYR *ou* ZEPHYRE (Myth.), dieu du paganisme, fils de l'Aurore, et amant de la nymphe Chloris, selon les Grecs, ou de Flore, selon les Romains, présidoit à la naissance des fleurs et des fruits de la terre, ranimoit la chaleur naturelle des plantes, et par un souffle doux et agréable donnoit la vie à tous les êtres. On le représentoit sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort tendre, ayant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de fleurs.

I. ZEPPER (Guillaume), *Zepperus*, théologien de la religion réformée, ministre à Herborn, au 17e siècle, publia un livre intitulé *Legum mosaïcarum forensium explicatio*, réimprimé en 1614, in-8°. Il y examine si les lois civiles des juifs obligent encore, et quand elles ont été abolies. Ce livre prouve beaucoup d'érudition.

II. ZEPPER (Philippe) donna les *Lois civiles de* Moïse, *comparées avec les romaines*, à Hall 1632, in-8°. Ouvrage plein de profondes recherches. Ce savant étoit contemporain du précédent.

*ZERBI (Gabriel), médecin du quinzième siècle, né à Vérone, enseigna d'abord la philosophie à Padoue, et vint, vers 1492, à Rome; où on lui offrit une chaire de médecine; mais il préféra voyager. En 1595 un bacha, tour-

menté de l'hydropisie, fit demander par André Gritti, qui depuis fut doge, qu'on lui envoyât quelque célèbre médecin d'Italie. Zerbi, qui fut choisi pour cette mission, emmena son fils avec lui, et eut le bonheur de réussir. Comme il revenoit dans sa patrie, comblé de présens, le musulman, s'étant livré à des excès de débauche, retomba malade et mourut. Ses fils, soupçonnant Zerbi de l'avoir empoisonné, le firent poursuivre. On l'atteignit, et après avoir fait scier son fils entre deux planches, devant ses yeux, on lui fit subir le même supplice. On a de lui, I. *Quæstiones metaphysicæ*, Bologne, 1482. II. *Anatomiæ corporis humani liber*, Venise, 1503, in-fol., ouvrage qui n'est pas exempt de défauts, mais où l'on trouve cependant quelques nouveaux aperçus. III. *De cautelis medicorum liber*, Venise, 1537, in-fol. IV. *Anatomia infantis et porci*, Marpurg, 1537, un volume in-4°.

ZÉTHUS, frère d'Amphion, aida celui-ci à bâtir la ville de Thèbes, et passa chez les Grecs pour le plus habile chasseur.

ZETZNER (Lazare), célèbre imprimeur de Strasbourg, introduisit en 1619, dans l'imprimerie, l'usage de l'U rond et de l'J consonne à queue, dans les lettres capitales.

* ZÉROLA (Thomas), de Bénévent, évêque des mineurs en 1597, a fait imprimer, I. *Praxis sacræ pœnitentiæ*. II. *De S. jubilæo et indulgentiis*. III. *Commentarius super bullam*. IV. *Praxis episcoporum*. Ces ouvrages se ressentent de l'ignorance des temps où ils parurent.

* ZEVECOTIUS (Jacques), jurisconsulte et poète, né à Gand, fit ses études dans sa patrie, et montra dès sa plus tendre jeunesse les plus heureuses dispositions pour les sciences, mais principalement pour la poésie. Après avoir fait son cours de philosophie à Louvain, il s'appliqua au droit. Il paroît même par l'élégie 8, du 1er livre, adressée à François Swertius, qu'il suivit quelque temps le barreau; car, en parlant des situations fâcheuses dont il se plaint, il dit :

Hoc mea mî Pandora negat, quæ sidere tristi
Natali noeuit perniciosa meo :
Quæ mea perpetuis jactari pectora curis,
Et nunquam faciles mî jubet ire dies.
Illa prius Themidos legalia castra sequentem
Me timidis voluit vendere verba reis, etc.

Zevecotius quitta le barreau, pour embrasser la règle de St.-Augustin. Il s'y distingua par ses talens et par les *poésies* latines qu'il mit au jour. En 1624, n'ayant que 20 ans, comme il le dit dans la 3e élégie du liv. 1er,

Jam mihi bis denos Lachesis numeraverat annos ;

il alla en Italie, et l'on voit par la 2e élégie, où il fait ses adieux à la ville de Gand, et par la 3e, adressée à Juste Harduinus son parent, et comme lui poète, qu'il visita Parme, Plaisance, Bologne, Sienne, et presque toute la Toscane; qu'étant à Rome, on lui proposa plusieurs emplois, qu'il ne voulut point accepter. Il revint par le Piémont, s'arrêta quelque temps à Lyon, d'où il repartit par Amiens pour se rendre à Gand. Son voyage en Italie avoit déplu à sa famille, et Zevecotius avoue que ses deux frères et ses trois sœurs ne le virent partir qu'à regret :

Heu quoties mihi tres gemino cum fratre sorores
Prædixere avi-fata sinistra mei.

Il paroît que Zevecotius embrassa les nouvelles opinions, puisqu'on le voit à Leyde sur la fin de l'année 1625, où il donne une nouvelle édition de ses *poésies*, montrer beaucoup de zèle pour la nouvelle secte qu'il avoit choisie. On voit cependant par d'autres passages de ses *poésies*, qu'il n'étoit pas bien affermi dans ses nouvelles opinions, et qu'il n'étoit pas aussi considéré en Hollande, avant son changement de lieu et de religion. Voici comme il s'exprime dans la 12ᵉ élégie du 3ᵉ livre qu'il adressa à Ambroise Theunemans, qu'il nomme ailleurs son parent :

Ille ego qui summis memini placuisse monarchis,
Qui cacâ potui celsior esse deâ,
Vilis, et in vestro nondum bene cognitus orbe,
Spreta priùs dudum fulmina læva gemo.

Quoi qu'il en soit, il obtint une chaire d'histoire et d'éloquence à Harderwick, qu'il remplit avec distinction. Il étoit marié avant l'an 1630, puisque dans l'élégie 28ᵉ du 3ᵉ livre, il déplore la mort d'une de ses filles, née à Harderwick au mois d'octobre 1630, et qui mourut dans la même ville au mois d'août 1635. Il termina lui-même ses jours dans la même ville, le 17 mars 1642, âgé de 46 ans. Marc Zuer Bozhnorn, son ami, lui fit l'épitaphe suivante :

Flandria quem genuit, coluit quem Roma, Sycamber
Ambiit, et Phœbus prædicat esse suum,
Non istâ vates tegitur Zevecotius urnâ,
Nec vatem obscuri regia ditis habet.
Haud moritur, sibi quæ totum monumenta per orbem
Ipse suâ posuit non peritura manu.

Cette épitaphe est un peu trop fastueuse; Zevecotius malgré, ses talens, n'étoit pas le premier poète latin de son siècle. La dernière édition de ses *poésies* est postérieure à l'année 1635, puisque le poëte, ainsi qu'on l'a remarqué, y parle de la mort de sa fille, arrivée au mois d'août de la même année. Cette édition donnée par Zevecotius même, est adressée par une épître en vers aux consuls et aux sénateurs de la république d'Harderwick, et à leur secrétaire. Il y dit que ses *poésies* avoient déjà été souvent imprimées :

Sumite Gandensis cecinit quæ carmina vates,
Cum Themidos totum non rapuisset amor;
Cumque suæ nondum plorasset fata Mariæ,
Illius hac secum gaudia cuncta tulit.
Sæpius illa quidem lucem videre : Brabantis
Flandrisque et Batavis publica facta typis.
Sed modo supremum magis aucta recensuit auctor,
Et simul æternum dixit, Apollo vale.

Ce recueil contient 3 livres d'élégies, les unes sont sur divers sujets de piété; dans les autres le poëte se plaint de ses infirmités et de ses maladies; plusieurs sont adressées à ses amis. II. Deux tragédies, *Maria Græca* et *Rosimunda*. III. Des *Silves*. IV. Enfin des *Epigrammes*. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on cite, I. *Esther*, tragi-comédie. II. Le *Siége de Leyde*, tragédie en vers flamands, 1626. III. Des *Emblêmes*, en la même langue. IV. *Observata politica ad C. Suetonii, Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1630, in-24. C'est un recueil de calomnies contre le roi d'Espagne et la maison d'Autriche. V. *Observationes maximè politicæ in L. Florum*, écrit dans le goût du précédent; Harderwick, 1633, in-12. Constantin Huygens parle avantageusement de ce dernier écrit dans une lettre à Jean Isaac Pontanus, et dans laquelle il fait l'éloge de Zevecotius.

† ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J. C., étoit natif d'Héraclée; mais comme il y avoit un grand nombre de villes de ce

nom, on ne sait point au juste de laquelle il étoit. Quelques savans conjecturent néanmoins qu'il étoit d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore; mais il porta à un plus haut degré que son maître l'intelligence et la pratique du coloris et du clair-obscur. Ces parties essentielles, qui font principalement la magie de l'art, firent rechercher ses ouvrages avec empressement. On l'a appelé le Titien de l'antiquité. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendoit plus ses Tableaux, parce que (disoit-il), aucun prix n'étoit capable de les payer. » Apollodore sut mauvais gré à Zeuxis de la réputation qu'il se faisoit par ses talens, et ce rival ne put s'empêcher de le décrier vivement dans une satire. L'élève ne fit que rire de la colère de son maître. Ayant fait un *tableau* représentant un athlète avec la dernière vérité, il se contenta de mettre au bas: *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera*. Les anciens ont aussi beaucoup vanté le tableau d'une Hélène que ce peintre fit pour les Agrigentins. Lorsqu'il leur déclara qu'il avoit dessein de peindre Hélène, ils en furent contens, parce qu'ils savoient que Zeuxis excelloit à peindre les femmes. Ensuite il leur demanda quelles belles filles il y avoit dans leur ville, et ils le conduisirent où les jeunes garçons apprenoient leurs exercices; après les avoir examinés tout nus, et les avoir trouvés très-beaux, on lui fit entendre qu'il pouvoit juger par-là s'il y avoit de belles filles dans la ville, puisqu'on avoit les sœurs des garçons qui lui paroissoient les plus admirables; alors il demanda à voir les plus belles, et le conseil de la ville ayant ordonné que toutes les filles vinssent en un même lieu, afin que Zeuxis choisît celles qu'il voudroit, il en choisît cinq; et prenant de chacune d'elles ce qu'elle avoit de plus beau, il en forma le *portrait* d'Hélène. Ces cinq filles furent louées par les poètes. Mais Pline l'a dit expressément, et même qu'avant que d'en choisir cinq, il les avoit vues toutes en cet état. Les Crotoniates, jaloux de la belle grecque que le pinceau de Zeuxis avoit fait naître parmi eux, ne la firent d'abord voir que difficilement et pour de l'argent. Ce qui donna lieu à quelque mauvais plaisant d'appeler ce portrait *Hélène la courtisane....* Nicomaque ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. Il passoit régulièrement une heure ou deux chaque jour à le considérer. Un de ces hommes froids, incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquoit des défauts dans ce fameux Tableau. *Prenez mes yeux*, dit un admirateur au censeur, *et vous verrez que c'est une divinité*. Ce peintre saisissoit la nature dans toute sa vérité. Il avoit représenté des raisins dans une corbeille avec un si grand art, que les oiseaux séduits venoient pour béqueter les grappes peintes. Une autre fois il fit un *tableau* où un jeune garçon portoit un panier aussi rempli de raisins; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis en fut mécontent, et ne put s'empêcher d'avouer qu'il falloit que le porteur fût mal représenté puisqu'il n'écartoit point les oiseaux. Zeuxis avoit des talens supérieurs, mais il n'étoit pas sans compétiteurs. Parrhasius en fut un dangereux pour lui. Il appela un jour ce peintre en défi. Zeuxis produisit son Tableau aux raisins, qui avoit trompé les oiseaux mêmes; mais

Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : « Tirez donc ce rideau ! » et ce rideau étoit le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu, « puisqu'il n'avoit trompé que des oiseaux, et que Parrhasius l'avoit séduit lui-même. » On reprochoit à Zeuxis de ne savoir pas exprimer les passions de l'ame, de faire les extrémités de ses figures trop prononcées. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : conte extraordinaire et incroyable. *V.* sa Vie par Carlo Datti, Florence, 1667, in-4°, avec celles de quelques autres peintres grecs.

* ZEZELAZE, l'un des officiers de Malac Ceged, empereur d'Éthiopie, dans les 16e et 17e siècles, étoit d'abord simple soldat, et parvint, par sa valeur, aux grades les plus distingués. Comblé des faveurs de son souverain, et nommé gouverneur d'une de ses provinces, il ne laissa pas de prendre les armes contre lui, et se réunit à Eras Athanathée, qui avoit épousé une parente de Jacob, prédécesseur de Malac, alors détenu en prison. Les conjurés vouloient s'emparer de la personne de ce dernier ; mais il leur échappa, et se retira à Nanina auprès du jésuite portugais Paez, l'un des propagateurs du christianisme en Éthiopie. Zezelaze et son complice jugèrent que le moyen le plus sûr pour soulever les Éthiopiens contre Malac étoit de leur persuader que ce monarque vouloit embrasser la religion chrétienne, et son séjour avec le missionnaire appuyoit singulièrement cette opinion. Les rebelles se virent donc bientôt à la tête d'une armée nombreuse, qui marcha vers Nanina pour combattre Malac. Celui-ci rassembla des forces considérables, et livra bataille aux insurgés près du Nil ; la victoire se déclara contre lui, et il périt dans la bataille. La discorde se mit bientôt entre Zezelaze et Eras, qui vouloient chacun élire un empereur. Les principaux chefs de l'armée s'assemblèrent, et toutes les voix furent pour un certain Sacinos qu'Eras avoit proposé. Zezelaze qui avoit espéré d'obtenir le plus grand nombre de suffrages pour lui-même, furieux de voir son ambition déjouée, fit rendre la liberté à Jacob, et le mit à la tête d'un parti formidable. Sacinos défendit ses droits les armes à la main, demeura vainqueur, et poursuivit Zezelaze, qui ne tarda pas à terminer misérablement sa carrière, vers le milieu de l'année 1608.

†ZIANI (Sébastien), doge de Venise en 1175, s'empressa d'embellir la ville qu'il gouvernoit, et eut le goût des beaux arts dans un siècle où il ne régnoit guère. Il chercha à donner à sa république l'empire de la mer, et il en fit la déclaration solennelle, en instituant la cérémonie des épousailles. *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii* : Mer, nous t'épousons, en signe d'une véritable et perpétuelle souveraineté. Telle fut la formule qu'il prononça pour la première fois en 1177, et le pape Alexandre III bénit en personne ce mariage, en donnant au doge son anneau pour le jeter dans la mer. On a observé avec raison qu'il est singulier que le peuple, qui a annoncé ainsi le plus de prétentions à la souveraineté de la navigation, ait été celui qui

en a le moins abusé. Il fit venir à Venise deux architectes dont les noms ne méritoient pas de se perdre ; on sait seulement que l'un deux étoit de Lombardie, et l'autre de Constantinople. Le premier fit transporter de la Grèce à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur extraordinaire, et les fit élever sur la place St.-Marc. Le second fit bâtir l'église de ce nom, où l'on compte plus de 500 colonnes, et qui est surchargée d'ornemens. On voit dans le portique la statue d'un vieillard tenant un doigt sur la bouche, que l'on croit celle de l'architecte. Sur une galerie élevée au-dessus du portique, on voyoit les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui ornoient autrefois l'arc de triomphe de Néron à Constantinople ; ils furent transportés par les Vénitiens dans leur patrie, et les Français les ont depuis amenés à Paris. Ils décorent la place du Carousel.

* ZIEGENBALG (Barthélemi), missionnaire protestant, né à Pulnitz dans la Haute-Lusace, le 14 juin 1683, perdit de bonne heure ses parens, et demeura sous la tutelle d'une sœur, qui prit soin de son éducation. Il fit ses études au collége de Camentz et à Goerlitz, et se sentant un goût décidé pour la théologie, il se rendit à Hall, pour s'instruire dans cette science. Le travail excessif ne tarda pas à affoiblir sa santé, naturellement délicate, et il se vit obligé d'abandonner l'éducation de quelques jeunes gens d'Erfurt et de Mersebourg, dont il s'étoit chargé. En 1705, lorsque le roi de Danemarck faisoit chercher des missionnaires pour les Indes orientales, Ziegenbalg voulut être du nombre; il travailla pendant le voyage à un *Traité de Morale*, qui fut imprimé par la suite à Hall, sous le titre d'*Ecole de la Sagesse*. Arrivés à Tranquebar, le 9 juillet 1706, ils sentirent aussitôt combien leur entreprise étoit pénible. Ils reçurent un accueil très-défavorable, et on ne voulut d'abord pas les laisser dans la ville. L'ignorance totale de la langue du pays sembloit les mettre dans l'impossibilité de réaliser leur projet. D'ailleurs la vie souvent scandaleuse des chrétiens d'Europe avoit tellement prévenu les idolâtres contre le christianisme, qu'ils avoient conçu pour la doctrine évangélique une aversion générale. Ces obstacles ne rebutèrent pas Ziegenbalg : il partagea avec Plutschau, l'un des chefs de la mission, les fonctions de ce ministère. Tous deux apprirent rapidement les langues malabare et portugaise, et au bout de quelques mois, Ziegenbalg fut en état de prêcher dans la langue du pays. Le 5 mai 1707 ils baptisèrent quelques catéchumènes, et peu de temps après ils jetèrent les fondemens d'une église qui fut appelée la nouvelle Jérusalem. En octobre, Ziegenbalg commença sa traduction du *nouveau Testament* en langue malabare, qui fut imprimée à Tranquebar en 1714, 2 v. in-4°. Pendant qu'il y travailloit, il fut arrêté prisonnier, et enfermé au château de Tranquebar, où il resta quatre mois. On lui défendit pendant ce temps de continuer sa version du nouveau Testament, et il composa deux autres ouvrages en allemand, intitulés *le Docteur selon le désir de Dieu*, et *le Christianisme agréable à Dieu*. Il se trouva ensuite dans une grande détresse, ainsi que tous les missionnaires, parce que les secours que le Danemarck avoit

coutume de leur envoyer furent retardés; mais ils trouvèrent dans la bienfaisance de quelques personnes les ressources qui leur étoient nécessaires. Ziegenbalg entreprit ensuite un voyage dans les états du roi de Tanjour, qui étoit ennemi déclaré des chrétiens; mais à peine eut-il fait trois lieues dans le pays, que les dangers dont on l'avertit le décidèrent à renoncer à son dessein. En 1711, M. Plutschau étant retourné en Europe, à cause du dérangement de sa santé, Ziegenbalg resta seul chef de la mission. Il reçut, l'année suivante, des caractères malabares, fabriqués à Hall, et l'on imprima divers ouvrages, tels que *le Chemin du salut*, *le Paganisme condamnable*, et *Lettres aux Malabares*. Ziegenbalg en fut un des principaux auteurs, ainsi que de la version en langue malabare du nouveau Testament, qui ne fut imprimée qu'en 1723, in-4. En 1714, il s'embarqua pour l'Europe, afin de pourvoir lui même aux besoins des missionnaires et fit pendant le voyage une grammaire de la langue malabare en latin, Hall, 1716, in-4. Le roi de Danemarck l'accueillit avec bonté, et le combla de marques d'estime et de bienveillance. Après avoir pris les arrangemens nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, il se rendit à Hall, où il epousa la fille d'un secrétaire de la régence du duc de Saxe-Merscbourg, et partit le 4 mars 1716, avec le titre d'inspecteur de la mission : après une traversée périlleuse, il arriva à Madras, et passa de là à Tranquebar, où il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Au moment ou son zèle étoit le plus utile, il termina sa carrière le 23 février 1718, regretté des payens mêmes, dont il avoit conquis l'estime. Il laissa deux fils dont le plus jeune ne lui survécut que six semaines; l'aîné retourna en Danemarck. Il y est mort vers 1750.

* ZIEGENHAGEN (F. H.), homme d'un caractère singulier, a laissé un livre plus singulier encore, sous le titre de *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui, étant publiquement introduite et pratiquée, peut seule opérer le bonheur du genre humain.* Cet ouvrage, orné de gravures de Chodowiecki, et d'une musique de Mosart, parut en 1792, et fut supprimé par l'autorité publique; ce qui l'a rendu une curiosité pour les bibliomanes allemands. Né en 1753, Ziegenhagen, d'abord négociant à Hambourg, y établit ensuite un institut d'éducation, destiné à former des *hommes de la nature*. Il est mort dans les environs de Strasbourg en août 1806.

I. ZIEGLER (Bernard), théologien luthérien, né en Misnie l'an 1496, d'une famille noble, mort en 1456, devint professeur de théologie à Leipsick. Luther et Mélanchthon l'estimoient beaucoup, et ne l'aimoient pas moins. On a de lui un *Traité de la messe*, et d'autres *ouvrages* latins de théologie et de controverse, qu'on laisse dans la poussière des bibliothèques.

† II. ZIEGLER (Jacques), mathématicien et théologien, né à Lanw en Bavière, comme lui-même nous l'apprend dans ses ouvrages, florissoit au commencement du 16e siècle. Il étudia à Ingolstadt, et résolut ensuite de voyager chez les peuples les plus éclairés de l'Europe, il fit surtout un long séjour en Italie, et y rassembla tous les matériaux

qu'il put trouver pour décrier les papes et les cardinaux. Tous les savans l'accueillirent avec empressement, et se firent un honneur de le recevoir chez eux. Il n'occupa aucun emploi considérable, sans doute parce qu'il préféroit jouir de sa liberté, pour la consacrer à l'étude, car il refusa une chaire de mathématiques à Ferrare, et une autre à Padoue. Quelques écrivains ont cependant prétendu qu'il professa à Ingolstadt, et à Upsal; mais aucun de ces faits n'est authentique. Il étoit à Vienne en Autriche, lorsque les Turcs assiégèrent cette ville, et il en sortit dès-lors pour se retirer auprès de Wolfgang, évêque de Passaw. Ce fut là qu'il termina sa carrière en août 1549. Il n'est pas bien prouvé qu'il ait embrassé le calvinisme, mais on sait qu'il étoit assez mauvais catholique, et qu'il favorisoit secrètement la doctrine de Luther. Voici les principaux ouvrages de Ziegler : I. *Libri quinque adversùs Waldenses*, Leipsick 1512, in-folio. II. *Libellus adversùs Jacobum Stunicam*, Bâle, 1523, in-8°. L'auteur défend dans ce Traité le nouveau testament d'Erasme III. *Liber de constructione solidæ sphæræ*, Bâle, 1536, in-4°. IV. *Encomia Germaniæ*, Marpurg, 1542, in-8°. V. *Descriptio sanctæ terræ*, Strasbourg, 1536, in-folio, est assez exacte. VI. *Tractatus de raptu sancti Pauli in tertium cœlum*. VII. *Marsyæ satyri chorus*, satire contre la cour de Rome, qui fut recherchée de con remps. VIII. Un *Commentaire* sur le second livre de Pline, et beaucoup d'autres productions théologiques, dont la plupart ont été mises sur l'Index des livres défendus; presque toutes n'ont été tolérées par l'inquisition qu'à condition que l'auteur corrigeroit un grand nombre de passages.

* III. ZIEGLER (Jean Echard), jésuite, né à Gedixhoven, dans le diocèse de Spire, mort en 1635, étudia la théologie et les mathématiques au collége de Mayence, dont il devint recteur. Il fut confesseur de l'électeur de Mayence. On a de lui une *édition* des ouvrages de mathématiques de Clavius, 5 vol. in-fol.

† IV. ZIEGLER (Gaspard), savant jurisconsulte, né à Leipsick le 5 septembre 1621, mort à Wittemberg le 17 avril 1690, fit ses études dans sa ville natale, où il acquit des connoissances étendues dans presque toutes les sciences. Il ne se livra à la jurisprudence qu'à l'âge de 31 ans, et prit le bonnet de docteur deux années après. Il ne tarda pas à être nommé professeur en droit à Wittemberg, conseiller des appellations et du consistoire. La cour de Saxe lui confia les négociations les plus délicates, dont il s'acquitta avec honneur. On a de lui, I. *De milite episcopo*. II. *De diaconis et diaconissis*, Wittemberg, 1678, in-4°. III. *De clero renitente*. IV. *De episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4°. V. *De super intendente*. VI *Notes critiques* sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, Wittemberg, 1666, in-8°; Francfort, 1686, et plusieurs autres ouvrages estimés.

ZIERICZÉE. *Voyez* AMAND DE ZIERICZÉE, n° V.

* ZIEROLD (Jean-Guillaume), théologien luthérien, fils du gouverneur de Neustadt, né dans cette ville le 14 mai 1669, après avoir terminé ses humanités, alla successivement à Leipsick, Dresde, Spener. Lors de

la fondation de l'université de Hall, il fut nommé adjoint du professeur de philosophie. Au bout de quelque temps il se mit à voyager; son dessein étoit de passer en Hollande, puis en Angleterre, quand on lui donna une chaire de théologie à Stargard. En 1698 il prit le degré de docteur à Hall, et réunit à ses fonctions celle de pasteur de l'église de Sainte-Marie. Sa mort arriva le 15 août 1731. Il étoit alors président du synode de Stargard, et assesseur du consistoire royal. On a de lui, I. *Analogia fidei per exegesin epistolæ ad Romanos demonstrata.* II. *Theologiæ evangelicæ libri tres*, Berlin, 1706, in-8°. III. *Veri nominis orthodoxia per exegesin primæ epistolæ ad Timotheum demonstrata.* IV. *Pseudorthodoxia theologorum sine fide*, et quelques *ouvrages* en allemand.

† ZIETEN (Jean-Joachim Von), général de la cavalerie prussienne, né en 1699 à Worstrau dans le cercle de Rupin, mort à Berlin en 1785, entra jeune au service. Sa taille et son extérieur ne prévenoient pas en sa faveur, mais il se distingua par son courage. S'étant battu avec son capitaine, il fut obligé de quitter l'armée pendant quelque temps. Enfin il y rentra dans le même grade, et obtint peu après une compagnie de hussards. La discipline qu'il introduisit dans ce corps le rendit très-respectable. Le capitaine Zieten se signala particulièrement dans la campagne de 1745. Cependant les intrigues du général Von Winterfeldt aliénèrent de lui la faveur du roi au commencement de la guerre de sept ans, dans laquelle Zieten commanda, et fut nommé lieutenant-général. Mais il força tout obstacle par les grands services qu'il rendit dans plusieurs batailles et particulièrement à celles de Lignitz en 1760 et de Prague. A la paix cet officier se retira dans ses terres, où il passa le reste de sa vie. Frédéric le Grand, qu'il avoit suivi et secondé dans toutes ses campagnes, le regretta comme un militaire aussi brave qu'intelligent.

ZIGABENUS. *Voyez* EUTHYMIUS, n° II.

† I. ZILETTI (François) célèbre jurisconsulte du 16e siècle, devint imprimeur à Venise en 1570 ; il est auteur ou plutôt éditeur d'un recueil de commentaires sur le droit canonique, qui a paru sous le titre de *tractatus tractatuum juris*, Venetiis, 1548-74; 16 tomes qui se relient ordinairement en 29 vol. On ne consulte plus guère cet ouvrage.

* II. ZILETTI (Jean Baptiste) autre juriconsulte qui a publié, *index librorum omnium juris tam pontificii quam cæsarei... sequitur index legum omnium quæ in pandectis continentur, juxta seriem jurisconsultorum, per Jacobum Labittum*, Venetiis, in-4°. Cet ouvrage, espèce de bibliographie de livres de droit, a été réimprimé et augmenté en 1566 par Jordan Ziletti dont nous allons parler. J. B. Ziletti a encore donné *Practica criminalis*, Venetiis, 1557 in-12 ; et *consilia in criminalibus causis*, Francofurti, 1578, in-fol.

† III. ZILETTI (Jordan), parent des précédens fut un célèbre et laborieux imprimeur de Venise au 16e siècle. Ses nombreuses éditions sont remarquables par leur beauté. Il étoit fort instruit ; il a réimprimé avec de bonnes additions, *L'index librorum juris*

de J. B. Ziletti et Labittus, Venetiis, 1566, in-4.

* ZILIO (Othon), jésuite, né à Utrecht en 1588, et mort à Malines le 15 août 1656, fut bon poëte, et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui, *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers en 1650, in-4.

* I. ZILIOLI (Victor), Vénitien originaire de Ferrare, né en 1459, et mort en 1543. A donné : I. Un traité *contre l'ingratitude des Juifs*. II. *Contre l'infidélité de Luther*. III. *Codex carminum*.

* II. ZILIOLI (Alexandre), Vénitien, a composé la *vie des Poëtes italiens*, *les histoires mémorables du dix-septième siécle*, Venise, 1642.

* ZIM (Jean Godefroi), médecin et botaniste de Gottingue, né en 1726, et mort le 6 avril 1758, professa avec éclat dans cette ville, où brilloient déjà plusieurs hommes très-distingués. La société royale de Berlin, et l'institut de Bologne le mirent au nombre de leurs membres. On a de lui, I. *Descriptio anatomica occuli humani*. Gottingæ, 1755, in-4° II *Catalogus plantarum horti academici et agri Gottingensis*, Gottingue, 1757, in-8°.

* ZIMARRA (Marc Antoine), né d'une famille peu fortunée dans la province de Lecce, fut envoyé à l'université de Padoue pour apprendre la philosophie et la médecine ; il se maria dans sa ville natale et revint à Padoue où on lui donna une chaire de philosophie. Le lieu et l'époque de sa mort sont restés inconnus. Son principal ouvrage est, *Antrum magico-medicum*, Francofurti, 1625. Zimarra eut deux fils, Nicolas, qui fut docteur en droit ; et Théophile médecin assez renommé, mort à Lecce en 1589, à 72 ans. Ce dernier a publié à Venise en 1558 un commentaire sur le traité *de l'ame* par Aristote, qui est fort éloigné d'éclaircir la question.

ZIMISCÈS. *V.* JEAN I, empereur, n° XLIV.

I. ZIMMERMANN (Mathias), né à Eperies en Hongrie le 21 septembre 1625, d'une famille distinguée, étudia à Thorn, puis à Strasbourg, où il cultiva sur-tout la philosophie et la théologie ; en 1681 on le nomma recteur du collége de Heutsch dans la haute Hongrie, mais l'année suivante il retourna dans sa ville natale pour y être ministre. En 1682, Jean George II, électeur de Saxe, le choisit pour ministre et surintendant de Meissen ; quatre ans après il prit le bonnet de docteur à Leipsick. Sa mort arriva le 29 novembre 1689. On a de lui, I. *Historia eutychiana*, Leipsick 1659, in-4. II. *Analecta eruditionis sacræ et prophanæ, theologicæ, liturgicæ, philosogicæ et moralis*, Misenæ, 1674 in-4. III. *Planetus misenensis*, Misenæ, 1680, in-4. IV. *De Presbyteris veteris ecclesiæ commentariolus*, 1681, in-4. V. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, avec figures, Dresde, 1681, in-4. VI. Une dissertation sur ces paroles de Tertullien : *Fiunt, non nascuntur Christiani*, où ce père fait remarquer que la foi chrétienne étoit l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance. VII. *Florilegium philologico historicum*, Meissen, 1687, in-4., avec figures. Il y a beaucoup d'érudition; les journaux de Leipsick en ont fait un grand éloge. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et des scien-

ces, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long. VIII. *Disputatio de acceptilatione sociniana*, in-4°.

† II. ZIMMERMANN (Jean-Georges), médecin suisse, né à Brug, dans le canton de Berne, le 8 décembre 1728, étudia la médecine à Gottingue sous Haller, en Hollande sous Gaubius; et à Paris près de Senac. Nommé en 1768 médecin du roi d'Angleterre, sa réputation s'étendit dans tout le nord, et le roi de Prusse, Fréderic-le-Grand, dut à ses soins les derniers adoucissemens aux maux qui terminèrent sa vie. Le prince Orloff vint à Hanovre avec son épouse pour lui demander ses conseils, et charmé de son esprit, il le fit connoître à l'impératrice Catherine II. Celle-ci chercha en 1784 à l'attirer près d'elle, mais ce fut vainement, Zimmermann déclara ne pouvoir quitter l'asile qu'il s'étoit choisi; il n'en reçut pas moins, quelque temps après, de la part de cette souveraine, l'ordre de Wolodimir. La révolution française étendit ses agitations jusque dans ce pays; pour s'en mettre à l'abri, Zimmermann revint dans sa patrie et y contracta un peu de mélancolie qui s'accrut, lorsqu'il vit la raison de son fils s'aliéner, et sa fille périr entre ses bras d'une maladie de langueur. Il succomba à ses peines le 7 octobre 1795. On lui doit divers ouvrages en allemand, I. Un *Poème* sur le désastre de Lisbonne, 1755. II. Une *Dissertation* physiologique sur l'irritabilité. III. Un *Essai sur la solitude*, 1756. Il a été traduit en français. Lorsque cet ouvrage parut, Catherine venoit de perdre son favori Lanskoï, et elle en montroit une douleur profonde. Retirée dans une solitude, le livre de Zimmermann lui tomba entre les mains, et ce fut à cette lecture qu'elle attribua sa consolation. IV. Un *Traité de l'orgueil national*, 1758. Il a aussi été traduit en français. V. En 1804 on a imprimé en Allemagne la *Correspondance* de l'impératrice de Russie avec Zimmermann. Ce médecin renommé avoit été marié deux fois; et sa vie a été écrite par Tissot, son ami et son rival en médecine. Zimmermann a aussi publié en allemand la vie du grand Haller, imprimée à Zurich en 1758, in-8°.

* III. ZIMMERMANN (Jean-Jacques), né à Vaihingue en 1644, s'appliqua principalement aux mathématiques, et eut une place de répétiteur à Tubinge. En 1685 il composa contre l'Eglise luthérienne un ouvrage qui le fit bannir du pays; on lui ôta aussi un emploi de diacre qu'il exerçoit dans une petite ville de Wurtemberg. Il resta quelque temps à Hambourg, et y fit paroître plusieurs écrits sous un autre nom que le sien. En 1696 il se préparoit à passer en Pensylvanie, quand la mort vint l'arrêter au milieu des préparatifs de son voyage, il étoit alors à Roterdam. Ses principaux ouvrages sont : I. *Theoriæ secundorum mobilium perfectæ*, προγυμ. II. *Scriptura sacra copernizans.* III. Traduction en allemand de la *Theoria telluris sacræ* de Burnet.

* IV. ZIMMERMANN (Jean-Jacques), chanoine du chapitre de Zurich, sa ville natale, mort le 3 novembre 1756, a donné en latin des *Ouvrages* théologiques et philosophiques sur la

religion des grands philosophes de l'antiquité grecque.

* V ZIMMERMANN, né à Lucerne en Suisse, colonel d'infanterie au service de France, premier lieutenant au régiment des gardes suisses, et chevalier de l'ordre de St.-Louis, étoit aussi bon poète que brave militaire : il a publié *Essai des principes* d'une morale militaire, à la suite duquel se trouvent des *chansons* militaires et une *Hymne à l'obéissance*. Il mourut à Paris en 1780.

* ZINANI (Gabriel), né d'une famille noble de Reggio vers l'an 1560, cultiva à Ferrare la philosophie et la littérature légère, et fut intimement lié avec Le Tasse et plusieurs autres savans. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. Cet écrivain fécond a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres l'*Héracléide*, poème en 24 chants, Venise, 1623.

* ZINCK (Chrétien-Fréderic), peintre en émail, né en 1684 à Dresde, mort en 1767, alla en Angleterre en 1706, où il étudia sous Boil; mais il surpassa bientôt son maître. Cet artiste a peint le roi d'Angleterre et toute la famille royale

* ZINCKGRAEF (Laurent), né à Simmern dans le Palatinat en 1539, mort en 1610, fit ses études à Strasbourg et Wittemberg, et devint profondément instruit dans les mathématiques. En 1565 il expliquoit publiquement, à Wittemberg, le nouveau Testament grec. Etant passé en France, il donna des leçons d'astronomie à Paris, et prit les degrés de licencié en droit à Orléans. De retour dans sa patrie, il fut conseiller de l'électeur palatin Frédéric III, et du comte palatin Christophe. Il a publié les *Apophtegmes* des Allemands.

ZINGHA, reine d'Angola, étoit sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17ᵉ siècle. Ce despote africain avoit immolé à sa défiance presque toute sa famille. Zingha, dont il avoit fait massacrer le fils, et une autre de ses sœurs, furent les seules qu'il épargna. Gola-Bendi ayant été entièrement défait par les Portugais, qui ont des établissemens voisins d'Angola, s'empoisonna, ou fut empoisonné par Zingha. Quoi qu'il en soit, l'ambitieuse princesse s'empara du trône après la mort de son frère; et pour mieux s'y affermir, elle poignarda son neveu, fils de Bendi, qui auroit pu le lui disputer. Bientôt détrônée elle-même par les Portugais, elle se vit obligée de fuir et de s'enfoncer seule dans des déserts horribles. Après y avoir resté quelque temps, elle pénétra jusque dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, chez une nation féroce et anthropophage, appelée les Giagues ou Jagas, dont elle adopta les usages barbares, dans la vue de s'en faire reconnoître souveraine, et de les employer à ses projets de vengeance. En effet, elle parvint à se faire déférer l'autorité suprême par les Giagues, en se dépouillant comme eux de tout sentiment d'humanité, en se nourrissant de la chair de ses sujets, et en égorgeant elle-même les victimes humaines qu'ils offroient à leurs idoles. Après les avoir gouvernés ainsi pendant 30 ans, cette princesse, plus que septuagénaire, se repentit des atrocités auxquelles le désir de se venger et de régner l'avoient entraînée comme malgré elle. Elle résolut d'abolir les

coutumes affreuses, et sur-tout le culte abominable des Giagues, et de retourner sincèrement au christianisme, qu'elle avoit autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loando, informé de son changement, lui envoya un capucin, nommé le père Antoine de Gaïette. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina de céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagues, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentimens de pénitence à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi policée, et inconsolable de sa perte. Tel est le précis d'un ouvrage, moitié historique et moitié romanesque, traduit en partie de l'anglais, et publié en 1769 par M. Castilhon, sous ce titre : Zingha, reine d'Angola, nouvelle africaine. Les principaux faits sont puisés dans des mémoires qu'a laissés le capucin Antoine de Gaïette. En frémissant des forfaits que la vengeance et la barbarie de sa nation lui firent commettre, on admire dans Zingha un courage invincible, une fermeté au-dessus des revers, une certaine empreinte de grandeur et d'héroïsme qui règne dans toute sa conduite. Nous terminerons cet article par un trait qui la caractérise. Bendi son frère, roi d'Angola, ayant essuyé plusieurs échecs contre les Portugais, se vit réduit à désirer la paix. Zingha fut chargée de la négociation auprès du vice-roi portugais. Celui-ci lui donna audience, suivant l'usage, assis sur une espèce de trône, dans une salle où il n'y avoit point d'autre siége pour elle qu'un coussin sur un tapis qui couvroit le parquet. La fière princesse d'Angola ordonna à une de ses femmes de se poser sur les genoux et les mains, et se fit un siége de son dos. C'est à l'occasion de cette ambassade que, pour se concilier la nation portugaise, Zingha avoit feint de l'inclination pour le christianisme, et qu'elle s'étoit fait baptiser. Le père Labat rapporte que, dans cette mission, elle dédaigna les mets européens, et se fit servir de petits serpens, des grillons et des lézards. On trouve dans le Moréri l'article de cette reine africaine, sous le nom défiguré de Xinga ; il a été composé sur les relations fabuleuses de Dapper et de Ludolf.

* I. ZINI (Pierre-François), savant de Vérone, vivoit dans le 16e siècle. Il fut archiprêtre de Lonato, professeur de morale à Padoue, et chanoine de Vérone. On a de lui, I. *Tabulæ græcarum institutionum*. II. *Constitutiones editæ à Joanne Matthæo Giberto, in unum redactæ*, Venise, 1563, in-8°. III. *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ, seu Philonis Judæi, vita Josephi patriarchæ, ejusdem libri tres vitæ Mosis, ex interpretatione Zini*, Venise, 1575, in-8°. Il a encore traduit divers ouvrages de Grégoire de Nazianze, de Jean Damascène, de St-Ephrem, de St.-Grégoire Thaumaturge, etc. On voit qu'en général le talent de Zini n'étoit pas celui de l'invention ; mais il n'en est pas moins estimable ; un bon traducteur a certainement autant de mérite que tous ces auteurs soi-disant originaux, dont l'unique science

est de s'afficher comme tels en copiant les ouvrages d'autrui.

* II. ZINI (Vincent), né à Brescia en Italie, au commencement du 16e siècle, se fit une grande réputation par ses *poésies* latine. Hercule, duc de Ferrare fut son Mécène, et il lui adressa une partie de ses productions. Elles parurent à Venise, en 1560, en trois livres. Dans une élégie contre les envieux, il dit que le duc de Ferrare est son Hercule, et que sous sa protection il méprise les traits de ses ennemis. Il a fait connoître sa patrie et sa profession dans l'épigramme suivante, adressée au duc :

Non ego sum Romæ, mediis nec natus Athenis,
Sed me progenuit Balneolense solum.
Nec Phœbo vates genitus, genitusve Sibylla,
Melonis qui bibi, non Heliconis aquas.
Zinaque gens nostra est, Vincenti nomine dicor.
Si patriam quæris, Brixia mi patria.
Cùm mihi plùs ævi dabitur, majora dabuntur.
Hæc tibi sunt nuper quæ mea musa dedit.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né le 26 mai 1700 à Dresde, d'une famille originaire d'Autriche, étoit fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe. Il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des Hernuters ou Hernuthes, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et à la fin de 1732 il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable, qu'on nomma Hernuth ou Hernhuth. La rapidité avec laquelle cette secte s'est répandue en Bohême et surtout en Moravie l'a fait considérer comme un reste des adamites. Coyer, Büsching, et surtout Hegner, Hernhuter lui-même, ont donné de grands éloges à cette secte ; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un jugement un peu opposé. On a fait voir par l'extrait des sermons même du comte de Zinzendorf qu'il exigeoit de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, ou ce qui revient au même, il vouloit qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation. Parmi ses dogmes, on trouvoit ceux-ci : « Que l'on doit un respect religieux à Christ, à l'exclusion du père ; que Christ peut changer la vertu en vice, et le vice en vertu ; que toutes les idées et toutes les actions, qui sont généralement considérées comme sensuelles et impures, changent de nature parmi les frères, et deviennent des symboles mystiques et spirituels. » C'est en J. C. que la Trinité est concentrée selon les Hernuthes. « Il est (dit un auteur qui paroît avoir connu leurs dogmes) le principal objet de leur culte. Ils lui donnent les noms les plus tendres. Jésus est l'époux de toutes leurs sœurs ; et leurs maris sont, à proprement parler, ses procureurs. Un époux n'est que pour un temps, et par intérim. Les sœurs sont conduites à Jésus par le ministère de leurs maris, qu'elles regardent comme leurs sauveurs dans ce monde ; car quand il se fait un mariage, la raison de cette union est qu'il y avoit une sœur qui devoit être amenée au véritable époux, par le ministère de tel procureur. Ce sont les anciens qui font les mariages. Nulle promesse d'épouser n'est valide sans leur consentement. Les filles se dévouent au Sauveur, non pour ne jamais se marier, mais pour ne se marier qu'à un homme à l'égard duquel

Dieu leur aura fait connoître avec certitude qu'il est régénéré. La régénération naît d'elle-même, sans qu'il soit besoin de rien faire pour y coopérer. Dès qu'on est régénéré, on devient un être libre. Cependant, c'est le Sauveur du monde qui agit toujours dans le régénéré, et qui le guide dans toutes ses actions. Les Hernuthes croient n'avoir d'autre morale que les plus pures maximes de l'évangile. Il y a à Hernuth des personnes de l'un et de l'autre sexe, chargées à leur tour de prier Dieu, pour la société; et ce qui est très-remarquable, c'est que sans horloge, elles sont averties par un sentiment intérieur de l'heure où ils doivent s'acquitter de ce devoir. Si les frères de Hernuth remarquent que le relâchement se glisse dans leur société, ils raniment leur zèle en célébrant des agapes; et ces repas de charité ont donné lieu à des soupçons injurieux, que les Hernuthes tâchent de repousser. En 1775 il a paru un ouvrage anglais, intitulé *Détail historique sur la constitution présente des frères evangéliques.* L'auteur est un hernuthe qui tâche de justifier sa secte; mais il ne réussit pas; la vérité perce à travers ses artifices, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. M. Crevenna, si connu par sa riche bibliothèque, dont on a publié le catalogue raisonné, Amsterdam, 1775, 1776 6 vol. in-4°., possède un manuscrit intitulé *Fides Hernuthorum, et Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiosè descripta*, manuscrit in-4°. M. Crevenna ajoute : « Ce manuscrit est très-curieux, et si ce que l'auteur anonyme rapporte de la croyance et de la religion des Hernuthes est vrai, il faut convenir que c'est la plus détestable secte qui ait jamais pu exister, et qu'elle est remplie des plus horribles abominations, qui surpassent même toute croyance. » Catalogue raisonné, etc. tome 1er. pag. 124. Crevenna a fait allusion, sans doute, au *vagus concubitus*, dont les hérétiques du 12e siècle et des siècles précédens furent accusés, et dont les premiers chrétiens furent faussement soupçonnés par les païens. La même imputation avoit été faite aux juifs : *Projectissima ad libidinem gens, alienarum concubitu abstinent; inter se nihil illicitum.* (*Tacit. Hist. lib.* 5.) Mais des soupçons répandus par la haine ou la prévention, n'ont jamais été des preuves. Il faut donc attendre d'en avoir de plus décisives contre les Hernuthes. L'objet favori du culte extérieur des Hernuthes est la plaie que Jésus-Christ reçut au côté sur la croix. « La figure de cette plaie répandue dans leurs livres et dans tous les lieux où il s'assemblent, entre pour quelque chose, dit M. Grosley, dans les imputations scandaleuses dont on les charge. » Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf dans la primatie de la secte. On a la Vie de ce fameux fondateur, écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8°. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros, qui mourut à Hernuth en 1760, à 60 ans.

ZINZERLING (Juste), savant archéographe hollandais, écrivoit au commencement du 17e siècle. Il a laissé des livres de jurisprudence et de littérature qui annoncent un homme rempli de bons principes, et un observateur éclairé. Son voyage en Fran-

ce, publié sous le nom de *Jodocus sincerus*, est curieux et purement écrit. Il eut de la vogue en son temps, à en juger du moins par les diverses éditions qui en ont été données : il mériteroit d'être traduit en français. L'*Appendice* qu'il y a joint sur Bordeaux est précieux par ses recherches sur cette ville, dont il a le premier décrit les antiquités. Les biographes n'ont pas encore parlé de cet auteur. Ses écrits sont intitulés, I. *Criticorum juvenilium promulsis*, Lyon 1610, in-12. II. *Opinationes variorum de vero intellectu legis*, 5, *de naut. Fœnore*, Lyon, 1614, in-8°. III. *Jodoci sinceri itinerarium Galliæ, cum Appendice de Burdegala*, Lyon, 1626, in-12. La dernière édition est d'Amsterdam, 1656, in-12, avec le plan des principales villes de France.

ZIPE. *Voyez* Zipoeus.

* ZIRARDINI (Antoine), illustre jurisconsulte et phylologue, naquit d'une noble famille de Ravenne le 25 decembre 1725. Après avoir achevé son cours de belles-lettres au séminaire de sa ville natale, il se livra tout entier à la jurisprudence, et fut reçu docteur en 1749. Peu satisfait des *Accursius*, il quitta la route vulgaire, et approfondit la langue grecque et les jurisconsultes classiques. Pour suivre avec plus de succès cette carrière épineuse, il passa à Rome, et s'occupa pendant trois ans à débrouiller les bibliothèques publiques et particulières. De retour dans sa patrie, il fut aussitôt décoré de la chaire de droit civil. Sa réputation s'étendit dès-lors chez les provinces voisines; l'université de Pavie et celle de Ferrare lui firent des offres magnifiques; mais il ne voulut pas quitter sa patrie : il mourut en 1784. Il a laissé, I. *Anciens édifices profanes de Ravenne*, Faenza, 1762. II. *Theodisii junioris et Valentiani III novellæ leges*, Faventiæ, 1766.

† ZISKA (Jean de Troeznow, *surnommé*), c'est-à-dire borgne en bohémien, naquit d'une famille noble, mais pauvre, dans un bourg de Bohême appelé Troeznow. Il fut d'abord page de l'empereur Charles VI, entra au service de Pologne, et devint ensuite chambellan de Wenceslas, roi de Bohême; il occupoit cette place lors du supplice de Jean Hus, en 1415. Cet événement le fit déclarer ouvertement contre les ecclésiastiques, dont il avoit toujours été l'ennemi secret. Les hussites, outrés de la mort de leur chef, mirent Ziska à leur tête pour la venger. Celui-ci, muni de l'autorisation du roi, assembla une armée de paysans, et les exerça si bien, qu'en peu de temps il eut des troupes disciplinées et courageuses. Il s'empara d'abord de la ville de Pilsen, d'où il chassa les prêtres et les moines, et pilla leurs monastères et leurs églises. Quelques auteurs ont placé la prise de cette ville après la mort de Wenceslas. Ziska voulant se pourvoir d'une place forte où il pût se réfugier en cas de besoin, choisit, pour l'exécution de ce projet, la province de Béchin, et en attendant qu'on pût y bâtir une ville, il ordonna à ses gens d'y dresser des tentes : telle fut l'origine du fameux Tabor. S'étant joint à Nicolas de Hus, il entra dans Prague, où quelques magistrats furent massacrés. A la nouvelle de ce meurtre, Wenceslas, furieux de se voir joué, tomba en apoplexie, et en mourut le 16 août 1419. Sophie de Bavière, veuve de ce prince, osa attaquer Ziska, qui ne remporta

pas sans peine la victoire. Il résolut de s'opposer à l'empereur Sigismond à qui appartenoit le royaume de Bohême. En conséquence il assiégea la ville de Rabi, qu'il emporta d'assaut; mais il y perdit d'un coup de flèche l'œil qui lui restoit. Sigismond s'étant rendu à Breslau, y fit faire plusieurs exécutions qui irritèrent davantage les Bohémiens. Ziska rentra dans Prague, et défit l'armée impériale qui étoit venue l'assiéger. Quelque temps après il assiégea lui-même Aussig sur l'Elbe, et donna devant cette ville un grand combat, où neuf mille catholiques restèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il mit tout à feu et à sang, ruina les monastères et brûla les campagnes. Son armée grossissoit tous les jours. Il prit la forteresse de la petite ville de Rikiekan, et condamna aux flammes sept prêtres; de là il se rendit à Prachatiez, la somma de se rendre et de chasser tous les catholiques. Les habitans ayant rejeté ces conditions avec mépris, Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, et la réduisit en cendres. Cependant il n'étoit pas sans inquiétude; la plupart des grands étoient partisans de Sigismond; ceux de Prague ne vouloient pas de ce prince; mais ils mirent à leur tête Coribut, fils du grand-duc de Lithuanie, qui fut également reconnu par toutes les autres villes en 1423. Ziska envoya des députés à Prague pour exhorter les habitans à ne point se soumettre à un roi; ils répondirent qu'ils étoient surpris du conseil qu'il leur donnoit, et qu'il ne devoit pas ignorer que toute république a besoin d'un chef. A cette réponse, Ziska s'écria : J'ai par deux fois délivré ceux de Prague, mais je suis résolu de les perdre, et je ferai voir que je puis également et sauver et opprimer ma patrie. S'étant donc brouillé avec ceux de Prague, il ravagea les terres des seigneurs du parti de Sigismond; quelques-uns d'entre eux voulurent le combattre, mais ils furent entièrement défaits. Il passa ensuite en Moravie et en Autriche où ses succès furent variés. En 1424 il revint en Bohême; ce fut alors que les habitans de Prague sortirent de leur ville pour le surprendre dans Kosteletz sur l'Elbe : il eut avis de leur manœuvre, et repassa la rivière. Poursuivi par ses ennemis, il les attira sur les montagnes de Maleschaux; avant d'engager l'action, il harangua ainsi ses soldats : Mes braves compagnons, j'ai si souvent éprouvé votre valeur dans les plus grands dangers, que je n'ai pas besoin de vous animer par mes paroles. Vous voyez que nous sommes poursuivis par des gens que nous avons comblés de bienfaits et délivrés deux fois des mains de Sigismond. A présent, par un esprit de domination, ils sont avides d'un sang que j'ai prodigué pour leur liberté. Courage! c'est aujourd'hui un jour décisif, où il faut vaincre ou mourir.» Aussitôt il donna le signal de l'attaque, et au bout de quelques heures l'armée ennemie fut mise en fuite, après avoir perdu plusieurs milliers d'hommes; Ziska, profitant de sa victoire, marcha sur-le-champ à Prague pour s'en rendre maître. Les habitans épouvantés lui ouvrirent leurs portes, et la paix fut conclue le 13 septembre 1424. L'empereur Sigismond alarmé de ses progrès, et voyant qu'il avoit tout pouvoir en Bohême, lui fit offrir par des ambassadeurs le gouvernement de ce royaume, avec des conditions honorables

et lucratives, s'il vouloit ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations. Ziska en mourut le 11 octobre 1424. L'antiquité ne nous offre pas de grand capitaine auquel il ne soit peut-être supérieur. Quoiqu'il fût aveugle, il n'est pas de général qui ait livré plus de combats, ni remporté plus de victoires. Il étoit entreprenant, vindicatif, barbare; mais les historiens qui avoient le plus d'intérêt à le déprécier n'ont pu lui refuser des qualités héroïques; tous ont reconnu sa valeur, sa prudence, sa pénétration dans les conjonctures les plus délicates, son habileté à profiter des occasions et à les faire naître, son adresse à tendre des piéges et à s'en dégager. Il étoit affable et libéral envers ses soldats, qu'il appeloit ses frères, et partageoit entre eux tout le butin. Ce fut lui qui enseigna l'art militaire aux Bohémiens; il leur donna des armes plus commodes, et inventa ces remparts de chariots, dont ils se servirent si heureusement pendant sa vie et après sa mort.... C'est une fable que l'ordre qu'on raconte qu'il donna en mourant, de faire un tambour de sa peau. Théobalde témoigne qu'on lisoit encore, au temps où il écrivoit, cette épitaphe sur son tombeau: « Ci gît Jean Ziska, qui ne le céda à aucun général dans l'art militaire. Rigoureux vengeur de l'orgueil et de l'avarice des ecclésiastiques, et ardent défenseur de la patrie: ce que fit en faveur de la république romaine Appius Claudius l'aveugle, par ses conseils, et Marcus Furius Camillus, par sa valeur, je l'ai fait en faveur de ma patrie. Je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué; tout aveugle que j'étois, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir. J'ai vaincu onze fois en bataille rangée; j'ai pris en main la cause des malheureux et celle des indigens, contre des prêtres sensuels et chargés de graisse, et j'ai éprouvé le secours de Dieu dans cette entreprise. Si leur haine et leur envie ne m'en avoient empêché, j'aurois été mis au rang des plus illustres personnages; cependant malgré le pape, mes os reposent dans ce lieu sacré. » Les soldats de Ferdinand II effacèrent cette épitaphe en 1619. *Voyez* Procope-Rase, n° IV.

† ZIZIM *ou* Zemes, fils de Mahomet II, empereur des Turcs et frère de Bajazet II, et l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignant que l'amitié de ces deux frères ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entre eux, donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure, et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étoient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut le 3 mai 1481. Après sa mort, Bajazet qui étoit l'aîné, devoit naturellement lui succéder; mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenoit, parce qu'il étoit né depuis que son père avoit pris le sceptre, au lieu que Bajazet étoit venu au monde dans le temps que Mahomet n'étoit encore qu'un homme privé. Comme il étoit plus éloigné de Constantinople que Bajazet, il apprit plus tard la mort de son père, et se mit aussitôt en marche pour se rendre dans la capitale; mais ayant été prévenu par son frère, qui s'étoit déjà fait proclamer empereur, il retourna sur ses pas, et se fit re-

connoître pour héritier du trône par les troupes d'Asie. Il s'empara ensuite de Pruse en Bythinie, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par Achmet-Geduc, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie. Caraman-le-Grand, prince de cette contrée, lui offrit le secours de ses armes, à condition qu'il lui rendroit celles de ses provinces enlevées par Mahomet, si jamais il montoit sur le trône. Bajazet apprit, avec une extrême surprise, que son frère venoit lui disputer de nouveau la couronne. Il marcha en personne contre lui, et le défit dans une bataille sanglante. Zizim vaincu se retira dans les gorges du mont Taurus. Bajazet lui ayant offert la souveraineté d'une province, avec une pension de deux cent mille écus d'or, il répondit fièrement : J'ai besoin d'un empire, et non pas d'argent. Craignant cependant d'être enveloppé par les troupes de son ennemi, il résolut de se réfugier auprès de quelque prince puissant. D'après le conseil de Caraman, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, qui le reçut magnifiquement en juillet 1482. (*Voyez* Aubusson.) Cependant Bajazet expédia successivement à Rhodes deux envoyés, qui, sous prétexte de faire des négociations qu'ils traînoient en longueur, et sans parler aucunement de Zizim, ne cherchoient qu'à s'en défaire par une voie quelconque. Le grand-maître sentit bien quel étoit le but réel de cette ambassade, et craignant d'attirer dans son île toutes les forces des Ottomans, il persuada au jeune prince que sa sûreté exigeoit qu'il passât en France; que, pendant ce temps, on pourroit ménager ses intérêts avec Bajazet. Zizim, forcé par sa triste situation de consentir à tout, s'embarqua pour la France le 1er septembre 1482, après avoir laissé un plein pouvoir au grand-maître pour traiter en son nom. Il demeura pendant six ans dans la commanderie de Bourganeuf, sur les confins de la Marche et du Poitou, toujours gardé à vue, traité néanmoins avec honneur, mais ne voulant pas embrasser le christianisme, quoique le roi de France, Louis XI, lui fit espérer à ce prix qu'il emploieroit toute sa puissance en sa faveur. Ce prince infortuné vit bientôt s'évanouir toutes ses espérances. Le grand-maître de Rhodes, au mépris de ses promesses et des lois de la justice..., conclut avec Bajazet, un traité dans lequel il s'engagea à retenir toujours Zizim en son pouvoir. Le pape Sixte IV, les rois de Castille, de Naples et de Hongrie le demandèrent au grand-maître pour le mettre à la tête de leurs armées contre les Turcs; mais il ne voulut pas l'accorder. Innocent VIII étant monté sur le saint siége, l'obtint plus facilement de lui, ainsi que de Charles VIII, successeur de Louis XI. Son intention étoit de tenir par ce moyen le grand-seigneur en respect. Bajazet, instruit de cette négociation, fit au roi de France des offres très-avantageuses pour qu'il remît son frère entre ses mains. Outre des reliques précieuses et des présens considérables, il promettoit de remettre les chrétiens en possession de Jérusalem, envahie par les Sarrasins d'Egypte. Mais Charles VIII avoit donné sa parole au pape, il voulut la garder; Zizim fut donc conduit à Rome en 1489. Le soudan d'Egypte le fit à son tour

demander pour général à Innocent VIII; mais ce dernier accepta de Bajazet cent vingt mille écus d'or, pour ne point relâcher son prisonnier. Zizim trouva auprès d'Innocent VIII quelqu'adoucissement à son infortune; mais la mort de ce pontife le plongea dans de nouveaux malheurs. Charles VIII s'étant rendu à Rome en 1497, le redemanda à Alexandre, qui, après beaucoup de difficultés, le rendit au roi. Zizim mourut peu de jours après à Terracine. Comines, auteur contemporain, et attaché au service du roi de France, assure que ce prince étoit déjà empoisonné quand il fut remis entre les mains de Charles VIII. Mais les historiens se partagent sur les auteurs de cet empoisonnement. Les uns veulent que ce soit le pape Alexandre VI, à qui Bajazet devoit 300 mille ducats, qui fit mêler du poison dans le sucre que Zizim employoit dans tous ses repas; les autres accusent les Vénitiens. Ce qui fait soupçonner que ceux-ci n'étoient pas entièrement innocens, c'est une circonstance rapportée par Comines: « Que le jour que les Vénitiens surent la mort du frère du Turc, que le pape avoit baillé entre les mains du roi, ils délibérèrent de la faire savoir au Turc par un de leurs secrétaires, et commandèrent qu'aucun navire ne passât la nuit entre deux châteaux qui font l'entrée du golfe de Venise, et ils firent faire guet. » Cet empressement à informer Bajazet de la mort de son frère, et ces précautions pour n'être pas prévenus, ne donnent-ils pas quelque lieu de soupçonner les Vénitiens d'avoir eu part à l'empoisonnement de Zizim?... Mézerai met cette action au nombre de celles dont quelques historiens ont accusé ces républicains, il l'impute en même temps au pape. « La jalousie des Vénitiens et du pape, dit-il, fit avorter ses belles espérances: ils avoient empoisonné ce prince, avant que de le mettre entre les mains des Français. » Le témoignage de Mézerai, historien bilieux et misantrope, qui croyoit trop facilement les crimes, n'est pas d'un grand poids; et malgré tout ce que nous avons dit, il faut avouer qu'il en est de cet événement comme de tant d'autres, sur lesquels les sages suspendent leur jugement. Il se peut que Venise et Alexandre VI se soient souillés par le meurtre de Zizim; mais il se peut très-bien faire aussi que l'envie et la haine que l'on portoit à ce pontife et à cette république leur ait fait attribuer une foule de crimes qu'ils n'ont point commis. Zizim laissa un fils, nommé Amurat, qui se réfugia à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'étoit caché, dans l'espérance de se sauver dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert et mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avoit furent conduites au sérail à Constantinople. Zizim avoit beaucoup d'éloquence, l'esprit vif, l'ame noble et généreuse, de la passion pour les lettres, aussi bien que pour les armes, quoique zélé musulman, il aimoit les chevaliers de Rhodes, que son père détestoit.

ZIZIME fut élu l'an 824, par la noblesse romaine, pour succéder au pape Paschal I, tandis que le clergé et le peuple nommoient Eugène II, ce qui auroit causé un schisme, si l'empereur Lo-

thaire n'étoit venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugène, et obligea Zizime à se retirer.

*ZOBÉIR, calife de la Mecque, né à Médine, fut le premier musulman du nombre des fuyards de la Mecque; il obtient le califat l'an 63 de l'hégire, après la mort de Moavie, fils d'Iérid; mais il ne jouit pas longtemps de ce titre, car les musulmans ne le reconnurent généralement que pendant cent vingt-huit jours. Marvan, fils de Hakem fut aussitôt nommé calife à Damas. Zobéïr resta cependant jusqu'à l'an 71 de l'hégire à la Mecque, où il fut tué en combattant contre les troupes d'Hégiag, général du calife Abdalmalek. Son corps fut pendu à un gibet, et sa tête envoyée à Médine. On lit dans Amassi que Zobéïr étoit si attentif à la prière qu'un pigeon se percha un jour sur sa tête comme sur une pièce de bois, tant il étoit immobile. Il avoit soixante - douze ans lorsqu'il termina sa carrière.

*ZOBEL (Frédéric), médecin, natif de Holstein, mort vers 1647, passa en 1636 au service du duc de Holstein, amateur de chimie, qui le nomma directeur de son laboratoire. Il a paru après sa mort un ouvrage de lui, intitulé *Tartarologia spagyrica*, Ienæ, 1676, 1684, in-12.

* ZOBOLI (Alfonse), de Reggio, qui florissoit au commencement du 17e siècle, cultiva l'astronomie, et s'illustra par divers ouvrages; il a écrit, I. *Discours astrologique sur le changement des temps*, Bologne, 1615. II. *Sur le changement de l'air*, Bologne, 1615.

* ZOCCOLI (Charles), architecte de Naples, né en 1718, entra à 17 ans dans le corps des ingénieurs, et devint bientôt maître de fortifications. A 24 ans, il se livra avec succès au droit civil, sans toutefois quitter les mathématiques. Il fut l'oracle public dans les controverses sur la gravitation des corps, et la force des fluides. Il fit divers ouvrages d'architecture à Naples, et dans tout le royaume, il construisit deux machines de moulins à Capoue sur le Vulturne, où l'on vit pour la première fois des digues à la hollandaise. Il fit de nouveaux moulins à Scilla en Calabre, et y donna le plan d'une vaste église. Il mourut en 1771. On a de lui, I. *Traité de la Servitude*. II. *De la gravitation des Corps, et de la force des Fluides*.

I. ZOÉ Carbonopsine, quatrième femme de l'empereur Léon VI, avoit une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connoissance des affaires. Elle accoucha en 905 de Constantin Porphyrogénète. Ce prince étant devenu empereur an 912, Zoé, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'état, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares, par des victoires, à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, et mourut dans sa retraite.

II. ZOÉ, fille de Constantin XI, née en 978, fut également ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial

après la mort de son beau-père, en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avoit épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean, qui le détrôna, et le fit enfermer dans un monastère. Zoé eut le même sort. Mais en 1042 elle fut tirée de sa retraite, pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de sa cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après, en 1050, après avoir travaillé de concert avec Monomaque à ruiner l'empire. Elle égala dans le crime la mère de Néron, et n'essuya point ses malheurs. — Il y a eu quelques autres princesses de ce nom. Nous ne parlerons que de Zoé, que l'empereur Léon le philosophe épousa, et couronna impératrice pendant la vie de Théophane son épouse. Elle étoit veuve de Théodore, qui avoit été empoisonné, et fille du général Stylien, qui profita du crédit de sa fille pour gouverner l'empire à son gré. Zoé ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut le vingtunième mois de son mariage, en 893; et son corps fut mis dans un cercueil qui se trouva par hasard, sur lequel étoient gravées ces paroles d'un Psaume : *Malheureuse fille de Babylone !* Ces mots sembloient indiquer l'histoire et le caractère de sa vie.

* ZOÉGA (Charles) naquit en 1751, à Kiel, dans le Holstein Danois, de parens peu fortunés; après avoir fait ses études il partit pour l'Italie en 1777, et visita successivement Rome, Venise, Florence, Naples, etc. En 1779 il revint à Rome, qu'il n'avoit qu'entrevue, pour se fixer et mourir dans cette ville. Il y fit un séjour de 29 ans. Ce fut là qu'il conçut le projet de donner une *Topographie* détaillée et suivie de cette ville fameuse. Cet ouvrage entièrement terminé en 1800, fut revu avec soin, et considérablement augmenté en 1803 par l'auteur. Il est le fruit de longues observations, de recherches continuelles, d'une étude approfondie, et de courses pour ainsi dire journalières. Plusieurs antiquaires avoient tenté ce travail, tous avoient échoué. Nardini, le plus exact d'entre eux, fourmille d'erreurs, et sa méthode est diffuse et désagréable. En 1787, Zoëga publia son *Catalogue raisonné des médailles impériales d'Alexandrie*. En 1797 parut son livre *De origine et usu obeliscorum ;* c'est l'ouvrage le plus complet sur cette matière. Chargé d'une nombreuse famille, Zoëga obtint en 1798 le poste d'agent du Danemarck à Rome, et le titre de son consul dans les états du pape. Malgré les foibles émolumens de cette place, et les troubles qui agitoient Rome, il continua ses travaux sur l'antiquité, et prépara sa belle *Dissertation sur Lycurgue et les Ménades*, dont il donna lecture à l'institut romain, auquel il appartenoit. Le roi de Danemarck, instruit des talens et du mérite de ce savant, lui envoya les titres de bibliothécaire, et de professeur à l'université de Kiel, avec les moyens de vivre désormais indépendant. Après une carrière aussi laborieuse qu'utile, Zoëga mourut à Rome en 1809. Il étoit membre de la plupart des académies italienne, danoise et alle-

mande. On a encore de lui : *Li basi rilievi antichi di Roma collè illustratione di Giorgio Zoëga*, grand in-4°, Rome, 1807. Il n'en a paru qu'un seul volume, et la 1ère livraison du second, publiée en 1808.

* I. ZOËS (Gérard), en latin *Sousius*, né à Amersfort en 1579, entra dans la société de Jésus en 1598, à Tournai, et en fut coadjuteur spirituel : il mourut à Malines le 11 septembre 1628. Il a écrit en hollandais, I. *La manière de bien faire une confession générale*, tirée de François Arias, 1608. II. *Traité de la présence de Dieu*, tiré du même avec des considérations sur la chasteté, 1619. III. *Le combat spirituel*, traduit du bénédictin Jean Castincaza, 1618. IV. *La pratique de la pure et droite intention*, 1619. V. *La voix de la vie éternelle d'Antoine Jacquet*, 1620. VI. *Abrégé de la vie de François de Villaréal, et de Ximenès*, coadjuteur de la compagnie de Jésus, 1620. VII. *La vie du père Thomas Sanchez, et celle de Marguerite Middelton*, 1620. VIII. *Traité de la dévotion envers la sainte Vierge*, tiré de Pierre Antoine Spinelli, 1620. IX. *Pieux exercices de l'ame dévote*, imprimés à Paris à l'usage de la compagnie de Jésus, à Anvers, 1621. X. *Abrégé des méditations sur la vie et la passion de J. C*, tiré de Vincent le Brun, 1621. XI. *Relations des martyrs de l'Inde orientale*, 1622. XII. *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens tués dans une sédition aux Indes orientales*, 1622. XIII. *Abrégé de la vie de saint Ignace de Loyola*, 1622. XIV. *Diverses lettres envoyées par les jésuites qui ont été aux Indes en* 1615-1622. XV. *Histoire de la vie et de la mort de Marguerite d'Autriche*, reine d'Espagne, femme de Philippe III, traduite de celle du père Guzman. XVI. *Le paradis des délices célestes révélées à sainte Gertrude*, du père Antoine de Balinghem, 1625. XVII. *Le cœur dévoué à Dieu*, traduit du père Etienne Luzvick, 1627. XVIII. *Lettres japonaises*, de l'an 1644.

* II. ZOËS (Henri), natif d'Amersfort, fit ses premières études dans sa patrie, et apprit la philosophie, et le droit à Louvain. Il voyagea en Espagne avec un jeune seigneur dont il avoit entrepris l'éducation, et laissa à Salamanque une haute idée de ses connoissances en jurisprudence. De retour à Louvain, il y professa d'abord la langue grecque, et obtint en 1619 une chaire de professeur des pandectes, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 16 février 1627. Il a écrit en latin divers *Commentaires*, I. *Sur le droit des fiefs*, Louvain, 1641 in-4. II. *Sur les pandectes*, Cologne, 1651. III. *Sur les institutes du droit civil*. Louvain, 1652 in-4. IV. *Sur le droit canon*. Louvain, 1656. V. *Sur les Paratitles*, 1660. Tous ces ouvrages ne sont autre chose que ses leçons publiées après sa mort par ses disciples. — Deux autres jurisconsultes de la même famille se sont fait une réputation honorable ; l'un est Nicolas Zoës, né à Amersfort le 5 août 1564, mort le 12 août 1625, à Louvain, où il fut l'un des fondateurs du collége de Faucon, il fut secrétaire de Jean de Venduell, évêque de Tournai, dont il a écrit sa vie en latin. Douai, 1613 in-8°, et parvint lui-même à l'épiscopat de Bois-le-Duc. Il avoit été

nommé en 1603, conseiller du conseil belgique à Malines, et maître des requêtes. L'autre Thomas Zoès, natif également d'Amersfort, mort à Wurtzbourg vers 1598, étudia à Louvain, fut conseiller du conseil suprême d'Utrecht; et professeur en droit à Leyde. Il a écrit en latin un *commentaire* sur le code.

ZOET (Jean), méchant poète hollandais, établit à Amsterdam une société poétique, peu sévère dans le choix de ses membres. Il eut beaucoup à souffrir de l'humeur de sa femme, et cependant il ne se dégoûtoit point de vivre; mais il s'attendoit au contraire à ne pas mourir et à partager sur la terre le règne du Sauveur, dont la perspective prochaine le consoloit de tous ses chagrins domestiques; il n'en mourut pas moins le 4 janvier 1674. Ses *œuvres* ont eu différentes éditions, la deuxième en 1719. Il y a entre autres une pièce de théâtre des plus bizarres, intitulée l'*Enfer et le Ciel*.

* ZOLA (Joseph), né en 1739 à Concejio, village voisin de Brescia, où il fit ses études, fut nommé, à l'âge de 23 ans, professeur au séminaire de cette ville, ainsi que son ami Tamburini. Inspirer aux élèves une piété solide et conséquemment celle de l'Ecriture et des Pères, dégager la théologie des questions ineptes dont elle a été ternie par les scolastiques, remonter sans cesse aux sources pures de l'antiquité chrétienne et de la tradition, telle fut la marche constamment suivie par les deux professeurs dans leurs cours publics; ils étoient, suivant l'expression d'un auteur, les fléaux de la morale relâchée, et du hildebrandisme (ainsi appelle-t-il les prétentions ultramontaines préconisées par le pape Hildebrand ou Grégoire VII.) leur courage éveilla la jalousie et stimula contre eux la calomnie qui les força de quitter Brescia. Clément XIV, d'après les conseils du cardinal Marefors-chi, les vengea de ce traitement injurieux, en les faisant venir à Rome pour enseigner la théologie. Dans cette capitale du monde brilloient alors Géorgi, Amadussi, Foggini, Bottari, Borgia, dont les deux professeurs eurent bientôt conquis l'estime. Marie Thérèse voulant régénérer l'université de Pavie y appela entre autres, Natali, Tamburini et Zola; ce dernier pour l'histoire ecclésiastique. Ils formèrent une espèce de triumvirat devenu célèbre par l'enseignement de la saine doctrine et la publication d'une foule de thèses, dont plusieurs souvent réimprimées, traçant la limite séparative entre les autorités ecclésiastique et civile, et assurant à chacune ses droits respectifs, élèvent une barrière contre les prétentions ultramontaines. Zola, placé à la tête du collége Germanique-Hongrois, s'occupa comme au séminaire de Brescia à former de zélés ministres des autels. Il étoit déjà connu par des *Traités*, l'un sur les *Lieux théologiques*, en morale, et l'autre sur *la Destination de l'homme*. Il publia ensuite avec de savantes notes, I. Une nouvelle édition du *Traité de* Bullus, évêque anglican, *en faveur de la divinité de Jésus-Christ*, ouvrage dirigé en partie contre le P. Petau, qui avoit recueilli quelques passages obscurs et en apparence contraires à la certitude de ce dogme fondamental. II. Des prédilections savantes sur l'*Ouvrage*

de saint Augustin *de catechezandis rudibus*. III. Un *Traité sur l'autorité de saint Augustin, dans les matières concernant la prédestination et la grace*. IV. Une *Histoire du Pélagianisme*, dans laquelle il signale les auteurs qui avoient égaré Pélage, et montre les ravages de principes qui, de nos jours, ont beaucoup de partisans. V. Une *Histoire antique des erreurs concernant la Trinité*, etc., etc.; mais l'ouvrage qui a sur-tout établi sa réputation, ce sont ses *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-8°., 1780, suivis d'une *Mantissa* ou supplément, dans lequel il indique les sources de l'histoire, caractérise les principaux écrivains dans ce genre, et trace les règles d'une saine critique pour apprécier les faits. Parmi ses dissertations, on doit en distinguer une, intitulée *De vitanda in historia calamitatum ecclesiæ dissimulatione*, petit écrit de 57 pag. in-12, 1776. Après avoir passé en revue les siècles de l'Église, il avoit à détailler les malheurs qui l'ont affligée. Vouloir, comme certaines gens, les taire ou les pallier, c'est, dit-il, une opinion fausse, absurde et absolument dangereuse. Un auteur ancien a tracé la règle qu'on doit suivre en écrivant l'histoire: « Ne rien dire de faux, et ne rien cacher de vrai. » La connoissance des maux de l'Église, comme celle de ses prospérités, tourne au profit de la religion, prouve sa divinité et fait éclater les promesses de J. C., à son Église qui se perpétue au milieu des orages. Si ces maux ne devoient plus reparoître, en omettre le récit seroit peut-être une chose tolérable; mais comme leur terme n'est pas arrivé, il faut prémunir, dit-il, les fidèles sur ce retour, relever leur courage et fortifier leurs espérances. On se doute bien que Zola et Tamburini furent inquiétés sans cesse par les partisans de la cour romaine, qui, ne pouvant les réfuter, crut au moins les avoir réduits au silence, quand l'empereur François II leur accorda une honorable vétérance. Zola retourna à Brescia, dont il se proposoit de publier l'histoire littéraire, pour laquelle il a laissé des matériaux. Mais bientôt après il fut rappelé à Pavie pour y enseigner l'histoire des lois et de la diplomatie. A cette fonction on joignit celle de bibliothécaire de l'université. Il jouissoit paisiblement de sa célébrité, lorsqu'il fut nommé aux comices de Lyon membre du collége électoral *dei dotti*. Etant allé en vacance à Concejio, sa patrie, il y mourut le 5 novemb. 1806, estimé et regretté de tous les gens de bien. Plusieurs écrivains s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe; son fidèle ami Tamburini a publié deux volumes italiens des *Œuvres* posthumes de Zola, précédés de sa vie: ils ont pour objet la législation des anciens. La clarté, la justesse et la profondeur distinguent ses ouvrages, écrits pour la plupart en latin élégant. Il appelle toujours les faits à l'appui des principes, et présente par-tout la religion avec le caractère qui lui est propre. Sa conduite étoit entièrement conforme à sa théorie. L'urbanité, la franchise, la modestie, l'humanité et la tolérance relevoient l'éclat de ses talens.

* ZOLLIKOFER (George-Joachim), théologien protestant, né en Suisse en 1730, mort en 1788, fit ses études à Bremen et à Utrecht, puis desservit une

chapelle dans le pays de Vaud. Il s'établit d'abord à Monstein, chez les Grisons, puis il passa à Isenbourg et à Leipsick. On a de lui un ouvrage de *dévotion* et deux volumes de *Sermons*, tous deux traduits en anglais.

* I. ZOMEREN (Corneille de), médecin ordinaire de la ville de Dordrecht où il naquit le 28 septembre 1593, mort dans la même ville le 11 décembre 1649, étudia la médecine à Leyde, et vint prendre le bonnet de docteur à Caen en France. On a de lui, I. *Oratio funebris in obitum Cornelii filii*. II. *De unitate liber singularis*. III. *Tractatus de variolis et morbillis*. IV. *Epistola responsoria de curatione iterati abortûs*. On trouva après sa mort diverses *observations* chirurgiques et médicales, un *traité* de la manière de guérir les fièvres, etc.

* II. ZOMEREN (Jean de), fils du précédent, né à Dordrecht le 3 juillet 1622, mort le 22 décembre 1676 dans la même ville, y fit ses premières études, et prit à Leyde le degré de docteur en droit. Il entra dans la régence de Dordrecht en 1650, et devint pensionnaire de Nimègue en 1655. Les langues grecque et française furent le principal objet de ses soins. Il a publié, I. Diverses *Pièces* de poésie en hollandais et en latin, entre autres, trois tragédies intitulées *Cléopâtre*, *Jules-César*, *Mithridate*. II. Plusieurs *Ouvrages* sur le droit et les antiquités.

* I. ZONBOW (Valérien) fut comblé des faveurs de la célèbre Catherine; d'abord timide, il devint libertin et arrogant; mais bon, franc et courageux, il fit la guerre en Pologne, et à la nouvelle d'une blessure qu'il avoit reçue, Catherine lui envoya son propre chirurgien, le cordon de Saint-André, le rang de général en chef et cent mille roubles. Peu à près il en obtint cinquante mille pour payer ses dettes. En 1796 il reçut le commandement de l'armée destinée à agir contre la Perse, s'empara d'abord de Derbent, et fit encore quelques conquêtes, mais sans résultats importans. L'armée russe eut également à souffrir de l'insalubrité du pays et des attaques des peuples du Caucase, qui la harcelèrent continuellement. Campée sur les bords du Cyrus, elle étoit dans l'inaction, lorsque Zonbow reçut la nouvelle de la mort de Catherine, avec l'ordre de faire prêter serment à Paul Ier, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Trois semaines après il reçut l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai. Revenu à Pétersbourg, Zonbow donna sa démission, et se retira en Courlande, où il possédoit presque tous les domaines des anciens ducs; il mourut à Saint-Pétersbourg le 4 juillet 1804.

ZONCA (Victor), habile mathématicien d'Italie, du 17e siècle se livra particulièrement à la mécanique et a l'architecture, et y réussit. Il avoit un talent singulier pour inventer de nouvelles machines. On dit que la lecture des ouvrages de Ramelli lui inspira ce goût. Il publia ses *inventions* dans un ouvrage imprimé à Padoue 1621, in-fol., sous ce titre: *Novo Teatro di Machine ed Edificii*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1653, in-fol.

*ZONDADARI (Marc-Antoine), grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né d'une

ancienne et noble famille de Sienne le 26 novembre en 1658, passa ses plus tendres années chez ses parens, qui l'envoyèrent ensuite au collége des nobles de Parme, dirigé par les jésuites. A 18 ans il alla à Naples et y fit ses quatre années de caravanes avec un courage exemplaire. Lorsqu'il eut commandé deux ans une des galères de la religion, le grand-maître Caraffa le récompensa de deux commanderies de graces, et bientôt après d'une 3e d'ancienneté. Il fonda à Sienne un hospice pour les enfans pauvres. De retour à Malte en 1701, il fut nommé grand-écuyer, maître de chambre, et intime confident du grand-maître D. Raimond Perellos. Honoré du titre de grand-croix, il soutint cette dignité avec éclat. En 1712 il se rendit en qualité d'ambassadeur auprès de Clément XI souverain pontife, et termina heureusement les affaires les plus délicates. D. Raimond étant mort, il lui succéda le 13 janvier 1720. Son élection fut reçue avec les plus vifs transports. Il rendit l'île de Malte florissante par les armes et le commerce. Sa mort arriva le 17 juin 1722. Avant son élévation il avoit mis au jour: *Courte instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Rome, 1719, 1 vol. in-12, imprimé correctement.

* ZOPELLI (Jacques), archidiacre de la cathédrale de Venise, né dans cette ville le 18 octobre 1639, fit ses études au séminaire des P. P. Somasques, et y fit briller ses talens. Il consacra sa vie à la poésie et à la littérature légère. Après une vie tranquille et heureuse, la mort l'enleva le 9 mai 1718. On a de lui: *Amusemens poétiques*. Venise, 1673.

* I. ZOPPI (Jérôme), né d'une famille noble de Bologne, vers le milieu du 16e siècle, se livra à l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et fut demandé par l'université de Macérata pour professer la rhétorique. Il retourna en 1586 dans sa patrie, où il obtint une chaire d'humanité. Il mourut dans un âge très-avancé le 5 juillet 1591. Ses principaux ouvrages sont, I. *les quatre premiers livres de l'Enéide, traduits en octaves*. Bologne, 1554. II. *Dissertations dialoguées sur Le Dante et Pétrarque*, Bologne. III. *Athamas*, tragédie, Macérata, 1579.

* II. ZOPPI (Melchior), fils du précédent, né à Bologne en 1554, apprit de son père les belles-lettres et la philosophie, et le suivit à Macérata, où il étudia la médecine. En 1579 il obtint dans cette ville une chaire de logique, qu'il abandonna bientôt pour celle de philosophie morale à Bologne. A l'exemple de son père, il cultiva avec zèle la littérature et la poésie, et jouit de l'estime de tous les savans de son siècle. Il mourut en 1634, et laissa entre autres ouvrages, I. *Sermones analytici*, Bononiæ, 1589. II. *Psaphon* ou *traité d'amour*, etc. Bologne, 1590. III. *Admète*, *Médée*, *Creüse*, *Méandre*, *tragédies*, Bologne, 1629.

* ZOPPO (Marc), peintre italien, né en 1451 à Bologne, mort en 1517, disciple d'André Mantegna, a *peint* l'histoire et le portrait dans le style de son maître, qu'il imitoit parfaitement.

I. ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystape, vers l'an 520 avant J. C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit, pour soumettre la

ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant, « que c'étoit son prince qui l'avoit si cruellement maltraité. » Les Babyloniens ne doutant point qu'il se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siége de 20 mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir toute sa vie; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disoit qu'il aimeroit mieux avoir Zopyre non mutilé, que vingt Babylone.

II. ZOPYRE, médecin qui communiqua à Mithridate, roi de Pont, la composition d'un antidote, comme un remède assuré contre toutes sortes de poisons. Ce prince en fit faire diverses expériences sur des criminels condamnés à mort, qui réussirent toutes. Celse parle d'un antitode appelé ambrosia, composé par un médecin du même nom, pour un roi Ptolémée. Quoique cet antidote soit un peu différent du premier, il pourroit être du même médecin, qui l'auroit présenté à un des premiers Ptolémées, contemporain de Mithridate. On trouve un autre ZOPYRE, aussi médecin, qui vivoit dans le IIe siècle, du temps de Plutarque.

†ZOROASTRE, philosophe de l'antiquité, né au temps de Cyrus, dans la province d'Aderbijan, qui est la Médie. Son père, natif de la même province, se nommoit Purshasp, et sa mère, née dans la ville de Rey, s'appelloit Doghdu. Le temps où il a vécu semble indiquer Daniel ou Esdras; la plupart des auteurs persans et arabes prétendent qu'il passa sa première jeunesse en Judée, en qualité de serviteur d'un des prophètes, dont les lumières lui procurèrent ces connoissances supérieures, par lesquelles il se distingua dans la suite. Un publiciste assure qu'il ne fonda pas une nouvelle religion, mais qu'il fut le réformateur de l'ancien magisme. Les savans conviennent que le magisme, ou la religion des adorateurs du feu, est de très-ancienne date, et qu'elle a même précédé le temps d'Abraham. Ce fut, dit-on, dans la province d'Aderbijan que Zoroastre commença à se donner pour prophète. On prétend que, pour s'accréditer dans l'esprit du peuple, il se retira dans une caverne, où il s'appliqua à la contemplation et à l'étude, et qu'il embellit, d'un grand nombre de figures symboliques. Cette retraite a donné lieu de le regarder comme un imposteur, dont beaucoup d'autres ont imité l'exemple. Khondemir rapporte que Zoroastre ayant appris par l'astrologie, dans laquelle il étoit très-versé, qu'il devoit naître un grand prophète, se mit dans la tête de passer pour tel; que le démon, qu'il invoquoit par ses prestiges, lui apparaissoit souvent au milieu du feu, et lui imprimoit même un signe lumineux sur le corps. Qu'il n'en fallut pas davantage pour le confirmer dans cette opinion extravagante. Les auteurs de l'*Histoire universelle*, qui ont entrepris de justifier Zoroastre de l'accusation d'imposture, observent sur le récit de Khondemir, qu'il y a du vrai dans ce que cet auteur rapporte; mais ils s'inscrivent en faux contre l'apparition du démon, qui leur paroît une invention du zèle théologique des ma-

hométans. C'est dans la solitude que Zoroastre forma son système de philosophie et de religion, qu'il écrivit dans un livre, qu'il intitula, *Zendavesta*, et par contraction, *Zend*. Il sortit de sa retraite à l'âge de 30 ans, et passa dans la Bactriane, province la plus orientale de Perse; il s'arrêta dans la ville de Balch, où résidoit Hystaspe, père de Darius, auquel on dit qu'il présenta son ouvrage en 12 volumes, dont chacun contenoit cent peaux réduites en velin; ce qui ne doit pas surprendre, parce que les anciens caractères persans prennent beaucoup d'espace. Comme ce prince étoit resté attaché à la religion des mages, il favorisa les principes de Zoroastre, qui fit un voyage aux Indes, pour s'y instruire des sciences des brachmanes, et ayant appris tout ce qu'ils savoient de métaphysique, de physique et science naturelle, il revint en Perse avec ces connoissances, qu'il communiqua aux mages. Zoroastre ayant établi sa nouvelle religion dans la Bactriane, se rendit à Suse, sur la fin du règne de Darius, et après avoir obtenu la confiance de ce prince, en fit un prosélyte de sa réforme. Tous les grands du royaume à l'exemple de Darius, embrassèrent le magisme, qui devint la religion dominante de tout le pays. Au sujet de la réforme qu'il fit embrasser à Darius, les parsis débitent des choses singulières. On en a une ample relation écrite par un parsis; c'est au docteur Hyde qu'on en est redevable; elle ne se trouve que dans l'ouvrage de ce savant, qui est en latin et dans l'Histoire universelle. Après avoir fait recevoir sa réforme à tout le royaume, Zoroastre revint à Balch, où, selon son institution, il étoit obligé de faire sa résidence en qualité d'archi-mage, ou de chef suprême de la secte. Il y régna, par rapport au spirituel, sur-tout l'empire, et avec la même autorité, que le roi pour le temporel : conjecture qui a donné occasion à la méprise de ceux qui l'ont fait roi de la Bactriane, la ville de Balch étant dans cette province. On assure que l'austérité de sa vie et l'étendue de ses connoissances lui acquirent une grande réputation parmi ses contemporains. Après son retour à Balch, il voulut faire embrasser sa religion à Argasp, roi des Scythes orientaux, zélé sabeen; et pour l'exécution de son projet, il employa l'autorité de Darius. Le prince scythe, indigné, entra dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, tua Zoroastre, avec tous les prêtres de son église partriarchale, qui étoient au nombre de 80, et démolit tous les temples de cette province. La chose est rapportée d'une manière différente par un historien persan, qui dit, « Le roi de Touran, ayant été informé par des marchands qu'il n'y avoit point de garnison dans Balch, tous les gens de guerre s'étant rendus à l'armée de Gustasp, et que son père Lohrasp étoit resté dans cette ville avec ceux qui avoient soins de Pyræa et quatre-vingt prêtres, rassembla un corps de quinze mille hommes, faisant prendre le devant à son fils, qu'il suivit avec toute diligence. On prétend que Lohrasp, ayant appris l'entrée d'Argasp en Iran, sortit de sa retraite, et se mit à la tête d'un petit corps, avec lequel il défit un bon nombre d'ennemis. Mais à la fin, ce prince et les quatre-vingts prêtres furent tués, et leur sang fut em-

ployé à éteindre le feu sacré. » C'est à ce sujet que les auteurs de l'Histoire Universelle disent : « La mort de Zerdusht fut violente, sans pourtant que nous puissions l'appeler malheureuse, puisque sa religion ne périt point avec lui, ce qui seroit certainement arrivé, s'il avoit été un vil imposteur, comme quelques écrivains aiment à le représenter. » La religion de Zoroastre souffrit de grandes altérations, pendant le cours de plus de 500 ans qu'elle cessa d'être règnante sous la denomination des Grecs, et ensuite des Parthes. Ardezhir ou Artaxare, qui rendit l'empire aux Perses, l'an 226 ou 227 de Jésus-Christ, pensa d'abord à la rétablir dans son ancienne pureté : Beausobre dit après Hyde : « La religion de Zoroastre ayant besoin d'une nouvelle réformation, Artaxe assembla un concile, composé des principaux mages de son empire. On dit que ce prince voulut les consulter sur des doutes qu'il avoit touchant l'état des morts, le paradis et l'enfer. Pour l'affermir dans l'ancienne foi sur tous ces articles, un mage célèbre par sa sainteté, nommé *Erdaviraph*, eut une extase, qui dura sept jours et sept nuits, pendant laquelle son ame, transportée dans le ciel, vit ce qui se passe dans ce monde inconnu. Revenu de ce ravissement, il rendit compte au roi de ses révélations; il attesta les vérités fondamentales sur lesquelles la foi de ce prince avoit été ébranlée, et confirma son témoignage par quelques prodiges. C'est ainsi que la religion de Zoroastre fut rétablie dans tout son lustre et reprit son ancien crédit. Il resta seulement un certain nombre d'incrédules, que l'on fait monter à quatre-vingt mille. Sapor ayant succédé à Artaxe son père en l'année 241, et voulant ramener les incrédules à la foi de leurs ancêtres, ordonna aux mages de chercher les moyens de les convaincre. Sur quoi un de leurs pontifes ou archevêques, nommé Adurabâd Mabrasphand, offrit de faire l'épreuve du feu... Il proposa qu'on versât sur son corps nu dix-huit livres de cuivre sortant de la fonte, et tout ardent, à condition que s'il n'en étoit point blessé les incrédules se rendroient à un si grand prodige. On dit que l'épreuve se fit avec tant de succès, qu'ils furent tous convertis. » On voit que la religion de Zoroastre avoit aussi ses miracles et ses légendes. Elle a subsisté ensuite jusques dans le 7e siècle; on trouve encore en Perse et dans les Indes des restes de sectateurs de Zoroastre. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avoit envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par Anquetil, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le titre de *Zend-Avesta*, 2 vol. in-4°. L'original est à la bibliothèque impériale. Ce livre est divisé en cent articles dont voici les principaux : 1° Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le mal et le bien qu'ils auront fais. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière : la foi les délivrera de Satan; 2° si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage; si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment; 3° qui donne l'aumône

est véritablement un homme; 4° estime ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais; 5° quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu; 6° marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage; il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue; 7° il est certain que Dieu a dit à Zoroastre: quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas; 8° que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes: ce qui est confié aux indignes est perdu; 9° mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens; 10° quiconque exhorte les hommes à la pénitence doit être sans péché; qu'il ait du zèle, et que le zèle ne soit point trompeur, qu'il ne mente jamais, que son caractère soit bon, son ame sensible à l'amitié, son cœur et sa langue toujours d'intelligence: qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché, qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu; 11° ne mens jamais: cela est infâme, quand même le mensonge seroit utile; 12° point de familiarité avec les courtisans; ne cherche à séduire la femme de personne; 13° qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine; 14° que ta main, ta langue et ta pensée soient pures de tout péché; 15° dans les afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends lui des actions de grâces; 16° jour et nuit pense à faire du bien, la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Ces préceptes de morale sont mêlés d'observances, les unes raisonnables, les autres ridicules, et de dogmes plus absurdes encore. Si la religion de Zoroastre est à plusieurs égards fort pure dans ses dogmes, elle l'étoit de même dans son culte; car on prétend que le culte du feu et celui du soleil qui en faisoient partie n'avoient rien d'idolâtre. Beausobre, à ce sujet, fait ainsi la description de ce culte: « point d'images ni de statues dans les temples, qui n'étoient consacrés qu'à la divinité. L'unique symbole qu'on y avoit de sa présence étoit un feu continuel. Lorsqu'on l'adoroit, on se tournoit vers l'orient, parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière et que les astres commencent à paroître. On ne rendoit aucun culte religieux aux anges. On ne les considéroit que comme les ministres de l'Etre-Suprême, ayant chacun leur emploi, leur département dans le gouvernement du monde; faisant l'office de médiateurs entre un dieu invisible et inaccessible, et entre des hommes pécheurs et mortels. A l'égard de ce que les païens nommoient les dieux visibles, le soleil et les étoiles, ils n'étoient regardés que comme des images de la divinité; mais des images animées qui, ayant été formées par elle-même, méritoient aussi une sorte de vénération; du reste les Perses n'adressoient des prières, et ne demandoient des graces qu'à Dieu seul. » Jusqu'au temps de Zoroastre, les mages dressoient les autels, sur lesquels leur feu sacré étoit conservé, sur le sommet des montagnes, et sur d'autres lieux élevés en plein air; et c'est là qu'ils pratiquoient tout leur culte religieux. Mais comme la pluie, les tempêtes, les orages, éteignoient souvent leur feu sacré et interrompoient leur culte,

Zoroastre ordonna qu'on bâtiroit sur tous ces autels des temples, afin que ce feu sacré ne s'éteignît jamais, et qu'on pût mieux y pratiquer le culte divin; car Zoroastre ayant feint qu'il avoit été enlevé au ciel, pour y apprendre ce qu'il devoit enseigner aux hommes, ne prétendoit pas y avoir vu Dieu, mais seulement l'avoir entendu parlant à lui du milieu d'une grande et éclatante flamme; c'est pourquoi il enseignoit à ses sectateurs que le feu étoit le véritable symbole de la présence divine; que le soleil étant le feu le plus parfait, Dieu y avoit établi son trône, y résidoit d'une manière plus glorieuse que par-tout ailleurs. C'est pour cette raison qu'il leur ordonna d'adorer le dieu vivant, le visage tourné premièrement vers le soleil, qu'ils appeloient Mithra, et puis vers leurs feux sacrés. Pour rendre ceux des temples qu'il avoit érigés plus vénérables, il feignit qu'il en avoit apporté du ciel, et le mit sur l'autel du premier temple qu'il fit bâtir dans la ville de Kiz en Médie, d'où l'on dit qu'il fut répandu dans tous les autres temples. C'est pour cela qu'ils l'entretenoient avec tant de soin. Leurs prêtres veilloient jour et nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît. Ils étoient si superstitieux à cet égard, qu'ils n'entretenoient ce feu qu'avec du bois sans écorce, et de l'espèce qu'ils croyoient la plus nette; qu'ils ne le souffloient jamais, ni avec la bouche, ni avec des soufflets, de peur de le souiller; et que de faire l'une ou l'autre de ces choses, étoit un crime qui par les lois du pays étoit puni de mort. Ils poussoient la superstition si loin à cet égard, que les prêtres eux-mêmes n'osoient approcher de ce feu sacré qu'avec un linge sur leur bouche, pour empêcher que leur souffle ne le souillât. Le nom de Gaure ou Guèbre que portent les sectateurs de Zoroastre est odieux en Perse; il signifie en arabe, infidèle, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé Gaurabard, ou la ville des Gaures, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent que Dieu seul. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant, selon eux, les symboles les plus frappans de la divinité, ils lui rendent hommage, en se tournant vers eux. Les Persans et les autres mahométans les persécutent par-tout, et les traitent à peu près comme les chrétiens traitent les juifs. Les Guèbres ne se marient qu'à des femmes élevées et qui persévèrent dans leur religion. Si dans les neuf premiers mois de mariage elles sont stériles, ils peuvent en prendre une seconde. Ils ont enfin un goût particulier pour les mariages incestueux. A ce sujet, le docteur Prideaux parlant des préceptes de morale et des exhortations à la vertu qui se trouvent dans le Zend-Avesta, dit: « Sa morale est pure, si ce n'est sur un seul article; c'est celui de l'inceste, qu'il regarde comme une chose indifférente, permettant à un homme d'épouser non-seulement sa sœur ou sa fille, mais encore sa mère. Cet excès alla si loin parmi ceux de sa secte, que dans la tribu sacer-

dotale, ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mère, qui est le plus infâme de tous les incestes, étoient regardés comme les plus dignes d'être élevés aux plus éminentes dignités du sacerdoce : abomination si horrible, que, n'y eût-il que ce seul article, il suffiroit pour rendre impur tout le livre. Comme les rois de Perse étoient excessivement adonnés à ces mariages incestueux, il y a apparence que Zoroastre ne les permit que pour attirer encore mieux ces princes, et les attacher à sa secte, en flattant leurs passions. » Cette assertion est-elle bien prouvée? on pourroit la contester à certains égards ; ce seroit le sujet d'une discussion qui n'est point du ressort de ce dictionnaire. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques* ; Louis Tiletanus les publia à Paris en 1563, avec les Commentaires de Phléthon Gémistus. François Patrice, savant Vénitien, en donna une édition en latin, 1593, in-8°, sous le titre de *Magia philosophica, hoc est, Zoroaster et ejus* 320 *oracula chaldaïca*. On les trouve aussi dans le *Trinum magicum* de César Longinus, Francfort, 1673, in-12. Thomas Stanley les publia à la suite de son *Histoire de la Philosophie orientale*, en anglais ; Jean Leclerc fit reparoître les *Oracles* en grec, avec une version latine, accompagnée de Notes savantes, à la fin de ses *OEuvres philosophiques*, 5e édition, Amsterdam, 1722, 4 vol. in-12. On attribue encore à Zoroastre l'*Izeschne*, ouvrage composé de 72 has ou chapitres. Le nom d'*Izeschne* signifie prière sur la grandeur de l'Être-Suprême. M. Pastoret a publié en 1786, in-8°, 2e édition, 1787, un ouvrage intitulé Zoroastre, Confucius et Mahomet, comparés comme sectaires, législateurs et moralistes, avec le tableau de leurs dogmes, de leurs lois et de leur morale. Cet ouvrage est écrit avec autant de clarté que d'érudition.

ZOROBABEL ; de la famille des rois de Juda, fils ou petit-fils de Salathiel, joua un rôle à Babylone, où ses frères étoient en captivité. Cyrus, pénétré d'estime pour Zorobabel, lui remit les vases sacrés du temple, qu'il renvoyoit à Jérusalem, et ce vertueux Israélite fut le chef des juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondemens du temple, l'an 535 avant J. C. ; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisoient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur incroyable ce travail interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidoit à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J. C. La dédicace de ce temple se fit solennellement la même année.

* I. ZOSIME, chimiste de Panapolis en Egypte, vivoit vers la fin du troisième siècle. Il a laissé quelques manuscrits en grec, voici leurs titres en françois, I. *Sur la composition des eaux*. II. *Sur la vertu des interprétations*. III. *Sur l'art sacré et divin*. IV. *Sur les instrumens et les fourneaux*.

II. ZOSIME, (S.) Grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent I, le 18 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite, ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de Rome. (*Voyez* ce mot.) Zosime II décida le différent qui étoit entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces Viennoise et Narbonnoise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Ce pontife également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui XVI *Epitres*, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ Romanorum pontificum*, de dom Constant, in-fol.

† III. ZOSIME, historien grec, comte et avocat du fisc, vivoit au cinquième siècle, et on n'a que des conjectures à donner sur l'époque précise de sa vie, et sur le lieu de sa naissance. Il a écrit en grec une histoire des empereurs romains divisée en six livres, il nous en reste cinq et le commencement du sixième, son premier livre comprend, avec la rapidité d'un abrégé, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Dioclétien. Dans les livres suivans il raconte avec beaucoup plus de développement les faits qui se sont passés depuis ce dernier empereur jusqu'à l'an 409, sous le règne d'Honorius. Le style de Zosime a mérité les éloges de Photius; il est pur, concis et même élégant; fortement attaché à la religion de ses pères, il voyoit avec peine s'établir sur ses ruines celle des chrétiens, les autels et les temples renversés, le culte des Dieux et les sacrifices presque par-tout prohibés et les prêtres de la religion nouvelle, qui, de persécutés, devenoient à leur tour persécuteurs des partisans de l'ancienne. Il voyoit aussi les maux, qui de son temps désoloient l'empire, s'accroître à mesure que les chrétiens croissoient en nombre, en autorité et en richesses; et, dans son histoire, il attribue aux progrès du christianisme les progrès des malheurs de son siècle. De cette opinion peu réfléchie, et de son zèle pour sa religion, naissent des traits de partialité dont on peut excuser l'homme, mais non pas l'historien. Zosime n'étoit pas au-dessus de l'extrême crédulité qui déshonore la plupart des écrits des anciens, sur-tout ceux de ses contemporains payens ou chrétiens; il croyoit à l'intervention de la divinité dans les songes, à la force de la magie, à la prétendue science des devins et des tireurs d'horoscope, aux apparitions et aux [illegible]les. Son histoire offre plu[illegible] exemples de cette croyance [illegible] généralement adoptée. Malgré ces taches reprochables à son siècle plutôt qu'à l'écrivain, son histoire est fort curieuse, contient des faits qu'on ne sauroit trouver ailleurs; elle intéresse sur-tout parce qu'elle nous peint les évènemens avant-coureurs de la chûte de l'empire romain, et l'affreuse agonie de ce grand corps politique. Le lecteur exercé à la critique, ou muni d'un certain degré de prévention, peut facilement démêler ce qui appartient à la vérité d'avec ce qui lui est opposé; apercevoir l'exagération dont

l'esprit de secte, le zèle religieux ont dû colorer quelques événemens que cet historien raconte, et prononcer sur la réalité des causes auxquelles il les attribue: il nous reste de l'antiquité un si petit nombre d'ouvrages, écrits dans le même sens, ils nous sont parvenus si incomplets, si mutilés, que l'histoire de Zozime en devient plus précieuse. Elle fut imprimée en grec et en latin, avec quelques autres historiens grecs, à Francfort, in-fol. 1590, tome 3, et séparément à Exford in-8°, 1679 et 1705; et a Iéna, in-8°, 1697. Le président Cousin en a donné une traduction française qu'il a réunie à celle des histoires de Zonare et de Xiphilin, un vol. in 4°, ou 2 vol. in-12, Pâris 1678 et 1686. Cette traduction, dénuée de notes et d'éclaircissemens nécessaires et dont le style vieillit, n'est pas toujours correct, en reclame une nouvelle.

† IV. ZOSIME, supérieur et abbé d'un monastère situé au bord du Jourdain, vers l'an 437, porta l'Eucharistie dans le désert à Ste. Marie l'Egypti[illegible]

* I. ZO[illegible] (Guillaume), savant théologien anglais, natif de Stafford, mort le 12 décembre 1633, se concilia l'estime de tous les savans étrangers. On a de lui des *explications* sur l'Épître aux Hébreux, et sur l'Oraison dominicale, et plusieurs autres *ouvrages* de théologie.

† II. ZOUCH (Richard), célébre juriconsulte anglais, né à Ansley, paroisse dans le Wiltshire, mort en 1660, avocat, chancelier du diocèse d'Exford, principal du collége d'Alban, et juge à la haute cour de l'Amirauté. On a de cet auteur, I. quelques *livres de jurisprudence*, en latin. II. *Solutions de plusieurs questions de droit civil*, in-8° 1652. Mais son principal ouvrage est une *Défense des droits de l'amirauté d'Angleterre contre Sir Edouard Coke*. in-8.

ZRINI. *Voyez* SERINI. C'est le même nom, que nos historiens ont adouci.

* ZUAZO (Alfonse), Espagnol qui vivoit dans le 16° siècle, administrateur des Indes en 1516, et gouverneur de l'île de Cuba en 1522, remplit ces deux fonctions importantes avec honneur et probité, mais l'envie lui suscita des torts. Il eut d'abord de la peine à obtenir ses provisions qui lui donnoient en même temps le titre d'administrateur des Indes, et l'office des auditeurs-royaux qui venoient d'être interdits à cause d'un abus de pouvoir. Le docteur Zapata refusa de signer les provisions de Zuazo, parce qu'il n'étoit pas d'avis qu'on accordât un crédit aussi grand dans les Indes à un particulier sans caractère. Le licencié, à qui cette mission ne plaisoit d'ailleurs pas beaucoup, fut sur le point d'abandonner et de retourner à Valladolid; mais le cardinal Ximenès fit venir Zapata, et après l'avoir réprimandé, lui ordonna de signer. Zuazo partit donc, et arriva aux Indes le 3 avril 1517. Il fit d'abord plusieurs actes qui ne laissèrent pas de lui attirer l'inimitié des officiers et gouverneurs royaux; mais il gouverna cependant très-paisiblement tout le temps qu'il eut l'administration. Il fit construire plusieurs beaux édifices publics. Une circonstance particulière contribua beaucoup à la disgrace de Zuazo. Un licencié nommé Vasquès d'Aylon, ayant été choisi par des créatures du feu roi Ferdinand

pour complimenter Charles d'Autriche sur son avénement au trône, Zuazo fut invité par les commissaires qui s'étoient opposés à cette députation, à retenir ce député et de lui enlever tous ses papiers ; il se conforma à l'invitation, et s'attira par-là tout l'odieux de ce procédé ; car quoique la cour eût d'abord jeté le blâme sur les officiers-royaux, ceux-ci intriguèrent tellement, que Zuazo fut révoqué. Il eut pour successeur Rodrigue de Figuéroa, qui commença par faire le procès à son prédécesseur; mais l'innocence et la probité de Zuazo triomphèrent ; on lui confia même en 1522 le gouvernement de l'île de Cuba. Il ne fut pas plus heureux dans cet emploi que dans celui qu'il avoit exercé auparavant. Ceux qui avoient des reproches à se faire, et dont la conduite ne pouvoit être mise au grand jour, lui suscitèrent des torts, et firent des plaintes réitérées contre lui. L'amiral D. Diègue Colomb passa dans l'île pour s'assurer lui-même de cette affaire. Il acquit la preuve de l'innocence de Zuazo, à qui il n'eut que des louanges à donner; mais sa commission étant finie, Vélasquès fut rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Alfonse Zuazo mourut quelque temps après, emportant dans la tombe, l'estime générale et les bénédictions des pauvres de San-Domingo.

* ZUBLY (Jean Joachim), premier ministre de l'église presbytérienne de Savannah, vint de Saint-Gall en Suisse, et fut pasteur de l'église de Savannah en 1760. Il prêcha à une congrégation anglaise et allemande, et souvent en français. En 1773 on le nomma membre d'un congrès provincial : mais les différentes opinions de ses concitoyens sur l'indépendance des Etats-Unis lui firent encourir leur disgrace, et ses jours depuis ce temps furent remplis d'amertume. Il mourut à Savannah en 1781. Zubly fut un homme d'une science vaste, d'un esprit subtil et vigoureux. Il a publié, *Un Sermon sur le mérite de la foi, etc.*, 1772 ; un autre sur *la mort du R. Jean Osgood de Midway*, 1773; *la Loi de la Liberté*, discours sur les affaires de l'Amérique, à l'ouverture du congrès de Géorgie, avec un *Appendix* donnant un récit des efforts de la Suisse pour recouvrer la liberté, 1775.

* ZUCCA (Paul), médecin du 16e siècle, né à Naples, a laissé un traité, *De Observantiâ curationis febris juxta præceptorum ejus decreta*, Naples, 1538, in-8°. On voit dans cet ouvrage semé de beaucoup de Paradoxes, combien la méthode des médecins de Naples diffère de celle de Galien et d'Hippocrate.

* ZUCCARDI (Hubert), né d'une ancienne et noble famille de Correggio, apprit la jurisprudence à Bologne sous *Jean Crotto*, et fut reçu docteur en 1505. Il professa quelques années le droit à Ferrare, et y mourut le 30 mai 1541. On a de lui, I. *Aurea et subtilia Commentaria de Edicto Adriani*, Ferrariæ, 1537. II. *Tractatus de missione in possessionem*, Lugduni, 1553. III. *Consiliorum seu responsorum libri*, Venetiis, 1593, 1 v. in-fol.

* ZUCCARELLI (François), illustre peintre, né à Pitigliano en 1702, s'établit à Venise, où il acquit beaucoup de réputation par ses paysages. Joseph Smith, consul de la Grande-Bretagne, se plut à favoriser les talens de cet artiste, et le fit connoître à l'An-

gleterre, où il passa quelques années. Il mourut en 1788.

I. ZUCCHARO (Thaddée), peintre, né à San-Agnolo-In-vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célèbre Raphaël firent de Thaddée un excellent artiste. Le cardinal Farnèse, qui l'occupa long-temps, lui faisoit une pension considérable. Cet état d'opulence entraîna ce peintre dans des parties de débauche, qui, jointes à ses pénibles travaux, avancèrent sa mort. Cet artiste étoit maniéré. Il a peint de pratique; mais il entendoit parfaitement à disposer ses sujets; il avoit des idées nobles, et son pinceau étoit assez moelleux. Il a mis de l'esprit dans ses dessins arrêtés à la plume et lavés au bistre; mais il y a peu de noblesse dans ses airs de tête; trop de ressemblance entre elles, et de singularité dans les extrémités des pieds et des mains de ses figures.

II. ZUCCHARO (Frédéric), peintre, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, fut élève de Thaddée Zuccharo, son frère, qui lui procura bientôt les occasions de se distinguer. Il se fixa à Rome, par ordre du pape Grégoire XIII. Frédéric eut alors quelques différends avec les officiers de ce pontife. Il emprunta de son art les traits de sa vengeance. Il fit un tableau de la *Calomnie*, où il représenta ses ennemis avec des oreilles d'âne, et alla exposer cette peinture sur le portail de St. Luc, le jour de la fête de ce saint. Ce trait irrita le pape, qui obligea Zuccharo de quitter Rome; mais il y retourna quelque temps après. Zuccharo vint en France, et passa aussi en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Les ouvrages qu'il fit dans la salle du grand-conseil, à Venise, lui méritèrent des éloges du sénat qui, voulant lui marquer son estime, le créa chevalier. Enfin il entreprit d'établir à Rome une académie de peinture, dont il fut élu chef, sous le nom de Prince. Zuccharo a composé des *Livres* sur la peinture. Cet artiste avoit beaucoup de facilité pour inventer; il étoit bon coloriste, et auroit été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une manière singulière; ses figures sont roides, elles ont toutes les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées.

* III. ZUCCHARO (Marius), Napolitain, mort en 1634, excella dans la philosophie et la médecine. Nous avons de lui, I. *Methodus occurrendi venenatis corporibus*, Neapoli, 1611, in-4°. II. *Hippocratis Epidemialium observationum pars prima*, Venetiis, 1621, in-4°. III. *De verâ nutriendi ratione pro curandis morbis*, Neapoli, 1602, in-4°.

* IV. ZUCCHARO (François), natif d'Aquila dans l'Abruzze ultérieure, entra à 17 ans dans l'ordre des jésuites, en 1638. Il enseigna avec succès les humanités, et se livra à la prédication. Il mourut à Barletta le 29 septembre 1656. On a de lui, I. *Sermons pour le Carême*, Venise, 1664, in-4°. II. *Panégyriques sacrés*, Bologne, 1676, in-12.

* ZUCCHERI (André), jésuite italien, profondément instruit dans la théologie et autres sciences, passa la plus grande partie de sa vie à Padoue, où il mourut vers l'an 1740. Il a publié quelques ouvrages assez estimés, parmi lesquels on distingue, I. *Decisiones Patavinæ*, 1708. II.

De Eucharistiâ, Patavii, 1709, in-4°. III. *Decisiones de Pœnitentiâ*, ibid. IV. *De obligatione patrum familias*, ibid.

* I. ZUCCHI (Nicolas), jésuite, né à Parme en 1586, d'une famille noble, étudia la philosophie dans sa ville natale, et la théologie à Ferrare; il devint ensuite recteur du collége de Ravenne, et confesseur du cardinal Orsini, qu'il accompagna en Allemagne pour affaire de religion. A la mort d'Innocent X, Alexandre VII le nomma confesseur du conclave, prédicateur du collége apostolique. Il mourut dans une maison professe de Rome le 21 mai 1670. On connoît de lui un *Traité de mécanique et d'optique*.

* II. ZUCCHI (Barthélemi), né à Monza dans le Milanais, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lois canoniques et civiles, et à l'Ecriture sainte. Etant passé à Rome, il occupa pendant 12 ans la place de secrétaire du cardinal de Mondovi, et mourut le 24 août 1631. On a de lui, I. *Idée d'un Secrétaire*, Venise, 1660, 5 vol. in-4°. II. *Lettres*, Milan, 1602, 2 vol. in-4°.

* III. ZUCCHI (Marc-Antoine), moine de l'ordre du Mont-Olivet, né d'une illustre famille de Vérone, fut un des bons poètes du 18e siècle. Dès l'âge de 13 ans il soutint la philosophie, et s'adonna à la littérature sérieuse et légère. Son talent principal étoit de composer à l'improviste un morceau de poésie sur un sujet quelconque. Il mourut en 1765. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé.

ZUCCHUS. *Voy*. Accius, n° IV.

* ZUCCOLO (P. D. Vital), de Padoue, abbé et procurateur de la congrégation des camaldules, florissoit dans le 16e siècle. Il a écrit un *Dialogue sur des matières météorologiques*, Venise, 1590, in-4°, et quelques autres *ouvrages*.

* II. ZUCCOLO (Louis), illustre jurisconsulte, né à Carpi le 16 mai 1599, fut reçu docteur à Bologne, occupa les places les plus honorables de sa ville natale, et fut nommé auditeur de la Rote à Florence, en 1637. Réclamé en 1646 par son souverain, il devint conseiller de la justice, et mourut dans sa patrie en 1668. Il est auteur d'un traité *De ratione status*, imprimé à Hambourg en 1663.

* III. ZUCCOLO (Siméon), né à Cologne dans le Vicentin, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il est l'auteur d'un livre intitulé *la Folie du bal*, Padoue, 1549, in-4°. Son ouvrage, divisé en 12 chapitres, est dédié au comte Hercule de Saint-Boniface, chanoine de Padoue.

* ZUCCONI (Joseph), mineur conventuel, naquit en 1721, d'une famille honnête de Venise. Après avoir terminé ses cours de belles-lettres, de philosophie et de théologie, il s'adonna à la poésie toscane, et y obtint un grand succès. Ayant fait connoître son talent et ses connoissances littéraires, il fut nommé par son souverain censeur de la librairie, et s'acquitta de cette fonction avec zèle et impartialité. Il mourut le 14 décembre 1754, et laissa des *lettres* et *poésies* diverses.

* ZUENTIBOLD, fils de l'empereur Arnould, fut établi par son père sur le trône de Lorraine en 895, dans une assemblée tenue à Wormes. Il assiégea la ville de Laon, mais apprenant qu'Eude

revenoit d'Aquitaine avec son armée, il fut obligé de lever le siége. Zuentibold fut tué le 13 août 900, dans un combat qu'il donna sur la Meuse. Il avoit épousé Otte, fille du comte Otton qui depuis se maria au comte Gerard. On trouve dans le *Thesaurus anecdotorum novus*, des PP. Martenne et Durand, deux actes de ce prince en latin, et plusieurs diplômes par lesquels il fait des donations de monastères et de quelques terres.

ZUERIUS BOXHORN. *Voyez* BOXHORN, n° II.

* ZUFFI (Jean), né à Final, dans le Modénois, fut un des meilleurs avocats de Rome, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il mourut en 1644, et laissa, I. *Tractatus de criminalis processûs legitimatione*, Romæ, 1665, in-folio. II. *Institutiones criminales*, etc., ibid. 1667, in-8°.

† ZUINGLE (Ulric), né à Wildhausen en Suisse le 1er janvier 1484 selon les uns et 1487 selon les autres, d'un père autant recommandable par ses vertus que par la charge d'amman, qui étoit la plus haute dignité du pays, fut envoyé à l'âge de dix ans à Bâle, où il fit ses premières études sous Grégoire Bintzlius. Ce maître charmé des progrès étonnans de son élève, le renvoya à ses parens, en leur conseillant de le faire passer dans quelque grande école où il pût recevoir des instructions plus convenables à son génie, et acquérir des connoissances plus analogues à ses talens. Les conseils du maître furent suivis; le jeune Zuingle fut envoyé à Berne, où il continua ses études sous Henri Lupulus. Ses humanités achevées, il alla à Vienne, où il fit sa philosophie, sans négliger néanmoins de cultiver et de perfectionner les connoissances qu'il avoit déjà acquises. De retour dans sa patrie, il la quitta bientôt pour se rendre à Bâle où il enseigna les belles-lettres dans l'école de Saint-Martin; peu après il prit le degré de maître-ès-arts. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506. Son savoir, sa probité et son application à enseigner, lui concilièrent pendant les dix ans qu'il demeura dans cette ville l'estime et l'amitié de ses habitans. Il avoit lu avec la plus grande attention les ouvrages de saint Augustin, de saint Jérôme et de quelques autres Pères de l'Eglise, qu'on imprimoit alors à Bâle, trouvant leur doctrine et leurs sentimens plus purs que ceux des scolatiques. Néanmoins ayant cru reconnoître des erreurs dans leurs ouvrages, il ne voulut fonder sa foi et sa doctrine que sur l'Écriture-sainte. Ayant senti la nécessité d'entendre les langues originales, il s'appliqua à l'étude de la langue grecque, qu'il apprit sans le secours d'aucun maître; il copia même de sa main toutes les Épîtres de saint Paul en grec et les apprit par cœur; en un mot il se rendit le grec si familier, qu'il l'entendoit plus facilement que le latin. Il apprit aussi par cœur le Livre de Valère-Maxime, touché des beaux exemples de vertus qui y sont rapportés. En 1516 il commença, comme il s'exprime lui-même, à prêcher l'Évangile. Il s'attacha d'abord à expliquer les passages de l'Écriture cités dans le canon de la Messe, en comparant ensemble les divers endroits qui traitent d'une même doctrine, afin d'en démêler le véritable sens. Il cherchoit en même temps les erreurs opposées aux vérités

qu'il croyoit avoir découvertes, mais sans aigreur, sans violence, et sans attaquer encore l'Église romaine. Dans l'automne de la même année il fut appelé à Einsidlen (en français, *Notre-Dame des Ermites*), dans le canton de Schwitz, gros bourg où il y avoit un riche monastère de bénédictins. C'étoit un lieu de dévotion très-fameux, où les pélerins venoient en foule et faisoient beaucoup d'offrandes. Pendant tout le temps qu'il exerça son ministere dans ce lieu il déploya le plus grand zèle pour la réformation des abus qui s'étoient glissés dans l'Église. Le grand abord des pélerins à Einsidlen lui fournit l'occasion de répandre sa doctrine : il prêchoit « qu'il ne falloit pas faire grand cas des indulgences, des pélerinages, des vœux et des offrandes que l'on faisoit à la sainte Vierge, patrone d'Einsilden ; que la grace de Dieu étoit aussi proche dans un lieu que dans un autre ; que Dieu exauce aussi bien les prières ailleurs que dans Einsilden ; que l'honneur qu'on rendoit à la sainte Vierge et dans ce lieu là et ailleurs étoit injurieux à Dieu ; qu'il n'y a point de purgatoire, et qu'ainsi les messes pour les morts sont inutiles ; que le mérite des moines n'est qu'une vaine imagination. » Léon Juda, son vicaire, le secondoit avec zèle, et l'on prétend que leurs soins furent assez efficaces pour persuader à quelques pélerins de s'en retourner chez eux, et d'y remporter les cierges et les offrandes qu'ils avoient apportés pour la sainte Vierge. Tandis qu'il s'occupoit de cette réforme, Léon X faisoit publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Ce moine étant venu en ce temps-là dans le canton de Schwitz pour y débiter ses indulgences, Zuingle s'opposa à lui avec beaucoup de force. Ce qui prouve que ce ne fut pas à Zurich qu'il commença à les combattre, et que ce que débite à ce sujet le continuateur de Fleuri, et ceux qui l'ont ensuite copié, doit être mis au rang des calomnies. L'emploi de prédicateur de la grande cité de Zurich, étant venu à vaquer en 1518, il y fut appelé, le 11 décembre de la même année, par le prévôt et les chanoines de Zurich. S'y étant rendu, il comparut devant le chapitre, et lui dit : « qu'il avoit dessein, avec l'aide de Dieu, d'expliquer non pas les *Dominicales*, comme c'avoit été jusqu'alors la coutume ; mais l'Évangile saint Matthieu tout entier ; non point selon les traditions humaines, mais par l'Écriture-sainte, le tout à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, et pour avancer le salut des ames et instruire les hommes dans la véritable foi chrétienne. » Ce projet plut à quelques-uns des chanoines, mais ne fut pas goûté par d'autres, qui objectèrent que c'étoit une nouveauté. Mais il leur prouva par les Sermons et les Homélies de saint Chrysostôme et de saint Augustin que c'étoit là l'ancienne pratique de l'Église, et que l'usage des *Dominicales* n'avoit été introduit que du temps de Charlemagne. Conformément à son plan, il expliqua tout de suite l'Évangile selon saint Matthieu, en présence d'un nombreux auditoire, avec le plus grand succès. Le cordelier débitoit toujours ses indulgences ; Zuingle, qui s'y étoit déjà opposé, continua à prêcher vigoureusement contre cet abus. Il attaqua ensuite non-seulement l'autorité

du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres; mais encore l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Ses prédications eurent tant de succès à Zurich, qu'au commencement de 1520 il avoit déjà plus de 2000 partisans, malgré les oppositions et les obstacles qu'il eut à surmonter. Il inculquoit perpétuellement à ses auditeurs la nécessité de s'attacher uniquement à la parole de Dieu et de n'admettre que ce qu'elle enseigne. Ces instructions produisirent tant d'effet que le conseil de Zurich publia cette même année un édit adressé à tous les curés, prédicateurs et autres bénéficiers ayant cure d'ame, par lequel il leur ordonnoit de ne prêcher que ce qu'ils pouvoient prouver par la parole de Dieu, et de passer sous silence les doctrines et les ordonnances humaines. Les travaux et le zèle de Zuingle pour la religion ne l'empêchèrent point de cultiver les langues et la littérature grecque; il lut non-seulement Lucien, Théocrite, Hésiode, Aristophane, mais encore Homère, Aristote, Platon, Démosthène et Thucydide. Il apprit aussi l'hébreu; quoiqu'il prêchât, comme nous l'avons déjà dit contre l'intercession et l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux et le célibat des prêtres, etc., il n'introduisit néanmoins aucun changement dans le culte extérieur, ce qui l'a fait taxer d'une dissimulation criminelle par l'auteur ou les auteurs des préjugés contre les calvinistes, pages 238-240. Cette accusation a été, dit-on, victorieusement repoussée par le ministre Claude, et par Pajon. Ce dernier, en semblant accorder aux auteurs de l'accusation la vérité de ce qu'ils disent, trouve le moyen de combattre l'accusation d'une manière plus péremptoire. Ce fut encore dans cette même année 1520 que Zuingle renonça à une pension que lui faisoit le pape, dans la persuasion qu'il ne pouvoit en jouir en bonne conscience. Cette démarche envenima encore davantage contre lui les papistes. En 1521 il détourna les habitans de Zurich de consentir au traité que les autres cantons conclurent avec le roi de France, en vertu duquel ils lui devoient fournir des troupes; il ne put cependant empêcher les Zuricois d'accorder au pape 2700 hommes, suivant un traité d'alliance des cantons avec lui. Zuingle ayant prêché que la défense de manger de la viande en certains temps n'étoit pas fondée sur l'Écriture, et qu'elle étoit même contraire à la liberté évangélique, il y eut des personnes à Zurich qui en mangèrent pendant le carême sans avoir demandé de dispense; l'évêque de Constance envoya une députation à Zurich à ce sujet. Cette députation ayant eu audience du grand conseil se plaiguit vivement de cette infraction aux commandemens de l'Église; Zuingle parla à son tour et justifia sa doctrine. Le grand conseil rendit un décret qui donna occasion à ce réformateur, non-seulement de prêcher sur cette matière mais aussi de publier un petit *Traité sur la distinction des viandes*. Ce fait arriva en 1522. Au mois de juillet de la même année, Zuingle, conjointement avec quelques autres personnes, écrivit une lettre au même évêque de Constance, pour lui demander

la permission de se marier. A la même époque environ, le même prélat avoit publié un mandement contre la réformation, et écrivit ou fit écrire peu après sous son nom une lettre un peu insolente, au prévôt et au chapitre de Zurich, par laquelle il les invitoit « à se garder des nouveaux docteurs, qui n'étoient, disoit-on, poussés par d'autres motifs que celui de leur propre ambition, et n'étoient animés que de l'esprit du diable. » Le mandement de l'évêque fit assez d'effet pour engager les cantons assemblés à Lucerne, à rendre un décret le 27 mai 1522 pour défendre aux ecclésiastiques de prêcher la nouvelle doctrine. Zuingle se trouva à Einsilden, où Léon de Juda, qui en étoit curé, l'avoit invité à venir prêcher le jour de la visitation de la Vierge. Ce fut là qu'il composa deux pièces dont la lettre en question en est une. L'autre est une espèce de requête, qu'il adressa aux cantons, au nom de tous ceux qui, comme lui, étoient résolus de prêcher l'Evangile. Voici en substance le contenu de la requête. « Il représentoit aux cantons la nécessité de la doctrine évangélique; et que ce n'est que dans l'Evangile qu'on trouve le moyen et la manière de se sauver; et par conséquent la seule consolation qui puisse fortifier les hommes et les soutenir. Il montroit comment on peut tirer cette doctrine de l'Ecriture-sainte; comment on doit distinguer les docteurs fidèles d'avec les faux; et que l'Evangile et son accroissement ne peuvent être empêchés par aucune puissance humaine; qu'en particulier la Suisse avoit extrêmement besoin de cette doctrine, et que pour cette raison lui et ses collègues étoient entièrement résolus de l'expliquer dans leur patrie: que comme la vie scandaleuse des ecclésiastiques est un grand obstacle aux progrès de l'Evangile, et que les pasteurs des églises, à cause que le mariage leur est défendu, vivoient d'une manière fort déréglée, par une suite de la foiblesse humaine; lui et ses collègues supplioient très-humblement le magistrat de remédier à ce scandale, par l'abolition de cette défense, qui n'est point fondée sur l'Ecriture; mais qui plutôt est contraire à l'exemple et aux réglemens de l'ancienne Église et des conciles. Que cette requête ne provenoit point de cupidité charnelle, (puisque ceux qui la présentoient avoient la plupart atteint l'âge de 40 ans), mais d'un louable désir de mener une vie honnête et chaste. Il faisoit sentir qu'en prenant le parti du mariage ils montroient que ce n'étoit pas l'amour de la volupté qui les animoit, puisqu'ils se chargeoient de grands fardeaux, inséparables du mariage, et qu'ils n'auroient pas besoin de se marier s'ils vouloient mener une vie voluptueuse, puisque dans quelques cantons on obligeoit les prêtres à tenir une concubine, et que les évêques le permettoient par-tout pour de l'argent. » Enfin pour répondre à une objection qu'on auroit pu faire à ces ecclésiastiques, il représentoit qu'ils n'avoient point fait vœu de célibat en recevant l'ordre de prêtrise, mais que quand il étoient allés auprès de l'évêque, pour recevoir l'ordination, après les autres questions usitées en pareil cas, il leur avoit demandé s'ils étoient chastes, et qu'ils lui avoient répondu, *quantum humana imbecillitas permittit*, c'est-à-dire « autant que la foiblesse humaine le permet. » A l'égard de la requête adressée à l'évêque

de Constance, qui fut signée de onze ecclésiastiques, on la trouve en grande partie dans l'extrait d'un journal de George Spalatin, qui rapporte que le 2 juillet 1522 ces onze ecclésiastiques écrivirent à l'évêque pour lui demander la liberté de se marier. Le but de la lettre de l'évêque, dont nous avons déjà parlé, étoit de faire déposer Zuingle de son emploi, et on fit même courir le bruit en divers lieux qu'on lui avoit interdit la chaire, ce qui l'engagea à publier un écrit apologétique, daté du 23 août qu'il nomma *Archetelès*, parce qu'il contient en 69 articles un détail assez étendu de toutes les matières controversées. Les moines de Zurich attaquèrent aussi Zuingle, mais inutilement. Il écrivit cette même année un petit traité *De la vérité et de la clarté de l'Ecriture-sainte*, qu'il adressa aux religieuses d'Œtenbach dans Zurich. Ayant appris que le pape et ses émissaires sollicitoient vivement Erasme d'écrire contre Luther, Zuingle fit exprès un voyage à Bâle pour l'en détourner, mais ses efforts furent inutiles. De retour à Zurich, il obtint qu'on y établit une bonne école pour l'instruction de la jeunesse; il engagea encore le magistrat à chasser de la ville et du pays toutes les filles et femmes de mauvaise vie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis, et faillit mettre ses jours en danger. Au commencement de l'année 1523, le pape écrivit à Zuingle un bref très-flatteur qui prouve que ce théologien n'étoit point tel que ses ennemis le représentent. Ce fut à cette même époque que Zuingle se voyant tous les jours taxé d'hérésie, offrit publiquement en chaire et ensuite devant le conseil souverain, de soutenir sa doctrine, sur les matières controversées en présence des députés de l'évêque de Constance et de tous ceux qui voudroient s'y trouver, promettant de se rétracter, si on pouvoit le convaincre d'erreur, et demandant, dans le cas contraire qu'on le protégeât dans la prédication de la vérité; il sollicita même le magistrat d'ordonner une telle conférence. Le conseil y consentit, et indiqua une assemblée pour le 29 janvier 1523; il y invita tous les ecclésiastiques du canton de l'évêque de Constance à s'y rendre, pour conférer touchant la religion, et sur les doctrines qu'ils croiroient erronées. Zuingle composa un abrégé de sa doctrine en 67 articles. L'évêque de Constance y envoya son grand-vicaire, et plusieurs théologiens et ecclésiastiques. Il y vint aussi 600 personnes, tant étrangers que gens du pays; la dispute eut lieu au jour assigné. Après avoir entendu les deux parties, le conseil rendit un édit portant en substance: « que l'évêque de Constance n'ayant rien fait de ce qu'on lui avoit demandé pour éclaircir les matières de religion, le magistrat de Zurich avoit été obligé d'ordonner cette conférence; et que puisque ceux qui avoient accusé Zuingle d'hérésie n'avoient pas osé entreprendre de l'en convaincre par l'Ecriture-sainte, Zuingle devoit continuer courageusement à prêcher la parole de Dieu, défendant à tous les prédicateurs et curés de la ville et du canton de ne rien enseigner qu'ils ne pussent prouver par l'Ecriture-sainte. » On attendoit en foule l'édit du sénat, lorsque le greffier vint annoncer que Zuingle avoit gagné sa cause, et tout le peuple fut dans le moment de l'avis du sénat. Zuingle continua à prêcher comme il avoit commencé. On fit à Zurich de nouveaux pas vers la réformation par

certains réglemens qu'on publia. Peu de jours après, quelques personnes demandèrent l'abolition de la messe, et d'autres renversèrent un crucifix qui étoit dans une place publique. On s'en plaignit aux magistrats qui firent mettre en prison ceux qui avoient commis cette action. Mais en même temps, ils résolurent de convoquer une nouvelle assemblée pour y examiner les deux questions des images et de la messe. La dispute s'établit le 26 octobre de la même année et les deux jours suivans. Le résultat en fut que les magistrats firent élargir les prisonniers. Le conseil de Zurich agit avec tant de ménagement et de circonspection, que l'on n'abolit la messe qu'au mois d'avril 1525. Peu de temps auparavant Zuingle avoit été fortement occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'eucharistie avec les paroles de J. C. qui dit expressément : « Ceci est mon corps. » Il eut un songe, disent les catholiques, dans lequel il croyoit disputer avec le sécretaire de Zurich sur les paroles de l'institution. Il vit paroître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que ne réponds-tu, ce qui est écrit dans l'Exode : l'Agneau est la Pâque, pour dire qu'il en est le signe? » Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'eucharistie. Il enseigna qu'elle n'étoit que la figure du corps et du sang de J. C. Il trouva dans l'Ecriture d'autres exemples où le mot *est* s'employoit pour le mot *signifie*; tout lui parut alors facile dans le sentiment de Carlostad. L'explication de Zuingle, adoptée par le sénat de Zurich, se répandit en Allemagne, en Pologne, en Suisse, en France, dans les Pays-Bas, et forma la secte des sacramentaires. Tandis qu'à Zurich on travailloit à la réformation, les autres cantons assemblés à Lucerne le 26 janvier 1524 résolurent de maintenir la religion catholique. Pendant qu'on faisoit des changemens pour réformer le culte extérieur, Zuingle se maria la même année avec une femme très-riche. Au commencement de 1525 il disputa avec les anabaptistes qui s'étoient aussi glissés à Zurich. Valentin Compar, secrétaire d'état du canton d'Uri, ayant fait un écrit contre lui, et le lui ayant envoyé, celui-ci lui répondit. Plusieurs savans de France et d'Italie ayant invité Zuingle à mettre par écrit une explication des doctrines fondamentales de la religion chrétienne, il composa son livre *de verâ et falsâ religione*, et le dédia à François Ier. En 1528 il assista à la célèbre dispute de Berne; l'année suivante il se trouva à la conférence de Marpurg, où il disputa avec Luther. Plusieurs cantons suisses restèrent constamment attachés à la religion romaine, et la guerre fut sur le point d'éclater plus d'une fois entre les catholiques et les protestans. Enfin les cantons de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle défendirent de transporter des vivres dans les cinq cantons catholiques, et on arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avoit allumé. Il falloit qu'en qualité de premier pasteur de Zurich il allât à l'armée. Il sentoit qu'il ne pouvoit s'en dispenser, et il ne doutoit pas qu'il n'y pérît. Zuingle n'étoit pas entièrement exempt de préjugés populaires; une comète qui parut alors le confirma dans la persua-

sion qu'il seroit tué, et qu'elle étoit un avant-coureur des maux qui devoient arriver aux Zuricois. George Muller, abbé de Wettingue, lui ayant demandé un jour ce que cette comète pouvoit signifier. Il lui répondit : « Il en coûtera la vie à moi et à plusieurs gens d'honneur. La vérité et l'Eglise seront dans la détresse ; mais le Seigneur ne nous abandonnera pas. Je me confie entièrement en Dieu, qui est juste et fidèle ; mais je ne me confie aux hommes que le moins que je puis. » Zuingle fut donc obligé d'accompagner une armée de 25,000 hommes. Les catholiques se postèrent à Cappel, derrière un défilé où les ennemis ne pouvoient passer que l'un après l'autre. La plus grande partie de l'armée des Zuricois périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle, qui avoit été obligé de marcher avec l'armée, fut enveloppé dans le malheur de cette journée. Il fut d'abord blessé d'un coup de pierre qui le jeta par terre. Il se releva ; mais pressé par la foule qui fuyoit, il tomba et se releva trois fois : étant encore tombé sur ses genoux, il s'écria : « Hélas ! quel malheur est ceci ! Eh bien ! ils peuvent bien tuer le corps, mais non pas l'ame. » Ce furent là ses dernières paroles. Couché sur le dos, on le vit continuellement lever les yeux et les mains au ciel, remuant les lèvres et invoquant le Seigneur. Un catholique, qui ne le connoissoit pas, lui ayant demandé s'il vouloit se confesser, il fit signe de la tête pour marquer qu'il n'en vouloit rien faire. On lui dit encore que, s'il ne pouvoit pas parler, il devoit au moins invoquer la mère de Dieu et les autres saints, et leur demander leur intercession ; comme il le refusa encore, ils se mirent à faire des imprécations contre lui, disant : « Cet homme est aussi un hérétique opiniâtre. » Là-dessus un officier qui survint lui donna de sa pique sous le menton, et acheva de le tuer. Ainsi périt Zuingle, le 11 octobre 1531, âgé d'environ 44 ans. Les catholiques brûlèrent son corps, tandis que son parti le regarda comme un martyr. Quelque temps avant sa mort il avoit adressé une confession de foi à François I[er]. En expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince qu'il doit espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux et vertueux depuis le commencement du monde. « Là, vous verrez, dit-il, les deux Adams, le racheté et le rédempteur ; vous verrez un Abel, un Enoch : vous y verrez un Hercule, un Thésée, un Socrate, un Aristide, un Antigonus, etc. » C'est injustement que quelques écrivains l'ont accusé d'avoir été l'auteur de la guerre qui lui coûta la vie. Chauffepié, dans son Dictionnaire, l'a vengé de toutes les inculpations qui lui ont été faites à ce sujet, en rapportant des pièces authentiques qui prouvent le contraire. Melanchthon fut très-touché de la mort de Zuingle, et Luther ayant appris cette mort et celle d'Œcolampade qui la suivit de près, écrivit à Bullinger : « Que la perte de ces deux docteurs l'avoit affligé à la mort. » Et dans une autre lettre, adressée à Albert, duc de Prusse, lui parlant en particulier de Zuingle et de ceux qui avoient été tués avec lui, il dit : « Qu'il ne veut pas, à la vérité, les regarder comme des martyrs, mais que pourtant il ne doutoit point de leur salut. » Zuingle, né avec

un génie heureux, savant, doué d'une grande pénétration, aimant d'ailleurs la vérité, se souleva contre certaines doctrines de l'Église romaine, et prêcha la réformation, avant que le nom de Luther fût connu en Suisse, et lors même qu'il étoit encore dans le cloître; car ce ne fut qu'en 1517 que Luther se déclara ouvertement, et que, dès l'année 1516 Zuingle avoit reconnu des abus et commencé à les combattre. Il étoit d'une application infatigable au travail, il étudioit debout, et avoit ses heures réglées, qu'il ne changeoit point sans des raisons importantes; d'ailleurs toutes les fois que les affaires le demandoient, il avoit part aux délibérations du conseil; si l'on joint à cela les occupations que lui donnoient la conduite de l'église de Zurich, dont il étoit premier pasteur, l'instruction de la jeunesse comme professeur, le soin de presque toutes les églises de la Suisse, on sera surpris qu'il possédât encore la musique, et qu'il jouât bien de toutes sortes d'instrumens; il la recommandoit même aux gens de lettres, comme une récréation très-propre à les délasser; mais on sera plus étonné du grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume. Ils ont été recueillis et imprimés à Zurich en 1544 et 1545, en 4 vol. in-fol., par les soins de Rodolphe Gualter, son gendre. Les deux premiers tomes contiennent ses traités de religion et de controverse, et les deux derniers, ses explications de divers livres de l'ancien et du nouveau Testament. On voit, entre autres, dans le premier tome, un *Sermon* sur la virginité, les vertus et la gloire de la sainte Vierge, qu'il composa en 1522, pour confondre les calomnies de ses ennemis, qui l'accusoient de parler mal de la mère du Sauveur. Il adresse ce sermon à ses cinq frères, qui avoient voulu le dissuader de prêcher, ou qui auroient voulu du moins qu'il l'eût fait avec plus de ménagement, de peur de s'attirer de fâcheuses affaires, disant que ce seroit un grand déshonneur pour leur famille, s'il perdoit la vie par le feu, ou par quelque autre supplice. Zuingle répond à leurs timides conseils avec une sagesse véritablement chrétienne et un courage héroïque, et les exhorte de son côté à la vertu, à la constance et au travail. Le deuxième tome contient, entre autres, deux *Sermons* qu'il fit à Berne au mois de janvier 1528, dans le temps de la dispute; le premier pour rendre raison de sa foi, expliquant tout de suite le symbole des apôtres; et le second, sur la constance, exhortant les Bernois à être fermes dans la réformation qu'ils venoient d'embrasser. On y voit les actes des deux disputes de Zurich de l'an 1523; et son *Traité* de la vraie et de la fausse religion, dédié à François Ier. C'est au sujet de ce traité que ses ennemis l'ont accusé, avec passion, d'hérésie sur le péché originel. Il distingue, à la vérité, entre la corruption originelle de l'homme et le péché actuel, et donne le nom de maladie au premier, disant que c'est un état qui fait naître tous les hommes esclaves, enfans de colère et ennemis de Dieu, et il ne nie pas même qu'on ne le puisse appeler péché. Il écrivit à cet égard une apologie, qu'il adressa à Urbanus Rhegius, alors pasteur à Augsbourg. Il s'en explique aussi dans sa confession de foi envoyée à l'empereur en 1530, et

c'est par cette pièce que Bullinger le justifie. Dans le troisième tome des œuvres de Zuingle, on trouve une courte explication de la Genèse et des 24 premiers chapitres de l'Exode; une nouvelle version des Psaumes, deux versions du prophète Isaïe, l'une de S. Jérôme et l'autre de Zuingle, en 2 colonnes, et suivies d'un commentaire littéral et critique, publié en 1529; Zuingle y joignit une préface où il rend compte de sa traduction. Il y a ensuite une version nouvelle du livre de *Jérémie* et de ses Lamentations, avec un commentaire. L'oratorien Simon, dans son *Histoire critique du vieux Testament*, Roterdam, 1689, in-4°, dit autant de bien de ces commentaires de Zuingle, que sa prévention contre les réformateurs l'a permis: «Zuingle, dit-il, paroît assez simple dans ses commentaires sur la Bible, et peu exercé dans l'étude de la critique. Bien qu'il soit plus modeste que Luther et Calvin, il ne laisse pas que d'avoir les mêmes défauts qu'eux, et de suivre ses préjugés. Sa modestie de plus paroît encore, en ce qu'il ne semble pas avoir abandonné entièrement l'ancien interprète latin, qui étoit autorisé depuis un si long temps dans toute l'Eglise d'occident. Ayant donc fait une nouvelle traduction de la prophétie d'Isaïe, il ne la publia qu'avec la version de cet ancien interprète, laquelle on appelle ordinairement *Vulgate*....... et comme il fut obligé de faire une nouvelle apologie de cette traduction, il marque dans la préface de sa traduction, quels ont été les auteurs qu'il a suivis pour être ses directeurs dans un ouvrage si difficile. *Magistros*, dit-il, *multos habui*, *hebræos*, *græcos et latinos*, comme s'il avoit également suivi les anciens et les nouveaux interprètes; en effet il ajoute un peu après: *Inveniebam apud septuaginta*, *quæ Hieronymus ignorasse videbatur*, *et contra apud Hieronymum multa quæ isti ignoraverunt*. Cette méthode étoit sans doute la véritable; mais l'auteur n'étoit pas assez savant dans la critique de la Bible pour exécuter son dessein dans toute son étendue.» C'étoit cependant beaucoup pour le temps où il vivoit. On trouve dans le tome 4 tout ce que Zuingle a fait sur le nouveau Testament; un *Commentaire* sur les quatre Evangiles, et un autre sur les Histoires particulières de la *Passion*, de la *Résurrection*, et de l'*Ascension du Seigneur*, recueilli des leçons de Zuingle, par Léon de Juda; un *Commentaire* littéral sur les Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens, et sur l'Epître de saint Jacques, recueillis de la même manière et par le même. Enfin un *Commentaire* sur l'Epître aux Hébreux, et sur la première Epître de St. Jean, recueilli par Gaspard Mégender. Une circonstance digne de remarque, et qui n'est point échappée à l'oratorien Simon, dans son *Histoire critique des principaux commentaires du nouveau Testament*; c'est que sur la première Epître de saint Jean, Zuingle n'explique point le verset 7 du chapitre 5. Ce qui semble indiquer qu'il n'a point eu ce passage dans son exemplaire. L'oratorien Simon ne juge pas désavantageusement de ce que Zuingle a fait sur le nouveau Testament. «Les remarques de Zuingle sur les Evangiles et sur quelques Epîtres des Apôtres, dit il, sont des recueils de ses Prédications et de ses Leçons; lesquels ont été

publiés après sa mort. Bien qu'il suive la méthode des déclamateurs, il est pour l'ordinaire plus modeste dans ses instructions que la plupart des premiers protestans ; aussi y mêle-t-il moins de controverse, s'arrêtant assez sur le sens littéral. Comme le fanatisme étoit déjà répandu de son temps, et que plusieurs préféroient leur esprit particulier à la raison ; il tâche de concilier ces deux choses sans tomber dans la vision. Il suppose que cet esprit doit être réglé par la parole de Dieu, parce qu'autrement il y auroit de l'illusion. » L'historien critique trouve que les notes de Zuingle, sur quelques Epîtres de saint Paul, sont plus exactes et plus à la lettre que ce que nous avons de lui sur les Evangiles. Sans doute que les commentaires de ce réformateur auroient un degré de perfection, qui leur manque, s'il les eût publiés luimême, et qu'il y eût mis la dernière main. On peut juger combien il a été laborieux, si l'on fait réflexion que tous ses ouvrages ont été composés dans l'espace d'un peu plus de douze ans, depuis 1519 jusqu'en 1531 ; au milieu des nombreuses occupations qu'il avoit d'ailleurs. D'autres écrivains catholiques ont rendu, à quelques égards, justice à Zuingle. Voici comment en parle le continuateur de Fleuri : « On a dit de lui que c'étoit un homme hardi, et qui avoit plus de feu que de savoir ; qu'il y avoit beaucoup de netteté dans ses discours, et qu'aucun des prétendus réformés n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie ; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin et avec plus de hardiesse. » On a prétendu que ce réformateur n'étoit pas savant ; cependant un homme qui possédoit bien les langues, les belles-lettres, la philosophie et la théologie, ne devoit pas être un savant ordinaire, sur-tout au commencement du 16ᵉ siècle. Le réformateur de la Suisse a été exposé à beaucoup de traits injurieux au sujet de son sentiment sur le salut des payens. Il fut vivement attaqué par plusieurs écrivains, et sur-tout par Bossuet, qui, dans son *Histoire des Variations*, s'exprime ainsi : « Qui jamais s'est avisé, dit-il, de mettre ainsi J. Ch. pêle-mêle avec les saints ; et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres, et du Sauveur même jusqu'à Numa, le père de l'idolâtrie romaine ; jusqu'à Caton, qui se tua lui-même comme un furieux, et non-seulement tant d'adorateurs de fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée qu'ils ont adoré ? Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus et Jupiter même ; et s'il en a été détourné par les infamies que les poètes leur attribuent, celles d'Hercule étoient-elles moindres ? » Il est certain que Zuingle a cru que les sages du paganisme devoient avoir été sauvés, et la raison en étoit qu'il croyoit la nature humaine si corrompue, qu'il étoit impossible que sans le secours de la grace l'homme pût faire le moindre bien. Il a donc pensé que les vertus des sages payens étoient des effets de la grace. Il croyoit que Dieu, par des opérations secrètes, produisoit en eux la foi nécessaire au salut. Voici comment il s'explique à ce sujet : « Pour retourner à notre sujet, puisque la vie éternelle n'a jamais été promise, sous cette condition que personne ne l'obtien-

droit, s'il n'a été circoncis ou baptisé, ce seroit une témérité de condamner aux enfers ceux qui n'ont pas été consacrés par ces signes. Tout cela se recueille du deuxième chapitre de l'Epître aux Romains. J. Ch. non plus, n'a pas dit : Celui qui ne sera point baptisé, ne sera pas sauvé. Nous nous sommes servis de ces preuves pour montrer que ceux-là ont erré et ce sont fort trompés, quoique ce soient non-seulement de grands hommes, mais aussi des anciens, qui ont cru que tous les enfans morts sans baptême, et aussi tous les payens sont damnés, que savons-nous ce que chacun a de foi écrit en son cœur par la main de Dieu, *Quid fidei quisque in corde suo dei manu scriptum teneat*, et qui n'admirera la foi que ce très-saint homme Sénèque fait paroître, quand il dit : Certainement, il nous faut vivre, comme si quelqu'un pouvoit voir tout ce qui se passe dans notre sein. A quoi sert que nous ayons quelque chose de secret pour les hommes, puisque rien n'est caché à Dieu : il est présent à nos esprits, et pénètre toutes nos pensées : il y est présent, dis-je, en sorte qu'il ne s'en absente jamais. Ce sont les paroles de Sénèque ; qui est-ce, je vous prie, qui a écrit cette foi dans le cœur de cet homme ? Et il ne faut pas qu'aucun pense que cela tende à anéantir J. Ch. comme quelques-uns nous en accusent; au contraire, cela sert à augmenter sa gloire. Car tous ceux qui viennent à Dieu, s'en doivent approcher par J. Ch., et nous en parlerons dans peu ; c'est pourquoi nous ne croyons pas que Jéthro, beau-père de Moïse, se soit approché de Dieu par un autre chemin que par celui qui a dit, je suis la voie, la vérité, la vie, qui est celui-là même par lequel et Moïse et tous les autres sont allés à Dieu. » Telle est l'exposition nette du sentiment de Zuingle à ce sujet. Or, il est clair, comme l'observe Jurieu, qu'il n'il n'y a dans cette opinion de ce Réformateur aucune erreur de droit, mais seulement une erreur de fait. Zuingle n'a jamais douté que l'état du paganisme ne fût damnable ; il a été persuadé que les idolâtres ne pouvoient être sauvés ; il enseigne que sans la foi en J. C., et sans la connoissance distincte ou confuse du Rédempteur, on ne sauroit parvenir au salut. Mais il a cru, par un jugement de charité, que Dieu avoit donné toutes ces graces à Sénèque, et à quelques autres payens, qui avoient adoré un seul Dieu, et qui n'avoient pas eu de part à la corruption de leur siècle et de leur nation. Erasme, contemporain de Zuingle, pensoit comme lui sur cette matière, comme on peut s'en convaincre en lisant la préface qu'il a mise à la tête des Tusculanes de Cicéron. « Si les juifs, dit-il, avant la publication de l'Evangile, pouvoient se sauver avec une foi grossière et confuse aux choses divines, pourquoi n'auront-elles pas suffi pour sauver un payen, à qui même la loi de Moïse étoit inconnue ; et un payen sur-tout, dont la vie a été non-seulement innocente, mais sainte ? Très-peu de juifs, avant qu'ils fussent éclairés par l'Evangile, avoient une notion du Fils et du Saint-Esprit : plusieurs d'entre eux ne croyoient point la résurrection des corps : nos pères n'ont pas mis cependant leur damnation au rang des articles décidés. Que dire donc d'un payen qui a cru simplement que Dieu étoit une puissance, une

sagesse, une bonté sans bornes ; et que par les moyens qu'il jugera les plus convenables il saura protéger les bons et punir les méchans? On peut m'objecter que Cicéron a commis des péchés ; mais ni Job, ni Melchisedech ne furent, à ce que je crois, exempts de taches tout le cours de leur vie. On dira qu'il est du moins inexcusable d'avoir sacrifié aux idoles. Je veux qu'il l'ait fait : ce ne fut point de son propre mouvement ; ce fut par déférence pour les coutumes de son pays, autorisées par des lois inviolables. » Il paroît, par une circonstance de la dispute de Berne, que Zuingle avoit aussi une opinion particulière touchant l'Apocalypse. Gilles Mourer lui en ayant cité un passage, en faveur de l'invocation des saints, le réformateur lui répondit sèchement qu'il ne reconnoissoit point l'autorité du livre de l'Apocalypse, ne le regardant point comme canonique, soutenant qu'il n'y a ni livre ni histoire qui nous apprenne que ce livre soit de saint Jean l'Evangéliste ; en quoi cependant il se trompoit. Il ne fut pas favorable non plus à l'établissement de l'excommunication. OEcolampade ayant travaillé en 1530 à faire recevoir une discipline ecclésiastique, y réussit à Bâle ; mais il n'eut pas le même succès auprès des autres états réformés ; Zuingle en particulier empêcha que l'excommunication fût reçue, dans un synode de saint Gall où il se trouva ; il représenta « que l'état présent de l'Eglise ressembloit mieux au temps des prophètes qui avoient vécu sous des princes fidèles, qu'au temps des apôtres où les églises étoient dispersées et ne pouvoient avoir aucun secours des empereurs qui étoient païens. » Il exhorta vivement les magistrats à punir les pécheurs scandaleux. La réforme introduite en Suisse par Zuingle fut adoptée dans plusieurs autres pays ; on seconda ses efforts à Berne, à Bâle, à Constance, etc. Genève la reçut en partie, et la différence qu'il y avoit entre les dogmes de Zuingle et ceux de Calvin n'altéra jamais la communion de leurs partisans. Les lettres de ce réformateur ont été publiées avec celles d'OEcolampade, à Bâle en 1536. Théodore Bibliander, professeur en théologie à Zurich, y a joint une apologie de ces deux illustres réformateurs, et de leur doctrine. On avoit déjà publié au mois de février de la même année une *courte Exposition de la foi*, que Zuingle avoit composée peu de temps avant sa mort, et qu'il avoit adressée au roi de France, François Ier. C'est dans cette pièce que se trouve le passage sur le salut des païens, que nous avons rapporté.

ZUINSKI. *Voy.* DÉMÉTRIUS, n° X.

* ZUISKI, gouverneur de Pleskow en Russie, vivoit dans le 16e siècle, et se distingua par sa valeur et par son esprit. Il ne se borna pas à la simple défense de la place de Pleskow, dont il avoit le commandement, il forma aussi le dessein de forcer le camp des Polonais, et de tailler en pièces leur armée. Il usa de beaucoup d'adresse. Il donna aux plus braves sept cents chevaux qui lui restoient dans la ville, et se disposoit à faire une sortie vigoureuse ; mais les Polonais feignirent de se retirer, dressèrent une embuscade et se cachèrent de manière qu'ils surprirent ceux de l'armée ennemie qui étoient sortis pour les attaquer. Zuiski éprouva alors un échec assez considérable.

Trois cents hommes de sa troupe furent tués, soixante furent faits prisonniers, et le reste repoussé dans la ville. Les Polonais qui n'y voyoient plus aucuns mouvemens crurent pouvoir aller se promener le long des murs; mais on leur tira des coups de carabine, et plusieurs furent tués; ils s'en vengerent d'une manière abominable. Ils firent préparer par un nommé Jean Ostromène un coffre de fer, dans lequel il avoit mis douze canons d'arquebuse tellement petits, qu'on auroit pu les briser sans le moindre effort; il renferma le tout dans une boîte de bois, il attacha au fond et au couvercle de ce coffre des cordes qui correspondoient avec ces canons; les cordes mettoient en mouvement une roue qui faisoit sortir du feu d'une pierre disposée de manière qu'il se communiquoit à l'instant aux canons. Jean Moller feignit de vouloir déserter, et prétextant qu'il vouloit mettre en sûreté ce coffre, qu'il disoit plein d'or et de pierres précieuses, l'envoya à Zuiski; mais heureusement il ne se trouva pas chez lui. En son absence, André Chorostin, second palatin de la ville, son rival, se hâta, ainsi que Coscki et quelques autres personnes que la curiosité avoit attirées, de faire ouvrir la boîte; tous furent tués et blessés à l'ouverture. Zuiski publia alors un écrit très-fort contre Zamoski, grand général de l'armée polonaise, qu'il accusoit de ce stratagème; il l'appela même en duel; mais l'affaire n'eut pas d'autres suites. Zuiski força les Polonais à se retirer, le 6 février 1582. Il mourut peu de temps après.

* ZUMBACH DE KOESFELD (Lothaire), médecin de Trèves, né le 27 août 1661, mort le 29 juillet 1729, fut d'abord mathématicien et physicien à la cour de l'électeur de Cologne. Il enseigna ensuite l'astronomie à Leyde, et retourna à Cassel exercer sa première profession. On imprima à Leyde, en 1690, un de ses ouvrages intitulé *Floræ hugduno*, in-8°. — Son fils Conrad, comme lui médecin, a laissé, I. *De vero in medicinâ inveniendo*, Leyde, 1724, in-4°. II. *De pulsibus et urinis*, ibidem, 1741, in-8°.

† ZUMBO (Gaetan-Jules), gentilhomme sicilien, sculpteur, né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701, demeura long-temps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand-duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il s'arrêta aussi à Gênes, et y donna des preuves de son rare mérite. Il s'associa avec un chirurgien français nommé Nonès, à dessein de représenter avec sa cire colorée des corps anatomiques; le chirurgien disséquoit et Zumbo représentoit. Il fit dans ce genre un corps de femme avec son enfant, qui parut une vérité telle que les spectateurs les plus habiles y furent trompés. L'ouvrage étoit à sa fin, lorsque les deux associés se brouillèrent par des raisons d'intérêt. Zumbo abandonna son chirurgien à qui le corps resta. Une *Nativité du Sauveur* et une *Descente de Croix*, qu'il fit dans cette ville, passent pour des chefs-d'œuvre de l'art. La France fut le terme de ses voyages; il travailla à plusieurs pièces d'anatomie. Philippe, duc d'Orléans, qui avoit un goût si grand et si éclairé, honora plusieurs fois Zumbo de ses visites. On parle d'un sujet exécuté par ce sculpteur, appelé la *Corruzione*, ou-

vrage admirable pour la vérité, l'intelligence et les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La première représente un *Homme mourant ;* la seconde, un *Corps mort ;* la troisième, un *Corps qui commence à se corrompre ;* la quatrième, un *Corps qui est corrompu ;* la cinquième, un *Cadavre* plein de pourriture et mangé des vers. Lunier lui attribue l'invention de l'anatomie en cire. Cet artiste présenta en 1701, à l'académie des sciences de Paris, une tête d'une certaine composition de cire, qui représentoit parfaitement une tête préparée pour une démonstration anatomique.

ZUMEL (François), de Palencia en Espagne, mort en 1607, fut professeur de théologie à Salamanque, et général des religieux de la Merci. Il composa contre Molina, qui avoit attaqué sa doctrine, plusieurs *Ecrits apologétiques*, que Bannez s'engagea à défendre devant l'inquisition.

ZUNCA. *Voyez* ZONCA.

* ZUNIGA *ou* STUNICA (Diègue de), savant Espagnol, de l'ordre des ermites, professeur de théologie à Ossone, vers la fin du 16e siècle, étoit issu d'une famille noble. Il a publié, I. *Philosophiæ pars prima.* La mort l'a empêché de donner la seconde partie de cet ouvrage. II. *Commentaria in Job*, Tolède, 1584, in-4°. III. *Commentarius in Zachariam prophetam*; il se proposoit également de donner d'autres Commentaires sur l'Écriture, qu'il n'eut pas le temps de terminer. IV. *De verâ religione libri tres.*

* ZURBERAN (François), peintre du 17e siècle, né à Frente dans un canton peu éloigné de Séville, travailla dans le goût du Caravage. Il dessina dans la maison royale de Buen-Retiro les exploits d'Hercule. Ce fut à cette occasion que Philippe IV lui dit : « Vous êtes le peintre du roi, et le roi des peintres, » honneur que le roi d'Espagne n'avoit encore accordé qu'à Titien. Zurberan continua de servir ce monarque avec zèle. Il mourut à Madrid, âgé de 66 ans.

† ZURITA (Jérome), d'une famille noble de Sarragosse, se fit secrétaire de l'inquisition, moins par fanatisme, que pour vivre tranquille à l'abri de ce titre. Il mourut en 1580, à 67 ans, après s'être fait un nom par son savoir. On a de lui, I. *L'Histoire d'Arragon* jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique, en 7 vol. in-fol. Vossius fait un grand éloge du jugement et du savoir de cet historien. Le conseil du roi d'Espagne le blâma d'avoir en historien fidèle dévoilé les défauts des monarques espagnols, et le public l'en loua. La première partie des Annales d'Arragon par le docteur Barthélemi-Léonard d'Argensola, sert de suite à l'Histoire d'Arragon de Zurita depuis 1516 (*voy.* BARTHEL. LÉON. ARGENSOLA). III. Des *Notes* sur l'*Itinéraire d'Antonin*, sur *César* et sur *Claudien.*

* I. ZUR-LAUBEN (Oswad de), issu de l'ancienne maison de la Tour-Chatillon, né en 1467, dans le Valais, mort à Zug en 1549, fut capitaine de la garde suisse au service des papes Jules II et Léon X. Ce brave officier soutint par sa valeur la réputation que ses ancêtres avoient acquise à cette illustre maison, et se distingua particulièrement dans les batailles de Novarre et de Ravenne. Il servoit en qualité de

major-général des troupes du canton de Zug à la bataille de Capelle, où Zuingle fut tué.

* II. ZUR-LAUBEN (Antoine de) capitaine au service du roi de France Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il se trouva à la célèbre retraite de Meaux, aux batailles de Montcontour, de Jarnac, de saint Denys, et mourut à Zug sa patrie en 1586, à 81 ans, après avoir dirigé les négociations les plus importantes. Il a laissé en manuscrit la *Relation d'un voyage en Palestine*, *et celle de ses campagnes*.

III. ZUR-LAUBEN (Béat de), de l'ancienne maison de la Tour-Châtillon, en Valais, mort à Zug en 1663, âgé de 66 ans, fut le chef du canton de Zug et capitaine au régiment des gardes-suisses sous Louis XIII. Il fut en 1634 l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services en accordant à lui et à sa postérité le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avoient donné les titres de père de la patrie, et de colonne de la religion. On a de lui le détail de toutes ses négociations, depuis 1629 jusqu'en 1659.

IV. ZUR-LAUBEN (Béat Jacques de), fils aîné du précédent, né en 1616, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, servit en France avec distinction. Il occupa les principales charges de sa patrie, et contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton et ses confédérés lui durent en 1656 la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence.

V. ZUR-LAUBEN (Béat Jacques de), neveu du précédent, fut élevé au grade de lieutenant-général des armées du roi de France. Il s'acquit beaucoup de gloire en Catalogne, en Irlande, en Flandre et en Italie. Il contribua à fixer la victoire de Nerwinde; fit avec le comte de Tessé lever au prince Eugène le long blocus de Mantoue, et fut le seul des officiers généraux qui repoussa les ennemis, à la fameuse bataille de Hochstet, en 1744. Il reçut sept blessures dont il mourut à Ulm en Souabe le 21 septembre, à 48 ans. Le roi l'avoit gratifié, en 1687, de la baronnie de Ville en haute-Alsace, reversible à la couronne après la mort de Conrad, baron de Zur-Lauben, inspecteur général de l'infanterie dans le département de la Catalogne et du Roussillon.

VI. ZUR-LAUBEN (Placide baron de La Tour-Châtillon), né à Bremsgarten, le 14 mars 1646, cousin-germain du précédent, fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de saint Benoît, en Suisse, l'an 1683. Il mérita par ses travaux et ses acquisitions le titre de second fondateur de cette abbaye. Il la rebâtit avec magnificence, en accrut considérablement les revenus, et obtint en 1701, de l'empereur Léopold, pour lui et les abbés ses successeurs, le rang et le titre de prince de l'empire. Il mourut à Sandegg, dans son château, en Turgovie, l'an 1723. On a de lui, I. *Spiritus duplex Humilitatis et Obedientiæ*. II. *Conciones Panegyrico-Morales*.

† VII. ZUR-LAUBEN (Béat Fidèle Antoine-Jean Dominique de La Tour-Châtillon de), neveu de Béat Jacques, né à Zug en 1720, a été brigadier des armées du roi, capitaine au régiment des gardes-suisses, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il joignoit à beaucoup de savoir et à une grande mémoire une figure et un esprit gauche, qui firent dire à mademoiselle de Lussan qu'il étoit une bibliothèque immense dont le bibliothécaire étoit un sot. Zur-Lauben se montra l'un des plus grands ennemis de M. de Choiseul, qui avoit conservé après sa retraite du ministère la place importante de colonel général des Suisses. Il alla dans sa patrie pour tâcher de déterminer les cantons à demander un autre général qu'un courtisan exilé, mais il ne put les y déterminer. Ses ouvrages sont : *L'histoire militaire des Suisses*, 8 vol. in-12. II. *Mémoires et lettres du duc de Rohan sur la Valteline*, 3 vol. in-12. III. *Bibliothèque militaire*, 3 vol. in-12; on trouve dans cette Bibliothèque la traduction d'Onosander; elle a été imprimée à la fin de l'édition grecque de cet auteur, donnée à Nuremberg par Schewbel, en 1762, in-fol. IV. *Code militaire des Suisses*, 4 vol. in-12. V. *une Lettre* sur la vie de Guillaume Tell, in-12 de 60 pages; elle est adressée au président Hénault, à l'occasion de la tragédie de Lemière. VI. *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine*, Paris 1770, in-8. VII. *Tableaux topographiques, pittoresques, historiques, moraux, politiques de la Suisse* (publiés par J. B. de La Borde), *avec la table analytique*, par Quétant, Paris, 1780-88, 4 vol. in-fol. avec 278 figures. Quelquefois ce bel ouvrage se relie en trois ou en cinq volumes. On trouve souvent séparément les 217 premières planches avec deux parties de discours : elles ont peu de valeur. L'édition de cet ouvrage en 13 volume in-4°, avec les mêmes planches est peu recherchée. *V.* III Borde (B. de la). Zur-Lauben est mort en 1770.

ZUST. *Voyez* ZOUST.

ZUSTRUS (Lambert), peintre flamand. On ne sait précisément ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort. Il étoit élève de Christophe Schwarts, peintre du duc de Bavière, et Le Titien lui donna des leçons de son art. Ce peintre peignoit avec beaucoup de facilité. Il traitoit assez bien l'histoire, et excelloit dans le paysage qu'il touchoit d'une grande manière. *L'enlèvement de Proserpine* est un de ses chefs-d'œuvre.

* ZUTPHEN (Gérard de), ecclésiastique, étoit tout à la fois savant, spirituel, et possédoit au plus haut degré la connoissance des saintes Ecritures et des sciences séculières. Il a publié un *Traité* de dévotion que l'on trouve dans le tome 5 de la Bibliothèque des PP., et qu'il composa pour les frères de la vie commune; société qui avoit été fondée par Gérard Groot, ou le Grand, de Deventer, docteur de Paris et chanoine d'Utrecht. Cet institut étoit primitivement composé de pauvres écoliers, qui, en faisant leurs études, gagnoient leur vie à transcrire des livres, et mettoient en commun ce qu'ils gagnoient. Plusieurs de ceux qui avoient achevé leurs études restèrent ensuite dans cette communauté; d'autres formèrent la congrégation de chanoines réguliers

de Windesheim. Gérard Zutphen se déclara l'appui de la société des frères de la vie commune, et composa plusieurs autres *écrits* destinés à son usage. Il mourut en 1398.

* ZUYLICHEM (Constantin-Huyghem, seigneur de), mort en 1687. *Voyez* HUYGHENS, n° I.

* ZUYREN (Jean de), imprimeur à Harlem en 1661, mérita par ses lumières et sa probité d'être nommé échevin et consul de sa patrie. On lui doit une *Dissertation* sur l'origine de l'imprimerie.

* I. ZUZZERI (Bernard), né le 2 janvier 1683, d'une famille noble de Raguse, entra dans la compagnie de Jésus à Rome. Après ses cours d'études, on lui offrit une chaire de théologie, qu'il refusa pour se livrer entièrement aux missions en Croatie, dont il écrivit l'histoire en latin. Pendant son ministère il publia, en langue illyrienne, divers *Opuscules*, mais sans y mettre son nom. Revenu à Rome, il y termina ses jours en 1762.

* II. ZUZZERI (Jean-Luc), de la même famille que le précédent, né à Raguse en 1716, entra chez les jésuites, et se consacra à l'étude des médailles. Il mourut à Rome le 18 novembre 1746. On a de lui deux *Dissertations*, l'une sur une médaille d'Attale-Philadelphe; l'autre sur une médaille de Faustine, Venise, 1747, in-4°.

* ZWAENS *ou* SWAENS (Arnould), pasteur de Gertrudenberg, né à Goirle dans le Brabant hollandais, a publié à Bois-le-Duc, I. *Thesaurus salutaris sapientiæ*, 1610. II. *Explicatio missæ et canonis*, 1611, in-16. III. *De arte concionandi*, 1611, in-16. IV. *Salutares doctrinæ*, 1612, in-8°. V. *Summa virtutum et vitiorum*, 1615, in-8°. VI. *Démonstration de la foi chrétienne et véritable*, en flamand, 1613, in-8°. VII. *Explication de la cène et de la passion du Sauveur*, en flamand, 1622, etc. Zwaens avoit beaucoup de zèle pour la religion: il défendit avec chaleur la religion catholique. On lui doit diverses fondations utiles, entre autres celle d'un hôpital à Oosterwick.

* ZWEINITZ (David de), né à Seifersdorf en Silésie en 1600, mort le 27 mars 1667, étudia à Heidelberg, et voyagea en Angleterre et dans les Pays-Bas. A son retour, Rodolphe, duc de Lignits, le chargea de divers missions de la plus haute importance. En l'année 1627 il fut envoyé à la diète de Breslaw, en qualité de plénipotentiaire ordinaire. Il obtint ensuite la charge de conseiller de régence, et celle de capitaine général de la principauté de Wolaw. Il fut ambassadeur vers l'empereur Ferdinand II, Uladislas, roi de Pologne et les électeurs de Brandebourg. On a de lui, I. *Soliloques sur l'examen de la conscience*, en latin. II. *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand. III. *Cantiques spirituels*, en allemand. IV. *Abrégé* de la Bible, en allemand, etc.

* ZWELFER (Jean), né dans le Palatinat en l'année 1618, mort en l'année 1668, fut d'abord pharmacien; il se livra ensuite à l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue. Aussitôt après il se rendit à Vienne, où l'on croit qu'il enseigna la chimie et qu'il fut médecin de la

cour. On a de lui, I. *Animadversiones in pharmacopeiam Augustanam*, Viennæ, 1652, in-folio. II. *Pharmacopeia regia.* III. *Discursus apologeticus adversùs hippocratem chymicum Ottonis Tackenii.* On lui reproche d'avoir trop entassé dans ses ouvrages, les principes de la polypharmacie.

* ZWENDEBOLDE, fils naturel d'Arnould, empereur et roi de Germanie et d'Italie, fut un prince courageux. Il rendit les plus grands services à son père dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Normands et les Hongrois. Celui-ci l'envoya en Italie avec une puissante armée au secours de Bérenger, puis contre Rodolphe, roi de Bourgogne. Il vouloit le laisser héritier de son trône, mais ayant eu un fils légitime, il donna à Zwendebolde le royaume de Lorraine. Ce prince se laissa gouverner par ses femmes, et se rendit odieux à ses sujets. Ils se révoltèrent contre lui après la mort d'Arnould, et proclamèrent à sa place son frère Ludovic. Zwendebolde furieux, parcourut la Lorraine le fer et la flamme à la main, et saccagea toute la contrée; Ludovic envoya contre lui une armée. On en vint aux mains sur les bords de la Meuse. Le combat fut sanglant, et Zwendebolde, après les plus brillans exploits, tomba sous les coups de Gérard, Etienne et Manfred, généraux de Ludovic.

* ZWENGER-DÉVEBACH (Sébastien-Pérégrin), baron de l'empire, général-feld-maréchal lieutenant au service de l'empereur Ferdinand III, landamman du canton d'Uri, en Suisse, né en 1609, mort en 1678, est illustre dans les fastes Helvétiques, par les grands services qu'il rendit à sa patrie, particulièrement en 1653. L'empereur le créa baron de l'empire en 1658, faveur qui fut étendue sur toute la maison de Zwenger.

ZWICKER (Daniel), Socinien du 17e siècle, après s'être attaché fortement aux erreurs des Frères Polonais, se rapprocha insensiblement des Remontrans, qui, en attaquant plusieurs dogmes principaux de la religion, empruntoient le voile de la conciliation et de la paix. Un fonds d'humanité et de douceur, dit-on, jeta Zwicker dans le système de la tolérance, tant célébré par les Arméniens. Il crut que la raison, l'Ecriture-sainte et la tradition devoient être le point de réunion des Chrétiens de tous les partis. Il proposa son système dans son *Irenicon Irenicorum*, qu'il publia en 1658, in-8°. Cet ouvrage souleva tous les Protestans. L'auteur défendit son sentiment dans un autre, in-8°, publié en 1661, sous ce titre : *Irenicomastix victus et constrictus...* Comenius, Hoornbeck et les autres à qui il repondoit dans ce dernier ouvrage, ne se crurent pas vaincus, et répliquerent. Il crut les réduire au silence par un 3e volume, qu'il publia en 1677, et qu'il intitula : *Irenicomastix victus et constrictus, imò obmutescens*, in-8°. Ses adversaires se turent en effet, ennuyés apparemment du combat. Ces trois pièces réunies sont regardées comme le corps de doctrine des conciliations. Elles sont peu communes, sur-tout la dernière. Elles forment étant rassemblées, deux volumes, in-8°.

I. ZWINGER (Théodore), savant médecin, naquit le 2 août 1533, à Bischoffzell dans la Tur-

govie, d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Ce savant mourut le 10 mars 1588. Son nom a été long-temps célèbre par une énorme compilation intitulée *le Théâtre de la vie humaine*, en latin, Bâle, 1565, in-fol. Cet ouvrage avoit été commencé par Conrad Lycosthène, son beau-père, qui le chargea en mourant de le terminer. Nous avons encore de lui : I. *In artem medicinalem Galeni commentarii*, Bâle, 1561, in-fol. II. *Methodus rustica Catonis et Varronis*, bon ouvrage agronomique, Bâle, 1576, in-8°. III. *Methodus Apodemica*, Bâle, 1578, in-4°. IV. *Consilia et epistolæ quædam medicæ*, Francfort, 1598, in-fol. V. *Physiologia Medica*, Bâle, 1610, in-8°. Cet écrit est en vers, et d'un goût entièrement différent de celui de Théodore Zwinger. Quelques auteurs l'ont attribué à son fils.

* II. ZWINGER (Jacques), né à Bâle, le 15 août 1569, fils du précédent, mourut de la peste, le 11 septembre 1610. Après avoir fait ses études, il alla en Italie en 1585, y étudia la physique, la morale et la médecine, sous de très-habiles maîtres. De retour à Bâle en 1593, il y reçut le degré de docteur. Il obtint ensuite la chaire de grec au collége des médecins, où il avoit été aggrégé, et fut nommé médecin de l'hôpital de Bâle. Zwinger connoissoit parfaitement les auteurs anciens de médecine, et la chimie. Il tenoit des cours de médecine dans sa maison. On lui doit les ouvrages suivans, en latin, I. *Examen des principes chimiques*, selon Galien, Hippocrate, et les autres médecins Arabes et Grecs. II. *Le Grand Etymologique Grec*. III. *Commentaire* sur le livre de Galien, des définitions de médecine. IV. *Catéchisme de la Religion Chrétienne, et Analyse des Epîtres de saint Paul*. Il a augmenté et corrigé avec beaucoup de soin le *Theatrum vitæ humanæ*, de son père. Arragosius de Toulouse lui accorda son estime, et le fit son héritier universel.

† III. ZWINGER (Théodore), frère du précédent, né en 1597, montra de très-bonne heure du goût pour la médecine; mais il quitta cette partie pour consacrer son temps à l'étude de la théologie. Il fut nommé maître ès-arts en 1613. Ayant étudié avec soin le grec et l'hébreu, il alla à Heidelberg, où il soutint des thèses avec beaucoup de succès. Il parcourut ensuite les Pays-Bas, passa en Angleterre, et de là en France, à Paris, à Genève, et enfin retourna à Bâle en 1617, et y fut nommé archidiacre de la cathédrale, en 1627 pasteur de Saint-Théodore, et en 1630 il prit le degré de docteur en théologie. Il eut occasion d'allier ces fonctions à celles qu'il remplissoit en 1629, lors de la peste dont Bâle fut affligée. On lui doit : I. *Commentaire analytique sur l'Epître de saint Paul aux Romains*. II. *Commentaire sur les Psaumes*. III. *Système de Doctrine* rangé par tables. IV. Un *Ecrit sur l'Eucharistie*. V. Un autre *sur le Libre Arbitre*. IV. *Recueil d'exercitations Théologiques*. Tous ces ouvrages sont en latin. Zwinger est mort des suites d'une chûte, le 26 novembre 1654.

* IV. ZWINGER (Jean), fils du précédent, né à Bâle, le 26 août 1634, étudia avec beaucoup

de soin la théologie, et fut successivement ministre en 1653, pasteur de l'église allemande de Genève, et après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande et en Frise, il revint en 1656 dans sa patrie, où il obtint la chaire de grec. Nommé ensuite bibliothécaire, il ne s'acquitta pas moins bien de ses fonctions, et fit avec beaucoup d'ordre et de travail le catalogue de la bibliothèque dont il étoit chargé, en plusieurs gros volumes in-folio. En 1665, il fut nommé professeur de la faculté de théologie. Jean Zwinger mourut en février 1696. On a de lui, I. Un *Traité* en latin, touchant la fête du corps de Jésus-Christ, dite la Fête-Dieu. II. *De rege Salomone peccante*. III. Un grand nombre de *Dissertations* théologiques et philosophiques. IV. Des *Harangues*.

* V. ZWINGER (Théodore), dit le jeune, fils du précédent, né à Bâle, le 26 août 1658, reçut le degré de docteur en médecine en 1680 : après avoir étudié dans sa patrie, il voyaga ensuite en France, et de retour à Bâle en 1683, il y fut fait successivement professeur d'éloquence, de physique, et enfin en 1703 professeur de médecine. Quelque temps après il fit un voyage en Allemagne, où il eut plusieurs entretiens avec l'empereur Léopold I[er]. On lui offrit la chaire de professeur de médecine, à Leyde, avec des appointemens considérables ; Frédéric I[er], roi de Prusse, voulut le nommer son médecin. Le landgrave de Hesse-Cassel lui fit aussi des offres très-avantageuses, mais il préféra sa patrie à tous ces honneurs. Il est mort en avril 1724. Zwinger a donné, I. *Théâtre botanique*, en allemand, Bâle, 1690, in-folio. II. *Specimen Physicæ Electrico-Experimentalis*, Bâle, in-12. III. *Theatrum praxeos Medicæ*, Bâle, 1710, in-4°. IV. *De Methodo mathematicâ docendi medicinam*, Bâle, 1714, in-4°. V. *Traité des Maladies des Enfans*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8°. en latin. VI. *Fasciculus Dissertationum*, Bâle, 1710, in-4°. VII. *Triga Dissertationum*, Bâle, 1716, in-4°. VIII. *Dictionnaire Latin et Allemand*. IX. Un *Abrégé de la Médecine* d'Etmuller, et des recherches savantes sur l'aimant.

† VI. ZWINGER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, né à Bâle, le 12 septembre 1660, mort en novembre 1708, suivit la même carrière que Théodore. Il alla à Zurich et à Genève, et fut nommé ministre au régiment Suisse de Stuppa, en France. De retour dans sa patrie, il fut pasteur de Lichstal, petite ville du canton de Bâle ; en 1700 pasteur de Sainte-Elisabeth, et enfin professeur, et après docteur en théologie. Zwinger est auteur d'un *Traité* en allemand, intitulé : *l'Espoir d'Israël*, et de quelques *Thèses* et *Sermons*. Il étoit très-versé dans l'histoire, et possédoit à un très-haut degré la théologie.

* VII. ZWINGER (Jean-Rodolphe), neveu du précédent, et fils du célèbre Théodore, dont nous avons parlé plus haut, suivit avec éclat la même carrière. Il occupa d'abord dans sa ville natale les chaires de logique, d'anatomie et de botanique, et succéda à son père dans celle de pratique. Il a écrit en grec et latin un ouvrage intitulé : *Magni Hippocratis aphorista opuscula*, Bâle, 1748, in-8°. Il y a joint *Speculum Hippocraticum* ou *Ta-*

ble des Prédictions et Sentences d'Hippocrate.

* VIII. ZWINGER (Frédéric), frère du précédent, né à Bâle, le 11 août 1707, et mort dans la même ville, le 1er août 1776, se distingua dans la même carrière, et devint recteur de l'université de Bâle. Il donna en 1744, une nouvelle édition du *Théâtre botanique* de son père, et plusieurs *Dissertations* assez estimées.

* ZYAD (Sarasin), frère naturel de Moavie, calife de Syrie, vivoit dans le 7e siècle. Il effaça, par son éloquence et son esprit, le défaut de sa naissance, et devint successivement cadi et gouverneur de la Perse, sous le règne d'Ali. Hassan, fils de ce dernier, ayant abdiqué le Califat en faveur de Moavie, Zyad ne voulut le reconnoître, qu'à condition que lui-même s'avoueroit publiquement pour son frère. Celui-ci, jaloux de le mettre dans ses intérêts, n'hésita pas à lui accorder ce qu'il demandoit, malgré les réclamations de toute sa famille. Il le nomma peu après gouverneur de toutes les provinces que les Musulmans possédoient dans les Indes. Zyad fit aimer et respecter son nom dans toute l'étendue de son gouvernement; il étoit un peu despotique, mais il ne laissa jamais le mérite sans récompense; les méchants seuls trembloient à son aspect. Il venoit de soumettre entièrement l'Irak, quand il mourut de la peste l'an 671 de l'ère chrétienne.

* ZYB *ou* DYB-BACOUY-KAN, un des premiers rois Mogols. L'antiquité reculée de son règne a laissé aux auteurs orientaux, toujours amoureux de fables, le champ libre pour en fabriquer sur son compte. Une des moindres qu'ils débitent, c'est que ce monarque étoit arrière petit-fils de Noé, et que son père, Ilminjeh, régna immédiatement après le déluge. Quoiqu'il en soit, ce qu'on sait de plus certain, c'est que Zyb Bacouy, grand roi, guerrier habile, bon législateur, prince juste, clément, liberal, recula les bornes de son empire, améliora les lois de ses prédécesseurs, s'immortalisa par l'équité de ses jugemens, sut pardonner à ses ennemis, et répandit sur ses amis, sur les hommes à qui il étoit redevable de grands services, et même sur le peuple, les richesses immenses dont ses conquêtes avoient enrichi le trésor de l'état.

ZYLIUS *ou* ZY, jésuite, né à Utrecht en 1858, mort à Malines, le 15 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison des Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Église catholique. Ce jésuite étoit bon poète, et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui: I. Des *Vies* de plusieurs Saints, qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*. II. *Hist. Miraculorum. B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4°. III. *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers, 1650, in-4°, et encore à la suite des Poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

* I. ZYPOEUS *ou* VANDENZYPE (François), né à Malines en 1580, mort en 1650, après avoir étudié à Anvers, alla à Louvain, où il s'appliqua à l'étude du droit: on lui confia le gouvernement du collége des Bacheliers. Il n'exerça pas long-temps

ces fonctions ; car au bout de quelques mois, il fut appelé par l'évêque d'Anvers, pour occuper la place de son secrétaire particulier, devint ensuite official d'Anvers, depuis, chanoine de la même église, archidiacre et grand vicaire. Zypœus étoit très-versé dans la connoissance du droit civil et canonique. Il a laissé plusieurs écrits sur ces matières, en latin, qui forment 2 vol. in-folio, Anvers, J. et J. B. Verdussen, 1675. Il a aussi donné, I. *Judex, Magistratus, Senator*, en 4 livres, qui traitent des devoirs des Juges et de leur autorité, de la police, etc. II. *Hiatus Jacobi Caßani obstructus*, qui regarde encore le droit des Pays-Bas.

II. ZYPOEUS (Henri), frère du précédent, né à Malines en 1577, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Jean à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, et obtint le premier en 1623 le droit de porter la mître. Zypœus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avoient causés. Sa mort, arrivée en 1659, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est intitulé : *Sanctus Gregorius magnus, ecclesiæ doctor, primus ejus nominis pontifex romanus, ex nobilissimâ et antiquissimâ in ecclesiâ dei familiâ benedictâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8°. Ce livre, en faveur du monachisme de saint Grégoire, est contre Baronius. Il y a de l'érudition ; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe autant sur cette question inutile, qu'un gentilhomme campagnard sur les illustrations de sa race. Il importe assez peu que saint Grégoire ait été Bénédictin ou non, pourvu qu'il ait servi l'église avec zèle, et soulagé l'indigence avec ardeur. Les hommes sont recommandables aux yeux du sage, non par l'habit qu'ils portent, mais par les vertus qu'ils pratiquent. Il a encore écrit, I. *Tractatus de vitâ, consecratione et religioso statu S. Scholasticæ*, Bruges, 1651, in-4°. II. *Series facti, et motivum juris in causâ coram consilio privato pro partibus abbatis S. Andreæ, adversus abbatem S. Pantaleonis*, Bruges, 1640, 1 vol. in-4°.

* III. ZYPOEUS (François Vanden), né à Louvain dans le 17e. siècle, fut d'abord lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles, puis professeur d'anatomie dans sa ville natale. On a de lui, *Fundamenta medicinæ physico-anatomicæ*, Bruxelles, 1683, in-12, ouvrage long-temps estimé, mais qui fait place aux *Institutes* du docteur de Villers, et à la *Physiologie* de Haller.

ADDITIONS

ET

CORRECTIONS

Pour les dix-huit premiers volumes.

TOME PREMIER.

ABRAM (Nicolas). A la fin, *ajoutez* : et dans la bibliothèque de Lorraine de dom Calmet, où cet auteur en désigne 13.

ADALBERON (Ancelin), page 67, col. 2, lig. 3. Il mourut l'an 990, *effacez ces mots et substituez* : on ignore l'année précise de sa mort; mais on sait qu'il vivoit encore en 1017.

ADHEMAR, plutôt ADZEMAR (Guillelm.), lig. 3, Marjevols, *lisez* : Marvejols.

IX. AGRIPPA (Henri-Corneille), ligne 3; 1586, *lisez* : 1486.

XV. ALBERT, surnommé le grand, pag. 162, lign. 22. Maître des sentences, *ajoutez* : *voyez* Pierre Lombard, n° XXI.

ALDE. *Voyez* Halde. *Lisez* : Alde; *voyez* Duhalde.

I. ALEXANDRE-LE-GRAND, colonne 10, lign. pénult., Ephestion, *lisez* : d'Ephestion.

XVIII. ALEXANDRE VI, colonne 5, lig. 10, second duc de Candie, *lisez* : second duc de Gandie.

ALFORD (Michel), lig. 2, en 1357, *lisez*, en 1557.

ALKMAAR (Henri de), *corrigez* : il n'est point traducteur de la *fable du Renard*; mais il a pris ce roman fabuleux pour le sujet de ses poésies. Goethe, un des premiers poètes d'Allemagne, a refondu cet ouvrage, et l'a publié en vers hexamètres.

ALOYSIUS HEGIONENSIS, lig. 2, nº. XXIV, *lisez*, nº XXV.

II. AMALARIC, lig. 14. Dans Ulphisas, *lisez* : dans Ulphilas.

AMALRIC (Arnauld), col. 2, lig. 35, au comte Amalric, *lisez* : à l'abbé Amalric.

II. AMMAN (Jean Conrad), *ajoutez* : son *sourd parlant* est une savante *Dissertation sur la parole*, copiée par ses successeurs, sans pouvoir y rien ajouter de nouveau. Il moutra l'excellence de son art, en produisant une jeune fille de Harlem, sourde et muette, qui parloit couramment le latin et le Hollandais, et soutenoit des thèses dans ces deux langues.

II. ANCILLON (Charles), col. 2, lig. 27, à la fin de l'article, *ajoutez* : VI. Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement d'un édifice public, in-8º, Berlin, 1708.

VI. ANGELI (l'), col. 2, lig. 2, suivit en France, *lisez* : suivit en Flandre.

ANQUETIL DU PERRON (Abraham-Hyacinthe), ligne 24. Langue ancienne dans laquelle sont écrits les ouvrages, *lisez* : livre écrit dans la langue des ouvrages.

APELBOOM (d'), lig. 7. Lüsbet van Watterinden, *lisez* : Lesbet van Watterinden.

III. APOLLONIUS, seconde colonne, lig. 13. Y fut assassiné, *lisez* : y fut accueilli.

ARBOGAST (Louis-François-Antoine), lig. 8. Membre de l'assemblée législative, *ajoutez* : et de la convention nationale.

III. ARÉNA (Joseph), lig. 12. 18 brumaire an 9 (9 novembre 1800), *lisez* : 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799.)

I. ARETIN (Gui), *ajoutez* : quelques auteurs prétendent que non seulement Gui Aretin inventa la gamme, mais encore différens instrumens de musique, appelés *polyplectra*, tels que le clavecin, l'épinette, la vielle; mais ces découvertes sont, dit-on, postérieures à ce bénédictin : il avoit mis seulement sur la voie de les faire, en donnant une idée des instrumens à touches.

ARISTOTE, colonne 4, lig. 4. L'an 422, *lisez* : l'an 322.

ARKENHOLZ (Jean), Suédois. On ne dit qu'un mot sur ses Mémoires de Christine, *suppléez-y* de la manière suivante : son principal ouvrage est intitulé : *Mémoires concernant Christine, reine de Suède, pour servir d'éclaircissement à l'histoire de son règne, et principalement de sa vie privée, et aux événemens de l'histoire de son temps*; Amsterdam, 1751—1759, 4 vol. in-4º. D'Alembert qui a abrégé ce livre dans le tome II de ses *Mélanges*, en dit beaucoup de mal. C'est, selon lui, un portrait assez mal dessiné, déchiré par lambeaux et dispersé sous un amas de décombres. Il est certain que ces mémoires chargés de citations, sont d'une lecture fatigante. L'auteur y a semé une foule de digressions qui l'écartent de son objet principal; mais quelques-uns de ces hors-d'œuvres sont curieux, et l'on y trouve des recherches qu'on ne rencontreroit point ailleurs : il y a même des lettres et quelques opuscules de Christine, qui peuvent intéresser, et qui servent à faire mieux connoître le caractère de cette princesse singulière. Arkenholz, abrégé et décrié par d'Alem-

bert, se plaignit dans une lettre en langue française et en style allemand, du ton dur et aigre que le philosophe de Paris avoit pris en parlant des mémoires dont il avoit profité. Ce procédé de d'Alembert n'étoit pas fort honnête, et il se servit de termes moins honnêtes encore, en lui répondant : ce n'est pas ainsi que Fontenelle en avoit usé à l'égard de Vandale, dont il avoit abrégé l'Histoire des Oracles.

X. ARNAUD (François-Thomas-Marie Baculard d') *ajoutez*. Sa famille étoit noble, originaire de Lisle, petite et agréable ville du comtat Venaissin. L'esprit et l'imagination brillèrent en lui dès son enfance; à peine avoit-il atteint sa quatorzième année qu'il entra en commerce de lettres avec Voltaire, qui l'encouragea par ses conseils et par ses présens. Il lui donnoit de temps en temps des petites sommes, pour lui faciliter les moyens d'aller au spectacle. D'Arnaud entré dans le monde, voulut rendre au poète célèbre, l'argent qu'il avoit reçu, lequel montoit à la somme de 600 fr. Voltaire le refusa, en lui disant que c'étoit une bagatelle, et qu'un enfant ne rendoit pas les dragées à son père. Voyant en lui un jeune homme bien né, sage, vrai, et ami de la vertu, il le présenta au maréchal de Richelieu, qui le mena avec lui en qualité de gentilhomme, à Dresde, lorsqu'il alla faire la demande de la princesse, deuxième épouse du dauphin. Arnaud fut bien accueilli à la cour de Saxe. Le roi de Pologne lui donna le titre de conseiller d'ambassade, et la reine une tabatière d'or. Cependant ses poésies légères lui faisoient une réputation en France et en Allemagne. Le roi de Prusse entra en correspondance avec lui, et finit par l'appeler à Berlin. Cette ville fut d'abord pour lui un séjour très-agréable. Mais s'étant brouillé avec Voltaire, qui lui reprochoit quelques procédés équivoques, qu'il n'eut pas la générosité de lui pardonner, il fut obligé de revenir à Paris, où il fut reçu avec empressement dans des sociétés distinguées. Aux talens de l'esprit, il joignoit une belle figure, de la sensibilité, des mœurs douces, de la politesse, et il avoit la première des attentions dans le commerce des gens du monde, celle de dire des choses flatteuses et de ne rien hazarder de désagréable. La révolution survint, et l'état de d'Arnaud qui étoit sans fortune, et qui n'avoit jamais connu l'économie, n'en fut que plus malheureux. Privé des ressources que lui procuroient ses travaux littéraires, portant le poids de l'âge et de la misère, il fut contraint de demander journellement les plus petits secours, même à des inconnus. Cette espèce d'avilissement dut beaucoup coûter à son caractère naturellement honnête, et à son ame qui avoit une sorte d'élévation. Pour mettre le comble à ses infortunes, quelques propos imprudens le firent enfermer sous le règne de la terreur, et il ne sortit de prison que pour mener jusqu'à sa mort une vie triste, aggravée par la vieillesse et l'indigence. Son fils qui gémissoit dans le silence de la misère de son père sans pouvoir la soulager, soutient aujourd'hui sa veuve du produit d'un petit emploi. Comme écrivain, il a été trop loué par Fréron, et trop déprisé par la Harpe. Ses *poésies fugitives*, en 3 vol. in-12, prouvent de la facilité, de l'imagination, quelquefois des grâces; mais il ne sait pas s'arrêter quand il le faut, il manque en général de goût, de justesse et de liaison dans ses idées. Il montre un peu trop d'envie de paroître libertin, et surement plus débauché qu'il ne l'étoit. On distingua dans le temps son *épître* à Manon, beaucoup trop

libre, mais d'une tournure agréable. *Ses épreuves du sentiment* sont une collection d'aventures attendrissantes, où les malheurs de l'amour et des passions sont peints avec vérité, mais presque toujours avec trop d'abondance et d'emphase. Il prodigue les exclamations, les apostrophes, les ithos, et les pathos. Son drame en vers du *comte de Comminge* est la peinture de ce combat perpétuel entre la nature et la foi, qui déchire une ame sensible et chrétienne. La scène est à la Trappe; cette pièce ne pouvoit être jouée que dans un couvent. Elle le fut néanmoins pendant la révolution; mais elle ne s'est pas soutenue sur le théâtre. Elle ne plut que par la nouveauté du spectacle et du costume religieux qui n'auroit jamais dû paroître sur la scène française.

ARNU (Nicolas), p. 541, col. 2, lig. 7, Thomisticæ, *ajoutez*: 6 vol. in-12, à Béziers, 1672, réimprimé avec des additions sous le titre: *Dilucidum philosophiæ syntagma*.

TOME II.

AUDR AVIT

I. ATHÉNÉE, Athendeus; *lisez*: Athénée (Athenæus), ligne 18: En 1789 et 1801, *lisez* de 1789 à 1791.

IV. AUBUSSON (George de), lig. 2, frère de François, *lisez*: second fils de François.

ANDRA (Joseph), donna le premier volume d'une *Histoire générale*, etc.; *ajoutez*: Cette *Histoire générale à l'usage des colléges*, n'est autre chose que l'essai de Voltaire, avec quelques retranchemens; mais les suppressions n'étoient pas assez considérables pour que les dévots ne fussent pas alarmés. Le discours préliminaire prouve qu'Andra réussissoit mieux comme professeur, que comme écrivain. Son style est fort inférieur à celui de l'auteur dont il empruntoit l'ouvrage.

AUGEREAU (Jean), ligne 5, 1335, *lisez*: 1535.

II. AVITABLE (Blaise), ligne 8, de Torgon, *lisez*: de Torzon.

BAIL BAIL

BAIAN ou BAION (André), ligne 9. Comeëns, *lisez*: Camoëns.

BAILLY (Jean-Silvain), p. 171, col. 2, ligne 33; le drapeau rouge. *Substituez ce qui suit.* Le drapeau attaché à la charrette qui conduisit Bailly à la mort, étoit de taffetas blanc; produit au procès comme ayant été trouvé dans son habitation, il a servi de pièce à sa charge, tendante à prouver une intelligence avec le prince de Condé, de qui on l'accusoit de l'avoir reçue. Arrivé dans le champ de Mars, vers le milieu duquel l'échaffaud avoit été dressé, l'officier public chargé des exécutions, ordonna qu'on transportât la fatale machine au dehors, en disant: «qu'exécuter là ce grand coupable, ce serait souiller cette enceinte d'un sang impur. Aus-

sitôt le bourreau invoque, pour démonter sa charpente, le secours de la populace qui se trouvoit là en assez petit nombre, sans doute à cause de la pluie qui tomboit. Sur le champ 12 à 15 hommes se présentent et transportent sur leurs épaules les diverses pièces de l'échafaud que l'on reconstruit, de suite, derrière les terres, à l'extrémité orientale du champ de Mars, du côté de la rivière. Tout près de l'appareil meurtrier, on allume un grand feu de fagot devant lequel Bailly est placé pour y voir brûler le drapeau blanc, en exécution de sa sentence de mort. Pendant cette scène, sa perruque lui fut enlevée avec violence et jetée en l'air plusieurs fois, avec des propos injurieux, par des forcenés auxquels il répondit tranquillement : « Vous devez être bien contens, car vous me faites beaucoup souffrir ». C'est là qu'un des assistans lui dit : « Tu trembles, Bailly, toi qui avois tant de courage », à quoi il répondit : « cela est vrai, mais c'est de froid ». Il monta à l'échafaud avec la plus grande tranquillité, et sans proférer aucune parole.

BALLOIS (Louis), ligne 4, Stastistique, *lisez* : Statistique.

BALTUS (Jean-François), page 195, colon. 1, dernière ligne de cet article, *ajoutez* : Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosophie payenne, Strasbourg, 1719, in-4°, publié de nouveau en 1733, sous le titre de *Parallèle de la philosophie chrétienne et de celle des Payens.*

BANDELLO (Mathieu), col. 2, ligne 42 ; *supprimez* : qui se relient en 21.

III. BARNES (Jean), col. 2, ligne 12, *Fasciculus rerum expetendarum* de Grotius, *lisez* : *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, d'Edouard Brown, ouvrage peu connu.

IV. BARON (Michel-Boiron, *dit*), ligne 9, de la chapelle un comedien ; *lisez* : de la chapelle, un comédien, etc.

I. BARRETT (Paul de), ligne 7, *supprimez* : histoire et maximes morales, extraites des auteurs profanes, Paris, 1781, in-12.

VII. BARRY (Jacques), page 263 ; né à Cork en Irlande, *ajoutez* : En 1741, son père qui n'étoit qu'un simple maçon, lui fit faire de bonnes études. M. Vialart de Saint-Morys a publié dans le n° 102 du journal des arts, une notice très-détaillée sur ce peintre célèbre.

II. BARTOLI (Daniel), ligne 16, de' tremori armonico ; *lisez* : de' tremori armonici.

I. BAZILICO (Ciriaco), lig. 3, moreto ; *lisez* : moretum ; ligne 5, Septime-Sévère, *lisez* : Cornelius-Sévère ; ligne 7, Petronio arbitro ; *lisez* : Petronius arbiter.

V. BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), ligne 5, s'étoit retiré en Hollande pour le même sujet que son frère, *ajoutez* : où il desservit successivement les églises de Rotterdam, de Leyde et de La Haye ; ligne 39, *supprimez* : III. La république des hébreux, Amsterdam ; 1705, 3 vol. in 8°, 2e col., ligne 28, Rumaiu de Hoog ; *lisez* : Romain de Hoogue. Apres ces mots : que Basnage étoit plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse ; *ajoutez* : « On peut croire qu'il avoit l'un et l'autre talent. Le grand pensionnaire Heinsius le consultoit sur les affaires les plus difficiles. Il l'employa au congrès d'Utrecht en 1712. Il fut décoré du titre *d'historiographe des états de Hollande.*

BASSEVILLE (N. J. Hugon de); *lisez* . Basseville (N. J. Hugou de).

I. BASSO (Cesio), retranchez tout cet article.

BASTIDE (Jean-François de la), *ajoutez* , à la suite de son article : on a de plus, du même auteur, une *Dissertation sur les basques* , 1 vol in-8°, Paris, sans date, destinée à faire suite à une traduction projetée des commentaires de César. Ce volume est rare et rempli de recherches intéressantes et de notes précieuses.

BASTWICK (John), ligne 30, *commissiones*, lisez : *commissionis*.

BAUDELOT de Dairval (Charles-César), col. 3, ligne 26, 30, Mezaburbe ; *lisez :* Mezabarbe ; ligne pénultième, Nointal ; *lisez :* Nointel.

I. BEATTIE (James), col. 2, ligne 23, en octobre 1803 ; *lisez* : le 18 août 1803.

BEAUCLAIR (N. de), col. 2, lig. 9, 1794, in-8° ; *lisez* : en deux gros vol. in-12.

BEAUMELLE (Laurent-Angliviel de la), col. 2, lig. 37 ; 1731 ; *lisez* : 1751, et *ajoutez* : réimprimé avec un supplément, à Berlin, en 1755.

BEAURIEU (Gaspard-Guillard de), col. 2, lig. 11, un dormeur ; *lisez* : une dormeuse.

I. BECCARIA (Jacques-Barthélemi), lig. 13 et 14, Eustathius, Manfred ; *lisez* : Eustathius-Manfred.

BEGA (Corneille). Ligne 17, Houbrakel, *lisez :* Houbraken.

BEHOURT (Jean), professeur au collége de Rouen, *corrigez :* régent du collége des Bons-Enfans à Rouen. *Ajoutez à la fin de l'article* : Son livre intitulé *le Petit Behourt* eut plus de succès que ses trois tragédies, jouées dans son école. La première fut imprimée à Rouen, en 1597, in-12 ; la seconde en 1598, et la troisième en 1604. Sa tragédie d'*Esaü* n'est que l'histoire de Jacob qui achète le droit d'aînesse de son frère ; et qui surprend la bénédiction d'Isaac ; ces deux aventures sont mêlées de plusieurs scènes qui ne sont que des dialogues entre des chasseurs ; et il n'y a pas plus de merveilleux dans le dénouement que dans le reste de la pièce, absolument dénuée d'imagination et d'esprit ainsi que son auteur.

BEINVILLE (Charles-Barthélemi). Ligne 2. Mort en 1041, *lisez :* mort en 1641.

BÉLISAIRE. Colonne 5, ligne 3. Son mérite, *lisez :* son génie.

I. BELLA ou BELLE (Etienne de la). *Retranchez tout l'article.*

I. BENVENUTI (Charles), ligne 17. Réflexions sur le jansénisme, *lisez :* Réflexions sur le jésuitisme, comme dans les éditions précédentes du Dictionnaire historique de Chaudon.

II. BEROALD (François, sieur de Verville). Colonne 2, ligne 49 ; de 439 pag., *lisez* : de 617 pag.

II. BERTHIER (Guillaume-François). Colonne 3, ligne 27 ; Claude Dupuis, *lisez :* Claude Dupin. Ligne 29 ; il n'en existe que 12 exemplaires, *lisez :* il n'en existe aujourd'hui guères plus de trente exemplaires.

IV. BERTHIER (N.), *lisez :* Louis-Benigne-François.

BERTHOLD (don). *Ajoutez à*

cet article : Il écrivit l'*Histoire critique du premier royaume de Bourgogne.* Dissertation sur la question : *Quelles étoient les villes principales de la Franche Comté, dès le* 11[e]. *siècle, et quelle en étoit la capitale*, ouvrage couronné à l'académie de Besançon, en 1759. Il donna une seconde *Dissertation pour la défense de la première*, en composa une autre sur la question : *Quel fut le gouvernement de Besançon sous les empereurs d'Almagne*, ouvrage profond qui n'obtint cependant que le premier *accessit.* Puis il publia un ouvrage sur la question proposée : *En quel temps les abbayes de St.-Claude, de Luxeuil et de Lure, jouirent elles des droits régaliens, et jusqu'où s'étendoient ces droits*, qui obtint le prix de l'académie ; et pour la troisième fois, en 1764, il remporta le prix de l'histoire pour sa dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon depuis Jules César jusqu'au dix-huitième siècle. En 1765, il donna une dissertation sur l'établissement, l'autorité et le domaine des comtes de Bourgogne : cet ouvrage n'obtint que le premier *accessit.* Tant de succès lui préparoient son admission à l'académie, qui n'eut lieu cependant qu'en 1770. Parmi ses manuscrits inédits, on distingue une excellente analyse des mémoires de Grandvelle, sa table raisonnée des livres de la bibliothèque publique dont il étoit le conservateur ; celle des testamens depuis l'an 1255 jusqu'au seizième siècle, formant un in-folio, précédé d'un savant discours. Admis au nombre de ceux qui travaillèrent aux chartes, le gouvernement l'envoya dans la Flandre et les Pays-Bas. Berthold remplit cette tâche avec honneur, ensuite il rédigea le *catalogue* d'une partie des livres historiques manuscrits conservés à la bibliothèque de Bruxelles ; *Notice* des manuscrits de St-Bertin, *Observations* sur une charte de Bauduin ; *Mémoire* sur la chronique de Jacques Clercq, *Notes* sur le nécrologe de S. Martin de Tournay, sur les mémoires de Balthazard Gérard, sur les manuscrits de S. Ghislain ; sur le cabinet de Gérard, secrétaire perpétuel de l'académie de Bruxelles, sur les dissertations de M. Despapes ; sur les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne, sur celle des jésuites à Bruxelles, sur quelques livres manuscrits et imprimés des Bollandistes, sur l'abbaye d'Afflighem, sur diverses chartres des rois d'Angleterre, sur l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, sur d'anciens cartulaires qui y étoient conservés, sur d'anciennes cartes de la Flandre et sur la bibliothèque de Saint-Omer, etc. ; *Eloge de François Richardot, évêque d'Arras*, l'un de ses ouvrages qui est le mieux écrit et qui répand un grand jour sur notre histoire ecclésiastique et civile du seizième siècle. On a aussi de lui un mémoire concernant la bibliothèque publique de Besançon, adressé à M. de Montharrey ; une histoire des Vaudois d'Arras, le *prospectus* d'une description historique et topographique de la Franche-Comté, et des *Observations* sur les dyptiques de S. Vincent et de M. Dagay, abbé de Sorèze ; une *Lettre* sur les villes de Bâle, d'Augst et de Lausanne ; une autre sur l'origine des communes ; un *Précis* sur l'état des lettres dans l'église gallicane, depuis sa naissance jusqu'à nos jours ; *Anecdotes* concernant l'histoire de la Franche-Comté et des notes sur le gouvernement municipal. Il fut admis, en 1776 à l'académie de Bruxelles. La société de *l'Amitié littéraire* de Dunkerque l'adopta en 1787. En

1784, il reçut le brevet impérial de nomination, à la place de cette fameuse communauté de savans, connus sous le nom d'agiographes de l'empereur d'Allemagne, et la cour de France lui permit d'aller y résider pour continuer ce grand ouvrage. Il y mourut le 19 mars 1788, regretté de tout le monde. Rien n'égaloit la simplicité de mœurs de don Berthold, sa droiture, sa bonté et son dévouement pour ses amis. L'éloge historique de don Berthold a été publié par don Grappin, son ancien confrère, secrétaire de l'académie de Besançon, et auteur de plusieurs ouvrages estimés.

V. BERTIN (Antoine); *ajoutez à la fin de son article.* On a encore de lui dans le recueil des voyages amusans, un petit *Voyage à Barèges* en vers et en prose, qui n'a rien de remarquable.

BEVERLAND (Adrien), ligne 7, en 1780; *lisez* : en 1680.

BEVERNINGH (Jérôme Van), ligne 2, né à Gorida; *lisez* : né à Gouda. Colonne 2, ligne 16, Uriquefort; *lisez* : Wicquefort.

BEYMA, ligne 12, Deenwarde; *lisez* : Leuwarde.

BIHERON (mademoiselle), ligne 3. Elle mourut en 1785, âgée de cinquante-cinq ans; *lisez* : elle mourut en 1795, âgée de 65 ans.

BINI (Séverin), chanoine de Cologne; *ajoutez à la fin de son article* : Le savant Usserius accuse Bini d'avoir corrigé ou plutôt corrompu une infinité de passages des anciens conciles, sans avoir égard aux manuscrits authentiques; aussi s'appeloit-il *Contaminator conciliorum.*

TOME III.

BORE BORE

BLANCHELANDE (Philibert François de), colonne 2, ligne 5, promu au grade de lieutenant; *lisez* : promu au grade de lieutenant-colonel.

BOERHAAVE (Herman), né à Worrhout; *corrigez ainsi* : né à Voorhout.

II. BOREL. Colonne 2, ligne 2 : il parvint d'abord, etc., etc.; *changez de la sorte jusqu'à la fin de l'article.* Borel avoit été garde du corps du roi de France; il étoit l'aîné de sa famille; l'un de ses frères, ancien abbé, fut condamné à mort le 17 avril 1794, et parvint à se soustraire à son supplice. Borel aîné et le chanoine Muzel, du même pays, ayant été impliqués en 1801 dans la découverte d'une agence de partisans de la maison de Bourbon, à Lyon, et accusés de correspondance pour cet objet avec M. de

Précy, furent arrêtés, et ensuite tranférés à l'île d'Elbe où Borel est mort. Le chanoine Muzel est passé en Corse où il vit encore. On a publié, par ordre du gouvernement, (en 18 volumes in-8°, de l'imprimerie de la république an 10) les papiers saisis à Bareith et à Mende, concernant ces deux individus.

BOISSIEU (Jean-Jacques de); *lisez ainsi son article :* né à Lyon en 1736, d'une famille noble et ancienne, originaire d'Auvergne, associé de l'institut, de l'académie de Lyon, et membre du conservatoire des arts, annonça de très-bonne heure les dispositions les plus grandes pour la peinture. Déjà connu par d'heureux essais, il vint a Paris à l'âge de vingt-quatre ans et s'y concilia l'estime des amateurs les plus distingués. M. le duc de la Rochefoucault, passionné pour les arts, lui montra le plus vif empressement à favoriser ses études, et lui proposa de faire avec lui un voyage en Italie. Le jeune Boissieu enflammé par la vue des chefs-d'œuvre qui signalèrent la renaissance des lettres aux quinzième et seizième siècles, s'adonna à son retour dans sa patrie au genre qu'il avoit adopté, et seroit bientôt devenu l'un des plus habiles peintres de l'école de Hollande, si n'osant confier à des mains étrangères la préparation pénible qu'exigent les procédés de la peinture à l'huile, une maladie longue et dangereuse ne l'avoit forcé à se borner à l'exercice de la gravure, ainsi qu'aux différentes manières de dessin dont il sembleroit avoir été l'inventeur par le caractère d'originalité qui les distingue. Par un privilége bien rare que Boissieu dut à l'extrême régularité de ses mœurs, ses talens s'élevèrent constamment de progrès en progrès jusqu'au terme de sa course. Ses dessins sur vélin, soit en mine de plomb, soit au crayon d'Italie, sont d'une finesse et d'une suavité dont avant lui ce genre n'avoit pas paru susceptible. Sa modestie égaloit la douceur de son caractère. Pendant un séjour qu'il fit à Paris, il reconnut chez un marchand de tableaux, un morceau de sa main qu'il voulut acheter; le prix lui en paroît exagéré, et il en offre une somme modique : « On voit bien que vous ne connoissez pas ce que vous marchandez, lui dit le vendeur avec dépit; on vous donnera des tableaux de Boissieu à ce prix. » L'auteur sourit et se retira sans se faire connoître. Cet estimable artiste a terminé le premier mars 1810 une vie embellie par ses talens et ses vertus. Un neveu qu'il chérissoit tendrement se distingue déjà dans la carrière des arts, en marchant sur ses traces.

III. BOIVIN DE VILLENEUVE (Jean), colonne 3, ligne 14, *Vie de Pierre Péthère ;* lisez : *Vie de Pierre Pithou*. Ligne 29, madame le Haq ; *lisez :* madame le Hay.

I. BONNEFONS (Jean); colonne 3, ligne 5; *effacez :* La Bergerie a traduit la Pancharis, etc., *jusqu'à la fin de la phrase*. Lig. 48, 1767, in-12; *ajoutez après ces mots* : M. Edouard Simon de Troyes, a donné une traduction en vers français des baisers de Bonnefons, Paris, 1786, 2 vol. in-18.

BORNE (Giraut de), ligne 2, Sidueil; *lisez :* Exideuil.

BOSSUET (Jacques Bénigne). colonne 7, ligne 35, Rémont; *lisez :* Renoult. Colon. 10, lig. 22, eût dominé; *lisez :* eût diminué.

BOUILLÉ (le marquis de), colonne 2, ligne 41, en 1803; *lisez :* le 14 novembre 1800.

BOUILLON (Emmanuel-Théo-

dose de la Tour, cardinal de), ligne 3, *retranchez ces mots* : du précédent.

III. BOULANGER (Nicolas-Antoine), colonne 2, ligne 27, fort hardi; *lisez* : fort savant. Lignes 28 et 29, *retranchez ces mots* : dont il ne fait que le dernier chapitre.

BOURET (N.), *après ces mots* : mort en 1778, *ajoutez* : étoit fils d'un homme attaché à M. de Fériol, ambassadeur à la Porte. Cet homme qui devoit le jour à un laboureur, originaire de Mantes, épousa la femme de chambre de madame de Fériol. De ce mariage naquit Bouret, l'objet de cet article. Aidé des secours et de la protection de M. de Fériol; il entra de bonne heure dans les affaires, entre autres dans les étapes et voitures des sels du royaume. Il y gagna des sommes considérables, et devint fermier général et secrétaire du roi du grand collége. Tellez d'Acosta, entrepreneur des vivres, lui donna sa fille en mariage, avec une dot considérable. Alors Bouret put se livrer aux plus grandes entreprises, et y montra autant d'activité que d'intelligence. Ayant été chargé de la fourniture des bleds pour la Provence, il remplit cette commission avec tant de zèle, de sagesse et de désintéressement, que la province fit frapper une médaille d'or à son honneur; ce petit monument signale son mérite, autant que d'autres actions moins honorables signalèrent par la suite son incroyable prodigalité, et sur-tout son esprit d'adulation.

BREREWOOD (Edouard), ligne 15, en 1665; *lisez* : en 1565.

III. BRET (Antoine), de Dijon, *ajoutez* a la fin de son article : jamais l'envie ni la satyre n'empoisonnèrent sa plume, il avoit adopté cette sage maxime :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie;
Etre chéri vaut mieux qu'être vanté.

II. BRETON (François le), avocat, *ajoutez* à la fin de son article : il y accusoit le monarque d'hypocrisie, d'injustice et de foiblesse. Le livre fut brûlé par les mains du bourreau.

BRIDAINE (N.), prêtre de Jusclan et missionnaire, *ajoutez* à la fin de son article; ce missionnaire avoit besoin d'un grand auditoire pour électriser son imagination; hors de là il n'avoit qu'une éloquence verbeuse et commune. On l'a entendu dans un séminaire, prêchant à la vérité dans un fauteuil qui gênoit son action; son discours fut long et plein de répétitions et de lieux communs. Le fond de ses cantiques spirituels appartient à un prêtre de Valensole en Provence, qui le secondoit dans ses travaux apostoliques, et qui mourut vers 1741, dans une paroisse près de Paris, dont la reine lui avoit fait donner la cure. Cet ecclésiastique, appelé Barles, avoit dédié à cette princesse ses *cantiques*, imprimés à Paris, in-12, en 1740; plusieurs de ses chants spirituels, tels que celui *sur cet autel*, et quelques autres ont été adoptés dans les missions; Barles n'avoit ni le feu, ni la véhémence de Bridaine; mais son éloquence étoit plus douce, son ton plus insinuant. Sa modestie égaloit ses autres vertus.

BRIDAULT (Jean-Pierre), maître de pension à Paris; *ajoutez* à la fin de son article : son ouvrage des *Mœurs et coutumes des Romains* offre un tableau général des usages les plus curieux et les plus singuliers

de l'ancienne Rome; c'est précisément un recueil de ce qu'on n'y trouve pas.

III. BROGLIE (Victor François, duc de), col. 2, lig. 7, Contade; *lisez*; Soubise.

II. BROSSES (Charles DES), premier président du parlement de Bourgogne, *rectifiez* ainsi l'art. III de l'annonce de ses ouvrages : III. *Du culte des deux fétiches*, ou *parallèle de l'ancienne religion de l'Egypte* avec la religion actuelle de Négritie.

BROSSIER (Marthe), de Romorantin, *ajoutez* à la fin de son article : il existe une comédie espagnole, où l'héroïne est cette Marthe Brossier; elle est intitulée : *comedia nueva-Marta la Romorantina da un ingenio de esta corte*. L'intrigue s'établit par un soufflet que Marthe donna à sa mère dans un moment de vivacité; celle-ci, sans réflexion, mais avec colère, donne sa fille au diable, et le diable s'empare d'elle. Marthe ayant le diable au corps, fait des prodiges en faveur du roi Henri qui combattoit les rebelles de Nantes et d'Orléans. L'évêque d'Angers l'exorcise, le diable s'enfuit, et tous les personnages s'écrient à la fin :

El assombro de la Francia,
Marta la Romorantina.

BROUSSON (Claude), avocat, se distingua à Castres et à Toulouse par ses plaidoiries, *ajoutez* : un jour plaidant devant le parlement de Toulouse, pour le temple et les ministres de Montauban, il fit en pleine audience l'apologie de la réformation. Le premier président l'interrompit, en lui demandant s'il croyoit être dans un temple. Oui, monsieur, répondit Brousson, je suis dans le temple de la justice, où il m'est permis de dire toute vérité utile à ma cause. — *Ajoutez* à la fin de l'article : La Beaumelle a tâché de le justifier dans ses *Lettres à Voltaire*; Londres, Avignon, 1763, in-12; et si cette apologie ne lave pas Brousson des accusations intentées contre lui, elle inspire au moins de la piété.

BRUCKMANN (François-Ernest), col. 2, lig. 14. D'Asbesse, *lisez* : d'Asbeste.

IX. BRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne), *ajoutez* à la fin de son article : cet ouvrage qu'on lui attribue n'est pas de lui, il appartient à Ponce-Denis Escouchard Le Brun, ainsi que l'*Ane littéraire*, qu'on lui a aussi faussement attribué.

XI. BRUN (Ponce-Denis Escouchard LE), *ajoutez* à la fin de son article : on a encore de lui *la Wasprie* (faussement attribuée à Brun de Granville). Cette brochure n'est pas aussi insipide qu'on le pense. Il est impossible de ne pas le reconnoître à son style, à son emportement et à son amour-propre. Il y a quelques bonnes épigrammes contre Fréron, d'Arnaud (Baculard); mais l'auteur y est quelquefois enflé dans sa prose, ainsi qu'il l'a presque toujours été dans ses vers. Il charge trop ses portraits, et il entasse trop de citations, ce qui à la fin rend fatigante cette critique, ou plutôt cette satire qui n'auroit due qu'être agréable. Le Brun a fait aussi des *notes* sur Boileau et Rousseau, qui ont paru après sa mort, 1 vol. in 8°. Paris, 1810. Ces notes, la plupart insignifiantes, n'ajouteront rien au mérite de ces deux poëtes. En 1811, M. Ginguené a publié les OEuvres complètes de Le Brun, 4 vol in-8°, et qu'il auroit pu ré-

duire aisément, sans faire tort au public, à un seul vol. in-8°. Le Brun étoit difficile à vivre; il eut un procès avec sa femme qui demandoit sa séparation. Dans les mémoires que produisit madame Le Brun, le mari est peint comme un homme violent, capricieux, égoïste, et plein de lui-même. Nous ne parlons pas des autres reproches qu'on lui fait au sujet du peu de fidélité conjugale. La femme, aimable, spirituelle et jolie, n'avoit pas renoncé non plus à la galanterie, ou du moins à la coquetterie, et deux êtres ainsi constitués ne pouvoient guère vivre ensemble.

BRUNK (Richard François-Frédéric). On dit dans le cours de son article : c'est par cette méthode de copier ces auteurs, qu'il s'étoit pénétré d'une sensation à la cadence, *rectifiez ainsi :* qu'il s'étoit pénétré d'un sentiment si vif de leurs beautés, etc.

BRUNEHAUT ou BRUNECHILDE, lig. 10. Selon le P. Fortunat, *lisez :* selon le poëte Fortunat.

III. BULLET (Jean-Baptiste), lig. 31, 1759, *lisez :* 1760.

CALA CAMB

I. CAJOT (dom Jean-Joseph), colonne 2, lig. 2. 1760, in-12, *lisez :* 1760, in 8°.

CALAS (Jean), col. 2, ligne 13; *après ces mots :* au conseil du roi, *ajoutez :* Voltaire, indigné de cet acte de fanatisme et d'iniquité, secourut cette famille malheureuse, sollicita, écrivit pour elle avec un dévouement qui l'honore, et contribua beaucoup à la réhabilitation de la mémoire de Calas.

CALASIO (Marius de), *retranchez l'article et mettez :* CALASIO (Marius de), *voyez* CALLISIO.

CALCAGNINI (Célio), ligne 7, en 1640, *lisez :* en 1540.

CALMET (D. Augustin), col. 3, ligne 30, en 5,1745; *lisez :* en 6,1745.

CALVIÈRE (N. Marquis de), ligne 27, *Ici ne croyez pas ; lisez :* Iris, *ne croyez pas.*

II. CAMBRY, ligne 7, en 1808, *lisez :* le 30 décembre 1807.

TOME IV.

CASA CASA

II. CASA-BIANCA (J. M.), *supprimez cet article.*

CASALIUS (Jean-Baptiste), ligne 15, après Gronovius *ajoutez ces mots :* VII. *De veteribus sacris christianorum ritibus*, in-fol. Romæ, 1647.

I. CERDA (Jean Louis de la), ligne 3; 16e siècle, *lisez* : 17e siècle.

II. CHABOT (Philippe), *ajoutez à la fin de son article* : Les cartes géographiques, marines et continentales de l'amiral Chabot, en 15 morceaux en parchemin dessinés et manuscrits, dressés avant l'invention de l'art de la gravure, comprennent la Chine, le Gange et régions adjacentes, la Perse, l'Arabie, la Tartarie, l'Europe, la Barbarie etc. Ces cartes ne sont pas seulement la pièce justificative de l'art de la géographie en France à cette époque; mais étant ornées dans les espaces vuides des mers de miniatures religieuses, elles sont un monument de l'art du dessin qui naissait alors en France. Elles sont conservées dans le cabinet de M. Soulavie, et font partie des monuments de l'histoire de France en estampes et dessins, divisés en 887 sections, depuis Pharamond jusqu'à l'établissement de l'empire, et reliées en 152 vol. in-folio.

CHABRIT (Pierre), *ajoutez* : de Vic-le-Comte en Auvergne.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicolas), col. 3, ligne 23. Chamfortiana, *ajoutez* : Chamford a rédigé quelques uns des discours de l'ouvrage intitulé : *Tableaux de la révolution française. Voyez* Pagès, tome XIII.

II. CHAPPE (Claude), col. 2, fin de l'article : jour où il se suicida par dégoût de la vie, *lisez* : il se jetta dans un puits de la petite cour de l'ancien hôtel de Villeroy à Paris, où étoit etabli l'attelier du télégraphe. Chappe fut enterré dans le jardin, où l'on a vu son tombeau pendant plusieurs années.

II. CHAPUIS ou CHAPPUIS (Gabriel), *ajoutez à la fin de son article* : V. *Histoire en forme de dialogues sérieux de trois philosophes, etc.*, le tout réduit en six journées, traduites d'espagnol en français par G. C. T. (Gabriel Chappuis Tourangeau), Rouen 1625, in-16.

XI. CHARLES, col. 4, ligne 27, Lufin, *lisez* : Latin. — Col. 7, ligne 17, également, *lisez* : galamment. — Col. 10, ligne 13, le marquis d'Aubry, *lisez* : le marquis d'Aubay.

I. CHASTELLUX (Claude de Beauvoir, seigneur de), *ajoutez à la fin de son article* : Voici l'origine du titre de chanoine d'Auxerre, accordé à ce seigneur et à sa postérité. Des brigands s'étoient emparés de Cravant, petite ville qui appartenoit au chapitre d'Auxerre. Chatellux les chassa. Il y soutint ensuite un siège pendant cinq semaines, et dans une sortie fit prisonnier le connétable d'Écosse, chef des assiégeans. Étant resté maître de la place, il la remit au chapitre, sans exiger le moindre dédommagement. C'est en reconnoissance de sa valeur et de sa générosité que ce chapitre lui accorda en 1423, pour lui et sa postérité, le titre de premier chanoine héréditaire.

II. CHURCHILL (Jean), duc et comte de Marlborough; *ajoutez*, à la fin de l'article : La destinée de la gloire de ce héros après la mort, fut assez singulière. Il fut décidé que l'on feroit écrire l'histoire de Marlborough, et ses papiers furent remis, à cet effet, entre les mains de Molesworth, son favori, pendant ses campagnes de Flandre. Molesworth meurt sans avoir rempli cette tâche. Les papiers de Marlborough passent à Richard Steele : celui ci, un jour, s'avise de les engager pour se débarrasser d'un

créancier importun. — La vieille duchesse de Marlborough désigne, par son testament, Glover et Mallet, pour transmettre à la postérité les faits héroïques de son mari. Elle y attache une récompense de mille livres sterling, et la condition, assez singulière, qu'il ne seroit inséré dans cette histoire aucuns vers. Grover refuse : la commission reste toute entière à Mallet; l'héritière du nom de *Marborough* lui fait encore une pension pour mieux l'engager à la remplir. Mallet, à sa mort, ne laisse pas une ligne sur le vainqueur d'Hochstet et de Ramillies; dans *les lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières* de Bolingbroke, (3 vol. in-8°, Paris, 1808), se trouve un *Essai historique* sur la vie de ce lord, qui peut servir en même temps à faire mieux connoître lord Marlborough.

I. CICÉRON (Marcus-Tullius), pag. 246, col. 2, lig. 27; ses trois livres de l'art oratoire, traduits d'abord par l'abbé Cassagne, Lyon, 1692, in-12; ensuite par l'abbé Colin, *lisez* : l'abbé Colin n'a traduit que le traité de l'orateur. (*Orator ad Brutum*). Les trois livres du dialogue de l'orateur, (*de oratore*), ont été traduit par Cassagne en 1692, et en 1783, par M. Demeunier, pag. 49, lig. 40, *supprimez* : les deux premiers volumes contiennent; même page, col. 2, lig. 13, un vol. in-12, 1710, *lisez* : 1719; lig. 21, 2 vol., 1786, *lisez* : 1806; lig. 26, 1 vol., 1784; *lisez* : 1804.

CLODION ou CLODIO *le Chevelu*, dernière lig., *ajoutez* : quelques auteurs rapportent que Clodion naquit des amours de Pharamond avec une fille de basse extraction, nommée *Argote*, originaire de Tongrie, qu'il eut pour maîtresse, long-temps avant qu'il fût roi.

TOME V.

COSN COSN

COSNAC (Daniel de), *ajoutez*, à la fin de son article : de la même famille étoit Bertrand de Cosnac, mort à Avignon en 1374. De chanoine régulier de Saint-Augustin, il devint évêque de Comminges et cardinal. Grégoire XI l'honora de la pourpre, pour le récompenser de l'adresse avec laquelle il avoit ménagé un traité de paix entre les rois d'Aragon et de Castille. Il avoit été envoyé en Espagne par le pape, pour terminer les différens qui divisoient ces deux princes.

II. COTIN, *ajoutez* à l'article : on vient de publier, en français, une jolie édition des œuvres complettes de mad. Cotin, en 14 vol. in-12. Elle est précédée de la biographie de cet auteur célèbre.

CRAANEN (Théodore), médecin; *ajoutez* à la fin de l'article : les principaux sont : *Tractatus physico-medicus de homine*, imprimé d'abord à Leyde, 1689, in-4°; et réimprimé à Naples, 1712, in-4°. Cet ouvrage est rempli d'ob-

servations cu[rieu]ses de physique, d'anatomie et [d]e médecine. L'auteur suit dans ses explications les idées de Descartes, et dès-lors elles ne sont pas toujours justes. II. *OEconomica animalis ad circulationes sanguinis breviter delineata*, Amsterdam, in-8°, 1703. III. *Observationes medicæ*, Leyde, 1693, in-12.

DESA DION

DAIN (Olivier le), col. 3, lig. 62, au bois de Boulogne; *lisez* : ou bois de Boulogne.

I. DAVIS (Jean), lig. 9; *retranchez* ces mots : Voyez Minutius Félix.

DESAIX (Louis-Charles-Antoine), page 430, colonne 2, ligne 2, postérité »; *ajoutez* : Quelques personnes bien informées assurent qu'il n'eut pas le temps d'arrondir cette phrase qu'on lui prête. Il dit seulement à ceux qui se trouvoient près de lui : « Ne dites rien), parce qu'il s'avoit bien que la mort d'un général décourage le soldat. Ces trois mots sont le cri du cœur d'un guerrier qui conserve incessamment le désir de vaincre; ils sont plus naturels et plus profonds que cette phrase qui suppose de la réflexion.

II. DION-CASSIUS, de Nicée en Bythinie; *ajoutez* : étoit fils d'Apronien, gouverneur de Cilicie, sous les empereurs Trajan et Adrien, et fut élevé, etc.

TOME VI.

DUDO DUDO

I. DUDON ou DUDES, ligne 2, troisième siècle; *lisez* : treizième siècle.

II. DUBARRY (M. J. Gomart de Vaubernier, comtesse), né à Vaucouleurs, en 1774, fille d'un commis de barrières; *lisez* : DUBARRY (Jeanne, fille natnrelle d'Anne Bécu, dite Quantigny, comtesse, née à Vaucouleurs, le 19 août 1743.

I. DUHAMEL (Robert-Joseph-Alexis) ; *lisez ainsi son article :* prêtre, né à Lille en Flandre en 1700, commença dans cette ville et finit à Paris le cours de ses études, où il se distingua par la pénétration de son esprit, et plus encore par ses vertus. Il remplit les fonctions de catéchiste à Saint-Etienne-du-Mont, et professa la philosophie au collége de Sainte-Barbe jusqu'à la destruction de cet établissement, en 1729, desservit ensuite pendant quatre ans la paroisse de Seignelay, diocèse d'Auxerre, et finit par être chapelain de l'église du château de la même paroisse. On a de lui : I. *Lettres flamandes* ou histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle, in-12, 1752 et 1753, dont il y a eu depuis plusieurs éditions. L'objet principal est la réfutation de la thèse et de l'apologie de l'abbé de Prades. II. *Lettre d'un philosophe et d'un docteur de Sorbonne, sur les explications de M. de Buffon.* III. *L'auteur malgré lui à l'auteur volontaire.* C'est une réponse à l'auteur du *Nouveau commentaire* du discours de Fleuri sur les libertés de l'église Gallicane. IV. *Dissertation canonique et historique sur l'autorité du Saint-Siége et les décrets qu'on lui attribue*, in-8°, Utrecht, 1779. V. Quelques *écrits* contre Berruyer, etc. M. Duhamel étoit un vertueux ecclésiastique et un ami généreux. En revenant d'Auxerre, où il étoit allé rendre service à un curé, il tomba de la voiture sur le pavé, perdit connaissance, et mourut deux heures après, le 22 mars 1769 ; il a laissé beaucoup de manuscrits, qui de la bibliothèque de M. Clément évêque de Versailles, sont passés à ses héritiers.

IV. DUHAMEL (Jean-Baptiste page 77, colonne 1re, ligne 24, n° 8 de ses [illegible]vrages ; *ajoutez à la suite de*[illegible] *mots* : aux vaines subtilités de l'école. Plusieurs années après sa publication, les jésuites le produisirent dans leurs missions aux Indes orientales, et le pere Bovet, missionnaire en Chine, écrivoit en Europe que lorsque ses collaborateurs et lui avoient voulu présenter en langue tartare un système de philosophie à l'empereur, ils s'étoient principalement servi du livre de Duhamel. Cet ouvrage, etc, etc.

DUKER (Charles-André). Rétablissez ainsi la notice de ses ouvrages : I. *Aristophanis comœdiæ undecim græcè et lat. cum notis Steph. Barglevi, et Caroli Andr. Dukeri, etc. Lugd. Bat.* 1760, 2 vol. in-4°. II. *Jac. Perizonii origines Babylonicæ et Ægyptiacæ ; cum præfatione nova et additionibus Caroli And. Dukeri, Trajecti ad Rhenum*, 1736, 2 vol. in-8°. III. *Thucydidis de bello Peloponesiaco lib. octo, gr. et lat. recognovit, animadversionibus illustravit et edidit Car. And. Dukerus, Amstelodami*, 1731, in-folio. IV. *Caii Suetonii Tranq. opera, cum notis variorum, nec non ineditis Car. And. Dukeri adnotationibus. Lugd. Bat.* 2 vol. in-8°. Toutes ces éditions sont fort estimées et recherchées.

DUROSOY (Barnabé-Firmin), colonne 1re, pag. 132, ligne 19, Gazette de France ; *lisez* : Gazette de Paris ; *retranchez*, et le Journal de Paris.

DUVAIR (Guillaume), p. 137, colonne 1re, ligne 20, le 3 août 1621, *ajoutez* : On trouva dans son testament ces paroles remarquables : « J'ai vécu, et je déclare que je meurs dans la communion de l'église catholique, apostolique et ro-

maine. Néanmoins j'ai été sensiblement affligé (et cette affliction m'accompagne jusqu'au tombeau) de ce que la réformation de l'Église de Dieu et l'édification de son peuple ont été négligées à cause de l'avarice et de l'ambition de ceux qui auroient dû y travailler. Je supplie la Bonté divine de les exciter puissamment et efficacement à cette réformation ». Il existe une *Lettre* de Duvair, dans laquelle il exhorte Grotius à employer les talens que Dieu lui avoit donnés à procurer la réunion des Chrétiens, etc.

ECCH EDER

III. EBERHARD (Jean-August.), ligne 4, mort à Stockholm, le 6 janvier 1796; *lisez* : où il mourut en 1805.

II. EBN-AL-AWAM; *lisez* : EBN et ANAM.

ECCHELLENSIS (Abraham). Corrigez ainsi l'article VI de l'annonce des ouvrages : VI. *Eutychius vindicatus, sive responsio ad Joannis Seldeni origines, cui accedit censura in Hist. orientalem J. H. Hottingeri*, Romæ, 1661, in-4°. Les deux premières parties de cet ouvrage sont écrites d'un style véhément contre Selden. L'auteur cherche 1° à prouver que les prêtres sont distingués des évêques à l'égard de l'ordre, du degré, de la dignité, et de la jurisdiction, 2° il passe à l'origine du nom du pape, et traite de la propriété de ce nom dans le pontife romain, de sa supériorité. *Ajoutez à la fin de l'article* : Ce superbe ouvrage traite d'abord des patriarches depuis Adam jusqu'à Moyse.; puis des juges d'Israël, des rois de Juda et des dix tribus depuis Saül jusqu'à la fin de la captivité de Babylone; ensuite il passe aux rois des Chaldéens, des Perses, des Mèdes, des Machabées et des Hérodiens : viennent ensuite les empereurs romains tant payens que chrétiens; puis les sectes des mahométans, et leurs califes tant d'Arabie que de l'Egypte, depuis l'année 655 de l'hégire : il termine par les patriarches Alexandrins-Cophtes depuis l'évangéliste saint Marc jusqu'à Athanase, LXXVI. Cette chronique est renfermée dans 140 pages; elle est suivie d'un supplément, contenant 1° l'*Histoire des Arabes* : l'auteur y parle principalement de leurs mœurs, de leurs études, de leur religion; 2° l'*Histoire des rois des Arabes*. Cet ouvrage est très-bien imprimé et fort estimé.

EDER (Georges). *Ajoutez à la fin de son article* : Il est également auteur du *Catalogus rectorum et illustrium virorum archygymnasii Viennensis* etc. *Viennæ Austriæ*, 1559, in-4° : ouvrage dans lequel ont beaucoup puisé ceux qui ont écrit sur l'université de Vienne. Il y en a une seconde édition, augmentée par Jonas Litters, bédeau de cette université; *Viennæ*, 1645, in-4°; et une troisième par Paul de Sorbait, avec cette date : *Anno quo CunDIa post LongIores barbarorVM oppressIones eXspIrabat*; c'est-à-dire, 1669; *Viennæ*, in-4°.

Cette dernière éditioo est plus rare que les précédentes. Eder a encore laissé plusieurs ouvrages contre les protestans, mais ils sont peu estimés.

EDMER ou EADMER, moine de Cluoi. *Corrigez ainsi l'article III de l'annonce de ses ouvrages* : III. *Historiæ novorum sive sui sæculi libri VI, res gestas sub Guillelmis I et II et Henrico I, Angliæ regibus ab anno* 1066 *ad* 1122 *potissimum complexi; editore Joanne S'lleno.* Londioi, 1623, in-fol. Cet ouvrage estimé n'a jamais été réimprimé que dans les OEuvres de St.-Anselme, édit. du père Gerboron; Paris, 1675, in-fol. Cette histoire est d'autant plus intéressante, que Edmer a été non-seulement spectateur des faits qu'il raconte, moais même qu'il y a eu part.

EGNACE ou EGNATIUS (Jean-Baptiste). *Corrigez ainsi l'article* 1er *de l'annonce de ses ouvrages* : I. *De Cæsaribus libri III, à dictatore Cæsare ad Constantinum Palæologum, hinc à Carolo Magno ad Maximilianum Cæsarem, etc. Venetiis, in ædibus Aldi*, 1516, in-8°. *L'Epître dédicatoire à Jac. Minutius* est datée de 1517. Les principales éditions de cet ouvrage estimé, sont celles des Juntes à Florence, 1519, in-8°; de Venise, Alde, 1519, in-8°, et beaucoup d'autres. Il a été traduit en italien, Venise, 1540, in-8°; et en français, dans l'édition de l'Histoire romaine, par le trop fécond abbé de Marolles, Paris, 1664, 2 vol. io-12. Citer l'auteur de cette traduction française, c'est annoncer qu'elle ne vaut rien. *Ajoutez à la fin de son article* : IV. *De exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis atque aliarum gentium*; *Venetiis*, 1554, in-4°. Il existe plusieurs éditions de cet ouvrage, entre autres une de 1559, in-4°. On en connoît deux de Paris de 1554, l'une io-16, et l'autre in-12.

EMMIUS (Ubbo). *Ajoutez à la fin de son article* : Il a encore composé plusieurs autres ouvrages dont quelques-uns sont mentionoés dans la bibliothèque de David Clément, Tome VIII, pag. 25-34.

ENJEDIN (Georges), et non ENJEDIM. *Corrigez ainsi cet article*: un des plus subtils unitaires qu'on ait conous, est né à Enged, ville de Transylvanie, d'où il a tiré son nom. Ayant été nommé surintendant des églises de son parti dans cette province, il composa ses *Explicationes locorum vet. et novi testamenti ex quibus trinitatis dogma stabiliri solet*, un vol. in-4°. sans date ni lieu d'impression. Cet ouvrage fut trouvé si dangereux qu'on le supprima, et qu'oo brûla une partie des exemplaires de la première édition qui parut en Transylvaoie. La rareté des exemplaires restant fut telle que les unitaires firent faire des copies manuscrites de ce livre. C'est ce qui engagea à en donner une seconde édition en Hollande; elle parut aussi saos date; mais Jean Fabricius prétend qu'elle a vu le jour à Groningue, en 1670, in-4°. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque impériale de France, sous la date de 1684. (*Voy.* ce que dit Richard Simon de cet ouvrage dans son *Histoire critique du Nouveau Testament*, page 864 et suivaotes.) George Enjedin est mort en 1596.

EOBANUS (Helius et non Elius). *Ajoutez à la fin de son article* : On trouve dans la *Bibliothèque de David Clément*, tome VIII, page 38-64, de longs détails et quelques extraits de beaucoup d'ouvrages d'Eobanus, dont quelques-uns sont fort rares; mais on a cité ici les principaux.

III. ÉON de Beaumont (Charlotte Geneviève Timothée de). Le sexe du chevalier d'Éon a paru un problême pour le public; il n'en a jamais été un pour la ville de Tonnerre département d'Yonne, lieu de sa naissance. Jamais il n'y auroit eu le plus léger doute sur le sexe du chevalier d'Éon, si on avoit voulu prendre à ce sujet, les renseignemens non équivoques, que n'ont cessé de donner et que donnent encore ses contemporains à Tonnerre. D'Éon, avocat au parlement, censeur royal, capitaine de dragons, aide-de-camp du maréchal de Broglie, chevalier de St.-Louis, etc., avoit été envoyé par M. Rouillé en 1756, à St.-Petersbourg avec le chevalier Douglas; le marquis de l'Hôpital y étant ambassadeur. La cour de France désiroit être instruite du plan de guerre que projétoit la cour de Russie. D'Éon d'une jolie figure et n'ayant presque point de barbe, quoique taillé en homme fort, crut néanmoins pouvoir s'habiller enfille, et sous ce déguisement s'introduisit dans l'appartement des Fresles de l'impératrice (filles d'honneur de l'impératrice). D'Éon découvrit le le plan de campagne dont on faisoit un mystère; ce secret dévoilé lui fit un grand honneur à la cour de France. Le marquis de l'Hôpital fut remplacé par le baron de Breteuil en 1761. D'Éon passa en Angleterre, d'abord sous le duc Nivernois qui fit la paix en novembre 1762, puis sous M. de Guerchy son successeur. dont les querelles avec d'Éon sont assez connues. Il resta ensuite chargé de la correspondance secrète que le comte de Broglie entretenoit avec Louis XV. A la mort de ce monarque, cette correspondance cessa, sa pension lui fut continuée, mais le comte de Maurepas exigea « que le chevalier d'Éon prendroit dorénavant les habits de son sexe.» Cette clause, qui rappeloit des circonstances oubliées, ne pouvoit être qu'un surcroit d'embarras pour d'Éon, car son sexe en faisoit une héroïne, tandis que comme homme ce n'étoit plus qu'un espion dont la cour de Russie avoit le droit de se formaliser.: il fallut donc se déclarer fille. Des querelles personnelles le firent enfermer à la citadelle de Dijon. Sa liberté recouvrée, il se retira à Tonnerre. En 1786, le prince Henri, se rendant à Paris, alla le visiter; et lui offrit de la part du Grand-Frédéric, un asyle honorable en Prusse. En 1787, le baron de Breteuil le détermina à repasser à Londres. Il s'y rendit, on le mit sur la liste des émigrés. Il est mort dans cette ville après avoir perdu sa fortune. Le changement de sexe du chevalier d'Éon n'a donc pu en imposer à Tonnerre, lieu de sa naissance, où l'on réunit des preuves par écrit, et les témoignages authentiques. M. Falconet, avocat, a établi dans la Gazette de France du 10 juillet 1810, que le chevalier d'Éon étoit fille, et prétend le prouver d'après des preuves par écrit, « dit-il », et des témoignages irrécusables. Selon M. Falconet, ces témoignages irrécusables sont : « des serviettes chaudes qu'il appliquoit sur la poitrine de d'Éon en 1791 dans une maladie grave qu'il eut à Londres ». Mais les serviettes de M. Falconet, sont vraiment trop ridicules quand on leur oppose des témoins vivans, respectables, dignes de foi, et qui tous attestent le contraire. Quand à ses preuves par écrit, il ne nous en a pas fait la confidence, aussi l'auteur de cet article lui opposera pour preuves par écrit : 1° Son extrait de baptême du 3 octobre 1728, comme garçon. 2° La tenue qu'il fit en 1735, dans la même paroisse d'un enfant dont il fut le parrain. 3° Ses procurations données à M. Jacquillat de Vaula-

vré, (son parent, son ami, son contemporain à Tonnerre), antérieurement à 1777, dans lesquelles il y comparoit comme homme. 4° Sa signature comme avocat apposée au mémoire par lui rédigé contre M. le sénéchal de Kercado, etc. Il lui opposera pour témoignages irrécusables. 1° Sa mère morte très âgée, n'a jamais varié sur cette article, et n'a cessé de déclarer que d'Eon étoit son fils. 2° Sa nourrice morte à 84 ans à Tonnerre, faubourg Bourbereau, déclaroit que d'Eon étoit garçon. 3° M. Lesecq, ancien curé de Commissei, existant encore aujourd'hui à Tonnerre, rue Val-Courbe, s'est baigné maintes fois, dans sa jeunesse avec d'Eon, et déclare à qui veut l'entendre, qu'il étoit garçon. 4° Une autorité plus forte encore, est celle du célèbre père Elysée, frère de la charité, dont la véracité est connue, qui l'a ouvert après sa mort et qui atteste qu'il est homme. Éon de Beaumont est mort à Londres en 1810, et non en France comme il a été dit a son article.

II. ERIZZO (Sébastien), noble Vénitien; *après ces mots :* Venise, 1567, in-4°, *ajoutez et lisez ainsi :* M. G. Poggioli en a donné dernièrement une nouvelle édition à Livourne en 1 vol. in-8°; elle fait partie de la collection intitulée *novelliero italiano*, qui a paru en 26 vol. in 8° à Livourne sous le nom de Londres, et dont on a tiré des exemplaires sur papier bleu et sur vélin. Les anciens auteurs de *nouvelles*, réimprimées dans cette collection, sont: *Bandello*, *Boccaccio*, *Sacchetti*, *Lasca*, *Giovani*, les *autori Senesi*, *Erizzo*, *Parabosco*, les *autori fiorentini*, *Ascanio del Mori*. II. *Trattato dello strumento, e della via inventrice degli antichi*. Venezia, 1554, in-4°. III. *Esposizione nelle tre canzoni di Fr. Petrarca chiamate le tre sorelle*. Venezia 1562, in-4°. IV. *Dialoghi di Platone, tradotti di lingua greca in italiano*. Venezia, 1574, in-8°. V. *Discorso de governi civili*, dans les *trattati di Bartolomeo Cavalcanti sopra gli ottimi reggimenti delle republiche antiche e moderne*. Venezia 1571, in-4°. On prétend qu'*Erizzo* s'appeloit aussi *Echinus*, parceque *echinos* en grec et *rizzo* en italien signifient *hérisson*, ainsi que *Erizo* en espagnol. Le surnom d'*Echinus* fut adopté par notre auteur, parceque ses armes représentoient un hérisson.

ERMOGÈNES, *retranchez l'article et substituez : V.* HERMOGÈNES.

I. ESCHINE, célèbre orateur grec; *après ces mots :* Léipsick, 1786, in-8°, *ajoutez :* Les *lettres d'Eschine* ont été insérées par *Alde Manuce* dans sa *Collectio epistolarum græcarum*, 1499, 2 parties in-4°. *J.S.Sammet* en a donnée une bonne édition à Leipsick en 1771, in-8° : c'est un très petit volume. *J. J. Reiske*, dans sa belle collection des orateurs grecs, Leipsick 1770-1775, 12 vol. in-8°, a donné l'édition la plus complette des *discours et des épitres d'Eschine*. On la trouve dans le tome II de cette collection, et les *index* sont au tome III.

II. ESCHINE, philosophe grec; *ajoutez à la fin de son article :* *J. F. Fischer* en a donné quatre éditions, l'une en 1753, la seconde en 1766, la troisième en 1786, et la dernière en 1788, Misem, in-8°. Les autres ont été publiées à Léipsick. La troisième a de fort bonnes recherches grammaticales. La quatrième ne renferme que le simple

texte, mais elle a un bon index, bien fait et bien détaillé.

ESTAING (Charles Henri, comte d'), *à la fin de l'article :* et des Thermopiles, *lisez :* des Thermopiles ; *ajoutez :* Il a publié aussi un petit ouvrage intéressant *sur les colonies.*

FIEL FIEU

FIELDING (Henri), col. 2, ligne dernière, *effacez ces mots :* Rodéric Randon. 3 vol. in-12.

FIEUX (Jacques de), ligne 11 : il mourut à Paris, *ajoutez :* en janvier 1687.

TOME VII.

FOES FRAC

FOES ou FOESIUS, *ajoutez à la fin de l'article :* Il a fait imprimer en 1561 une *Pharmacopée* en latin, pour déterminer les remèdes que les apothicaires de Metz devoient tenir, et les formules pour les composer.

FRACASTOR (Jérôme), col. 2, ligne 14 ; 1753, *lisez :* 1553.

GENT GENT

IV. GENTIL ou GENTILE (Louis), peintre de Bruxelles ; *ajoutez a la fin de son article :* Il peignit particulièrement le portrait avec le plus grand succès. Sa manière étoit belle, et ses ouvrages soignés. Ce peintre vivoit encore en 1660. L'église cathédrale de Gand possédoit un maître autel de cet artiste dans la chapelle de la Sainte-Trinité, représentant notre Seigneur attaché à la croix,

avec des anges, présentant cette offrande divine à Dieu le père. On voyoit aussi à Middelbourg, dans le cabinet d'un curieux, un portrait de Gentil, représentant une femme enveloppée dans un velours noir.

I. GEOFFROI (Etienne François), médecin et chimiste. *Retranchez* les deux derniers articles de la liste de ses ouvrages, qui lui sont faussement attribués, et qui appartiennent *à Etienne Louis Geoffroi*, son fils.

GIOJA (Flavio), col. 1, ligne 6, *après ces mots :* en ces termes, *retranchez tout ce qui suit jusqu'à :* ceux qui trouvent, etc., *et substituez :*

> Un art font qui mentir ne puet
> Par la vertu de la menière :
> Une pierre laide et brunière ;
> Où li fers volentier se joint.

La description que donne Guyot contient 24 vers; nous en rapportons le commencement tel qu'il est dans les fabliaux de Barbazan, tome 2.

GIRARDET, ligne 2; *retranchez ces mots :* duc de Lorraine.

GODEFROY (Denis), page 478, col. 1, lig. 14, etc ; *substituez :* sous le titre : *Auctores latinœ linguœ, in unum redacti corpus*, etc ; in-4°, 1785, réimprimé en 1602 et 1621. — L'édition de 1602 est la plus estimée ; l'auteur y a réuni quelques glossaires qui la font rechercher.

II. GOTHOFRED (Denis), *retranchez* l'article, et *substituez :* Voyez Godefroi, n° IV.

GOUGES (Marie-Olympe de), ligne 43, *ajoutez* à la fin : ce qui est surprenant, et qui n'est pas moins vrai, c'est que cette femme, auteur de plusieurs ouvrages, ne savoit ni lire ni écrire, et même parloit très-incorrectement sa langue. Elle avoit toujours un secrétaire qui écrivoit sous sa dictée, et corrigeoit les fautes nombreuses de son style. La nature l'avoit douée d'un certain génie, et les spectacles avoient formé son goût.

GOZZI (Gaspard, comte de), *ajoutez* à la fin de son article : Il est auteur de plusieurs *Tragédies* et de quelques *Comédies* que bien des critiques regardent comme supérieures à celles de Goldoni.

TOME VIII.

GRÉG GUIO

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (Saint), *ajoutez :* une nouvelle édition de ce père parut à Paris en 1778, in-fol., le tom. premier seul, a été imprimé.

GUDVER (N.), *ajoutez* à la fin. III. *Jésus-Christ sous l'anathême.*

GUIOT DE PROVINS, col. 2, lig. 8,

après ces mots : on en trouve des copies dans plusieurs bibliothèques ; *ajoutez* : elle a été imprimée en 1808 dans le tome 2 de la nouvelle édition des fabliaux de Barbazan.

HARV HARV

HABICOT (Nicolas), lig. 4, en 1524 ; *lisez* : en 1624.

HARPE (Jean-François de la), membre de l'académie française ; sur la fin de son article, au lieu de traduction en vers français des psaumes de David, *lisez* : traduction des psaumes de David en prose ; *ajoutez* à la suite de la liste de ses ouvrages : réfutation du livre de l'esprit d'Helvétius; Paris, 1797, in-8°.

HARVOOD (Edouard), *ajoutez* à la fin de son article, l'ouvrage intitulé : *A view of the various editions of the greek and roman classics, with remarks*, parut pour la première fois à Londres, en 1775, in-8° ; la 2e édition est de Londres, 1778 ; la 3e de Londres, 1782 ; et la 4e, de 1790, même format, in-8°. Harvood a toujours retouché son ouvrage, dont la dernière est, sans contredit, la meilleure des quatre. Cet Anglais, très-versé dans la connoissance des classiques, a lui-même donné une édition grecque du Nouveau Testament, à Londres, 1776, in-12, 2 vol. Il avoit précédemment (1773 et 1774), publié une bonne édition de Catulle, Tibulle et Properce. Je ne parle point des autres ouvrages d'Harvood, et je me borne à dire que son catalogue des classiques a eu, en Angleterre, un très-grand succès, qui détermina Maffée Pinelli, amateur Vénitien, à en enrichir son pays. Il en fit donc une traduction italienne, corrigée et augmentée, qui parut à Venise en 1780, in-8°, sous ce titre : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici græci e latini, tradotto dall' originale inglese del D. Eduardo Arvood, corretto ed accresciuto da Maffeo Pinelli.* Ce traducteur a corrigé quelques fautes, et fait plusieurs additions ; mais sa traduction est souvent infidèle ; Pinelli n'entendoit pas bien l'anglais, et fait souvent dire à l'auteur le contraire de ce qu'il avoit dit. Cette traduction italienne, malgré ses défauts, est un bon ouvrage, auquel on a fait accueil en Italie et en France. L'édition en étant épuisée, deux habiles littérateurs, Maur Boni, et Barthélemi Gamba, viennent d'en donner une nouvelle édition, tellement augmentée, qu'elle forme 2 vol. in-8°, imprimés à Venise, chez Astolfi, en 1793, sous le titre : *Degli autori classici sacre profani biblioteca poratile.* Cette nouvelle édition est à-peu-près encore inconnue en France ; elle n'est point à la bibliothèque impériale. Les nouveaux éditeurs ont ajouté à l'Harvood de Pinelli, beaucoup de choses essentielles qui y manquèrent, et ils en ont fait un ouvrage excellent.

HECQUET (Philippe), médecin. *Changez ainsi l'article VI de*

l'annonce de ses ouvrages : VI. *La médecine théologique*, ou *la médecine créée telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu, créateur de la nature et régie par ses lois*, ouvrage où l'on développe les idées des vraies causes des maladies, de l'ordre auxquel elles appartiennent et de leurs vrais remèdes, Paris, 2 vol. in-12, 1733. Ce livre, où parmi quelques paradoxes, on trouve de bonnes observations, est suivi de plusieurs theses, renformant des questions intéressantes: 1°. si les fonctions de l'économie animale sont opérées par des fermens? 2°. Si c'est dans l'usage convenable des alimens qu'il faut chercher la guérison des maladies chroniques? 3°. Que les maladies ne tirent point leur origine des sérosités; mais que ces sérosités sont la suite de ces maladies., 4°. Réponse à ceux qui prétendent que la médecine a peu de remèdes. 5°. Si l'on doit interdire la boisson aux malades? Hecquet est pour l'usage des boissons, qu'il prodiguoit un peu trop en maladie comme en santé. VII. *La médecine naturelle, vue dans la pathologie vivante, dans l'usage des calmans et différentes saignées des veines et des artères rouges et blanches, spontanees ou artificielles, et dans les substituées par les sang-sues, les scarifications, les ventouses*, Paris, 1738, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage, dont quelques médecins ont profité sans le citer, il donne, au second volume, les tableaux des maladies sur le plan de cette maladie naturelle, calmante et un essai de méthode pour les guérir. Il étoit partisan de l'opium, et il avoit fait imprimer, en 1725, une brochure qui renferme l'apologie de ce narcotique contre deux célèbres médecins étrangers, *Sthal* et *Hoffmann*.

I. HERMAN, moine de Richenou; lig. 5, en 1034; *lisez* en 1054.

III. HERMAN (Jean). *Ajoutez à la fin de son article* : On lui doit encore un ouvrage important, intitulé : *Observationes Zoologicæ*, publié apres sa mort, par Hammer, Strasbourg, 1804, in-4°., ainsi qu'un autre sur les affinités du règne animal.

II. HORACE (Q. Flaccus), tom. 8, pag. 511, col. 1, lig. 14, Dictionnaire, *ajoutez :* voyez aussi celui de Juvénal.

III. HERRERA TORDESILLAS, col. 2, lig. 31; le 17 mars 175, *lisez :* le 27 mars 1625.

HERVET (Gentian). Lignes 28 et 30, *rudendá*, lisez, *rudendá*.

II. HEVIN (Prudent), col. 2, ligne 11, autres sur la gastrononomie, *lisez :* autres sur la gastrotomie.

HEURNIUS (Jean). Ligne 12, août, 1601, *lisez :* août 1601.

HUDSON (Henri), fameux navigateur, *ajoutez* : Il a publié : *plusieurs Voyages et Découvertes au nord*; 1607, et son *second Voyage pour trouver un passage par le Nord aux Indes orientales*. On a imprimé d'autres voyages de lui; mais ce n'étoit pas lui qui en avoit rédigé les narrations. On en a conservé quelques-unes dans le troisième volume du Purchas-Pilgrims.

TOME IX.

IBARRA (Joachim). *Rectifiez ainsi le commencement de son article*, Imprimeur de la chambre du roi d'Espagne, naquit à Saragosse, en 1725, et mourut à Madrid en 1785. Il porta la perfection de son art à un point qui étoit inconnu en Espagne. Les principales éditions qu'ou produites ses presses sont : l'*Histoire d'Espagne*, par Mariana, Madrid, 1780, 2 vol. in-fol. ; *les Aventures de Don Quichotte*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°., fig. ; et 1782. 4 vol. in-8°., fig. ; le *Salluste*, traduit par l'infant don Gabriel, et imprimé aux dépens de la cour, Madrid, 1712, in-fol. Cette belle production de l'art typographique est très-rare et très-chère, parce que l'infant don Gabriel a pris toute l'édition pour en faire des présens. Le *Missel Mozarabe* n'a paru qu'après la mort d'Ibarra, en 1788. Sa veuve a continué avec succès à cultiver l'art qui a illustré son mari. On connaît encore plusieurs belles éditions sorties des mêmes presses. Le détail en seroit trop long.

IV. IGNACE DE LOYOLA, fondateur de la compagnie de Jésus, *ajoutez à la fin de son article* : la suppression des jésuites causa chez les dominicains et les franciscains de France et d'Espagne une joie qui alla jusqu'au scandale. Duclos avoit dit à quelques-uns de ces religieux, lors de son voyage à Rome, qu'ils étoient bien aveugles s'ils ne voyoient pas le nuage s'épaissir et s'étendre sur eux tous. Le premier coup de tonnerre, ajoutoit-il, tombe sur la société, arbre dont la tige perçoit la nue ; mais s'il faut une coignée pour abattre les chênes, avec combien de facilité on fauchera l'herbe. Cette prédiction s'est vérifiée, et malheureusement elle ne corrigera pas ceux qui se réjouissent de la chûte de leurs rivaux.

IV. IMPERIALI (Joseph-René), cardinal : *ajoutez à la fin de son article* : Juste-Fontanini en avoit donné un très-bon Catalogue en 1711, in-folio, c'est un modèle dans ce genre. On y trouve sous le nom des auteurs, l'indication détaillée de toutes les pièces détaillée de toutes les pièces détachées, Lettres, Opuscules, Dissertations, Chartres et Diplômes répandus dans les grandes Collections des conciles, de la bibliothèque des pères, des Bollandistes, de Grœvius, Gronovius, etc.

VII. JEAN-CHRYSOSTOME (saint), *ajoutez* après ces mots : *insulter à sa disgrace*. Malgré sa piété il ne dédaignoit pas la lecture des auteurs profanes. Il lisoit avec plaisir les poètes comiques, qui ont peint fortement et vivement les vices et les ridicules, et surtout Aristophane. Lucien lui étoit aussi d'un grand secours ; et selon le P. de St. Jura, jésuite, il a fait entrer des longs fragmens de ses dialogues dans quelques-unes de ses homélies. La peinture qu'il fait du luxe et de la parure des dames de Constantinople pourroit s'appliquer facilement à celles de Paris.

JEAN LE MILANAIS. Ligne 6, en 1239, en mauvais vers latins, *lisez*. en 1239, mauvais vers latins.

VI. JEANNE Ire, reine, seconde colonne, lig. dernière, lui avoit fait épouser, *lisez* : elle lui avoit fait épouser.

JOLY (Joseph-Romain), pag. 217, colonne 1, lig. 17. *Histoire sainte*, *ajoutez* : ce livre a été réuni et forme le tome 4, 6e vol. de l'ouvrage du P. Brunet, lazariste, intitulé : *Parallèle des religions*, en 3 tomes, 5 vol. in-4°, Paris, 1792.

JOMBERT. *Ajoutez* à son article : il est auteur, I. D'une *Bibliothèque élémentaire d'Architecture*, 4 vol. in-8°. II. De l'*Architecture moderne*, 2 vol. in-4°. III. Il est éditeur du *Dictionnaire de l'Ingénieur*, par Bélidor, in-4°.

VII. JULE-PAUL, lig. 3, vers l'an 193, *lisez* : vers l'an 293.

III. JULIEN (*Flavius Julius*), colonne 2, lig. 3, le courage d'ignorer, *lisez* : le courage de douter.

VII. JULIEN (le comte), col. 2, lignes 15, 18, 40, 42, tarif, *lisez* : tarik.

KAIE KEMP

KAIE (Jean DE), Anglais, *corrigez ainsi la liste de ses ouvrages* : Kaie a publié divers ouvrages, entre autres, I. *De antiquitate Cantebrigiensis academiæ libri duo* ; Londini, 1574, in-4°. Cet ouvrage avoit déjà paru à Londres dès 1568, in-12. II. *Historiæ Cantebrigiensis academiæ ab urbe condita*, *liber primus* ; Londini, 1574, in-4°. Cet ouvrage est différent du précédent. III. *De canibus britannicis libellus*, *et de rariorum animalium atque stirpium historia*, etc.; Lond., 1570, in-12. Il y a eu beaucoup de réimpressions de ce livre ; dans celle de Sebb, de 1729, on a ajouté le *de libris propriis* et le *de pronunciatione græcæ et latinæ linguæ cum scriptione nová*. Cette dernière édition in-8°, de 249 pag. est rare, ayant été tirée à très-petit nombre. Maittaire, Nicéron, Freytag, Chaufepie ont parlé des écrits de *Jean. de Kaie* (*Joan. Caius*), qui sont tous assez rares.

KEMPE (André), *ajoutez* à la fin de son article l'ouvrage qui lui a valu la prison ; c'est son *Israels erfreuliche botschafft* (*joyeux message d'Israël*), publié à Hambourg en 1688. Cette production virulente est remplie d'invectives et de blasphêmes contre J.-C. Le sénat d'Hambourg condamna l'ouvrage et fit enfermer l'auteur. On

lui envoya des ecclésiastiques dans sa prison pour l'engager à se rétracter; comme on ne put rien gagner sur son esprit, et qu'il répétoit toujours les mêmes blasphêmes, un décret du sénat le bannit à perpétuité d'Hambourg. Les ouvrages de cet auteur sont extrêmement rares; on ne les rencontre sur aucun catalogue.

KEMPIS (Thomas-A.). *Remplacez les lignes qui regardent l'abbé Valart par celles-ci* : L'abbé Valart (et non Vallart) publia une jolie édition de l'Imitation en 1758, in-12. Dans la nouvelle édition de 1773, aussi in-12, J. Valart a donné sa Dissertation sur l'auteur de l'Imitation, revue et augmentée. Il cherche à prouver que ce livre n'est point de Thomas-A-Kempis, mais bien de Jean Gersen; qu'il n'a point été composé en 1410, mais bien en 1214 et 1240. Il accumule ses preuves, dont quelques-unes paroissent très-fortes. Beauzée reproche à Valart d'avoir touché au texte original de l'Imitation, sous le prétexte de corriger des solécismes, et de réformer des locutions et des termes inconnus au siècle d'Auguste; et sur-tout d'avoir forgé des titres et des sections nouvelles; d'avoir introduit de nouveaux interlocuteurs dans les dialogues; enfin, d'avoir falsifié cet excellent ouvrage. Malgré cela l'édition de Valart est estimée. — Ajoutez après ces mots, *ce qui en diminue beaucoup le mérite*. Cependant on y trouve une bonne Dissertation en faveur de Thomas-A.-Kempis. Les deux plus magnifiques éditions latines de l'Imitation, sont celles de Paris, P.-Fr. Didot, janvier 1789, gr. in-4°, dont quelques exemplaires in-folio; et celle de Parme, Bodoni, in-fol., tirée à 162 exemplaires, dont 12 sur pap. vélin.

LANC LATO

LACARRY (Gilles), ligne 1; *retranchez* Auvergnat.

V. LAIGUE D'ORAISON; ligne 27 : A la bataille de Dreux, etc. *Nota*. Cette action appartient à son père : ce n'est que depuis peu que la famille d'Oraison a éclairci ce fait.

I. LANCELOT-Voésin. *Retranchez* l'article entier, et *voyez* Popelinière.

LANGUET (Hubert), colonne 2, ligne 32. Peuple; *ajoutez* : On lit dans les Mélanges, tirés d'une grande bibliothèque, que l'édition latine de ce livre due à Duplessis-Mornay, a été imprimée à Bâle, quoique portant Édimbourg.

II. LATOMUS. Colonne 9, ligne 4 : Luxembourg; *ajoutez* : l'an 1485.

TOME X.

II. LEMAITRE (Rodolphe), dernière ligne; *ajoutez* : On lui doit aussi une traduction de *Tacite* imprimée à Paris en 1627, in-4°.

II. LENGLET DU FRESNOY, col. 2, lig. 24, 4 vol. in-12, 1752; *lisez* : 2 tomes en 4 parties, in 12, 1751.

I. LESTRANGE (sir ROGER), lig. 2; *retranchez ces mots* : Fils du précédent.

LIONNOIS (L'abbé), colon. 2, lig. 5, 2 vol.; *lisez*. 3 vol. in-8°, de 1805 à 1806. — Lig. 9; *ajoutez* : Le même auteur a publié une explication de la *Fable par l'histoire et les hiéroglyphes des Egyptiens*, etc.; 3 vol. in-18, avec quelques fig. Paris, an 12—1804.

I. LORRAIN (LE), ligne 2; *effacez ces deux mots* : Et Lorin.

LISOLA (François, baron de); *lisez ainsi cet article* : Naquit à Salins, le 22 août 1613. Versé dès son jeune âge dans le droit civil et le droit canon, il s'appliqua avec succès à l'étude du droit des gens et du droit public de l'Europe. Il entra en 1639 au service de l'empereur Ferdinand III, qui l'employa utilement en qualité de son résident à la cour d'Angleterre et dans plusieurs autres cours de l'Europe : il n'avoit pas encore trente ans lorsqu'il fut envoyé en Angleterre. En 1661, il fut ambassadeur en Pologne : il y plut au roi et à la reine; mais ses intrigues le rendirent suspect, et le firent rappeler. Il étoit envoyé extraordinaire de l'empereur à la cour d'Espagne à l'époque de la mort de Philippe IV, en 1665. On reproche au baron de Lisola d'avoir été plus propre à reculer la conclusion d'un traité qu'à l'avancer, et même d'avoir été habile à semer des défiances parmi ses ennemis, et d'avoir répandu dans le public des lettres forgées dans son cabinet, des plans de campagne, des instructions d'ambassadeur dressées par lui-même, et qu'il attribuoit à la cour de France pour lui susciter un grand nombre d'ennemis. Bayle, en parlant de Lisola, croit que ces reproches ne sont pas fondés. Quoiqu'il en soit, ce fameux diplomate, dévoué toute sa vie à la maison d'Autriche dont il étoit né sujet, fut employé dans tous les traités les plus célèbres de son temps. La mort le surprit en 1677, lorsque l'empereur l'appeloit à Vienne pour l'élever aux premières dignités. Ses ouvrages sont : 1° *le Bouclier d'état et de justice, contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle; sous le vain prétexte des prétentions de la reine de France*; nouv. édit., 1667, in-12. L'Espagne estimoit assez cet ouvrage pour le faire paroître en même en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. Les Français le réfutèrent dans beaucoup de réponses où règne un ton d'aigreur et de fiel, qui prouve l'impression qu'avoit faite

cet écrit, dans lequel Lisola entreprend de réfuter les droits de la France sur divers états de la monarchie d'Espagne. II. *La Sauce au verjus*, Strasbourg, 1675, in-12. C'est une réponse piquante à un écrit qu'avoit publié un ambassadeur de France nommé *Verjus*, contre *le Bouclier d'état et de justice*. Ce Verjus a été depuis l'un des plénipotentiaires au traité de Riswick en 1697. III. *Suite du dialogue sur les droits de la reine très-chrétienne, par où se découvre la vanité des prétentions de la France sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne*, 1667, in-12. IV. *La Politique du temps ou le Conseil fidèle sur les mouvemens de la France, tirés des événemens passés, pour servir d'instruction à la triple alliance;* Charleville, 1671, in-12; Cologne, 1674, en français et en allemand, in-4°. V. *Lettres et Mémoires*, in-12. On lui a attribué : *Raisons politiques, touchant la guerre d'Allemagne des années* 1673, 1674 *et* 1675.

LOBKOWITZ (Bohuslas de Hassenstein, baron de). *Après ces mots* : Il étoit jurisconsulte, historien, poète, littérateur ; *ajoutez* : Et très-versé dans les langues grecque et latine. Il se forma la plus belle bibliothèque de l'Allemagne. Pour l'accroître, il payoit des pensions annuelles à des marchands d'Augsbourg, à condition qu'ils lui procureroient, dans les pays où ils avoient commerce, des livres grecs et latins. Il ordonna par son testament que cette bibliothèque seroit donnée à celui de sa famille qui se distingueroit le plus dans les sciences et les lettres. Mais ce précieux trésor périt en partie à Chomutz dans un incendie. On ne put en sauver que 7000 volumes, dont Thom. Mitis a donné le catalogue. Le baron de Lobkowitz mourut dans son château de Hassenstein, le 13 novembre 1510. On a de lui des *Poésies latines*, qui ont été imprimées à Prague en 1563 et 1570. On trouve dans la dernière édition plusieurs pièces d'*éloquence*, un *Traité de la misère humaine*, un *Traité de l'Avarice*, un *Eloge de Pierre Schott*, un *Fragment sur la Félicité*, cinq livres de *Lettres*, et sa *Vie*, assez curieuse, écrite par Th. Mitis. La famille des Lobkowitz a été féconde en illustres personnages. Dav. Clément en cite un qui est postérieur à celui dont nous venons de parler; c'est à l'occasion de l'ouvrage suivant : *Philaretis Amyntæ Codomani apologia pro Georg. Popelio barone de Lobkowits, regni Bojohæmiæ quondam supremo aulæ præfecto, post ab imperatore Rudolfo II Hungariæ et Bojohæmiæ rege, per duodecim annos, contrà jus fasque carcere adtento : ad reges, principes, cæterosque christiani nominis mortaleis* ; Dicœpoli, 1606, in-8°. Clément pense que cette apologie est de G.-P. Lobkowitz lui-même, et qu'elle pourroit bien être la cause principale de son emprisonnement, et de ce qu'on lui a fait couper la tête après sa mort. Les états de Hollande ont fait supprimer on ne sait pourquoi cet ouvrage.

LOLLIA-PAULINA, dame romaine. *Commencez ainsi son article:* Etoit petite-fille du consul Lollius, qui, selon Pline, fut diffamé dans tout l'Orient pour les présens qu'il avoit extorqués aux rois, et qui, comme nous le dirons à son article, avala du poison après avoir perdu les bonnes graces de Caïus César, fils d'Auguste. Ce que rapporte Pline, au sujet de Lollia-Paulina, prouve assez à quel degré étoit porté le luxe chez les Romains sous les premiers empereurs. « J'ai vu, dit-il (et ce n'étoit pas dans une cérémonie publique, dans une de

ces fêtes où l'on étale tout le faste de l'opulence); j'ai vu à un souper de fiançailles très ordinaires, Lollia-Paulina toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendoit encore plus brillantes. Sa tête, ses cheveux, sa gorge, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étoient chargés : il y en avoit pour 40 millions de sesterces (9 millions de francs). Elle étoit en état de produire les quittances, et ces richesses, elle ne les devoit pas à la prodigalité de l'empereur ; c'étoit le bien de son aïeul, c'est-à-dire, la dépouille des provinces. Cette Lollia-Paulina étant mariée à C. Memmius Régulus.

I. LOMBARD (Pierre). *Voyez* Pierre Lombard, nº XVI ; *lisez* : nº XXI.

IV. LOMÉNIE (Etienne-Charles), comte de Brienne. *Ajoutez à la fin de son article :* Il avoit du goût pour les livres ; sa bibliothèque étoit considérable et bien choisie. Le père *Laire*, qui en avoit la direction, a dressé en 1791 le catalogue des éditions du XVe siecle, qui se trouvoient dans cette bibliothèque. Ce catalogue de vente étoit fort bien fait, composé de 1429 articles, dont 1371 ont été vendus et ont rapporté 106,324 liv. 19 s. Le catalogue des autres livres, composé de plus de 3000 articles, a été rédigé en 1797 in-8º ; la vente en a été faite en août de la même année. M. de Brienne a travaillé concurremment avec le père Laire à la *serie dell'edizione Aldine*, publiée à Pise en 1790, in-12.

I. LONGIN (Denys), philosophe et littérateur. *Ajoutez à la fin de son article :* L'édition grecque et latine, avec les remarques de *Jean Toupe* et les corrections de *David Ruhnkenius*, publiée à Oxford en 1778, in-4º, est fort belle et fort bonne, mais elle n'est pas très correcte. Il y en a une édition pareille, sous la même date, in-8º, et une réimpression sous la date de 1789 aussi in-8º. *Bodoni* a donné une fort belle édition de *Longin* en grec et en latin, Parme 1793, in-folio, tirée à 115 exemplaires, dont 15 en papier vélin, et une autre de même date, in-4º.

LONGUS, auteur grec. *Après le mot* : retouchées, *ajoutez et corrigez ainsi :* On en connoit encore beaucoup d'éditions, parmi lesquelles on distingue celle de *Coustelier* avec les notes de Falconet, Paris 1731, in-12, fig., dont il y a des exemplaires en vélin ; celle avec une double traduction, l'une d'Amyot et l'autre d'un anonyme (*Le Camus*) Paris 1757, in-4º, fig. ; celle de *Didot* (traduct. d'*Amyot*) Paris an VII (1798) gr. in-4º, fig. pap. vél. ; celle qui comprend la traduction de *de Bure de Saint-Fauxbin*, Paris, Lamy, 1787, 2 part. gr. in-4º ; dont 12 exempl. sur vélin. La traduction italienne, faite par AnnibalCaro, publiée par Bodoni à Parme 1786, in-4º, 256 exemplaires ; enfin une derniere traduction complète, après le manuscrit de l'abbaye de Florence, imprimée par les soins de M. Courier à Florence, chez Piatti, au nombre de 60 exemplaires, 1810, in-8º. Nous disons *traduction complète*, parcequ'elle est augmentée d'un fragment récemment découvert dans un manuscrit grec qui existoit à l'abbaye (della badia) à Florence, et qui est maintenant conservé à la bibliothèque laurentiane. La traduction est d'Amyot, mais M. Courier l'éditeur a traduit ce fragment dans le style d'Amyot, et y a assez bien réussi. On est seulement surpris qu'il n'ait pas ajouté à sa traduction, ne seroit-ce qu'en note, le texte original grec,

qui paroît authentique. Ce fragment, ou plutôt le manuscrit précieux qui le renfermoit, a éprouvé un accident, dont on trouvera l'histoire tracée par M. Renouard à la fin du *Répertoire de bibliographies spéciales de M. G. Peignot*, Paris, 1810, gr. in-8°.

XXI. LOUIS XVI, roi de France. *Ajoutez à la fin de son article :* Ce prince a traduit de l'anglais : *Règne de Richard III, ou doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés*, par *Horace Walpole*. Cet ouvrage a été imprimé sur le manuscrit, écrit en entier de la main de Louis XVI, avec des notes, 1800, in-8°.

LUCAIN (Marcus Annæus Lucanus). *Rectifiez ainsi la notice des éditions de la Pharsale :* La première édition de *Lucain* fut donnée à Rome par *Jean André*, évêque d'Aleria, et imprimée par *Conrad Sweynheym* et *Arn. Pannartz* en 1469, in-folio. Celle de Paris, *le Rouge*, 1512, in-8°, petit papier, se vend fort cher, tant à raison de sa rareté que parceque presque tous les vers commencent par une majuscule ornée. L'édition *cum notis variorum*, Lugd. bat. de 1669, in-8°, est fort bonne. Celle de Leyde 1728, 2 vol. in-4°, est préférable à celle de 1740, même lieu et même format ; mais l'une et l'autre le cédent à l'édition de *Richard Bentley*, Strawberry-hill 1760, gr. in-4°. Celle de *Barbou*, 1767, in-12, est bonne. L'une des plus belles est celle donnée par M. *Renouard*, Paris, *Didot*, an III (1795) in-folio ; on en a tiré 15 exempl. en grand papier, 3 sur papier bleu et 5 sur vélin. *Brébeuf* a traduit la *Pharsale* en vers français, il ne falloit pas moins que l'imagination vive et fougeuse de ce poëte pour rendre les beautés et les défauts de l'original ; les principales éditions de cette traduction sont celles de Leyde, *J. Elzevier*, 1658, petit in-12 ; de la Haye 1683, in-12, fig. ; et de Paris, an IV (1796), 2 vol. in-8°. Celle-ci enrichie de la vie de *Lucain* et de *Brebeuf*, et accompagnée du texte, est due aux soins de M. *Billecoq*. La traduction de *Pierre-Toussaint Masson* est de Paris 1765, 2 tom in-12 ; et celle de *Marmontel* est de Paris 1766, 2 vol. in-8°, avec fig. Le chevalier *de Laurès* a publié une imitation de Lucain en vers français, in-8°, et *Laharpe* a aussi mis en vers les meilleurs morceaux de ce poëme. La traduction italienne par *G. M. Meloncelli* a paru à Rome en 1707 in 4°, et la traduction anglaise de *Nicolas Rowe*, très-estimée, a paru à Londres en 1718 in-folio ; elle a été souvent réimprimée, en 2 vol. in-8°.

LUCAS-BRUGENSIS (François). *Après ces mots :* Anvers, 1642, in-fol. *ajoutez :* Mais la plus belle édition de cette concordance et la plus recherchée est celle de Colon. Agripp. *Balth. ab Egmont*, 1684, grand in-8°. Nous dirons à cette occasion que ce Balthazard d'Egmont de Cologne, sous le nom duquel on a imprimé tant de jolies petites éditions de la bible et du nouveau testament, est un nom supposé, sous lequel se cachoient les Elzeviers d'Amsterdam. L'édition de la *concordance*, d'Avignon 1786, 2 vol. in-4°, passe pour la plus complète.

I. LUCIEN, orateur et philosophe grec. *Refaites ainsi la notice des éditions de cet auteur :* La première édition de *Lucien* est de Florence, 1496, in-fol. On l'attribue à Philippe Junte ; elle est fort belle et fort rare. Celle de Venise 1535, 2 vol. in-8°, imprimée par Luc

Ant. Junte, est estimée; celle de Bourdelot, gr. lat. avec les notes de Théod. Marcille et de Gilbert Cousin, Paris 1615, in-folio, l'est davantage. Celle des *variorum*, gr. lat. Amst. 1687, 2 vol. in-8°, est rare et recherchée, quoique peu correcte; mais la plus estimée est celle de Reitzius, gr. lat. Amst. 1743, 3 vol. in-4°, auxquels il faut ajouter l'index par le même Reitzius, Traj. ad Rhen. 1746, 1 vol. in-4°. Celle de J. P. Schmidt, gr. lat.; Mitaviæ 1776-80, 8 vol. pet. in-8°, a aussi son prix; ainsi que celle de Deux-ponts, réimpression de celle de Reitzius, 1789-91, 10 vol. in-8°. L'édition purement grecque de F. Schmieder, *Halæ* 1800, 2 vol. in-8°, est bonne. Les principales traductions de Lucien sont celles de Perrot-d'Ablancourt, Amsterd. 1709, 2 vol. petit in-8°, fig.; il y en a des exempl. avec la date de 1712; cette traduction passe pour lâche, infidèle et tronquée. Celle de l'abbé Massieu, 1781, 6 vol. in-12, vaut mieux; elle le cède pourtant à celle de M. Belin de Ballu, Paris, Bastien, 1788, 6 vol. in-8°; on en a tiré quelques exemplaires in-4°. Il faut faire attention s'il se trouve un carton entre les pages 184 et 185 du 5e vol. et si les *errata* sont à la fin des trois premiers volumes.

III. LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus), poète et philosophe. *Après ces mots :* Baskerville 1772, in-4°, *ajoutez :* Mais celle qui les efface a été donnée à Londres chez Hamilton 1796, 3 vol. grand in-4°, dont quelques exemplaires tirés en gr. pap. format pet. in-fol. Cette édition où M. Gilb. Wakefield a ajouté les remarques de Rich. Bentley, est fort estimée, et sera d'autant plus rare qu'une partie des exemplaires a été détruite par l'incendie qui a consumé le superbe magazin de Hamilton. L'édition de Milan, donnée par Aloys. Musi 1807, grand in-folio, a été tirée à petit nombre. La traduction française du baron Descoutures, Paris (Hollande) 1692, 2 vol. in-12, n'est pas recherchée. Celle de Leblanc de Guillet (en vers) 1788, 2 vol. in-8°, est foible, quoiqu'il y ait de beaux morceaux de poésie et des notes estimées. Mais la traduction en prose de Lagrange, Paris 1768, 2 vol. gr. in-8°, fig., est la meilleure. Didot jeune en a donné une superbe édition en 1794, 2 vol. gr. in-4°, papier vélin, fig., dont 50 exempl. ont été tirés in folio et divisés en 3 vol. La traduction italienne de Marchetti, Amsterd. (Paris) 1754, 2 vol. gr. in 8°, est recherchée; on l'a réimprimée à Londres 1717, petit in-8°, d'une manière plus correcte. La traduction anglaise de Th. Creech (en vers) qui a paru en 1692, est fort estimée; on l'a souvent réimprimée. La meilleure édition est celle de Londres 1714, 2 volumes in-8°. *Voyez :* II. MAROLLES. I. HÉNAULT. POLIGNAC.

LURBE (Gabriel de). Col. 2, lig. 9; 1594, in-4°, *ajoutez :* il existe une édition de 1619, continuée et augmentée par DARNAL (*V.* ce nom). Elle contient deux discours de Lurbe, l'un sur la conversion du roi, et l'autre sur des antiquités trouvées hors de la ville. Celui-ci est accompagné de quelques figures gravées en bois.

MACHIAVEL. Après cet article, *ajoutez* : *Voy*. RANGONE - MACHIAVEL.

MAEICIOWSKI, *Voy*. TORELLI BERNARD.

MAFFEI (François-Scipion, marquis de). Après cette phrase, jamais tragédie n'eut un succès si brillant et si soutenu, *mettez* : Celle du comte Pomponio Torelli, composée en 1587, 120 ans auparavant lui, est cependant bien supérieure par la manière dont il a traité son sujet, par l'élévation des sentimens, la richesse de l'imagination et la dignité du style ; Voltaire les indique toutes dans la préface de sa *Mérope*.

MAILLA (Joseph-Anne-Marie de Moyra de). *Voy*. pag. 510, col. 2, lig. 16, 1302, *lisez* 1502.

TOME XI.

MALINGRE (Claude). Page 5, col. 1, ligne 28, *ajoutez* : On a encore du même auteur un livre assez rare, publié en 1612, in-8°., sous le titre : *De la gloire et magnificence des anciens*. On y trouve, outre les cérémonies employées par différens peuples de l'antiquité, dans leurs funérailles, plusieurs procédés en usage chez les Egyptiens, pour embaumer les morts selon le rang et la fortune des familles.

MALLEMANS. *Voy*. pag. 6, ligne 24, 1706, 3 vol. in 12, *lisez*: 1717, 3 vol. in.8°. avec fig.

MANDAGORS (Louis des Ours), ligne 18, Ribracte, *lisez* Bibracte.

MANDEVILLE (Jean de). Colone 2, ligne 28, 1572, *lisez* : 1372.

MASQUE DE FER (le). *Voy*. pag. 276 ; col. 2, ligne 7 ; avoués par l'histoire, qu'Anne, etc., *lisez* : avoués par l'histoire. Anne, etc. ; pag. 277, col. 1, ligne troisième ; publié en Allemagne, *lisez* : imprimé en Allemagne.

MASSARI-ANNIBAL. (Lucio) *Ajoutez à la fin de son article* : Entre autres tableaux, on remarque ceux qu'il a peints dans la bibliothèque des Carmes, et dans le cloître de St.-Michel in Bosco.

MASSINGER (Philippe), lig. 2, né en 1784, *lisez :* en 1584.

MAUROCORDATUS (Alexandre). *Ajoutez à la fin :* On lui attribue aussi une *Histoire des Juifs*, in-fol.

I. MAZARIN (Jules). *Voy.* page 366, colonne 1, ligne 29, 1652, 40 gros vol. in-4°., *lisez :* 1652, forme 40 gros vol. in-4°.

MENDOZA (Pierre Gonzaelz de), *lisez :* Gonzalès.

MERLE (Mathieu). Page 457, col. 1, ligne 34 ; baron d'Uxchier, *lisez :* baron d'Apchier.

MIRABAUD (Jean-Baptiste). Page 564, col. 1, lig. 40 ; Dumarsais, *ajoutez :* réimprimé à Londres en 1778, augmenté de l'*Essai sur la chronologie*, du même auteur.

II. MIRABEAU (Honoré-Gabriel Riquetti). *Voy.* page 568, colonne 2, ligne 12 et 13, *retranchez ces mots*, par une adresse qui est un modèle d'éloquence la plus rare.

TOME XII.

MONT MOUS

MIRAMONT (Magdeleine de Saint-Nectaire), ligne 20 ; Mozière, *lisez :* Rozière. Page 376, ligne dernière, col 7 ; baron de Malame, *lisez :* baron de Malause.

III. MOLÉ (François-René). *Corrigez ainsi les cinquième, septième et huitième vers cités dans cet article :*

> Transportant dans son jeu....
> Dès rôles langoureux anime la fadeur,
> Fait sourire l'esprit et sait parler au cœur.

MONNOYE (Bernard de la). Page 85, col. 2, lig. 49 ; 1720 et et 1757, *lisez :* dont la quatrième édition est de 1720 et la cinquième de 1738. *Idem*, ligne 51, naïveté, *ajoutez :* Cette dernière édition est indiquée par les bibliographes, comme la meilleure. *Voy.* I. PIRON.

MONTALEMBERT (André). Page 106, col. 1, lig. 49, in-8°., *lisez :* petit in-4°. de 55 feuillets, en caractères gothiques. Cette pièce qui est rare, a été recueillie par Lenglet Dufresnoy. *Voy.* ce nom.

I. MONTLUC (Blaise de Lasseran Massencomme). Ligne 6, d'Estilloc, *lisez :* d'Estillac. Page 168, col. 2, lig. 41, Marusseau, *lisez :* Marassau.

VII. MOREL (Guillaume). Ligne 5, grec-latin-français, *lisez :* latin-grec-français.

II. MORNAY (Pierre de). Col. 2, lig. pénultième, cinq citations, *lisez* cinq cents citations. Page 238, col. 1, ligne 39 ; il s'étoit vanté, *lisez :* Duperron s'étoit vanté. Col. 2, lig. cinquième, *retranchez les mots suivans :* mais pour constater leur défaite, etc. jusqu'à *Voyez* PERRON, N°. I.

MOULINES (Guillaume de). Ligne 27 ; les écrivains de l'histoire d'Auguste, *lisez*, les écrivains de l'histoire Auguste.

MOUSSA, conquérant de l'Espagne, article à retrancher. *Voy.* MUSA, n° I.

I. NANNI (Jean), pag. 370, col. 1, lig. 1. Ses tableaux, *effacez les 3 dernières lignes et en place, ajoutez* : ce fut lui qui peignit l'orgue et les instrumens de musique du fameux tableau de *Ste-Cécile de Raphaël*, ainsi que les magnifiques tapis que l'on voit au-dessus des pilastres des loges du Vatican. On raconte que comme il venoit d'en terminer un, parce que le pape approchoit, un des palefreniers accourut pour lever un de ces tapis, croyant qu'il couvroit quelques tableaux. Médiocre dans le genre de l'histoire, Nanni s'attacha particulièrement à peindre d'une grande manière les fleurs, les fruits, les arabesques et le paysage, dont il a fait un livre que son maître se plaisoit souvent à regarder. Il n'y a guères de poissons, d'oiseaux et d'autres animaux qu'il n'ait parfaitement représentés. Il fit une étude particulière des ornemens de stuc trouvés dans les ruines du palais de Titus, et trouva le moyen d'en faire d'aussi beaux, en sorte qu'on doit le regarder comme le restaurateur de l'art de travailler en ce genre, dont le secret avoit été perdu.

NATOIRE (Charles). Après en 1700, première col. *Effacez les 2 dernières lignes et mettez en place.* Il a contribué à ramener en France le goût de la pureté des formes dans le dessin, en place du style maniéré qui dominoit alors; mais ses tableaux assez estimés pour la correction du dessin, sont froids de composition et d'une couleur grise et sans effet. Il a décoré les murs de la chapelle des enfans trouvés, en la Cité; de grandes compositions peintes à l'huile, représentant la *Nativité de J. C.*, avec *l'adoration des rois*, précédée de celle des *Bergers*; l'ordonnance en est grande et sagement pensée; mais l'exécution manque de vigueur. Ces peintures considérables étoient déja fort altérées avant la révolution. Elles ont été gravées en seize planches par Fressard.

NATTIER (Jean-Marc). Après ces mots : que faisoit éclore son pinceau, pag. 551, deuxième col., treizième ligne, *mettez* : Gresset en parle ainsi dans ses vers, sur les tableaux exposés en 1737.

> Et Nattier, l'élève des Grâces,
> Et le peintre de la beauté.

Après les sujets d'hist., deuxième colonne vingtième ligne, *mettez* : on a de lui plusieurs *esquisses*, une entre autres d'une grande composition, dont le sujet est tiré du *Paradis perdu*. Cet ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur, prouva qu'il pouvoit s'élever aux parties de son art les plus difficiles. Parmi les portraits peints par Nattier, on distingue ceux de la maison de Lorraine, les deux portraits de mademoiselle de Clermont et celui du maréchal de Saxe, peint en pied. Les dessins de Nattier, aux crayons noir et blanc, étoient spirituels, terminés avec soin et rendoient parfaitement l'effet des tableaux. On peut en juger par les belles estampes faites sur les dessins de ce peintre, et particuliè-

rement par celle de Louis XIV, gravée par Drevet. Nattier avoit été reçu membre de l'académie de Danemarck, en 1762.

I. NAUPLIUS (mythol.), col. 2, lign. pénultième. L'auteur cher che à appliquer, *lisez* : l'auteur cherche à expliquer.

NAUSEA (Frédéric), *voyez* pag. 396, col. 1, ligne 4, l'état de lumière, *lisez* : l'état des lumières:

NÉE DE LA ROCHELLE (Jean-Baptiste), *ajoutez* à la fin de l'article : III. *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernois*, imprimés à Paris en 1747, in-12. C'est un de ses bons ouvrages. Il a laissé un fils, mort jeune, avocat au parlement, et un petit fils qui est auteur et éditeur de différens ouvrages.

I. NEMOURS (Jacques D'ARMAGNAC), *retranchez* jusqu'à la fin de l'article, et substituez, *voy.* Jacques D'ARMAGNAC.

I. NETSCHER (Gaspard), *ajoutez* : Il a travaillé en petit, dans le genre de Koster son maître, et de Miéris. Il a même fort bien traité quelques sujets de l'histoire romaine et de la fable; c'étoit le genre qu'il préféroit; mais il fut obligé de le quitter, pour le portrait, afin de soutenir une famille nombreuse. La plupart des portraits peints par Netscher sont historiés ou enrichis de quelques figures épisodiques, qui, en dissipant la froideur du sujet, en font des compositions riches et agréables. Son dessin est assez correct; ses figures ont souvent de la grace, toujours une expression naturelle; on trouve partout un bean choix et du goût; sa touche est délicate et moëlleuse, son ton de couleur admirable : il avoit une grande intelligence du clair-obscur. Ses étoffes font illusion, surtout le satin blanc dont il a si bien rendu le luisant, qu'on est tenté de le toucher, ainsi que ses tapis de Turquie dont on admire la vérité. Il peignoit aussi parfaitement les animaux, les fleurs et les fruits; il y en a dans tous ses tableaux; enfin, tous les accessoires dont il entouroit ses personnages sont finis avec le plus grand soin. Ses portraits en grand ne sont pas sans mérite; mais ils n'égalent pas ceux d'une petite dimension. Netscher etoit fort laborieux, et quoiqu'il soit mort à la fleur de l'âge, après avoir été tourmenté toute sa vie de maladies cruelles, il a laissé beaucoup de tableaux. Outre ceux qui ornent plusieurs cabinets particuliers de l'Europe, on voit de lui dans la galerie de Vienne un portrait d'un homme richement vêtu et entouré d'attributs de sciences et d'arts; dans celle de Dresde, deux jolis tableaux de genre, et au Musée Napoléon, six autres beaux tableaux, savoir : son portrait; il accompagne avec la guitare le chant de sa fille, que la mère écoute avec attention; la mauvaise Nouvelle; le Portrait chéri; la Leçon de musique vocale, etc. On regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, la Mort de Cléopâtre, tableau qui étoit dans le cabinet du comte de Vence. Netscher eut pour élèves ses deux fils, Théodore et Constantin qui ont marché sur ses traces.

NEWLAND (Pierre), *retranchez* tout l'article, et *lisez* : *voy.* NIEUWLAND.

I. NICIAS, capitaine athénien, etc., pag. 50, seconde colon. seizième lign. Après ces mots : on connoissoit encore *deux* Nicias, etc., *effacez* le mots *deux* et les sept lignes suivantes avec le mot *un*, et *mettez* seulement : on connoît un autre Nicias, célèbre gram-

mairien, etc. Cette phrase, qu'il faut absolument retrancher, et où il est mention d'un Nicias, peintre, est un double emploi de l'article suivant, qui est séparé et commence ainsi : II. Nicias, célèbre peintre, etc.

II. NICIAS ; 2e lig. après le mot peintre, *ajoutez*, étoit élève d'Antidotus et vivoit dans la cent soixantième olympiade, environ 140 ans avant J.-C.. Après femme, lig. 28, *effacez* le reste, et *mettez* : il ne peignoit qu'en chantant, et travailloit avec tant d'application que souvent il oublioit de manger, ce qui lui arriva plusieurs fois lorsqu'il fit son fameux tableau de la *Descente d'Ulysse aux enfers*, telle qu'Homère en a donné la description. Attale II, roi de Pergame, voulut acheter ce tableau 60 talens, environ 270 mille francs ; mais Nicias préféra en faire un don à sa patrie. C'est sans doute en récompense de cette générosité que les Athéniens élevèrent un tombeau à sa gloire, et lui décernèrent les honneurs de la sépulture aux dépens du public. Il peignoit ordinairement à l'encaustique ; son beau tableau de *Némée*, que Syllanus apporta d'Asie à Rome, étoit peint de cette manière. On admiroit aussi dans cette ville un *Bacchus*, du même artiste, dans le temple de la Concorde. Auguste aimoit tant un *Hyacinthe* de la plus grande beauté, que Nicias avoit peint, qu'il fit mettre ce tableau dans sa galère pour l'apporter à Rome, après la prise d'Alexandrie, et Tibère le consacra dans le temple de cet empereur. Parmi les tableaux d'une très-grande dimension, peints par Nicias, on cite un *Alexandre* qui ornoit la galerie de Pompée, une *Calypso*, la *nymphe Io* et *Andromède secourue par Persée*. Ce peintre excelloit aussi à peindre les animaux. Il avoit peint sa Némée assise sur un lion. Démétrius de Phalère dit qu'il aimoit à représenter les combats de cavalerie ; enfin, sur un tombeau de marbre blanc que l'on voyoit près de Tritia, où il avoit peint un sujet de plusieurs figures, il y avoit peint plusieurs chiens de chasse dans la dernière perfection. Suivant Pline, Nicias fut le premier qui employa dans la peinture le blanc de céruse calciné. Il ne faut pas confondre ce Nicias avec celui dont parle Pline, et qui excelloit à enduire les statues d'une espèce d'encaustique; le secret de cette composition, qui contribuoit à leur donner un beau poli, et à les garantir des injures du temps, s'est perdu et n'a pas encore été retrouvé.

NICOLAS de Pise. Après de cet ordre, *effacez* : il fut, et les deux lignes suivantes qui sont les dernières de l'article, et *ajoutez* il construisit dans sa patrie plusieurs palais, l'*église de St.-Michel* et *le clocher des Augustins*, qui passe pour le plus ingénieux de ses ouvrages. Il bâtit aussi à Padoue la *grande église de St.-Antoine de Padoue* ; à Venise celle des *FF. Mineurs* ; et le *monastère de la Ste. Trinité* à Florence. Cette dernière église est dans le goût le plus simple ; on n'y voit aucun ornement, pas même d'ordre d'architecture ; elle étoit cependant si majestueuse par ses proportions, que Michel Ange qui ne se lassoit jamais de l'admirer, l'appeloit *sa dame favorite*. Nicolas de Pise fit ensuite des augmentations à la cathédrale de Voltère et la décora, ainsi que le couvent des dominicains de Viterbe. On l'appela ensuite à Naples, où il fit élever une église avec une abbaye magnifique dans le *Taglia-Cozzo*, le champ des coups, en mémoire de la

victoire décisive remportée par Charles d'Anjou sur le prince Conradin. Après avoir été employé dans plusieurs autres villes d'Italie, le même architecte bâtit encore l'*église de Ste.-Marie d'Orviette*, et se retira enfin, comblé de gloire, dans sa patrie.

NICOLO DEL ABBATTE; au lieu de 1312, ligne 2, *mettez* 1509; *ajoutez*, mort en 1571, ligne 3. Après ces mots : on lui a donné le surnom DEL ABBATE, non parce qu'il étoit élève du Primatice, comme plusieurs l'ont avancé, dit d'Argenville; mais parce qu'il étoit de la famille ABBATI, qui est son vrai nom. Il fut d'abord élève de Bigorelli, sculpteur modénois, et se perfectionna d'après les beaux tableaux d'Italie. Le Primatice, etc., seconde colonn., 15e ligne, après Toulouse, en place de, on voit, *mettez* : on voyoit ; et à la fin de l'article, *ajoutez* : le Musée Napoléon possède un tableau de cet artiste représentant le *Mariage mystique de Ste. Catherine*. Il en existe plusieurs semblables qui sont donnés au Parmesan.

II. NIEULANT (Guillaume). Après 1635, *ajoutez* : étoit élève de Roland Savery. Il voyagea en Italie avec Paul Bril, dont il imita la manière ; mais il s'en fit une à lui lorsqu'il vint se fixer à Amsterdam. Il avoit étudié à Rome les plus beaux monumens antiques, qu'il les choisit pour sujets de ses tableaux et pour orner ses paysages ; on y voit des mausolées, des bains, des arcs de triomphe, etc. Il gravoit aussi au burin et à l'eau forte : plusieurs de ses compositions sont gravées de sa main, et l'on estime ses dessins, faits avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Il cultivoit aussi la poésie.

NINO DE GUÉVARA. Page 73, ligne 3 de l'article, *après :* mort, *ajoutez* : à Malaga en, etc. *Après de ses ouvrages* (ligne 1 de la 2e col.) *effacez le reste qui n'est pas exact :* Ce peintre, au lieu de s'être formé sur les peintres italiens, espagnols et français, n'a étudié ni les maîtres italiens ni les maîtres français, et avoit au contraire la manière flamande ; *et mettez en place :* On y retrouve les mêmes beautés que dans ceux du célèbre Murillos ; on peut même dire qu'il l'a surpassé dans le dessin. Il eut pour maître Manrique, élève de Rubens et Alonzo Cano. Un coloris plein de fraîcheur et de vérité, une touche ferme et une grande invention réunies à un grand goût de dessin, quoique se ressentant de la manière flamande, sont les qualités par lesquelles Nino se distingue. Parmi ses tableaux on remarque surtout *un triomphe de la croix*, qui est dans l'église de la charité de Malaga ; il est digne d'admiration par le nombre de figures, le bien historié et le grand goût qui y règne. Dans la même église : *une Charité, avec ceux qui se sont distingués par cette vertu ;* ce tableau le dispute en beauté au précédent ; enfin le fameux *Saint-Michel*, qui est dans la cathédrale de cette ville.

TOME XIII.

OBERLIN (Jéremie Jacques). Page 5, col. 2, ligne 4 : Alsatia litterata, *lisez* : Alsatia illustrata.

OLDCASTE (Sir John). Page 39, col. 1, ligne 5 : ressentimeus, *lisez* : sentimens.

OLIMPIA (Maldachini). Page 48, col. 2, ligne 5 : de les donner, *lisez* : de les doter.

OLIVET (Joseph Thoulier d'). page 56, col. 1, ligne 16 : in-12, *ajoutez* : réimprimé pour la quatrième fois en 1766.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron de). Page 77, col. 1, ligne 40 : 1531, *lisez* : 1551.

ORELLE (Rigaud d'). Page 83, col. 2, ligne 19 : changement, *lisez* : sagement.

I. ORLOW (Grégoire). Page 100, col. 1, ligne 14 : invincible, *lisez* : invisible.

V. ORMESSON (Anne Louis François de Paul Lefèvre de). Page 103, col. 2, ligne 16 : de l'ordre, *lisez* : l'ordre.

I. OTTOMAN ou OTHMAN I. Page 136, col. 1 : la ville de Prusse, *lisez* : Plusse.

OVERKAMPE (George Guillaume). Page 146, ligne 15 : langue universelle, *lisez* : langue vivante.

PACIEN (Saint). *Ajoutez à la fin de l'article* : Don Vicenti Noguera a donné une nouvelle édition de ses œuvres avec la traduction espagnole en regard; Valence 1780, 1 vol. in-4°.

PAIGE (Louis-Adrien), *ajoutez* à la fin de l'article : le Paige avoit exercé une grande influence sur les discussions religieuse, relatives à la bulle *unigenitus*. On dut à ses conseils presque tous les projets, auxquels il n'a manqué que l'exécution pour donner la paix à l'église, et surtout la *loi du silenec* en 1756. Il écrivit pour la justifier, publia les *Lettres pacifiques* qui ont eu plusieurs éditions in-12 et in-4°, et une foule d'opuscules sur le même sujet. On lui attribue la plupart des petits écrits qui désolèrent le chancelier Maupeou. Le Paige est l'auteur des *Lettres his-*

toriques sur les parlements, en 2 volumes in-12, 1765. Il en avoit fait un troisième sur les droits qu'ont les peuples de s'imposer eux-mêmes ; mais il n'a pas été imprimé. Il a fait eu outre la deuxième partie de *l'Histoire générale des Jésuites*. Il n'a mis son nom a aucun des ouvrages qu'il a publiés. L'approbation des réglemens faits sur le clergé par l'assemblée constituante, étoit une conséquence des principes qu'il avoit défendus. A cette occasion, sa logique ne se démentit jamais, comme celle de son contemporain Maultrot qui, en suivant une marche différente, se mit en opposition avec ses propres écrits, où l'on trouvoit des armes pour le combattre. Le Paige jouissoit d'une fortune assez considérable qui fut entraînée par le torrent révolutionnaire ; dans ces circonstances il fit le sacrifice de sa riche bibliothèque, quatre ans avant sa mort, étant devenu aveugle. Il supporta ses malheurs avec résignation.

IV. PARIS (François), cé, *lisez* : célèbre.

PASES-PASCS...lig. 15, Abolus, *lisez*. Obolus.

PAZUMOT (François), p. 340, col. 2, lig. 28, et Flamstée, *lisez* : de Flamstéed ; pag. 341, col. 1, ligne 33, du Valay, *lisez* : du Velay.

II. PELLEGRIN TIBALDI, etc. Après de Bologne, *ajoutez* : né dans le fief de Valsoda dans le Milanais. Après architecture, *effacez depuis* on (*quatrième ligne*) *jusqu'à* ardente (*cinquième, sixième et septième ligne*), *et mettez en place* : Il fit de si grands progrès dans la peinture que les Carrache le nommoient *le Michel-Ange épuré*. Cet artiste avoit en effet adopté le grandiose de ce maître célèbre, et y joignoit un coloris agréable et vrai ; mais quels efforts ne fût-il pas obligé de faire pour parvenir à ce degré de perfection. On prétend que mécontent de lui-même, etc... Après Saint Ambroise (19e ligne) *ajoutez* : fit le pavé de cette église et donna le dessin du portail, qui tient le milieu entre le gothique et l'architecture grecque... etc. — Après cent mille écus (avant-dernière ligne) *effacez* le titre de marquis *et mettez en place* : et la terre de Valsoda, où il étoit né, qui fut érigée en marquisat en sa faveur. Le Pellegrin a donnée les plans de plusieurs édifices, tels que ceux de S. Laurent et de l'église des jésuites à Milan, où l'on trouve quelques défauts. Mais la bourse d'Ancône, construite par ses dessins, lui fait le plus grand honneur. A Bologne il a fait construire le palais et la chapelle Poggi, l'église de N. D. près S. Celse, celle de la vierge di Rho, et la cour de l'institut de la même ville. On y voit un ordre dorique dont les métopes sont rectangles et forment un double carré avec les pilastres accouplés.

PELLEGRINI (Antoine), peintre ; *ajoutez* à la fin de son article : Pellegrini mourut à Venise en 1741, avec la réputation d'un peintre ingénieux à fresque et à l'huile. En 1733, il fut reçu à l'académie royale de peinture de Paris, sur un tableau que l'on voit au Musée Napoléon ; il représente la *Modestie obtenant les suffrages de l'académie*, désignée par la peinture personifiée.

PENALOSA (Jean de), peintre espagnol, né en 1582 à Baéna, ville d'Andalousie, étoit élève de Paul Cespedes. On reconnoît dans ses ouvrages une belle exécution jointe à un excellent goût. Il en

diose de ce reste peu, et la plupart sont à Cordoue. Penalosa mourut dans cette ville en 1636.

PENNANT (Thomas), *supprimez* l'article, et *mettez*. *Voyez* Permant.

PENN (Guillaume), *ajoutez* à la fin de son article : il a publié une foule de *Traités* plus ou moins volumineux ; voici les titres des principaux : *Ni croix ni couronne, et motifs sages pour ne pas ôter son chapeau, donner des titres d'honneur, et accorder le mot vous à une seule personne*, in-4°, 1669; *Apologie fondée pour ceux que l'on nomme Quakers, en réponse au D. Taylor*, in-4°, 1669; *l'Esprit de vérité vengé, réponse aux Sociniens*, in-4°, 1672; *le Quakérisme, ou nouveau sobriquet pour l'ancien christianisme*, in-8°, 1672; *la Raison opposée à la raillerie, et la Vérité à la fable*, in-8°, 1673; *le Chrétien Quaker, et son divin témoignage justifié*, in-4°, 1674. Le choix de ses ouvrages a été publié en 5 vol. in-8°. (Article additionnel au tome XIII.)

PÉREIRA (Jacob-Rodrigue), col. 2, lig. 3, la Condamine; *lisez* : Condamine.

PERMANT (Thomas), célèbre naturaliste et antiquaire anglais ; à ces mots, voyage au pays de Galles, *substituez* : Voyages dans le pays de Galles par feu Thomas Permant ; nouvelle édition, augmentée par le fils de l'auteur, et accompagnée de 44 gravures, 3 vol. in-8°.

I. PERNETY (l'abbé Jacques), col. 2, lig. 3, Bougeaut, *lisez* : Bougeant.

II. PERNETY (Antoine-Joseph), lig. 9 et 10, perder, *lisez* : persuader.

II. PERRAULT (Claude), (page 422, col 1, lig. 1 de l'article), après Claude, *ajoutez* : architecte, peintre, musicien, ingénieur, médecin et physicien, né, etc. ; après, du côté St-Germain-l'Auxerrois, (lig. 19) ; *ajoutez* : morceau d'architecture sublime par sa composition, sa pureté, et la justesse de ses proportions, en un mot, le plus parfait monument de l'architecture moderne ; le grand arc.... etc. ; 4 lignes plus bas, après l'observatoire, *ajoutez* : qui est le plus beau de l'Europe.

PERRAULT (Charles), p. 420, col. 1, lig. 27, pour l'utilité, *lisez* : à l'utilité ; pag. 421, fort inférieure à la première, *lisez* : bien moins précieuse que la première.

PERREAUD (François), lig. 18, les habitans : *lisez* : les propriétaires.

PERRÉE (E), p. 424, col. 1, lig. 12, la rade de Turin, *lisez* : la rade de Tunis.

I. PERRIER (François), après pinceau. (col. 1, lig. 19 de l'art.), *mettez* : on lui a reproché d'avoir gravé cette fameuse estampe à l'*eau forte*, d'après la communion de Saint-Jérôme du Carrache, que Lanfranc distribua méchamment, pour faire croire que le Dominiquin avoit copié la même pensée ; Perrier, etc. ; après Toulouse (dernière ligne de la colonne 1), *ajoutes* : et celle de l'église de la Visitation de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Il a peint aussi quelques morceaux dans la chapelle du château de Chilly, près Longjumeau, et dans le château du Rincy, près Paris, plusieurs sujets mythologiques très-estimés, entre-autres les plafonds du salon de l'antichambre, appelée les Bacchanales, et celui de la chambre à coucher du roi.

PERUGIN (Pierre), *mettez* ainsi son nom propre; (Pierre VENUCI dit le), ligne 17, après ces mots : *le Perugin*, ajoutez : avoit épousé une très-belle femme, qu'il aimoit avec passion et qui lui servoit de modèle pour toutes les vierges. Les tableaux de ce peintre sont d'un fini précieux ; il a même de la servilité dans ses imitations ; mais il en résulte une exactitude dont on s'est trop souvent écarté depuis : son dessin est correct, mais froid, ses draperies grandes et bien plissées, et sa couleur brillante ; cependant trop d'uniformité dans les tons, et des plans qui ne sont pas assez dégradés prouvent qu'il connoissoit peu la perspective aërienne; enfin si l'on trouve dans sa manière quelques restes de cette sécheresse gothique qu'il tenoit de son siècle, on doit y remarquer la source de plusieurs beautés qui distinguèrent les ouvrages de son illustre élève. A la fin, après, *Raphaël pour disciple*, ajoutez : ce grand homme aida son maître dans plusieurs de ses travaux, et principalement dans les grands tableaux à fresque de la chapelle Sixte, à Rome; on remarque que le maître avoit beaucoup profité des exemples de son élève. Les tableaux, le chevalet du Perugin, sont dispersés dans presque tous les grands cabinets de l'Europe : on en voit quatre au musée Napoléon; ils représentent des *madones* avec différens *Saints*, et une *Ascension de Jésus-Christ*. Quelques personnes croient que cet artiste s'est peint dans ce tableau, sous la figure de l'apôtre placé derrière saint Jean, et qui regarde le spectateur. On conserve aussi un portrait de Charles VIII, roi de France, que le Perugin peignit après la bataille de Fornoue, que l'on voit dans le fond du tableau.

PERUZZI (Balthazar), ligne 2, après *peintre*, ajoutez : ingénieur. Après ressource, ligne 2, *mettez* : Cet artiste qui n'avoit pas d'égal pour la perspective, s'appliqua, ensuite à l'architecture et construisit plusieurs beaux édifices *à Rome et à Bologne*, entre autres la porte de *Saint-Michel in Bosco*, dans cette dernière ville. La cathédrale de Carpi, dont il avoit donné les dessins et le modèle, lui fit le plus grand honneur. Appelé à Sienne, il donna le plan des fortifications de cette ville. De retour à Rome, le pape Jules II, etc..... Après l'attention des artistes, ligne 18 ; *écrivez* : Le beau Mausolée d'Adrien VI a été encore élevé sur les dessins de Peruzzi. Le même architecte bâtit à la *Longara* le petit palais appelé depuis *la Farnesine*, la galerie où il a représenté la fable de Méduse et de Persée est très-curieuse, le Titien même en fut étonné. Peruzzi fit beaucoup de tableaux, etc.... Après fait prisonnier, ligne 23, *mettez* : Son air respectable l'ayant fait prendre pour un prélat du premier rang, les soldats le maltraitèrent pour le forcer à découvrir ses prétendus richesses ; enfin ayant prouvé qu'il étoit peintre, son talent paya, etc..... Après Bourbon, dernière ligne de la colonne page 440, *mettez* : Cet artiste malheureux s'étant enfui à Sienne, fut entièrement dépouillé sur la route. Ayant été bien accueilli dans cette ville, il y éleva plusieurs édifices publics et particuliers ; il donna aussi des preuves de son patriotisme, en refusant au pape de servir d'ingénieur au siège de Florence, sa ville natale. Cet artiste inépuisable donna aussi les dessins de plusieurs palais construits dans *la Pouille* pour les comtes *Orsini*. Le dernier de ses ouvrages, et en même temps le plus remarquable, comme le plus difficile, est le palais *Massimi* près

Saint-Pantaléon, à Rome. C'est dans ce terrain irrégulier et d'une médiocre étendue, qu'il fit voir l'habileté d'un grand architecte; mais il n'eût pas la satisfaction de voir achever ce beau palais. Il est d'ordre dorique, et sa façade forme une enceinte ovale. On croit que Peruzzi fut empoisonné par quelques envieux de ses talens; il mourut à..... Après 55 ans, première ligne de la page 441, *ajoutez*: et fut enterré à la *Rotonde* à coté de Raphaël. Peruzzi fut toujours malheureux, il excella dans plusieurs arts, mena la conduite la plus régulière, et cependant il resta pauvre..... Après talens, à la fin, *mettez* : Sa réputation s'accrut après sa mort, sur-tout quand il fallut continuer la basilique de Saint-Pierre, où l'on trouva les plus grandes difficultés. C'est en partie sur les anciens que ce grand artiste avoit formé son goût, particulièrement sur Vitruve, dont il commenta les ouvrages et dont il dessina même les figures. Entre plusieurs de ses tableaux on distingue la fameuse crêche. Les tableaux de chevalets de Peruzzi sont rares aujourd'hui, il n'y en a qu'un au musée Napoléon; il représente *la Vierge couvrant d'un voile l'enfant Jésus*.

PETER *ou* PIERRE, ligne 4, Halmeln; *lisez* Hameln.

III. PÉTRONE (Petronius Arbiter); *ajoutez à la suite de son article celui de* PÉTRONE V, *qui n'est que le complément de* PÉTRONE III, *et qui par erreur semble faire un article.*

PHALLUS (Mythol.), *ajoutez à la fin de l'article* : (*Voyez* MUTUNUS).

TOME XIV.

PLUT POME

II. PIC (Jean-François), ligne 5, 1570; *lisez* : 1470.

XV. PIERRE de CLUNY, ligne 23, 1136; *lisez* : 1156.

PISTICI (le Père), page 108, colonne première, ligne 25, le cardinal Buffo; *lisez* : le cardinal Ruffo.

PLOLIN, philosophe, ligne 5, Alexandrie; *lisez* : Athènes.

PLUTARQUE, ligne 2, *supprimez* : l'an 48 ou 50 avant Jésus-Christ.

II. POIS (Nicolas le), ligne 5, en 1678, *lisez* : en 1578.

POETON (Guillaume), *lisez* : POETOU. *Corrigez la même faute* ligne 4.

III. POITIERS (Guillaume), col. 2, ligne 8, Froissard en fit l'éloge; *lisez* : Froissard en fait l'éloge.

POMEY (François), ligne 34,

o.2 : C'est une mythologie assez bonne qui a été traduite en français par M. Du Manant, sous le titre : *Méthode pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12, *lisez :* C'est une mythologie assez bonne qui a été traduite en français par M. Tenant, sous ce titre : *Méthode pour apprendre l'histoire des faux dieux de l'antiquité, ou le Panthéon mystique* ; Paris 1732.

PONTALAI (Jean de), col. 2, ligne 17 : de cette contribution, *lisez :* de cet impôt.

II. POUGET (François aîné). Ligne 37 : en 2 vol. in-folio, et 1739 en 3 vol. in-12 ; *lisez :* 2 vol. in-folio. Louvain 1774, et en 14 vol. in-8°.

PRIAPE (mythol.). Page 362, col. 1, ligne 2 : Voyez Mutumus, *lisez :* Voyez Mutunus.

PROSPER (Saint). Col. 2, ligne 4 : au pape. *retranchez le point qui est après le mot* pape, T. XIII.

RAYM RAYM

RAYMONDIS (Jean - Zacharie Paradis de), page 575, colonne première, article à retrancher ; *substituez : Voyez* PARADIS, T. XIII.

TOME XV.

RENÉ RICA

I. RENÉ, comte d'Anjou. Col. 2, ligne 2 : René, *ajoutez :* Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile. — Idem page 43, col. 2, ligne 25 : Miniatures, *ajoutez : Les fonctions des poursuivans d'armes*, manuscrit conservé à la bibliothèque impériale. D. Calmet, d'après César Nostradamus, dit que ce prince étoit bon musicien et bon poète français et italien ; qu'il composa plusieurs beaux et gracieux romans, comme *La conquête de la douce Mercy*, *Le mortifiemens de vaine plaisance*, outre quelques dialogues de divers et rares enseignemens. — Id. lig. 36 : II. René, etc. *réunissez cet article à celui qui le précède.*

II. RICARD (Dominique). Lig. 15 : depuis 1783 jusqu'en 1765, *lisez :* depuis 1753 jusqu'en 1795. Ligne 18 : dont il n'a pu mettre au jour que quatre volumes in-12 ; *ajoutez :* Mais cette traduction et

les notes qui l'accompagnent étoient terminées avant sa mort, qui l'enleva à ses amis et aux lettres. *Ajoutez à la fin de l'article :* La suite des vies de Plutarque a été publiée ; l'éditeur y a joint une notice sur la vie de l'auteur.

I. ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore). Page 166, col. 2, lig. 54 : Quelque temps avant la fête de l'éternel, etc. jusqu'à la page 167, fin de l'article, *lisez :* Peu de jours avant la fête de l'être suprême, M. Waugham, membre du parlement d'Angleterre du parti de l'opposition, arriva à Genève et fit sur la situation de la France un long discours à l'hôtel de la légation, où il ne put obtenir que des soupirs et des gémissemens. Le lendemain deux genévois apportèrent au résident français des correspondances de l'anglais, qui apprenoient à Robespierre, qu'un parti français s'étoit formé à Londres dans l'opposition, resolu de le reconnaître Président de la république, s'il vouloit « établir un culte religieux, favoriser les propriétaires, encourager et honorer les commerçans, rétablir dans la société des rangs hiérarchiques, et se prêter à une révolution à Londres, qu'il indiqueroit. » Dans une autre dépêche il demandoit « que la France cessât de convoiter la Hollande, proposant d'en faire une république neutre et unie à la Hesse et aux Pays-Bas. » Ces dépêches annonçoient que l'anglais avoit déjà traité tête à tête à Paris avec Robespierre, avec lequel il s'étoit abouché, et finissoit en disant « que l'Angleterre périroit plutôt que de traiter avec la France, si tous ces articles n'étoient accordés. » Le résident de France, Soulavie, le représentent du peuple. Meaule, envoyé dans l'Ain, et les deux genévois, Conte et Vitel, aperçurent dans l'union de Robespierre avec l'opposition anglaise, changée en gouvernement, une nouvelle révolution, qui concentreroit en France l'autorité dans les mains d'un seul individu, incapable par ses moyens d'exécuter le plan de l'Angleterre. Ils adressèrent en conséquence les dépêches et le plan, non au comité de salut public, présidé par Robespierre, mais au comité de sûreté générale, où étoient ses ennemis, qui s'étant unis à Rovere, Le Gendre, Fréron, Collot etc., que le tyran avoit déjà proscrits, résolurent sa perte, et la consommèrent aux jacobins, où furent lues les dépêches. (Voyez le journal de la montagne et les moniteurs du temps.)

XI. ROCHEFOUCAULD (Louis Alexandre duc de la). Page 190, ligne 41 : le roi étoit privé, *lisez :* le roi étoit prié.

ROMIEU DE VILLENEUVE, *lisez :* ROMIEU ou ROMÉE DE VILLENEUVE. *A la fin de son article ajoutez :* Il descendoit des comtes de Barcelone, rois d'Aragon. Il contribua puissamment au mariage des quatre filles de Raymond ; la première, Marguerite, avec le roi de France, Louis IX ; la seconde, Béatrix, avec le comte d'Anjou ; la troisième avec Edouard, roi d'Angleterre ; et la quatrième avec Richard, frère du précédent. César Nostradamus qui loue l'austérité de ses mœurs, dit qu'il exila aux îles Stécades le troubadour Raymond d'Orange, pour avoir composé un livre intitulé : *Maîtresse d'amour.* Il mourut en 1250. Parmi ses descendans les plus illustres on a vu Hélion de Villeneuve, grand-maître de l'île de Rhodes, et Christophe de Villeneuve-Vaucluse-Bargemont, qui s'opposa au massacre des Huguenots en Provence, sous le régne de Charles IX. Cette fa-

mille si ancienne subsiste encore. Elle compte au rang de ses membres Hélion de Villeneuve, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, et le baron de Villeneuve-Bargemont, préfet du département de Lot et Garonne.

RONSARD (Pierre de). Page 244, col. 2, ligne 25, *après ces mots :* donnent du relief au texte, *mettez un point et ajoutez :* Il y a une édition en huit tomes, reliée en quatre livres, in-16, Lyon 1592 et 1604; et une autre en, etc.

I. ROZIÈRE (Louis-Charles Carlet de la). *Après ces mots :* Issu d'une famille noble et ancienne, originaire du Piémont, *ajoutez :* qui a occupé en France dans le militaire des grades distingués depuis 1517.

II. ROZIÈRE (Pierre-François Carlet de la), *lisez :* (Marc-Carlet de la).

III. ROZIÈRE (Jean Carlet de la). *Au lieu de :* officier au régiment de Touraine, *lisez :* officier au régiment de Conti, infanterie.

IV. ROZIÈRE (Louis-François Carlet, marquis de la). *Au lieu de ces mots :* En 1750 il passa du régiment de Conti, où il venoit d'être reçu officier supérieur, à l'école de génie de Mézières; *mettez :* En 1750 il passa du régiment de Touraine à l'école du génie de Mézières. — *Ajoutez à la fin du même article :* La Rozière fut nommé vers 1802 inspecteur général des frontières de Portugal, et commandeur de l'ordre du Christ. Aussi estimable au sein de ses foyers que brave dans les combats, il réunit éminemment toutes les qualités sociales; bon père, bon époux, ami sincère, il fut regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

ROUELLE (Guillaume-François). Ligne 8 : et par un travail assidu se mettant bientôt etc. *lisez :* par un travail assidu il se mit bientôt, etc.

SAIN SALL

II. SABINUS (Julius). Ligne 5 : ayant offert la bataille à l'empereur, *lisez :* ayant offert la bataille aux Séquaniens, qui étoient restés fidèles aux romains.

SAINT-MAYOLLE (Madame de). Ligne 2 ; au milieu du huitième siècle, *lisez :* au milieu du dix-huitième siècle.

SAINT-NECTAIRE (Madeleine de). *A la fin de la colonne ajoutez : Voyez* MIRAMONT. Ces deux articles, par inadvertance, ont pour objet la même personne, se ressemblent quant au fond; mais chacun contient quelques détails différents, que le lecteur, pour sa plus grande instruction, fera bien de rapprocher.

SALLUSTE (Crispus Sallustius, *Ajoutez à la fin :* en 1809, il a paru deux autres traductions de Salluste, qui ont été favorablement accueillies; l'une donnée par M. Mollevaut, 2 vol. in-16; l'autre par

M. Le Brun, juge en la Cour d'appel de Paris, 2 vol. in-12. On doit ausssi à M. Billecoq, avocat, une bonne traduction de la conjuration de Catilina; Paris, in-16, 1795; M. Eusèbe Salverte a traduit les *Lettres de Salluste à César*, Paris, an 6 (1798), un vol. in-16.

II. SAUVAGE (Denis). Col. 2, lignes 14 et 15, son style est barbare, *lisez :* Son style est celui du seizième siècle.

TOME XVI.

SEBA SILI

SCHANNAT (Jean - Frédéric). *Ajoutez* qu'on lui doit la collection *Concilia Germaniæ*, 9 où 10 vol. in-folio, dont il n'a fait qu'une partie, et qui a été continuée par Hortzeim-Scholl et Neissen.

SCHILL *ou* SCHILLER (Jean-Adam). *Ajoutez :* on lui doit encore : I. *De libertate ecclesiarum germanicarum*, in-4°., Jéna, 1683, auquel on a joint les suivans : *de societate inter Deum et hominem ejusque jure et officiis ; de fatis ecclesiarum S. Joanni revelatis.*

SCHROEKH (Jean-Mathias). Tome XV, colonne 2, ligne 12, il n'en falloit plus qu'un pour le terminer, *ajoutez :* Ce volume a été achevé et publié en 1810 par Tzschirner, professeur à l'université de Leipzig.

SEBASTIEN DEL PIOMBINO. *Retranchez ces mots :* Ce tableau précieux est au Palais-Royal, *et mettez :* Ce tableau précieux fut donné à l'église de Narbonne par le cardinal Jules de Médicis, archevêque de cette ville. Il y resta jusqu'en 1722, époque où le duc d'Orléans, régent, le fit demander pour en enrichir sa belle collection du Palais-Royal. On ne pût le lui refuser. Le prince donna en retour une bonne copie de ce tableau, et la somme de vingt mille livres qui furent employées aux frais de la continuation du portail de l'église de Narbonne. Ce tableau a suivi le sort de tous ceux qui composoient la galerie du Palais-Royal.

I. SEGUIER (Pierre). Ligne 14; l'éloquence de Pierre Seguier l'éleva, en 1550, à la charge d'avocat général à la cour des Aides, *lisez :* avocat du roi à la cour des Aides en 1535, et avocat général au parlement en 1550.

VI. SEGUIER (Antoine-Louis). Ligne 23, vous avez un nom qui n'a pas besoin de nom, *lisez :* Vous avez un nom qui porte son titre pour entrer à l'académie.

VI. SÉVÈRE. Ligne 16; onzième siècle, *lisez :* sixième siècle.

SIGORGNE. Page 216, col. 1, ligne 8, Rambécourt-aux-Bois, *lisez :* Rambercourt-aux-Pots.

SILIUS-ITALICUS. *Ajoutez à la fin de l'article :* Nous devons à M. Lefèvre de Villebrune une traduction française, etc., *lisez :* Nous devons à M. Lefevre-de-Villebrune

une nouvelle édition de ce poème, corrigée et augmentée d'un fragment, sous ce titre : *C. Silii italici de bello punico secundo, poëma ad fidem veterum monimentorum castigatum, fragmento auctum*, etc., un vol. in-12, Paris, 1781. De plus, une traduction française avec le texte latin, en 3 vol. in-12, Paris, 1781.

SIMLER (Josias). Colonne 2; son traité de *Helvetiorum republicâ*, Elzevir 1624; *lisez : Helveticorum republicâ*, Elzevir, traduit en français par Gentillet, 1579.

SIRMOND (Jacques), né à Riom en 1559; *mettez :* Né à Riom le 12 octobre 1559. *Au lieu de ces mots :* La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom sa patrie le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi, qui l'y fixoit pour toujours; *mettez* : Les habitans de Riom ayant embrassé le parti de la ligne, furent le 27 avril 1589, dépouillés du bureau des finances, qui fut transféré à Clermont. Sirmond obtint du cardinal Richelieu que ce bureau fût rétabli dans la ville de Riom sa patrie.

SIRMOND (Jean). *Ajoutez à la fin de l'article :* Servilement dévoué aux intérêts de Richelieu, il écrivit par ses ordres une infinité de pamphlets dont l'objet étoit de justifier aux yeux du public tous les actes tyranniques de ce prêtre-ministre. La plupart de ces ouvrages, justement oubliés, sont : *Lettre de Pimondre à Théopompe*, in-8°., publiée en 1627 et 1631; *Le coup d'état de Louis XIII*, in-8°., 1631; *Défenses du roi et de ses ministres contre le manifeste que sous le nom de* MONSIEUR, *on fait courir parmi le peuple*, in-8°., 1631; *Ruppella capta*, in-4°., 1629, etc., etc. Ces écrits ephémères se trouvent dans le recueil du sieur Du Châtelet, et leurs titres dans la bibliothèque du Père Le Long.

SMEATHMAN (Henri). *Ajoutez :* Il étoit l'un des plus zélés partisans de la suppression de la traite des nègres, et pour obtenir qu'on formât des établissemens philantropiques sur la côte d'Afrique, afin d'y porter la civilisation.

SNEEDORF (Fréderic); une mort prématurée l'a enlevé, pendant qu'il voyageoit en Ecosse; *ajoutez :* vers la fin du dix huitième siècle. Ses voyages ont été traduits en allemand.

SWINDEN (Tobie). Ligne 15, 1728, *lisez :* 1727.

TAIL TAIL

TAILLASSON (Jean-Joseph). tom. 16; *ajoutez* : Peintre d'histoire et littérateur, naquit à Bordeaux en 1744, d'un riche négociant. Son père le destinant au barreau, lui fit faire d'excellentes études; mais un penchant irrésistible pour les arts le fit renoncer à achever son droit. Le jeune Taillasson vint à Paris, et entra dans l'école de Vien. Il parvint à remporter le grand prix, et partit pour Rome. De retour à

Paris, Taillasson se fit connoître par l'exposition publique de plusieurs *têtes* d'expression, principalement par une *Sainte-Thérèse*. Il fut nommé peintre du roi, et membre de l'académie, le 27 mars 1784, sur un tableau représentant *Ulysse et Néoptolème qui enlèvent à Philoctète les flèches d'Hercule*. Il fit successivement paroître les tableaux suivans: *Héro et Léandre*, et *la Mort de Cléopâtre*, fille de Ptolomée-Philomator, roi d'Ægypte.

TARIKABDALLAH; *lisez :* TARIK-ABDALLAH.

TOME XVII.

THOM TSCH

TERMINES (Ponce de Lausières), pag. 17, article à supprimer, voir THEMINES, pag. 67.

THEODORE-STUDITE. Page 70, *supprimez à la fin de l'article :* oublier; *ajoutez :* Les bénédictins de Saint-Maur préparoient une édition complète de ses œuvres; la suppression des ordres religieux nous a privés de cette édition préparée, ainsi que tant d'autres par les bénédictins. Les manuscrits de Théodore sont déposés à la bibliothèque impériale.

VII. THOMAS D'AQUIN. Ligne 15: Saint-Colmin, *lisez :* Saint-Calmin.

XXIII. THOMAS (Antoine), dans le diocèse de Clermont. *Lisez :* THOMAS (Lèonard Antoine), né à Clermont en Auvergne, le 1er octobre 1732.

THOMASI, THOMASINI. *Supprimez cet article.* Voyez TOMASI et TOMASINI.

TRELLON (Claude de). Ligne 9: et n'oublia pas, *lisez :* et n'oublie pas.

TSCHOUDI (Jean-Baptiste). II, page 336, *ajoutez :* étoit de la même famille que les suivans, désignés sous le nom de TSCHUDI. Il a eu le mérite de former à Colombey, près Metz, un jardin botanique très-précieux, et qui a servi à repandre dans le département de la Moselle le goût et la culture des arbres exotiques de diverses espèces.

VALÈ VALÈ

VALÉRE (Maxime), pag. 422, *ajoutez :* nous avons 3 traductions de Valère Maxime : la première par Claveret, Lyon, 1700, 2 vol. in-12; la seconde par Tarboicher, Paris, 1713, 2 vol. in-12; la troisième par M. Binet, an 4 (1796), 2 vol. in-8°. Cette dernière qui réunit la fidélite à l'élégance, a fait oublier les deux autres.

VALLÉE (Géoffroy), page 445, col. 1, gern vicy fleo, *lisez* gern vrey fleo, lig. 2, va fleo begle, *lisez* va fleo regle.

VANE (sir Henri), pag. 470, *ajoutez :* il a publié *les méditations d'un homme retiré du monde*, in-4°, 1665. *Le correctif nécessaire*, ou *balance d'un gouvernement populaire. De l'amour de Dieu et de l'amour avec Dieu. Epître générale sur le corps mystique du Christ*, 1662. *La figure des temps*, ou *l'inimitié entre la semence de la femme et celle du serpent*, 1662. *Méditations sur la vie de l'homme. Méditations sur la mort*, et beaucoup de *Traités politiques* et de *pièces relatives à son procès*. Il passa en 1635 à la Nouvelle-Angleterre, et dans l'année suivante, à l'âge de 24 ans, il fut choisi pour gouverneur; mais s'étant attaché au parti de madame Hutchinson, il fut remplacé en 1637 par le gouverneur Winthrop. Bientôt après il retourna en Angleterre, où il se joignit au parti contraire au roi, et se déclara ensuite contre l'usurpation.

I. VERDIER (Antoine DU), seigneur de Vauprivas, *ajoutez* à la fin de l'article : un des plus considérables ouvrages de Du Verdier est intitulé : *les diverses Leçons d'Antoine Du Verdier, sieur de Vauprivas, gentilhomme forésien et ordinaire de la maison du roi, suivant celles de Pierre Messie*, un gros vol. in-8° ; Tournon, 1616. Cet ouvrage a eu, depuis 1577 jusqu'en 1616, cinq éditions.

TOME XVIII.

VIEI VORR

VIBIUS. SEQUESTER ; *ajoutez à la fin :* Une édition nouvelle de cet auteur a été donnée par le savant Oberlin de Strasbourg, avec de savantes notes.

VIEIRA (N), prédicateur portugais. *Ajoutez à son article :* Malgré ses singularités, on trouve dans les sermons de Vieira de grandes beautés. Un de ses sermons est une critique allégorique de l'inquisition au tribunal de laquelle il avait été traduit. M. Correa de Serra, secrétaire de l'académie de Lisbonne, s'étoit proposé de donner sur Vieira une notice raisonnée ; mais son départ pour les États-Unis, vers le mois de Janvier 1812, nous a privés de ce travail.

II. VIEIL (Guill. le), peintre sous verre ; *lisez :* sur verre.

III. VIGNIER (Nicolas), fils du précédent, *lisez;* du pénultième, *Ibid.*

VIOT (Marie-Anne-Henriette). Ligne 5, Bourdic, *lisez :* Bourdie.

VIVARÈS (François), 18 ans, *lisez*, 71.

VORRIGERN, col. 1, lig. 17, Hengut, *lisez*; Hengist.

WALT WOLF

WALTHER (Augustin Frédéric), à la fin de l'article : faisons de peu cas, *lisez* ; peu de cas.

WEATLEY (Phillis). Article à supprimer comme double et incomplet. *Voy.* PHILLIS - WHEATLEY, Tome XIII.

I. WILLARD (Samuel). Col. 2, ligne 4; en 1770, *lisez* : en 1670.

III. WILLIAMS (Jean). Page 253, col. 1, ligne 35 ; pour la convertir au papisme, *lisez:* à la religion catholique.

WINSEMIUS (Pierre), à la fin de l'art, Winsenius, *lisez* ; Winsemius.

WITSIUS (Herman), col. 2, lig. 17, *Maletemata*, lisez: *Meletemata.*

WOLFE-THONE. Article double et incomplet. V. TONE (Théobald Wolfe), Tome XVII.

XANT XIME

I. XANTIPPE, femme de Socrate, *ajoutez à la fin:* M. Gail a lu à l'institut un mémoire pour justifier Xantippe de la méchanceté qu'on lui attribue et qu'il regarde comme une calomnie.

XÉNOPHON, statuaire d'Athènes; à la fin de l'article, comme s'il étoit sa nourrice ou sa mère, *lisez*; comme si elle étoit.

XIMENÈS (don François), col. 1, lig. 27, comme l'archevêque de Tolède, *lisez* ; l'archevêché de Tolède.

YERE YERE

YVAIN, prince de Galles, col. 2, lig. 7, dans l'impuissance de rentrer dans ses professions, *lisez* ; possessions.

YEREGUI. Ligne 7, devint instituteur des enfans, *lisez :* des infans ; faute typographique qui rend le sens ridicule. Page 344, col. 1, ligne 7, qu'ils se prétendent riches, etc., *ajoutez :* dit-il ; sans cela, le sens est altéré.

ZALLA, Goth d'origine, col. 2, lig. 22, dit l'écriture, *lisez*; dit la relation.

II. ZELTNER (Jean). À la fin de l'article, *Theatrum vivorum*, lisez : *virorum*.

II. ZÉNOBIE, reine de Palmyre, col. 1, lig. 15, Hérodote, *lisez*; Hérodien.

ZOLA (Joseph). Col. 2, ligne pénultième; des prédilections, *lisez* : des prélections.

ZWELFERO (Jean), col. 1, *effacez* l'article qui est le double de celui de Zwelfer.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.





II. Villars. *I. Villiers.* *Vincent de Paule.*



Vinci.



I. Virgile.



I. Vitellius.



Voisenon.



Voiture.



Voltaire.



Vondel.



Von-flue.



Vosterman.





Vouet.



III. Voyer.



I. Waller.



Wallis.



I. Walpole



Walstein.



Warburton.



Warin.



V. Warthon.



Washington.



II. Waser.

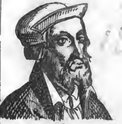


II. Watts.



Wauwermans. *Weimar.* *Wepffer.*

Werdmuller. *I. Werff.* *Wickam.*





Wiclef. *Winckelried.* *II. Winckelmann.*






IV. Winslow. *I. Wit.* *I. Wolff.*



Wolsey. — *III. Wren.* — *Wycherley.*

I. Xénophon.



II. Ximenès.



II. Young.



II. Zamoscki.



II. Zénon.



Ziska.



Zuingle.



VII. Zurlauben.



IV. Zurlauben.



